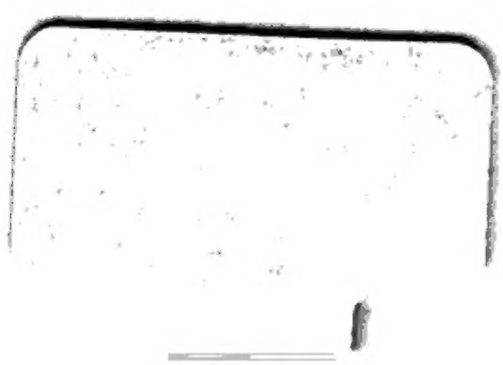
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08159200 2

Digitized by Google



Digitized by Google

Bux
Lal

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

EN ITALIE.

TOME SIXIÈME.

Digitized by Google

. . . . Mi giovera narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

Digitized by Google

VOYAGE
EN ITALIE,

CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME SIXIÈME.

THE PROPERTY OF THE NEW YORK SOCIETY LIBRARY WITHDRAWN

GENÈVE.

1790.

39 X677 4

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
264674B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1944 L

Digitized by Google

VOYAGE
EN ITALIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

THE PROPERTY OF THE NEW YORK SOCIETY LIBRARY

CHAPITRE PREMIER.

Du climat de Naples ; des tarentules ; de l'agriculture.

LE climat de Naples eſt extrêmement chaud, non-ſeulement par ſa poſition, qui n'eſt qu'à quarante-un degrés de latitude, mais encore à raiſon des montagnes environnantes, qui concentrent & repercutent la chaleur, & peut-être encore à raiſon des fourneaux ſouterrains de la Solfatare & du Véſuve.

Cependant le thermomètre n'y monte guère au-delà de vingt-quatre degrés de Réaumur, ou quatre-vingt-ſix de Fahrenheit, & bien des gens trouvent l'été de Naples plus ſupportable que celui de Rome, où le *Sciroco*, vent du ſud-eſt, qui règne en été, cauſe un abattement général dans certains temps, comme nous l'avons dit dans le Tome V.

L'été y eſt incommode pour les François, juſqu'à ce que les pluies qui viennent à la fin de Septembre, en aient un peu modéré la chaleur ; mais auſſi l'hiver y eſt délicieux, on ne s'y chauffe jamais, & ſi l'on fait des cheminées dans les grandes

Digitized by Google

maiſons depuis quelques années, c'eſt plutôt une mode qu'un beſoin. Il n'y a pas de jour dans l'année où l'on ne voie de petits garçons tous nus, c'eſt-à-dire, même ſans chemiſe, courir dans les rues de la baſſe ville, & les petites filles avec une ſimple chemiſe.

C'eſt ici que l'on peut appliquer l'éloge que fait Virgile de l'Italie :

Hic ver aſſiduum atque alienis menſibus æſtas.
Georg. II. 149.

Cependant on paſſe quelquefois très-ſubitement du chaud au froid, & le vent du nord y cauſe des maladies de poitrine ; auſſi les Napolitains aiment mieux le ſciroco, qui eſt auſſi le vent le plus ordinaire, & qui ne produit pas le même effet qu'à Rome.

Il ne neige preſque jamais à Naples ; il y pleut moins ſouvent qu'à Paris, mais la quantité de pluie y eſt plus conſidérable. Cirillo y a obſervé la quantité d'eau de vingt-neuf pouces, par un milieu entre dix années d'obſervations, & nous n'en trouvons que dix-ſept à Paris ; cette quantité de pluie à Naples n'eſt cependant pas énorme, puiſque j'ai cité une obſervation de cent & deux pouces de pluie dans les Etats de Modène. Voyez le Tome II.

La hauteur du baromètre, ſuivant le Père de la Torre, varie depuis vingt-ſix pouces quatre lignes, juſqu'à vingt-huit pouces quatre lignes, c'eſt à-peu-près la même variation qu'à Paris, où cependant on a vu dans des brouillards un peu ſecs le baromètre monter juſqu'à vingt-huit pouces neuf lignes ; mais cela eſt fort rare.

On peut juger par-là que Naples n'eſt pas exempte des viciſſitudes de pluie & de beau temps, qu'on a toujours dans les zônes tempérées au bord de la mer ; ce n'eſt que dans la zône torride, ou ſur les hautes montagnes en Europe, que la hauteur du

baromètre eſt conſtante à une ligne près, parce que les nuages & les vapeurs ne s'y élèvent que difficilement, & que l'air y eſt toujours à-peu-près également pur & léger.

C'eſt à la grande chaleur de ce climat qu'on doit attribuer la fécondité des mules, dont on cite pluſieurs exemples, ſpécialement de l'année 1766.

Le climat de Naples étant beaucoup plus chaud que le nôtre, eſt auſſi beaucoup plus ſujet aux inſectes; les lits n'ont point de rideaux à cauſe de la chaleur; mais on les couvre avec des gazes pour ſe garantir de la *zanzara*, qui eſt une eſpèce de couſin très-incommode, & l'on fait les montures de lits avec du fer, pour mieux ſe préſerver des inſectes.

LA TARENTULE eſt un des animaux les plus ſinguliers dont on ait parlé, & même une des choſes extraordinaires du royaume de Naples; c'eſt une groſſe araignée, qui a huit pieds comme les nôtres, & dont le corps eſt compoſé de deux parties ſéparées par un canal très-mince; elle tire ſon nom de Tarante, ville qui eſt à ſoixante lieues de Naples, où elle eſt plus commune. On a dit & imprimé mille fois que ſa piquûre cauſoit la mort, ſi l'on ne faiſoit danſer le malade juſqu'à défaillance, & que la muſique étoit le ſpécifique de cette eſpèce de poiſon; M. Geoffroy même le croyoit, Hiſt. de l'acad. 1702, pag. 16. Le Père Goüye lut à l'académie, en 1702, une lettre d'un Jéſuite de Toulon, qui avoit vu danſer pluſieurs jours de ſuite un ſoldat Italien mordu d'une tarentule; mais combien de perſonnes ont vu danſer des convulſionnaires à Paris dans le cimetière de S. Médard, & dans la chambre des Criſes de Meſmer en 1784, & cependant perſonne actuellement ne croit aux convulſions. Il en eſt de même de la tarentule: tous les phyſiciens mettent au nombre

des erreurs populaires ſa piquûre & tous les effets qu'on en raconte (1).

Serraro, célèbre phyſicien de Naples, a publié un ouvrage fort ample ſur cette matière (2); il y donne la deſcription de l'inſecte; il y parle de tous les auteurs qui ont cité ce prétendu pouvoir de la muſique, depuis Perotto, auteur qui mourut en 1480, juſqu'à M. Nicolas Cirillo, médecin moderne; car cet auteur a donné dans ſes notes ſur Etmuller une obſervation faite à l'hôpital de Naples, des effets de la muſique dans une maladie attribuée à la tarentule. Cependant Serrao raconte des expériences faites ſans aucun inconvénient de la morſure de cette araignée, & il aſſure que le mal qu'elle fait n'eſt pas plus conſidérable que celui d'une guêpe; d'ailleurs, la tarentule ſe trouve dans des pays plus chauds que la Pouille, où l'on n'a jamais fait de pareils contes à ſon ſujet. Enfin il prouve que ſi le grand nombre d'autorités qui paroiſſent favorables à l'opinion commune, avoient quelque force pour l'établir, la grande diverſité de ſentimens qu'on trouve dans les mêmes auteurs, ſeroit encore plus forte pour la faire rejeter. Il conclut que c'eſt une opinion vulgaire & ridicule, qui n'a de fondement que la ſtupidité & l'ignorance du peuple.

Le Père Minaſi a prouvé la même choſe dans les *Delizie Tarentine*, citées par M. Ferber. Cependant M. Pigonati, dans un mémoire ſur le port de Brindiſi, imprimé en 1781, a publié une lettre ſur la tarentule, où il n'eſt pas tout-à-fait du même avis. Le long ſéjour de l'auteur dans la Pouille l'a mis à portée de recueillir pluſieurs faits qui lui perſuadent que la tarentiſme eſt un mal réel, qui ſe guérit

(1) Voyez les mémoires de l'académie pour 1707; l'Encyclopédie au mot *Araignée*, le Dictionnaire d'hiſtoire naturelle de M. Bomare, & le Journal étranger, Mai 1758.

(2) *Della Tarantola overo falangio di Puglia*, in-4.

Digitized by Google

par l'effet de la muſique, & que le docteur Serrao avoit réduit à trop peu de choſe les traditions vulgaires ſur la tarentule. On eſt ſouvent ſurpris à la campagne, dit-il, d'une maladie dangereuſe, dont les ſymptômes ſont l'abattement des forces, les nauſées, un aſpect cadavéreux, une ſueur froide, les yeux fixes & immobiles, le pouls imperceptible: on porte ces malades à la ville, on éprouve alors différens airs d'inſtrumeus, & il s'en trouve ordinairement quelqu'un qui agite le malade, au point de le faire lever de ſon lit, & danſer pendant pluſieurs heures. On continue ainſi pendant pluſieurs jours. Il y a des femmes qui ſont ſujettes à ce mal-là, & même des filles qui, pour cette raiſon, ne trouvent point à ſe marier. Ce détail de M. Pigonati nous donne lieu de croire que la maladie dont il parle pourroit bien avoir toute autre cauſe que la morſure d'une araignée.

Serrao penſe lui-même que les habitans de la Pouille étant ſingulièrement paſſionnés pour la la muſique, il pouvoit y avoir des cas d'hypocondrie où la muſique produiſoit des effets ſalutaires ſur ces malades, ſurtout à l'aide du préjugé, de l'exemple & de l'imagination, dont le pouvoir eſt auſſi grand dans le pays dont il s'agit, que l'ignorance y eſt profonde: on trouve des gens qui racontent que les *Tarantati* peuvent ſe déchirer le corps ſans ſe faire mal, qu'ils devinent les ſecrets, qu'ils prédiſent l'avenir, & autres puérilités qui marquent le caractère du peuple toujours porté au merveilleux. Le peuple, en France même, n'eſt-il pas généralement perſuadé que les araignées ſont vénimeuſes; & je ſais cependant très-bien par expérience qu'elles ne le ſont point du tout: on peut le dire même des ſcorpions, dont Maupertuis ſe fit piquer exprès ſans en éprouver d'accident.

Dans le mauvais recueil intitulé: *Les Délices d'Italie*, il eſt dit, qu'à Naples la vieille feuille ne

tombe point des arbres qu'elle ne ſoit pouſſée par la nouvelle : cela n'eſt pas étonnant par rapport aux pins, cyprès, leccini, ou chênes verds, & par rapport aux orangers, qui ſont verds en toute ſaiſon ; mais à l'égard des chênes ordinaires, des ormes, du noyer, & autres arbres qui chez nous quittent leurs feuilles pendant l'automne, ils la quittent également dans les environs de Naples, ſeulement ſix ſemaines plus tard qu'en France, & ils la reprennent ſix ſemaines plutôt ; ces arbres s'y élèvent moins haut qu'en France & dans le nord : la grande chaleur les rend tortueux & petits, & ils ſe couronnent de bonne heure ; mais ils ſont plus denſes, & ſurtout beaucoup plus durs que les nôtres : les ormes, les chênes, & même les noyers d'Italie employés au charonnage durent ſix fois plus que chez nous.

La verdure du printemps eſt plus belle à Naples, le verd des arbres eſt moins obſcur, (*cupo*) qu'il ne l'eſt en France.

La fertilité des campagnes eſt ſingulière aux environs de Naples ; auſſi appelle-t-on cette province *Campagna felice*, ou *Terra di lavoro* ; c'eſt celle que Virgile célébroit en diſant :

. . . . *Illam experiere colendo*
Et facilem pecori & patientem vomeris unci,
Talem dives arat Capua & vicina Veſevo
Ora jugo.

Georg. II. 223.

On n'y voit pas autant de buffles que dans l'Etat Eccléſiaſtique (1), mais des bœufs d'une très-grande eſpèce ; les plus beaux viennent de l'Abruzze, & ils coûtent cent cinquante & même deux cent livres la paire. Il eſt fort ordinaire de voir à la campagne un bœuf attelé ſeul à une voiture.

(1) Il y a beaucoup de buffles à Salerne, dans la terre de Labour & dans toute la Calabre.

Digitized by

L'uſage des propriétaires n'eſt point de partager les fruits avec le cultivateur, comme cela ſe pratique dans la Marche d'Ancône, où il y a des métayers, en italien, *Mezzaioli*. Aux environs de Naples ce ſont des fermiers, *Affituari*, mais on ſe plaint, comme en France, qu'ils ruinent les fonds pour en tirer tout le produit, & les abandonner à la fin de leur bail; les particuliers aiment mieux payer le cultivateur & recueillir les fruits par eux-mêmes; cet uſage a lieu toutes les fois qu'on eſt à portée de faire valoir ſes fonds.

Le bled ſe sème entre le premier Octobre & le 20, il ſe moiſſonne vers le 15 Juin: on ne sème qu'environ quatre boiſſeaux par arpent, comme nous l'avons dit dans le Tome V.

On bat le bled avec les pieds des chevaux, comme dans quelques-unes de nos provinces méridionales; méthode qui eſt moins pénible & moins fatigante que celle de la France ſeptentrionale & du Lyonnois, où des hommes armés de fleaux épuiſent toutes leurs forces ſur une aire de bled, dans les jours même les plus chauds. Cela ne ſe pratique dans le royaume de Naples que chez ceux qui ne peuvent pas avoir des chevaux.

L'uſage des prairies artificielles eſt commun aux environs de Naples; on y sème différentes eſpèces de trèfle, au mois de Mars, au mois de Mai & au mois de Juillet.

Quelquefois après avoir levé le trefle, on sème du *panis* (1) au mois de Mai, & on le fauche un mois après pour le faire manger en verd, ou bien on le laiſſe trois mois en terre, pour avoir la paille du panis; d'autres mêlent le panis avec le maïs, ou le bled de Turquie.

Il y en a qui mêlent de la graine de lupin &

(1) Le panis ou panic a des épics plus ſerrés & des grains plus petits que ceux du millet; il lève plus aiſément dans les pays chauds.

Digitized by Google

de la graine de rave, pour les faucher enſemble & les faire manger en verd; d'autres attendent que les raves aient fait la *catozza*, c'eſt-à-dire, aient pouſſé leurs groſſes racines, pour la donner aux beſtiaux pendant l'hiver.

Souvent au mois d'Août l'on sème de l'orge, du ſeigle, des lupins & du trêfle, pour les faucher vers le milieu d'Octobre. D'autres sèment trois fois l'année dans le même terrain & ſucceſſivement, les différens grains dont nous avons parlé; dans les endroits les plus voiſins de la mer, & qui ſont les plus chauds, on les laiſſe venir en graine; dans les endroits frais on les fauche pour avoir du fourrage, que l'on donne toujours verd, & qui eſt de différente eſpèce ſuivant les temps.

Le bled de Turquie, c'eſt-à-dire, le maïs, ou *Zea* de Linnæus, qui eſt le *Frumentum Indicum* de Bauhin, s'appelle auſſi à Naples *Grano d'India*, dans d'autres endroits, *Gran Turco;* il paroît que le nom de bled de Turquie eſt venu de ce nom italien *Gran Turco*, mais il ne veut pas dire qu'on l'ait tiré de Turquie, puiſque c'eſt une plante d'Amérique, comme l'obſerve Camérarius; il n'a été appelé bled de Turquie que par des botaniſtes Italiens, tels qu'Anguillara qui vivoit à Padoue, peut-être parce que l'enveloppe de l'épi reſſemble aſſez à un bonnet turc ou turban, & ce nom a paſſé en France, parce que les arts y ſont venus de l'Italie.

En conſidérant la fertilité du territoire de Naples, on eſt étonné d'apprendre que l'on puiſſe y éprouver une famine ſemblable à celle de 1764, ſurtout dans un temps où le reſte de l'Europe n'étoit point dans la diſette; il y avoit même dans le pays beaucoup de grains vieux & nouveaux: mais il y avoit quelques endroits de l'Italie qui manquoient de grains, & qui en demandèrent; l'exportation parut d'abord conſidérable, les négocians firent des proviſions; le gouvernement craignit que

Digitized by Google

le prix du bled n'augmentât trop, & voulut le taxer ; cela produiſit un effet contraire ; ceux qui avoient des proviſions vendirent leur bled à l'étranger. Les prévarications ſe joignirent aux monopoles, l'ignorance & la cupidité augmentèrent le mal, Genoveſi & Intieri l'ont aſſuré. Pour comble de malheur, le maïs qui fait la nourriture la plus commune des payſans manqua cette année-là : ils furent obligés de recourir au bled. Bientôt il ne fut plus ſuffiſant, & ces malheureux furent réduits à chercher de l'herbe pour ſe nourrir ; on ſe hâta de faire venir du bled de France, d'Angleterre & d'ailleurs, mais il y en eut beaucoup de gâté, & qu'on fut obligé de jeter dans la mer ; la famine fut ſi terrible, que le peuple y périſſoit de misère & de faim ; les maladies épidémiques vinrent à la ſuite de la famine, & ce fut une des années les plus affreuſes qu'on y eût vues depuis long-temps. J'ai déjà cité deux ouvrages fort détaillés, faits ſur ces maladies de 1764.

Les Napolitains devoient encore, en 1765, à Marſeille & à Trieſte, une partie des bleds qu'on leur avoit vendus, mais ils ſe plaignoient d'en avoir reçu de fort mauvais ; au reſte, ceux qu'il fournirent l'année ſuivante à l'Etat Eccléſiaſtique, dûrent bien les dédommager.

C'eſt à Naples que l'on a imagé la meilleure manière de conſerver les grains par le moyen des étuves. M. Maréchal avoit vu, en 1748, celles que M. Intieri avoit faites à Capoue, & dans différens endroits du royaume de Naples ; il en fit faire de ſemblables à ſon retour en France en 1749 ; il en rendit compte à M. le comte d'Argenſon, alors miniſtre d'Etat, lui préſenta les plans & les mémoires concernant ces étuves & leurs avantages, & lui en fit connoître la ſtructure & les manœuvres par un modèle en relief. M. Paris du Verney, adminiſtrateur général des ſubſiſtances mili-

taires, plus connoiſſeur que perſonne dans ce qui concernoit les grains, & M. Duhamel, célèbre phyſicien, furent appelés pour examiner cette invention; ils la jugèrent de la plus grande utilité pour le royaume; en conſéquence M. d'Argenſon chargea M. Maréchal, en 1750, d'établir une de ces étuves à Lille, pour faire des expériences ſur les grains que le roi y avoit pour lors en approviſionnement. Il continua ſes expériences à Strasbourg en 1751, & à Colmar en 1752; & l'on y conſervoit encore en 1768 du bled de ce temps-là, dont le pain étoit excellent. La méthode de M. Intieri a été perfectionnée, & M. Duhamel a publié, en 1753, un très-bon ouvrage ſur cette matière (1), où il a donné des expériences nouvelles & des vues ingénieuſes ſur le même objet. On a établi de ces étuves en divers endroits de la Suiſſe & ailleurs. On auroit dû plutôt chercher une pareille invention dans le nord que dans des pays où la grande chaleur doit rendre les bleds faciles à conſerver, & où la grande fertilité du terrain expoſe moins au danger de la diſette; mais la famine de 1764 fit bien voir qu'on ne devoit pas négliger, même à Naples, les précautions de cette eſpèce. Cependant on ne s'en ſert pas actuellement à Naples, on ſe relâche aiſément dans les choſes dont la néceſſité n'eſt pas journalière & frappante.

Les vignes, qui ſont en abondance aux environs de Naples, ſont toutes élevées ſur des peupliers, comme Virgile & Homère nous diſent qu'elles l'étoient de leur temps.

Ergo aut adultâ vitium propagine
Altas maritat Populos.

Hor. Epod. II.

(1) Traité de la conſervation des grains, par M Duhamel; nouvelle édition, *in*-12. Paris 1767. L'ouvrage de M. Intieri, *Della perfetta conſervazione del grano*, parut en 1754; l'auteur fonda dans l'univerſité une chaire de commerce, dont Genoveſi a été le premier titulaire.

Digitized by Google

Dans le reſte de l'Italie ce ſont des ormes ou d'autres arbres qu'on y emploie ; cela rend les campagnes très-fraîches & très-riantes ; on ne peut rien voir de plus agréable que celles où l'on paſſe en arrivant de Rome à Naples par Capoue ; le chemin eſt bordé par des campagnes couvertes de grands peupliers ; ces arbres ſoint joints par des vignes qui vont ſouvent de l'un à l'autre en forme de guirlandes. Il y a trois ou quatre ſeps de vigne à chaque peuplier, & dix à douze pas de diſtance d'un arbre à l'autre : ces peupliers viennent facilement de bouture, on les plante dans des foſſés ; on peut pour vingt écus faire planter un millier de ſeps de vigne.

On fait la vendange à Naples vers le 10 Octobre, auſſi-bien qu'en Bourgogne. Il ſemble que la chaleur du climat devroit accélerer la maturité, mais les vignes étant toutes à l'ombre, elles mûriſſent moins vîte.

Pour faire le vin doux & liquoreux, appelé vin grec, dont on uſe beaucoup en Italie, on prend le raiſin blanc extrêmement mûr, & prêt à ſécher, *uva appaſſita*, on le foule avec les pieds, mais ſans le laiſſer fermenter dans la cuve ; on tire le vin, & on le met dans des tonneaux, que l'on ferme enſuite lorſque le vin a bouilli pendant dix à douze jours ; on le vend deux ſols & demi la bouteille.

Il y a beaucoup de mûriers aux environs de Naples : ceux qui ne veulent pas élever des vers à ſoie, vendent la feuille cinquante-ſix ſols le quintal : un mûrier ordinaire rapporte par-là un ducat, ou quatre livres ſix ſols quand il eſt affermé. M. l'abbé de Sauvages, qui a voyagé en Italie, à peu-près vers le même temps que moi, y a beaucoup étudié la culture des mûriers, & il ſe propoſoit de publier un mémoire à ce ſujet.

En approchant de l'Etat Eccléſiaſtique, vingt lieues au nord de Naples, les terres ſont moins

Digitized by Google

fertiles ; voici ce qu'on me racontoit à l'Iſoletta près d'Aquino, vers le mont Caſſin : on enſemence les terres la première année avec du bled, la ſeconde avec du maïs ou avec du millet, la troiſième avec de l'avoine ; le laboureur y partage les fruits avec le propriétaire, & il en prend la moitié, quelquefois les trois cinquièmes ; les terres rapportent cinq à ſix, comme à Paris, rarement dix pour un.

Quelquefois on cultive ſon fond en prenant un cultivateur & des bœufs à la journée, moyenant trente-quatre ſols par jour & la nourriture de l'homme.

Dans ce canton-là on moiſſonne vers la fin de Juin, on vendange vers le 10 de Septembre, & l'on sème pendant tout le mois de Novembre, quoiqu'aux environs de Naples ce ſoit en Octobre, auſſi-bien que dans les environs de Rome.

On y a auſſi des prairies artificielles ; mais ſeulement dans les terres à bled ; on y sème, par exemple, du froment la première année, & l'année ſuivante de la *Vetovaglia* ou *Erba prata*, c'eſt-à-dire, du trêfle, que l'on fauche pour avoir du fourrage.

Il y a beaucoup de laines dans le royaume de Naples, & l'on en exporte même à l'étranger. Le droit de pâturage dans la Pouille, qu'Alphonſe premier roi d'Arragon concéda ſous certaines redevances, produit une partie du revenu du roi ; c'eſt ce qu'on appelle la douane de *Foggia*. Les conditions de ces diſtributions & les priviléges excluſifs produiſent des déſordres & des conteſtations ſans nombre, pour leſquelles il y a un tribunal particulier. On doit eſpérer que le gouvernement apportera remède à ces inconvéniens, en rendant la liberté des pâturages.

Parmi les objets de culture que j'ai remarqués à Naples, il en eſt un que l'on doit principalement au

au feu prince de S. Severo, c'eſt celui de l'apocin. La plante appelée *Apocynum majus Syriacum erectum*, dans l'hiſtoire des plantes du Canada de Cornut, & *Aſclepia Syriaca* dans Linnæus, porte des gouſſes qui ſont pleines d'une ſoie végétale, aſſez abondante & aſſez douce pour mériter d'être employée dans les arts; pluſieurs perſonnes ont tenté d'en faire uſage. M. Rouvière à Paris en avoit obtenu le privilége, mais il faiſoit un grand myſtère de ſes procédés : voici ceux qu'on emploie à Naples.

On nettoie ce duvet, ou cette ſoie, de manière qu'il n'y ait ni ſemences, ni feuilles, ni membranes; on le met en macération pendant l'eſpace de douze ou quinze jours, ſuivant la ſaiſon, dans de l'eau de pluie, où l'on aura fait fondre du ſavon, une once & demie pour chaque pinte d'eau. Dans les premiers jours cette matière jette une couleur jaune, capable de teindre les mains; il faut alors changer l'eau & le ſavon, afin qu'elle macère ou mûriſſe mieux. On retire enſuite cette ſoie hors de l'eau; on la preſſe avec les mains, on la lave pluſieurs fois dans de l'eau fraîche de pluie, juſqu'à ce qu'on ait enlevé tout le ſavon, & que l'eau en ſorte claire. On la fait ſécher à l'ombre, on la peigne & on la carde avec beaucoup de délicateſſe & de ménagement, & on la file comme du coton avec de petits fuſeaux.

Cette opération, qui eſt de même eſpèce que celle de faire rouir le chanvre dans les marais, attendrit & emporte la gomme végétale, ou la partie viſqueuſe qui enveloppant les filets de l'apocin leur donne de la roideur, & les rend trop liſſes pour qu'ils puiſſent s'accrocher, ſe tortiller & s'unir dans la filature.

Cependant l'apocin, après cette macération, n'eſt propre encore qu'à faire des bas, des gants, ou autres tiſſus qui ne demandent pas beaucoup de

ſoupleſſe & de velouté ; mais pour faire des étoffes, elle exige une préparation ultérieure, dont je n'ai pas eu communication.

L'impôt territorial eſt fort modique aux environs de Naples : il m'a paru d'environ quinze ſols par arpent, du moins dans la plaine de Nola ; l'égliſe y eſt aſſujettie comme les particuliers ; aux environs du mont Caſſin, on eſtime les impôts à huit pour cent du revenu ; les fiefs paient d'autres ſortes d'impôts ſous le nom de *Rilevio*, d'*Adoa*, ou *Adua*, de *Cavallo montato*, ils ſont encore moindres que l'impôt ſur les biens roturiers ; mais les fiefs ſont réduits à une condition qui paroît bien déſagréable pour la nobleſſe ; on ne peut pas les vendre, ni les hypothéquer, & ils retournent tous au roi quand la famille eſt éteinte, comme dans les premiers ſiécles du gouvernement féodal ; on n'admet à ſuccéder que les parens au quatrième degré, tout au plus au cinquième. Les fiefs du feu prince Francavilla viennent d'être réunis au domaine, en vertu de cet ancien droit ; mais il y a des conteſtations à cet égard, comme cela arrive toutes les fois que le roi exerce un pareil droit. En Sicile, on paie un dixième pour le droit de mutation, ce qui compenſe le droit de retour.

CHAPITRE II.

Deſcription de Pauſilipe, de la Solfatare, & de la route de Pouzol.

NOUS ne pouvons mieux commencer la deſcription des environs de Naples, que par Pauſilipe, qui en eſt la partie la plus agréable : c'eſt une colline ſituée le long du baſſin de Naples, du côté du couchant ; elle eſt ainſi appelée de Παῦσις τῆς λυπῆς,

ceſſation de triſteſſe, nom qui répond très-bien à la beauté de ſa ſituation : c'eſt une partie des collines qui s'appeloient *Colles Leucogei*.

La choſe la plus ſingulière de Pauſilipe eſt le chemin creuſé au travers de la montagne, ſur une longueur de trois cent ſoixante-trois toiſes, & qu'on appelle *la Grotta di Pozzuoli*; elle fut probablement commencée pour en tirer de la pierre & du ſable, & continuée pour abréger le chemin de Pouzol à Naples, qui paſſoit autrefois par-deſſus la montagne ; le peuple dit qu'elle fut faite par les enchantemens de Virgile, & cette fable eſt même rapportée dans la chronique de Jean Villani. Celano dit que ce furent les habitans de Cumes qui la creusèrent ; & cette ville, qui fut en effet ſi célèbre dans l'antiquité, pourroit bien avoir exécuté ce grand ouvrage, pour ſe faciliter le chemin de Naples, de Nola, & celui d'une partie de la Campanie ; car ce genre d'entrepriſes étoit fort du goût des anciens peuples d'Egypte, de Grèce, de Sicile & d'Italie (1). Varron, (*de re ruſt.* L. III. 17.) ſemble l'attribuer à Lucullus. Strabon, Liv. V, l'attribue à Marcus Cocceius, & on lit la même choſe dans une inſcription qu'y fit placer le duc de Médina las Torres : enfin M. Martorelli aſſure qu'elle fut faite du temps d'Auguſte.

Le vice-roi Pierre de Tolède fit agrandir cette grotte, qui eſt actuellement large, haute & bien percée ; elle a au moins cinquante pieds de hauteur, ſa largeur eſt de dix-huit pieds : deux ouvertures ou ſoupiraux de la voûte y répandent un peu de jour, & dans le milieu il y a une chapelle dé-

(1) *Eſt & ibi foſſa occulta, per montem Puteolis ac Neapoli interpoſitum acta, eodem modo quo alium Cumas verſum diximus fuiſſe ductum : viaque ſtadiorum multorum longitudine aperta eſt, in qua decedere occurentia invicem jumenta poſſint : lumenque paſſim inciſis in montis ſuperficiem imminentem feneſtris juſtam ſatis altitudinem demittitur.* Strabon.

Digitized by Google

diée à la Vierge. La direction de ce percé eſt telle, que vers la fin d'Octobre, le ſoleil couchant l'éclaire dans toute ſa longueur, d'où il ſuit qu'elle fait un angle de dix-huit degrés vers le ſud avec la ligne de l'oueſt, ou de ſoixante-douze degrés avec la méridienne vers le couchant.

La pierre de cette grotte, auſſi-bien que celle des grottes de Cumes, eſt dans certains endroits de la pouzzolane durcie, dans d'autres, une eſpèce de moëllon tendre, & d'un blanc jaunâtre, dont preſque toute la montagne eſt formée. Naples eſt bâtie de cette pierre; celles des catacombes ſont à-peu-près de même; & ſi elles ont eu deux milles de longueur, comme on le prétend, elles ont dû être auſſi difficiles à percer que la grotte de Pauſilipe. Il y a dans la même montagne de Pauſilipe une carrière, d'où l'on tire encore de la pierre tendre pour les bâtimens du roi à Portici; mais la pierre bleuâtre que l'on tire ſur le chemin de Pouzol pour le pavé & quelques autres travaux publics, eſt une eſpèce de lave. (Mémoires de M. Guétard, pag. 367). Au reſte, les environs de Naples, à la diſtance de pluſieurs milles, paroiſſent couverts preſque partout de matières volcaniques, & la ville de Naples eſt pavée de laves du Véſuve.

Au-deſſus de la grotte, on voit encore les reſtes de l'ancien aqueduc qui portoit les eaux du Serino à la *Piſcina Mirabile* de Miſène, ancien réſervoir dont nous aurons occaſion de parler.

LE TOMBEAU DE VIRGILE eſt auſſi ſur cette colline, preſque au-deſſus de l'entrée de la grotte, près de S. Antoine, & dans la vigne du marquis Salcitro: cet endroit paroît déſigné dans Ælius Donat, grammairien, qui vivoit à Rome en 354, & qui dit dans la vie de Virgile, que ſes cendres ayant été tranſportées à Naples par ordre d'Auguſte, furent placées ſur le chemin de Pouzol, *intra lapidem ſecundum*, c'eſt-à-dire, avant le deuxième

mille. Pluſieurs auteurs diſent avoir vu le ſarcophage ou l'urne cinéraire de Virgile, tels ſont *Pietro di Stefano* & *Alfonſo d'Eredia*, évêque d'Ariano. Depuis long-temps ce n'eſt qu'une maſure en forme de petite tour quarrée de dix à douze pieds de hauteur, & ouverte ſur les côtés, comme une eſpèce de lanterne, qui paroît avoir été en effet un *colombarium*, ou tombeau de quelqu'ancienne famille.

Au-deſſus de cette maſure, parmi beaucoup de ronces, de pariétaires, de clématites & autres herbes ſauvages, étoit un ancien laurier dont tous les voyageurs ont parlé : les uns diſent qu'il avoit crû de lui-même ; d'autres, qu'on l'avoit planté, & même replanté dans ce ſiècle-ci ; il étoit mort en 1776, il en eſt parlé dans l'inſcription que fit faire le vice-roi Pierre d'Arragon, au-deſſus de la grotte :

Ecce meas cineres tumulantia ſaxa coronat
Laurus, rara ſolo vivida Pauſilipi,
Si tumulus ruat æternum hic monumenta Maronis,
Servabit laurus lauriferi cineres.

Virgilio Maroni ſuper hanc rupem ſuperſtiti, tumulo ſponte è vanis lauris coronato, ſic luſit Aragon.

C'eſt le tombeau de Virgile que chantoit Stace, lorſqu'il s'applaudiſſoit d'être à Naples.

. . . . . *Maronei ſedens in margine Templi,*
Sumo animum ac magni tumulis accanto magiſtri.

Voici les vers qu'on a mis, il y a trois ſiècles ;

Quæ cineris tumulo hæc veſtigia conditur olim,
Ille hoc qui cecinit paſcua, rura, duces.

Anno 1504.

Au plus haut de cette colline eſt l'égliſe de S. Strato, qui ſe preſente de fort loin à la vue. En deſcendant du tombeau de Virgile, on trouve la côte appelée Mergellina, qui eſt une partie de Pauſilipe.

Digitized by Google

SANTA MARIA DEL PARTO, eſt une égliſe des Servites, ſituée ſur cette côte. Le couvent fut fondé par *Sannazaro*, l'un des modernes les plus célèbres pour la poëſie latine (1). Il étoit ſecrétaire du roi Fréderic II, qui fut dépouillé de ſon royaume par Louis XII en 1501. Fréderic lui avoit donné une maiſon de campagne, qu'il a chantée en beaux vers : il y avoit une tour que Sannazar affectionnoit, & que Philibert, prince d'Orange, général des troupes de l'empereur & vice-roi de Naples, fit abattre; cela fit beaucoup de peine à Sannazar : mais au lieu de la rétablir, il y fit bâtir une égliſe, qu'il appela *Santa Maria del Parto*, relativement à un grand & beau poëme qu'il avoit fait *de partu Virginis*. Sannazar ayant appris dans la ſuite que le prince d'Orange avoit été tué dans un combat, il ne put s'empêcher de dire, avec une eſpèce de ſatisfaction, que Mars avoit été le vengeur d'Apollon : *la vendetta d'Appollo ha fatto Marte*. Après la mort de Sannazar, les Servites, qui occupoient ſon égliſe, lui firent élever un très-beau mauſolée derrière le chœur; il y eſt repréſenté au naturel. Il y a deux ſtatues d'Apollon & de Minerve : mais un vice-roi voulant les enlever, ſous prétexte que cela étoit trop peu édifiant dans une égliſe, les religieux firent graver ſur les piédeſtaux les noms de *David* & de *Judith*, au moyen de quoi elles ſe ſont trouvées ſanctifiées & hors de cenſure. On y voit auſſi un bas-relief qui repréſente des ſatyres, des nymphes & des tritons, pour faire alluſion aux divers ouvrages de ce poëte. Les figures ſont de *Santa Croce*, Napolitain, achevées cependant par le frère *Ange Poggibonſi*, de l'ordre des Servites. La diſpoſition de ce monu-

(1) Jaques Nicolas Sannazar naquit à Naples le 28 Juillet 1458, d'une famille diſtinguée. Il y mourut en 1530; ſa vie eſt dans le Voyage pittoresque, ainſi que la vie du Taſſe, de Marini, d'Ovide & de Stace qui étoient Napolitains.

ment eſt aſſez bien; mais la ſculpture n'a rien d'extraordinaire, quoiqu'on en faſſe un grand éloge dans le pays. Le cardinal Bembo y a fait mettre ce diſtique, où il compare, avec raiſon, Sannazar & Virgile, dont les tombeaux ſont d'ailleurs ſi voiſins. Le nom de *Sincerus* ou *Azzio Sincero*, étoit le nom paſtoral de Sannazar.

Da ſacro cineri flores, hic ille Maroni
Sincerus Muſa proximus ut tumulo.

Au-deſſus du mauſolée on a peint une Renommée, qui couronne le poëte de lauriers, & un Parnaſſe où eſt le cheval Pégaſe, d'un côté la Prudence, de l'autre la Sageſſe: plus haut l'on a repréſenté la grammaire, la rhétorique, la philoſophie, l'aſtronomie. Il y a beaucoup d'autres peintures qui ſont toutes de Nicolas de Roſſi; le père Nappi les fit faire en 1699, pour décorer un endroit illuſtré par l'habitation & le tombeau de ce grand poëte.

On fait voir dans la première chapelle à droite un tableau de S. Michel, qui tient le diable ſous ſes pieds: on aſſure que Diomède Caraffa, évêque d'Ariano, fit peindre ſous la figure du diable une princeſſe qui avoit des vues ſur lui, avec ces paroles: *Fecit victoriam, alleluia*; il faiſoit alluſion au nom de cette princeſſe, qui s'appeloit, dit-on, *Vittoria Avalos*. Ce prélat mourut en 1550. Il y a dans le couvent près de l'égliſe un cabinet où l'on va pour y jouir du coup-d'œil délicieux de la mer & des rivages voiſins.

En ſuivant la côte on trouve un grand nombre de maiſons remarquables, entr'autres le palais qu'on appelle maiſon de la reine Jeanne, & dont nous avons parlé, le palais de la Roccelle, qui eſt auſſi abandonné, mais dont la forme eſt pittoreſque. Les vice-rois & la première nobleſſe de Naples ont toujours eu des maiſons de plaiſance

ſur ce beau rivage. L'endroit appelé *lo Scoglio* eſt une promenade très-fréquentée par les carroſſes, les gens de pied & les gondoles qui y abordent de toutes parts; l'on y va faire continuellement des parties de plaiſir. Le marquis de Carpio étant vice-roi y donna des fêtes ſuperbes, illuminations, feux d'artifices, courſes de chevaux, combats de taureaux, & mit cet endroit fort à la mode; on voit encore en été, les lundi matin, beaucoup de felouques qui ramènent ceux qui ont été ſouper à Pauſilipe.

Les promenades qui ſe font de nuit à Pauſilipe & dans le baſſin de Naples, y procurent ſouvent le ſpectacle de la mer lumineuſe : on a beaucoup écrit ſur ce phénomène ſingulier, & la plupart des phyſiciens ont cru que cette lumière venoit d'un inſecte phoſphorique. Il y a véritablement dans la mer un inſecte qui donne de la lumière; c'eſt le *Nereis phoſphorans* de Linnæus. (*Amœnitatis Academicæ*, T. III. Diſſert. 39). On le trouve principalement au mois de Juin & de Juillet; il eſt blanc, mou, de la groſſeur d'un petit grain de blé; on peut l'obſerver ſur les feuilles de goëſmont & ſur celles dont ſe ſervent les marchands de poiſſon pour conſerver leurs coquillages; car même au bout de deux ou trois jours on y retrouve encore ces animaux.

M. Vianelli, qui en a donné la deſcription, appelle cet inſecte *Cicindela*, ou *Lucioletta dell' acqua marina*. (*Nuove ſcoperte intorno le luci noturne dell' acqua marina*). Grizellini en a donné auſſi la deſcription en françois; ſon mémoire a pour titre : *Nouvelles obſervations ſur la ſcolopendre marine*. L'abbé Nollet, qui avoit vu ces petits animaux, en parle dans les mémoires de l'académie pour 1750, page 57, de même que Donati dans ſon hiſtoire naturelle de la mer Adriatique, & Bartolin dans ſon livre *de luce animalium* : mais il faut bien diſtinguer la lumière de ces inſectes de celle qui eſt pro-

pre à l'eau de la mer, & que l'on y apperçoit en tout temps, quand on l'agite avec force : un coup de rame ſuffit pour produire un tourbillon de lumière, & le ſillage du vaiſſeau le fait communément dans la zône torride. Dans les pays chauds, l'on voit ſouvent toute la ſurface de la mer briller ſans interruption ; le ſable même qu'elle a mouillé eſt quelquefois lumineux : on l'a attribué à une huile phoſphorique, mais il ne paroît pas qu'il y en ait dans la mer ; d'autres ont cru que c'étoit la matière électrique. Voyez les mémoires préſentés à l'académie, Tome III. Ozanam & Beccari, dans leurs traités ſur les phoſphores ; une note détaillée que j'ai miſe dans le ſecond voyage de Cook, édition françoiſe, Tome I. pag. 62, in-8°. & le Journal des ſavans, Décembre, 1777.

La pointe ou promontoire, appelée *Corogno* (1) ou *Coroglio*, qui eſt vis-à-vis de l'isle de Niſita, dont nous parlerons bientôt, ſe fortifie ordinairement en temps de guerre, & il y a quelques redoutes qui furent faites après le départ des Anglois : c'eſt-là le poſte que le duc de Guiſe attaquoit en 1648, lorſque les Eſpagnols ſe remirent en poſſeſſion, le 7 Avril, de la ville de Naples, qu'il leur avoit preſqu'enlevée ; cette pointe eſt à quatre milles du port. On y fait remarquer aux François une maiſon, appelée *Palazzo delle cannonate*, depuis que les vaiſſeaux François la canonnèrent, la prenant, dit-on, pour un fort. Un peu plus loin eſt l'endroit qu'on nomme *Gaiola*, qui ſignifie la grotte, parce que Lucullus y avoit fait tailler un endroit propre à prendre les bains. Il y a des rui-

(1) Voyez le grand plan de Naples & des environs en trente-cinq feuilles, ou la carte du golfe de Pouzol, avec une partie des champs Phlégréens, dans la terre de Labour, levée par MM. de la Vega, ingénieurs du roi de Naples en 1778, & ſupérieurement gravée dans le Voyage pittoresque, elle s'étend jusqu'à ſept mille toiſes à l'occident de Naples.

Digitized by Google

nes qui occupoient un eſpace de quatre à cinq cent toiſes, & qui ſe prolongent dans la mer; elles étoient probablement de la maiſon de Lucullus: on les appelle *Scuole di Virgilio*; il reſte auſſi quelque choſe d'un petit temple, que l'on croit avoir été un temple de la fortune, d'après une inſcription ancienne trouvée près de-là. L'égliſe de *Santa Maria à Fortuna*, paroit avoir pris ſon nom du même temple; cette égliſe occaſionne un grand concours de peuple le premier dimanche après Pâques.

C'eſt au cap de Pauſilipe qu'étoient les fameuſes pêcheries de Vedius Pollion; car on y a trouvé un demi buſte du fils de Pollion (1). C'eſt aujourd'hui un rocher déſert & couvert de brouſſailles, parmi leſquelles on voit les *Opuntia* ou figuiers d'Inde croître naturellement en pleine terre; c'eſt la plante ſur laquelle vient la cochenille.

L'isle de *Niſita*, qui eſt près de-là, eſt un rocher déſert, ancien volcan, où l'on a conſtruit le lazaret; l'on y retient les vaiſſeaux ſuſpects de contagion.

On double le cap de Pauſilipe quand on va par mer à Pouzol & à Baies, & la plupart des voyageurs font ainſi le voyage dans des felouques; cependant il eſt curieux d'y aller auſſi par le côté de la Solfatare & du lac d'Aguano. On n'a qu'une demi-lieue à faire au-delà de la grotte de Pauſilipe pour arriver au lac d'Agnano. L'on trouve en chemin des ruines d'anciens édifices, & l'on voit ſur la droite la montagne des Camalmudes, qui eſt la plus haute des environs de Naples; elle domine même le château S. Elme: on appeloit l'égliſe *S. Salvadore à roſpetto*, probablement à cauſe de la belle vue qu'on y a; elle s'appelle actuellement *S. M. Scalacæli*, à l'occaſion du ſonge myſtérieux de S. Romuald fondateur des Camaldules, qui

(1) M. Martorelli prétend que Pollion & Lucullus avoient leurs maiſons à Pouzol.

voyoit ſes religieux monter au ciel par une échelle, au ſommet de laquelle la Ste. Vierge les recevoit. Ce couvent eſt riche; les dehors & les jardins en ſont très-agréables. Ces pères vivent dans la plus grande retraite; il y en a même qui ne ſortent jamais, & qu'on appelle *Padri chiuſi*; mais nous avons déjà parlé de cet ordre.

Dans une partie de cette montagne, du côté de la mer, eſt une carrière de pierre dure, qu'on appelle à Naples *Piperno*, *pietra forte*, comme l'on appelle à Rome *Peperino* une pierre-de-taille dont nous avons fait mention. Elle ſert pour faire les portes & les fenêtres; il y a une centaine de forçats qui y travaillent, & cinquante ſoldats pour les garder, avec des barques pour le tranſport de la pierre.

Les ruines de l'ancienne Agnano n'ont rien de remarquable, elles ſont à peine ſuffiſantes pour faire juger qu'il y ait eu une ville dans cet endroit; mais le lac d'Agnano eſt ſingulier en ce qu'il paroît quelquefois bouillonner ſur ſes bords, principalement quand il y a beaucoup d'eau; ce bouillonnement, ſemblable à celui de l'*acqua Zolfa* de la campagne de Rome, ne vient que d'un fluide aëriforme, qui ſe fait jour au travers de l'eau; il n'y a point de chaleur ſenſible dans ce lac. On y pêche de très-bonnes tanches, & l'on n'y voit rien de corroſif; on prétend qu'il eſt dangereux de s'y baigner, qu'il y a un inſecte qui s'attache aux nageurs, & dont on ne peut ſe débarraſſer; mais j'ai peine à croire que ce ne ſoit pas un conte ſemblable à celui du Remora. Le plus grand danger de ce lac eſt celui du mauvais air en été, cauſé principalement par le chanvre qu'on y fait rouir; (de même que dans le lac Lucrin & le lac Averne) la plupart des habitans ſe retirent alors vers la montagne des Camaldules, pour éviter la puanteur & l'infection.

Sur le bord du lac d'Agnano ſont les étuves de

S. Germain, *ſtuffa di S. Germano*. Il y ſort de la terre une vapeur chaude, qui, retenue par les bâtimens qu'on y a faits, ſuffit pour produire des ſueurs abondantes & ſalutaires. Falco en fait l'éloge dans ſon livre, avec d'autant plus de complaiſance, qu'il y avoit été guéri d'une maladie qu'il appelle *Syderatio*, eſpèce de gangrène très-dangereuſe. Il y a quatre chambres où l'on place les malades, qui la plupart ſe couchent ſur des bancs de pierre, enveloppés dans une couverture. La chaleur y eſt de trente-neuf à quarante degrés ſur le thermomètre de Réaumur, ſuivant l'obſervation de M. de la Condamine, qui éprouva même qu'une douleur de rhumatiſme qu'il avoit y étoit ſuſpendue. Mém. de l'acad. 1757. Il y a un endroit où la vapeur eſt plus condenſée, & qui ſert pour les maux de jambes.

On trouve dans les trous par où ſort la vapeur une matière ſaline, jaune, en aiguilles, qui eſt alumineuſe.

LA GROTTE DU CHIEN eſt auſſi tout près des étuves dont nous venons de parler, & au pied de la même colline; elle eſt fameuſe par la moffette ou *Mephitis* qui en ſort : ſon nom de *Grotta de' Cani* vient ſans doute de l'uſage immémorial où l'on eſt de faire éprouver par des chiens le danger de cette grotte. Elle eſt creuſée dans un terrain ſabloneux, à la profondeur de dix pieds; elle n'a que neuf pieds de haut à l'entrée, & beaucoup moins dans le fond, ſur environ quatre pieds de large.

On aſſure que le vice-roi *Don Pietro di Toledo* y ayant fait enfermer deux criminels, ils y moururent, & que Charles VIII, lors de la conquête qu'il fit du royaume de Naples, y ayant fait mettre un âne, cet animal fut ſuffoqué. On aſſure qu'en baiſſant la tête en dehors de la grotte pour regarder à fleur de terre, on voit ſouvent s'élever, juſqu'à ſix pouces du ſol, une vapeur légère; cette vapeur eſt humide, car l'on obſerve que le terrain

Digitized by Google

en eſt toujours mouillé, & les parois de la grotte ſont humides tout autour à quelques pouces de hauteur; quelquefois le haut de la grotte eſt mouillé, & l'on y voit comme des gouttes d'eau à la ſurface des parties les plus élevées; ſoit qu'elles viennent de la filtration d'une eau intérieure ou des parties les plus légères de la vapeur. L'abbé Nollet, qui parle de cette grotte dans les mémoires de l'académie pour 1750, dit que cette vapeur ne produit ni pleurs ni écoulement ſenſible; & ce n'eſt en effet pour l'ordinaire qu'une eſpèce d'humidité. On ne voit ſur le mur aucune incruſtation ni dépôt de matière ſaline; on n'y ſent aucune odeur, ſi ce n'eſt cette odeur de terre qu'un ſouterrain chaud & enfermé a coutume de produire.

Un chien que l'on prend par les pattes, & que l'on tient couché dans la vapeur, s'agite d'abord beaucoup; en deux minutes de temps, il perd le mouvement; mais étant mis hors de la grotte, il reprend auſſi ſes forces en deux minutes. A en juger par les mouvemens de ſa poitrine & de ſa gueule, c'eſt l'air qui manque à ſa reſpiration pendant qu'il eſt dans la grotte, & c'eſt en reſpirant l'air à longs traits qu'il ſe guérit quand on l'a délivré.

Le Père de la Torre éprouva, en 1748, qu'un crapaud réſiſtoit à cette vapeur pendant une demi-heure; qu'un lézard n'étoit pas mort au bout de cinq quart-d'heures, & qu'une groſſe ſauterelle remuoit encore dans la vapeur après plus de deux heures; mais les oiſeaux y réſiſtent peu. L'abbé Nollet y mit un coq; à peine eut-il la tête dans la vapeur, qu'il fit des efforts pour vomir; les alimens qu'il avoit pris quelques minutes auparavant lui revinrent dans le bec; il fut ſuffoqué ſans retour: ces ſymptômes ſont à-peu-près les mêmes quand on met les oiſeaux dans la machine du vuide; l'abbé Nollet l'a ſouvent obſervé. Mém. de l'acad. 1750.

Les animaux qu'on y laiſſe mourir ont les pou-

mons remplis de ſang. M. Latapie, de l'académie de Bourdeaux, l'a obſervé, & il a fait à ce ſujet un mémoire qu'il ſe propoſe de publier.

Quand le même chien a ſubi cette épreuve douze à quinze fois, il lui prend ordinairement des vertiges ou des convulſions dont il meurt.

Quand on plonge dans cette vapeur un flambeau allumé, il s'éteint ſans aucun bruit, & la fumée nageant, pour ainſi dire, entre l'air & la vapeur, ſort de la grotte parallèlement à la terre, & paroît indiquer par ſa poſition que la vapeur, au lieu de ſe mêler à l'air, ſort de la grotte auſſitôt qu'elle eſt arrivée à quatre pouces de hauteur en hiver, ou un pied en été; cette vapeur eſt élaſtique, car le baromètre s'y ſoutient à la même hauteur que dans l'air.

Le Père de la Torre la croyoit vitriolique & métallique. *Hiſtoire du Véſuve*, art. 95. M. l'abbé Richard dit qu'elle eſt ſulfureuſe, vitriolique & probablement arſénicale, qu'après avoir reſté quelque temps debout, ſes pieds & ſes jambes s'engourdiſſoient & y perdoient le ſentiment au point qu'il avoit peine à ſe ſoutenir. D'un autre côté, on avoit lieu de croire que ces vapeurs n'étoient pas ſulfureuſes, ou qu'elles l'étoient très-peu; parce que le papier bleu laiſſé dans la grotte pendant une demi-heure n'y change preſque pas de couleur, ſi ce n'eſt d'une légère nuance tirant ſur le violet; de plus, le ſirop de violette mis dans un gobelet avec de la terre de cette grotte, & dans un autre qui aura été renverſé long-temps ſur la la terre, ne change pas de couleur; le cuivre n'y eſt point altéré, n'y perd point ſon poli, comme dans l'acide du ſoufre; mais le ſirop violat n'eſt pas ſi facile à altérer que la teinture de tourneſol & celle de rave (1); or celle-ci y rougit un peu, comme nous le dirons bientôt.

(1) *Cochlearia folio cubitali*, ou *Raphanus ruſticanus*.

Cette vapeur n'eſt point arſénicale, car on la reſpire ſans y ſentir aucun goût d'arſenic: un poulet mange, ſans en être incommodé, du pain qui a été long temps baigné dans ce fluide; d'ailleurs, les effets de l'arſenic attaquent les parties internes du corps, & ne ſont pas de nature à ceſſer auſſitôt qu'on eſt à l'air, comme cela arrive près de la grotte. Cette vapeur n'eſt point alkaline; car elle ne fait aucune impreſſion âcre ſur la langue; elle ne verdit point le ſirop violat; elle ne donne aucun ſigne d'efferveſcence ſur un linge trempé dans le vinaigre.

Pour juger par moi-même de la force de cette exhalaiſon, je voulus la reſpirer, comme avoient fait l'abbé Nollet en 1749, & M. de la Condamine en 1755; je plaçai le viſage d'abord à ſix pouces de terre, je n'y ſentis aucune impreſſion déſagréable, pas même ſur les yeux. J'approchai davantage pour la reſpirer un inſtant, elle ne me fit point de mal; cependant il y a des perſonnes qui, au bout de quelques ſecondes, aſſurent avoir ſenti une ſuffocation aſſez vive.

Un phyſicien a aſſuré à M. Bernoulli, qu'il y a ſenti une légère odeur de ſoufre, qu'ayant attiré de cette vapeur dans une ſeringue, l'ayant déchargée dans une bouteille remplie de la couleur de tourneſol; celle-ci devenoit d'un très-beau couleur de roſe, quoique le ſirop de violette n'éprouvât pas le même changement. Il ajoute que le principe acide ſe manifeſte auſſi au goût, principalement quand on a ſucé la vapeur avec une canule, c'eſt la ſaveur d'un acide vineux, comme celle de l'air fixe. Il ajoute que l'eau qui ſe raſſemble au fond de la grotte, en hiver, fait rougir auſſi la teinture de tourneſol, quoiqu'elle ne faſſe pas d'efferveſcence avec l'huile de tartre, & que cette vapeur recueillie dans une cloche de verre, s'étant réſolue en eau, produit le même effet: enfin M. le baron de

Digitized by Google

Sickingen s'eſt aſſuré, par le moyen de l'eudiomètre, que cette vapeur eſt en effet de l'air fixe, ou acide crayeux (1). M. l'abbé de Saint-Non en a fait venir deux bouteilles, qui ont été examinées par des phyſiciens de Paris, & qui ont donné les mêmes réſultats que l'air fixe. *Voyage pittoreſque*, Tom. II, pag. 192. Il éteignit la bougie, il précipitoit l'eau de chaux, il rougiſſoit la teinture de tourneſol; quand on le mêloit avec l'air nitreux, il ne ſe faiſoit qu'une pénétration ſemblable à celle qui a lieu avec l'air fixe.

Le Père de la Torre, d'après les médecins de Salerne, m'a aſſuré qu'il y a d'autres endroits dans le royaume de Naples où l'on éprouve le même effet que dans la grotte du Chien. Après les grandes éruptions du Véſuve, on obſerve quelquefois dans les caves, & dans les puits des environs, une eſpèce de vapeur ſemblable, mais qui n'eſt point permanente; après avoir rempli le lieu de ſa ſource, elle déborde & ſe répand dans les endroits qui ſont plus bas, où elle s'arrête enſuite; voyez l'ouvrage de *Leonardo di Capua* ſur les moffettes, & le ſixième Chapitre du livre de M. Serrao ſur le Véſuve.

ACQUA DI PISCIARELLI, eſt une eau fameuſe dans le pays; elle eſt fort près du lac d'Agnano derrière la Solfatara, & paroît provenir des pluies & des neiges qui s'amaſſent dans le baſſin de cette montagne brûlée, & qui traverſent la terre de la Solfatare; ces eaux y contractent la chaleur & le goût ſalin qu'on leur trouve au ſortir de la montagne, & qui en fait la vertu. Elles ſont alu-

(1) L'air fixe eſt celui qui ſe dégage d'une cuve en fermentation. M. Prieſtley l'a rendu célèbre depuis 1772, mais il en parle dans l'ouvrage de Patiſſi, publié en 1557. On l'appelle actuellement acide crayeux, parce qu'on le retire abondamment de la craie. Voyez pour ces dénominations les *Leçons Elémentaires de Chimie, par M. de Fourcroy*, 1782. T. I, p. 159.

mineuſes,

mineuſes, elles ſentent le foie de ſoufre, on s'y baigne pour les maladies cutanées; on ſe ſert auſſi de la vapeur qu'elles exhalent. M. de la Condamine a trouvé qu'elles faiſoient monter le thermomètre à ſoixante-huit degrés, & il en faut quatre-vingt pour l'eau bouillante; les eaux de Bagnères, de Barège & de Cautères, dans les Pyrénées, ne vont pas au-delà de quarante-ſix degrés; mais elles ne ſortent pas d'un pays auſſi embraſé que les colines de la Solfatare. Voyez la phyſique du Père de la Torre, & M. Palaſſou, Eſſai ſur la minéralogie des monts Pyrénées, 1784.

Le parc d'Aſtruni eſt à huit cent toiſes au N. O. de la grotte du Chien; c'eſt un ancien crater de volcan d'environ ſept cent toiſes de diamètre, environné de murs, & dans lequel on enferme des bêtes fauves.

LA SOLFATARE eſt ſituée à mille trois cent toiſes à l'occident du lac d'Agnano, & de la grotte du Chien, près de l'ancien chemin de Pouzol, & à huit cent toiſes de cette ville; c'eſt une petite plaine ovale, d'environ deux cent cinquante toiſes de longueur, ſur une petite hauteur, environnée de colines, à l'exception de l'ouverture par laquelle on y entre, qui eſt du côté du midi: on l'appelle Solfatare à cauſe de la quantité de ſoufre qu'elle contient & qu'on y ramaſſe effectivement. On l'appeloit anciennement *Phlegra*, nom qui étoit commun aux endroits qui donnoient des indices de feu; elle a été auſſi appelée ſuivant quelques-uns, *Forum Vulcani*, & les environs *Colles Leucogæi*; c'eſt-là principalement où l'on diſoit qu'Hercule avoit défait les géans, (Diod. de Sic. L. IV.) & même avant l'éruption du Véſuve, arrivée l'an 79, on y voyoit des indices d'embraſemens, des eaux thermales, & du ſoufre. (Strabon, L. V. Pline, L. XXXV. Chap. XV.)

Le terrain de la Solfatare eſt brûlant à la ſurface

dans certains endroits ; dans quelques parties on ſent la chaleur ſeulement à trois pouces de profondeur ; on y fait des creux dans leſquels ſe placent certains malades, à qui cette chaleur, accompagnée d'exhalaiſon ſulfureuſe, peut être utile. Il y a une partie où il croît du bois, ou du moins des brouſſailles. On voit ſortir en pluſieurs endroits de cette eſplanade une vapeur ou fumée ſulfureuſe ; mais il y a ſurtout, vers une de ſes extrêmités, une ouverture ſingulière d'où il ſort continuellement, en abondance & avec bruit, une fumée chaude & épaiſſe qui donne du ſel ammoniac ; cette fumée monte à quinze ou vingt toiſes, quand il ne fait pas de vent, & elle jette une foible lueur dans l'obſcurité. Lorſqu'on y met du papier, il ne s'enflamme point, mais il ſe sèche & ſe conſume, s'il y reſte quelque temps. Le fer qu'on y met ſort tout mouillé, quoique le papier en ſorte ſec ; cette différence vient de ce que la vapeur acide, condenſée par la fraîcheur du fer, s'y ramaſſe par gouttes ; car ſi on laiſſe le fer aſſez long-temps pour s'échauffer, il en ſort auſſi ſec que le papier. L'argent s'y noircit ; le cuivre y eſt diſſous, rongé & mis en forme de ſcorie. Les pierres qu'on y met s'impregnent de ſel ammoniac, qu'on y ramaſſe lorſqu'elles ont reſté environ un mois ſur la vapeur.

Il paroît que dès le temps de Pline, on exploitoit les minières de ſoufre dans ce canton-là : *Invenitur ſulphur in Napolitano Campanoque agro, collibus qui vocantur Leucogæi ; quod eſt cuniculis effoſſum perficitur igni.* On l'y recueille encore actuellement ; l'abbé Nollet a donné la deſcription de ce travail dans les mémoires de l'académie pour 1750. On tire pendant l'hiver du creux de ces collines une terre durcie, ou plutôt une ſorte de pierre tendre, toute imprégnée de ſoufre ; on la met dans de grands pots de terre, placés dans un

Digitized by Google

fourneau, où ils reſtent l'eſpace de huit heures; chacun de ces pots communique par un tuyau à un autre pot vuide, où le ſoufre, en ſe ſublimant, eſt obligé de paſſer; la vapeur s'y condenſe, & le ſoufre coule par un trou fait à la partie inférieure du pot vuide; il eſt reçu par une tinette de bois, dans laquelle on le prend pour le faire fondre, l'épurer, & le mouler ſuivant l'uſage. Il y a quelquefois juſqu'à huit ou neuf ouvriers qui travaillent, & l'on en fait chaque année environ deux cent ſoixante-dix quintaux; il ſe vend douze livres le quintal.

On trouve de temps en temps des filets d'alun ſur des pierres de la Solfatare; alors on les répand ſur la terre, pour que la chaleur du ſol commence à les diſpoſer; on ramaſſe auſſi de l'alun ſur l'aire du baſſin, dans un eſpace d'environ cinquante toiſes de diamètre, où il s'effleurit de lui-même au bout d'environ dix jours. Enfin l'alun ſe tire d'une terre blanche, qui reſſemble à de la marne; on la lave dans de l'eau de pluie, & on met cette eau dans des chaudières de plomb enterrées; la chaleur naturelle du terrain ſuffit pour diſſoudre l'alun & faire évaporer l'eau; l'alun ſe dépoſe au fond, & ſur les parois du vaſe, ou ſur des pièces de bois qu'on y place en travers; on le ramaſſe en forme de gros cryſtaux; on fait diſſoudre ces cryſtaux pour avoir de l'alun plus pur; il l'eſt cependant moins que l'alun de Rome: les tanneurs l'emploient tel qu'il eſt, mais les apothicaires le font encore cryſtalliſer. On fait environ trente-ſept quintaux d'alun par année, & il s'y vend ſeize livres le quintal.

On tire encore de la Solfatare près de deux quintaux de ſel ammoniac, qui ſe vend quatre-vingt-quatorze livres le quintal; il ſe ſublime de lui-même dans l'endroit où ſort la vapeur dont j'ai parlé, & s'attache aux pierres qu'on y met

pour la recevoir ; on prétend que ce ſel ammoniac n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à celui que nous tirons d'Egypte, & quelques chymiſtes penſent qu'il contient du ſel ammoniacal ſulfureux. Il a en effet une odeur d'acide ſulfureux, & n'eſt pas auſſi pur que celui du Véſuve ; il eſt toujours uni avec le ſouffre, qui répand dans l'eau une teinte jaunâtre, & qui ſe dépoſe enſuite au fond du vaſe.

Dans l'attelier où l'on travaille l'alun, on apperçoit quelques efflorescences vertes ſur le mur ; il paroît que c'eſt du vitriol martial, mais il eſt en trop petite quantité pour qu'on puiſſe l'exploiter, quoiqu'on ait écrit qu'il ſe tiroit du vitriol de la Solfatare. Le produit des exploitations de la Solfatare appartient tant à l'hôpital de l'Annonciation de Naples, qu'à l'évêque de Pouzol.

La Solfatare me paroît n'avoir point de communication avec le Véſuve ; c'eſt un fourneau d'une eſpèce différente, un volcan étouffé & éteint ; on n'y voit point de flamme, mais on y trouve des matières volcaniques, comme M. Fougeroux l'a obſervé. Les pierres qu'on y voit paroiſſent avoir été calcinées par une chaleur qui a plus de durée que de violence ; on y trouve beaucoup plus de vapeurs que de matières brûlées, plus de ſoufre, de ſels & de pyrites, que de fer & de matières métalliques ; les métaux ne s'y trouvent point en ſubſtance, & la couleur blanchâtre y eſt la plus ordinaire. Le fer, dont le mêlange avec le ſoufre peut produire un embraſement, étant ici en trop petite quantité, il n'en réſulte qu'une ſimple chaleur d'efferveſcence.

On y remarque auſſi des petits cryſtaux d'un beau rouge, qu'on appelle dans le pays du cinabre ; ce n'eſt que du réalgar ou rubine d'arſenic.

Les rochers environnans ſont argilleux ; mais M. Hamilton & enſuite M. Ferber ont remarqué

Digitized by Google

que les fumées acides & ſulfureuſes ramoliſſent les laves & les pierres-ponces, leur font ſubir une eſpèce de calcination, les blanchiſſent & les convertiſſent en terre argilleuſe. M. de Buffon avoit déjà dit que l'argile étoit un verre extrêmement diviſé. Voyez le *Journal de Phyſique*, *Janvier* 1776.

Dans la partie orientale de la Solfatare, il y a un petit baſſin d'eau qui bouillonne continuellement d'un côté, quoiqu'il n'y ait que trente-quatre degrés de chaleur; ce bouillonnement n'eſt donc produit que par le ſoulèvement de quelque fluide aëriforme, qui perce le fond dans cet endroit du baſſin, à-peu-près comme au lac d'Agnano. Au pied des collines qui environnent la Solfatare du côté du lac d'Agnano, on trouve des ſources qui ſont extrêmement chaudes, comme nous l'avons dit.

Il paroît que le terrain de la Solfatare eſt miné par-deſſous, & que c'eſt une voûte qui couvre un eſpace vuide ou un baſſin de vapeurs; du moins on en juge ainſi par le retentiſſement que l'on entend lorſqu'on jette une pierre avec force dans un creux qu'il y a vers le milieu du baſſin, & même en frappant la terre.

LES CAPUCINS ont un couvent qui eſt un peu au midi de la Solfatare, & qui préſente auſſi quelques veſtiges de feu. On ſent dans l'égliſe, à côté même de l'autel, une émanation de vapeur, *una ſtuffa*, qui eſt ſuffiſante pour échauffer le pavé, & faire ſécher le linge de la maiſon. Deux ouvertures placées ſous les marches du ſanctuaire donnent auſſi une vapeur chaude; mais depuis l'année 1754, qu'on a repavé l'égliſe avec des briques, la vapeur eſt moins chaude qu'elle n'étoit autrefois.

Dans la chapelle qui eſt à gauche en entrant, il y a une vapeur ſoufrée qui ſort de la muraille; il y a auſſi une chapelle ſépulcrale où l'on conſerve pluſieurs corps preſqu'entiers. Lorſqu'un an après leur mort on les trouve entiers dans la bière

où ils ont été dépoſés, on les ſuppoſe ſaints; on les place avec leur habit de capucin, debout, ou couchés, & on les expoſe ainſi à la vénération des ames dévotes. J'ai vu dans la chapelle un prêtre qu'on y a dépoſé; la famille renouvelle ſes habits de temps en temps.

Cette égliſe a été bâtie en 1580, par la ville de Naples, à l'honneur de S. Janvier; on y fait voir la pierre ſur laquelle on croit qu'il fut décolé, vers l'an 300. On y a mis, vers le premier autel ſur la droite en entrant cette inſcription: *Locus decollationis D. Januarii & ſociorum ejus.* On montre auſſi, mais ſeulement au travers d'une grille, une pierre teinte du ſang de ce martyr, & un buſte du même ſaint, qui eſt très-ancien, & dont on raconte beaucoup de merveilles: le frère Capucin qui me montroit l'égliſe m'aſſura qu'un avocat, nommé *Don Girolamo Murano*, avoit perdu le nez, pour avoir voulu faire une expérience ſur celui de ce buſte de S. Janvier, qui après avoir été caſſé, fut rattaché miraculeuſement, au rapport de Parrino. On porta cette figure en proceſſion dans la grande peſte de 1656, & la peſte ceſſa quelques jours après.

La citerne, ou baſſin du jardin des Capucins, qui ſe remplit d'eau de pluie, eſt élevée en l'air ſur une voûte, pour que les vapeurs du ſol ne gâtent pas l'eau qu'elle renferme; elle eſt aſſez grande pour contenir vingt-quatre mille bottes, chacune de cinq cent trente pintes de Paris, deux muids. La voûte de cette citerne a la même propriété que les voûtes de l'obſervatoire, en parlant d'une voix très-baſſe contre le mur, on ſe fait entendre à celui qui tient l'oreille contre le mur oppoſé.

Les vapeurs qui s'exhalent dans l'égliſe des Capucins augmentent en été, & rendent l'habitation plus incommode: le voiſinage d'Agnano eſt

d'ailleurs mal ſain : les Capucins ſont obligés pour lors de ſe retirer à Pouzol, où ils ont une autre maiſon.

Ces Pères ont la permiſſion de cultiver du tabac pour leur uſage, & on leur tolère cinquante tiges par perſonne ; mais on parloit de ſupprimer ce privilége ; on auroit pu craindre que cette permiſſion n'occaſionnât une contrebande au-dehors ; pour la prévenir, le roi, qui donne à chacune des huit provinces de Franciſcains qui ſont dans le royaume onze quintaux de laine, & même dix-huit à celle de Naples, avoit déclaré qu'il retireroit cette aumône à la première contravention.

Je remarquai dans le jardin de ces Pères une vigne, qui étoit chargée d'une quantité extraordinaire de raiſins d'une très-bonne qualité ; je m'étonnois de la trouver dans un pays auſſi aride que les bords de la Solfatare ; on augmenta mon étonnement en m'apprenant que cette vigne avoit été long-temps preſque ſtérile, quand on en prenoit ſoin, & qu'elle étoit devenue feconde à l'excès depuis qu'on l'avoit abandonnée & qu'on avoit négligé de la tailler ; probablement l'ardeur du ſoleil eſt ſi grande, que les embrions ſont brûlés. à moins qu'il n'y ait beaucoup de feuilles & de bois pour les défendre.

Au-deſſous de ce couvent, il y a une grotte fort large, dans laquelle un carroſſe rouleroit facilement ; on croit qu'on alloit de Pouzol au lac d'Agnano par cette grotte, ſans monter juſqu'à la Solfatare. Ce paſſage eſt actuellement fermé par les éboulemens des terres.

La montagne qu'on appeloit *Olibano* eſt ſuivant quelques auteurs entre le couvent des Capucins & le bord de la mer ; l'on en tira des pierres autrefois pour paver les grandes routes, au rapport de Suétone. On y voit des conduites qui portoient à Baies les eaux du Serino ; & du côté

de la mer eſt une grande inſcription au ſujet des eaux minérales de Pouzol.

En allant de la Solfatare à Pouzol, on peut voir l'amphithéâtre, dont nous parlerons à la ſuite de Pouzol.

CHAPITRE III.

Deſcription de Pouzol & de Baies.

TOUT le canton que nous décrivons actuellement s'appeloit *Campus Phlegreus*, ſuivant Diodore de Sicile, c'eſt-à-dire, champ de feu. En effet, ſur une longueur de deux à trois lieues, juſqu'à Cumes, on ne trouve que des indices de volcans éteints, & des reſtes de ces anciens volcans. M. Hamilton a intitulé *Campi phlegræi*, l'ouvrage où il décrit le Véſuve & les pays brûlés des environs.

POZZUOLI, Pouzol, eſt une ville de dix mille ames, ſituée à dix lieues & demie de Naples, vers le couchant, ſur le golfe appelé *Sinus Puteolanus*. Elle fut fondée, ſuivant Strabon, cinq cent vingt-deux ans avant Jéſus Chriſt, & cinq cent trente-ſept ans après la fondation de Cumes, par Diceus, fils de Neptune ou d'Hercule; ſelon Suidas, par des Samiens venus à Cumes ſous la conduite de *Dicearchus*, quatre cent ſoixante-neuf ans avant Jéſus-Chriſt. Elle fut appelée d'abord *Dicearchia*, du nom de ſon fondateur; celui de *Pozzuoli*, en latin *Puteoli*, eſt venu du grand nombre de puits ou de ſources minérales qui y ſont; d'autres diſent que ce fut à cauſe des puits qui furent creuſés par les Romains, lorſque *Quintus Fabius* y conduiſit une colonie dans la guerre contre Annibal, & qu'il la fortifia, comme le raconte Tite-Live; mais Martorelli croit que c'eſt un nom oriental.

Cette ville fut d'abord gouvernée en forme de république ; on en a trouvé la preuve dans des inſcriptions anciennes. Elle avoit ſes duumvirs, ſes décurions, ſes baſiliques ; Cicéron l'appelle ville municipale, mais elle fut auſſi colonie romaine : on a trouvé une inſcription du temps de Veſpaſien, où elle eſt appelée *Colonia Flavia*.

Lorſque les Romains eurent établis dans ce canton le centre de leurs délices & du luxe de leurs campagnes, Pouzol fut une ville conſidérable ; elle s'étendoit juſqu'à la colline qui eſt du côté de la Solfatare, où l'on voit encore des reſtes d'édifices, & où l'on trouve des tombeaux, ſurtout du côté de l'égliſe de S. Jacques.

L'égliſe cathédrale eſt bâtie ſur les ruines d'un temple dédié à Auguſte, comme il paroît par l'inſcription : *L. Calfurnius L. F. Templum Auguſto cum ornamentis DD.* On y voit de belles pierres-de-taille aſſemblées ſans ciment ; il y avoit des colonnes corinthiennes ; il en reſte quelque choſe du côté de la cour, mais ce n'eſt pas aſſez juger de ce qu'étoit ce temple autrefois. Cette cathédrale eſt dédiée à S. Janvier & à S. Procule, compagnon de ſon martyre, qui étoit de Pouzol. L'on y conſerve les reliques de celui-ci, de même que le corps de S. Patrobe, premier évêque de Pouzol, l'un des ſoixante-douze diſciples de Jéſus-Chriſt. Ce fut S. Paul qui le premier y prêcha l'évangile, à en juger par les actes des apôtres, Chap. LXXXVIII, ou du moins il y fut quelques jours.

Les antiquités de Pouzol ont été décrites par *Loffredi*, *Cappaccio*, *Mazzella*, & ſurtout dans un ouvrage qui a paru en 1768 : *Avanzi delle antichita eſiſtenti in Pozzuolo, Cuma e Baia. dal P. Ant. Paoli*, in fol. 69 planches & 38 pages de texte. Voyez auſſi *Muzio*, *Guida*, *de' foreſtieri*, 1709, & *Parrino*, *Guida de' foraſtieri per Pozzuoli*, &c. 1751.

Digitized by Google

Le plus beau reſte d'antiquité qu'il y ait à Pouzol, eſt un temple qu'on dit avoir été de Jupiter Sérapis ; la deſcription particulière de ce temple a été donnée en 1754, par le comte Octavien de Guaſco, chanoine de Tournay, & traduite en italien en 1773 ; mais l'auteur n'y étoit indiqué que par le titre de membre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres.

Ce temple eſt auſſi décrit dans le Voyage pittoreſque. On y trouve des deſſins de M. Paris & le rétabliſſement de l'édifice dans ſon ancien état par M. Robert. Quoiqu'on l'appelle temple de Sérapis, il pourroit bien ſe faire que c'eût été le temple des Nymphes, bâti ſous Domitien, en pierres blanches, célèbre par les oracles dont parle Filoxène dans la vie d'Apollonius de Tyane. Une partie de l'emplacement de ce temple appartient au roi, mais il y en a une partie dans les jardins du prince Ferrandina. Les fouilles en ont été faites en 1750 ; l'on a enlevé la plupart des colonnes, & on en a tiré des marbres, des ſtatues & des vaſes d'un très-beau travail. Ce temple avoit dix-huit toiſes de long. Il y avoit au milieu une rotonde de dix toiſes ; il étoit environné d'une enceinte de vingt-huit toiſes de longueur où il y avoit quarante-deux chambres quarrées : il en reſte encore pluſieurs, mais elles ſont preſqu'entièrement dégradées ; il y a ſur pied trois belles colonnes de marbre chipolin canelées, & une à terre, qui ont quatre pieds & demi de diamètre. Les colonnes de ce temple étoient inégales ; les plus hautes étoient à l'entrée du ſanctuaire & aux quatre coins principaux. Voyez *Philoſophical Tranſactions*, 1757. Il étoit pavé en entier de large dalles de marbre blanc, les murs en étoient revêtus, & tout annonce que cet édifice étoit de la plus grande magnificence. Il y avoit des colonnes de cinquante pieds d'une ſeule pièce en marbre chi-

Digitized by Google

polin, des ornemens en ſculpture du meilleur goût.

On y remarque des pièces de marbre en forme de tuiles avec des canaux correſpondans, qui ſervoient à couvrir le temple ; il y a dans le pavé un anneau de bronze, auquel on attachoit la victime, & une pierre percée de pluſieurs trous pour laiſſer écouler le ſang.

M. l'abbé Guenée remarqua avec étonnement que ces colonnes de marbre, qui paroiſſent avoir été baignées juſqu'à une certaine hauteur par les eaux, ſont criblées de trous faits à quatre pouces de profondeur par les dails, pholades, ou dactylites (1) ; il reſte encore dans ces trous des coquilles dont quelques-unes ſont longues de trois pouces ; les colonnes qui ſont encore ſur pied, & celles qui ſont à terre, ont été également percées par ces petits animaux. *Mém. de M. Guétard.* p. 371. M. Ferber en conclut que la mer a été pendant un temps conſidérable à neuf pieds au-deſſus de ſon niveau actuel. *Lettres ſur l'hiſtoire naturelle de l'Italie*, p. 265.

On donne le nom de temple de Neptune à des ruines conſidérables qui ſont près de-là, mais il y a des auteurs qui croient que c'étoient des thermes ; on y remarque auſſi les débris d'une rotonde.

On trouva en 1693 à Pouzol, un beau piédeſtal de marbre blanc, qui eſt élevé ſur la place ; il a cinq pieds huit pouces de long, & il eſt chargé ſur ſes quatre faces de bas-reliefs qui ſont beaux, mais très-mutilés ; on y diſtingue quatorze figures, repréſentant quatorze villes de l'Aſie mineure, Thénia, Magnéſia, Philadelphia, Tmolus, &c. Les noms ſont au deſſus de chacune ; l'inſcription eſt à l'honneur de Tibère, & l'on croit que c'étoit le piédeſtal d'une ſtatue qui lui fut élevée par ces

(1) C'eſt le coquillage que Linnæus appelle *Mytilus Litophagus.*

Digitized by Google

quatorze villes. On auroit creuſé dans les environs, pour y trouver la ſtatue, s'il n'eût fallu abattre des bâtimens. Ce piédeſtal a été gravé & décrit dans le Voyage pittoreſque ; il étoit déjà dans un petit ouvrage d'Antoine Bulifon.

En creuſant pour bâtir une égliſe, en 1704, derrière les jardins de l'ancienne maiſon du vice-roi Pierre de Tolède, on trouva une belle ſtatue romaine de ſept pieds trois pouces de haut, avec la toge, & une inſcription ſur le piédeſtal : *Q. Flavio Maſio Egnatio Lolliano... decætreſſium patrono digniſſimo* ; elle a été reſtaurée avec ſoin.

PONTE DI CALIGOLA ; on donne ce nom à des maſures qui ſont dans la mer, près du port de Pouzol, du côté de Baies, dont il reſte treize piliers & pluſieurs arcs ; il paroît que ce ſont les ruines d'un môle (1) fait de pierres & de briques pour briſer les flots & garantir les vaiſſeaux de la tempête. C'étoit une manière de bâtir plus légére & plus commode que celle des môles pleins & ſolides. Mais le nom qu'on lui donne de pont de Caligula vient de ce que l'on a cru que c'étoit la fin ou la culée d'un pont de vaiſſeaux, que cet empereur inſenſé fit faire de Baies à Pouzol, & dont il eſt parlé dans Suétone. Il vouloit aller en triomphe ſur la mer, à l'exemple de Xercès, & pour cela il entreprit de faire conſtruire un pont de trois mille ſix cent pas : mais la difficulté de bâtir vers le milieu de cet eſpace, où la mer étoit trop profonde, lui fit employer des vaiſſeaux ; on les fixa par des ancres, on les aſſembla par des chaînes, on y forma un grand chemin avec de la terre, des pavés & des parapets ſemblables à ceux de la voie Apienne ; ce fut par cette nouvelle route que l'empereur fit ſon triomphe, le premier jour à cheval

(1) Voyez à ce ſujet M. Capmartin de Chaupy, découverte de la maiſon d'Horace, Tom. I, pag. 120, 272. A la tête de ce môle étoit un magnifique temple de Neptune.

Digitized by Google

avec une couronne de chêne, le ſecond jour dans un char de triomphe, ſuivi de Darius que les Parthes lui avoient donné en ôtage.

Le port conſtruit par Adrien ayant été endommagé par la mer, l'empereur Antonin le fit réparer, & rétablit les piles du môle, comme on l'apprend par une inſcription trouvée au fond de la mer, qui eſt placée à la porte de la ville : les habitans lui élevèrent un arc de triomphe, avec une inſcription qui eſt rapportée par Jules Capitolin, dans la vie de cet empereur.

La nobleſſe de Pouzol eſt diſtinguée & forme un corps ou *Seggio*, à l'exemple de celle de Naples. Les hiſtoriens ont célébré une héroïne de Pouzol, *Maria Pozzolana*, qui ſe diſtingua par ſon courage à la guerre, & par ſa continence au milieu des ſoldats avec qui elle étoit au ſervice.

L'éruption de *Montenuovo*, qui ſortit de la terre en 1538, à une demi-lieue de Pouzol, cauſa un effroi qui fit déſerter les habitans. Le vice-roi Don Pierre de Tolède voulant la repeupler & raſſurer les habitans par ſon exemple, y fit bâtir une belle maiſon de campagne appelée *la Starza*, que l'on voit encore à un mille au nord de Pouzol. Le terrain des environs eſt très-fertile : il y a ſurtout beaucoup de jardins qui ſervent à l'approviſionnement de Naples.

Les anciens faiſoient grand cas des teintures en bleu & en pourpre qui ſe faiſoient à Pouzol ; ce pourpre étoit comparé à celui de Tyr.

La pouzolane que l'on tire en pluſieurs endroits du golfe de Pouzol, eſt une eſpèce de gravier volcanique, célèbre dès le temps des Romains, qui a la propriété de faire avec la chaux un ciment de la plus grande dureté, propre à bâtir dans l'eau & à réſiſter à toute eſpèce d'humidité ; on en a tranſporté en France & juſqu'à Conſtantinople. On peut juger de la force de cette pouzolane en

Digitized by Google

voyant les ceintres de briques de trois arches du pont dont nous avons parlé, qui, rompus vers la clef de la voûte & entr'ouverts, ſe ſoutiennent encore parfaitement.

Les parties ferrugineuſes, ſuivant M. Ferber, ſont la cauſe de cette dureté. Les matières brûlées & vitrifiées que les volcans ont mêlées avec le ſable y contribuent auſſi. La chaux, qui eſt elle-même un produit du feu, agit à-peu-près comme le verre, quand elle eſt tirée de certaines pierres; car on fait de la chaux en Lorraine qui donne au ciment la même dureté que la pouzolane. (Voyez l'art du Chaufournier, dans la deſcription des arts publiée par l'académie). La pouzolane qui vient réellement de Pouzol eſt la meilleure; mais il y en a d'aſſez bonne vers Torre del Annunziata. On trouve à Rome, & même ailleurs, de cette eſpèce de ſable ou gravier, qui produit le même effet pour bâtir dans l'eau; M. Faujas de Saint-Fond a fait en France des expériences en 1782, qui prouvent que les volcans éteints du Vivarais produiſent une très-bonne pouzolane; il en a trouvé ſurtout à Chenavary près du Rhône, où l'exploitation ſeroit facile. Voyez ſa *Minéralogie des volcans*, 1784.

L'amphithéâtre de Pouzol, qu'on appelle dans le pays *Coloſſeo*, étoit en effet preſqu'auſſi grand que le Coliſée de Rome; c'eſt la partie la moins ruinée des antiquités de Pouzol. Suétone nous apprend qu'on y célébra des jeux auxquels Auguſte aſſiſta. L'arêne qui ſert aujourd'hui de jardin a deux cent cinquante pieds de long; il y avoit deux étages, un bâti avec des laves, l'autre avec des briques. On diſtingue dans les vouſſures quelques caiſſons d'un fort bon goût. On voit encore les portiques qui ſervoient d'entrée, les voûtes qui règnoient ſous les gradins, & les caves où l'on enfermoit les bêtes. Au-devant de chaque pilier il y a une pierre creuſée pour recevoir l'eau que l'on

Digitized by Google

donnoit à boire aux animaux renfermés. On aſſure que S. Janvier, S. Procule, & pluſieurs autre martyrs, y furent expoſés par ordre du tyran Thimotée. L'on a fait une chapelle à l'honneur de ces ſaints martyrs, & l'on y a mis en 1734 une inſcription, ſuivant laquelle S. Janvier ayant été expoſé à des ours affamés, ces animaux ſe mirent à genoux devant lui, enſorte que le tyran fut obligé de lui faire couper la tête.

Un grand bâtiment ſouterrain qu'on appelle labyrinthe de Dédale, & qui n'eſt pas loin du Coliſée, paroît avoir été une conſerve d'eau ou citerne, deſtinée aux uſages de la ville; le bâtiment eſt de briques, revêtu en dedans d'un enduit fort dur. Un autre bâtiment de plus de ſoixante pieds de long, voûté, ſoutenu par des piliers, qui eſt tout près du labyrinthe, paroît avoir ſervi au même uſage.

On trouve à une demi-lieue de Pouzol, du côté du nord, pluſieurs tombeaux, *Colombaria*, quarrés, ronds, les uns à pluſieurs étages, les autres où l'on deſcend avec des échelles. Il y en a où l'on voit juſqu'à cent niches, dont une principale couronnée d'un fronton ſervoit probablement au chef de la famille. Les urnes qu'on y trouve ſont de terre, elles ont dix pouces de hauteur, & ſont ſcellées dans les niches, qu'elles rempliſſent juſqu'aux deux tiers. La ſuite de tous ces tombeaux devoit donner à la route de Pouzol un aſpect bien majeſtueux.

Les bords du golfe de Pouzol étoient autrefois auſſi peuplés & auſſi délicieux que l'eſt aujourd'hui le rivage de Naples. C'étoit ſur ce rivage, à l'occident de Pouzol, qu'étoit une vaſte maiſon de campagne de Cicéron, qu'il appeloit *Cumanum* & *Academia*, du nom des portiques d'Academus à Athènes; c'eſt-là où il compoſa ſes livres intitulés *Quæſtionum Academicarum*; on montre encore quelques maſures en briques, comme étant des reſtes de cette maiſon, mais ſur leſquelles on ne peut

Digitized by Google

rien décider; la plus grande partie eſt ſans doute couverte par la mer, qui en étoit alors ſi proche, que l'on pouvoit pêcher par les fenêtres de la maiſon. Il y a des auteurs qui la placent ſur les côtes de Baies; M. Chaupy vers le lac Lucrin & Monte nuovo. Tom. I. p. 240.

Les pêcheurs & les enfans qui vont dans l'eau, trouvent ſouvent des reſtes de marbres, de porphyres & d'agates; des pierres gravées (1), des médailles, des lampes; ſouvent même la mer en jette ſur le rivage, & l'on ne manque pas d'en préſenter aux étrangers, dès qu'on les voit arriver. Tout ce que les Romains avoient ôté de la mer par leurs conſtructions & leurs terraſſes, a été repris & recouvert par les flots. On y trouve auſſi en abondance de petites pierres quarrées, bleues ou vertes qui ont ſervi aux moſaïques.

Le golfe de Pouzol a une lieue de largeur & une lieue de longueur. Tacite l'appelle *Lacus Baianus*; c'étoit le lieu de l'Italie le plus recherché par les Romains, celui où ils avoient bâti leurs plus belles maiſons de campagne, où ils avoient établi le centre du luxe & des plaiſirs. Cicéron, *de Lege Agraria contra Rullum*, §. 36, parle du mont Gaurus & de *via Herculana*, comme des endroits les plus délicieux : *Multarum deliciarum & magnæ pecuniæ.*

Horace reproche aux voluptueux de ſon temps, qu'au lieu de ſonger à la mort, ils s'occupent à reculer les bornes de la mer, peu contens de la vaſte étendue de ſes rivages.

Tu ſecanda Marmora
Locas ſub ipſum funus, & ſepulchri
Immemor ſtruis domos,
Marisque Baiis obſtrepentis urges
Summovere littora,
Parum locuples continente ripâ.
L. II. Od. 18.

(1) Mais on eſt ſujet à être trompé par des pierres fauſſes & modernes, gravées à Naples.

Enfin

Enfin Martial ne ſait quels éloges donner à la beauté de ce rivage.

Titus beatæ Veneris aureum
Baias ſuperbæ blanda dona naturæ,
Ut mille laudem Flacce verſibus Baias,
Laudabo dignè non ſatis tamen Baias.
Mart. L. XI. 81.

Rien ne marque mieux la viciſſitude & la fragilité des choſes humaines, que la vue des ruines de ces rivages actuellement déſerts. L'air même eſt devenu empeſté, ſoit à cauſe des marécages, ſoit à cauſe des lacs où l'on fait rouir le lin, & des exhalaiſons ou moffetes qui ſortent de toutes parts. Charles VIII & Louis XII y perdirent une grande partie de leurs troupes dans les expéditions qu'ils firent pour la conquête de Naples. Les marécages qui environnent Pouzol & Baies y rendent l'air ſi mal ſain à la fin de l'été, que ſur cent vingt hommes de garniſon qui étoient au château de Baies, il y en avoit chaque jour, quand j'y étois, huit à dix qui tomboient malades, & qu'on étoit obligé de remplacer; les étrangers n'oſent y coucher dans ce temps-là. Le château, qui eſt ſur la hauteur, eſt même la ſeule partie habitée de ce rivage; le bas n'offre que les débris d'anciennes ſubſtructions qui ſoutenoient les bâtimens, les jardins & les terraſſes, mais que la mer a, pour ainſi dire, englouties.

MONTE NUOVO eſt une colline qui peut avoir deux ou trois cent pieds de hauteur (1), à mille cinq cent toiſes de Pouzol & de Baies, ſortie du milieu des eaux du lac Lucrin, le 30 Septembre 1538, avec un bruit horrible; le village de *Tripergole* fut abymé par cette éruption. Les habitans de Pouzol prirent la fuite, & une partie de ce lac, célèbre par la pêche qu'on y faiſoit autrefois, fut

(1) M. Hamilton lui donne un quart de mille.

deſſéchée & remplie par la nouvelle montagne (1).

L'éruption de Monte nuovo eſt racontée par le vice-roi Pierre-Jaques de Tolède, dans ſon dialogue ſur le tremblement de 1538, imprimé à Naples en 1539, Marc-Antonio delli Falconi, Scipion Mazzella, dans ſes antiquités de Pouzol, Leandro Alberti, dans ſa description de l'Italie, par Simone Porzio, par Giulio Ceſare Capaccio, dans ſes dialogues imprimés en 1634 (2). M. Hamilton a rapporté dans ſes *Campi Phlegrei* ces descriptions. Quand on eſt au-deſſus de Monte nuovo, on voit un crater auſſi profond que la montagne eſt élevée, & dans le fond il ſort continuellement une vapeur chaude & humide, ſemblable à celle de l'eau bouillante; ſur le bord de la mer le ſable eſt brûlant. Les matières dont cette montagne eſt compoſée ne ſont que des laves, des pierres brûlées & ſpongieuſes, & des ſcories qui paroiſſent être ſorties d'un fourneau.

Le feu, le ſoufre, les cavernes, les moſſettes, les veſtiges de volcans, les voyages d'Ulyſſe, d'Hercule & d'Enée ſur ces parages, les rendirent ſi respectables, ſi ſacrés, ſi pittoresques, ſi poëtiques, pour ainſi dire, qu'on ne doit pas être ſurpris de leur célébrité & des fables dont on les a embellis.

LE LAC AVERNE, qui eſt près de Monte nuovo, environ mille quatre cent toiſes au nord de Baies,

(1) D'autres diſent que le lac Lucrin étoit déja devenu une partie de la mer, par l'éboulement de la digue qui l'en ſéparoit, ſuivant Strabon.

(2) Ce n'eſt pas le ſeul exemple qu'on ait eu d'un effet ſemblable de volcans. On trouve dans l'hiſtoire de l'académie pour 1708, le détail de la nouvelle isle formée dans l'Archipel, auprès de celle de Santorin, au mois de Juillet 1707, à la ſuite d'un tremblement de terre. Voyez auſſi le voyage de Tournefort; & l'hiſtoire de l'académie pour 1722, ſur la nouvelle isle des Açores. Enfin en Mars 1783, il eſt ſorti de la mer près de l'Islande, une nouvelle isle, qui a plus d'une lieue de tour, au temps du tremblement de la Calabre.

eſt une eſpèce de baſſin qui a près de cinq cent toiſes de diamètre, environné de coilines qui lui dérobent preſque l'aſpect du ſoleil (1). Lorſque ces montagnes étoient couvertes d'épaiſſes forêts, ce devoit être l'image d'un tombeau, & je ne ſuis pas étonné qu'on y eût établi des ſacrifices aux Dieux manes, & qu'on y vît fort peu d'oiſeaux; delà vient le nom d'Averne, Ἄορνος, *avibus carens*. Il pouvoit d'ailleurs y avoir des vapeurs ſulfureuſes qui les en écartaſſent; & même actuellement on voit rarement des oiſeaux d'eau ſur ce lac, tandis que les autres lacs des environs en ſont couverts en hiver. Près de-là commence une ſombre caverne, dont les avenues étroites & eſcarpées prêtent à la deſcription que Virgile donne de la grotte de la Sibylle.

Spelunca altu fuit vaſtoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro, nemorumque tenebris,
Quam ſuper haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis : talis ſeſe halitus atris,
Faucibus effundens, ſupera ad convexa ferebat,
Unde locum Graii dixerunt nomine Avernum.

Æneidos VI. 237.

Mais cette grotte paroît avoir été, dans le principe, l'iſſue d'un chemin ſouterrain, taillé pour aller de Cumes au lac Averne, & dont on voit l'entrée du côté de la ville de Cumes. La grotte de Pauſilipe nous donne une idée de ces ſortes d'entrepriſes, qui furent du goût des premiers habitans de Grèce & de Sicile; mais ſon ancienneté perdue dans l'obſcurité des temps fabuleux, étoit bien ſuffiſante pour monter l'imagination des poëtes. Ils ont prétendu que Déiphobe, fille de Glaucus, & prêtreſſe d'Apollon & de Diane, connue ſous le nom de Sibylle de Cumes, & qui fut célèbre

(1) Il y avoit jadis une ville de Cimmeriens près de ce lac, & il paroît qu'Homère en a parlé. M. Chaupy, pag. 301.

Digitized by Google

par ſes oracles, paſſoit par cette caverne pour aller au temple d'Apollon & au lac Averne. On eſt obligé en entrant dans la grotte, & pendant les quinze premiers pas, de ſe tenir courbé; enſuite on y marche debout & ſans crainte, la grotte devenant très-haute; elle eſt moins large que la partie de cette grotte qu'on voit à Cumes : ce qu'elle a de commun avec elle, c'eſt qu'elle eſt creuſée dans la pouzolane. Il n'eſt pas poſſible d'y pénétrer plus de cent cinquante pas, à cauſe des terres écroulées qui la bouchent. Lorſqu'on a fait ce trajet, on rencontre à droite un petit ſentier tournant, où une ſeule perſonne peut paſſer à la fois, & où même il y a de l'eau; au bout de quarante pas, on entre dans une petite chambre quarrée, que l'on prétend être l'endroit où la Sibylle rendoit ſes oracles.

On y montre une ouverture pleine de terres éboulées, qu'on dit avoir été l'une des portes ſecrètes de la Sibylle. A côté de cette chambre eſt une ſalle où il y a deux baignoires de pierre brutte, & quelques reſtes d'anciennes moſaïques ſur le mur, dont le deſſin eſt en compartimens; cette ſalle eſt pleine d'eau tiède juſqu'à la hauteur d'un pied & demi. Les voyageurs prennent chacun une torche, & ſe font porter ſur le dos de leurs guides dans une ſeconde chambre, où l'on trouve un regard d'eau tiède : lorſqu'on y jette une pierre, on l'entend rouler fort long-temps; on y voit une autre porte pleine de terre éboulée, qu'on appelle la porte des bains de la Sibylle. Un antre profond & ténébreux, tel que celui-ci, & une chambre avec des compartimens de moſaïque, s'accorde avec l'idée que les anciens nous ont donnée d'une retraite de Sibylle; mais S. Juſtin dit que la Sibylle rendoit ſes oracles dans un temple très-bien bâti : d'ailleurs c'eſt à Cumes qu'on doit appliquer la deſcription de la grotte qui ſe voit dans Virgile;

auſſi croit-on que le ſouterrain dont nous venons de parler n'étoit qu'un chemin pratiqué ſous la montagne, ainſi que nous l'avons dit, & que les deux chambres que l'on y trouve à une certaine diſtance, étoient un bain où l'on n'avoit pas cherché à ſe procurer plus de commodité qu'on n'en trouve aujourd'hui aux étuves de S. Germain, qui ſont ſur le bord du lac d'Agnano, & dont nous avons parlé dans le Chapitre II, page 28; d'autres croient que c'étoit un canal commencé par Néron, pour aller de l'Averne à Oſtie. M. Chaupy croit que l'antre de la Sibylle, décrit dans Virgile, eſt la grotte de Cumes.

Le rameau d'or qu'Enée trouva dans les forêts voiſines, fait alluſion aux mines d'or que l'on trouvoit dans ce pays, & dont Virgile parle dans le ſecond livre des Géorgiques :

Hæc eadem argenti rivos, ærisque metalla,
Oſtendit venis atque auro plurima fluxit.

Peut-être que les environs de ces cavernes étoient un lieu de ſépulture; du moins on trouve à peu de diſtance un grand nombre de tombeaux.

La conſtruction du port Jules, bâti près de là par Agrippa ſous Auguſte, détruiſit les ſuperſtitions de l'Averne.

Les ruines du temple qu'on voit vis-à-vis de l'entrée de la grotte ſur les bords du lac, paſſent pour être celles d'un temple d'Apollon. M. Chaupy croit que c'étoit un temple de la *déeſſe Averne*, bâti par Agrippa, (Tom. II, page 315.) mais on n'y remarque aucun caractère de temple. La rotonde tombe en ruines, le reſte du bâtiment ſert à faire des caves; c'eſt la ſeule habitation qu'il y ait ſur le bord de l'Averne.

Les étuves de *Tritola*, ou les bains de Néron, ſont environ ſix cent toiſes au midi du lac Averne; c'eſt ſous le nom de bains de Néron, que les pay-

ſans du voiſinage les font voir aux voyageurs : mais c'étoient les thermes de Baies célèbres dans l'antiquité. Il paroît cependant que Néron eut, vers le même endroit, une grande & belle maiſon; il en avoit réuni pluſieurs pour former la ſienne.

Pour montrer aux voyageurs la ſingularité de ces étuves, les payſans vont juſqu'au fond d'une grotte longue & étroite, chercher une eau preſque bouillante ; la chaleur de ces ſouterrains eſt ſi grande, qu'au bout de dix pas, on eſt, pour ainſi dire, ſuffoqué, & il faut de l'habitude & de la force pour aller plus loin ; les payſans y vont avec facilité, mais ils ſont preſque nuds, & ils en reviennent au bout de deux minutes, tout couverts de ſueur, le viſage auſſi enflammé que s'ils avoient été dans un four. Lorſqu'on baiſſe la tête fort près de terre, on a moins de peine à reſpirer, parce que la vapeur chaude occupe toujours le plus haut de l'étuve, & que l'air froid arrive par la partie inférieure ; d'ailleurs, il n'y a aucun danger à redouter dans ces étuves. On ſait qu'on peut s'accoutumer à ſoutenir dans un four une chaleur égale à celle de l'eau bouillante ſans aucun accident. Mémoires de l'académie, 1764.

Il y a dans ces étuves ſix eſpèces de rues, qui ont ſix pieds de haut & trois pieds & demi de largeur. Il faut y aller avec précaution, à cauſe des gouffres où l'on pourroit tomber ; il y a une de ces rues qui qui a deux cent vingt-quatre pieds de long, & qui deſcend auſſi bas que le niveau de la mer ; elle eſt fort gliſſante. L'hôpital de l'Annonciation de Naples tient une maiſon à Pouzol, d'où au commencement de l'été l'on envoie à ces étuves les malades qui ont beſoin de ſuer. Il y a pour les femmes une grotte ſéparée de celle des hommes ; on y paſſe une demi-heure plus ou moins, après quoi l'on ſe met au lit dans un endroit moins chaud. Le nom de *Tritola* que porte cette étuve vient du mot *Frittola*, parce qu'on

Digitized by Google

y frotte les malades pour exciter encore mieux la ſueur, ou du mot grec Τριταιος, qui veut dire fièvre tierce, que l'on guérit dans ces étuves. Le ſable même du rivage, & celui que l'on ramaſſe au fond de l'eau, ſert dans la médecine; quoique l'eau ſoit froide, & entretienne la fraîcheur du ſable qu'elle touche, il ſuffit de péuétrer dans ce ſable à deux travers de doigt ponr trouver un terrain brûlant, où il eſt impoſſible de tenir la main. Au-deſſous de cette étuve il y a une grande ſalle voûtée, d'où il ſort pluſieurs ſources; il y a des ſièges tout autour.

Cette côte & tous les environs du golfe de Pouzol ſont remplis de fontaines minérales, dont les anciens ont parlé, & ſur leſquelles Sébaſtien Bartoli a fait un traité exprès. On tire de cette côte une pierre à bâtir, qui eſt un tuf formé par des matières de volcans, ou une pouzolane qui a pris de la conſiſtance, dans laquelle on apperçoit encore les veſtiges des matières brûlées.

Un peu au midi des bains de Néron l'on trouve encore trois grands reſtes d'anciens temples, ou de bains en forme de rotondes, qui ſe voient près du rivage à ſix cent toiſes au nord de Baies; ils ſont en partie enterrés & inondés par les eaux des marécages, & l'on eſt obligé de s'y faire porter ſur les épaules des mariniers. L'un eſt appelé temple de Vénus; le ſecond, temple de Mercure; le troiſième, temple de Diane.

Les felouques peuvent aborder environ à cent pas du premier; on croit que c'eſt un temple de *Venus Genitrix*, élevé par Céſar; d'autres croient que c'étoit un bain; cet édifice eſt une rotonde ruinée, dont une partie de la voûte ſubſiſte encore, quoiqu'elle ne ſoit ſoutenue que d'un côté. Il y a trois chambres au bas, qu'on appelle les chambres ou les bains de Vénus; l'éboulement des terres voiſines en a rendu l'accès difficile; il n'y en a que deux qui méritent attention: l'une eſt ſur un plan quarré,

& l'autre ſur un plan moitié quarré & moitié ovale. Au milieu de la voûte de cette dernière il y a une ouverture quarrée, dont on ne voit point l'uſage. On remarque ſous l'arcade de celle-ci la racine d'un arbre qui y a percé, & qui s'y eſt comme pétrifiée. Les voûtes de ces deux chambres ſont reparties en caiſſons pleins de bas-reliefs de ſtuc, dont les ſujets ſont fort obſcènes, & répondent à la divinité à qui ce lieu étoit conſacré. La plupart repréſentent des figures nues de l'un & de l'autre ſexe, qui peut-être exprimoient la force de la nature, mais qui ont donné lieu de penſer que ce lieu n'étoit deſtiné qu'à des myſtères infames. Parmi les figures on remarque un gladiateur dans la même attitude que celui de la villa Borghèſe à Rome. Tous ces bas-reliefs ſont beaux, ſurtout ceux de la dernière chambre; les ornemens de cadres en ſont ſimples, d'un très-bon goût, & dans le genre de ceux du tombeau d'Agrippine, dont nous parlerons bientôt.

Le temple que le vulgaire nomme *Truglio*, & qu'on appelle le temple de Mercure (1), eſt à cent pas du premier, dans un endroit également marécageux; avant que d'y arriver, on apperçoit l'ouverture de trois voûtes ruinées & pleines de ronces qui font un effet très-pittoreſque; il y a ſous l'une de ces voûtes une grande pièce remplie par un pied & demi d'eau; c'eſt cependant celle par laquelle il faut paſſer pour entrer dans le temple, & l'on eſt obligé de ſe faire porter au travers de cette première pièce juſque ſur la brèche d'un mur de communication, & l'on deſcend dans une grande rotonde de briques, dont le vaiſſeau eſt d'une belle proportion, & qui prend ſon jour par le milieu de ſa voûte, comme le Panthéon à Rome. On ne manque pas d'y faire ob-

(1) M. Chaupy croit que c'étoit un temple d'Hercule, parce qu'il étoit au centre de Baies, *quæ jacet Herculeis ſemita littoribus*, Prop. L. I. El. 2. Près de-là, dans un coude que fait la montagne, on voit des gradins, reſte de l'ancien théâtre.

Digitized by Google

ſerver que ſi l'on parle bas contre la muraille, & qu'une autre perſonne ſe tienne à l'oppoſite, elle entend parfaitement tout ce qu'on lui dit, pendant que ceux du milieu n'entendent rien, ce qui prouve que la voûte eſt elliptique.

Le temple de Diane Lucifère ſe trouve à deux cent pas plus loin; quelques marbres qu'on y a trouvés avec des têtes de cerfs ont fait préſumer qu'il pouvoit appartenir à Diane plutôt qu'à Néptune, à qui d'autres antiquaires l'avoient attribué; c'eſt encore une rotonde en briques dont la voûte s'eſt écroulée : ſon plan extérieur forme un octogone; & vue d'une certaine diſtance, elle reſſemble à une vieille tour très-large, couronnée de ronces. On y remarque des conduites qui occupoient l'épaiſſeur des murs, & portoient les eaux du haut en bas de l'édifice; il y a auſſi pluſieurs galeries preſqu'enterrées.

Il faut que les anciens aient reconnu que la brique étoit plus durable qu'aucune autre matière, & qu'elle ſe lioit mieux avec la pouzolane, car tous ces édifices ſont bâtis de briques dans un pays où cependant la pierre eſt très commune. A l'égard des voûtes, elles ſont faites la plupart avec une lave très-ſpongieuſe & très-légère, qui reſſemble à de la pierre ponce, & qui étoit fort propre à former ainſi de vaſtes coupoles, qui n'étoient pas deſtinées à ſupporter de grands poids.

Il y a des ſavans qui croient que ces ruines, à commencer depuis celles du palais de Néron, & en y comprenant le temple de Néptune, ne ſont que les reſtes d'un très-grand palais, & que ces rotondes étoient des bains.

Le château de Baies occupe la partie méridionale du golfe. Varron dit que cette ville avoit été appelée *Baia*, du nom d'un des compagnons d'Ulyſſe qui y fut enterré. On lit en effet dans l'Odyſſée d'Homère qu'Ulyſſe vint à Bauli, qui n'eſt qu'à une demi-lieue de-là. Il y avoit autrefois à Baies un petit fort aſſez

Digitized by Google

commode, mais il eſt devenu impraticable à cauſe des décombres de bâtimens qui l'ont preſque comblé. C'eſt auſſi dans ces cantons qu'Hercule, ſuivant les auteurs anciens, défit les géans, environ mille deux cent trente-huit ans avant Jéſus-Chriſt, ſuivant la chronologie adoptée par le père Petau. Mais ces traditions & ces calculs n'empêchent pas que d'autres ne prennent les voyages d'Hercule pour des fables. M. Martorelli croit que le nom même eſt oriental. Il faut lire ſur tous ces environs ſon ouvrage intitulé *Euboici ad i Fenici.*

Ce rivage étoit ſurtout fameux chez les Romains.

Nullus in orbe locus Baiis prælucet amœnis.
Hor.

Les eaux qu'on venoit y prendre en avoient fait un rendez-vous de voluptés & de débauches. Les femmes galantes y venoient paſſer l'automne. Martial nous dit qu'une femme qui y alloit Pénélope en revenoit Hélène. L. I. Epig. 63. Rien n'étoit plus capable d'y attirer les Romains ; chacun y voulut bâtir, l'emplacement ne fut pas ſuffiſant, l'art y ſuppléa par des ſubſtructions, des terraſſes, des jetées faites ſur la mer même.

Jules-Céſar y avoit une maiſon de campagne, dans laquelle mourut Marcellus, fils d'Octavie, neveu d'Auguſte & ſon gendre, vingt-trois ans avant Jéſus-Chriſt, empoiſonné, ſuivant quelques auteurs, par Livie, femme d'Auguſte, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, faire empereur ſon fils Tibére, qu'elle avoit eu de Tibère-Claude Néron. C'eſt ce jeune Marcellus qui avoit épouſé Julie, fille d'Auguſte, deux ans auparavant, & dont Virgile parle à la fin de ſon ſixième livre, d'une manière ſi pathétique & ſi tendre, qu'en entendant ces vers Octavie s'évanouit. *O nate*, &c. L. VII. 868.

Varron parle auſſi de la belle maiſon d'*Irrius* ; Tacite de celle de *Piſon*, où ſe forma la conjuration

contre Néron, & dont il paroît encore quelques reſtes ; il cite également celle de Domitia, tante de Néron, que ce tyran fit empoiſonner pour envahir ſes biens. Domitien y avoit des viviers où il élevoit des poiſſons. Ceux d'Hortenſius dont parle Cicéron étoient auſſi ſur ce rivage, de même que la maiſon de Julia Mammea, que l'empereur Alexandre y fit bâtir avec la plus grande magnificence.

Sénèque, parlant des maiſons de Céſar, de Pompée & de Marius qui étoient entre le lac Averne & les étuves de *Tritola* ſur la hauteur, dit qu'elles avoient été bâties avant que Baies fût devenue un ſéjour de débauches ; c'étoit des châteaux plutôt que des maiſons de campagne, *ſcias non villas eſſe, ſed caſtra* ; mais du temps de Sénèque c'étoit un pays où un philoſophe ne pouvoit pas habiter ; il écrit à ſon ami Lucilius qu'il en étoit parti le lendemain de ſon arrivée, *poſtero die quam attigeram reliqui, locum ob hoc devitandum, cùm habeat quaſdam naturales dotes quia ſibi illum celebrandum luxuria deſumpſit... Diverſorium vitiorum eſſe cæperunt ; illic ſibi plurimum luxuria permittit ; illic tanquam aliqua licentiâ debeatur loco, magis ſolvitur.*

Ce fut à Baies que ſe forma principalement le célèbre triumvirat de Céſar, de Pompée & d'Antoine, ſoixante-un ans avant Jéſus-Chriſt. Ce fut alors que Caton s'écria : Nous avons des maîtres, c'en eſt fait de la république.

Enfin ce fut à Baies que mourut l'empereur Adrien, l'an 138 de Jéſus-Chriſt. Après y avoir exercé ſes cruautés, la violence de ſa maladie l'avoit rendu triſte, puis inſenſé ; il finit par devenir cruel. Son corps fut brûlé à Pouzol dans la maiſon de Cicéron.

Ce qu'on appelle tombeau d'Agrippine, cinq cent toiſes au midi de Baies, eſt une partie de bâtimens en forme de demi-cercle, avec des gradins & une galerie tout autour, ce qui ſemble indiquer un théâ-

tre ; la voûte eſt repartie en compartimens de ſtuc, dont les cadres ſont de très-bon goût, ainſi que quelques figures & quelques griffons traités de bas-relief, qui ſont de la même matière. On diſtingue ſur les murs des traces de peintures, mais elles ſont enfumées par les flambeaux dont on ſe ſert pour y aller.

On appelle cet endroit le tombeau d'Agrippine, parce qu'on ſait que cette mère infortunée périt dans les environs de ce lieu-là, par ordre de ſon fils, l'an 59 de Jéſus-Chriſt. Il y avoit long-temps que Néron étoit fatigué par la préſence & les remontrances d'Agrippine ; & il étoit occupé à chercher un moyen de la faire mourir ſans qu'on pût l'en accuſer. Anicetus, affranchi, qui commandoit la flotte de Miſène, ennemi d'Agrippine, indigne flatteur de ſon maître, lui propoſa un ſtratagême qu'ils jugèrent très-propre à cacher leur forfait, ſous l'apparence d'un naufrage ; on fit conſtruire un vaiſſeau dont une partie pouvoit ſe détacher & tomber dans la mer au premier ſignal. Néron fit venir ſa mère d'Antium à Bauli. *Excipit manu & complexu, ducitque Baulos, id villæ nomen eſt quæ promontorium Miſenum inter & Baianum flexo mari alluitur.* Il lui donna un grand ſouper, lui prodigua toutes les marques de la plus parfaite réconciliation, lui fit mille careſſes, la reconduiſit juſqu'au vaiſſeau qui devoit la tranſporter dans ſa maiſon du lac Lucrin. Elle s'entretenoit avec *Aceronia*, ſa confidente, du plaiſir de cette nouvelle réconciliation, lorſque la machine joua ; mais l'effet ne fut pas aſſez prompt ; ceux qui n'étoient point dans le ſecret, embarraſsèrent les autres. Agrippine parvint à ſe ſauver à la nage, tandis que ſa ſuivante, qui pour être ſecourue ſe diſoit la mère de l'empereur, fut maſſacrée comme telle ; Agrippine ne tarda pas à l'être auſſi dans ſa propre maiſon : *Centurioni ferrum diſtringenti protendens uterum, ventrem feri, ex-*

clamavit, multisque vulneribus confecta est. Tac. Ann. L. XIV, §. 8.

Elle fut enterrée par ses domestiques près du chemin de Misène & de la maison de César, qui étoit sur la hauteur: *Mox domesticorum cura levem tumulum accepit, viam Misseni propter, & villam Cesaris dictatoris quæ subjectos sinus editissima prospectat.* Cette position ne me paroît pas convenir à l'édifice que l'on montre aujourd'hui sous le nom de tombeau d'Agrippine; il n'est point sur le chemin de Misène au lac Lucrin, & il a plutôt l'air d'un reste de théâtre.

BAULI, village situé sur la hauteur, est au fond d'une petite anse, où l'on dit qu'Hercule aborda en revenant d'Espagne, après avoir défait le tyran Gérion. On fait venir le nom de Bauli des étables où Hercule plaça ses bœufs (1). On ajoute qu'il y ouvrit un chemin jusqu'au lac Averne, qui fut appelée *via Herculea*, suivant Dion & Strabon; on voit encore au fond de la mer, lorsqu'elle est tranquille, les vestiges d'un ancien chemin; mais ce peut être un reste des constructions romaines, qui s'étendoient sur toute cette côte, & qui ont été ensevelies sous les eaux.

Hortensius avoit une maison de campagne à Bauli, *Cic. ac. qu.* 2. 9.

On donne le nom de temple d'Hercule à des ruines qui sont sur le bord de la mer, près du golfe de Bauli, & du tombeau d'Agrippine.

CENTO CAMERELLE, reste de constructions antiques sur le penchant de la montagne, & tout près de la mer; ces masures paroissent avoir été la base & le soutien des terrasses de quelque grand édifice; on l'appelle aussi labyrinthe à cause du grand nombre de chambres voûtées qui communi-

(1) Αὐλὴ, étable, avec la première lettre de βοῦς, bœuf.

Digitized by Google

quent les unes aux autres, & dans leſquelles on pourroit en effet s'égarer; tout cela tombe en ruine. Il y a pluſieurs étages d'arcs & de chambres, les unes au-deſſus des autres, avec un enduit encore blanc au-dedans.

PISCINA MIRABILE eſt un grand reſte de bâtiment, ſitué huit cent toiſes au midi de Baies, entre *Mare morto* & le rivage de la mer. M. Dumont en a publié le plan avec ſes ruines de Pæſtum, & M. Renard en a donné un dans le Voyage pittoreſque. C'étoit, ſelon toutes les apparences, un réſervoir d'eau; il a deux cent ſeize pieds de long ſur quatre-vingt-ſept de large, & il eſt ſoutenu par quarante-huit gros piliers, diſpoſés ſur quatre lignes; on y deſcend par deux eſcaliers de quarante marches chacun; l'enduit qu'on y voit encore ſur les murs eſt auſſi dur que la pierre. M. Andria, dans ſon ouvrage ſur les eaux minérales, dit que c'eſt une véritable ſtallactite; ce qui donne lieu de croire que c'étoit réellement une citerne où l'on raſſembloit les eaux de pluie; on croit qu'elle fut faite lorſque Agrippa conduiſit une armée navale à Miſène, ou bien du temps de Piſon, pour donner de l'eau douce à ce port.

MISÈNE eſt tout près de-là; on y voit encore beaucoup de ruines. Parmi les maiſons conſidérables que les Romains avoient bâties du côté du promontoire de Miſène, celle de Lucullus étoit une des plus fameuſes, mais on n'en ſait pas préciſément la ſituation; cependant on remarque au midi du port de Miſène les reſtes d'un théâtre en demi-cercle, de quarante toiſes de diamètre, qui a pu appartenir à la maiſon de Lucullus. On en voit le plan dans le Voyage pittoreſque; il y a une maiſon de payſan bâtie ſur cet emplacement, & les corridors du théâtre y ſervent d'écuries.

Ce fut dans la maiſon de Lucullus que Tibère mourut; elle fut agrandie encore par Valerius Aſia-

Digitized by Google

ticus, mais ce luxe & cette opulence lui devinrent funeſtes : Meſſaline & Vitellius engagèrent l'empereur Clande à le faire périr, pour avoir la confiſcation de ſes biens ; on lui donna le choix du genre de mort, & il ſe coupa les veines l'an 46.

La pointe occidentale & méridionale du golfe de Pouzol & de Baies, s'appelle encore *Capo Miſeno*, à une lieue & demie de Pouzol & de Cumes. Virgile dit qu'Ænée y ayant fait enterrer *Miſenus*, un de ſes compagnons, donna ſon nom au promontoire.

Qui nunc Miſenus ab illō
Dicitur, æternumque tenet per ſecula nomen.
Æn. VI. 234.

D'autres diſent que c'étoit le nom d'un des compagnons d'Ulyſſe. Il y avoit ſur la hauteur une ville & au-deſſous un port qui ſe voit encore dans un enfoncement de ſix cent toiſes ; il étoit fréquenté par les vaiſſeaux des Romains. Agrippa y fit travailler, & il ſervoit pour la ſureté de ces côtes, comme Ravenne pour celles de la mer Adriatique : il y avoit un phare pour éclairer les vaiſſeaux : les auteurs parlent ſouvent de la flotte de Miſène, qui étoit regardée comme un objet de la plus grande importance. Tacite dit, en parlant de Vitellius, que la défection de cette flotte lui fit craindre les derniers revers : *Audita defectione Miſenenſis claſſis, Romam revertit, recentiſſimum quodque vulnus pavens, ſummi deſcriminis incurioſus.* Hiſt. L. III. §. 56. Pline le naturaliſte commandoit la flotte de Miſène, lorſque l'éruption du Véſuve l'attira du côté de cette montagne, le 25 Août de l'an 79. *Erat Miſeni, claſſemque imperio præſens regebat*, Pline, Liv. VI. Lett. 16.

La ville de Miſène fut priſe & pillée par les Lombards, ſous la conduite de Sicard, prince de Bénévent, l'an 836 ; les Sarrazins achevèrent de la

ruiner en 890, & emmenèrent les habitans priſonniers ; il ne reſte plus que des ruines informes de cette ville ; ce qu'on y voit de plus ſingulier eſt un ſouterrain percé dans la montagne ; & qu'on appelle *Grotta Dragonara* ; quoiqu'il ſoit preſque ruiné actuellement, on y pénètre encore aſſez avant ; il y a une allée longue, tortueuſe, avec pluſieurs chambres ſur les côtés. Les uns diſent que Néron avoit fait percer cet aqueduc pour y raſſembler les eaux chaudes de Baies, & que ces chambres étoient des citernes où l'ou faiſoit arriver l'eau de pluie pour rafraîchir les eaux chaudes à volonté ; d'autres diſent que c'étoient des fouilles d'où l'on avoit tiré la pouzolane, ou des magaſins pour les vins & autres proviſions de la flotte de Miſène.

On trouva, en creuſant dans les ruines de Miſène, en 1699, un beau piedeſtal de marbre de quatre pieds de haut, où il y avoit une inſcription à l'honneur d'un prêtre de Jupiter, qui vivoit ſous le règne d'Antonin. Le piedeſtal a été tranſporté à Naples ; ſi l'on faiſoit des recherches dans ces campagnes, on y trouveroit bien des monumens de cette eſpèce.

Au pied de la montagne de Miſène, il y a dans la mer même une ſource d'eau douce, qui ſort avec aſſez de force pour conſerver ſa douceur, comme celle qui ſort du côté de Gênes dans le golfe de la Spezia. On croit que c'étoit celle du temple des Nymphes, bâti par Domitien, où il y avoit une ſource intariſſable. Peut-être auſſi cette eau vient-elle de quelque aqueduc qui aura été rompu en cet endroit, & qui eſt encore ſous terre juſques-là.

Pour ſoutenir l'allégorie des enfers dont nous avons parlé à l'occaſion du lac Averne, les poëtes appelèrent champs élyſiens une campagne agréable & découverte, qui eſt à l'occident de Baies, & qui eſt ſur les bords de *Mare morto*, mille toiſes

au

au midi de Baies ; on y voit des reſtes de quantité de tombeaux des habitans de Baies ou de Misène ; à pluſieurs de ces tombeaux on voit encore des ornemens de ſtucs, des bas-reliefs & des peintures ; on appelle actuellement cet endroit *Mercato di Sabbato*. Le lac de *Mare morte* a cinq cent toiſes de long, il eſt très-poiſſonneux ; il communique avec le port de Misène par un petit détroit, que l'on barre dans certains temps pour empêcher le poiſſon d'en ſortir.

Le lac *Fuſaro*, qui eſt à un mille de celui-ci du côté du nord, étoit appelé l'Acheron, dans Strabon *Archiphlegetonte*. C'eſt celui où étoit ſuppoſé le batelier des enfers, c'eſt-à-dire, le vieux Caron:

Portitor has horrendus aquas & flumina ſervat,
Terribili ſquallore Charon.

Æn. VI. 298.

Son nom venoit de χαιρω, *Gaudeo*, avec un A privatif, à cauſe de la triſteſſe qu'inſpire l'idée de la mort. Ce lac s'appelle aujourd'hui *Lago Fuſaro*, ou *Coluccio*) ; il ne ſert qu'à rouir du chanvre, & à nourrir du poiſſon qui réuſſit très-bien ; le roi y a fait bâtir un pavillon ſur l'eau, pour la chaſſe aux oiſeaux d'eau.

Près du lac Fuſaro étoit la maiſon d'un des plus riches ſénateurs de Rome, appelé *Servilius Vatia*, qui, pour ſe ſouſtraire aux regards dangereux de l'empereur Tibère & de Séjan, s'y retira pour vivre dans un agréable loiſir, loin de la cour & libre des ſoins ambitieux qui occupoient les courtiſans ; c'eſt de lui que l'on diſoit, au rapport de Séneque : *O Vatia, tu ſolus ſcis vivere.* Epît. 55. Il ne voulut être connu que par ſon indifférence & ſon éloignement pour les affaires : *nulla alia re quam otio notus, conſenuit, & ob hoc unum felix habebatur.* Séneque décrit enſuite la ſituation & les délices de cette maiſon fameuſe ; il paroît par ce qu'il en

dit qu'elle étoit fort près de Baies; il faut, pour en juger, avoir ſous les yeux la carte de Pouzol & de ſes environs, que Petrini a donnée en 1750, ou celle qui eſt dans le voyage pittoreſque. On a trouvé dans les ruines, qui ſont vers le lac Fuſaro, diverſes inſcriptions rapportées dans Capaccio.

CUMES, en latin *Cumæ*, étoit la ville la plus célèbre de la Campanie, ſituée à une demi-lieue du lac Averne, & à trois lieues de Naples; il n'y reſte que des ruines & un château qui porte le nom de *Cuma*, c'étoit une ville de la plus haute antiquité, bâtie même avant Capoue, par des Grecs venus de l'isle d'Eubée ou Négrepont, ſous la conduite de Phérécide, environ mille ans avant Jéſus-Chriſt.

Inde Phereciadum muros.

Sil. Itat.

Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.

Æn. VI. 2.

Son nom Κυμα ſignifie en grec le flot de la mer, d'où vient peut-être le mot écume.

Virgile raconte que lorſqu'Enée y aborda, il y trouva un temple que Dédale y avoit bâti à l'honneur d'Apollon, en lui conſacrant les aîles qui lui avoient ſervi pour s'échapper du labyrinthe de Minos. Enée y voyoit avec intérêt les ſujets que Dédale y avoit repréſentés: la mort d'Androgée, fils de Minos, que les Athéniens avoient tué, le ſacrifice annuel que Minos les avoit forcé de faire de ſept enfans; l'amour de Paſiphaé pour un taureau; la naiſſance du Minotaure; l'amour d'Ariane, fille de Minos, pour Théſée.

Si l'on veut expliquer cette allégorie de Dédale on peut croire que c'étoit un Crétois perſécuté, venu à Cumes ſur un vaiſſeau d'une légèreté & d'une vîteſſe ſurprenantes, qui bâtit à Cumes un temple d'une beauté juſqu'alors inconnue en Italie: *Poſuitque immania Templa*, Æn. VI. 19. Ce fameux

temple d'Apollon, ſuivant le témoignage de Servius, fut enſuite converti en une égliſe ; mais il n'en reſte plus aucun veſtige.

C'eſt à Cumes que ſe retira Tarquin le Superbe après avoir été chaſſé de Rome ; Capaccio dit qu'on y avoit trouvé ſon tombeau, & qu'il ſe conſervoit à Naples.

La ville de Cumes qui étoit ancienne & célèbre, mais mal ſituée, devint preſque déſerte quand Baies & Pouzol eurent attiré toute l'influence des Romains ; du moins Juvenal nous la dépeint ainſi, lorſqu'il dit à *Umbritius* qu'il fait très-bien de quitter Rome, pour aller dans un pays plus ſolitaire & moins infecté de crimes que ne l'étoit la capitale :

Laudo tamen vacuis quod ſedem figere Cumis,
Deſtinet, atque unum civem donare Sibyllæ.
Sat. 3.

Dans la ſuite elle fut dévaſtée par les Vandales, les Goths, les Sarrazins ; en 1207 elle étoit devenue un aſile de voleurs & de corſaires qui infeſtoient le royaume de Naples ; des Allemands qui s'y étoient fortifiés incommodoient ſi fort les environs, que l'évêque d'Averſa appela à ſon ſecours Godefroi de Montefuſcolo, célèbre capitaine de ce temps-là ; les Napolitains envoyèrent auſſi Pierre de Lettra ; ils chaſsèrent les Allemands en 1207, raſèrent la fortereſſe, & tout ce qui reſtoit de Cumes ; l'on réunit ſon évêché à celui de Naples.

C'eſt à Cumes qu'on place l'entrée de la grotte habitée par la Sibylle Déiphobe, ſuivant le récit de Virgile :

Exciſum Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
Quo lati ducunt aditus centum, oſtia centum. Æn. VI. 42.

On voit en effet une grote profonde qui ſemble ſe diriger du côté de Baies : elle pouvoit communiquer à celle dont l'entrée eſt ſur le bord du lac Averne, comme je l'ai remarqué ci-deſſus ; les éboulemens,

Digitized by Google

qui ont fermé le paſſage, ſont qu'on ne va pas à cent toiſes de diſtance. On y trouve un petit chemin étroit qui conduit à pluſieurs chambres, dont une paroît avoir été pavée en moſaïque, revêtue de ſtuc, & ornée de peintures; on y montroit autrefois les bains de la Sibylle, ſon tombeau, & le ſiége même où l'on diſoit qu'elle avoit rendu ſes oracles.

Une autre voûte d'environ quatre-vingt pieds de long, & qui eſt garnie de niches, paroît avoir été un lieu de ſépulture comme les catacombes de Naples. Il y a encore pluſieurs autres chambres ſouterraines dans les environs de Cumes.

Le temple des Géans eſt un ancien édifice de vingt-neuf pieds de long ſur vingt-cinq de large, dont la voûte eſt encore ornée de compartimens, & dans lequel on voit trois grandes niches quarrées; on ignore quelle étoit autrefois ſa deſtination; mais ſon nom rappelle les anciens habitans de ce pays-là, que Diodore de Sicile, dans ſon quatrième livre, dit avoir habité dans les champs Flégréens, & avoir été vaincus par Hercule; peut-être qu'il y avoit dans ce temps des figures de géans, du moins on y a trouvé une tête coloſſale qui eſt à Naples près du château; c'eſt ce qui a fait donner à ce bâtiment le nom de temple des Géans.

Le cardinal Acquaviva, archevêque de Naples, faiſant creuſer en 1606 près de Cumes, on découvrit un temple preſqu'entier, d'ordre corinthien, pavé de marbre, qu'on jugea avoir été élevé par Agrippa à l'honneur d'Auguſte, & l'on en tira un grand nombre de ſtatues qui furent portées à Naples pour orner le bâtiment de l'univerſité.

ARGO FELICE, eſt un reſte de gros mur de briques, au pied d'une petite élevation avec une porte ruſtique & dégradée, qui faiſoit peut-être partie de l'enceinte de Cumes, ou des ſubſtructions du temple de Diane: le mur a plus de ſoixante pieds de hauteur, & la porte dix-huit pieds de lar-

geur ; il y a un mur en maçonnerie qui garnit toute la hauteur du monticule. On y voit quelques veſtiges du grand chemin qui alloit juſqu'à Cumes, pour lui ſervir de communication avec la voie Domitienne, qui partoit de la voie Apienne. On trouve près de cet arc un ancien reſte de bâtiment, qui paroît avoir été une conſerve ou un réſervoir d'eau. Sylla ſe retira dans une maiſon près de Cumes, où il mourut dans une tranquillité qu'il ne méritoit pas.

TORRE DI PATRIA, une lieue au nord de Cumes ; à l'embouchure du *Linterne* ou *Clanio*, eſt une ancienne tour, ainſi appelée parce qu'on y voit en gros caractères le mot *Patria*, reſte d'une ancienne inſcription ; c'étoit, dit-on, le tombeau de Scipion l'Africain. Ce grand homme, vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, à qui les Romains avoit offert de le créer conſul & dictateur perpétuel, étoit en butte à Caton, ce rigide cenſeur, qui n'avoit jamais loué perſonne & qui ne ceſſoit d'aboyer, *allatrare*, ſuivant l'expreſſion de Tite-Live. Scipion fut accuſé de *peculat* ; on prétendoit qu'il avoit vendu la paix à Antiochus ; mais au lieu de ſe juſtifier, il dit tout haut : Romains, c'eſt à pareil jour que j'ai vaincu Annibal, allons-en remercier les dieux ; tout le monde le ſuivit & ſes accuſateurs furent abandonnés. Cependant Scipion indigné de cette accuſation, ſe retira dans ſa maiſon de campagne près de Linterne, où il mourut cent quatre-vint-ſept ans avant Jéſus-Chriſt. Il y fut enterré avec le poëte Ennius, qu'il avoit toujours aimé, & qui avoit chanté ſes victoires. On voyoit ſur ſon tombeau cette inſcription : *ingrata patria nec oſſa mea habebis* ; & l'on croit que le mot *patria* qu'on voit ſur cette tour eſt le reſte de l'inſcription.

Patria n'eſt qu'à trois lieues de Mondragone, dont nous avons parlé à l'occaſion du voyage d'Ho-

Digitized by Google

race, & à neuf lieues de Gaëte dont nous avons auſſi donné la deſcription.

Linterne, ville ancienne qui ne ſubſiſte plus, étoit près de Patria.

Les isles de Procida & d'Iſchia, que l'on voit quand on eſt à Baies ou à Misène, méritent auſſi d'être vues, ſpécialement Iſchia, où l'on trouve beaucoup de fontaines minérales & d'anciens veſtiges de volcans. L'éruption de 1302 dura deux mois, & fit déſerter l'isle d'Iſchia.

L'isle de Procida eſt habitée par des pêcheurs, qui paſſent pour d'excellens marins; elle eſt très-abondante & très-cultivée; on y recueille beaucoup de raiſins & de figues três-délicates; il y a des maiſons de campagnes agréables. Cette isle eſt peuplée de faiſans pour la chaſſe du roi. En conſéquence on avoit défendu abſolument vers 1750 d'avoir des chats dans aucune maiſon de l'isle; au bout de quelques années les rats s'y multiplièrent tellement, qu'ils y formèrent une véritable calamité; les jardins, les maiſons, les égliſes, les ſacriſties furent dévaſtés, ils rongeoient les armoires & juſqu'aux tuyaux d'orgues, ils dévoroient les proviſions des particuliers, les cadavres avant la ſépulture, des enfans même dans leurs berceaux; l'isle entière ſeroit devenue inhabitable. Les payſans conſternés allèrent ſe jeter aux pieds du roi, en lui demandant juſtice; ils ſemèrent ſix à ſept cent de ces animaux ſur ſon paſſage, & cette terrible défênſe fut révoquée. Cela me rappelle ce que m'écrivoit en 1765 M. d'Ulloa, ſur le fléau qu'on éprouve quelquefois dans les Cordelières du Pérou par les *chaco* ou fourmis de viſite; on eſt obligé quand elles paſſent dans un endroit, de déſerter la maiſon; il y auroit du riſque pour la vie à vouloir y habiter pendant le temps de leur ſéjour; mais du moins elles nettoient la maiſon de toute ſorte de reptiles; & leur chaſſe faite, elles s'en vont.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Du château royal de Portici.

APRÈS avoir décrit la partie occidentale du golfe de Naples, nous paſſons à la deſcription du rivage oppoſé, moins célèbre autrefois, mais devenu plus intéreſſant par le ſpectacle ſingulier du Véſuve, par les découvertes d'Herculanum, & les belles maiſons de Portici.

Le chemin qui conduit de Naples à Portici, depuis le pont de la Magdelaine, eſt large, agréable, garni de maiſons d'un côté, & ayant le rivage de l'autre. Une partie a été plantée; mais les arbres ne s'y conſervent pas à cauſe de l'air de la mer, du ſciroco & de la ſéchereſſe du rivage. On paſſe à *S. Giovanni Teduccio* & à *Pietra Bianca*, pour arriver à Portici.

PORTICI eſt éloigné de deux lieues du centre de Naples; c'eſt un village très-long, très bien bâti, & où le roi Don Carlos a fait bâtir un château conſidérable. Il conſiſte en une cour octogone qui a deux cent ſoixante pieds de longueur, mais qui eſt étroite & traverſée par un grand chemin; elle eſt environnée de bâtimens neufs aſſez mal décorés. Il y a une autre cour ſur le bord de la mer, à laquelle on travailloit en 1765, & qui eſt bordée de bâtimens pour les gardes. On admire dans ce château deux figures équeſtres, de marbre blanc, qui ont été tirées d'Herculanum. Celle de Marcus Nonius Balbus le fils, eſt placée à droite ſous le veſtibule du palais; Balbus a l'air fort jeune; il a la tête découverte, les cheveux courts; il eſt vêtu d'une cuiraſſe qui ne lui deſcend pas tout-à-fait juſqu'aux hanches, & qui laiſſe appercevoir au-deſſous

une eſpèce de camiſole ou de chemiſe ſans manches, qui lui deſcend preſqu'au milieu des cuiſſes. Il a le bras droit de même qu'une partie des cuiſſes & les jambes nuds ; ſa main droite eſt élevée en l'air à la hauteur de ſa tête, & il tient de la main gauche la bride de ſon cheval, qui eſt très-courte. Le bras du même côté eſt couvert d'un manteau, qui prend de deſſus l'épaule, & qui, en ſervant de fond au côté droit du corps, le met entièrement à découvert. Il eſt chauſſé avec des eſpèces de brodequins, qui lui vont un peu au-deſſus de la cheville; il eſt monté ſans ſelle & ſans étriers, à la manière des anciens. Le cheval paroit dans une attitude aſſez tranquille; un de ſes pieds eſt levé fort haut & les trois autres poſent à terre; il a encore pour point d'appui un morceau de marbre en forme de borne ronde, ſur laquelle ſon ventre poſe, & par derrière un petit morceau de marbre quarré, qui vient s'arcbouter comme une quille à l'extrêmité de ſa queue : ſa hauteur eſt, ſuivant le catalogue des monumens d'Herculanum, de ſix palmes dix onces, ou cinq pieds ſix pouces quatre lignes, à prendre depuis la croix des épaules juſqu'à terre.

Cette figure équeſtre de Balbus a quelque choſe de froid au premier aſpect, mais elle gagne beaucoup à l'examen, par la noble ſimplicité de ſa compoſition, de ſa draperie & de ſes ajuſtemens : le deſſin en eſt fin & de la plus grande préciſion ; la tête du cavalier eſt très-belle, celle du cheval eſt pleine de feu : quand on regarde cet ouvrage avec ſoin, on y découvre une infinité de beautés de détail : enfin il y règne partout un ſi grand paractère de vérité, qu'on diroit que ce marbre reſpire. Lorſqu'on l'a découverte, on a trouvé à côté l'inſcription ſuivante : *M. Nonio M. F. Balbo. Pr. Pro. Coſ. Herculanenſes.*

« Les habitans d'Herculanum ont fait ériger

» cette ſtatue à Marcus Nonius Balbus, fils de » Marcus, procurateur & proconſul ».

Une autre ſtatue de marbre blanc, érigée à Marcus Nonius Balbus père, eſt placée à gauche vis-à-vis de la précédente : cette ſtatue a été trouvée la dernière ; elle eſt de même grandeur & auſſi belle que la première, mais elle n'eſt pas ſi bien conſervée ; il lui manquoit la tête & une main quand on l'a tirée des fouilles, & elle a été reſtaurée ; la tête qu'on y a miſe a été copiée juſte d'après celle d'un homme dans la phyſionomie duquel on a trouvé un aſſez beau caractère, & qu'on a cru pouvoir convenir à la figure : cette tête eſt très-bien rendue, ſans cependant avoir la même fineſſe de deſſin que l'antique. A l'égard de l'attitude de Balbus, elle eſt ſimple, & cette figure eſt preſque dans le même mouvement que celle du fils. La conformité de compoſition jointe à la ſimilitude du caractère du deſſin, font croire que ces deux figures équeſtres ſont du même ſculpteur, il a riſqué une choſe qui lui a très-bien réuſſi, comme dans la figure précédente, c'eſt de jeter le manteau du cavalier tout d'un côté, ce qui fait qu'à l'oppoſite on jouit entièrement de la figure, qui ſe deſſine à merveille ſous la cuiraſſe. Le cheval n'eſt pas moins beau que l'autre ; voici l'inſcription trouvée à côté de cette ſtatue, qui ne laiſſe aucun doute ſur celui à qui elle a été élevée. *M. Nonio F. Balbo patri D. D.*

« A Marcus Nonius Balbus père, qui étoit fils » de Marcus ».

Ces deux figures ont été découvertes dans le forum ou chalcidique, d'où l'on a enlevé auſſi les tableaux de Théſée & d'Hercule, dont nous parlerons plus bas. Ces chefs-d'œuvres de ſculpture ſont extrêmement précieux, non-ſeulement par leur beauté intrinsèque, mais encore par leur rareté, puiſque ce ſont les ſeules ſtatues équeſtres en marbre que nous ayons de l'antiquité.

Il eſt à ſouhaiter qu'on obtienne la permiſſion de les mouler pour en avoir des modèles dans notre école, en faveur de ceux qui ſont choiſis par les villes de France pour exécuter les ſtatues équeſtres qu'elles conſacrent à la gloire de nos rois.

La coupole de l'eſcalier de Portici eſt décorée d'une perſpective de Vincent Ré, elle fait une illuſion complète.

Les appartemens ſont d'une magnificence royale, j'y ai ſurtout admiré *la Camera di Porcellana*, qui eſt une chambre toute revêtue & meublée avec la porcelaine qui ſe faiſoit à Capo di Monte, c'eſt une des plus belles choſes que j'aie vues en Italie; les pièces de porcelaine qui revêtiſſent les murs ſe lèvent & ſe détachent pour être changées ou nétoyées à volonté.

Le pavé des appartemens eſt une choſe unique: il n'y a point d'autre palais qui ſoit pavé d'anciennes moſaïques grecques & romaines, & il y en a peu qui ſoient ornés d'autant de ſtatues, de bas-reliefs, de vaſes précieux & autres monumens d'antiquité. On y remarque deux tables quarrées d'un beau verd antique; quatre autres tables quarrées faites de laves du mont Véſuve, d'un gris piqué de petites taches blanchâtres, & parſemé de taches noirâtres; des échantillons de marbres tirés de toutes les parties du royaume, & dont pluſieurs ſont de la plus grande beauté, tels ſont la brèche de S. Nicandre dans la Pouille, & un marbre de Capoue qui reſſemble preſque à l'albâtre oriental.

Parmi les peintures de pluſieurs grands maîtres, on y remarque des fruits de *Jean Breugel* ou *Breughel de Velours*, célèbre peintre Flamand, mort en 1642, qui ſont d'une vérité à faire illuſion: des portraits de deux géans; le roi de Naples les a fait faire d'après nature; on m'a dit qu'ils avoient neuf palmes & demie, ou ſept pieds huit pouces de hauteur (1).

(1) Bernard Gill de Trente, que j'ai vu à Paris, n'avoit que

Huit tableaux ovales d'Annibal Carrache, repréſentant des têtes d'apôtres fort belles.

Quatre petits camayeux antiques, peints ſur marbre, ce qui eſt d'autant plus remarquable, que juſqu'au moment qu'ils ont été découverts, on n'avoit point encore trouvé de peinture antique ſur du marbre. Ces camayeux ſont d'un ton rouſsâtre, tirant ſur le biſtre, & reſſemblent plutôt, par la manière dont ils ſont exécutés, à des deſſins qu'à des peintures; ils ſont d'ailleurs très-beaux; il y en a un où l'on voit le nom du peintre Alexandre d'Athènes, ce qui eſt très-rare dans les peintures antiques. Un petit bas-relief de marbre, repréſentant une femme aſſiſe qui tourne le dos à une divinité & careſſe une colombe; vis-à-vis de cette femme, on en voit une autre plus jeune debout, mais appuyée ſur ſon coude & ayant le menton auſſi appuyé ſur ſa main: le tour de cette figure eſt grand, noble & ſimple; la tête en eſt très-belle, ſon caractère eſt plein de candeur, ſa draperie eſt traitée d'une manière méplate & les plis en accuſent parfaitement le nud; les deux autres figures ne ſont pas auſſi belles.

Un autre petit bas-relief où il y a une femme voilée, pour laquelle on ſacrifie, & derrière elle une figure qui a un double flambeau renverſé. Ce morceau eſt fort beau, ſans avoir toute la fineſſe du précédent: ces deux ſujets ſont très-bien traités en bas-relief, & leur ſculpture a peu de ſaillie.

Une tête de philoſophe à grande barbe, auſſi de marbre & d'un beau caractère. Un très-beau buſte de plâtre bronzé repréſentant un guerrier, ce qui nous fait voir que les anciens avoient auſſi l'art de

---

ſept pieds deux pouces, mais le géant Irlandois Byon, mort en 1784, avoit ſept pieds ſept pouces: Mercure du 27 Août 1784, page 124. Macgrath, mort en 1761, avoit ſept pieds huit pouces; Bianchini, médecin de Florence, a fait un ouvrage à ſon occaſion.

bronzer, quoique nous ne ſachions pas quel étoit leur procédé.

On voit auſſi dans ces appartemens des ouvrages en cire, qui ſont modernes, où il y a une vérité & une expreſſion infinie, entr'autres un maître d'école.

Des ouvrages en vernis faits à Londres, à Veniſe & à Paris; comme ils ſont tous du plus beau choix, on peut y juger par comparaiſon, du degré de perfection où le vernis a été porté dans ces trois villes; il m'a paru qu'on donnoit, ſans balancer, la préférence à celui de Martin fait à Paris.

Il en eſt de même, ce me ſemble, des glaces que j'y ai vues; il y en a de Paris & il y en a de Veniſe; celles-ci ſont plus petites, & de loin elles défigurent un peu les objets, parce que leurs deux ſurfaces ne ſont pas parfaitement parallèles, cela vient de la manière de les fabriquer; on les ſoufle à Veniſe; en France on les coule ſur des tables, & cette dernière opération rend leur épaiſſeur beaucoup plus uniforme.

LES JARDINS du roi ſont à l'orient du château, de l'autre côté du chemin & ſur le penchant du Véſuve; ils ſont vaſtes, mais peu ornés. Ils contiennent beaucoup d'arbres toujours verds & toujours triſtes; on y trouve ſurtout l'arbourſier en abondance, parce que ſon fruit ſe réſerve pour les grives; c'eſt l'*Arbutus folio ſerrato* de Tournefort; on nomme ſes fruits *Sorvole peloſe*, ou *Sorve peloſe*, en Toſcane *Corbetzole*, à Rome *Ceraſe marine*; ils ſont comme de groſſes fraiſes & en ont preſque le goût.

M. Acciaioli, qui avoit ſon habitation au fond de ces jardins & qui m'y conduiſit, m'aſſura qu'on y avoit trouvé en creuſant, juſqu'à ſept étages différens de laves, provenues de différentes éruptions ſucceſſives, & qui paroiſſent avoir été couverts chaque fois pendant pluſieurs ſiècles par de

Digitized by Google

nouveaux établiſſemens. L'on y habite encore, ſans s'inquiéter de la huitième lave, qui peut-être un jour fera déſerter encore ces agréables rivages.

On me fit voir près du château des jardins de M. le conſeiller Caravita, qui étoient très-beaux & très-bien entretenus, & dont les arbres ſont d'une belle venue; les plate-bandes ſont renfermées dans de petites bordures de fayance, qui s'élèvent de huit à neuf pouces; une belle allée de cyprès de trois à quatre cent toiſes de longueur va ſe terminer preſque juſqu'à la mer; le terrain en eſt maſtiqué, ce qui le rend toujours d'une très-grande propreté. Il y a dans ce jardin beaucoup de myrthe mâle, *Mortella*.

Je vis encore à Portici un jardin de botanique appartenant au prince de Chiaramonte, qui étoit curieux dans ce genre; mais M. Ferber, dans ſa neuvième lettre, nous apprend que de ſon temps ce jardin n'étoit plus entretenu.

CHAPITRE V.

Des découvertes faites à Herculanum.

HERCULANUM, cette ville autrefois enſevelie ſous les cendres du Véſuve, & retrouvée de nos jours, eſt une des choſes les plus extraordinaires & les plus curieuſes qu'on puiſſe voir, je ne dis pas aux environs de Naples, mais dans tout l'univers; c'eſt aujourd'hui une ſource intariſſable de monumens antiques, de ſtatues, de médailles, de manuſcrits; les phyſiciens, les antiquaires, les voyageurs même les moins curieux y deſcendent avec empreſſement, & y trouvent des objets de curioſité.

Avant que de parler des fouilles d'*Herculanum* & des découvertes qu'on y a faites, nous allons par-

ler de l'ancienne exiſtence de cette ville, & de ce que l'hiſtoire nous en raconte. M. Bayardi avoit entrepris un ouvrage d'un détail immenſe ſur toute l'hiſtoire d'*Herculanum* ; les deux premiers volumes parurent en 1752 (1) ; mais le premier volume ne parle que des meſures des anciens : & à la fin du ſecond volume, après plus de onze cent pages d'impreſſion, l'auteur n'étoit pas encore arrivé à l'année où Hercule entreprit de délivrer Théſée des priſons d'Edonée ou de Pluton ; enſorte qu'il n'étoit pas près d'arriver à la fondation d'Herculanum.

Quoique cette ville tire ſon nom d'Hercule, on n'eſt point d'accord ſur la manière de l'écrire : les auteurs latins ont écrit *Herculaneum* & *Herculanium*, mais plus communément *Herculaneum* ; les poëtes l'appellent auſſi *Urbs Herculea*, *Salinæ Herculeæ*. Les auteurs grecs écrivent *Heracleion*, *Heraclanon*, *Herculaneion*. Depuis qu'on a parlé de la découverte de ſes ruines, les Italiens l'ont nommée *Herculana*, *Herculaneo*, & le plus ſouvent *Ercolano*. Les François n'ont pas été plus d'accord ; quelques-uns l'on appelée *Héraclée* ; mais ce nom paroît devoir être réſervé à une ville de la Baſilicate, dont je viens de parler. M. l'abbé Nollet l'appelle *Herculea* ; M. l'abbé Richard l'appelle toujours *Herculée* ; M. Requier *Herculane*, & c'eſt le nom que j'aurois voulu adopter en françois ; mais M. le comte de Caylus & Meſſieurs de l'académie des inſcriptions paroiſſent avoir choiſi le nom d'*Herculanum*. M. de la Condamine, M. Groſ-

(1) *Prodromo delle antichita d'Ercolano, di Monſignor Ottavio Antonio Bayardi, Referendario dell' una e dell' altra ſegnatura, in Napoli*, 2 vol. in-4.

Il y a un grand ouvrage de Mazzocchi, intitulé : *Alexii Symmuahi Mazockii, Commentariorum in Regii Herculanenſis Muſei æneas tabulas Heracleenſes, Neapoli* 1754 2 vol. in-folio. Mais il s'agit dans celui-ci d'inſcriptions trouvées dans les ruines d'Héraclée, ville des Lucaniens, colonie des Tarentins, dans la province de Baſilicate.

Digitized by Google

ley, M. Cochin, M. Peton, le traducteur de Winkelmann, l'ont adopté; ainſi quoique le nom d'*Herculane* me paroiſſe plus naturel, je retiendrai le mot d'*Herculanum*, qui paroît être conſacré par les autorités les plus reſpectables.

Polybe, en parlant de Capoue, de Naples, de Nola, ne cite point Herculanum; mais cet hiſtorien vivoit cent cinquante ans avant Jéſus-Chriſt, & peut-être alors cette ville étoit encore peu connue. Diodore de Sicile, qui vivoit ſous Jules-Céſar & ſous Auguſte, parle dans ſon quatrième livre du voyage d'Hercule, & il ne parle point d'Herculanum. Il en eſt parlé dans Cicéron & dans Strabon, qui vivoit du temps d'Auguſte & de Tibère. Après Naples, dit-il, on trouve *Herculanum*, dont l'extrêmité s'avance dans la mer, & dont l'air eſt très-ſalubre : cette ville, auſſi-bien que *Pompeii*, qui vient après, & qui eſt arroſée par le fleuve Sarno, fut habitée autrefois par les Oſques, les Etruſques, les Grecs, & enſuite par les Samnites, qui en ont été chaſſés à leur tour. Georg. Liv. V.

Denys d'Halicarnaſſe, qui vivoit auſſi ſous Auguſte, raconte dans le premier livre de ſes antiquités romaines, l'arrivée d'Hercule en Italie. Il revenoit d'Eſpagne, où il avoit défait le tyran Gérion; il avoit détruit les brigands qui infeſtoient l'Eſpagne & les Gaules; il avoit policé les nations ſauvages qui habitoient ces pays, & s'étoit ouvert par les Alpes un chemin que perſonne n'avoit encore tenté; enfin, ajoute-t-il, Hercule ayant réglé les affaires d'Italie à ſon gré, & ſon armée navale étant arrivée d'Eſpagne aux bords du Sarno, il ſacrifia aux Dieux la dixième partie des richeſſes qu'il rapportoit : & pour donner à ſa flotte un lieu de relâche, il forma une petite ville de ſon nom, qui eſt encore habitée par les Romains; elle eſt ſituée entre Pompeii & Naples, & ſon port en tout temps eſt un lieu de ſûreté.

Digitized by Google

Les Oſques, les Cuméens, les Tyrrhéniens & les Samnites occupèrent ſucceſſivement cette côte. Les Romains s'y établirent deux cent quatre-vingt-treize ans avant Jéſus-Chriſt, & occupèrent ſpécialement Herculanum. Cette ville, cent ans avant Jéſus-Chriſt, étant entrée dans la guerre ſociale ou Marſique, contre les Romains, elle fut repriſe par le pro-conſul T. Didius. Le triſayeul de l'hiſtorien Velleius Paterculus commandoit une légion qu'il avoit levée à ſes dépens, & contribua beaucoup à la priſe de cette ville.

Quelque temps après, Herculanum fut faite colonie romaine; on voit ce titre dans une inſcription qu'elle avoit conſacrée à *L. Munatius Conceſſanus*, ſon protecteur, & qui fut trouvée anciennement auprès de *Torre di Greco*; elle eſt à Naples chez les pères de S. Antoine (1).

Cette ville devint riche & conſidérable, à en juger par les reſtes qu'on en a découverts; elle eſt citée dans Pline & dans Florus parmi les villes principales de la Campanie. Dans le temps où toute la côte délicieuſe du golfe de Naples étoit couverte par les maiſons des plus riches Romains, il ne pouvoit manquer d'y en avoir près d'Herculanum. Les lettres de Cicéron parlent de celle qu'y avoient les Fabius, & que deux frères poſſédoient par indivis. Sénèque parle d'une maiſon de Caligula, que cet empereur fit détruire, parce que ſa mère y avoit été détenue priſonnière du temps de Tibère; cette maiſon attiroit les regards de tous ceux qui paſſoient le long de la côte.

La deſcription que fait Stace d'une maiſon ſituée à *Sorrento*, c'eſt-à-dire, ſur la même côte & à ſix lieues d'Herculanum, peut faire juger de la magnificence & de la richeſſe qui brilloient dans ces maiſons de plaiſance; les figures antiques de

(1) Obſervations ſur Herculanum, par MM. Cochin & Béllicard. 1755.

bronze

bronze & de métal de Corinthe auſſi eſtimé que l'or, les portraits des généraux, des poëtes, des philoſophes, les chefs-d'œuvres d'Apelles, de Policlète, de Phidias, tous les genres de beautés y étoient accumulés. On ne doit pas être étonné de retrouver dans les ruines d'Herculanum des figures de la plus grande perfection :

Quid referam veteres ceræ ærisque figuras,
Si quid Apellæi gaudent animaſſe colores,
Si quid adhuc, vacua tamen, admirabile Pisâ,
Phidiacæ raſere manus; quod ab arte Myronis,
Aut Polycletæo quod juſſum eſt vivere cælo,
Æraque ab Iſthmiacis auro potiora favilis.
Ora ducum & vatum, ſapientumque ora priorum. Stat.

Martial, Stace, mettent Herculanum au nombre des villes abymées par les éruptions du Véſuve ; mais Dion Caſſius, qui vivoit l'an 230 de Jéſus-Chriſt, & qui a compoſé une hiſtoire Romaine, eſt le premier hiſtorien qui le diſe formellement en décrivant l'éruption de l'an 79. « Une quantité » incroyable de cendre emportée par le vent, » remplit l'air, la terre & la mer, étouffa les » hommes, les troupeaux, les poiſſons & les » oiſeaux, & engloutit deux villes entières, Her- » culanum & Pompeii, dans le temps même que » le peuple étoit aſſis au ſpectacle (1). *D. Caſſius*, » Liv. 66. N°. 21 ». Cependant Florus, vers l'an 100 de Jéſus-Chriſt, parloit encore d'Herculanum, qu'on croit avoir été engloutie dès l'an 79. On a peine à comprendre qu'Herculanum ait été engloutie dans la première éruption de l'an 79, puiſque Pline n'en parle pas ; mais c'eſt peut-être parce qu'elle avoit été ruinée par un tremblement de terre l'an 63. Sénèque, *quæſt. nat. VII.* Quoiqu'il en ſoit de la date de ce terrible événement, on ne

(1) Cependant on ne trouve presque point de cadavres dans la ville ni dans le théâtre qu'on a découvert.

peut pas douter que la ville d'Herculanum n'ait été enſevelie ſous les cendres ou laves ſablonneuſes du Véſuve ; on trouve ſes bâtimens à ſoixante-huit pieds de profondeur dans l'endroit où eſt le théâtre, & à cent & un pieds ſous terre, du côté de la mer & du château du roi. Le maſſif dont elle eſt recouverte eſt une cendre fine, griſe, brillante, qui ayant été mêlée avec de l'eau, a formé une maſſe que l'on peut briſer quoiqu'avec peine, & qui tombe alors en pouſſière ; il y a des endroits où elle ſe détache d'elle-même, & s'ébouleroit fort promptement ſi on ne la ſoutenoit par des planches & des étais ; en regardant cette pouſſière au microſcope, on y voit des parties noires & bitumineuſes, des parties vitrifiées, d'autres minérales & métalliques, & on y trouve une qualité ſaline, un peu alumineuſe, ce qui prouve que c'eſt une matière de même nature que la lave en maſſe, dont nous rapporterons bientôt l'analyſe ; elle ne donne cependant pas une odeur de ſoufre quand on la brûle : ſans doute que l'acide ſulfureux s'en eſt évaporé.

Cette matière ne couvrit que peu-à-peu la ville d'Herculanum, & laiſſa aux habitans toute la liberté de s'enfuir ; car depuis le temps que l'on fouille, à peine y a-t-on trouvé une douzaine de ſquelettes : il y avoit même fort peu d'or & d'effets précieux, ſi ce n'eſt de ceux qu'il étoit difficile d'emporter.

Cette pouſſière étoit encore brûlante lorſqu'elle tomba ; car l'on trouve les portes & autre bois réduits en une eſpèce de charbon, qui conſerve encore de la molleſſe, à cauſe de l'humidité de la terre. Dans les maiſons où la lave n'avoit pas pénétré, tout a été encore réduit en charbon, par le ſeul effet de la chaleur, mais ſans être conſumé ; tels ſont les livres, qui étoient d'écorce, & qu'on a trouvés en grand nombre : le blé, l'orge, les fèves, les figues, le pain même qui eſt encore entier.

Digitized by Google

On trouve beaucoup de maiſons & de chambres qui ſont remplies de cette lave, ce qui paroît indiquer que l'eau qui s'y mêla charia cette matière & la diſperſa dans l'intérieur, à moins qu'on ne diſe avec le père de la Torre, (*Hiſt. du Véſuve*, art. 71 & 119.) qu'elle arriva comme une eſpèce de courant de matière embraſée & fluide, qui pénétra dans les maiſons : cela lui paroît vraiſemblable, parce que, dit-il, « ſi elle étoit tombée en pouſ-» ſière, & qu'elle n'eût été diſtribuée que par les » eaux ſurvenues à la ſuite des cendres, elle n'au-» roit pas conſervé cette grande chaleur qui » réduiſoit tout en charbons ».

La cendre & la lave, dont nous avons parlé, rempliſſent exactement tout l'intérieur des appartemens ; on trouve des murs qui ont fléchi, d'autres qui ſont renverſés, ce qui prouve que la lave a été détrempée & a coulé comme une eſpèce de pâte ou de fluide. Le ciment que cette cendre a formé avec l'eau eſt devenu ſi compact, & dans la ſuite a ſi bien garanti de l'humidité tout ce qu'il environnoit, qu'il a empêché la fermentation, & qu'il a conſervé les couleurs même des peintures, que les acides & les alkalis auroient rongées partout ailleurs.

Au-deſſus de cette lave, qui tomba dans la première éruption, l'on trouve une eſpèce de poudre blanche diſpoſée par lits, mais avec quelques interruptions ; elle provient ſans doute des pluies de cendres qui ſont venues ſucceſſivement en divers temps ; par-deſſus cette cendre on trouve dix à douze pieds de terre dans laquelle on rencontre d'anciens tombeaux. Par-deſſus cette terre on trouve la lave dure en grandes maſſes pierreuſes, telle qu'elle a coulé dans les dernières éruptions, depuis l'an 1036 ; & par-deſſus celle-ci de nouvelles couches des terre végétale, comme je l'ai remarqué à l'occaſion des jardins de Portici.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que ce rivage dangereux paroît avoir été habité & dévaſté à pluſieurs repriſes différentes; la beauté du climat fait qu'on y retourne volontiers, auſſi tôt qu'un ou deux ſiècles d'intervalle ont fait oublier les derniers embraſemens. On étoit encore en 1631 dans la plus profonde ſécurité, comme on l'avoit été au mont Ætna, en 1536; mais ces éruptions précédées d'un long calme ſont toujours les plus terribles.

Les villes d'*Herculanum* & de *Pompeii* étoient tellement oubliées, qu'on diſputoit au commencement du ſiècle ſur le lieu de leur ancienne ſituation: quoique Strabon place Herculanum immédiatement après Naples, Celano la mettoit au ſommet du Véſuve, & quelques auteurs l'avoient placée à Ottaiano qui eſt à l'autre côté du Véſuve; Biondo & Razzano la mettoient à *Torre dell' Annunziata*; ſur la carte de Petrini, elle eſt marquée près d'une lieue au midi de Portici; Ambrogio Lione penſa que c'étoit à *Torre del Greco*, qui eſt à une demi-lieue de Portici: en effet l'on avoit trouvé dans le dernier ſiècle des inſcriptions du côté de *Torre del Greco*, dans leſquelles il étoit parlé de cette ville, & que Capaccio a rapportées dans ſon hiſtoire de Naples; ce qui la faiſoit ſuppoſer plus méridionale que Portici, où cependant elle s'eſt trouvée réellement. Il y avoit des ſavans qui croyoient que Pompeii étoit dans cet endroit, quoiqu'elle ſe ſoit trouvée enſuite ſur les bords du Sarno, deux lieues plus loin. Lors même qu'on eut découvert des ruines ſous Reſina & Portici, on penſa que c'étoient celles de Retina dont parle Pline, mais on croit aujourd'hui que Retina n'étoit qu'un petit village ſur le bord de la mer, où habitoient les matelots: toutes ces incertitudes ont été fixées par les découvertes que nous allons raconter.

Le prince d'Elbeuf, Emanuel de Lorraine, qui étoit d'abord au ſervice de France, & qui paſſa

enſuite au ſervice de l'empereur, étoit allé en Italie dans le temps de la guerre de ſucceſſion; il épouſa à Naples, en 1713, la fille du prince de Salſa, à la ſuite d'une aventure de bal. Ce mariage lui fit deſirer une maiſon de campagne aux environs de Naples; il en fit bâtir une à Portici, & voulut la faire décorer de ſtucs; un François qu'il avoit avec lui excelloit dans la compoſition d'un ſtuc auſſi dur & auſſi brillant que le marbre, qu'il compoſoit comme les anciens, avec les débris, les éclats & la pouſſière de différens marbres; il ne s'agiſſoit que d'en raſſembler une quantité ſuffiſante. Un payſan de Portici en avoit trouvé en creuſant un puits dans ſa maiſon: le prince d'Elbeuf acheta de ce payſan la liberté de faire des fouilles au même endroit. Telle fut la première occaſion des découvertes d'Herculanum; on a reconnu depuis que cette première ouverture étoit juſtement au-deſſus du théâtre. Après quelques jours de travail, on découvrit une ſtatue d'Hercule, & enſuite une Cléopâtre. Ces premiers ſuccès encouragèrent le prince d'Elbeuf: on continua les excavations avec plus d'ardeur; on trouva bientôt l'architrave, ou le deſſus d'une porte en marbre, avec une inſcription & ſept ſtatues grecques ſemblables à des Veſtales, & qui furent envoyées en France.

Quelque temps après on découvrit un temple antique, de forme ronde, environné de vingt-quatre colonnes d'albâtre fleuri; l'intérieur étoit orné d'un pareil nombre de colonnes, & d'autant de ſtatues de marbre grec, qui furent envoyées à Vienne au prince Eugène. *Recueil de ce qui a été publié ſur Herculane, par M. Requier*, 1754.

Le produit de ces recherches devint bientôt aſſez conſidérable pour attirer l'attention du gouvernement, & l'on arrêta les travaux du prince d'Elbeuf. Depuis ce temps-là il n'en fut preſque plus

queſtion, juſqu'au temps où Don Carlos, devenu roi de Naples, voulut faire bâtir un château à Portici en 1736; le duc d'Elbeuf lui céda ſa maiſon & le terrain d'où l'on avoit tiré tant de belles choſes. Le roi fit creuſer à quatre-vingt pieds de profondeur perpendiculaire, & l'on ne tarda pas à reconnoître une ville entière qui avoit exiſté à cette profondeur. On retrouva même le lit de la rivière qui traverſoit la ville, & une partie de l'eau qui la formoit. (M. Requier, pag. 132).

M. Venuti, célèbre antiquaire, dirigeoit alors les excavations; on découvrit le temple de Jupiter, où étoit une ſtatue qu'on a dit être d'or; & enſuite le théâtre, les inſcriptions qui étoient ſur les principales portes, les fragmens des chevaux de bronze doré, & du char auquel ils étoient attelés, qui avoient décoré la principale entrée de ce théâtre, une multitude de ſtatues de marbre, de colonnes & de peintures; il publia une petite deſcription en 1750, *in*-8°.

Winkelmann ayant été viſiter ces travaux en 1752, donna auſſi ſur ces antiquités une lettre intéreſſante, qui fut traduite & imprimée à Paris en 1764, en 105 pages *in*-4to.

Il n'y avoit pas cinquante ouvriers, en 1765, qui y fuſſent occupés depuis le départ du roi pour l'Eſpagne, & cependant on faiſoit continuellement des découvertes nouvelles. En 1769, il n'y en avoit plus que dix, & en 1776, trois ou quatre. Les tranchées ſe font au haſard, de cinq ou ſix pieds de haut, ſur trois ou quatre de largeur; on eſt obligé de les étayer enſuite avec la charpente, ou de réſerver des maſſifs de terre pour ſoutenir la terre toujours prête à s'ébouler.

Quand on a fouillé dans un endroit, on le remplit avec la terre que l'on retire d'un boyau voiſin; on eſt aſſujetti à cette manière de procéder, par la néceſſité de ménager les édifices de Reſina & de

Portici, qui ſont au deſſus de ces fouilles ; & cela fait qu'on ne peut avoir qu'imparfaitement les plans de la ville & de ſes édifices.

On reconnoît cependant que toutes les rues d'Herculanum étoient tirées au cordeau, & avoient de chaque côté des parapets ou trottoirs pour les gens de pied, comme il y en a dans les rues de Londres ; elles étoient pavées de laves toutes ſemblables à celles que jette actuellement le Véſuve ; ce qui ſuppoſe des éruptions bien plus anciennes que celle de l'an 79.

L'édifice le plus conſidérable qu'on ait découvert dans les fouilles d'Herculanum, eſt un bâtiment public, où il paroît que ſe rendoit la juſtice, appelé, ſuivant les uns, *Forum*, ſuivant les autres, *Chalcidicum* ; c'étoit une cour de deux cent vingt-huit pieds, dont la forme étoit rectangle, environée d'un périſtile ou portique de quarante-deux colonnes, plus haut de deux pieds que le niveau de la cour, pavé de marbre & orné de différentes peintures. M. Bellicard qui le vit en 1750, étant en Italie avec M. le marquis de Marigny, en a donné une courte deſcription avec un petit plan, dans ſes *Obſervations ſur Herculanum*, auſſi-bien que M. Requier dans ſon Recueil, & M. Dumont dans ſes ruines de Pæſtum.

Le portique d'entrée étoit compoſé de cinq arcades, ornées de ſtatues équeſtres de marbre. dont deux ont été conſervées ; ce ſont les fameuſes ſtatues de Balbus, dont nous avons parlé ; & l'on a trouvé pluſieurs ſtatues des familles Nonia & Annia, dans le théâtre & ailleurs.

Dans un enfoncement qui ſe voyoit en face de l'entrée à l'extrémité de l'édifice, au-delà du portique parallèle à celui de l'entrée, il y avoit une eſpèce de ſanctuaire élevé ſur trois marches, où étoit la ſtatue de l'empereur Veſpaſien, & à ſes côtés deux autres figures dans des chaiſes curules ;

Digitized by Google

à droite & à gauche, il y avoit dans le mur deux niches ornées de peintures, avec les ſtatues en bronze de Néron & de Germanicus, de neuf pieds de haut; il y avoit d'autres figures de marbre & de bronze ſur les murs du portique.

Ce *Forum* étoit joint par un portique commun à deux temples moins grands, de forme rectangle, voûtés, ornés intérieurement de colonnes, de peintures à freſque, & de quelques inſcriptions en bronze; il y avoit un de ces temples de cent cinquante pieds de long.

On découvrit auſſi, en 1750, près de ces mêmes temples, c'eſt-à-dire, ſous Reſina & près du château du roi, un grand théâtre. M. Bellicard en donna le plan dans ſon ouvrage; mais on le trouve avec beaucoup de détail dans le Voyage pittoreſque. Le diamètre du demi-cercle de l'amphithéâtre étant pris de deſſus les gradins les plus élevés, eſt de deux cent trente-quatre pieds; ainſi comptant ſeize perſonnes par toiſe quarrée, il pouvoit contenir dix mille ſpectateurs; ce qui donne une idée de la grandeur de cette ville. Il y avoit vingt-un rangs de gradins.

Le théâtre étoit dans le goût de celui de Palladio à Vicenſe; l'avant-ſcène étoit décorée de colonnes, de niches, de ſtatues, d'ornemens en ſculpture (1). Le proſcennium eſt entier, & il a cent trente pieds de longueur; on voit auſſi une partie de la ſcène, & la baſe d'une des colonnes qui la décoroient, elles étoient d'albâtre fleuri. Les niches de l'avant-ſcène renfermoient des ſtatues en bronze des neuf Muſes; on les a tranſportées à Portici. Il y avoit auſſi beaucoup de ſtatues de marbre; mais on n'en a trouvé que les fragmens:

(1) Les détails de ce théâtre ont donné lieu à M. l'abbé de Saint-Non de faire une diſſertation de 50 pages ſur les théâtres, les cirques, & les ſpectacles des anciens, dans le ſecond volume du Voyage pittoreſque.

Digitized by Google

peut-être que le tremblement de terre de l'an 63 avoit fait plus de mal à ce bel édifice que n'en fit l'éruption du Véſuve. On a trouvé auſſi beaucoup de fragmens de chevaux de bronze, ils étoient probablement au haut des gradins, qui ſe terminoient par un mur orné de niches, de ſtatues & de peintures à freſque qu'on en a détachées. Une partie des murs étoit revêtue de marbre de Paros; j'ai vu en 1765 beaucoup de gradins à découvert, & l'on y travailloit journellement. On ne l'a point recomblé, mais on a ſoutenu les terres dans cet eſpace par des pilliers de pierre; il ne reſte même de découvert à Herculanum que ce théâtre, & le corridor qui tourne autour de l'amphithéâtre où ſont les gradins.

Un tombeau que l'on découvrit dans le même temps, étoit décoré extérieurement de piedéſtaux d'un beau genre; l'intérieur étoit un caveau de briques, ayant douze pieds de long ſur neuf de large, environné de niches avec des urnes cinéraires; tout étoit reſté en place, au point que la brique même, poſée ſur chaque urne, n'étoit pas déraugée; la cendre y avoit cependant pénétré & avoit tout rempli.

Un peu plus loin, en creuſant ſous la vigne d'un particulier, on a trouvé pluſieurs rues bien alignées & des maiſon particulières, dont pluſieurs étoient pavées de marbres de différentes couleurs, en compartimens; d'autres de moſaïque, faites avec quatre ou cinq eſpèces de pierres naturelles; d'autres enfin avec des briques de trois pieds de longueur & de ſix pouces d'épaiſſeur; il y en a de ſemblables dans le temple de Pouzol. On apperçoit tout autour des chambres une eſpèce de gradin d'un pied de haut, où peut-être s'aſſoyoient les eſclaves. Les murs des maiſons étoient le plus ſouvent peints à freſque en compartimens. On y remarque des cercles, des lozanges, des colonnes,

Digitized by Google

des guirlandes, des oiſeaux. M. Cochin a fait graver quelques-uns de ces ornemens dans ſes Obſervations ſur Herculanum; les bandes ſont quelquefois jaunes, quelquefois griſes; les fonds varient également, mais il n'y a guere de maiſons où l'on n'en ait trouvé. Ce genre de décoration s'eſt maintenu en Italie juſqu'à notre temps; on ne voit preſque pas de tapiſſeries dans les appartemens ordinaires, mais beaucoup de peintures à freſque ſur les murailles; cela décore les appartemens, ſans en diminuer la fraîcheur. Les murs des maiſons ſont ſouvent ornés de colonnes de briques, qui ſont engagées d'un tiers de leur diamètre, & qui ſont enduites d'un ciment blanchi au-dehors. J'ai vu la même choſe dans le temple de Pompeii; c'eſt l'*intonacatura* des Italiens, qui ſe fait avec de la chaux & du marbre pilé.

Les fenêtres, à ce qu'il paroît, étoient ordinairement fermées en bois pendant la nuit & ouvertes pendant le jour, & d'autres étoient fermées avec des feuilles de talc. On a cependant trouvé du verre, ſoit à Herculanum, ſoit à Pompeii; mais s'il a ſervi pour les fenêtres, ce n'étoit qu'à un petit nombre de maiſons; ce verre étoit fort épais; il paroît que l'on n'avoit point alors l'art de faire des vitres auſſi minces que les nôtres, & auſſi facilement qu'on les fait actuellement (1). Il n'en faut pas être étonné, ce n'eſt que dans ces derniers temps que ce genre d'agrément eſt devenu ſi général; il y avoit à Lyon, au commencement de ce

(1) On croit que les vitres n'ont commencé à être employées aux fenêtres qu'au quatrième ſiècle, quoique le verre fût connu & employé à divers uſages, avant la fin de la république. Sur l'uſage du verre chez les anciens, on peut voir les antiquités romaines du comte de Caylus, Tom. I. page 293. Tome II. p. 357. Tome III. p. 193. Tome IV. p. 26. Tome V. p. 207. & la diſſertation de M. Nixon ſur le verre employé aux fenêtres, *Philoſophical Tranſactions*, 1758, p. 601. Cet auteur eſt perſuadé qu'il y en avoit à Herculanum.

ſiècle, la moitié moins de vitres qu'il n'y en a maintenant, & les fenêtres des ouvriers y ſont encore fermées en toiles ou en papier.

On a trouvé cependant à Herculanum des bouteilles de verre, & des gobelets en grand nombre; on les voit au cabinet de Portici. Ce verre eſt ordinairement terne; il a perdu ſon poli par l'action du feu & des acides qui en ont attaqué & décompoſé peu-à-peu la ſurface (1); il s'en trouve des morceaux qui brillent des couleurs priſmatiques les plus vives, parce qu'ils ſont écaillés & diviſés, ſans qu'on s'en apperçoive, en feuillets ou tranches extrêmement minces; or il eſt de la nature des lames très-minces, de répandre des couleurs différentes, ſuivant la différence de leur épaiſſeur, ainſi qu'on le voit par les belles expériences qui ſont dans l'optique de Newton; on a remarqué la même choſe dans le verre tiré des catacombes de Rome: il y en a un morceau à Paris au cabinet du roi, qui a preſqu'autant d'éclat que les pierres chatoyantes, auprès deſquelles ce verre antique eſt placé.

Il y avoit à Herculanum des fenêtres fermées avec des feuilles de talc & avec un gypſe tranſparent, débité par lames minces comme la pierre ſpéculaire, & qui pouvoit tenir lieu de verre; on voit en quelques endroits de l'Italie des fenêtres entières en feuilles de talc qui ont ſervi anciennement, & l'on en trouve des fragmens au cabinet de Portici; on s'en ſert encore quelquefois: les fenêtres de l'égliſe de *San Miniato*, à Florence, étoient fermées ci-devant par une eſpèce d'albâtre ou de pierre mince & tranſparente.

(1) Il ſe trouve cependant quelques bouteilles qui ont conſervé tout leur brillant.

CHAPITRE VI.

Deſcription du cabinet de Portici.

LE cabinet d'antiques, ou le *Muſeum* de Portici, le plus curieux & le plus riche qu'il y ait en Italie, a été formé depuis 1750, en conſéquence des fouilles d'Herculanum, de Pompeii & de Stabia; il eſt placé dans les entreſols d'un bâtiment extérieur qui tient au palais du roi du côté de Naples, ſous la garde de M. Camillo Paderni. Un jeune homme très-peu inſtruit le faiſoit voir aux étrangers lorſque j'y allai; on ne recevoit de lui aucune lumière: & comme il étoit défendu d'écrire ſur le lieu, l'on ne pouvoit en avoir alors qu'une notice aſſez imparfaite; en 1775, il étoit permis d'écrire, mais non de deſſiner.

La deſcription de tous ces monumens & de leurs uſages, & l'explication des peintures & des ſtatues, méritoient bien d'occuper les antiquaires les plus habiles: dès qu'on eût commencé de former ce *Muſeum*, vers 1750 ou 1755, M. le marquis Tanucci forma une ſociété ou académie de belles-lettres, qui devoit s'y appliquer; elle s'aſſembloit dans ſon appartement, à la ſecrétairerie, tous les quinze jours, & l'on travailloit de concert avec lui: cette compagnie étoit compoſée, à ce que j'ai ouï dire, de MM. Mazzochi, Zarillo, Carcani, Galliani, le baron Ronca, Nicolao Ignara Camillo Paderni, Planura, Caſtelli, Aula, Monti; Giordano, Baiardi, Valetta, Pratillo, Cercati, avec le Père de la Torre & le Père Tangi; nous avons déjà huit volumes grand *in*-folio de leur travail, ſans compter un volume qui contient le catalogue de ſept cent trente-huit tableaux, de

Digitized by Google

trois cent cinquante ſtatues, de mille ſix cent quarante-ſept vaſes ou meubles remarquables; les lampes, candelabres & trépieds ſont comptés ſéparément; ce volume parut en 1755; les huit volumes de deſcriptions, intitulés: *Antichità di Ercolano*, ou *Pitture antiche d'Ercolano*, contiennent les gravures des principales peintures, des ſtatues & des bronzes, avec leurs explications. Le ſixième, qui a paru en 1774, contient des figures de bronze: le ſeptième a paru en 1779; c'eſt le cinquième des peintures. Dans les ſuivans, on aura les figures de marbre, les uſtenſiles de toute eſpèce, les médailles, les inſcriptions, enfin une hiſtoire complette des fouilles. On m'écrit en 1784 que le huitième a paru. L'on a commencé en Angleterre, en Allemagne & en France les traductions de ce grand ouvrage, & l'on en a donné un extrait en ſept volumes *in*-8°. à Paris, chez David, rue des Noyers, prix deux cent cinquante-deux liv. C'eſt M. Maréchal qui en a fait les explications.

Cette belle collection a été gravée par ordre & aux frais du roi, qui a fait d'abord des préſens de la moitié de l'édition; j'ai vu offrir juſqu'à cinquante ſequins du volume, par des gens riches qui n'étoient pas à portée de l'avoir autrement qu'à prix d'argent. Mais le roi avoit voulu ſe réſerver le privilége de donner ſeul cette marque de diſtinction aux gens de lettres, ou aux perſonnes en place; cependant on s'eſt enſuite déterminé à le laiſſer rentrer dans le commerce.

On voit dans la cour de ces bâtimens du Muſée un grand banc de pierre en demi-cercle, de quinze à dix-huit pieds de diamètre, tiré d'Herculanum, avec une inſcription: on croit qu'il avoit été placé dans le lieu de la ſépulture des prêtres. Il y a auſſi dans la cour, dans l'eſcalier & dans les appartemens, pluſieurs ſtatues de marbre, qui ſans être du premier ordre, comme celles des Nonius, ont

Digitized by Google

cependant de la beauté ; les têtes ſont ordinairement médiocres, mais les draperies ſont travaillées avec délicateſſe & avec goût. On y remarque ſurtout une grande figure de femme d'un âge avancé, érigée par les décurions d'Herculanum, à l'honneur de Ciria, femme de Balbus le père, & mère de Balbus, qui étoit le protecteur de leur ville : cette ſtatue a ſix pieds de haut, elle eſt voilée & drapée de grande manière ; on y a trouvé l'inſcription qui marque ce qu'elle étoit.

Douze ſtatues de femmes, drapées, entre leſquelles on voit une veſtale admirable.

Une figure debout plus grande que nature, qu'on dit repréſenter un conſul romain ; la draperie en eſt de la plus grande manière & indique parfaitement le nud.

Les ſtatues de bronze ſont en ſi grand nombre dans ce cabinet, que tout le reſte de l'Europe auroit peine peut-être à en fournir autant, & elles ſont belles en général ; parmi les ſtatues grandes comme nature du cabinet d'Herculanum, voici les plus remarquables ſuivant Winckelmann : un jeune ſatyre aſſis & endormi, qui a le bras droit poſé par-deſſus ſa tête, & le bras gauche pendant. Un vieux ſatyre ivre, couché ſur une outre, ſous laquelle on voit étendue une peau de lion ; il eſt appuyé ſur ſon bras gauche, il a la main droite levée, & en ſigne d'alégreſſe, le ſatyre fait claquer le doigt avec le pouce. C'eſt ainſi qu'étoit figurée la ſtatue de Sardanapale, à Anchiale en Cilicie, & c'eſt ce qu'on fait encore dans quelques danſes. La figure qui réunit le plus de ſuffrages eſt un mercure aſſis, le corps incliné en avant, & la jambe gauche tirée en arrière ; il s'appuie ſur ſa main droite, & tient dans ſa main gauche un bout de ſon caducée. Hiſt. de l'Art. Tom. II, p. 301. On penſe en effet aſſez généralement que c'eſt la plus belle de toutes les ſtatues de bronze qu'on y a trouvées.

Digitized by Google

On en diſtingue encore pluſieurs qui ſont fort remarquables : un faune qui dort, grande figure en bronze ; un mercure, deux lutteurs, dont l'un eſt dans la poſture d'un aggreſſeur, & l'autre ſur la défenſive, & qui ſont très-beaux ; un faune ivre placé ſur un outre de vin, il a ſept à huit pieds de proportion, & l'on en a trouvé douze de même grandeur dans le théâtre ; deux figures nues d'un tiers plus grandes que nature ; on prétend que l'une repréſente Jupiter ; la tête & le corps ont été applatis ſous le poids des laves, & quoique cet accident l'ait endommagée beaucoup, on y reconnoît toujours de grandes beautés ; les cuiſſes & les jambes ſont bien conſervées & fort belles.

Deux conſuls romains, dont l'un avoit vraiſemblablement les yeux d'un autre métal, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en appercevoir par les trous qui reſtent, & où il y a tout lieu de croire qu'ils étoient incruſtés. On ne trouve que trop d'exemples de cet uſage ; & la plupart de ces ſtatues ont ſouvent des yeux d'argent, qui font un contraſte déſagréable avec un fond preſque noir.

Cinq ſtatues de danſeuſes plus petites que nature ; trois femmes drapées ; pluſieurs buſtes repréſentant des philoſophes & d'autres hommes illuſtres ; deux têtes de chevaux en bronze, quelques fragmens d'une ſtatue équeſtre de bronze : ce devoit être un bel ouvrage, à en juger par la tête du cheval, & par les jambes de l'homme qui ſubſiſtent encore.

Tous ces morceaux, tant en marbre qu'en bronze, ſe diſtinguent par une compoſition d'un grand ſtyle, un excellent caractère de deſſin & une belle exécution ; mais il y en a beaucoup que l'on a reſtaurés très-mal adroitement. Voyage pittoreſque, Tom. II, pag. 56. On verra bientôt que les peintures ne ſont pas de la même beauté.

Tous les appartemens du cabinet dont nous parlons, ſont pavés de moſaïques anciennes d'Hercu-

Digitized by Google

lanum, on les tranſporte par morceaux de quatre à cinq pieds; on a mis dans la dernière pièce du cabinet les morceaux dont les ſujets ou l'exécution ont mérité d'être diſtingués. J'y ai remarqué une figure qui tient un tambour de baſque, une autre qui joue de deux flûtes à la fois, & une troiſième tenant les crotales (1). On y voit des figures à cheval ſans étriers & ſans ſelles, une ſimple toile couvre le cheval, & ne tient que par une ſangle & un poitrail.

Ces appartemens ſont garnis de beaux vaſes d'argent & de bronze, avec des urnes ſépulchrales & des vaſes étruſques en terre, ſemblables à ceux qu'on voit à Rome dans la bibliothéque du Vatican & dans les cabinets dont j'ai parlé ci-deſſus.

On y remarque un autel de bronze, une chaiſe pliante, *Sella curulis*, dont les pieds ſont faits en forme d'S, le *Lectiſternium*, ou lit de parade, conſacré aux dieux, & beaucoup d'inſtrumens qui ſervoient aux ſacrifices.

Les armoires vitrées dont ces ſalles ſont garnies contiennent un grand nombre de petits dieux lares; quelques figures panthées ou polythées, qui raſſembloient les attributs de pluſieurs divinités. La variété de ces attributs dépendoit de la dévotion des

(1) *Crótali*, ou *Crotalum*, inſtrument compoſé de deux petites pièces rondes de cuivre, qu'on frappoit l'une contre l'autre. On donnoit encore le nom de crotales à de petites boules ſonores, réunies par un lien qui les traverſoit. Les *Cymbala* étoient compoſés de deux cloches ou calottes de cuivre qu'on frappoit l'une contre l'autre.

On a trouvé dans les peintures d'Herculanum, la repréſentation des autres inſtrumens; une lyre qui approche de notre harpe, on en voit une à onze cordes, on la touche avec une pince; une à quatre cordes, qu'on pince avec les doigts; un inſtrument à cinq cordes & à cinq tuyaux; un inſtrument à ſept tuyaux; deux flûtes dont on joue à la fois, le tambour de baſque, des anneaux qui avoient un mouvement ſur un cercle de métal, &c. Au ſujet des inſtrumens des anciens, il faut voir les Mémoires de l'académie des inſcriptions, T. IV, p. 128; les peintures d'Herculanum, & M. Fougeroux, p. 139.

perſonnes

perſonnes qui les faiſoient faire, pour exprimer dans un ſeul objet toutes les divinités ſous la protection deſquelles elles ſe mettoient. Ces petites figures ſont de bronze, & pluſieurs ſont d'un très-bon goût.

Ces trépieds ſont du plus beau travail, un ſurtout dont la cuvette eſt portée par trois ſphynx aîlés très-bien faits; un autre qui eſt auſſi de bronze & ſoutenu par trois ſatyres, ou eſpèces de priapes, dont les caractères de têtes ſont admirables & les attitudes pleines d'expreſſion; ils n'ont chacun qu'une oreille, une jambe & un pied, & la cuiſſe prend naiſſance au milieu du bas-ventre.

Il y a auſſi dans une armoire un recueil de priapes ou phallums d'une très belle conſervation; on les a fait graver dans le Tome VI de la collection d'Herculanum, avec une diſſertation dont il y a un extrait dans le Voyage pittoreſque; ils ſont de bronze, les uns de grandeur naturelle, les autres plus petits. Ces priapes ne ſont point des ſtatues du dieu honoré ſous ce nom, mais de ſimples repréſentations du membre viril en érection. La plupart tiennent à deux cuiſſes & deux pieds de lion, ou d'autre animal, qui prennent leur naiſſance vers les teſticules; ils ont quelquefois des aîles & ſont enjolivés de pluſieurs ſonnettes ou grelots; on peut les ſuſpendre comme des luſtres, & pour peu qu'on les touche, ils forment un petit carillon. Indépendamment de ces priapes, qui ſont en très-grand nombre, il y en a une infinité de très-petits, qui n'ont pas plus de ſix à huit lignes de long. On prétend que les femmes s'attachoient ces derniers ſur les reins dans l'eſpérance de devenir fécondes; on en portoit au col, on les regardoit comme des préſervatifs contre les enchantemens. Plin 28, 4. Cette perſuaſion dut les multiplier. Athénée nous dit que dans une fête de Bacchus, on avoit porté un phallum en

or de cent & vingt coudées de long, terminé par une étoile.

Il y a un manche d'arroſoir qui a la figure d'un priape; peut-être penſoit-on qu'un meuble de jardinage pouvoit porter le caractère du dieu qui préſidoit aux jardins; on y trouve même un petit cadran, dont le ſtyle étoit de même forme.

Au reſte, les villes de la campanie, Capoue & Baïes, étoient regardées, plus que tout autre endroit de l'Italie, comme des lieux de volupté & de licence. Vénus étoit ſpécialement honorée à Herculanum, & l'on trouve les attributs de ce culte obſcène ſur beaucoup de lampes de bronze, où l'imagination s'eſt épuiſée dans les formes les plus biſarres & les plus libidineuſes; mais on ne les a point expoſées dans le cabinet de Portici. Voyez les Mémoires de l'académie 1757, p. 370. Les lampes de terre cuite ſont en général dans des formes plus décentes.

On voit auſſi dans ce cabinet des inſtrumens de tous les arts, & c'étoit pour moi la partie la plus curieuſe; je commence par celui d'écrire: on remarque les inſtrumens pour marquer & pour figurer la pâte des gâteaux: ceux qui portoient les lettres dont on marquoit le pain ou les briques, ils auroient bien dû, à ce qu'il ſemble, faire inventer l'imprimerie; car pluſieurs de ces lettres aſſemblées n'auroient-elles pas imprimé une couleur ſur du papier, ſur de la peau, ſur de la toile, comme elles imprimoient leur forme ſur de la pâte?

Des plumes de bois de cèdre, taillées comme les nôtres, des écritoires de forme cylindrique, avec de l'encre dedans; des tablettes ſur leſquelles on étendoit la cire, des inſtrumens pour unir la cire, des poinçons ou ſtyles pour écrire, des grattoirs pour effacer l'écriture, & un étui de bronze qui renfermoit des ſtyles; il y a auſſi des peintures où l'on en voit l'uſage & l'action.

Digitized by Google

Des inſtrumens d'agriculture, & juſqu'aux ſonnettes qu'on attachoit au col des beſtiaux; de la batterie de cuiſine & tous les uſtenſiles domeſtiques, on y eût trouvé de quoi monter une maiſon complète à cet antiquaire fanatique, qui ne vouloit être éclairé que par les lampes antiques, & qui, au lieu de dire une pièce de deux ſols, diſoit toujours un ſeſterce.

La collection la plus nombreuſe eſt celle des lampes de bronze & de terre cuite de toutes les eſpèces. L'imagination s'épuiſoit pour en varier les formes, il y en a ſouvent de très-biſarres; pluſieurs ſont ornées de bas-reliefs: on remarque une lampe à deux mêches, qui paroît avoir été ſuſpendue par le moyen de quatre chaînes attachées aux aîles de deux aigles qu'on voit ſur les côtés, & dont l'anſe eſt en forme de tête de cheval.

On n'y voit pas de chandeliers, quoique les anciens fiſſent des chandelles de cire, mais des candelabres, ſur leſquels on mettoit des lampes qui ont juſqu'à cinq pieds de haut, quelques-uns dont les ornemens ſont d'un bon genre. M. Cochin en a fait graver deux dans ſes obſervations. On trouve auſſi des lanternes & des éteignoirs.

Des fourneaux portatifs en bronze, d'une forme aſſez ingénieuſe, qui ſervoient à chauffer de l'eau dans un vaſe, & des choſes ſolides ſur une grille; d'autres pour chauffer de l'eau, en mettant le feu dans le milieu; un vaſe ou eſpèce de marmite de bronze à double fond; il paroît qu'on y mettoit du feu, car on y remarque trois petites cheminées. M. Fougeroux a fait graver une bouilloire commode pour chauffer l'eau promptement; des vaſes de fonte d'une belle forme, & des moules pour les couler (1).

(1) Recherches ſur les ruines d'Herculanum, & ſur les lumières qui peuvent en réſulter relativement à l'état préſent des ſciences & des arts, avec un traité ſur la fabrique des

Digitized by Google

Des taſſes & des ſoucoupes en argent, comme celles de nos taſſes à café, dont la forme & la ciſelure ſont de la plus grande beauté; des aiguières plus commodes que les nôtres, en ce que l'orifice étoit porté ſur le côté, & l'anſe placée au-deſſus de la partie la plus peſante, pour qu'elle fût en équilibre quoique pleine.

Des couteaux, qui paroiſſent de bon acier, dont les manches ſont courts, & les lames ont quinze pouces de long ſur dix-huit lignes de large; des couteaux dont la lame eſt creuſe comme une gouge, qui ſervoient à ratiſſer la ſueur au ſortir du bain, *ſtrigiles*; il y en avoit de fer, de cuivre, d'argent, d'or, & même d'ivoire & de corne. M. Fougeroux, p. 55. Des inſtrumens en forme de cuilliers quadruples, propres à faire cuire quatre œufs à à la fois ſéparément; grand nombre de coquilles de cuivre avec des manches, pour faire cuire la pâtiſſerie; des emporte-pièces pour découper les pâtes: j'y ai vu beaucoup de cuillers; il y en a d'ivoire, preſque plates; il y a auſſi des cuillers d'argent, mais je n'y ai vu aucun meuble qui approchât de nos fourchettes: un gril de fer pour la cuiſine, des pincettes pour prendre le charbon.

Des marmites dont les deux anſes ſe rabaiſſent & ſe collent ſur les côtés, pour occuper moins de place. Des vaſes dont les anſes ſont en forme de ſerpens entrelacés; d'autres vaſes ayant des anſes doubles de chaque côté. Des paſſoires ou eſpèces de cribles comme les nôtres, en argent & d'un beau travail. Beaucoup de mortiers à piler du ſel, ou autres matières d'une forme applatie, avec un trou pour faire tomber le ſel; des baſſins dans la forme de nos corbeilles à fruits.

Un baſſin de bronze incruſté d'argent; beaucoup

---

moſaïques, par M. Fougeroux de Bondaroy, *in*-8. 1770 On y trouve beaucoup de détails ſur l'état du cabinet de Portici, en 1763, avec pluſieurs figures.

Digitized by Google

de vaſes dorés & de batterie de cuiſine argentée, ou incruſtée en argent ; il n'y en a point d'étamée : cet art utile d'appliquer l'étain ſur le cuivre manquoit aux Romains ; auſſi leur batterie de cuiſine étoit-elle toujours d'un métal compoſé comme notre bronze, & non pas de cuivre pur, métal trop facile à diſſoudre, & qui ſe change trop vîte en verd de-gris. Il paroît cependant que les anciens ſavoient ſouder à l'étain. Des pots de terre aſſemblés en forme de panier à porter deux bouteilles de vin ; des aſſiettes de terre abſolument plates, probablement pour mettre les gâteaux.

Les denrées même s'y trouvent encore en nature ; on y a trouvé des œufs très-bien conſervés quant à la coquille ; une tourte d'environ un pied de diamètre, dans ſa tourtière au-dedans du four : du froment dont les grains ſont entiers, quoique noirs & comme charbonneux ; il ſe réduit, entre les doigts, en une poudre fine & un peu graſſe : des féves, des noix, qui ont encore leur couleur naturelle, mais qui au-dedans n'ont l'air que de charbon. De petits pains ronds, qui n'étoient pas encore cuits, d'autres déjà cuits, mais moiſis & à demi brûlés ; ils ne ſont point méconnoiſſables, leur forme eſt entière ; on y voit même les lettres dont on les marquoit. Il y en a un de neuf pouces de diamètre ſur quatre d'épaiſſeur, où ſont empreints ces mots : *Seligo C. Glanii. E. Cicere.* Des amandes, des noyaux de pêches & d'abricots, des figues, des dattes, *pignoli* ; des fleurs de grenades, une pomme de pin & des graines de pin, des gouſſes de caroubier, *ſiliqua edulis* ; de l'huile deſſéchée, & dont il ne reſte que la partie réſineuſe, blanche, ſolide, graſſe ſous les doigts ; de la poix qui eſt sèche (1), du vin même qui eſt

(1) M. Richard parle de la poix, mais c'eſt un poiſſon cuit au vin, dont la ſauce étoit deſſéchée & durcie. On peut confondre *pece* avec *peſce*, dans les livres italiens.

en extrait ſec, ſolide, tranſparent & percé de trous d'un noir qui tire ſur le violet. On ſait que le vin des anciens étoit épais, & dépoſoit beaucoup. Pline dit qu'on en avoit conſervé plus de deux cent ans, & qu'il avoit acquis la conſiſtance du miel. L'on en peut juger ſurtout par celui qui eſt à Portici : l'on a trouvé des caves revêtues de marbre, avec les bouteilles rangées ſur des gradins. Il y a des bouteilles de grès, qui portent le nom du conſul & l'indication du vin *Herculanenſe*.

Les verres & les bouteilles y étoient une choſe fort commune. Il y a des gobelets travaillés ſur le tour. On trouve beaucoup de lacrymatoires, petites fioles de verre, qui étoient ſuppoſées renfermer les larmes répandus ſur les tombeaux ; il y en a même où l'on voit des figures empreintes. Des tuiles d'une forme très-commode pour border le faîte des maiſons ; elles finiſſent par un rebord, avec un trou pour l'écoulement des eaux.

Tout ce qui eſt néceſſaire pour l'ajuſtement & la toilette ſe retrouve dans ce cabinet d'antiques : des ornemens de la jeuneſſe appelés *Bullæ*, en forme de cœur, des colliers, des plaques d'or que les femmes portoient au col, des boucles d'oreilles, des bagues, des anneaux d'or qu'on portoit aux bras ; des braſſelets de vermeil, un braſſelet d'or formé de deux demi-cercles qui s'attachoient avec de petits cordonnets d'or ; un miroir de métal ; des cures-oreilles, des peignes qui ſont comme les nôtres, plus ſerrés d'un côté ; de longues épingles d'argent pour tenir les cheveux, des filets pour les envelopper ; des boucles de cheveux imitées en bronze, évidées avec légèreté, & friſées avec goût, & des têtes fort bien ciſelées, où l'on voit l'ajuſtement des cheveux. Des pots de rouge en cryſtal de roche, ſemblables à ceux des toillettes de nos Françoiſes avec le vermillon,

Digitized

fucus, qui eſt très-bien conſervé (1), des vaſes pour les parfums, & des frottoirs pour la peau. On a trouvé les bains eux-mêmes avec l'aſſortiment de tous les uſtenſiles qu'on y employoit.

Tout ce qui ſervoit aux ouvrages des femmes : des ciſeaux, des aiguilles, des dez à coudre ouverts par le bout ; des fuſeaux d'ivoire, des pelotons de fil, des galons d'or pour treſſés ſans ſoie, une caſſette contenant tous les meubles dont nous venons de parler ; un paraſol ployant, &c.

Des couleurs brutes pour peindre, très-bien conſervées, ſurtout de la laque, du jaune & de très-beau bleu.

Des balances en forme de romaines ou peſons ; de petites balances à deux baſſins, mais dont les bras ſont diviſés en deux parties, ce qui les rendoit plus portatives ; un petit poids qu'on y faiſoit couler, ſuppléoit à-peu-près comme dans nos romaines, au grand nombre de petits poids ou de ſubdiviſions dont on ſe ſert dans le commerce. Ces balances ſont ſuſpendues à une ſimple boucle ; elles n'ont point d'aiguilles ni de languettes pour indiquer les petits trébuchemens ; cependant j'ai vu ailleurs des balances antiques, où il y avoit une languette.

Des poids de marbre ou de métal, qui ſerviront à connoître la véritable livre des anciens : j'ai ouï dire que la livre étoit la même que celle de Naples, c'eſt-à-dire, dix onces trois gros & demi ; en effet pluſieurs auteurs diſent que la livre romaine étoit de dix onze cinq gros. Voyez le Tome V.

Des inſtrumens de muſique, *Tibiæ ;* les flûtes faites d'os ; les *Crotali*, ou le *Crotalum ;* les cimbales en forme de cloches, qu'on frappoit l'une contre l'autre ; des tuyaux d'os ou d'ivoire, qui paroiſ-

(1) M. Richard prétend que c'étoit une plaiſanterie de la reine d'Eſpagne, qui y avoit fait mettre du rouge ; mais voyez M. Fougeroux, p. 97.

ſent des flûtes, & qui ſe réuniſſoient par des anneaux de bois, il y en avoit un qui étoit pétrifié; le *Siſtrum*, inſtrument en fer à cheval, traverſé de pluſieurs tringles de métal, que l'on frappoit avec un archet. On ne voit que dans les peintures la flute à ſept tuyaux, le tambour de baſque, les timbales; nous en parlerons encore à la ſuite des peintures. Des dez à jouer numérotés comme les nôtres, dont quelques-uns ſont pipés & s'ouvrent pour y mettre du plomb, des cornets d'ivoire.

Des inſtrumens de chirurgie, & même un étui complet où tous les inſtrumens ont des manches de bronze avec des ornemens de fort bon goût.

M. Perret a lu, en 1783, à l'académie des ſciences, un mémoire ſur quarante inſtrumens de chirurgie trouvé à Herculanum, dont quinze apportés en nature, achetés des ouvriers des fouilles, & vingt cinq deſſinés furtivement dans le cabinet de Portici, par les ſoins de Madame la comteſſe de Teſſé. Il ſera imprimé à la ſuite de l'art du coutelier en inſtrumens de chirurgie. Ces inſtrumens ſont en cuivre pur, ſans zinc, argent, ni fer. Pluſieurs reſſemblent aux nôtres; on y voit, par exemple, la ſonde urinaire en S, oubliée pendant ſeize ſiècles, retrouvée vers 1745 par M. Petit; un dilatatoire fort ſingulier. Des pinces à ſeton; des inſtrumens tranchans, avec du cuivre écrouï très-dur; même des lancettes en cuivre. On voit que cet art avoit déjà beaucoup de reſſources ingénieuſes pour le ſoulagement de l'humanité.

Des caſques, des cuiraſſes, des braſſards, des boucliers, & toutes ſortes d'armes offenſives & défenſives; des mors de brides tous droits, des éperons à une ſeule pointe.

Une hache de charpentier, des plombs de forme conique, & tournés à l'uſage des maçons; des gonds, des verroux, des ſerrures, des clefs, des marteaux. Des clous qui paroiſſent faits au mar-

teau, & d'autres qui ont été formés dans une eſpèce de filière ; je parle de ceux de cuivre, car pour ceux de fer, je n'ai pu en diſtinguer la forme. En général, preſque tous les inſtrumens de fer ſont rongés par la rouille, défigurés, réduits en ſcories, bourſouflés & méconnoiſſables ; voilà pourquoi l'on n'y a trouvé preſque d'autre meuble en fer bien conſervé, que le gril de fer dont j'ai parlé & quelques couteaux. On a trouvé une maiſon dont la porte d'entrée étoit fermée d'une grille de fer, mais cette grille s'en alla en morceaux, quand on voulut la toucher ; au reſte, les Romains employoient le cuivre beaucoup plus volontiers que le fer, parce qu'il eſt facile à travailler. J'ai remarqué encore des hameçons, des filets de pêcheurs & d'oiſeleurs, noircis par le feu, mais dont la forme eſt entière ; des ſemelles de ſouliers faites avec une corde lacée ; des moulins en bois pour les boutons.

Des urnes de terre, diviſées intérieurement par loges ; on croit qu'elles ſervoient pour enfermer les loirs, *Glires*, que l'on élevoit, & qui formoient un objet de luxe chez les anciens ; par un de ces uſages bizarres dont on trouve à peine quelque raiſon, malgré leur univerſalité.

Un petit cadran ſolaire, tracé ſur une pièce d'argent en forme de jambon ; la queue de l'animal y ſert de ſtyle ; on l'a gravé dans le troiſième Tome des *Antichità di Ercolano*, p. 337. M. de la Condamine en parle dans les Mémoires de l'académie pour 1750, p. 370. Voyez auſſi l'Encyclopédie de Paris, au mot gnomonique.

Des compas ſimples & doubles, c'eſt-à-dire, où la charnière n'eſt pas à l'extrémité des branches.

Deux meſures de pieds qui ſe ſont trouvés de dix pouces onze lignes & cinq douzièmes. Voyez M. Fougeroux, pag. 44. Cependant le pied grec ſurpaſſoit le pied romain d'un vingt-quatrième. Mém. de l'académie, 1714. p. 397.

Digitized by Google

M. Bonpiéde, ingénieur du port, m'a fait voir la copie exacte d'un de ces pieds, il a dix pouces onze lignes & demie; cela peut contribuer à décider la queſtion de la longueur de l'ancien pied que M. de la Condamine avoit déjà trouvé de dix pouces onze lignes, par la comparaiſon de pluſieurs monumens romains. Mémoires de l'académie, 1757.

On a découvert en 1779, dans les fouilles de Stabia un preſſoir à huile, dont M. le marquis Grimaldi a publié la deſcription à Naples, 1783, 71 pages in-4°.

On a trouvé beaucoup de médailles, dont quelques-unes ſont curieuſes, telles que les médailles de Vitellius qui ſont rares dans tous les cabinets; un triomphe de Titus; une médaille de Veſpaſien, frappée à l'occaſion de la priſe de Jéruſalem, *Judæa capta*. J'y ai vu un médaillon d'Auguſte en or, de quatorze lignes de diamètre, qui pèſe plus d'une once, morceau unique pour les antiquaires, mais c'eſt le ſeul de cette importance qui ait été trouvé à Herculanum.

Des ſceaux ou cachets; des anneaux d'or, d'argent de fer, montés & non montés; des cornalines, des ſardoines; pluſieurs pierres précieuſes montées en or, mais groſſièrement; on m'en fit voir une que le roi d'Eſpagne avoit fait remonter, & qu'il portoit depuis ſept ans, mais qu'il a remis au cabinet de Portici, en partant pour l'Eſpagne, afin de faire voir qu'il vouloit conſerver au royaume de Naples tout ce qu'on avoit trouvé à Herculanum, ſans exception.

Les pierres gravées ſe ſont trouvées en grand nombre, & la plupart d'une grande beauté. On en a tiré auſſi pluſieurs meubles de cryſtal de roche, qui prouvent que ce travail étoit très-perfectionné; il y a des flacons de cryſtal de roche, dont l'ouverture eſt ſi étroite que le travail en a dû être fort difficile.

Digitized by

On garde dans le même cabinet huit petits tableaux sur pierre, représentant huit muses ; ils ne sont pas mieux peints que de bonnes peintures chinoises ; mais il y a une de ces muses remarquable en ce qu'elle a à côté d'elle un *Scrinium*, boîte destinée à mettre des livres : on apperçoit en effet dans le scrinium des livres roulés avec leurs étiquettes, c'est-à-dire, de petites bandes de papier qui débordent ; ce que l'on n'avoit encore trouvé dans aucun monument.

Les livres, ou plutôt les manuscrits trouvés à Herculanum, sont d'une grande espérance pour les gens de lettres, quoiqu'on n'en ait fait jusqu'à présent que peu d'usage. Ces livres ne sont point en parchemin, ainsi qu'on l'a publié en France : ils sont faits avec des écorces d'arbres, avec des lames de la plante appelée *papyrus*, & avec des feuilles de cannes de jonc (1), collées les unes à côté des autres & roulées dans le sens opposé à celui dont on les lisoit. Ces livres ne sont écrits que d'un côté, & disposés par petites colonnes, qui ne sont guère plus hautes que les pages de nos volumes in-douze. Ils étoient rangés les uns sur les autres dans une armoire en marqueterie, dont on voit encore les fragmens. Lorsqu'on mit la main sur ces livres, tous ceux qui n'avoient point été saisis par la chaleur des cendres du Vésuve, pourris par l'effet de l'humidité, tombèrent comme des toiles d'araignées aussi-tôt qu'ils furent frappés de l'air ; ceux au contraire qui par l'impression de la chaleur de ces cendres s'étoient réduits en charbon, étoient les seuls qui se fussent conservés, parce qu'ils avoient résisté à l'humidité.

(1) Sur le papyrus, voyez le comte de Caylus dans le Tome XXVI de l'académie des inscriptions ; on a dit que l'encre étoit faite avec le noir du poisson, appelé *Sepia*, sèche, calamaro ; mais ce n'est pas le sentiment de M. Fougeroux, page 72, ni de Winckelmann dans sa lettre sur Herculanum. J'ai parlé des plumes ci-dessus.

Digitized by Google

Ces feuilles roulées & converties en charbon ne reſſemblent ordinairement qu'à un bout de tabac ou à un bâton brûlé, de deux pouces de diamètre ſur huit à dix pouces de longueur ; quand on veut le dérouler ou enlever les couches de ce charbon, il ſe caſſe & ſe réduit en pouſſière ; mais en y mettant beaucoup de temps & de patience, on parvient à enlever les pièces les unes après les autres, & à les copier en entier. Le père Antonio Piaggi, religieux Somaſque, a été l'inventeur de cette eſpèce d'art, & il a fait un élève nommé Vicenzio Merli, qui s'en occupoit en 1765, mais avec peu d'aſſiduité & peu d'ardeur ; voici à-peu-près leur procédé.

On a un chaſſis dans une ſituation verticale, aſſujetti par ſa partie inférieure ſur une table, & dans le bas duquel le livre eſt porté ſur des rubans, par les deux extrêmités du morceau de bois ſur lequel il eſt roulé ; on en voit la figure dans le livre de M. Fougeroux. D'un cylindre fixé au haut du chaſſis, on laiſſe pendre des ſoies crues d'une très-grande fineſſe, & rangées parallèlement comme une chaîne fort claire ; au bas du chaſſis elles ſe replient horiſontalement ; on en étend ſur la table une longueur pareille à la partie de la feuille qu'on veut dérouler ; on fait tenir le commencement de cette feuille à la partie de la chaîne qui ne poſe pas ſur la table, & qui eſt la plus proche de cette même feuille. On ſe ſert à cet effet de petites particules de gomme, en feuilles ou par écailles, qu'on applique derrière avec un pinceau, à l'aide d'un peu d'eau ou de la ſimple ſalive, obſervant de ne les mouiller que dans l'inſtant qu'on les applique ; ou bien on y colle de petits morceaux de baudruches, ou feuilles de batteurs d'or, tirées des boyaux de bœuf. La feuille du livre s'adapte ſur le champ à ces particules, de la même manière qu'une feuille d'or ſe fixe ſur le mordant du doreur ; le

Digitized by Google

commencement de la feuille du livre étant ainſi hapé par la ſoie & par la gomme qui y ſont adhérentes, on tourne très-doucement le cylindre qui eſt au haut du chaſſis, auquel les fils de ſoie ſont attachés, & à cauſe de la grande fragilité de la feuille, on aide en même temps le livre par enbas à tourner ; par ce moyen on enlève inſenſiblement la partie de la feuille qui eſt fortifiée ; le reſte de la chaîne ou des fils de ſoie qui eſt couché ſur la table ſe relève auſſi, & à meſure que le rouleau tourne, cette chaîne ſe joint & s'applique à la ligne ſuivante, ou à la partie qui reſte à dérouler. On la fixe enſuite ſur la chaîne avec des particules de gomme, en ſuivant le même procédé. Lorſqu'il ne reſte plus rien de la chaîne ſur la table, & qu'elle a été toute appliquée à la feuille du livre, on coupe cette même feuille, & on la colle ſur une planche ; l'écriture y eſt ſi foiblement marquée qu'il eſt difficile de la lire, mais on y réuſſit en la mettant à l'ombre ou à un jour plus doux ; alors on la lit comme on liroit un imprimé qui, après avoir été noirci au feu, conſerveroit encore la trace des caractères dont il étoit empreint. Les fils de ſoie ſont ici d'autant mieux imaginés, qu'ils forment comme la chaîne d'une étoffe, ſoutiennent la feuille également, rempliſſent les parties mutilées ; & empêchent que la feuille ne ſe déchire dans ces endroits, qui étant les plus foibles, ſeroient les premiers à céder. Cette opération exige beaucoup de légéreté dans la main. On n'y travaille que les fenêtres fermées ; car le moindre vent pourroit enlever ou rompre la feuille qu'on développe, & faire perdre en un inſtant le fruit de toutes les peines qu'on auroit priſes.

On a développé ainſi & collé ſur toile quatre manuſcrits grecs, dont le premier traite de la philoſophie d'Épicure ; le ſecond eſt un ouvrage de morale ; le troiſième un ouvrage ſur la muſique.

Digitized by Google

Dans le Voyage de M. Burney, il dit que c'eſt un manuſcrit de Philodemus contre un muſicien, Ariſtoxène, qui rejetoit les proportions & les nombres de Pythagore ; M. Fougeroux dit qu'on y examine ſi la muſique eſt utile à la ſociété. Le quatrième eſt un livre de rhétorique. Auſſi-tôt qu'on avoit enlevé une page on la copioit, & on l'envoyoit au chanoine Mazzocchi pour la traduire en italien. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on employât à ce travail beaucoup de perſonnes ; le père Piaggi, quoiqu'il eût trente ducats par mois, paroiſſoit n'y prendre pas aſſez d'intérêt, non plus que ſon élève, qui ſe plaignoit de ce qu'on ne lui donnoit que ſix ducats par mois, & ils y travailloient très-peu. Peut-être ſeroit-il auſſi beaucoup plus utile de ne développer que le commencement de chaque manuſcrit, & de l'interrompre quand on voit que le ſujet ne peut rien nous apprendre d'intéreſſant.

Sans cela il y a tout lieu de croire, que de très-long-temps on ne verra paroître au jour ces ouvrages précieux, & parmi leſquels on ne doit pas déſeſpérer de recouvrer quelques-uns de ceux qu'on avoit cru perdus pour la république des lettres.

Ce ſeroit une époque bien mémorable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, ſi l'on y rencontroit, par exemple, les ouvrages complets d'Ariſtote, de Diodore de Sicile, de Polybe, de Saluſte, de Tite-Live, les ſix derniers mois des Faſtes d'Ovide, les vingt livres de la guerre de Germanie, que Pline commença dans le temps qu'il ſervoit dans ces pays ; les obſervations aſtronomiques des anciens, dont Ptolémée ſeul nous a tranſmis quelques-unes, mais en petit nombre, & même défigurées.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des peintures antiques d'Herculanum.

La collection des peintures antiques tirée d'Herculanum, eſt auſſi dépoſée près du château de Portici. On les conſerve dans pluſieurs chambres avec le plus grand ſoin, & le roi d'Eſpagne n'a jamais voulu qu'on en diſpersât la moindre partie; on aſſure qu'il en avoit refuſé même au roi ſon père.

Ces peintures ſont ſur une eſpèce de ſtuc fait avec du mortier de pouzolane, lié avec de la chaux, couvert d'un enduit très-mince de briques pilées & tamiſées, que l'on a encore rougi avec du cinabre ou du vermillon, M. Fougeroux, p. 114. La couleur eſt ſuperficielle & appliquée avec la gomme. Il y a quelques tableaux ſur du marbre.

La plupart de ces peintures étoient ſur des murailles que l'on a ſciées à une certaine épaiſſeur; on les a enſuite aſſujetties avec tout le ſoin poſſible, en le ſcellant dans des chaſſis de parquet, comme autrefois on enleva les ouvrages de Damophile & de Georgaze, peintre & ſculpteur célèbres, qui avoient décoré le temple de Cérès à Rome, lorſqu'on voulut réparer & recrépir de nouveau les murs de cet édifice. La fraîcheur des peintures d'Herculanum, qui s'étoit conſervée pendant plus de ſeize cent ans dans l'humidité de la terre, ſe perdit bientôt à l'air par le deſſéchement qu'elles éprouvèrent, & il s'y forma une pouſſière farineuſe qui en peu de temps en eut fait perdre les couleurs. Un Sicilien nommé *Moriconi*, qui excelloit dans l'art des vernis, fut chargé d'en appliquer un pour conſerver le coloris; cela a produit l'effet qu'on en attendoit; mais ce vernis a occa-

Digitized by Google

ſionné la ruine de pluſieurs tableaux, car il fait tomber la couleur par écailles, & il y en a qui ne ſont pas préſentement reconnoiſſables, tant ils ſont mutilés. Cela ne paroîtra pas ſurprenant lorſqu'on fera attention que la chaleur des cendres du Véſuve a dû conſumer les gommes qui en lioient les couleurs. Peut-être auroit-on dû donner du corps aux couleurs, en colant les tableaux avant de les vernir; c'eût été le ſeul moyen de les conſerver & de maintenir dans le coloris ſon ancienne fraîcheur.

Les plus grands morceaux de cette collection ſont les moins nombreux, & n'ont guère plus de cinq pieds de haut; les autres ſont la plupart comme nos petits tableaux de chevalet; pluſieurs ont été trouvés entiers; il y en a cependant quelques-uns de mutilés; mais il eſt étonnant qu'ils ne le ſoient pas davantage, ſoit à cauſe des diverſes éruptions du Véſuve qui ont dû les endommager, ſoit à cauſe de l'humidité occaſionnée par les eaux qui ont filtré au travers des terres, & des cendres dont on a trouvé les maiſons remplies.

Tous ces tableaux ſont peints en détrempe, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en appercevoir, ſurtout dans ceux qui ont été mutilés; la couleur qui s'en eſt enlevée par écailles n'a laiſſé qu'une impreſſion verte, jaune ou rouge, qu'on avoit étendue auparavant ſur l'enduit qui recouvroit la muraille; il n'en ſeroit pas de même ſi ces morceaux euſſent été peints à freſque, car cette peinture qui ne s'arrête pas à la ſuperficie, mais qui pénètre l'enduit de chaux & de ſable ſur lequel on l'applique, n'auroit pu ſe détacher qu'avec l'enduit même. La freſque des anciens, ainſi que la nôtre, n'admettoit que certaines couleurs aſſez actives pour pénétrer l'enduit, (Pline, Liv. 35, Ch. 7.) au lieu que la détrempe les admet toutes indiſtinctement; les tableaux d'Herculanum ſont en détrempe; on y reconnoît,

ſans

ſans exception, toutes ſortes de couleurs, même celles qu'exclut la freſque ; il y a des perſonnes qui ont prétendu mal-à-propos, que les anciens n'avoient pas, comme nous, le ſecours de toutes les couleurs ; s'ils employoient ſouvent les peintures à freſque, c'étoit pour décorer leurs murailles & leurs voûtes.

Cette collection de tableaux étoit déjà de ſix cent en 1776, & elle s'accroît tous les jours ; elle nous met ſous les yeux les productions des anciens peintres dans tous les genres, & prouve que les artiſtes du premier ordre étoient auſſi rares alors qu'ils le ſont parmi nous. Dans la deſcription des peintures, qui eſt imprimée, on en exalte un grand nombre qui ſont au-deſſous du médiocre ; nous nous bornerons ici aux ouvrages d'un mérite diſtingué, ou qui ſans être bien remarquables du côté de l'art, auront du moins quelques ſingularités capables de fixer les regards des curieux. Commençons par les tableaux dont les figures ſont de grandeur naturelle ; ou qui en approchent.

Un des tableaux les plus grands & les plus beaux que l'on ait tirés des fouilles d'Herculanum repreſente Théſée, vainqueur du Minotaure de Crète : ce tableau eſt de forme cintrée ; il a été enlevé de l'une des deux niches qui étoient dans le Forum : Théſée y eſt vu de face, il eſt debout, nud, & de taille giganteſque, relativement aux autres figures. Trois jeunes Athéniens lui rendent leurs actions de graces ; l'un lui baiſe une main, l'autre lui prend le bras du côté de ſa maſſue, & le troiſième proſterné à ſes pieds lui embraſſe une jambe. Une jeune fille ſe joint à eux, & portant la main ſur la maſſue du vainqueur, ſemble lui témoigner ſa reconnoiſſance ; on croit qu'elle ſort du labyrinthe, ainſi qu'un autre perſonnage dont on ne découvre qu'une partie de la tête, le ſurplus étant effacé. Le Minotaure eſt renverſé

aux pieds de Théſée ſous la figure d'un homme à tête de taureau, qui porte une main à l'une de ſes cornes. La déeſſe, protectrice du héros, eſt aſſiſe ſur un nuage dans le haut du tableau; elle eſt appuyée d'une main ſur le nuage, & tient de l'autre ſon arc & une flèche; le côté où eſt la porte du labyrinthe, eſt très-mutilé.

On prétend que lorſque ce morceau a été découvert, les couleurs en étoient bien plus vives qu'à préſent. On les trouve encore belles, quoiqu'un peu éteintes; la figure de Théſée eſt noblement compoſée, elle a cependant quelque choſe de froid; les trois jeunes gens ſont remués avec beaucoup de chaleur; les mouvemens en ſont pleins d'expreſſion; cet ouvrage eſt en général correct de deſſin, d'une grande manière, mais il y règne peu d'intelligence de clair-obſcur. Le mouvement du manteau du jeune homme qui baiſe la main de Théſée n'eſt point heureux, n'eſt pas dans le ſtyle des autres draperies de l'ouvrage.

Un autre tableau de forme cintrée, qui repréſente Hercule & Télephe, a été trouvé dans la ſeconde niche du Forum; les figures en ſont à-peu-près grandes comme nature. Un enfant, qu'on préſume être Télephe, fils d'Hercule, eſt alaité par une chèvre. Une divinité aîlée & couronnée de lauriers tient d'une main des épis de bled, & de l'autre indique l'enfant en le regardant. Hercule debout & appuyé ſur ſa maſſue a les yeux fixés ſur lui. La déeſſe Flore eſt aſſiſe vis-à-vis d'Hercule, & a derrière elle le dieu Pan. La compoſition de ce tableau eſt bien liée, & les attitudes en ſont expreſſives; la Flore eſt drapée d'une bonne méthode, mais tous les airs de têtes ne ſont pas aſſez variés. Le caractère de deſſin, dans le total de l'ouvrage, eſt très-médiocre; l'enfant eſt très-incorrect, & les animaux ſont mal rendus.

Achille, à qui le Centaure Chiron enſeigne à

jouer de la lyre, eſt encore une belle peinture. Il eſt vrai que la figure du Centaure n'eſt pas bien deſſinée, & que par elle-même elle n'intéreſſe pas, mais le haut de cette figure ſe grouppe au mieux avec celle d'Achille, qui eſt dans une attitude noble. Les contours de ce dernier ſont coulans; le deſſin en eſt d'un beau caractère; il eſt même peint avec légèreté, & l'on y admire une belle dégradation de tons dans les paſſages des ombres à la lumière.

Un tableau de diverſes figures, repréſentant une jeune fille, ayant une main appuyée ſur l'épaule d'un jeune homme, & de l'autre, lui ſerrant le bras comme par un mouvement d'affection. On croit que c'eſt Iphigénie & Oreſte reconnu, & tel qu'Euripide le repréſente dans la tragédie d'Iphïgénie en Tauride, Pilade lit un papier. L'ordonnance en eſt belle; les têtes en ſont très-expreſſives, & les figures drapées d'un bon ſtyle. On y trouve même un aſſez bon effet de lumière; mais ce tableau laiſſe beaucoup à déſirer du côté du deſſin & du coloris: la figure de Pilade eſt très-incorrecte & d'un ton de brique déſagréable. Ce morceau a ſouffert dans le bas, mais aux endroits les moins eſſentiels.

Un autre tableau repréſente, à ce que l'on croit, Oreſte & Pilade enchaînés & conduits par un ſoldat du Roi Thoas devant la ſtatue de Diane, qui eſt ſur un autel, où l'on voit une patère & un préféricule; Iphigénie eſt debout de l'autre côté de la table, & les voit arriver; elle a derrière elle deux ſuivantes, dont l'une porte dans un baſſin une lampe, & l'autre ſe baiſſe pour prendre le coffre qui contient les inſtrumens du ſacrifice. Les deux figures d'Oreſte & de Pilade, qui ſont preſque nuds, ſont très-bien compoſées, & d'un deſſin pur; mais elles ſont iſolées, & la compoſition générale n'eſt point du tout liée.

Un petit tableau repréſentant un Faune qui careſſe une Bacchante renverſée ; d'une main il lui prend la gorge, & de l'autre il lui ſoutient la tête pour la baiſer. Ce groupe eſt chaudement compoſé, & les figures ont beaucoup d'expreſſion.

Un petit tableau de deux jeunes filles qui ſe donnent les mains en danſant. Le mouvement de leur bras eſt gracieux & bien varié, mais les draperies y ſont aſſommées par la confuſion des plis.

Un autre petit tableau d'une danſeuſe ſeule ; elle eſt nue juſqu'à la ceinture & tient ſa draperie. L'attitude en eſt gracieuſe, les mouvemens en ſont bien contraſtés ; on trouve dans ſes mains, dont les petits doigts ſont écartés, des gentilleſſes qu'on ne voit pas ordinairement dans l'antique. La draperie en eſt moins confuſe que celle des figures du tableau précédent, & les plis paroiſſent moins lourds à l'extrêmité de la draperie.

Une autre danſeuſe touchant d'une cymbale à grélots, ſemblable aux tambours de baſques dont les Napolitains jouent beaucoup encore aujourd'hui ; il y a de la fineſſe & de la correction dans le haut de cette figure ; mais il y a de la confuſion dans les plis de ſa draperie.

Une jeune fille tenant d'une main un rameau de cèdre, & de l'autre un ſceptre d'or ; elle eſt entièrement drapée. La tête eſt en vue de profil, & l'ajuſtement de ſa coëffure eſt du meilleur goût ; elle a des pendans d'oreilles de perles ; le tour de cette figure eſt naturel, & quoique les draperies faſſent trop d'étalage, le mouvement que l'air donne en les faiſant voltiger eſt exprimé avec une grande vérité.

Une Bacchante portée par un Centaure ; ce groupe, qui eſt des plus ſinguliers eſt plein de feu & d'expreſſion, & il eſt admirablement compoſé ; la Bacchante eſt rendue avec autant de correction que de fineſſe de deſſin, & ſes draperies ne manquent pas de légèreté.

Digitized

Un autre Centaure qui porte un jeune homme en courant au galop. Le Centaure touche d'une main une lyre à trois cordes, qui eſt appuyée ſur ſa croupe, & de l'autre il fait ſonner la moitié d'une crotale contre l'autre moitié de la même crotale que tient le jeune homme. Ce tableau paroît d'un deſſin pur; mais il eſt compoſé contre tout principe d'équilibre, étant impoſſible que le jeune homme puiſſe ſe ſoutenir en l'air dans l'attitude où il eſt.

On a remarqué que dans preſque tous ces petits tableaux, ſurtout dans ceux dont les figures ſont ſeules, les peintres, pour éviter l'embarras des ſites, ſe ſont contentés de faire des fonds unis, d'une teinte rougeâtre ou brune, ou d'autres couleurs très-foncées.

Un grand nombre de tableaux repréſentent des enfans, des amours ou des génies aîlés, occupés à différens travaux, comme à chaſſer, à faire ſonner des inſtrumens, ou à des jeux, des danſes & autres exercices. Celui de ces petits tableaux où l'on voit des enfans vignerons eſt digne d'attention, ſurtout à cauſe de la forme du preſſoir antique: il en donne une idée plus nette que celle qu'on trouvoit dans Vitruve, Pline, & autres anciens auteurs. Il faut voir la gravure qui en a été faite dans le livre des *Pitture antiche d'Ercolano*. Nous nous contenterons ici d'obſerver que ces enfans ſont tous d'une nature un peu avancée, & compoſés froidement; ils n'ont point l'enjouement des graces enfantines. Il y en a cependant dont les attitudes ont une certaine vérité, & qui ſont paſſablement peints.

Pluſieurs tableaux d'animaux; quelques-uns ſont aſſez bien imités, & d'une touche ſpirituelle.

Des tableaux de fruits, où l'on a repréſenté ſurtout des raiſins, des figues & des dattes; ils ſont touchés librement & peu terminés.

Une grande quantité de tableaux d'ornemens, ou pour mieux dire, des fragmens de friſes en arabeſques, dont quelques-uns ſont d'aſſez bon goût de deſſin; mais il n'y en a preſqu'aucun de bien peint; c'eſt de-là qu'on a tiré nos ornemens à la grecque, dont on a tant abuſé depuis quelques années.

Beaucoup de payſages mal rendus, & où il y a des bâtimens, mais avec beaucoup de fautes de perſpective.

Des tableaux d'architecture, dont le genre eſt ſi biſarre, qu'on croiroit y trouver en général un mélange du goût gothique, arabeſque & chinois, & ſouvent une imitation extravagante de l'ordre ionique.

Une marine, qui repréſente quatre vaiſſeaux, dont l'un en partie conſumé par les flammes, eſt briſé contre un écueil: on combat avec acharnement ſur les trois autres; ce tableau eſt mauvais, & n'a d'autre mérite que celui de nous montrer en ce genre de peinture quelque choſe des anciens; cependant les vaiſſeaux n'y ſont point en perſpective, & ce tableau n'auroit point levé l'ancienne queſtion des birêmes, trirêmes & quadrirêmes; toutes les rames paroiſſent ſortir de la même ligne; mais il s'en eſt trouvé d'autres depuis qui ont ſervi à éclaircir cette difficulté; l'on a décrit un trirême dans le cinquième volume de la deſcription; l'on voit auſſi dans un autre tableau un navire à cinq rangs de rames.

Pluſieurs de ces peintures donneront des connoiſſances ſur les arts des anciens; on y voit des génies occupés à faire divers ouvrages, des atteliers de menuiſiers & de cordonniers, des danſeurs de corde, des tablettes à écrire, une femme qui écrit avec un ſtylet, des encriers avec le roſeau qui ſervoit de plume; on y voit les cérémonies des ſacrifices, & une multitude d'autres objets qui donneront

Digitized by Google

des lumières sur l'histoire, aussitôt que les antiquaires se seront exercés sur ces divers monumens.

Dans le Voyage pittoresque de Naples & de Sicile, on a fait graver quelques-uns des tableaux d'Herculanum; on y distingue surtout des Centaures, le Silène, la Bacchante, la marchande d'Amours, le repas antique, un concert de danses, des danseurs de cordes, des scènes comiques, des arabesques, des vases & corbeilles de fruits, &c. On y a fait graver aussi les statues de Nonius Balbus, un Mercure, une Junon, une Vénus, & quelques autres statues de bronze. Il y a plus de cent cinquante figures gravées dans le volume des bronzes qui fait partie de la grande collection d'Herculanum.

On remarque dans ces peintures en général un bon caractère de dessin, & de l'expression; mais il paroît que les peintres étoient peu savans dans l'art des raccourcis, que leur manière de draper consistoit en petits plis souvent confus, & que rarement par la disposition de leurs étoffes ils s'attachoient à produire de grandes masses; mais qu'ils accusoient toujours le nud avec austérité. Ils étoient peu avancés dans la couleur locale, encore moins dans le clair-obscur, qu'ils ont pour ainsi dire totalement ignoré. Ils n'avoient aucune notion, ni de la perspective locale ni de la perspective aërienne. On a entrepris de les justifier à cet égard dans le premier Tome d'*Herculanum*; mais M. Casanova ne s'est pas rendu à ces raisons, dans un Mémoire qu'il a publié sur quelques monumens de la galerie de Dresde. A l'égard de la composition, les anciens réussissoient bien dans les figures isolées, qu'ils disposoient dans le style des bas-reliefs ou des statues, sans connoître cependant l'agencement des groupes; aussi presque tous leurs sujets sont-ils rendus avec une sorte de froideur. On n'y ressent nulle-part cet enthousiasme qui, à l'aspect de nos belles pein-

tures modernes, remue les passions & excite dans l'ame des impressions si vives; il est surprenant que dans des siècles où la sculpture avoit été portée à un si haut degré de perfection, la peinture n'eût pas marché avec elle d'un pas égal. Il est vrai que ces tableaux paroissent être des peintres médiocres de ce temps-là; mais les principes qu'ils ont suivis répandent beaucoup de doute sur les talens des maîtres de leurs écoles. Peut-être aussi découvrira-t-on par la suite des morceaux plus précieux qui détruiront cette conjecture. Il faut convenir qu'on ne peut pas exiger une grande perfection dans les tableaux que nous venons de décrire, plusieurs ayant été enlevés de dessus les murs du théâtre & autres lieux publics d'une petite ville, où l'on n'a dû chercher qu'une décoration commune; les autres paroissent avoir été tirés de quelques maisons de particuliers, qui n'étoient pas assez opulens ou assez curieux pour faire venir des artistes du premier ordre.

Quant aux matières dont on se servoit alors pour peindre, il paroît en regardant ces tableaux avec attention, qu'on y a employé toutes sortes de couleurs, comme nous l'avons dit ci-dessus, & que ces couleurs sont les mêmes dont on se sert aujourd'hui; cela détruit l'opinion de quelques modernes, qui ont prétendu que les anciens n'avoient connu que le blanc de Millet, le jaune d'Athènes, le rouge de Sinope & le simple noir; on voit, à la vérité, dans un passage de Pline, que les peintres de son temps se servoient de ces quatre couleurs, mais non pas que ce fussent les seules dont ils fissent usage. Les dessinateurs qu'on a employés pour les gravures du recueil dont nous avons parlé, dessinoient avec beaucoup de propreté, mais ils n'ont rendu que mollement & sans esprit les endroits les mieux ressentis des originaux; quelquefois aussi ils ont pris la liberté de corriger les

fautes de perſpective qui s'y trouvoient, enſorte qu'il ne faut pas préciſément juger des originaux par les figures qu'on en publie. Au reſte, avec la plus grande dépenſe & les meilleurs artiſtes, il ſeroit bien difficile d'exécuter à la rigueur un ouvrage d'une ſi vaſte étendue.

La ſculpture dans les reſtes d'Herculanum eſt bien meilleure que la peinture; peut-être parce que cet art étoit plus perfectionné; peut être auſſi parce qu'il étoit facile de tranſporter les ſtatues, au lieu que les peintures étoient faites néceſſairement par les artiſtes du pays.

On ne ſauroit trop regretter le grand nombre de belles figures dont on ne trouve que les débris: la plupart des ſtatues de bronze ſont en partie fondues, celles de marbre ſont en morceaux, la chaleur a détruit les unes, & les autres ont été broyées par la chûte des pierres & des murs: mais les deux Nonius dont nous avons parlé ſont au rang de ce qu'il y a de mieux dans l'antique, ſoit à Rome, ſoit à Florence; & les autres ſtatues, ſans être d'une auſſi grande perfection que ces deux premières, ont preſque toutes les beautés qui les rendent dignes d'être placées dans la ſeconde claſſe; ſi l'on n'en a pas trouvé davantage de la première claſſe, c'eſt qu'elles devoient être dans les capitales, ou dans les palais des empereurs.

CHAPITRE VIII.

Du mont Véſuve.

LE Véſuve eſt une montagne volcanique d'environ ſix cent toiſes de hauteur, & d'une forme pyramidale, ſituée à trois lieues de Naples, & à une lieue de la mer; cette montagne eſt à l'orient du *Cratère* ou baſſin de Naples, dont elle fait la

Digitized by Google

partie la plus ſingulière. Elle eſt ſéparée du reſte de l'Apennin, ayant environ trois lieues de tour à ſa baſe, ſi l'on n'y comprend pas les montagnes voiſines, & huit cent cinquante toiſes ſeulement à ſon ſommet, ſuivant la meſure que M. Bélicard en fit en 1750 (1).

Lucrèce, Diodore de Sicile, Strabon & Vitruve nous apprennent, que de temps immémorial cette montagne avoit jeté des flammes. Vitruve ſurtout (Liv. II.) après avoir parlé de la pouzolane, qui faiſoit le ciment le plus eſtimé des Romains, pour bâtir dans l'eau, attribue ſa vertu aux parties minérales & aux feux ſouterrains dont on voyoit des veſtiges autour de Cumes & de Baies; il ajoute qu'il y avoit eu auſſi du feu ſous le Véſuve, qu'il avoit vomi des flammes, & que de-là étoit venue la pierre ponce, appelée *pumex Pompeianus*. En effet, du côté de la mer, on trouve des productions volcaniques dans des puits bien au-deſſous du niveau de la mer; on remarque juſqu'à trente couches de différentes épaiſſeurs, ſéparées par des couches de terre végétale; & Herculanum, recouverte de cent pieds de productions volcaniques, eſt encore fondée ſur des laves. Il eſt donc évident que le Véſuve avoit brûlé dans des temps très-éloignés, mais il n'en reſtoit qu'une tradition obſcure & des veſtiges preſque oubliés; les peuples de ce rivage vivoient dans la plus profonde ſécurité, lorſque le Véſuve s'ouvrit avec un horrible fracas, le 24 Août de l'an 79 de Jéſus-Chriſt, couvrit de cendres & de pierres les villes d'Herculanum & de Pompeii, & fit déſerter toute la côte. Pline le naturaliſte, qui s'étoit avancé de trop près, & qui étoit d'ailleurs aſthmatique, y fut étouffé. Pline le jeune écrivit les détails de cette

(1) En y comprenant toutes les baſes entre le Sebeto & le Sarno, il y a onze mille toiſes, entre le chemin de Nola & la mer, ſix mille toiſes de diamètre.

Digitized by Google

éruption à Tacite, qui les lui avoit demandés pour en parler dans ſon hiſtoire ; on peut voir à ce ſujet les Lettres XVI & XX de ſon ſixième livre.

Le Véſuve eut encore de grandes éruptions dans les années 203, 472, 512, 685, 993 & 1036. Charles Sigonius parlant de celle de 472, va juſqu'à dire qu'elle couvrit toute l'Europe de cendres, & qu'à Conſtantinople même la terreur fut ſi grande, que l'empereur Léon quitta la ville, quoiqu'il y ait deux cent cinquante lieues du Véſuve à Conſtantinople. *Hiſt. Imp. Occid. Lib.* 14. Celle de 1036 eſt rapportée dans la chronique de l'anonyme du mont Caſſin, & Scot dans ſon itinéraire d'Italie dit avoir vu dans les annales d'Italie, que les côtés de la montagne ſe rompirent, & qu'il en ſortit un torrent de feu qui alla juſqu'à la mer. On n'avoit parlé juſqu'alors que des cendres, des pierres, des flammes & de la fumée; il paroît qu'en 1036 le Véſuve commença à vomir de ces torrens de laves ou de matières fondues & preſque vitrifiées, que l'on trouve maintenant en ſi grande abondance dans toutes les campagnes voiſines du Véſuve, & qui coulent comme des torrens dans toutes ſes éruptions ; mais probablement y en avoit-il eu de pareilles dans l'antiquité.

Il y eut d'autres éruptions en 1040, 1138, 1139, 1306, 1500 (1) ; mais celle de 1631, la treizième dans l'ordre des dates, fut la plus violente de toutes, & même la plus terrible qu'on eût vue depuis l'an 79. Le 16 Décembre 1631, au matin, après une vingtaine de ſecouſſes ou de tremblemens de terre qu'il y avoit eu pendant la nuit,

(1) Sur les anciennes éruptions du Véſuve, voyez Procope *de bello Gothico*, Ignazio Sorrentini, *Iſtoria del Veſuvio*, 1734, 2 vol. in-4. le Père de la Torre : *Storia e fenomeni del Veſuvio*, 1755, in-4. réimprimé en 1768, traduite en françois en 1771, par M. l'abbé Peyton. M. de Bottis, *Iſtoria degl' incendi del monte Veſuvio* ; M. Hamilton, *Campi Phlegræi*, le Voyage pittoresque de Naples, &c.

Digitized by Google

le Véſuve commença de jeter une épaiſſe fumée avec beaucoup de cendres & de ſable, qui couvrirent tous les environs ; la fumée ſortoit par tourbillons ſemblables à des montagnes entaſſées, & couvroit tout le baſſin de Naples. On y appercevoit de temps en temps des feux qui s'élançoient au travers de la fumée ; on entendoit des éclats ſemblables à ceux du tonnerre, & un bruit ſourd de retentiſſement intérieur ; il en partit enſuite des blocs de pierres ; le 17 vers midi, le flanc de la montagne ſe rompit avec éclat, & vomit du côté de Naples, vers *S. Giovanni à Teduccio*, qui eſt à moitié chemin de Naples à Portici, un torrent de lave, dont la matière ceſſant d'être en incandeſcence reſſembloit à une pierre noirâtre demi-vitrifiée ; ce torrent ſe diviſa en ſept branches & coula vers ſept endroits différens de la côte : à S. Iorio, à Portici, à Réſina, à Torre del Greco, à Torre dell' Annunziata, & à la Madonna dell' Arco ; les belles maiſons de campagne dont la côte étoit couverte furent conſumées ; les villages de S. Georges de Cremano & de Réſina, furent entièrement détruits. Il ne reſta pas un tiers de ceux de Torre del Greco & de Torre dell' Annunziata. Il ſortit encore de la montagne des torrens d'eau qui achevèrent de ravager les campagnes. Les tremblemens de terre furent preſque continuels juſqu'au milieu de Janvier 1632, & ce ne fut que le 25 Février que l'éruption ceſſa, & que les habitans commencèrent à retourner dans les villages.

Les eaux qui ſortirent du Véſuve, ſurtout le 28 Décembre 1631, étoient en ſi grande abondance, qu'elles formèrent pluſieurs torrens, qui s'étant répandus de tous côtés, ravagèrent les campagnes, déracinèrent les arbres, détruiſirent les édifices, engloutirent plus de cinq cent perſonnes qui étoient en proceſſion vers Torre del Greco, en noyèrent

un grand nombre dans les environs du Véſuve, & portèrent la déſolation juſqu'auprès de Naples, ayant entraîné dans la mer une foule de gens qui ſe retiroient dans cette ville. L'abbé Braccini fait monter à trois mille le nombre des perſonnes qui y périrent, & d'autres auteurs le font monter juſqu'à dix mille. On raconte une pareille inondation du mont Etna, qui ſe fit le 10 Mars 1751, il en ſortit un fleuve d'eau, *un Nilo d'Acqua*, M. d'Arthenay, page 272, & Ambroiſe de Léon parlant de l'éruption de 1306, dit qu'il ſortit de la montagne des torrens d'eau bouillante. *De Rebus Nolanis*, Liv. X. Chap. I.

Dans les années 1666, 1682, 1694, 1698, 1701, il y eut des éruptions moins conſidérables, & depuis 1701 juſqu'en 1737, il y eut peu d'années où le Véſuve ne jetât des laves ou du moins de la fumée; Sorrentini en donne un catalogue depuis 1660 juſqu'en 1734, dans l'ouvrage que j'ai cité.

L'éruption de 1737, qui eſt la vingt-deuxième dans le catalogue du Père de la Torre, fut une des plus remarquables; il n'y en a aucune qui ait laiſſé des traces plus viſibles, elle fait la matière du livre que donna le docteur Serrao (1). Cette éruption commença le 15 de Mai; le 20 la montagne s'ouvrit par le côté, il en ſortit un torrent de laves; le 21 au ſoir, ce torrent s'arrêta près du rivage de la mer, il avoit trois mille huit cent toiſes de long, ſur cent cinquante pieds de large, & vingt-quatre pieds de hauteur. On eſtime qu'il en ſortit la valeur d'un cube de laves, qui auroit cent & treize toiſes en tout ſens: elles ſe voient en quantité à Torre del Greco, dans l'intérieur du couvent des Carmes, qui fut preſque ruiné par

(1) *Iſtoria dell' incendio del Veſuvio accadato nel meſe di maggio dell' anno* 1737, *ſcritta per l'academia delle ſcienze.* Elle a paru en françois en 1741.

cette éruption; la lave entra même dans l'égliſe par une porte latérale, mais on aſſure qu'elle ne paſſa pas le milieu de l'égliſe; il me ſemble cependant, d'après Parrino, que c'eſt la lave de 1631, qui reſpecta cette égliſe des Carmes de Torre del Greco. Les eaux corroſives mêlées de cendres, qui tombèrent en forme de pluie très-fine ſur la belle plaine de Nola, deſſéchèrent les plantes & les arbres même juſqu'à la racine.

L'éruption de 1751 fut obſervée par le Père de la Torre, & il en donna une deſcription fort circonſtanciée dans ſon Hiſtoire du Véſuve. Le 25 Octobre 1751, à dix heures du ſoir, la montagne creva un peu au-deſſus de l'Atrio del Cavallo, qui eſt un terrain inculte couvert de pierres & de laves, qui règne au pied du Véſuve du côté de la mer, & qui retourne même du côté d'Ottaiano. Il ſe fit un éclat conſidérable; l'ancienne lave fut ſoulevée & retournée; il ſortit un nouveau torrent de matière preſque liquide, qui ſe dirigea d'abord vers *Boſco tre Caſe*, mais qui, à la rencontre d'un vallon, changea de route & s'en alla vers le Mauro, terrain inculte & couvert de bois, qui eſt au midi du Véſuve. En huit heures de temps cette lave fit quatre milles de chemin; cette maſſe ardente avançoit tout d'une pièce comme un mur de verre preſque liquide; le Père de la Torre l'alla voir le 26 au matin, il s'avança même juſqu'à douze ou treize pieds de diſtance, de manière à en ſentir la chaleur (1): elle étoit toute couverte de pierres, dont les unes étoient dans leur état naturel, les autres noires, quelques-unes calcinées, d'autres en

(1) Quand l'écoulement des laves n'eſt pas violent, on en approche juſqu'à les toucher avec un bâton, on les trouve alors comme une pâte épaiſſe de verre fondu, qui fait une forte réſiſtance; elle eſt compoſée de différens amas qui font un bruit ſemblable à celui des ſacs de charbon quand on les vuide; on l'entendoit, ſurtout en 1776, à deux cent toiſes de diſtance.

Digitized by Google

forme de briques, qui auroient été long-temps dans un four; il y en avoit qui reſſembloient à des ſcories de fer, & c'eſt à quoi reſſemble encore toute la partie extérieure & ſpongieuſe de ces laves que l'on voit à préſent; il y avoit auſſi du ſable, des branches d'arbres, les unes sèches, les autres vertes, que cette lave ramaſſoit en chemin; cette matière s'élevoit, s'abaiſſoit, ſe rétréciſſoit ſuivant la largeur du terrain où elle couloit, & ſe détournoit quelquefois à la rencontre des obſtacles.

Quoique la lave fût arrêtée le 29 Novembre 1751, elle conſerva ſa chaleur ſi long-temps, que le 23 Mai 1752, en ſe promenant ſur la ſurface, on ſentoit s'exhaler, par les crevaſſes, une chaleur inſupportable & une vapeur qui ôtoit la reſpiration; c'étoit, dit le Père de la Torre, une odeur de ſel ammoniac, de nitre & de vitriol, mêlés enſemble; ces vapeurs s'appellent des moſfetes, *moſete*, dans le langage du pays; on trouva enſuite à la ſurface beaucoup de matières ſalines, partie en criſtaux & partie en pouſſière.

L'éruption du 2 Décembre 1754, commença ſans bruit & ſans tremblement de terre par deux ouvertures, qui ſe firent à deux ou trois cent pieds de ſon ſommet, l'une du côté de *Boſco tre Caſe*, l'autre vers *Ott.iano*, & il ſe forma deux torrens qui continuèrent à couler juſqu'au 20 Janvier. On voit encore une partie des laves qui coulèrent alors, quand on va au Véſuve par la partie ſeptentrionale, c'eſt-à-dire, par S. Sébaſtien & par le vallon qui ſépare les montagnes de Somma & du Véſuve; un de ces torrens formoit une caſcade preſque perpendiculaire de plus de cent pieds de hauteur, qui reſſembloit à un mur de criſtal, derrière lequel il y auroit eu des tourbillons du feu le plus vif & le plus ardent. La bouche du Véſuve commença enſuite à lancer au-deſſus du ſommet des maſſes ardentes de ſcories, qui faiſoient pen-

dant la nuit le ſpectacle le plus ſingulier ; elles s'élevoient ſi haut, qu'il leur falloit huit ſecondes de temps pour retomber ; cela ſuppoſeroit cent ſoixante toiſes de hauteur, ſi leur mouvement eût été accéléré comme la chûte des corps peſans ; mais la fumée & la réſiſtance que l'air oppoſoit à des corps auſſi légers, devoit rendre leur mouvement plus lent. Ce fut alors que ſe forma la petite montagne d'environ quatre-vingt pieds de haut, que l'on voyoit encore en 1765 ſur la plate-forme du Véſuve ; l'on entendoit de Naples un bruit ſemblable à des coups de canons tirés au loin ; & quand on étoit près de la montagne, on croyoit entendre les éclats du tonnerre au-dedans de ſa concavité.

Le Père de la Torre donne un détail de cette éruption, & M. d'Arthenay, qui étoit alors ſecrétaire d'ambaſſade à Naples, envoya des obſervations à l'académie des ſciences, qui les a publiées dans le quatrième volume des Savans étrangers.

Le 6 Mars 1759, une partie de la petite montagne tomba & entraîna une partie de l'ancienne, & depuis ce jour-là juſqu'au mois de Février de l'année ſuivante, le Véſuve vomit preſque continuellement des laves par l'ouverture qui s'étoit faite en 1751 du côté d'Ottaiano.

L'éruption de 1760 ſe fit au pied même du Véſuve, un mille au midi de la petite colline des Camaldules, à deux milles du chemin qui va à Torre dell' Annunziata, & dans l'endroit appelé *li Monticelli*. On vit pendant preſque toute l'année du feu au ſommet du Véſuve, & des pierres embraſées qui étoient lancées en l'air.

Le 23 Décembre à midi, il s'ouvrit au pied de la montagne douze bouches à feu avec des éclats ſemblables à ceux d'une batterie ; il en ſortit beaucoup de pierres, de ſable, de cendres & de fumée, & enſuite un torrent de laves qui ſe dirigea vers

vers le grand chemin qui conduit à Torre dell' Annunziata. Après avoir fait environ quatre à cinq cent toiſes dans le reſte de la journée, cette lave s'arrêta; il ſe forma dans l'endroit où elle étoit, trois nouvelles ouvertures avec un grand bruit & des ſecouſſes répétées; il en ſortit une autre lave, qui, le 24 au matin, étoit déjà arrivée au grand chemin qu'elle traverſa, comme on le voit encore, pour aller du côté de la mer. Ce torrent avoit environ trois cent pieds de largeur & quinze pieds de hauteur. Le 25 la lave arriva juſqu'à un demi mille de la côte, & le premier de Janvier, elle s'arrêta environ à deux cent toiſes de la mer, après avoir renverſé quelques maiſons, dont on voit encore les ruines ſur le chemin qui va de Portici à Pompeii, à Torre dell' Annunziata & à Salerne.

Rien n'étoit plus ſingulier que de voir ce torrent de lave aux approches de quelque grand bâtiment. Le Père de la Torre raconte que le courant s'arrêtoit lorſqu'il n'étoit plus qu'à huit ou neuf pouces des murs; il ſe gonfloit ſenſiblement, enſuite il couloit par les côtés & entouroit la maiſon ſans y toucher, à cauſe de la réſiſtance que la vapeur du feu lui oppoſoit entre la lave & les murailles; mais ſi elle rencontroit quelque porte, alors le bois s'échauffoit, ſe brûloit, ſe convertiſſoit en charbon, & la lave entroit dans la maiſon.

Il y eut des éruptions en 1765 & 1766; M. Pigonati publia en 1767, un détail de la première; mais il n'y avoit pas eu depuis long-temps d'éruption auſſi effrayante que celle du 19 Octobre 1767. Dès le mois de Février 1767, on étoit menacé d'une terrible éruption; le 15 de Mars, la conſternation avoit redoublé à Naples & dans les environs. Il étoit tombé un torrent de laves du cratère de la montagne juſques dans le vallon de l'Atrio. Le 19 Octobre, la terre trembla, le volcan lança du feu avec un bruit effrayant; la montagne s'ou-

vrit, il en ſortit une pluie de cendres & de pierres enflammées, & la lave en coula pendant ſix jours. Les cendres pleuvoient à Naples en ſi grande abondance, qu'on y portoit des parapluies; les toits en furent couverts de l'épaiſſeur de plus d'une ligne. Le roi fut obligé de quitter Portici à deux heures du matin, & le tremblement ſe fit ſentir juſqu'à ſept lieues de diſtance. L'on ne voyoit à Naples que des proceſſions de Pénitens. Le dommage fut conſidérable dans les campagnes; & ſi la lave n'avoit pris ſon cours par un ravin très-profond qu'elle combla, il y en auroit eu bien davantage; la lave avoit trois cent vingt pieds de largeur & vingt-quatre de hauteur. Le Père de la Torre donna l'hiſtoire & le détail de cette éruption dans un ouvrage publié la même année, & dans l'édition de ſon hiſtoire du Véſuve, imprimée en 1768, c'eſt-à-dire, l'année qui ſuivit cette éruption. M. de Bottis en fit le ſujet d'un mémoire qui ſert de continuation à ſon hiſtoire du Véſuve, & qui parut en 1768, *in*-4°.

Depuis cette grande éruption de 1767 juſqu'en 1778, le Véſuve fut preſque toujours en activité, & il eut preſque toutes les années quelqu'éruption plus ou moins forte.

Au commencement de Mai 1771 il ſe fit une éruption des plus conſidérables qu'on eût vues; la lave ſortit des bouches qui s'étoient ouvertes en 1767. Elle prit, le 9, ſa direction en deux branches ſur Ottaiano, & dans le vallon de Novella; le 10, elle s'ouvrit un nouveau chemin du côté de la mer, & le 19 elle étoit à deux milles de Réſina, & peu au-delà de Portici. Comme elle paſſa ſur les anciennes laves, elle ne cauſa que très-peu de dommages; mais ſi elle eût continué dans la même direction, l'égliſe de Pugliano & pluſieurs belles maiſons de campagne auroient pu être entièrement détruites.

Digitized by Google

L'abbé de Bottis parle d'une maſſe de lave lancée dans l'éruption de 1775, qui avoit cent vingt pieds cubes, & qui décrivit une parabole d'un mille d'écartement. Il dit avoir compté neuf ſecondes pour la durée de la chûte d'une maſſe de laves, ce qui ſuppoſe environ deux cent toiſes de hauteur. M. Bridone dit auſſi avoir vu des laves lancées à deux cent toiſes.

L'éruption de 1776 eſt la trentième ſuivant le calcul du Père de la Torre. Le premier Février 1776 le Véſuve jetoit en l'air des pierres enflammées, & il s'ouvrit de nouveau une ſeconde bouche.

L'énorme quantité de matières qui avoient été lancées, avoit formé dans le cratère un nouveau monticule d'environ cent cinquante pieds de hauteur, qui en avoit fort diminué l'ouverture ; & en 1778, une partie de ce monticule étant tombée dans le gouffre, on pouvoit alors, en ſe couchant ſur le bord, appercevoir l'immenſe fournaiſe qui étoit dans le fond.

Il y a quelques détails à ce ſujet dans une lettre du père de la Torre, publiée par M. Torcia dans l'ouvrage dont nous allons parler.

Au mois de Mai 1779 il y eut une petite éruption, mais ce n'étoit que le prélude de celle du mois d'Août, l'une des plus terribles de toutes, & des plus extraordinaires par les phénomènes qui l'ont accompagnée : c'eſt la trente-unième éruption, ou, ſuivant d'autres, la trente-troiſième. M. Torcia en a donné la relation en italien & en françois, en 135 pages in-12. Il y a auſſi un ouvrage intitulé : *Ragionamento iſtorico intorno all' eruzione del Veſuvio che commincio nel di 29 luglio 1779, di D. Gaetano de Bottis, profeſſore di ſtoria natur. in-4°.* Enfin, M. du Chanoy l'aîné, médecin de la cour, en donna une relation dans le Journal de phyſique du mois de Juillet 1780.

On commença d'appercevoir le 29 Juillet 1779

des jets ordinaires de flammes & de laves qui ſortoient par le ſommet du cône. Le 6 Août, il y avoit une gerbe de feu très-claire, qui s'élevoit d'environ deux cent toiſes, d'un mouvement continu, & qui dura près de quarante minutes. La matière n'avoit pas la forme ni le mouvement des laves, elle jailliſſoit comme la ſaignée d'un homme robuſte, & alloit ſe perdre par une courbure parabolique dans les ſinuoſités du vallon tortueux qui ſépare le Véſuve de la chaîne crevaſſée & eſparpée des montagnes de Cantaroni, de Somma & d'Ottaïano. Le vent alla diſperſer les cendres légères ſur le grand chemin de Salerne.

Le 7 Août à onze heures du ſoir le phénomène reparut ſans aucun bouillonnement ſenſible, du moins pour la ville de Naples : mais au lieu de cette eſpèce de fontaine continue, on vit des jets multipliés, d'une abondance & d'une élévation encore plus conſidérables : cette éruption enveloppée ou maſquée par la fumée & les vapeurs, reſſembloit à ces aurores boréales qui dardent des rayons coup ſur coup. M. Volaire, déjà connu par ſes belles peintures du Véſuve, alloit tous les jours, depuis le dernier de Juillet, deſſiner ces phénomènes, de différens points de vue : il deſſina celui-ci de l'hermitage qui eſt ſur le penchant du Véſuve, mais non pas ſans quelque danger. M. Fabrice, peintre Anglois, s'en occupoit également.

Le 8 Août à neuf heures du ſoir, ce ne fut plus un ſpectacle curieux ou agréable, mais un mouvement terrible, avec des ſignes effrayans de deſtruction & de mort. On vit une colonne énorme qui s'élevoit avec impétuoſité, c'eſt-à-dire, d'environ neuf cent toiſes, ou dix-huit cent ſuivant M. Hamilton. La pluie de feu devint ſi conſidérable, qu'il ſembloit que tout le ſommet de la montagne eut été lancé dans les airs, & que la terre eut vomi une partie de ſes entrailles embraſées. La colonne

de feu étoit ſi large, que la crète de Somma paroiſſoit enflammée : pendant l'eſpace de vingt-cinq minutes que dura ce terrible phénomène, on crut voir la fin du monde.

Les matières qui retomboient tout autour en forme de pluie, augmentoient ſingulièrement le volume, & l'éclat de cette gerbe de feu : la mer même réfléchiſſant le feu de très-loin, paroiſſoit comme un gouffre enflammé ; la lumière étoit ſi vive, qu'on pouvoit lire de Naples même toutes ſortes de caractères. Des éclairs, comme ceux du tonnerre, coupoient de tous côtés, & dans tous les ſens, la maſſe de fumée & la colonne de feu. On auroit dit qu'ils partoient du ſein de la terre & du haut des airs, d'où retomboit cette pluie de feu, tandis que le Véſuve lançoit des pierres groſſes comme des tonneaux à deux cent toiſes de hauteur, ſuivant le père de la Torre.

La maſſe de fumée étoit ſi large & ſi élevée, qu'elle paroiſſoit couvrir Naples, qui en eſt éloigné d'environ trois lieues : ceux qui la voyoient des côtés oppoſés, croyoient également qu'elle menaçoit leurs têtes ; en ſorte que dans tous les environs du Véſuve, & aſſez au loin, on s'attendoit à tout moment à être enſevelis ſous une pluie de cendres & de pierres. Jamais, dit M. Hamilton, l'œil humain n'a vu de ſpectacle pareil.

La plaine d'Ottaiano fut dévaſtée ; on évalua la perte à plus de deux cent mille ducats, (le ducat vaut quatre liv. ſix ſols) heureuſement les habitans avertis par le fracas des deux nuits précédentes s'étoient retirés comme du temps de Pline, & il ne périt que peu de monde. Les ravages euſſent été bien plus conſidérables, ſi la bouche du volcan eût été inclinée du côté du midi au lieu de l'être vers le nord ; les pierres & les cendres auroient ruiné les belles habitations de Portici, de Réſina, de Torre dell' Annunziata, & de Torre

del Greco ; car il arriva des pierres jusqu'à Bénévent : la poussière brûlante alla jusqu'à Avessino & Montefuscolo, qui sont à huit lieues de la montagne, & même à Foggia, qui est à plus de vingt lieues.

Les cendres étoient d'abord dirigées par un vent de sud-est, du côté de la ville de Naples ; des globes de fumée répandoient une épaisse obscurité jusqu'au Sebeto, l'odeur du bitume étoit déjà insupportable dans les quartiers du Môle & de Ste. Lucie ; un brouillard sombre avoit enveloppé la partie basse de la ville, depuis les Carmes jusqu'à la Vicairie, & l'on se croyoit menacé d'un embrasement général. On n'entendoit que cris & hurlemens de toutes parts ; la confusion commençoit à se répandre parmi le peuple ; on enfonçoit les portes des églises, on demandoit le sang de S. Janvier, en menaçant de brûler le palais de l'archevêque ; on voloit les torches pour éclairer les images, & ceux qui espéroient profiter du désordre, travailloient à l'augmenter ; mais un vent de sud-oueſt, qui survint heureusement, transporta ces colonnes menaçantes du côté opposé, vers lequel la bouche du volcan étoit plus dirigée ; le tumulte duroit encore, mais la vigilance du prince de Jaci & le zèle du père Roch, parvinrent à calmer le peuple, & le roi n'épargna rien pour soulager les malheureux qui se réfugioient par milliers à Naples avec leurs enfans dans leurs bras.

Les jours suivans, il y eut encore des explosions, accompagnées de mugissemens & de secousses qui furent plus violentes dans les campagnes ; mais elles se terminèrent, le 21 Août, par une petite lave, la seule qui ait suivi cette longue & terrible éruption. Tous ceux qui avoient abandonné leurs maisons y revinrent, & l'évêque de Nola, M. Lopez, reçut des remerciemens du zèle qu'il avoit témoigné pour le soulagement de ses malheu-

reux diocéſains. A l'égard des matières que cette éruption a produites, M. Torcia annonce que M. de Bottis & M. de la Véga, ingénieur, s'occupoient à faire des recherches les plus détaillées ſur cette éruption & ſur ſes produits.

On trouve le détail de cette éruption de 1779, dans le Voyage pittoreſque de Naples, avec pluſieurs vues du Véſuve, une figure de la grande gerbe du 8 Août, & un extrait de la relation du père de la Torre; celle de M. Hamilton parut dans les Tranſactions de 1780, & dans le Journal de phyſique, Janvier 1781; celle de M. le duc de Belforte, dans le Journal de 1780; la figure de la gerbe eſt auſſi dans le livre de M. Torcia, & il y en a une plus grande faite par M. Louis Boily, graveur du roi de Naples.

Il n'y a rien eu de remarquable depuis 1779; mais au mois d'Octobre 1784, on voyoit des flammes, & l'on craignoit une éruption.

Après avoir fait en abrégé l'hiſtoire du Véſuve, je dirai quelque choſe de ſes phénomènes & de leur explication, en racontant le voyage & les obſervations que j'y ai faits.

Il y a trois chemins qui conduiſent au Véſuve: l'un eſt au nord, du côté de S. Sébaſtien & de Somma; le ſecond à l'occident, & il commence à Réſina; le troiſième à l'orient, du côté d'Ottaiano. Le chemin de Réſina eſt le plus fréquenté, mais il eſt le plus difficile.

Quand on part de Réſina, l'on emploie environ trois heures pour aller au ſommet; les mulets vont juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé ſur la plate-forme.

Le père de la Torre, qui connoiſſoit ſi bien ce pays-là, & qui avoit tant obſervé le Véſuve, eut la complaiſance de m'y conduire par S. Sébaſtien. Nous partîmes de Naples, en paſſant par *Strada nuova*, par le pont de la Magdelaine & par *S. Giovanni à Teduccio*; tournant enſuite à gauche au

commencement du village *de la Barra*, nous paſsâmes par les *Catini*, & nous arrivâmes à S. Sébaſtien; c'eſt une route d'environ deux heures en carroſſe. Là on quitte les voitures, & l'on monte à cheval, ou plutôt ſur des ânes, eſcortés par des payſans du village, pour arriver par des ſentiers étroits & montueux juſqu'à l'hermitage appelé *il Salvatore*, qui eſt ſur une éminence, preſqu'entre Somma & le Véſuve: il faut cinq quarts d'heures pour y arriver. Nous trouvâmes en chemin quelques parties de laves preſqu'enterrées & noirâtres. Cet hermitage, où nous nous reposâmes, étoit occupé par un hermite François, qu'on appeloit le frère Claude; il diſoit qu'il étoit d'Amiens, & que ſon nom étoit *Claude Velene*; ayant été obligé de quitter la France où il étoit dans le ſervice, il ſe retira ſur cette montagne vers 1750; il eſt mort en 1773, & il a été remplacé par un autre Picard qui avoit été perruquier & ſoldat. L'hermite reçoit les étrangers; on trouve chez lui du vin, des fruits & quelques rafraîchiſſemens proportionnés à ſon état: mais ceux qui ont envie d'y être bien traités, ont ſoin d'y faire porter des proviſions.

Nous continuâmes notre route à pied par des terres aſſez bien cultivées, dans un vallon formé par le Véſuve & par les montagnes de Somma & d'Ottaiano qui entourent le Véſuve, & y tiennent dans cet endroit par leur baſe; la montagne de Somma, que l'on voit au nord ou ſur la gauche, eſt formée d'une pierre, où l'on apperçoit des matières de volcans & des parties vitrifiées, avec beaucoup de points blancs, quartzeux, qui n'ont point été fondus. On y remarque, ainſi que dans la plupart des montagnes, des couches horizontales de pierre griſe, brune & quelquefois blanchâtre, qui avoient fait croire au père de la Torre que jamais cette partie n'avoit été embraſée comme le Véſuve; mais M. d'Arthenay, d'après M. Ser-

Digitized by Google

rao, p. 36, a ſoutenu que les pointes de Somma & d'Ottaiano ſont les reſtes d'un volcan plus étendu qui occupoit les trois montagnes, & c'eſt le ſentiment le plus général actuellement. M. Hamilton y a trouvé des couches de laves, & M. de Richeprey regarde cette hauteur de Somma comme ayant été autrefois l'unique ſommet du Véſuve.

Le ſommet du Véſuve eſt environ à quatre cent toiſes de celui de Somma, & ce vallon qui règne ſur environ la moitié de ſa baſe, a trois mille toiſes de longueur : ainſi le Véſuve à cette hautenr a environ ſix mille toiſes de tour, ou un peu moins de trois lieues ; le reſte de ſa circonférence eſt environné d'un chemin tortueux qui s'élargit vers le midi, & qu'on appelle *Atrio del Cavallo* ; le vallon & l'*Atrio* ſéparent la partie nue, ſtérile & ſablonneuſe du Véſuve, d'avec les vignes & les campagnes cultivées qui ſont plus bas ; ils ſont à-peu près à trois cent toiſes de hauteur ou à la moitié de la hauteur perpendiculaire du Véſuve.

Le Père de la Torre ne donnoit au Véſuve que trois cent toiſes, mais l'abbé Nollet en trouva cinq cent quatre vingt-treize ; M. de Sauſſure, en 1772, ſix cent dix ; M. le chevalier Shuckbourgh, ſix cent ſeize, *Philoſ. Tranſ.* 1777 ; & M. de Richeprey, ſix cent trente-deux ; ſavoir trois cent cinq juſqu'à l'endroit où les chevaux & les mulets ceſſent de pouvoir aller, & deux cent ſoixante-ſept juſqu'au cratère, & la même opération répétée deux fois n'a pas différé d'une toiſe. Ce nivellement a été fait en 1778, par le moyen d'une règle de deux toiſes, & d'un cordon qui, gliſſant dans des œillets, ſervoit à s'aligner.

La partie qui eſt du côté d'Ottaiano & la pente de Somma ſont couvertes de bois, de cultures & d'habitations ; les matières volcaniques augmentent la fertilité de la terre. L'on y trouve des cendres ſous la couche végétale & des laves à une plus grande profondeur.

Digitized by Google

La plus grande partie de ce vallon eſt remplie de pierres-ponces, de ſcories, de ſables brûlés, de laves en petits morceaux détachés, qui couvrent auſſi tout le reſte de la hauteur du Véſuve. On voit ſur la droite une grande étendue de laves en grandes maſſes irrégulières, noires, & par bouillons, qui coulèrent en 1737; enſuite on trouve celle de 1755, il y en a même à l'autre extrêmité de ce vallon du côté d'Ottaiano, dont la plus grande partie vient de cette éruption. Mais les laves de 1760 & 1767, ſont les plus remarquables actuellement.

C'eſt dans la partie du Véſuve placée au-deſſus du vallon & de l'*Atrio*, que ſont à différentes hauteurs, & juſqu'à un tiers de l'élévation au-deſſus de la plate-forme du vallon, les bouches formées dans différentes éruptions, par leſquelles il a coulé des torrens de laves, qui quelquefois ſe ſont arrêtés ſur la plate-forme, & quelquefois ont deſcendu beaucoup plus bas; mais on a peine à diſtinguer ces bouches que la lave, le gravier, & les éboulemens ont fermées. Le Père de la Torre a repréſenté les cinq bouches principales, ouvertes en 1751 & 1754, du côté d'Ottaiano, à la partie orientale du Véſuve, dans une des plauches qui ſont jointes à ſon hiſtoire.

La partie du Véſuve élevée au-deſſus de la baſe ou du vallon, qui ſépare Somma d'avec le cratère, a treize cent ſoixante toiſes de diamètre, & tout ce qui eſt au-deſſus paroît avoir été pouſſé par le volcan depuis l'an 79. M. de Richeprey, dans un mémoire manuſcrit qu'il m'a communiqué, l'évalue à cent vingt-ſix millions de toiſes cubes, & il eſtime deux cent ſoixante-ſix millions de toiſes cubes les matières de toutes les éruptions, depuis l'an 79 juſqu'en 1778.

Après avoir fait une lieue dans ce vallon, autour du Véſuve, en partant de l'hermitage, on trouve

Digitized by Google

un endroit où il eſt moins difficile de grimper que dans le reſte du vallon ; c'eſt-là que nous commençâmes à monter ſur ce ſable mouvant, dont les éruptions ont tapiſſé la montagne ; il eſt preſque impoſſible de s'y faire porter ; mais on peut ſe faire traîner ou ſoutenir par les payſans qui vous conduiſent, ou ſe tenir à leur ceinture en montant après eux ; on recule à chaque pas, on tombe, on ſe relève ; les ſouliers & quelquefois les pieds ſont déchirés, ou brûlés, ſi l'on rencontre de la lave nouvelle ; & quoiqu'il n'y ait que trois cent cinquante-cinq toiſes à monter ſur ce plan incliné, il faut plus d'une heure pour arriver. Cette cendre ne brûloit pas lorſque j'y allai, comme dans d'autres voyages que le Père de la Torre y avoit faits, par exemple en 1759.

Le gravier ſpongieux & brûlé, quoique plus léger que la pouzolane qu'on tire de la terre, s'emploie également pour bâtir ; les parties minérales, ferrugineuſes, calcaires, vitrifiées, &c. lui donnent une excellente qualité pour le ciment. Mais j'ai ramaſſé de la pouzolane à Rome, qui paroit également vitrifiée.

Il y avoit deux heures & demie que nous étions partis de l'hermitage du Salvatore, lorſque nous arrivâmes à la plate-forme, qui étoit autrefois le ſommet du Véſuve, au-deſſus de laquelle il n'y a plus qu'une petite montagne de quatre-vingt pieds de hauteur, & de deux cent pieds de pente, formée dans l'éruption de 1755. Cette plate-forme eſt preſque toute couverte de ſoufre, & de ſels qui tombent en efflorescence ; le terrain y étoit chaud, & l'on y voit ſortir la fumée par différentes crevaſſes. Un coup de vent qui mêla toute cette fumée, dans le temps que nous y étions, nous plongea dans un tourbillon ſuffocant, qui heureuſement ne dura pas, mais qui nous tint quelque temps dans un aſſez grand embarras. Ces

petites émanations, qu'on appelle *Fumarole*, ſont chaudes, humides comme celles de la Solfatare, & dépoſent du ſoufre & du ſel ammoniac ſur les parois de ces crevaſſes : une chaîne de montre en acier que j'avois alors y fut ternie & rongée par la vapeur du Véſuve.

La plate-forme dont je parle a environ cinq cent pieds de largeur, tout autour de la petite montagne ; celle-ci avoit quatre mille ſix cent & vingt pieds ou ſept cent ſoixante-dix toiſes de tour à ſa baſe, ſuivant les meſures du Père de la Torre, priſes au mois d'avril 1755, quatre-vingt pieds de hauteur d'un côté, & quatre-vingt-ſeize de l'autre, & environ deux cent pieds de longueur ſur ſon côté, à cauſe du talus ou de l'inclinaiſon de ce côté, mais elle doit avoir augmenté depuis ce temps-là. Ce fut le 20 Janvier 1755, à la ſuite de l'éruption qui étoit arrivée le 2 Décembre précédent ſur le côté du Véſuve, que le ſommet du volcan commença à jeter en l'air beaucoup de pierres, de ſable ardent, & de matières, qui s'amoncelèrent peu-à-peu au-deſſus de la plate-forme, & donnèrent naiſſance à cette petite montagne que l'on apperçut de Naples le 22 Janvier 1755, & qui continua de croître les jours ſuivans ; ſa partie orientale qui regardoit Ottaiano tomba au mois de Mars 1759, comme je l'ai dit.

Quand on eſt au ſommet de cette petite montagne, on apperçoit le baſſin du Véſuve, ou le foyer intérieur, qui eſt ordinairement embraſé, mais qui change ſi ſouvent de forme, qu'il eſt preſque impoſſible d'en dire quelque choſe de précis ; avant l'éruption de 1631, cet entonnoir étoit rempli d'arbres & de verdure ; au fond il y avoit une plaine & une eſpèce de pâturage ; le bord ſupérieur avoit cinq milles de circonférence. Sorrentini. Liv. I. Ch. XV.

Dans l'hiſtoire de M. Serrao, imprimée en 1737,

il paroît qu'on n'oſoit point alors deſcendre dans le cratère ; cependant au mois de Juillet 1749, M. Rigade, muſicien attaché à M. le marquis de l'Hôpital, accompagné de pluſieurs domeſtiques de la maiſon & de pluſieurs payſans, y deſcendit. *Mémoir. de l'acad.* 1750.

Le Père de la Torre y étoit auſſi deſcendu le 22 Mai 1752, auſſi-bien que M. Randon de Boiſſet, qui a fait deux fois le voyage d'Italie avec toute la curioſité d'un ſavant ; ils virent dans l'intérieur beaucoup de crevaſſes, d'où il ſortoit une fumée très-humide & très-chaude ; le fond étoit recouvert d'une matière jaune en-deſſus, & blanche en-deſſous, épaiſſe d'environ un doigt, poreuſe & irrégulière ; ſous cet enduit on voyoit une matière calcinée qui paroiſſoit contenir beaucoup de ſoufre ; & ſous cette matière la maſſe naturelle de la montagne, ſemblable à une pierre preſque vitrifiée. D'ailleurs, la diſpoſition des bancs de pierre paroiſſoit être la même que dans les montagnes ordinaires, & non point celle de matières qui auroient été jetées en l'air & bouleverſées par un volcan ; cela pouvoit faire croire que l'éruption ſouterraine n'avoit pas donné naiſſance à la montagne entière ; cependant pluſieurs auteurs l'ont penſé, & l'on a reconnu que la lave eſt ſouvent diſpoſée par couches, comme la plupart des pierres calcaires.

Le tour de ce cratère avoit environ neuf cent toiſes, en bas comme dans le bord ſupérieur, & cent pieds de profondeur (1) ; dans ce fond de baſſin, où il étoit poſſible de deſcendre, on voyoit des ouvertures profondes & inacceſſibles, dont une laiſſoit voir la diſpoſition intérieure des couches de la montagne. La principale ouverture étoit celle du gouffre, d'où ſortoit une épaiſſe fumée, dont

(1) En 1778, M. de Richeprey trouva la profondeur de cent trente-cinq pieds, & la ſurface du cratère, deux mille quatre cent ſoixante-dix-huit toiſes quarrées.

Digitized by Google

l'odeur étoit ſulfureuſe, pénétrante & dangereuſe; la croûte de ce plan intérieur, ou la voûte ſur laquelle on marchoit, avoit pluſieurs ouvertures, & dans quelques endroits n'avoit pas plus de dix pouces d'épaiſſeur, cela n'empêcha pas le Père de la Torre d'y deſcendre encore le premier de Juillet 1752; il trouva que l'ouverture de l'abyme s'étoit élargie, & occupoit preſque le tiers du plan intérieur.

Le 16 Octobre, il retourna dans cet entonnoir du Véſuve, & la fumée qui ſortoit du gouffre ſe dirigeant un peu de côté, il monta ſur une petite éminence de douze à treize pieds, qui faiſoit une ſaillie ſur le gouffre, d'où il voyoit perpendiculairement au-deſſous de lui le feu qui étoit au fond de l'abyme, ſemblable à un vaſte fourneau de verrerie; il y jeta une pierre, pour juger par le temps qu'elle emploiroit à deſcendre de la profondeur du foyer; mais elle n'avoit pas fait les deux tiers du chemin, que l'intrépide obſervateur fut ſaiſi par un tourbillon de fumée qui alloit le ſuffoquer, comme Pline, dont il ſuivoit ſi bien l'exemple; il fut forcé de ſe jeter avec précipitation au bas de cette éminence, malgré le danger d'une pareille chûte; il jugea ſeulement par le chemin que la pierre avoit fait en cinq ſecondes, que le foyer devoit être à une profondeur de quatre-vingt-dix toiſes.

M. Serrao en 1737 eſtimoit à-peu-près la même profondeur. M. l'abbé Nollet, en 1749, jugea de quarante toiſes la hauteur à laquelle s'élevoient dans le baſſin les matières fondues, ou les blocs de pâte qui étoient lancés au-deſſus du foyer. Mém. de l'acad. 1750. Il paroîtroit par-là que le foyer a peu de profondeur; d'un autre côté M. Hamilton combat l'avis de M. de Buffon, qui croyoit les foyers des volcans peu profonds; mais il me ſemble du moins que le foyer du Véſuve eſt dans le corps de la montagne, & plus élevé que le niveau

de la mer ; c'eſt la ſeule conſéquence générale que l'on puiſſe tirer des obſervations précédentes. En 1755, le fond intérieur du cratère étoit tellement élevé, qu'il n'étoit qu'à vingt-trois pieds du bord, & qu'on y deſcendoit commodément ; mais il eſt rare que la fumée laiſſe appercevoir le gouffre comme on le voyoit en 1725 ; on ſe contente d'y jeter des pierres pour juger de ſa profondeur, qui n'eſt pas conſidérable ; & l'on y entend quelquefois un bruit ſourd, ſemblable au mugiſſement profond d'un vent chaſſé avec force par les vapeurs raréfiées.

En 1765 ce baſſin étoit preſque rempli, il n'y reſtoit qu'un précipice ou vuide cylindrique, & le bord de ce gouffre avoit neuf cent trente-ſept toiſes de tour, ſuivant le Père de la Torre qui l'avoit meſuré pluſieurs fois.

Le bord de l'entonnoir avoit une épaiſſeur de quatre pieds plus ou moins, ſur laquelle on pouvoit tourner aiſément, & d'où l'on pouvoit deſcendre dans le gouffre quand la fumée n'étoit pas fort abondante, à une profondeur d'environ cent pieds ; quoique la deſcente fût preſque verticale, les irrégularités du terrain & les pierres qui faiſoient ſaillie fourniſſoient le moyen d'y aller.

Mais ce cratère change de face à chaque éruption : en 1770 & 1775 il ne préſentoit qu'un monticule entouré de deux foſſés, dans leſquels on pouvoit deſcendre facilement, au rapport de M. de Richeprey.

En 1778, au fond du cratère, on voyoit un cône noir peu élevé, au ſommet duquel étoit une principale bouche, & une plus petite ſur la pente occidentale ; il s'élançoit de chacune de ces ouvertures des ſcories embraſées ; une minute avant leur éruption, on entendoit un mugiſſement ſemblable à celui d'un fluide bouillant, & l'exploſion étoit accompagnée d'un bruit comparable à un coup de canon, qui s'entendoit à deux milles du cratère.

Digitized by Google

L'intérieur de ce baſſin paroît quelquefois tapiſſé de pluſieurs couleurs différentes : le jaune qui vient d'un ſoufre décompoſé & friable ; le blanc qui vient d'un ſel alumineux ; le verd produit par les parties cuivreuſes ou pyriteuſes & vitrioliques ; enfin, le gris provenant du fer qui y abonde.

Il arrive quelquefois qu'au lieu de feu l'on voit de l'eau au fond de l'entonnoir ; il y avoit, en 1737, un petit lac qui en couvroit preſque la moitié, du côté du midi ; cette eau, ſuivant M. Serrao, paroiſſoit être une eau de pluie. Pour appuyer cette idée, il obſerve que la quantité de pluie qui tombe annuellement à Naples, eſt de vingt-neuf pouces de France (1), ſuivant les obſervations faites pendant dix ans par Dom Cirillo, enſorte que la bouche du Véſuve, qui avoit 109400 toiſes de ſuperficie, recevoît chaque année quarante-cinq mille toiſes cubes d'eau ; il eſt vrai qu'il ne pleut pas autant ſur la montagne qu'il pleut au bord de la mer ; mais auſſi il y a beaucoup d'eau qui ſe filtre d'ailleurs au travers de la montagne, & qui pénètre dans l'entonnoir du Véſuve.

C'eſt cette eau, qui probablement fournit une partie des vapeurs & de la fumée que l'on voit s'élever du Véſuve. Après de grandes pluies, le feu paroît ſe calmer & ſe concentrer ; quand la pluie eſt ceſſée, le feu ſe dilate & ſe ranime, & ſouvent quelques mois après ces grandes pluies, l'entonnoir paroît embraſé dans pluſieurs endroits ; mais je ne

(1) On eſt étonné de voir qu'il tombe vingt-neuf pouces d'eau à Naples, tandis qu'il n'en tombe que dix-ſept, année commune, à Paris : mais on en a vu bien davantage entre Modène & Luques, voyez le Tome II.

Udine dans le Frioul, eſt auſſi un endroit où il pleut bien davantage ; en 1782, il y a tombé ſoixante-un pouces d'eau, ſuivant M. Toaldo ; cette ville eſt ſituée dans un demi-cercle de montagnes ouvert au Sirocco, ou S. E. A Saint-Domingue, on a obſervé juſqu'à cent quatre-vingt pouces d'eau en 1783, ſuivant M. le Febvre des Hayes.

puis

puis croire, comme le Père de la Torre & M. Serrao, que cette eau de la pluie ſoit ſuffiſante pour expliquer les torrens d'eau qu'on a vu ſortir dans certaines éruptions, comme celles de 1631 & de 1698; on vit la même choſe au volcan de Cotopaxi en 1742. Voyez la Condamine & Bouguer, page 69, & au mont Etna en 1751. Le fait eſt arrivé trop ſouvent, & il eſt atteſté avec trop de circonſtances pour qu'on puiſſe en douter. Voyez M. d'Arthenay, Mém. préſentés, &c. Tom. IV, p. 273. La mer qu'on a vu preſque toujours ſe retirer, le goût ſalé des eaux qu'on a vu ſortir du Véſuve, & le volume immenſe de ces torrens, tout me porte à croire, avec M. d'Arthenay & M. l'abbé Nollet, que l'eau de la mer pénètre juſque dans le baſſin, ou par ſon poids, ou par la preſſion de l'air extérieur; qu'elle s'y convertit en vapeurs, & produit une partie de la violence des éruptions, de même que l'eau qui en ſort. Ces vapeurs, lorſqu'elles s'élèvent & qu'elles ſont condenſées dans l'atmoſphère, peuvent cauſer auſſi les grandes pluies qui ont accompagné ou ſuivi plus d'une fois les éruptions sèches du Véſuve.

Lecmann, dans ſon art des mines, & Seip, dans ſa deſcription des eaux de Pyrmont, expliquent auſſi les volcans par le moyen des eaux de la mer, qui décompoſent les pyrites, ces compoſés de fer & de ſoufre, répandus partout dans le ſein de la terre; c'eſt le ſentiment de Henckel dans ſa Pyritologie. Les eaux de la mer, qui ſont viſqueuſes & ſalées, ſont plus propres que d'autres à produire l'inflammation des volcans, & l'on trouve en effet près de la mer preſque tous les grands volcans de l'Europe. Le ſel que contiennent les eaux de la mer peut lui-même y contribuer: on ſait que les cuiſiniers jettent du ſel ſur les charbons, pour rendre la braiſe plus ardente (1).

(1) Les chimiſtes modernes ont démontré que l'air pur, ou déphlogiſtiqué, eſt un des principes de tous les acides; celui

Pline rapporte que la mer parut quitter le rivage de Misène dans l'éruption de 79 ; on a dit la même choſe de quelques autres éruptions, mais il a pu arriver que ce ne fût qu'une eſpèce d'oſcillation produite par la ſecouſſe du tremblement, un balancement de la maſſe des eaux, plutôt qu'un appauvriſſement ou un deſſéchement produit par l'engouffrement d'une partie de la mer ; je ne vois pas qu'on puiſſe ſuppoſer ſous le Véſuve des gouffres aſſez profonds pour recevoir tout-à-coup un ſi grand volume d'eau, dont l'Océan répareroit à chaque inſtant la perte, plus vîte qu'elle ne pourroit ſe produire.

Le ſoufre eſt la première cauſe de l'incendie d'un volcan ; on ne connoit rien dans la terre de plus inflammable que le ſoufre : or l'odeur de ſoufre eſt très-reconnoiſſable dans la fumée du Véſuve ; l'exiſtence du ſoufre dans cette montagne eſt évidente, on le trouve ſublimé ſur toutes les pierres voiſines du cratère.

Pour allumer ce ſoufre intérieur de la terre & le mettre en mouvement, il ſuffit qu'il s'y mêle du fer avec un peu d'eau, ce mélange s'échauffe promptement ; le contact de l'air favoriſe ſa combuſtion, & il s'en dégage bientôt une flamme très-vive.

Lemery appliquant dans ſa chimie la préparation du ſafran de Mars, fait voir comment elle ſert à donner une idée de la formation des volcans, & dans les Mémoires de l'académie pour 1700, il raconte une autre expérience qui la rend encore plus ſenſible. Il mit en été dans un grand pot cinquante livres d'un mélange de fer & de ſoufre pulvériſé, réduit en pâte avec de l'eau ; il plaça le pot dans un creux qu'il avoit fait faire dans la terre à la campagne ; il le couvrit d'un linge & enſuite de terre,

qui eſt contenu dans l'acide du ſel marin, paroît être la cauſe de l'intenſité que ce ſel occaſionne dans les corps combuſtibles embraſés.

à la hauteur d'environ un pied ; il apperçut huit ou neuf heures après que la terre ſe gonfloit, s'échauffoit & ſe crevaſſoit, il en ſortit des vapeurs chaudes & ſulfureuſes, & enſuite quelques flammes qui en élargirent les ouvertures & répandirent tout autour une poudre jaune & noire ; il ne reſta dans le pot qu'une poudre noire & peſante, qui étoit de la limaille de fer dépouillée de ſon phlogiſtique. Voyez les Mémoires pour 1760, pag. 467. Lehmann dans ſon art des mines, imprimé à Paris en 1759, Tome II, pages 273 & 325, & Tome III, page 427, dit que les pyrites ſulfureuſes s'allument par le contact de l'air & de l'humidité. Il y a même une pyrite appelée *Coco*, dont parle Alfonſe Barba, qui quelquefois crève avec fracas. Si l'on mêle de la limaille de fer, de l'acide vitriolique, & de l'eau dans un grand matras dont le col ſoit fort long, & qu'on agite le vaiſſeau, les vapeurs qui en ſortent s'allument à l'approche d'une bougie ; c'eſt l'air inflammable dont on fait un ſi grand uſage depuis 1783. Les charbons de terre entaſſés s'enflamment d'eux-mêmes en été, lorſqu'à des pluies il ſuccède un beau ſoleil ; mais ce ſont ceux qui contiennent des pyrites. Lecmann, Tome III, page 435.

On a vu s'enflammer d'elles-mêmes les matières qui avoient éprouvé une fermentation conſidérable, comme du foin dans les greniers, des toiles dans les magaſins de la marine. Hiſtoire de l'académie pour 1757. Il y a dans la chimie un grand nombre de matières dont le mélange produit l'effervescence, la chaleur, l'inflammation, & qui font voir différentes manières d'expliquer l'embraſement des volcans. Ces effervescences ſe font en un inſtant dans nos atteliers ; elles exigent pluſieurs ſiècles dans le ſein de la terre, où les matières ſont moins pures & moins rapprochées ; mais les principes & le méchaniſme ſont à-peu-près les mêmes. Si l'on mêle de l'eſprit de nitre fumant avec l'huile de vitriol,

& qu'on verſe ce mélange ſur une huile diſtillée, comme celle de térébenthine ou de canelle, le feu y prend, & en général les acides enflamment les matières huileuſes. Le pyrophore de Homberg, fait avec de la farine & de l'alun, prend feu de lui-même dès qu'on l'expoſe au grand air, par l'humidité qu'il abſorbe. Voyez les Mémoires préſentés, &c. Tome III, p. 180; les Leçons de phyſique de Nollet, Tome IV; la Chimie de Boërhaave, & les Additions de Muſchenbrock aux expériences de l'académie *del Cimento*.

Cette fermentation ayant produit de la chaleur dans le ſein de la terre, elle convertit en vapeurs l'eau qui ſurvient par filtration, & cette eau convertie en vapeurs occupe un eſpace quatorze mille fois plus conſidérable que l'eau fluide; la force de ces vapeurs eſt alors prodigieuſe: qu'on en juge par l'éolipyle ou par les pompes à feu, où une ſimple chaudière d'eau bouillante produit aſſez de force pour mouvoir un balancier énorme, chargé de deux piſtons. Il n'eſt donc pas étonnant que ces vapeurs produiſent un ſoulèvement & une exploſion des matières qu'elles rencontrent; c'eſt ainſi que ce volcan a lancé quelquefois des maſſes de pierres qui peſoient des milliers, & on en voit quelques-unes ſur le chemin du Véſuve, quand on y monte du côté de Réſina & de Pugliano.

Qu'on réfléchiſſe ſur l'effet que produiſent l'air, le feu ou la vapeur qui ſe dégage des grains de la poudre à canon, ou l'effet bien plus violent de la poudre fulminante, compoſée de ſalpêtre & de ſoufre, mêlés avec un alkali fixe, & l'on n'aura aucune peine à comprendre l'effet des volcans. Il n'y a que la grandeur du fourneau qui produit la grandeur des effets: l'imagination n'y eſt point accoutumée par les petits effets de nos petites expériences, elle s'étonne à la vue des exploſions du Véſuve; il n'y a cependant de différence que du petit au grand.

Digitized by Google

Il y a des volcans dans tous les pays du monde, parce qu'il y a par-tout du ſoufre & des minéraux. La Cordelière du Pérou & du Chili, pluſieurs isles de la mer du Sud & de la mer des Indes, de l'Archipel, des Canaries, des Tercères & des Açores, ſont parſemées de volcans, ou éteints, ou encore enflammés. On en trouve dans les isles de Lipari, dont M. Dolomieu a donné une deſcription, à Corfou & en Ethiopie ; il y en a en Islande, en Suède, en Norwège, en Ecoſſe ; M. Raſpe en a trouvé dans le pays de Heſſe ; M. le baron de Born dans la Bohême ; M. le baron de Dietrich dans le Briſgaw ; M. Gerland dans la Siléſie ; au milieu même de la France, en Auvergne & en Vivarais, on voit les marques des anciens volcans. M. Guétard y a reconnu des laves toutes ſemblables à celles du Véſuve. Mém. de l'acad. pour 1752 ; M. Faujas de S. Fond, Traité des volcans éteints du Vivarais ; M. Giraud Soulavie, hiſtoire naturelle de la France méridionale.

M. Montet a trouvé auſſi les laves de pluſieurs volcans éteints, dans le bas Languedoc, & Montpellier en eſt pavé, Mém. de 1760, page 468 ; il y en a ſurtout beaucoup du côté de Pézénas & d'Agde ; on y trouve le baſalte ſemblable à celui dont il eſt parlé dans Pline, dans la continuation de la lithogéognoſie de Pott, p. 219, & dans les Tranſ. Phil. Tome XLVIII, p. 226 & 238.

Il y a dans l'Allemagne des mines de charbon qui ſe ſont allumées, voyez M. Lehmann dans l'art des mines, Tome I. page 329 ; Pline, L. II. Ch. 79, 80, 81, 82, 84 ; Agricola, *de ortu & cauſis ſubterraneorum*, Lib. II. Cap. 20.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

De la nature des laves du mont Véſuve.

LA lave, en italien *Lava*, cette matière qui eſt ſortie en ſi grande quantité dans les éruptions du Véſuve, reſſemble extérieurement au fer fondu; mais en-dedans l'on voit que ce n'eſt qu'une ſorte de vitrification opaque, dont l'aſpect eſt ſemblable à celui d'une pierre d'aimant. Quand elle eſt polie, elle approche de la ſerpentine, avec cette différence qu'elle ne tire pas tant ſur le verd.

La lave a la conſiſtance d'une pâte ou bouillie épaiſſe quand elle ſort du volcan; elle coule lentement, & s'étend avec peine quand elle eſt refroidie; les torrens qu'elle forme reſſemblent, ſuivant la comparaiſon de M. de la Condamine, à une mer de matière épaiſſe & tenace, dont les vagues commenceroient à ſe calmer:

Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam
Flammarumque globos liquefactaque volvere ſaxa.
Georg. I. Æn. 3. v. 576.

Le mouvement intérieur du feu dans les laves ardentes ſoulève les parties déjà conſolidées, & forme les éminences que l'on voit à la ſurface des torrens de laves. Certains endroits reſſemblent à des cables de vaiſſeaux, pliés en rond. Si, quand elle eſt encore coulante, on la ſoulève avec un bâton, elle ſe gonfle auſſitôt & devient poreuſe à raiſon de ſon état de demi-vitrification. C'eſt ainſi qu'on a vu, en 1760, les ardoiſes de Royaumont, frappées du tonnerre, ſe dilater, ſe bourſoufler, juſqu'à prendre huit à neuf lignes d'épaiſſeur, & à pouvoir nager ſur l'eau. Hiſtoire de l'académie, 1760.

Digitized by Google

On voit auſſi que la lave exerce ſouvent une très-grande force expanſive, elle forme des ondes, des cavités, des pointes, des grottes, des eſpèces d'aqueducs, & elle ſoulève la plate-forme de l'entonnoir du Véſuve, juſqu'à la porter preſqu'à l'orifice ſupérieur, comme cela eſt arrivé en 1755, depuis le 23 Février juſqu'au 6 Juillet, & en 1767.

On apperçoit dans la lave des parties de fer & des parties de pierres; mais les particules métalliques ſont en petite quantité, puiſque la lave pèſe un neuvième ou un dixième de moins que la pierre naturelle du Véſuve. La lave agit ſur la bouſſole, ce qui prouve qu'elle contient du fer. L'abbé Nollet ajoute, qu'étant au bord du baſſin, il reſpiroit une odeur ſemblable à celle du fer diſſous dans de l'eſprit de ſel. Les pyrites du Véſuve étant analyſées donnent du fer très-pur; M. Cadet en a trouvé dans la lave, qu'il avoit pulvériſée avec beaucoup de peine, comme nous le dirons bientôt; les cendres même du Véſuve contiennent du fer qui eſt attirable par l'aimant. En général, toute lave eſt une pierre mélangée, formée d'une pâte plus ou moins avancée dans ſa vitrification, & dans laquelle on trouve des fragmens de différentes ſubſtances pierreuſes.

La lave eſt plus ou moins facile à fondre; cela vient de ce qu'elle eſt dans un état fort voiſin de celui de verre, mais qu'elle renferme trop de parties réfractaires, qui ne ſont pas ſuſceptibles d'une parfaite vitrification. L'abbé Nollet regardant le fourneau du Véſuve en 1749, dans un temps où depuis un an l'embraſement ne ceſſoit d'augmenter, vit que les maſſes ardentes que lançoient la vapeur & la flamme étoient une eſpèce de pâte qui ſe déchiroit en l'air, changeoit de forme, & en retombant ſur le rocher, s'applatiſſoit comme de la boue épaiſſe; ce qui prouve combien la vitri -

fication eſt imparfaite, même dans le centre de l'embraſement.

Depuis quelques années on fait en Languedoc des bouteilles de verre avec la lave des volcans éteints ; ce verre eſt noir, léger & dur, & on trouvera cette matière en abondance dans pluſieurs provinces de France.

Suivant les expériences de M. Cadet, la poudre de lave ſe diſſout dans tous les acides, mais ſurtout dans l'acide vitriolique, avec lequel elle fait une vive effervescence (1). Si l'on mêle cette diſſolution avec de l'eſprit de vin, & qu'on y mette le feu, la flamme prend une belle couleur verte; l'alkali volatil donne une couleur bleue à cette diſſolution, ce qui prouve qu'elle contient un peu de cuivre. Cette même diſſolution filtrée & évaporée donne des cryſtaux de vitriol de mars très-réguliers, des cryſtaux d'alun, & un ſel en petites aiguilles ſoyeuſes, qui ne peut ſe diſſoudre dans l'eau froide, & qui paroît formé par l'union de l'acide vitriolique & d'une terre calcaire contenue dans la lave ; il eſt donc probable que la matière de la lave contenoit des terres, vitrifiable, argilleuſe & calcaire, ainſi que des pyrites ; la violence du feu en ayant enlevé le ſoufre, c'eſt-à-dire, le phlogiſtique & l'acide vitriolique, a fondu la terre vitrifiable à l'aide de la terre calcaire qui y étoit contenue, & dont on rencontre encore quelques veſtiges dans la lave, & il s'eſt formé un verre opaque coloré par le fer & le cuivre. On peut voir des expériences à ce ſujet dans l'Hiſtoire de l'académie, 1761, page 63, & dans les œuvres de Bergman, une belle analyſe ſur les produits volcaniques.

(1) Il y a pourtant un phyſicien de Naples, qui aſſure que la lave ne ſe diſſout point dans les acides, & que l'effervescence ne vient que de quelques parcelles de terre ou de pierre calcaire, qui ordinairement s'y trouvent mêlées ; mais les expériences ſuivantes me paroiſſent décider le contraire.

Digitized by Google

M. Montet, habile chimiſte de Montpellier, a trouvé du ſoufre pur dans la ſublimation de la lave du Véſuve (1).

La qualité un peu ſpongieuſe de cette lave la rend très-propre à ſervir de pavé ; elle eſt fort dure, elle n'eſt point gliſſante. Auſſi la ville de Naples en eſt pavée, & les anciennes villes de Herculanum & Pompeii l'étoient déjà. On s'en ſert pour bâtir certains édifices auxquels on veut donner plus de ſolidité ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que Rome même & toute la voie Appienne, depuis Rome juſqu'à Radicofani, ſont pavées auſſi de laves ſemblables, tirées d'anciens volcans, comme M. de la Condamine l'a obſervé en 1755. Mémoires de l'académie, 1757, page 375.

Cette lave dure, compacte, homogène, bleuâtre, eſt une eſpèce de baſalte, moins dur que celui d'Egypte, mais qui fait du feu au briquet ; ſa peſanteur ſpécifique eſt moindre d'environ un dixième que celle des pierres naturelles du Véſuve. On n'en trouve pas qui ſoit criſtalliſé en figures régulières comme celui de la chauſſée des Géans, de l'Etna, du Languedoc, & de quelques autres volcans éteints, peut-être faudroit-il qu'il ſe fût refroidi dans le gouffre même du Véſuve, ou, ſuivant M. de Buffon, dans une eau qui eût ſaiſi la matière ardente & encore molle ; mais on en trouve

(1) M. le commandeur de Dolomieu aſſure avoir trouvé de l'acide vitriolique pur & criſtalliſé, dans une grotte du mont Etna, dont on tiroit autrefois du ſoufre. M. Vandelli (*de Therm. Patav.*) dit avoir trouvé l'acide vitriolique, pur & fluide, dans les environs de Sienne & de Viterbe ; Bergman le cite dans ſa ſciagraphie. M. Baldaſſari aſſure qu'il l'a rencontré pur, concret & criſtalliſé, dans une grotte des bains de S. Philippe, à dix lieues de Sienne. Journal de phyſique, 1776, Tome VII, page 395. Mais M. Kirwan, dans ſes élémens de minéralogie, 1785, p. 178, dit que les obſervations ſubſéquentes de M. Muray, ont pleinement démenti ce fait, & il cite les Mémoires de Stockholm, Tome XXXVII.

Digitized by Google

en piles verticales de quatre à cinq pieds de large ; il y en a de douze & de vingt-huit faces, ſuivant M. de Richeprey ; on en trouve en boules, ſurtout à l'endroit de l'éruption de 1767, d'autres en forme de cables tordus.

Il y a une lave boueuſe, tendre, appelée *taſa* ; elle ſemble avoir été formée par des courans d'eau bouillante, remplie de pierres-ponces, de ſables noirs, & d'autres matières volcaniques. On trouve des tombeaux antiques, bâtis avec ces laves, & qui ne ſont pas fort altérés. On a creuſé dans cette lave tendre des grottes ſouterraines : il y en a une très-étendue entre Portici & Torre del Greco, au-deſſus du chemin qui va vers le Véſuve, & elle conduit à la plus belle carrière de laves qui ſoit en exploitation.

Ces laves contiennent toutes des criſtaux de ſchorl, matière vitrifiable, brillante, tranſparente ; ils ſont blancs, noirs, verds ou rouges. Il y en a dans les laves, les pierres-ponces, les cendres ; il y eſt en maſſe, en aiguilles ; quelquefois ces criſtaux baſaltiques, qu'on appelle ſchorl depuis quelques années, ne font point effervescence avec les acides ; ils ont une figure priſmatique, romboïdale, ou à-peu-près. Linnæus les met avec les borax ; la tourmaline, qui s'électriſe par la chaleur, paroît être un ſchorl d'un rouge jaunâtre. Voyez Franklin, Tome I, page 198.

Ces ſchorls de différentes couleurs font dire aux habitans, qu'il n'y a pas de pierres précieuſes qui ne ſe trouvent au Véſuve, mais ces pierres ont ſouvent très-peu de dureté ; il y en a même de farineuſes qui ſe réduiſent en pouſſière dans les doigts. M. Ferber croit qu'elles ſont le produit du feu ; M. Faujas les attribue à l'eau, parce qu'il en a trouvé dans des matières qui n'ont point éprouvé l'action du feu, & que la lave même qui en contient, ne paroît pas avoir éprouvé un feu aſſez violent.

Digitized by Google

On trouve auſſi au Véſuve des grenats, des calcédoines, des zéolites, des criſolites, ou pierres jaunes en priſmes octaëdres, terminés par des pyramides, & quelques autres criſtaux, que M. l'abbé Galliani met au rang des topazes & des bérils, ou aiguemarines; enfin des cailloux verds ou jaunes, plus durs que les ſchorls, mais moins réguliers. Au reſte, ces matières ont été décrites trop imparfaitement pour qu'on puiſſe bien les diſtinguer.

On fait avec ces ſortes de laves, des bagues, des boucles d'oreilles, des tabatières qui coûtent juſqu'à mille francs, quand il y a des morceaux ſinguliers, où ſe trouvent des accidens rares comme des points rouges ou verds d'une belle couleur.

On fait auſſi avec la lave des taſſes, des tables, des chambranles de cheminées, & des ſuites d'échantillons, en choiſiſſant des laves de toute ſorte de couleur. M. Guétard en cite une de M. Guenée, où il y avoit quarante-cinq petits quarrés de diverſes nuances, pointillés, brocatelés en blanc, jaune, gris, olivâtre, plus ou moins foncés, ce qui faiſoit un aſſortiment très-curieux.

Ce travail des laves eſt très-long, car cette matière réſiſte à l'acier; & quand on veut la réduire en poudre, elle mord ſur les pilons les plus durs.

M. de la Condamine n'a point trouvé de lave de cette eſpèce en Amérique, quoiqu'il ait ſouvent campé des ſemaines & des mois entiers ſur les volcans de Pitchincha, de Chimboraço & de Cotopaxi; cependant l'eſpèce de criſtal noirâtre, appelée vulgairement au Pérou *piedra de Gallinaço*, n'eſt autre choſe qu'un verre formé par les volcans, ce qui prouve ſeulement que les matières de ces montagnes ſont plus fuſibles que celles du Véſuve, & plus diſpoſées à la vitrification; mais il ajoute qu'il n'a point vu la montagne de Sangaï, de laquelle il coule un torrent de feu. Depuis ſon voyage ſur Cotopaxi, l'on a vu ſortir, en 1743, des flots

de matières enflammées & liquides. Il y avoit alors deux ſiècles que ce volcan n'avoit jeté ; les bords du cratère étoient couverts de neige juſqu'à huit-cent toiſes au-deſſous du ſommet tronqué de Cotopaxi. Nous ne ſavons pas ſi cette lave reſſemble à celle du Véſuve.

La pierre de gallinace, dont nous venons de parler, reſſemble parfaitement à la pierre obſidienne de Pline, ſur laquelle M. le comte de Caylus a donné un Mémoire à l'académie des inſcriptions en 1760 ; il prouve, d'après les expériences, que c'eſt une eſpèce de verre métallique, ou comme le préſume M. Guétard, un verre formé par la fuſion des glaiſes métalliques, une ſubſtance analogue au laitier que l'on trouve dans les fourneaux à fer, & qui eſt une demi-vitrification ou une écume mêlée de métal & de matières vitrifiées, due principalement au quartz fuſible de la mine.

La lave qui ſort quelquefois par la bouche ſupérieure du Véſuve, n'eſt jamais d'une vitrification parfaite, ni même la lave qui ſort par les flancs de la montagne ; parce que la matière trop fluide ne ſauroit être lancée en maſſe auſſi loin que celle qui a quelque conſiſtance, & ſurtout auſſi loin que les pierres enlevées par l'exploſion.

La matière ſpongieuſe que le Véſuve lance ſouvent, auſſi-bien que celle qui eſt à la ſurface des laves, quoique poreuſe, eſt de la même nature que la lave ; elle eſt quelquefois jaune au-dehors & blanchâtre au-dedans. C'eſt une pierre preſque vitrifiée, que l'on connoît ſous le nom de ſcorie de volcan ; quand elle eſt réduite en poudre & bouillie dans l'eau, elle lui donne à peine un petit goût ſalé ; mais elle devient plus blanche, & l'on y apperçoit des particules brillantes qui paroiſſent talqueuſes ; le Père de la Torre en a vu qui, ſous un volume égal, peſoit un ſeptième de moins que la pierre naturelle du Véſuve ; il y en a qui ſont

Digitized by Google

extrêmement poreuſes, & qui ſervent à faire des voûtes fort légères, comme nous l'avons remarqué à l'occaſion de Baies.

La cendre du Véſuve, ou la lave ancienne qui a couvert Herculanum, quoiqu'extrêmement ſubdiviſée, approche beaucoup de la nature de la lave pierreuſe & ſolide dont nous venons de parler; vue au microſcope, elle paroît contenir des particules ſalines, tranſparentes, des parties brillantes, & de petits grains noirs. Lorſqu'on en met dans le feu, elle donne d'abord une flamme bleue, mais ſans odeur de ſoufre; pulvériſée & bouillie dans l'eau, elle prend à peine un petit goût ſalé.

M. Nollet regardoit auſſi cette cendre comme une lave ordinaire, qui dans une fuſion plus parfaite a été lancée avec une impétuoſité plus grande; elle s'eſt diviſée en une eſpèce de pluie, qui eſt retombée ſous la forme d'une cendre, s'eſt appliquée exactement à tous les murs, & a rempli tous les vuides dans les villes d'Herculanum & de Pompeii. Mais ſuivant M. Faujas, c'eſt une pierre-ponce très-atténuée, mêlée de quelques élémens calcaires. *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8°. pag. 273.

Il y a eu de nos jours pluſieurs maiſons qu'il a fallu abandonner, à cauſe de la quantité de cette cendre qui avoit couvert les toits juſqu'à en cauſer l'éboulement, quoique la lave ne fût point dans cet état de fuſion extraordinaire; & j'ai vu moi-même, en 1765, dans un temps où le Véſuve étoit aſſez tranquille, une couche légère de cette cendre en poudre impalpable, qui avoit couvert les toits & les jardins de Portici pendant la nuit. Le Père de la Torre a obſervé en 1751 & 1754, que les premières laves qui ſortent ſont moins liquides que celles qui ſuccèdent, & que les dernières ne ſont qu'une écume noire très-légère, compoſée de matières qui ſont intimément mélangées.

Digitized by Google

Les matières écailleuſes, *laſtre*, que le Véſuve jette ſouvent, ſont une croûte détachée de l'intérieur du fourneau, ſemblable à de la brique ou à de la terre cuite; il y a auſſi ſur la lave des écailles qui ſont irrégulières, tantôt par ondes, & tantôt par filets; mais celles-ci ſont de la même nature que la lave ſpongieuſe, ou les ſcories, dont nous avons déjà parlé.

Les pyrites ou marcaſſites, que l'on trouve dans l'intérieur du Véſuve, ſont quelquefois couleur de fer, quelquefois jaunâtres, plus peſantes que la lave; le Père de la Torre en a fait décompoſer par un chimiſte, on y a trouvé une petite quantité de fer pur & attirable par l'aimant, quelques parties de talc, & une portion de pierre ſemblable à celle qui fait le corps de la lave; le ſoufre qui entre principalement dans la compoſition des pyrites, ſe diſſipe dans l'opération; nous avons déjà obſervé que les pyrites décompoſées produiſoient une partie de la lave dont il a été parlé ci-deſſus, & qu'elles étoient la première cauſe des embraſemens ſpontanés des volcans; le talc ou mica, eſpèce de pierre tranſparente, écailleuſe & brillante, s'y trouve en petits grains ou en petits feuillets, qu'on voit fort bien à la loupe, tantôt mêlé avec le ſable du Véſuve, tantôt uni aux pierres qui ſont lancées par le volcan; c'eſt une matière réfractaire qui réſiſte à la vitrification & à la calcination, & qu'on retrouve en nature dans les laves, & les autres matières du Véſuve. J'ai ramaſſé moi-même, ſur le penchant de la montagne, des morceaux de lave qui étoient pleins de paillettes talqueuſes. J'y ai ramaſſé auſſi beaucoup de ſubſtance jaune, qui d'abord me paroiſſoit du ſoufre, mais qui ayant été conſervée, & enſuite examinée de plus près, s'eſt trouvé n'être qu'une terre alumineuſe, ſemblable à l'alun calciné, qui devient inſipide au moment qu'on le calcine. Une

partie de cette ſubſtance que j'avois rapportée, ayant attiré l'humidité de l'air, avoit mouillé & percé le papier; elle étoit devenue un peu acide, comme cela arrive à de l'alun calciné, lorſqu'il a pris l'humidité de l'air, qui développe l'acide contenu dans ce ſel.

La Lettre XI de M. Ferber contient ce qu'on peut lire de plus inſtructif & de plus important ſur la partie minéralogique de volcans des environs de Naples, dont les ſavans ne s'étoient point occupés. Il a auſſi donné une liſte des productions volcaniques du Véſuve; M. Dietrich & M. Faujas de S. Fond y ont ajouté des remarques. On peut voir encore la deſcription des moffettes du Véſuve, par M. Bartoloni, imprimée en 1772. M. l'abbé de Bottis a fait la collection la plus complète des productions du Véſuve; il la montre facilement aux voyageurs, & il ſe propoſe de la publier. M. l'abbé Galliani a auſſi une collection de matières volcaniques raſſemblées par ſa famille, ou par lui depuis long-temps, dont il a fait imprimer le catalogue. Don Valenciani a une collection pareille; M. le chevalier Hamilton en a envoyé une au Muſæum de Londres: on peut voir ſon ouvrage, intitulé, Œuvres complètes de M. le chevalier Hamilton, à Paris, chez Moutard, 1781, 506 pages in-8°. & ſurtout la Minéralogie des volcans, par M. Faujas de S. Fond.

Lorſque la lave a ſéjourné long-temps dans des lieux-bas, elle ſe couvre inſenſiblement des ſels de l'air, des parties végétales que les vens promènent dans les campagnes, enfin des terres que les eaux détachent des montagnes, il s'y forme un terrain labourable, une campagne fertile & habitée; M. Serrao dit que les Dominicains de la *Madonna dell' Arco*, un peu au nord du Véſuve, ayant fait creuſer un puits d'environ deux cent quarante pieds, on rencontra trois couches de laves l'une ſur l'au-

Digitized by Google

tre, ſéparées par des couches de terre, ce qui prouve que ce pays a été trois fois habité, & trois fois abandonné & dévaſté par les éruptions du Véſuve. Il y a lieu de croire que ce furent des éruptions plus anciennes que l'an 79. Voyez M. Serrao, Hiſtoire du Véſuve, page 117. J'ai rapporté ci-deſſus la même choſe des jardins de Portici.

Les tremblemens de terre ſe font ſentir de temps à autres aux environs du Véſuve: j'ai vu dans une ferme de *Cacciabella*, village de la plaine de Nola, une grande loge de paille faite au milieu d'une cour dans le temps qu'un tremblement de terre avoit fait déſerter les bâtimens de la ferme.

Le danger d'être embraſé, inondé, englouti, n'eſt pas le ſeul auquel on ſoit expoſé dans le voiſinage du Véſuve, on croit que ſes éruptions produiſent auſſi quelquefois des maladies épidémiques: on en peut voir un exemple dans le livre du Père de la Torre, à l'occaſion de celle de 1755.

On a ſouvent penſé qu'il y avoit des communications ſouterraines entre le Véſuve, la Solfatare, les isles de Lipari & le mont Gibel en Sicile, quoique celui-ci ſoit à quatre-vingt lieues du mont Véſuve; le Père Kircher le croyoit. La principale raiſon qu'on en a donnée, c'eſt la quantité prodigieuſe des matières qui ſont ſorties du Véſuve, & qui ont couvert une grande partie des campagnes voiſines; pour juger du mérite de cette preuve, le Père de la Torre a eſſayé de comparer ces laves avec l'eſpace vuide qu'il y a au-dedans du Véſuve; en ſuppoſant ſeulement cent & trente pieds de hauteur pour la partie qui ſe voyoit en 1755, & trois cent ſoixante-dix-ſept pieds pour la profondeur du gouffre qui étoit au-deſſous, il contiendroit 1, 510, 460, 879 pieds cubes de matière; & il pourroit renfermer vingt-quatre fois toute la lave qui ſortit en 1737, en calculant l'eſpace qu'elle devoit occuper dans ſon état naturel; cela ſuffit

ſuffit pour faire croire que la quantité des laves ſorties du Véſuve n'exige pas un eſpace plus conſidérable que le creux même de la montagne, ou du moins les environs de ſa baſe ; le pays eût été ruiné depuis long temps, ſi un braſier auſſi vaſte & profond en avoit miné tout l'intérieur depuis tant de ſiècles.

Le Père d'Amato, dans ſa diſſertation imprimée à Paris 1760, à la ſuite de l'hiſtoire du Père de la Torre, prouve aſſez au long qu'il ne peut pas y avoir de communication ; M. d'Arthenay lui-même nous en fournit une preuve dans ſon mémoire : car quoiqu'il fût perſuadé de la communication du Véſuve avec la Solfatare, il avoue, d'après ſes propres obſervations, qu'il n'y avoit dans leurs effets aucune correſpondance ; dans l'éruption de 1751, & dans celle de 1754, il ne ſurvint aucun changement à la Solfatare, il n'y parut pas la moindre flamme, & elle ne fuma ni plus ni moins qu'auparavant. Mémoires préſentés, &c. Tome IV. pag. 171.

Il y a bien moins encore de liaiſon entre l'Etna & le Véſuve ; le pays qui les ſépare eût été bouleverſé bien des fois ſi le feu exiſtoit dans tout cet intervalle. Le Véſuve, en 1751, eut une éruption qui dura pendant trois mois, il n'y en eut point dans le premier ; au contraire, à la ſuite de celle du Véſuve, qui commença le 3 Décembre 1754, il y en eut une de l'Etna dans les premiers jours de Mars 1755, & toutes deux ſe trouvèrent avoir lieu dans le même temps pendant pluſieurs ſemaines. Il n'eſt donc pas vrai, comme les uns l'ont dit, que ces deux volcans s'embraſent en même temps par une cauſe commune ; ou comme d'autres l'ont prétendu, que quand l'un s'enflamme, l'autre s'éteint ; ces deux faits peuvent s'être rencontrés, mais c'eſt un haſard qui me paroît n'indiquer aucune relation entre les deux montagnes. Au

reſte, M. le commandeur de Dolomieu attribue les tremblemens de terre qui ont dévaſté la Calabre en 1783, à une raréfaction d'air & d'eau cauſée par le Véſuve, & qu'il croit s'être étendue à trente lieues de diſtance. *Mémoire ſur les tremblemens de terre*, à Rome, 1784.

On peut voir au ſujet du mont Etna, l'hiſtoire qu'en a donnée Borelli, Carrera, *Deſcript. mont. Æt.* Antoine Philotée, *Topograph. mont. Æt.* M. Bourdelot, Recherches & obſervations naturelles. *Opuſcoli filoſoſici del ſignor D. Tommaſo Campailla patrizio modicano, in Palermo*, 1738. in-4to. L'ouvrage de M. Hamilton, *Campi phlegræi*, 1776, in-folio, & la traduction françoiſe imprimée à Paris. M. Latapie, qui a parcouru l'Italie en naturaliſte, a lu, en 1780, une deſcription de l'Etna à l'académie de Bourdeaux, dont on doit déſirer la publication.

On étoit ſi tranquille à Catana, avant l'éruption de l'Etna en 1536, qu'on commençoit à douter de ce que les anciens avoient raconté de ce volcan. Sa plus violente éruption fut celle de 1669; le Père la Torre, art. 97, raconte celle du mois de Mars 1755.

Si l'on trouve des matières volcaniques dans l'intervalle du Véſuve à l'Etna, elles proviennent des volcans éteints qui exiſtoient autrefois, & qui étoient également voiſins de la ſurface de la terre. En effet, les traces des volcans, ouverts autrefois à la ſurface même de la terre, ſe trouvent en grand nombre, ſoit au midi de Naples ſoit au nord: toutes les collines, les éminences & les montagnes à l'occident de Naples, ſont des volcans éteints; la Solfatare n'eſt pas le principal point, ni le centre de ces volcans, c'eſt la montagne des Camaldules, preſque auſſi haute que le Véſuve, on reconnoît tout autour un grand nombre de cratères; ces volcans éteints ſont tous des cônes creux &

Digitized by Google

tronqués ; M. Hamilton en a décrits pluſieurs : il s'en trouve à Pauſilipe, à Baies, à Caſerte, à Capoue ; ils ne ſont ſéparés du Véſuve que par le Sebeto & la plaine qu'il arroſe ; ils concourent avec ce volcan à élever conſidérablement la côte de Naples ; cette ville eſt bâtie ſur des éminences qu'ils ont formées. Les isles d'Iſchia, de Procida, Niſita, Monte Chriſto, ſont auſſi des volcans éteints ; la plaine compriſe entre le Véſuve & l'Apennin eſt formée de matières volcaniques : à quelque profondeur qu'on y creuſe, on en trouve ſous une première couche compoſée de débris de végétaux ; elles ne viennent pas toutes du Véſuve, puiſqu'à une grande diſtance, on trouve des laves ſans qu'il y en ait dans l'intervalle.

Au-de-là de Capoue & juſqu'à Calvi, douze lieues au nord du Véſuve, on monte beaucoup, les terres y ſont encore volcaniques, & les rochers ſont des laves tendres. Voyez M. de Sauſſure, Journal de phyſique, Janvier 1776.

On parcourt enſuite trente lieues dans l'intérieur des montagnes ſans trouver de veſtiges de feu, on ne les retrouve qu'aux environs de Ferentino dans les Etats du Pape ; une chaîne de l'Apennin qui ſe termine à Gaëta & à Terracina interrompt toute communication avec les volcans de Naples, & ceux qui commencent aux environs de Rome s'étendent juſqu'au Siennois, ſur une longueur de plus de trente lieues en Toſcane.

M. de Richeprey a trouvé dans l'isle de Corſe, qui commence à plus de vingt-cinq lieues des côtes de la Toſcane, de beaux baſaltes, ce qui paroît indiquer d'anciens volcans dans cette isle.

Nous ne conduirons pas plus loin notre deſcription du Véſuve ; ceux qui voudroient de plus grands détails les trouveront dans les ouvrages que j'ai cités, & dans beaucoup d'autres, dont le Père de la Torre a donné le catalogue.

M. l'abbé Don Gaetano de Bottis travaille à une grande hiſtoire du Véſuve, depuis ſon origine juſqu'à nos jours ; il s'en eſt occupé long-temps : s'il ne peut parvenir à la faire imprimer, elle pourroit former divers mémoires pour l'académie des ſciences de Naples ; mais on n'a point encore commencé l'impreſſion de ces mémoires.

CHAPITRE X.

Des ruines de Pompeii, de Stabia & de Pæſtum.

REVENUS au bas du mont Véſuve, nous continuâmes notre route ſur la côte de Portici, le long des villages de Reſina & de Torre del Greco, qui ſont remplis de belles maiſons. J'ai remarqué celle qu'avoit le cardinal Spinelli, archevêque de Naples ; celle du duc de *Caſacalenda* & *le Mortelle*, canton deſtiné à la chaſſe du roi, à peu de diſtance de la mer.

Il y a au village de Torre dell' Annunziata une manufacture de fuſils, formée d'environ ſoixante ouvriers, & où l'on travaille principalement pour le compte du roi. Il y a auſſi une manufacture d'épées & de couteaux, un moulin à poudre & un attelier pour le ſalpêtre.

POMPEII ou *Pompeia*, qui eſt à une demi-lieue plus loin, étoit une ancienne ville, qui fut enſevelie, comme Herculanum, ſous les cendres du Véſuve, l'an 79 ; elle a été retrouvée, par haſard, comme la première, vers 1750, par des payſans qui avoient creuſé pour une plantation d'arbres, près du fleuve Sarno, à quatre lieues & demie de Naples, & à deux lieues & demie de la bouche du Véſuve. Camillo Pellegrino, Capaccio, & d'autres auteurs en avoient déjà parlé, mais ſans pouvoir

aſſigner ſa ſituation. Cette ville étoit enfouïe ſous une eſpèce de *rapillo*, ou cendre griſe, remplie de petites pierres ponces blanches, les plus groſſes ont quatre à cinq pouces en quarré (1); elle étoit recouverte d'une cendre plus noire; mais à une bien moindre hauteur qu'Herculanum, à peine y a t-il quelques pieds au-deſſus des édifices, & l'on y trouve la facilité de déblayer les terres par-deſſus, ſans être obligé de creuſer à la ſappe, & d'étayer la terre comme dans les ruines d'Herculanum; il n'y a que des vignes & des arbres au-deſſus de la terre qui couvre Pompeii, & le roi, pour acheter le droit d'y fouiller, n'a pas une dépenſe bien conſidérable à faire.

C'eſt vers 1755 que l'on commença ces fouilles; on y mit d'abord peu de monde, & il y avoit en 1765 peu d'eſpace découvert; mais on a continué de s'en occuper, & l'on peut actuellement s'y promener comme dans nos villes. Les premiers endroits où l'on fouilla ſont à un quart de lieue de la mer, ſur une hauteur; on y voit une porte de ville & des tombeaux, qui ſont ſur le chemin hors de la ville; le chemin eſt large, bordé de parapets des deux côtés, comme la voie Appia; mais ce chemin ne paroît pas être en face de la porte. Celle-ci eſt compoſée d'une grande ouverture & de deux petites; le parapet déborde en dedans de la grande porte de deux pieds environ, & il déborde dans la petite à droite de la même quantité; ce qui forme un coup-d'œil bizarre.

On a auſſi découvert une partie de rue, longue de ſoixante toiſes, & large de douze pieds, pavée de grandes laves, & finiſſant vers l'occident à cette

(1) On trouve dans cette cendre des criſtaux de ſchorl blanc, très-petits, en forme de grenats, la plupart très-farineux: on y trouve d'autres criſtaux vitreux, de différentes groſſeurs, qui ont juſqu'à quatre lignes de diamètre, & qui ont ſeize faces en trapezes, dont les côtés ſont inégaux. Ferber, Lett. XI.

porte. On voit des deux côtés de la rue les pierres uſées par les roues des chars, & des troitoirs de trois pieds de chaque côté ; on voit que les roues étoient à quatre pieds de diſtance l'une de l'autre.

Le temple d'Iſis découvert à Pompeii eſt la partie la plus curieuſe de ces antiquités. Il a extérieurement quinze toiſes de long ſur dix de largeur. Il étoit hypêtre, c'eſt-à-dire découvert, *ſub æthere*, environné d'une galerie couverte ; il y avoit dans le milieu un ſanctuaire plus élevé. Ce temple a été deſſiné par M. Deſprés, penſionnaire du roi à l'académie de Rome, & l'eſtampe ſe trouve à Paris chez Baſan ; on en trouve auſſi une deſcription & des figures dans le Voyage pittoreſque de Naples, Tome II, page 115. M. Migliacci a donné ſur le même ſujet un mémoire, intitulé : *Il tempio d'Iſide nuovamente ſcoperto.*

Les colonnes de l'enceinte ſont reſtées dans leur entier ; elles ſont doriques & ont neuf pieds & demi de hauteur ; les autres ont été en partie renverſées. Le temple étoit preſqu'entièrement conſtruit en briques, revêtu d'une ſorte de ſtuc très-durable, dont les anciens faiſoient un fréquent uſage. Le ſtyle de cette architecture eſt plus agréable que ſévère, les ordres ſont d'une petite proportion. On l'a trouvé garni des uſtenſiles néceſſaires aux cérémonies, candélabres, lampes, patères ; on y a même découvert des ſquelettes de prêtres, ſurpris dans leurs fonctions par la pluie de cendres qui les enſevelit. Sur les murs étoient peints des attributs & des emblêmes relatifs au culte d'Iſis, l'Ibis, l'Hippopotame, le Lotus ; on y a trouvé la repréſentation des prêtres dans leur habillement conſacré, qui étoit de lin blanc, la tête raſe, leur chauſſure d'un tiſſu fin & ſouple qui accuſoit le nud.

Sur deux autels qui ſont à côté des marches par

Digitized by Google

leſquelles on montoit au ſanctuaire, ſe ſont trouvées des tables iſiaques ; elles ſont dépoſées au Muſæum de Portici, ainſi que les autres meubles & peintures qu'on a détachées des murailles, & les ſtatues de Vénus, de Bacchus, de Priape, &c. qui étoient dans des niches.

L'eſcalier qui conduit au ſanctuaire, où étoit la principale ſtatue, eſt étroit, revêtu de marbre blanc qui a un œil verdâtre; il y a deux autels iſolés, qui ſont encore ſur pied dans leur entier, & il y en avoit d'autres plus petits. Au milieu du temple eſt une eſpèce de petite chapelle bâtie en pierres, & qui renferme un eſcalier, au fond duquel on éprouve une vapeur dangereuſe, qui eſt peut-être une ſuite de celle dont parle Sénèque.

Dans le même temple, & ſous l'endroit où étoit placée la ſtatue, il y avoit une eſpèce de ſouterrain en forme de four, où peut-être on ſe plaçoit pour dicter les oracles.

A côté du périſtile étoit une ſacriſtie où l'on a trouvé un ſquelette de prêtre vers la muraille, & près de-là une fontaine & un tombeau, ſous lequel paſſe aujourd'hui la rivière.

L'inſcription de ce temple eſt celle-ci : *N. Popidius. N. F. Celſinus, Ædem Iſidis terræ motu conlapſam à fondamento P. ſua reſtituit. Hunc Decuriones ob liberalitatem, cùm eſſet annorum ſex., ordini ſuo gratis adlegerunt.* Cette inſcription a ſervi à prouver que l'on ne pouvoit être décurion quand on avoit ſoixante ans, ſans une cauſe extraordinaire ; elle indique auſſi le tremblement de terre de l'an 63, dont parle Sénèque. C'eſt une choſe bien ſingulière & bien curieuſe que de ſe retrouver ainſi dans le milieu d'un temple romain, bâti il y a dix-ſept cent ans, devant les mêmes autels où ces maîtres du monde ont ſacrifié, environné des mêmes murs, occupé de la vue des mêmes objets, & d'y retrouver tout à la même place, dans le

même ordre, ſans que la forme, la matière, la ſituation de toutes les parties aient éprouvé le moindre changement ; la cendre du Véſuve a été un préſervatif contre l'injure des temps, les tremblemens de terre, les éruptions poſtérieures, & le pillage des Barbares.

On voit auſſi les reſtes d'un petit temple grec, de douze toiſes de long, dans le goût de ceux de Pæſtum, dont nous parlerons plus bas ; il n'y a que deux colonnes en place, il avoit été probablement détruit par le tremblement de terre. M. Renard a deſſiné les reſtes, & rétabli l'édifice par un deſſin qui ſe voit dans le Voyage pittoreſque.

Entre ces deux temples on a trouvé un édifice de vingt-trois toiſes de long, dont la plupart des colonnes ſont encore ſur pied, qui ſervoit à l'habitation & au ſervice des troupes ; car on y a trouvé beaucoup d'armures, des caſques, une trompette ſingulière, qui a ſix flûtes d'ivoire à la partie inférieure, ſept à huit ſquelettes enchaînés, des peintures de ſoldats armés ; M. Deſprés l'a deſſiné, malgré la vigilance des gardes, & rétabli dans ſon ancien état. Il y a pluſieurs planches pour ce monument, dans le Voyage pittoreſque.

On a trouvé un théâtre que l'on commençoit à nettoyer en 1765 ; on diſtingue le corridor qui eſt tout autour, les gradins & l'eſcalier qui y conduiſoit.

Il y a un amphithéâtre qui n'eſt point découvert, mais dont la place eſt bien marquée par les murs qui l'environnent. Cet amphithéâtre paroît avoir été deſtiné aux combats des lutteurs.

On a découvert près de la ville une maiſon dont la cour étoit décorée de pluſieurs colonnes qui formoient un périſtile fort riche, mais d'une très-petite proportion. En général, toute cette maiſon eſt très-reſſerrée dans ſes détails & dans tout ce qui la compoſe. M. Hamilton, en parlant de cette

Digitized

maiſon, décrit la manière dont étoient conſtruites la plupart de celles qui compoſoient cette ancienne ville (1). Elles n'avoient que deux étages, ou trois au plus. Le poids des matières ſorties du Véſuve dans l'éruption, a endommagé toutes les parties ſupérieures des maiſons, mais les plans inférieurs ſont auſſi entiers qu'au moment où ils ont été bâtis.

La plus grande partie de ces maiſons conſiſte en une cour quarrée, avec une fontaine dans le milieu, & pluſieurs petites chambres autour, qui communiquent avec la cour. Il y avoit ordinairement un périſtile couvert & ſupporté par des colonnes tout autour de la cour, même dans les plus petites maiſons. Ces galeries couvertes étoient ſans doute deſtinées à apporter de l'ombre & de la fraîcheur : peu de fenêtres donnoient ſur la rue, excepté lorſque par la nature de la conſtruction de leurs maiſons, ils ne pouvoient l'éviter ; & dans ce cas, les fenêtres étoient aſſez élevées, pour que l'intérieur fût à l'abri des regards. Toutes les maiſons ſe reſſemblent, autant par la diſtribution du plan, que par la décoration des appartemens. Les chambres ſont en général très-petites, de dix à douze pieds en quarré ; on a même trouvé que dans une de ces chambres où étoit un lit de fer, la muraille a été entaillée pour pouvoir le placer ; cette petite pièce a à peine ſix pieds en quarré, & cependant elle étoit également peinte, & le pavé meme étoit en moſaïque.

Ces pièces qui n'ont que dix à douze pieds de large, ont cependant quatorze ou dix-huit pieds de haut ; elles ont peu de communication de l'une à l'autre ; elles ſont preſque toutes ſans fenêtres, excepté les appartemens ſitués ſur le jardin, &

(1) *Account of the diſcoveries at Pompeii. By Sir William Hamilton. Voyage pittoreſque*, Tome II, page 126.

qu'on peut penſer avoir été deſtinés pour les femmes : pluſieurs de ces chambres ne recevoient de jour que par la porte ou par une ouverture faite au-deſſus. On a trouvé des vitres dans la belle maiſon dont nous avons parlé ; mais il paroît qu'elles étoient très-rares, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

On n'employoit point de bois de charpente pour les appartemens, excepté pour les fenêtres & les portes ; les voûtes étoient preſque plates, les planchers étoient faits en moſaïque ; le goût général étoit de décorer les plafonds & les murailles avec de petites figures peintes, ou des médaillons de ſtuc en bas-relief. Leur mérite conſiſtoit dans la vivacité des couleurs, ainſi que dans le choix & la délicateſſe des ornemens, dans leſquels on voit que ces anciens ont montré du goût.

Il reſtoit ſur un mur une petite perſpective d'environ dix-huit pouces en quarré, qui eſt encore toute fraîche de couleur ; le bleu d'azur y paroît comme s'il venoit d'être employé ; le ſujet eſt une maiſon de campagne avec ſes jardins, ſa couverture en tuiles, ſon portique & une pièce d'eau au bas de la maiſon. J'y voyois avec plaiſir le goût des bâtimens de ce temps-là, qu'on n'auroit peut-être jamais connu ſans une découverte auſſi curieuſe : à l'aſpect de ce morceau qui étoit en place, & des autres murs qu'on a dégradés pour enlever les peintures, je n'ai pu m'empêcher de me plaindre de ce déplacement. Ces peintures ont bien plus de prix à l'endroit pour lequel elles avoient été faites, qu'elles n'en auront dans les cabinets de Portici ; elles y feroient partie d'un tout qu'il eût été beau de conſerver en entier, & elles ſeroient moins dégradées.

Beaucoup de maiſons étoient peintes en dehors comme en dedans : on diſtingue les enſeignes des différentes boutiques, entr'autres celle d'un mar-

Digitized by Google

chand de liqueurs, & une autre qui repréſente un Priape : l'on croit que c'étoit l'indication d'un *Venerium* ; peut-être auſſi n'étoit-il repréſenté là que comme ſymbole du dieu des jardins ; enfin, ce pouvoit être l'enſeigne d'un marchand de *phallum*, ou de ces repréſentations, qui, malgré leur obſcénité, avoient cependant un objet religieux, comme nous l'avons déjà dit.

Au bas d'un eſcalier qui conduiſoit à une cave, on a trouvé vingt-ſept ſquelettes de femmes, qui probablement s'y étoient refugiées ; on a trouvé auſſi une femme renverſée à côté d'une chaudière dans une eſpèce de cuiſine.

J'ai remarqué ſans peine dans les bâtimens de Pompeii, beaucoup de laves pierreuſes & vitrifiées dont eſt pavée la voie Appia, & qui prouvent évidemment les éruptions plus anciennes que celle de l'an 79 ; mais j'ai rapporté déjà d'autres preuves du même fait.

La ville eſt bâtie ſur des cendres ſemblables à celles qui la recouvrent ; au-deſſous on trouve un ſouterrain voûté dont on ignore l'iſſue.

Il y avoit en 1765 environ cinquante travailleurs occupés dans les fouilles de Pompeii, & il y en a davantage actuellement. On travaille avec beaucoup de ménagement pour ne pas faire tort aux poſſeſſeurs des fonds. Quand on a fouillé une partie, & qu'on a enlevé les ſtatues, médailles ou autres objets remarquables pour le cabinet de Portici, on remet la terre dans les fouilles. Il y a dans les appartemens de Portici un beau vaſe antique de marbre de Paros, qu'on a trouvé dans ces ruines ; il eſt auſſi beau par la forme que par le deſſin d'une fête de Bacchus, qui y eſt repréſentée en bas-relief ; deux belles moſaïques dont Winkelman a parlé, & qu'il met au-deſſus de celles du cardinal Furietti au Capitole ; on y voit le nom de l'ouvrier, Dioſcoride de Samos.

Digitized by Google

Enfin, on y a trouvé des médailles d'or, entr'autres une de Domitien, frappée lorſqu'il n'étoit encore que Céſar, puiſque cette ville fut ruinée avant ſon règne, ſous celui de Titus ſon frère. Mais il y a bien moins de belles choſes à Pompeii qu'à Herculanum.

M. le chevalier Hamilton a fait graver pluſieurs antiquités de Pompeii; il y en a auſſi dans le Voyage pittoreſque, Tome II; ſavoir, la rue principale, le quartier des ſoldats, le temple dont nous avons parlé, le tombeau de Mammia, grande prêtreſſe, un autre temple; tous ces monumens y ſont repréſentés dans leur état actuel, & dans l'état où ils devoient être avant que la ville fût engloutie: ces reſtaurations ont été compoſées par M. Deſprés.

M. Vico a lu deux grands mémoires ſur Pompeii à l'académie de Naples, & ils paroîtront dans le premier volume des Mémoires de cette académie.

Après avoir vu Pompeii, nous tournâmes à l'orient, le long des racines du Véſuve, pour voir entre *Boſco* & le *Mauro*, un étang prodigieux de lave; elle eſt noire & rouge, beaucoup plus fondue que celle que j'avois vue ailleurs, ſa ſurface eſt ondée & tortillée d'une façon ſingulière; mais elle n'eſt point couverte de pierres-ponces & de pierres ſpongieuſes, qui rendent les laves ordinairement ſi raboteuſes.

De-là nous tournâmes le Véſuve par le côté d'Ottaiano, de Somma & de S. Anaſtaſio. La maiſon de Solimène, ſituée près du Véſuve du côté d'Ottaiano, eſt dans un ſite agréable & pittoreſque; on en trouve la vue dans le Voyage de Naples. Nous ne vîmes que de loin l'ancienne ville de Nola, célèbre par la mort d'Auguſte. Ce fut la patrie de S. Paulin & celle de Jordano Bruno, qui fut brûlé comme athée à Rome en 1600.

C'eſt des anciens tombeaux près de Nola, qu'ont été tirés en divers temps la plupart des vaſes anti-

Digitized by Google

ques, de terre rougeâtre, ornés de peintures, qu'on appelle en Italie & en France vaſes étruſques, parce qu'on en a trouvé auſſi dans la Toſcane. Winkelman, Tome I, page 190. Les principales collections ſont celle du Vatican, celle du comte Maſtilli à Nola & à Naples, celles de Porcinari, de Noia, & de la bibliothéque des Théatins à Naples.

Au delà de Nola eſt *Monte Virgine*, dont nous avons parlé.

STABIA étoit ſur le bord de la mer, à cinq lieues au ſud-eſt de Naples : on voit à un mille de la petite ville de *Caſtell' a Mare*, les fouilles que l'on a faites dans les ruines de cette ancienne ville, qui fut poſſédée d'abord par les Oſques, enſuite par les Etruſques, les Pélaſges & les Samnites ; ces derniers en furent chaſſés par les Romains l'an 89 avant Jéſus Chriſt, ſous le conſulat de Pompée & de Caton : Stabia fut détruite par Sylla, & réduite à l'état d'un ſimple village, qui exiſtoit encore du temps de Pline le jeune ; il en marque même la ſituation. (Liv. VII. Epît. XVI.) Columelle, Liv. X, v. 139, fait l'éloge des eaux de Stabia :

Fontibus & Stabiæ celebres & Veſuvia rura.

La fouille que l'on y a faite n'eſt pas profonde ; mais à meſure que l'on découvre un endroit, on le remplit pour en fouiller un autre ; tout ce que l'on y trouve de bronzes ou autres monumens antiques ſe porte dans le cabinet de Portici. Les ouvriers ont couvert la cabane où ils ſe repoſent de tuiles antiques ; elles ſont ſix fois plus grandes que les nôtres, & elles s'emboîtent l'une dans l'autre, en forme de crochet, par des courbures en ſens contraires. On avoit ceſſé les fouilles de Stabia, & l'on avoit muré l'entrée juſqu'au temps où l'on auroit fini celles d'Herculanum & de Pom-

Digitized by Google

péii, mais on m'écrit qu'on a repris ces travaux.

Il y a des eaux minérales à *Caſtell' a Mare*, ſur leſquelles le docteur Raymond de Maio a donné un ſavant traité en 1754. M. Andria en a auſſi donné l'analyſe dans ſon traité des eaux minérales.

Sur la même côte & près du cap de Minerve (1) *Punta della Campanella*, à douze mille toiſes de Naples, on trouve la ville de Sorrento, *Surrentum*, célébrée par les anciens ; elle eſt encore remarquable par les débris d'antiquités, par les maiſons de campagne dont elle eſt environnée, & par la fertilité des campagnes voiſines, qui ſont le potager de Naples. Le vin, le gibier, le poiſſon, tout y eſt excellent. Tous les payſans des environs élèvent des veaux qui ſont très-recherchés, & dont la viande eſt en effet d'une extrême délicateſſe.

Vis-à-vis du cap de Minerve, on voit l'isle de *Capri*, ou Caprée, célèbre autrefois par la retraite de Tibère ; elle a environ trois mille cinq cent toiſes de long. M. de Chabert, de l'académie des ſciences, dans le voyage qu'il faiſoit par ordre du roi en 1766, a trouvé qu'il y avoit ſeize mille deux cent cinquante toiſes de diſtance entre le palais du roi de Naples, & la tour qui eſt à la pointe *eſt* de cette isle de Caprée. M. Giraldi, antiquaire du roi de Danemarck, & qui avoit habité dans cette isle, ſe propoſoit d'en donner la deſcription, comme nous l'apprend M. Ferber ; il avoit même fait graver, par Volpato, une grande planche repréſentant le palais de Tibère. Dans le troiſième volume du Voyage pittoreſque, on trouve l'hiſtoire & la deſcription de cette isle ; elle contient deux villages, Capri & Anacapri, & environ neuf mille habitans ; ils ſont induſtrieux & actifs, pê-

(1) Ce cap tiroit ſon nom d'un ancien temple, qu'on diſoit avoir été bâti par Ulyſſe, Strabon, Liv. V ; ſuivant lui Surrentum avoit été habitée par les Sirennes, & en tiroit ſon nom.

cheurs ou conſtructeurs. La partie occidentale eſt abondante & cultivée.

Le village ou la ville de Capri eſt dans le fond d'une anſe défendue par des rochers, & dans une ſituation fort agréable.

Auguſte habita cette isle ſur la fin de ſa vie. Suétone nous apprend qu'il s'y plaiſoit beaucoup ; & il parle des pièces de théâtre qu'on y repréſentoit devant lui. Mais ſi Caprée avoit été ſous Auguſte le ſéjour de la paix, de la liberté & des lettres, elle devint ſous Tibère celui de l'eſclavage, de la haine & du vice dans toute ſa laideur. Ce fut l'an 27 que ce tyran voluptueux, défiant, farouche & cruel alla cacher ſes débauches dans ce lieu inacceſſible, mais ſitué ſous le plus beau ciel, & d'où il faiſoit trembler Rome, l'empire & l'univers connu. La quantité de ruines & de veſtiges de conſtructions anciennes que l'on rencontre à chaque pas prouve qu'elle étoit couverte de jardins & de maiſons. Tacite parle de douze palais que Tibère y fit conſtruire. Il y avoit le long du rivage des grottes ſouterraines, *Sellariæ*, qui étoient autant de retraites conſacrées à la débauche. On en reconnoît encore quelques-unes. Plus haut l'on trouve un hermitage entouré de ruines & de fabriques énormes, dont il ne reſte plus que quelques conſerves d'eau ; ces vaſtes réſervoirs étoient, ſuivant les apparences, deſtinés à renfermer les eaux néceſſaires pour arroſer les jardins qui étoient au-deſſous. Devant ces conſerves d'eau il y a d'autres ſubſtructions & des arrachemens de murs que l'on ſuit encore long-temps, & qui peuvent faire croire qu'autrefois dans cet endroit il y avoit un très-grand palais, dont ces reſtes informes paroiſſent les ſoubaſſemens. On y trouve encore des revêtiſſemens de marbre, avec des morceaux de colonnes. Ce palais, placé à l'extrémité de l'isle, étoit terminé d'un côté par l'eſcarpement de la roche même, coupée à pic de quatre cent pieds de haut, & battue par la mer.

Digitized by Google

On voit dans Suétone que c'étoit de ce palais isolé & bâti à l'extrêmité de cette roche élevée, que Tibère faisoit précipiter sous ses yeux ceux sur qui il avoit épuisé les plus longs & les plus cruels supplices; des soldats les attendoient en bas avec des crocs & des rames pour les achever.

De l'autre côté de l'isle on distingue parmi les ruines deux galeries circulaires l'une sur l'autre, & au sommet les restes d'un vieux palais dans la situation la plus avantageuse, avec la vue sur les deux rivages & sur les deux mers. Au-dessous étoit une autre construction en demi-cercle & en sens contraire, dont il existe encore quelques débris sur un mille de diamètre.

Au centre de ce beau théâtre est une petite montagne qui semble s'élever exprès pour la perspective. C'est la plus belle & la plus délicieuse partie de l'isle; elle est occupée aujourd'hui par des Chartreux; ils ont fait construire des terrasses jusques sur les pointes des rochers qui sont sur la côte du midi.

Le château qui est sur la montagne n'est plus qu'une masure: une autre roche plus élevée & d'un escarpement prodigieux sépare l'isle en deux, & en laisseroit les deux parties absolument étrangères l'une à l'autre, si l'on n'avoit fabriqué un escalier de cinq cent marches, par lequel on gravit pour arriver à une plate-forme, sur laquelle est bâti un bourg presque aussi grand & plus riche que celui de Capri; il s'appelle Anacapri, ou Caprée supérieure, nom que les Grecs lui avoient donné à cause de sa position sur la sommité de l'isle.

Le chevalier Torol, Anglois, qui s'étoit fort bien trouvé de l'air d'Anacapri, y fit bâtir une maison agréable, & y a passé trente ans; il est mort en 1766. Le long de la mer on voit encore des ruines de mille pas de longueur, une partie a été emportée par la mer, le reste est enfoui sous la terre, ou bien occupé par des cultivateurs; mais il n'y a rien de suivi ni d'intéressant.

Digitized by Google

d'intéreſſant. Il eſt vraiſemblable que c'eſt de ce côté qu'étoit bâti le palais d'été de l'empereur, parce qu'il ſe trouvoit garanti du midi par le grand rocher dont nous venons de parler, & rafraîchi par *le vent du nord* & l'air de la mer ; on y voit des ruines de bâtimens qui étoient, ſelon toute apparence, des bains : on y diſtingue encore la forme & les reſtes d'une grande rotonde, en partie couverte des eaux de la mer ; il paroît qu'elle étoit décorée avec magnificence, autant que l'on en peut juger ſur des moitiés de grandes colonnes de marbre qui ſont encore ſur le lieu. La mer a dégradé toutes ces conſtructions antiques, quoique quelques-uns de ces murs aient ſeize pieds d'épaiſſeur. Il n'eſt plus poſſible d'avoir une idée ni de leur forme ni de leur diſtribution.

On trouve ſur ces débris antiques une quantité de cordes tendues, auxquelles les habitans de l'isle attachent les filets dont ils ſe ſervent pour prendre les cailles. On aſſure que dans certains temps de l'année ces oiſeaux y arrivent en ſi grande abondance, qu'on en prend pour plus de cent ducats par jour ; ce qui fait un très-grand profit pour les habitans, & feroit la richeſſe de l'isle, ſi ces payſans avoient l'induſtrie de les nourrir & de les engraiſſer pour les vendre à Naples pendant l'hiver. Voyage pittoreſque, Tom. III, page 178.

CHAPITRE XI.

Deſcription du château & de l'aqueduc de Caſerte.

CASERTE eſt une ville épiſcopale, mais très-peu conſidérable, ſituée à cinq lieues au nord de la ville de Naples, dans la plaine où étoit autrefois la délicieuſe Capoue. C'eſt près de Caſerte que Charles III,

actuellement roi d'Eſpagne, a fait bâtir le château le plus magnifique, le plus régulier & le plus vaſte qu'il y ait en Italie, ſur les deſſins de Vanvitelli qui étoit alors le premier architecte de l'Italie.

On a ſouvent demandé pourquoi Don Carlos avoit choiſi Caſerte pour y faire cette énorme dépenſe : indépendamment de ſon goût particulier, il avoit d'aſſez bonnes raiſons. A Caſerte il n'étoit gêné par rien ; il étoit le maître de l'étendue & de la forme de ſes projets : à Naples il eût été reſſerré & contraint de tous côtés ; à Portici les dangers du Véſuve ſont une raiſon fort naturelle pour ne pas y entreprendre de ces immenſes travaux ; enfin quand on eſt accoutumé à voir toujours la mer, on n'eſt pas fâché de s'en éloigner quelquefois, d'y ſubſtituer des campagnes riantes, des collines & des forêts, & d'avoir autour de ſes jardins une chaſſe abondante & commode.

On voit au nord de Caſerte les monts Tifata, ou *monti Tifatini* ; au midi l'on voit les collines de Naples, la mer & l'isle de Caprée ; une avenue de quatre rangs d'ormes nouvellement plantée, dirigée vers la capitale, s'étend à trois mille deux cent cinquante toiſes de diſtance juſqu'au pont de Carbonara.

La ville de Caſerte doit ſon origine aux Lombards ; ſon nom vient d'un ancien château qu'on appeloit *Caſa erta*, maiſon élevée ; c'étoit un fief de l'ancienne maiſon des ducs de ce nom, que Charles III acheta pour y bâtir ſon château : la première pierre fut placée le 20 Juin 1752. Vanvitelli en a publié les plans en 1756 en quatorze grandes planches, avec une explication ; mais on les trouve difficilement. Voici du moins une petite deſcription que j'ai faite ſous les yeux même de l'auteur.

Ce château eſt un vaſte rectangle, qui a ſept cent trente-un pieds de longueur de l'eſt à l'oueſt, & cinq cent ſoixante-neuf du nord au ſud, avec cent & ſix

pieds de hauteur ; intérieurement il eſt partagé en quatre cours de cent ſoixante-deux pieds ſur deux cent quarante-quatre. L'épaiſſeur des corps-de-logis eſt de quatre-vingt pieds, y compris les murs, qui ont dans certains endroits juſqu'à quinze pieds d'épaiſſeur.

Les deux grandes façades ont chacune trente-quatre croiſées. Trois portes ſe correſpondent, elles forment trois ouvertures qui traverſent le château en entier du nord au ſud, & qui communiquent des cours aux jardins.

Sur chacune des grandes faces il y a deux pavillons & un avant-corps, qui ſont indiqués par des colonnes ; mais ils ont bien peu de relief ou de reſſaut pour une ſi grande étendue ; chaque face a douze colonnes de quarante-un pieds & demi de fût. Dans les plans qui ſont gravés on voit des combles ſur chaque pavillon ; l'architecte m'avoit dit qu'il ſe propoſoit de mettre une baluſtrade pour couronnement tout autour du château, mais on n'y a mis que des acrotères ; il ſemble qu'on ait voulu épargner les baluſtrades.

L'ouverture du milieu donne entrée à un portique ſuperbe, qui traverſe le bâtiment en entier du nord au ſud, & ſous lequel on paſſe en caroſſe. Dans le milieu, & au centre même de l'édifice, on trouve un grand veſtibule octogone ; quatre des côtés de l'octogone s'ouvrent ſur les quatre cours, deux ſur le portique, un ſur l'eſcalier ; dans le huitième on a élevé une ſtatue d'Hercule couronné par la vertu, avec cette inſcription : *Virtus poſt fortia facta coronat*, relative à la conquête du royaume de Naples que Don Carlos fit en 1734.

Le grand eſcalier eſt ſur la droite en arrivant de Naples ; cet eſcalier eſt éclairé par vingt-quatre croiſées, décoré par une belle architecture, & enrichi des marbres les plus riches. Sur le premier il ſe diviſe en deux rampes, les cent marches dont il eſt compoſé ont dix-huit pieds de longueur, & ſont

chacune d'un ſeul morceau de marbre. Il eſt terminé en haut par une voûte à jour, au-deſſus de laquelle on voit une autre voûte.

Le veſtibule ſupérieur, auquel on arrive par le grand eſcalier, eſt auſſi octogone, & entouré de vingt-quatre colonnes qui ont dix-huit pieds de fût, toutes d'une ſeule pièce, d'un marbre jaune qui vient d'Apriceno dans la Pouille. On ſe plaint de ce que les colonnes qui ſont en face de l'eſcalier ſemblent arrêter ceux qui montent. De ce veſtibule on va par quatre portes dans les appartemens. En face eſt la chapelle, à droite eſt l'entrée de l'appartement du roi, qui eſt dans la partie ſud-oueſt du bâtiment, prenant une partie de la façade méridionale & une partie de la façade occidentale : c'eſt l'expoſition la plus délicieuſe du château, parce qu'elle préſente à la fois la mer, la plaine de Naples & celle de Capoue. L'appartement de la reine eſt dans la partie du nord-oueſt : l'autre moitié du bâtiment eſt deſtinée pour les princes. Tous ces appartemens ſont voûtés, & l'on y trouve autant de ſolidité que d'intelligence. Cependant on reproche à la diſtribution quelques défauts ; des pertes dans les coins, des fenêtres mal placées, des cheminées trop petites.

La ſéparation de l'appartement du roi & de celui de la reine eſt formée par une galerie qui a cent trente-huit pieds de long ſur quarante-deux de large & cinquante-deux de hauteur.

Le roi fixa lui-même la grandeur du bâtiment à neuf cent palmes, & la forme à quatre cours égales & ſemblables ; l'architecte eût choiſi un autre plan, mais il n'a pas laiſſé de remplir celui-ci de la manière la plus heureuſe. Le roi n'y vouloit point de théâtre, mais la reine l'ayant enſuite demandé, Vanvitelli en fit conſtruire un qui eſt très-beau.

On y compte cinq étages habitables ; ſavoir, le rez-de-chauſſée, les entre-ſols, le bel étage, le ſecond étage, & l'attique placé dans l'entablement.

Digitized by Google

Par ce moyen l'on y pourra loger la cour la plus nombreuſe, ſans avoir beſoin des bâtimens acceſſoires, tels que le grand commun de Verſailles.

Les offices, les cuiſines, les caves ſont plus bas que le rez-de-chauſſée; & il y a pluſieurs ordres de ſouterrains : les premiers où ſont les offices ont ſous leurs fenêtres des murs doubles, entre leſquels paſſe la lumière pour éclairer les caves qui ſont plus bas, en ſorte que la lumière arrive dans les caves en paſſant par les offices & dans l'épaiſſeur des murs; c'eſt une pratique nouvelle & commode pour un auſſi vaſte édifice.

Lorſque le roi d'Eſpagne partit de Naples en 1760, on comptoit plus de deux mille hommes occupés aux travaux de Caſerte. Il y en avoit encore ſix cent en 1765, parmi leſquels on comptoit deux cent maçons ou tailleurs-de-pierre, ſoixante-quinze forçats, cent ſoixante-cinq Turcs, & cent ſoixante eſclaves baptiſés. On donnoit à ceux-ci quatre grains, ou trois ſols & demi par jour de plus qu'aux autres; ils étoient mieux habillés, & logés dans une eſpèce de couvent qu'on appelle *Retiro d'Ercoli*. Le roi de Naples étant toujours en guerre avec les Barbareſques a toujours de ces eſclaves ſur ſes galères; il y a deux chebecs en mer pour protéger les côtes & le commerce contre les corſaires, & le capitaine Pèpe s'étoit rendu célèbre par le grand nombre de ceux qu'il avoit pris. Au reſte on étoit fort peu content de leur travail à Caſerte. On employoit deux cent cinquante hommes pour les garder; il y en avoit toujours qui s'échappoient, & il y en avoit peu qui travaillaſſent utilement.

Comme on ne peut rien voir de plus riche que les marbres de Caſerte, on ne ſera pas fâché de ſavoir d'où on les a tirés.

Il y a d'abord des colonnes d'albâtre qui viennent de *Jeſuado*, à dix lieues de Naples du côté de la Pouille; les colonnes de la chapelle ſont d'un mar-

bre jaune de *Caſtro nuovo* en Sicile, qui approche beaucoup du jaune antique.

Les quatre-vingt-dix-huit colonnes doriques du portique du rez-de-chauſſée, qui ont dix-huit pieds de fût d'une ſeule pièce, ſont d'une belle pierre griſe, veinée d'un jaune métallique qu'on a fait venir de Palerme en Sicile, & qu'on appelle *Pietra di Beliemi*.

Les vingt-quatre colonnes du veſtibule ſupérieur ſont d'un marbre jaune d'*Apriceno* dans la Pouille. Il y a une belle pierre de *Vetulano* près de Bénévent dans le royaume de Naples, qui approche de l'albâtre, & qui a ſervi dans le revêtement de l'eſcalier. On a tiré auſſi beaucoup d'autres marbres des environs de Naples.

La plupart des baſes & des chapiteaux des colonnes de l'eſcalier avec les corniches ſont de marbre blanc, qu'on a fait venir de Carrare. Une *Carretata* ou voiture de vingt cinq palmes cubes revient à dix-huit ducats & demi, c'eſt-à-dire, que le pied cube revient à cinq livres treize ſols de France, rendu à Caſerte.

On ne peut avoir une juſte idée de la beauté & de la diverſité des marbres qui ſe trouvent dans les royaumes de Naples & de Sicile, qu'en voyant dans les appartemens du vieux château de Caſerte cinquante-trois petites colonnes, faites de différentes ſortes de marbre ou de pierres polies, tirées de ces royaumes.

La principale partie des pierres-de-taille a été tirée de la montagne de *S. Iorio*, près de Capoue, ſur le *Volturno*. C'eſt-là que les Romains avoient déjà pris celles de l'amphithéâtre de Capoue; on appeloit cette carrière *Viri Laſſi*, à cauſe de la fatigue des ouvriers.

La pierre douce ou le tuf dont les murs ſont faits, ſe trouve à *S. Nicola la Strada* & à *S. Benedetto*, à un mille du château.

Les carreaux, les tuiles & la brique, ſe faiſoient à Portici & à Capoue.

Digitized by Google

Les ſapins néceſſaires pour les grandes poutres ont été tirés de Stilo dans la Calabre; les châtaigniers ſe trouvent en abondance dans les bois circonvoiſins.

Le fer vient de l'isle d'Elbe & des fours de la *Fellonica*; car ce ſont les mines de l'isle d'Elbe qui fourniſſent du fer à une grande partie de l'Italie.

Avec toutes ces dépenſes, on eſtimoit que le château fait & fermé, ne reviendroit pas à plus de deux millions de ducats, ou huit millions & demi, monnoie de France, non compris deux millions qu'on avoit employés pour amener les eaux: on avoit dépenſé quatorze cent mille ducats pour le château, & en tout huit millions depuis 1751, que l'ouvrage avoit commencé. On en étoit, en 1766, à l'attique dont l'entablement étoit formé; dans quelques endroits l'on travailloit encore au ſecond étage. En 1776, le château étoit entièrement couvert, on travailloit dans l'intérieur.

Le terrain occupé par ce château, avec ſes dépendances, eſt d'environ quatre-vingt-ſix *moggi*, ou quatre-vingt-cinq arpens de Paris, de neuf cent toiſes chacun.

Les jardins ont cinq cent toiſes de longueur; une allée de ſeize cent toiſes prolongée juſqu'à la montagne, doit être terminée par un pavillon ſur le penchant de la hauteur, un peu au-deſſous de la diſtribution des eaux.

Il y avoit encore, en 1765, de vaſtes boſquets plantés autrefois par les ducs de Caſerte, en lauriers, chênes-verds, lauriers-roſe, érables, charmilles; il y a ſurtout un pavillon remarquable, appelé *Perneſta*, environné d'eau, où l'on alloit ſe promener, & qui étoit fort agréable.

Les jardins doivent être ornés de ſtatues de marbre; il y avoit déjà ſoixante-ſeize platres dans un magaſin, & dans le nombre étoient des copies des ſtatues antiques les plus célèbres, telles que

l'Apollon, le Faune, le Gladiateur. Il y en avoit beaucoup qui n'étoient que des termes, parce que la reine qui n'aimoit point les nudités, entroit pour beaucoup dans l'arrangement des projets & des embelliſſemens de ce grand édifice. On aſſure en 1784, que le roi veut y placer toutes les belles ſtatues qu'il a à Rome dans le palais Farnèſe & dans la Farneſine.

Le *Belvedere* eſt un château très-ancien, placé ſur la hauteur au nord de Caſerte; c'eſt-là où il faut être pour voir d'un coup-d'œil, & le plan des jardins & les beautés de la plaine.

L'AQUEDUC fait pour amener des eaux à Caſerte, a été un des grands ouvrages de Vanvitelli : il a plus de neuf lieues depuis les ſources juſqu'aux jardins de Caſerte; on l'appelle *Acquedotto Carolino*.

Les ſources où l'on a été chercher l'eau pour l'amener au château ſont à douze milles au levant de Caſerte, au-deſſous de la montagne appelée *Taburno* (1), dans la vallée qu'elle forme avec *monte Virgine*, & vers l'endroit où les Samnites firent paſſer les Romains ſous les fourches caudines, comme nous l'avons dit Tome V. La ſource appelée *Sorgente de lo Sfizzo*, eſt la première; il s'y joint enſuite pluſieurs autres ſources qui ſont dans l'endroit appelé *Airola*; ces eaux réunies dans un aqueduc traverſent la *Faenza* au pied du *Taburno*, ſur un pont de trois arches, bâti en 1753; on y voit une inſcription à l'honneur du roi & de la reine, *Carolus & Amalia*, &c.

Il y a enſuite dans la vallée de *Durazzano* un autre pont, formé de trois arches très-élevées, ſur lequel l'aqueduc traverſe la vallée par deſſus un petit torrent, pour aller de la montagne appelée *Santa Agata de' Goti*, à la montagne de *Durazzano*.

(1) L'eau de Carmignano qui va à Naples prend ſa ſource à-peu-près dans le même canton.

Digitized by Google

Entre *monte Longano* & les monts *Tifata*, où eſt l'ancienne Caſerte, vers l'endroit appelé *monte di Garzano*, l'aqueduc traverſe une vallée, & c'eſt-là où s'eſt fait le plus grand travail, je veux dire un pont de ſeize cent dix-huit pieds de long, & de cent ſoixante-dix-huit de hauteur, à trois étages, qui peut le disputer à tout ce qui nous eſt reſté des Romains en ce genre.

Le premier rang eſt de dix-neuf arches, le ſecond de vingt-ſept, & le plus haut de quarante-trois; les piliers qui forment les premières arches ont trente-deux pieds d'épaiſſeur en bas & dix-huit en haut. Ces premières arches ont quarante-quatre pieds de hauteur; les dernières en ont cinquante-trois. La hauteur totale de l'ouvrage eſt de cent ſoixante-dix-huit pieds. L'ancien aqueduc des Romains appelé *Aqua Julia*, & qui paſſoit à-peu-près dans le même canton pour aller à Capoue, étoit de deux cent vingt-ſix pieds plus bas que ce nouvel aqueduc, quoique vers la ſource l'ancien fût plus élevé de ſept pieds.

La ſeule choſe qu'on peut reprocher à Vanvitelli, c'eſt d'y avoir employé un tuf ou une pierre tendre avec des rangées de briques, mais cet uſage eſt très-ancien dans le pays; on s'en apperçoit à Herculanum & à Pompeii, & l'on continue à Naples d'employer cette pierre tendre, ce qui fait que les plus beaux édifices ne tardent pas à ſe dégrader.

Voici les inſcriptions qui ſont ſous la grande arcade; elles diffèrent un peu de celles qui avoient été gravées dans la description de Caſerte.

Carolo utriusque Siciliæ Rege
Pio Felice Auguſto
Et Amalia Regina
Spei Maximæ principum parente
Anno CIↃ IↃ CCLIII incœptum
Aquæ Juliæ revocandæ opus

THE PROPERTY OF THE NEW-YORK SOCIETY LIBRARY

Digitized by Google

Anno CIↃ IↃ CCLX consummatum
A fonte ipso per millia passuum XXVI
Quà rivo subterraneo
Interdum etiam cuniculis
Per transversas è solido saxo rupes actis
Quà amne trajecto
Et arcuatione multiplici
Specubus in longitudinem tantam suspensis
Aqua Julia illimis & saluberrima
Ad prætorium Casertanum perducta
Principum & populorum deliciis servitura
Anno CIↃ IↃ CCL.
Sub cura Lud. Vanvitelli, Reg. Prim. Archi.

Qua magno Reip. bono
An. CIↃ IↃ CCXXXIV
Carolus Infans Hispaniarum
In Expeditionem Neapol. profectus
Transduxerat victorem exercitum
Mox potitus Regnis utriusque Siciliæ
Rebusque Publicis ordinatis
Non Heic fornices trophæis onustos
Sicuti decuisset erexit,
Sed per quos aquam Juliam celebratissimam,
Quam quondam in usum coloniæ Capuæ
Augustus Cæsar deduxerat,
Postea disjectam ac dissipatam
In Domus Augustæ oblectamentum
Suæque Campaniæ commodum
Molimine ingenti reduceret
Anno CIↃ IↃ CCL.
Sub cura Lud. Vanvitelli, R. Prim. Archi.

Nous n'avons point d'ouvrage moderne qui approche de cette magnificence ; l'aqueduc de Maintenon, dix-ſept lieues au S. O. de Paris, n'a jamais été achevé, & ce ſeroit le ſeul qu'on pourroit mettre en parallèle. On voit encore avec étonnement la partie qui fut faite vers 1686 ; c'eſt une ſuite de quarante-deux arches, chacune de quarante pieds d'ouverture & de ſoixante pieds de

hauteur, qui joignent les deux collines de Maintenon, ſur une longueur de quatre cent cinquante toiſes; on aſſure que cet ouvrage a coûté vingt-deux millions (1); la largeur de cet aqueduc eſt de quarante-cinq pieds, & les piles ont vingt-quatre pieds d'épaiſſeur; elles ſont renfoncées chacune par des contre-piliers & par des chaînes de pierre-de-taille, l'entre-deux eſt de moëllon & les voûtes de brique. Le troiſième étage devoit avoir deux mille cinq cent ſoixante toiſes de longueur & deux cent vingt pieds de hauteur. Cette immenſe conſtruction étoit deſtinée à amener à Verſailles les eaux de la rivière d'Eure, depuis Pongoin, qui eſt à quarante mille toiſes de Verſailles; ſuivant les nivellemens de la Hire, la rivière d'Eure y eſt de quatre-vingt pieds plus haute que le réſervoir de la grotte de Verſailles (2). On voit encore au-de-là de Maintenon pluſieurs excavations qui furent faites alors dans ce deſſein; mais l'immenſité de l'ouvrage fit abandonner le projet, ſurtout quand le roi fut obligé de porter ailleurs ſes troupes & ſes dépenſes.

Nous avons encore près de Verſailles l'acqueduc de Buc, compoſé de dix-neuf arches; mais il n'a que deux cent dix toiſes de long & environ quarante pieds de hauteur.

Les ouvrages faits ſous terre pour l'aqueduc de Caſerte ſont auſſi conſidérables que ceux qui ſont au-deſſus. Il a fallu percer cinq fois la montagne: la premiere fois à Prato ſur un eſpace de onze cent toiſes dans le tuf; la ſeconde à Cieſco, dans la pierre vive, ſur un eſpace de neuf cent cinquante toiſes de longueur; la troiſième à la montagne *della Croce*, dans la terre graſſe, & enſuite du roc vif, trois cent cinquante toiſes; la quatrième à *Gar-*

(1) Voyez l'ouvrage intitulé: *Des canaux de navigation*, 1778, in-fol. page 294.

(2) Il y en a une carte, par Jaillot, en deux feuilles.

Digitized by Google

zano, dans le roc vif, cinq cent ſoixante-dix toiſes; la cinquième, dans la montagne de Caſerte à *Santa Barbara*, vers l'abbaye de S. Pierre, où étoit autrefois le temple de Jupiter Tifatin, ſur deux cent trente toiſes. Le roi voulut lui-même, en 1758, traverſer la montagne de *Garzano*, par le canal couvert ou la galerie creuſée dans le roc, juſqu'à la vallée de *Matalona* où ſont les arcades; il étoit accompagné de la reine & de toute la cour; la grotte étoit illuminée, & ce fut une fête en rejouiſſance du ſuccès de cette grande opération.

En conſéquence de tous ces percemens, ou *Trafori*, l'on a été obligé de faire des puits de diſtance en diſtance, pour éclairer l'intérieur des voûtes, & en déblayer les terres; quelques-uns de ces puits ont juſqu'à deux cent cinquante pieds de profondeur & dix de diamètre par en bas, ſe réduiſant à quatre pieds vers le haut. Ces puits avoient été dirigés par M. Vanvitelli, avec tant de préciſion, qu'ils tomboient tous exactement dans les galeries, quelque contournées que fuſſent les directions de l'aqueduc.

Dans les endroits où l'aqueduc ne traverſe pas des montagnes, il eſt placé le long des hauteurs, à mi-côte, enfoncé de manière qu'il y ait douze à quinze pieds depuis le fond de l'aqueduc juſqu'à la ſurface, & preſque partout il a fallu, pour le loger ainſi, creuſer dans le roc vif ou le caillou.

La longueur totale de l'aqueduc eſt de vingt-un mille cent trente-trois toiſes; la pente eſt d'un pied ſur quatre mille huit cent. La quantité d'eau eſt de trois pieds huit pouces de large, ſur deux pieds cinq pouces de hauteur; on auroit pu facilement en avoir davantage, & l'intention du roi étoit de s'en procurer aſſez dans la ſuite pour la conduire à Naples dans les parties élevées de la ville où l'on en manque.

Le réſervoir ou château-d'eau auquel cet aque-

Digitized

duc aboutit, ſur la montagne au nord de Caſerte, eſt à ſeize cent toiſes du château & à quatre cent pieds au-deſſus du niveau de la cour.

Toutes ces grandes opérations de nivellement ont été faites avec un ſimple niveau à trois bouteilles de verre, ſans lunette, & cependant elles ſe ſont trouvées d'une exactitude ſurprenante, lorſqu'il a été queſtion d'y introduire l'eau pour vérifier l'ouvrage.

Le travail des aqueducs à Caſerte a donné lieu à pluſieurs obſervations ſingulières; en creuſant pour fondre les piles du grand arc, Vanvitelli trouva à quatre-vingt-dix pieds de profondeur, une cave où il y avoit quantité de corps morts. De quelle prodigieuſe antiquité devoit être cette ſépulture, puiſque par les ouvrages des Romains on voit que le terrain, il y a deux mille ans, étoit déjà à-peu-près le même qu'aujourd'hui? Combien a-t-il fallu de ſiècles pour que les vallées les aient comblé à ſoixante-dix pieds de hauteur? car on ne peut guère ſuppoſer que ces corps aient été ſous terre de plus de vingt pieds dans le principe. Le pilier de la grande arche qui eſt le plus éloigné de Caſerte, eſt fondé, auſſi-bien que le ſuivant, au-dedans de cette cave.

En faiſant l'ouverture des aqueducs dans la montagne de *Santa Croce*, il ſortit une moffette, ou vapeur empoiſonnée, qui renverſa les ouvriers; le premier reſta mort, quatre autres eurent beaucoup de peine à en revenir: le grand air avec de grands braſiers de feu y remédièrent peu-à-peu.

Dans la montagne de *Garzano*, on trouva un eſpace de vingt pieds où la pierre étoit encore dans un état qui indiquoit ſa formation; c'étoit une matière ſablonneuſe, diſpoſée par lits, de la même forme & de la même nature que la pierre vive qui forme le reſte de la montagne; mais cette matière n'étoit point encore durcie comme les parties environnantes.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Du royaume de Naples & de la Sicile.

JE n'ai pas pénétré dans l'intérieur du royaume de Naples ; il eſt rare que les voyageurs aient cette curioſité, parce que les chemins y ſont très-difficiles ; mais on a commencé depuis quelques années à refaire ceux de la Calabre juſqu'à Reggio, & celui de l'Abruze. M. de Saint-Non a donné du royaume de Naples une deſcription détaillée & intéreſſante, dans le ſecond volume du voyage pittoreſque dont j'ai parlé pluſieurs fois ; je vais donner une idée de cette deſcription.

On y donne d'abord une notice hiſtorique de la grande Grèce au temps des anciens, & l'on commence la deſcription du royaume de Naples par Bénévent.

BÉNÉVENT eſt une ville qui fut célèbre dans le moyen âge, par la puiſſance de ſes ducs, qui rendirent Naples tributaire vers l'an 820. Bénévent paſſa ſous le pouvoir du S. Siége l'an 1077 ; elle en dépend encore, quoiqu'enclavée dans le royaume de Naples, & à vingt-cinq lieues des limites de l'Etat Eccléſiaſtique. On y va voir l'arc de triomphe de Trajan, un ancien amphithéâtre & d'autres antiquités.

Les auteurs du Voyage pittoreſque vont enſuite à Monte Gargano dans la Pouille & à Monte S. Angelo, célèbre par l'apparition de S. Michel en 493 ou en 586, dans une grotte fameuſe où l'on venoit de toutes les parties de l'Europe. C'eſt là qu'étoient venus les premiers chevaliers Normands qui fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, & on a regardé ce lieu-là comme un des premiers

Digitized by Google

ſanctuaires de la catholicité. Voyez Mabillon, *Annales Benedict. an.* 708. N°. 40 ; les Bollandiſtes au 29 Septembre, & Monſignor Stefano Borgia, *Memorie Storiche della città di Benevento. Roma*, 1763, Tome I, page 177. Nous en avons parlé à l'occaſion du château S. Ange. Cette montagne dont il eſt parlé dans Virgile, Æn. XII, & dans Horace, eſt à deux lieues de Manfredonio, ville maritime de la Pouille ou de la *Capitanata*. Nos voyageurs décrivent cette ville, enſuite le château de Barletta.

C'eſt vers Molfetta, cinq lieues plus loin, que M. l'abbé Fortis a trouvé une excellente nitrière dont on peut voir la deſcription dans les nouvelles de la république des lettres, du 23 Mars 1785, par M. de la Blancherie.

Les principaux objets qui ſuivent ſont le lieu de la bataille de Cannes au bord de l'Offanto ; Canoſſa, près de laquelle il y a des ruines antiques ; la ville & le port de Bari ; la ville & le port de Brindiſi, célèbre du temps de l'ancienne Rome, & où Céſar aſſiégea Pompée. Otrante, Gallipoli, où ſe fait le plus grand commerce des huiles pour les manufactures. Tarente, autrefois ville ſuperbe ; mais où l'on ne trouve preſqu'aucun monument d'antiquité. Le temple de Junon à Metaponte, dont il reſte encore quinze colonnes ; le territoire où étoit Héraclée, dont on diſtingue à peine l'emplacement, & qui donne lieu à une diſſertation dans l'ouvrage dont nous parlons.

Paſſant le Syris, un des plus grands fleuves du royaume de Naples, nos voyageurs vont à Corigliano, où fut l'ancienne Sybaris, à la partie méridionale du golfe de Tarente. Il paroît que cette ville a été perdue dans les ſables que le Sybaris & le Crati y ont entaſſés ; ils décrivent les atteliers de manne & de réglisſe, qui ſont des productions du pays ; Cotrone, qui eſt l'ancienne *Crotona*,

Digitized by Google

célèbre par ſes athlètes, mais dont il ne reſte aucun veſtige.

Le Capo delle Colonne, ainſi nommé à cauſe des reſtes du temple de Junon; l'ancienne Catanzaro, capitale de la Calabre ultérieure, où nos voyageurs trouvent occaſion de raconter le terrible tremblement de terre du 5 Février 1783, d'après une lettre de M. Hamilton. Il y en a une relation plus complète, faite par M. le commandeur de Dolomieu, & imprimée à Rome en 1784. Mais depuis ce temps-là, nous avons appris qu'il y avoit eu encore une ſecouſſe le 21 Décembre 1784, preſque auſſi terrible que celle du 5 Février 1783.

Reggio, vis-à-vis des côtes de la Sicile, une des premières villes de la grande Grèce, & la plus ancienne colonie des Grecs en Italie, mais dont il ne reſte aucune antiquité.

Le célèbre & terrible écueil de Sylla, formé par des roches aiguës, où l'onde & les courans venant ſe briſer avec un bruit effroyable, ont donné lieu à ces fictions de chiens qui intimidoient autrefois les navigateurs par leurs hurlemens, & allongeoient leurs têtes redoutables pour dévorer les paſſans.

Præſtat Trinacrii metas luſtrare Pachyni
Ceſſantem, longos & circumflectere curſus,
Quam ſemel informem vaſto vidiſſe ſub antro
Scyllam & cæruleis canibus reſonantia ſaxa.
Virg. Æneid. L. III.

Coſenza, capitale de la Calabre citérieure. La chartreuſe de San Lorenzo, couvent riche & célèbre; les caſcades de Fiume Negro dans la principauté de Salerne.

Salerne, ville fameuſe dont la ſituation fut chantée par tous les poëtes du ſiècle d'Auguſte, ſi connue enſuite par l'école de médecine dès le commencement du douzième ſiècle. Le temple antique de Nocera; enfin les ruines de Pæſtum dont nous allons

allons parler, parce que c'eſt le ſeul monument d'architecture grecque à portée de ceux qui font le voyage de Naples.

PESTI eſt un village ſitué à vingt lieues de Naples, dans le golfe de Salerne, à un mille de la mer, où l'on trouve de très-beaux reſtes d'antiquités; ils ont été long-temps oubliés, parce qu'ils ne ſont pas ſur une route que les antiquaires & les curieux aient coutume de fréquenter; mais on les admire généralement comme des monumens de la meilleure architecture grecque.

La ville appelée Pæſtum, avoit été appelée d'abord *Poſidonia*, à l'honneur de Neptune; elle étoit dans le pays des *Œnotrii*; les Samnites y établirent une colonie; les Lucaniens l'ayant enſuite occupée, elle formoit l'extrémité occidentale de la Lucanie, & donnoit ſon nom à ce golfe, qu'on appeloit *Pæſtanius ſinus*. Solin dit que c'étoit une ville des anciens Doriens: Strabon dit qu'elle avoit été fondée par les Sibarites. Diodore de Sicile y fait aborder Hercule. Strabon parle d'un fameux temple de Junon, fondé par Jaſon, à l'embouchure du Silarus, connu des anciens par ſes eaux pétrifiantes; c'eſt le Silo qui eſt à une lieue de Peſti; & il nous apprend que cette ville fut envahie par les Romains deux cent ſoixante-quatorze ans avant Jéſus-Chriſt. Alexandre, roi des Moloſſes, l'aſſiégea quatre ans, mais inutilement; elle eut enſuite le titre de ville municipale: elle eſt citée dans Tite-Live parmi celles qui furent utiles à la république après la bataille de Cannes. Jamblique cite pluſieurs diſciples de Pythagore qui étoient de cette ville. Virgile parle des roſes qui fleuriſſoient deux fois l'année *Biferique roſaria Pæſti*, (G. IV. 119.) & pluſieurs autres auteurs les citent également, ce qui prouve que ces roſes étoient vantées & recherchées à Rome.

Cette ville fut pillée en 930 par les Sarrazins,

qu'un duc de Gaieta avoit appelés à ſon ſecours, & qui étoient venus s'établir dans le pays, mais que l'on en chaſſoit alors à cauſe de leurs excès. Elle fut ſaccagée & preſque détruite en 1080, par Robert Guichard, prince Normand ; il démolit les anciens édifices, & enleva de belles colonnes de verd antique, pour en décorer une égliſe qu'il bâtiſſoit.

Depuis cette époque, les ruines de Pæſtum furent oubliées. Le baron Antonini, dans ſa deſcription de la Lucanie, imprimée en 1745, avoit cherché à réveiller l'attention des curieux ſur les ruines de Pæſtum ; mais, ſuivant M. Grosley, un jeune élève d'un peintre de Naples fut le premier qui, en 1755, fit connoître les reſtes précieux d'architecture qu'on y voit ; il étoit alors à *Capaccio*, village qui n'eſt qu'à deux lieues de Peſti, lorſque dans une promenade qu'il fit du côté de la mer, il apperçut du haut d'une coline des reſtes de murs & de portes de ville, des fragmens de temples & des colonnades très-remarquables ; l'emplacement de ces ruines, qui depuis long-temps ſervoit de pâturage, n'étoit pas même cultivé ; il étoit preſque couvert de pierres & de brouſſailles. Ce jeune peintre excita la curioſité de ſon maître par le récit de ces monumens ignorés, & celui-ci les annonça d'une manière qui excita l'attention. Le comte de Gazola, grand-maître de l'artillerie, en fit lever les plans & deſſiner les élévations ; mais M. Souflot eſt le premier qui ait deſſiné en entier & avec ſoin les ruines de Pæſtum, étant en Italie avec M. le marquis de Marigny en 1760, ſur le récit qu'il en avoit entendu faire au peintre Natalis.

Depuis ce temps-là pluſieurs peintres ont été ſur les lieux pour les peindre ſous différens aſpects. J'en ai vu différens tableaux chez Don Antoine Joly, peintre & décorateur du théâtre de S. Carlo,

Digitized by Google

parmi d'autres vues de Naples, de Veniſe, de Malthe, de Madrid, &c. Un Anglois publia d'abord la découverte de Pæſtum en 1761. M. Dumont, profeſſeur d'architecture à Paris, publia ſes planches en 1764, d'après les deſſins de M. Souflot. M. Morghan, en 1767, fit graver ſix feuilles, d'après les deſſins de Joly, à Londres chez White.

M. le chevalier Gray, miniſtre d'Angleterre à Naples, fit deſſiner des vues, & F. Major publia en 1768, à Londres, vingt-quatre planches des ruines de Pæſtum avec des explications. Il parut en 1769, à Paris un ouvrage, intitulé : Les ruines de Pæſtum ou de Poſſidonia, avec quarante-huit planches, chez Jombert, pour lequel M. de Beoſt traduiſit en françois les explications de l'ouvrage publié en anglois en 1768; on y joignit les planches de M. Dumont avec quelques autres, relatives aux environs de Naples. On peut voir auſſi M. d'Hancarville, dans le premier volume de ſes antiquités étruſques, grecques & romaines, du cabinet de M. Hamilton, & le Voyage pittoreſque.

Le voyage de Sicile étoit encore plus rare & plus difficile de mon temps, que l'intérieur du royaume de Naples; mais depuis quelques années on connoît davantage cette isle, & on la fréquente beaucoup plus : les ouvrages de M. Brydone, Rolland de la Platière, Riedeſel, le quatrième volume du Voyage pittoreſque, & ſurtout la grande deſcription de M. Houel, peuvent donner toute ſatisfaction à cet égard; je ne dirai donc ici que peu de mots ſur cette belle partie du voyage d'Italie.

LA SICILE eſt une isle d'environ cinquante lieues de long, qui a treize cent lieues quarrées de ſuperficie, peuplée, à ce qu'on prétend, de trois millions d'habitans. Elle eſt ſituée à l'extrémité de l'Italie, entre trente-ſept & trente-huit degrés de

Digitized by Google

latitude. Palerme qui en eſt la capitale contient cent ſoixante mille ames ; on dit même dans le pays deux cent trente. Le reſte de l'isle renferme les choſes les plus curieuſes & les plus célèbres : le volcan du mont Etna ; les reſtes d'Agrigente, les plus conſidérables qu'il y ait de l'antiquité ; ceux de Taormina, de Segeſte, les mieux conſervés qu'il y ait ; la grotte de la Sibylle près de Marſala ; l'amphithéâtre de Catane ; l'oreille de Denys le tyran, qui eſt une grotte immenſe à Syracuſe, & les autres antiquités de cette ville, autrefois la plus célèbre de la Sicile ; enfin cette isle préſente des choſes plus curieuſes encore que le royaume de Naples.

CORRECTIONS ET ADDITIONS

Pour la ville de Naples & ſes environs.

Tome V. page 274. *Cette ville* (Naples) *eſt placée au fond d'un baſſin, appelé en italien* Cratère, *qui a deux lieues & demie de largeur, & autant de profondeur, &c.*

M. de la Lande n'a pas meſuré ſi exactement ce cratère que M. Dutens dans ſon Itinéraire Anglois. Celui-ci lui donne vingt milles environ depuis Naples à Capri, & autant de Caſtellamare à Pauſilippe, le tour eſt de près de ſoixante milles ; & ces meſures, qui s'accordent parfaitement avec la vérité, ne s'accordent guère avec celles de M. de la Lande, qui n'ayant pu tout voir en peu de jours par lui-même, a été obligé de copier les autres.

Page 301. A l'extrémité de Chiaia eſt la maiſon appelée de la reine Jeanne ; mais elle fut bâtie par une princeſſe de la maiſon Caraffa, nommée *Ogni Anna*, ſur les deſſins de Coſimo ; la maiſon eſt au centre de Pauſilipo. La *maiſon de la reine Jeanne*, dite ainſi par le vulgaire de Naples, eſt une autre maiſon du côté oppoſé, à l'orient de la ville ; un mille au-delà de la porte Capouane, & qui étoit la maiſon des délices des rois de la race d'Arragon. La dame de la maiſon Caraffa ne s'appelle pas *Ogni Anna*,

Digitized by Google

mais *Donna Anna*, & par la populace *Dognanna*; la prononciation eſt corrompue ici comme chez les poiſſardes de Paris. Cette maiſon enfin ne fut pas plus bâtie ſur les deſſins de Coſimo, que l'Eſcurial ne le fut en Eſpagne ſur les deſſins d'un François, comme l'a aſſuré M. de la Lande. Cette maiſon appartient maintenant à M. le prince de Teora, qui l'a héritée d'un de ſes ancêtres, qui épouſa cette dame Caraffa. On recueille parmi ces maſures beaucoup de ſalpêtre.

Page 340. *Le palais de la Nonciature*, &c. Le nonce n'y exerce pas plus de juriſdiction qu'à Paris. Cette juriſdiction a été réformée depuis 1768; & en 1780, on lui ôta les dépouilles des bénéfices, & à ſa cour le pouvoir de nommer de ſon chef aux évêchés. Cette juriſdiction du nonce n'eſt pas d'ailleurs une *ſuite de la ſuzeraineté du Pape* ſur le royaume de Naples, non plus qu'en Portugal & en Eſpagne, & qu'elle l'étoit ci-devant en Autriche; mais bien de la débonnaireté des ſouverains reſpectifs, qui ont accordé au clergé & à la cour de Rome des droits beaucoup plus importans & des revenus immenſes, qui dans le royaume de Naples ſeulement, ſans compter la Sicile, ſurpaſſent les quinze millions de ducats annuels, pendant que le roi n'en a pas ſept.

Page 359. *On convient que l'idée de cet ouvrage étoit de Corradini*, &c. M. de la Lande ſe trompe; le Chriſt dont il parle eſt certainement de Don Guiſeppe San Martino, Napolitain; il eſt tout de lui; Corradini, Vénitien, étoit mort avant que le prince de San Severo eût paſſé un contrat avec ce jeune artiſte alors, pour l'exécution de l'eſſai qu'il propoſa au prince, & dont il n'a eu que vingt-cinq ducats pour récompenſe. M. San Martino a enſuite enrichi ſa patrie de pluſieurs autres ouvrages excellens de ſon ciſeau: il a travaillé auſſi pour l'étranger; & lorſqu'on voulut une bonne ſtatue demi-coloſſale du pape régnant, on s'adreſſa à lui. Il n'y a que San Martino & le jeune Canova, Vénitien, à Rome, qui méritent de paſſer pour les meilleurs ſculpteurs vivans de l'Italie, & par conſéquent de l'Europe. Le Puget & Pigale, nés au midi de la France, ſont ceux qui en approchent le plus.

Page 372. *On les enterre à Piétra Santa* &c. Ce ne ſont pas les Capucins, mais une confrérie appelée *De' Bianchi*, ou *des morts*, qui a ſoin d'enterrer les cadavres

des juſticiés, & elle a le droit de les conduire à l'égliſe la plus proche de l'endroit de l'exécution, qui varie ſuivant l'endroit où l'on a commis le crime. Il y a eu des juſticiés à Naples comme à Paris, bien avant l'inſtitution des Capucins, & où on les enterroit avant que M. de la Lande découvrit qu'on les tiroit du pont de la Magdelaine par le canal de ces moines.

Page 478. *On a bâti une petite chapelle & placé une croix dans l'endroit même de cette indigne exécution &c.* Indigne; mais de qui? des Napolitains ou des François? Charles I d'Anjou où étoit-il né, & d'où apporta-t-il l'atrocité de ſon procédé contre ſon infortuné rival? il n'y a que lui parmi les hommes de France & Eliſabeth parmi les femmes d'Angleterre, qui aient pu prétendre de ſanctionner, avec tout l'appareil de la juſtice, la barbarie de leur ame; l'un envers Conradin de Souabe, l'autre envers Marie d'Ecoſſe. Conſtance de Sicile refuſa d'exercer le droit du talion ſur Charles II, fils du premier, tombé priſonnier entre ſes mains; elle lui accorda la liberté & la vie, pour apprendre les ſentimens d'humanité à ceux qui en manquoient.

Au reſte, la chapelle, la colonne de porphyre, les vers & tous les monumens de l'exécution de Conradin, ont été transférés dans l'égliſe voiſine, depuis qu'on s'eſt aviſé d'embellir ou plutôt de gâter le bel emplacement *del Mercato* de Naples, par un quarré reſſerré de nouvelles bâtiſſes, ſur des beaux deſſins d'ailleurs de M. François Seguro, ingénieur du roi & directeur de tous les nouveaux travaux entrepris autour de Baies & de Miſenum.

Page 403. *L'égliſe de S. Antoine de Vienne, &c.* Ce n'eſt plus une abbaye réunie à l'archevêché. Le roi l'a convertie en commanderie de l'ordre militaire de Conſtantin, & l'a conférée à M. le marquis de Marco, miniſtre d'Etat pour les affaires internes. Le roi a ſeulement détaché de ce revenu ſix cent ducats de penſion, en faveur de M. le chevalier Filangieri, qui a illuſtré ſa patrie par ſes productions politiques.

La peinture à l'huile n'eſt certainement pas venue de Flandres en Italie, non plus qu'aucune notion des beaux-arts & des ſciences. Elles y ſont venues de la Grèce, de l'Egypte & de tout l'Orient; c'eſt de l'Italie qu'elles ſont paſſées en Flandres & dans tout le Nord: à moins que ce ne ſoit quelques nouvelles découvertes en hiſtoire natu-

Digitized by Google

relle, anatomie, géographie, aſtronomie, que le génie des Italiens a échangé contre d'autres de ſon invention récente, ainſi que Tiraboſchi & Signorelli viennent de le démontrer : malgré le peu d'encouragement que ce génie a rencontré de la part des divers gouvernemens dans leſquels l'Italie eſt partagée, & malgré le nombre d'entraves que lui oppoſe de tout côté l'eſprit inquiſitorial du monachiſme, qui, en perſécutant les ſavans & même les patriotes, ſe venge de leur mépris & de ſes noirs remords, en les faiſant traîner dans la misère & dans la boue, La Grange, Denina, Cavallo, Bartolozzi, vivent expatriés à Berlin, à Paris, à Londres. Grâces pourtant ſoient rendues à la ſageſſe de notre gouvernement, pour la faveur qu'il accorde aux ſavans & aux artiſtes Italiens : ils ſont tous pénétrés de reconnoiſſance pour lui. Leur attachement au roi & à ſon gouvernement éclate partout, & prouve que le diſcernement d'une nation qui ſent les obligations réelles qu'elle a au gouvernement lorſqu'il l'oblige réellement, & qui n'eſt pas accoutumée à crier *vive le roi*, lors même qu'on lui arrache ſa propre ſubſiſtance.

Au reſte, le tableau à l'huile d'Antonio de Fiore n'eſt pas unique à S. Antuono, il y en a en pluſieurs autres endroits de Naples ; ceux ſurtout qui ſe trouvent dans l'appartement du prieur de S. Martin, dont l'un repréſente le roi Robert, qui régna depuis 1309, ce qui donne une date plus reculée à la vie de ce peintre que celle que lui a aſſignée M. de la Lande. Les égliſes d'ailleurs des deux Siciles ſont remplies de pareils tableaux, & M. Torcia, qui a communiqué quelques-unes de ces notices au public, (voyez *Sbozzo politico d'Europa*, *Firenze*, 1775, article des Pays-Bas) & même à M. de la Lande, en a découvert depuis d'autres beaucoup plus précieux & mieux conſervés ; entr'autres une *Madonne* aſſiſe, appartenant au prince del Tocco, que ſes ancêtres poſſédoient en Achaïe, avant la priſe de Conſtantinople, dépoſée maintenant dans l'égliſe des Dominicains de Mentemileto, à trente-ſix milles de Naples, & pluſieurs autres dans la vieille égliſe de Palerme, appelée la Madonna della Martorana, derrière le palais prétorial. Ce n'eſt que les Moines modernes, qui pour placer les croûtes baroques de leurs S. Antoine, Vincent, François, Xavier, &c. ont déplacé & même détruit les tableaux antiques, qui repréſentoient les ſaints de la primitive égliſe.

Digitized by Google

Page 409. *Le marquis Tanucci* ne ſuſcita pas une perſécution contre les francs-maçons; mais l'imprudence ou plutôt l'ambition du conſeiller Gennaro Pallanti y entraîna l'adminiſtration. La dépêche de M. Tanucci étoit ſimplement apparente; elle n'étoit certainement pas auſſi ſérieuſe que celles émanées dix ans après à Veniſe, à Vienne & en Bavière : & ce miniſtre excuſable d'ailleurs par ſon grand âge & par ſon ferme attachement aux maximes de ſon Mécènes, le roi d'Eſpagne, fit une grave réprimande au conſeiller, de l'attrappe qu'il avoit tendue à ceux qui étoient francs-maçons & à ceux qui ne l'étoient pas. Il fit accorder au bout d'un an la liberté aux innocens attrappés, & l'ignorante méchanceté du conſeiller reſta punie par la privation de ſes charges, avec une penſion que lui accorda pour ſes longs ſervices d'ailleurs la généroſité du roi. M. Tanucci obtint enfin la démiſſion qu'il avoit tant de fois ſollicitée, en Octobre 1776, en retenant tous les honneurs & tous les émolumens de ſa charge, & toute la conſidération du ſouverain & des ſujets. Sa mémoire ſera toujours regrettée de toute la nation.

Le miniſtère actuel eſt compoſé du marquis Caraccioli, aſſez connu en Europe par ſon ſavoir, ſon vaſte génie, ſa probité & ſa grande expérience : il a le département des affaires étrangères; du marquis de Marco, le doyen & le vrai *Cincinnatus* parmi les miniſtres du roi, dans celui de grâce & juſtice, & de M. le chevalier Acton, dans celui de la marine & de la guerre. Chacun travaille avec le roi & la reine ſéparément dans le petit conſeil, le grand n'étant plus en uſage depuis quelques années. Lorſque le roi eſt abſent, chacun lui envoie le porte-feuille de ſon département, ſans que l'un ſache les arrêtés de l'autre.

Il n'y a que le département des finances, réduit maintenant à un collége ou *Conſeil ſuprême d'Azienda*, compoſé de ces mêmes trois miniſtres d'Etat, du prince de Migliano, très-éclairé, du ſage conſeiller Mazzocchi & des ſurnuméraires, le chevalier Filangieri & le chevalier Codronchi. Ce conſeil a auſſi à ſa tête, comme directeur, le conſeiller Corradini, bon patriote & très-éclairé. Le roi vient d'y appeler le marquis Palmièri, de Lecce, qui en fait le plus bel ornement par ſon ſavoir & par ſa probité. Il vient de publier un ouvrage tout rempli de patriotiſme, intitulé : *Riffleſſioni ſulla publica felicità relativemente al regno di Napoli.*

Page 413. Tout ce qu'il dit touchant les tribunaux de la *Grascia* & de l'*Annona*, a subi quelques réformes salutaires, depuis surtout que nos écrivains économiques ont publié d'excellens ouvrages sur cet objet. Le marquis Carraccioli, lorsqu'il étoit encore vice-roi de Sicile, publia, en 1785, à Palerme, un opuscule, *sull' economia ed estrazione de' frumenti*, qui a été accompagné d'un savant commentaire du chanoine de Cosmi de Catane. M. Melchior Delfico en a publié deux, un sous le titre de *Memoria sulla Grascia* dell' Abruzzo, où cet excellent patriote a développé, sous les yeux du gouvernement, tous les inconvéniens du système de restriction actuelle, & les avantages résultans de la liberté de l'extraction des viandes & fromages de cette belle province; l'autre, sous le titre d'*uniformité des poids & mesures dans tout le royaume*; le troisième, le plus détaillé & le plus raisonné, appartient au patriotisme vraiment éclairé de M. Domenico de Gennaro, frère du duc de Belforte, & qui porte pour titre: *Annona osia piano economico di pubblica sussistenza*, *Napoli*, 1785. Le gouvernement est effectivement disposé à adopter plusieurs saines idées de ces sages écrivains; le conseil des finances a aboli plusieurs restrictions & servitudes, entr'autres sur le tabac, la manne, les vins & eaux-de-vie, & pour l'année prochaine *la colonna oleana*, en rendant à chaque particulier, parmi les sujets, la liberté de vendre de l'huile au prix qu'il lui plait. Il pense d'en faire autant pour la liberté de la *panizazione*, sur quoi portoit principalement l'ouvrage de M. Gennaro. En dernier lieu, on a supprimé la faculté que les magistrats, surtout la chambre des comptes (*della Sommaria*) & d'autres corporations tyranniques s'étoient arrogé de régler à leur caprice, ou plutôt suivant leur intérêt, les prix, ou *la formatione delle voci*, des productions de la campagne au grand détriment de la classe laborieuse des cultivateurs. M. Trojano Odazi d'Atri, professeur d'économie à l'université, a fourni un mémoire très-bien écrit & détaillé sur cet objet. Il en a donné un autre encore plus raisonné sur les abus & dommages causés à la société par la loterie Génoise, pour lequel le roi le gratifia d'une pension de près de deux cent ducats par an. Les cours de Vienne, de Berlin & M. de Vergennes, ont adopté ses idées. Le marquis Grimaldi & M. Utricoli, avocat des pauvres à Montefusco, en ont fourni d'autres, ou sur le

Digitized by Google

même objet, ou ſur celui de la liberté à rendre à la culture, tirage & fabrication de la ſoie; M. Torcia en a donné ſur celle des laines & des cotons; MM. l'abbé Fortis de Vicence, & le phyſicien Vairo, de Naples, ſur l'extraction du ſalpêtre au Palo de Molfetta & aux nitrières de Geraco. M. Torcia avoit remis, avant ces meſſieurs, à M. le chevalier Acton, des notices ſur les nitrières de Candito, Cendojanni, près de Reggio en Calabre, de Sciacca & toute la côte méridionale de la Sicile, ainſi que d'une riche minière de charbon de terre près de Briatico, au bas de Montelione, & des indices au haut de la montagne de Firiolo, en Calabre; M. l'archiprêtre Santoti di Rocca San Felice, en a découvert tout près du lac Amſanto, dont il a donné une belle deſcription; & tout près de Montefuſco, près des terres de M. l'avocat Giordano, on en a déterré d'autres indices. Le gouvernement vient d'y expédier M. Ranièri, Piémontois, pour en aſſurer la découverte & les fouilles. M. Angelo Jaſano a auſſi écrit ſur ces différentes productions minérales, & le médecin Thovatini de Lipari, a avec beaucoup d'enthouſiaſme excité à la fabrication du ſoufre, de l'alun, &c. de l'isle de Vulcania; ſes compatriotes qui, par de ſots préjugés, qui leur avoient été inſpirés par l'évêque, d'intelligence avec la cour de Rome, pour favoriſer le débit de la Tolfa, venoient de l'abandonner depuis pluſieurs années. Le mémoire de M. Thovatini roule ſur les eaux minérales des isles Eoliennes. Il ne faut pas ici oublier un autre mémoire, plus court mais très-profond, que M. Giovanni Preſta, de Gallipoli, mort depuis peu, avoit conſacré à la fabrication de l'huile, d'après les notions exactes des anciens & des expériences par lui répétées pendant une longue ſuite d'années. Voilà une foule de ſavans ignorés par M. de la Lande.

M. de la Lande ſe trompe lorſqu'il ſoutient à la même page 413 que les aſſemblées du parlement de Sicile ſe tiennent annuellement tout comme ceux du parlement Britannique, tandis qu'elles ont lieu par fois comme celles des diètes de Pologne; auſſi le gouvernement y eſt tout féodal ou anarchique. La junte de ce parlement y eſt perpétuelle auſſi ſous le nom de *Giunte del regno*, & en cela elle reſſemble également au conſeil permanent de la Pologne. Ce n'eſt que depuis la vice-royauté de M. Caraccioli, & après les éloquentes concluſions (*Conſulte*) de

M. le marquis Simonetti *che il Braccio Baronale* n'eſt plus l'unique repréſentant de toute la nation. Il faut maintenant que le *Braccio Domaniale* ſoit repréſenté par des députés, tirés de la claſſe des citoyens & bourgeois de chaque ville ayant droit de ſuffrage. Les conſultations de M. Simonetti avoient auſſi porté des coups mortels à tous les abus énormes que la tyrannie des Barons avoit introduits dans la levée des impôts. C'eſt une des cauſes principales, qui après l'inquiſition ont déſolé la Sicile.

Page 414. Il ne falloit pas parler encore de la juriſdiction temporelle du Nonce à Naples, & y ajouter la ſpirituelle du roi en Sicile. Le roi n'exerce d'autre autorité en Sicile que celle du roi de France en France. Les princes catholiques n'ont point d'autorité ſpirituelle à cauſe du lévitiſme de cette religion; c'eſt un fait connu de tous les politiques. Rome, par le moyen du monachiſme & de l'inquiſition, avoit trouvé le moyen d'éluder toutes les prérogatives du prétendu *Légat à Latere* en Sicile. Elle y exerce un deſpotiſme affreux, y a uſurpé pour dix millions d'écus annuels à titres de meſſes, & que les anciens employoient dans la marine; elle l'a dépeuplée, appauvrie, y a avili les eſprits au point que le ſalut ordinaire des habitans lorſqu'ils ſe recontrent eſt *benedicite*; & c'eſt cet aviliſſement qui eſt la cauſe que les Siciliens naturellement ſi ingénieux, ſi ſpirituels n'ont pas encore eu un ſeul de ces écrivains hardis contre la cour de Rome, tels par exemple que Giannone, Argento, Fraggianni, Vargas, Spiriti, Peccheneida, Pecchia, Serrao, Grimaldi, Ceſtari, Patuzi, le marquis de Marco, &c. Ce n'eſt que le marquis Caraccioli, lorſqu'il étoit vice-roi, & le conſulteur Simonetti, qui ont commencé à trancher quelques-unes des têtes de l'hydre, par exemple, l'inquiſition, & en frapper & étourdir d'autres. C'eſt ſous l'ombre de ces ſages miniſtres du roi que le génie des Siciliens oſe depuis peu lever la tête, & que les chanoines de Gregorio, de Coſimi, Barbaracci & l'avocat Sarri ſurtout commencent à faire revivre la fécondité ſpirituelle & l'amour du ſavoir, de la liberté & de la patrie de leurs ancêtres. Le marquis Caraccioli y a appelé les ſciences exactes: les princes de Teremuzza & de Biſcari ſont déjà célèbres dans les antiquités.

Page 416. Sous le miniſtère du marquis de la Sambuca, la part que le pape avoit à la nomination des évêchés & autres bénéfices reſta éludée par l'introduction des lettres

de recommandation du roi à chaque vacance ; & par conſequent la diviſion faite du temps de l'empereur Charles V, en *veſcovati regii e papalini*, n'a plus eu lieu. On a d'ailleurs révendiqué une foule d'évêchés de fondation royale, tels que Melfi, Bovino, Lucera, Naples même, & ſupprimé pluſieurs riches abbayes, telles que celles de S. Antonio, de Ripalta, de la Magrine. On a accordé celle-ci, ſituée près de Palerme, au prince Don Gennaro, cadet du roi, comme grand-maître de l'ordre Conſtantinien. On a peu-à-peu ſupprimé une centaine de petits couvens en Sicile ; celui de Parète, & une quarantaine d'autres, outre les Jéſuites, dans le royaume de Naples ; ainſi que tout le monachiſme, après les tremblemens de terre de 1783 en Calabre, conſiſtant en cent cinquante-quatre couvens de religieux & religieuſes, & qui mangeoient un revenu de ſept cent mille ducats en fonds de terres, ſans les exemptions & le caſuel de leurs pieuſes boutiques, qui le faiſoient ſans doute aller à plus d'un million. L'adminiſtration de ce riche revenu, tombée enſuite entre des mains ignorantes & rapaces, loin de contribuer au ſoulagement de la province renverſée ſelon la louable intention du roi & du miniſtère, a au contraire contribué à l'épuiſer tout-à-fait. Les habitans diſent que le vicaire a été un tremblement de terre moral, infiniment plus deſtructeur que le phyſique. Leurs réclamations viennent d'obtenir du roi ſa dépoſition de cette place.

Les réformes eccléſiaſtiques ci-deſſus énoncées font eſpérer bientôt de la ſageſſe du gouvernement la réduction ſalutaire des évêchés & de toutes les fondations du clergé à leur juſte nombre & ſalaire, & la reſtitution des fonds immenſes que la ſuperſtition & l'hypocriſie, *centimanes*, ont arraché au bien-être des familles, & à la circulation & proſpérité nationales.

Page 418. Le régent de la Vicaria eſt maintenant M. le duc de S. Nicola, homme très-ſavant, poſſédant ſept ou huit langues, & qui a été notre miniſtre à Pétersbourg. L'impératrice-régnante le décora de l'ordre de Ste. Anne, & notre roi vient de le décorer des marques de l'ordre de S. Janvier. Le nombre *de' Paglietti* n'eſt que de trois mille en tout & de tout rang, y compris ceux qui n'exercent jamais les fonctions, mais qui ſe contentent d'avoir payé chèrement, ainſi qu'à Paris, en Hollande & ailleurs, le titre de *Docteur en droit*. M. Pilati les avoit porté à quarante mille,

Digitized by Google

ainſi que M. de la Lande, les lazarons, & M. de Félice à cinquante mille. La police eſt bien payée à Naples, mais elle y eſt mal organiſée; & c'eſt la cauſe de ſon peu d'effet. Un de ſes défauts eſt que le gouvernement n'a pas encore ſongé à diſtribuer ſes nombreuſes gardes ainſi qu'à Paris, mais de les faire rouler par eſcouades avec une lanterne à la téte, de façon à être aiſément apperçue & eſquivée par les voleurs.

C'eſt la méthode vicieuſe de Londres; mais le nombre en eſt plus grand & mieux payé. Il y a beaucoup de juriſdictions différentes, qu'on a depuis peu multipliées; & les places ſubalternes de *Maſtrodatti*, de ſecrétaires des tribunaux ſe vendent publiquement à l'encan tous les trois ans; & cela vend publiquement à l'encan le ſang des ſujets. M. Torcia a donné des mémoires très-forts à la cour ſur ces énormes abus, à l'occaſion des tremblemens de terre de Calabre; mais l'avocat Mario Pagano vient de publier un traité très-profond & très-ſavant ſur l'hiſtoire de la procédure criminelle dès le temps des Grecs & des Romains juſqu'à nos jours, d'y tracer avec beaucoup d'énergie les abus introduits chez nous, & de propoſer avec beaucoup de patriotiſme & de diſcernement les réformes. Depuis quelques années le gouvernement ſigne très-difficilement des ſentences de mort; & cela a multiplié les délits & diminué la sûreté publique. M. Carlo Pecchia, continuateur très-vaillant de Giannone, nous a donné une excellente hiſtoire *de la Vicaria del Sacro Conſiglio*, & de tous les tribunaux. Il eſt mort depuis deux ans. M. Galante l'imite admirablement bien dans ſon ouvrage des deux Siciles.

Page 429. Il n'y a pas dans Naples quarante mille *lazaroni*. Il y a le nombre convenable de baſſes claſſes, qui peuvent ſubſiſter de leurs bas métiers: tels que crocheteurs, *puzzaro*, ou gardes des eaux pour les puits & fontaines publiques, des cloaques, &c. Il y a en un mot autant de ſortes de gens à Naples qu'il y en a, à proportion de leur grandeur, à Londres & à Paris. Ce qui a induit en erreur les étrangers à Naples, c'eſt le terme de *lazarone*, auquel a donné naiſſance leur mauvaiſe prononciation des lettres *ce*, *ci*, ſuivant la façon dentale des Romains; & voici comment: La dénomination de *lazarone* eſt un augmentatif de *Lazaro*, c'eſt-à-dire, de *Lacero* déchiré, tout couvert de haillons. C'étoit le ſobriquet par lequel

Digitized by Google

les gens aiſés diſtinguoient cette claſſe laborieuſe, lorſque dans les ſiècles de trouble & des vice-rois la nation devenoit de jour en jour plus pauvre, & ſon commerce, ſon induſtrie tomboient entre les mains des étrangers. (C'eſt dans cet état que les trouva dès ſon temps le grand Monteſquieu, lorſqu'il en parle au chapitre IX de ſes *Conſidérations ſur la grandeur & la décadence des Romains.*) Les François, les Allemands, les Eſpagnols, qui ſe ſont tour-à-tour diſputés & ſuccédés dans la dominationde ce royaume, au lieu de prononcer *lacero*, prononçoient *laſſero & laſſeri*; & les Napolitains qui ſont très-portés à la dériſion, à ſe moquer & à contrefaire les étrangers, ont adopté ce changement, encore par ſon alluſion à Lazare du mauvais riche, que les chroniques de la religion nous repréſentent auſſi comme un miſérable. Ce changement en un mot eſt devenu d'un uſage général & conſtant. Ce n'eſt pas non plus l'unique exemple de ce genre. De l'Eſpagnol *alguazil*, archer, ils ont formé *aguzzino*, diminutif d'*aguzzo*; & d'*elmandraque*, port des bateaux, *mandracchio*, ou repaire de la vile populace.

D'un défaut phyſique de leur propre prononciation, donc les étrangers modernes, ſurtout depuis qu'ils voyagent en Italie, en ont fait un monſtre moral. Ils ont créé de la claſſe de *lazari* un tas d'oiſifs à part : des poliſſons, des vauriens, ſans habit, ſans état, ſans métier, ſans ſentimens, & preſque ſans ſenſations; puiſqu'ils ſe ſont figurés que des hommes robuſtes, d'une ſtatue giganteſque, bien muſclés, capables de porter des poids énormes ſur les épaules à de grandes diſtances ſans perdre halaine, pouvoient ſubſiſter avec deux ſols par jour. L'abbé Richard, qui les a outragé plus que les autres, y a ajouté que leurs enfans vivoient des reſtes des poiſſons attrapés par les oiſeaux, nommés *Plongeons de mer*, au pont de la Madelaine.

Il réſulte de tout ceci que le ſens moral que les étrangers modernes attachent au mot *lazaro* eſt deſtitué de tout fondement, & que dans le ſens du pays ce mot ſignifie un homme de la lie du peuple, un portefaix, un *puzzaro*, *cloacaro*, *beccamorto*, &c. En effet on dit *li lazari del mercato*, *del lavinaro*, *del molo piccolo*, &c. pour indiquer les porteurs de ces différens quartiers ou marchés. On les appelle autrement *Vaſtaſi* du nom ancien des Napolitains Grecs Βαστατος qui veut auſſi dire *porteur*.

Digitized by Google

Au reſte, s'il y a des poliſſons, des eſcrocs, des filoux, des aſſaſſins, des mâtins, des pendards, des *Deſrues*, en un mot, de la canaille, de la racaille à Paris, à Londres & ailleurs, comment pourroit-on les éviter en tout & partout à Naples & à Palerme ? Si les plus pauvres entre les lazarons couchent ſur la terre ou ſous des bancs en hiver, d'où ils ont acquis la dénomination de *banquieri*, eſt-ce leur faute ou celle du climat qui le leur permet, & qui le permet ſurtout en été à leurs ſemblables & à tous les campagnards dans nos provinces méridionales, en Sicile, en Grèce, dans la Syrie, dans l'Egypte, & dans tous les pays chauds ? Les *bedouins*, les *nègres* n'ont pas des meilleurs lits en Afrique, les *pouljas* dans l'Inde. Depuis quand eſt-ce une honte, un objet de reproche, de profiter de la bonté d'un climat comme celui de Naples, pour y vivre plus à ſon aiſe, y jouir de la liberté des organes, ſans gêne pour la circulation du ſang ? N'eſt-ce peut-être pas un vrai malheur que d'en avoir un comme celui de Paris, de Londres & de tout le nord, où l'homme manque abſolument de figues, de raiſins, d'oranges, d'olives, de la ſoie, du coton, & de tant d'autres précieux dons de la nature, & qui rachètent bien du manque volontaire d'habit & de toit ? Ce manque eſt un vrai obſtacle aux progrès naturels de la population ; & ſi Naples & Palerme étoient ſubitement transférées ſous le ciel de Londres & de Paris, & *vice verſa*, les deux premières villes perdroient un tiers de leur population, les deux dernières l'acquerroient.

On ne ſauroit ſoupçonner chez M. de la Lande de la petiteſſe d'eſprit, parce que perſonne ne lui refuſera un rang parmi les plus grands génies de l'Europe. Il faut plutôt croire que le préjugé, l'eſprit patriotique ont beaucoup d'influence ſur ſes déciſions. C'eſt une honte, c'eſt un inconvénient inſupportable ſans doute d'aller à pieds nus dans les climats ſeptentrionaux ; mais c'eſt une commodité, un plaiſir, un avantage réel pour la ſanté & pour la bourſe, dont les trois quarts des campagnards chez nous profitent pour aller, venir, pour grimper leſtement ſur les mûriers, les figuiers, les orangers, les oliviers, &c. pour y faire la récolte des fruits ; arbres qui ne ſont pas petits & rabougris comme ceux des climats plus froids, mais qui reſſemblent aux chênes & aux ſapins du nord. Cette coutume d'aller ſans ſouliers a été en uſage de tout

Digitized by Google

temps dans les pays chauds ; les ſtatues héroïques des anciens & les témoignages des hiſtoriens ne nous en laiſſent pas douter. Caton & l'empereur Adrien ſe plaiſoient beaucoup d'aller à pieds nus en ſuivant l'armée. Il eſt certain que les meilleurs généraux du nord, tels que Laudon, le prince Henri, Romanzow, l'amiral Howe, friſſonneroient s'ils étoient obligés de l'adopter.

Que ſi l'on perſiſte à dire que nulle part on ne rencontre un ſi grand nombre de lazarons qu'à Naples, c'eſt que nulle part il n'y a une ville plus peuplée à proportion que Naples, & où le gouvernement ait ci-devant plus négligé l'éducation & l'induſtrie populaires. Malgré ce grand déſavantage, leur claſſe eſt celle qui a ſu le mieux ſe préſerver de la corruption, & conſerver les vertus de nos ancêtres, la probité, le déſintéreſſement, la vraie piété, l'enthouſiaſme pour la liberté civile & pour le patriotiſme. On en a un grand nombre de ſalariés aux temples, aux banques & monts de piété, chez le roi, chez les ſeigneurs, les négocians, aux douanes, &c. *Il facchino di caſa* eſt une charge domeſtique; ils vont, ils viennent, ils ſont partout, ils pénétrent partout, de jour, de nuit, chargés d'or, d'argent, de bijoux ; jamais il ne s'eſt rien perdu entre leurs mains, jamais ils n'ont commis le moindre larcin. C'eſt une juſtice que tous les négocians, tous les miniſtres étrangers leur rendent. C'eſt la claſſe la plus honnête, la moins vicieuſe de toute la ville ; aimant beaucoup l'ordre, le travail, la paix, la décence. C'eſt une injuſtice de les confondre avec les vrais *banchieri*, qui ne ſont dans le fond qu'un tas de vagabonds, la plupart étrangers, ſans aveu & ſans foyers, & que la douceur du gouvernement n'a pas encore renvoyé chez eux.

Mais les lazarons ont donné des preuves encore plus éclatantes de vertus ſociales. Ils ont été les premiers & les plus inébranlables à repouſſer l'établiſſement de l'inquiſition dans ce royaume, que les Siciliens mal-aviſés avoient reçu dans le leur. Ils ont été les premiers & les plus généreux envers leurs confrères les Calabrois ; puiſqu'ayant appris leurs terribles déſaſtres du tremblement de terre du 5 Février 1783, ils ſacrifièrent pour les ſecourir, de leur propre mouvement, l'unique écot qui étoit en leur diſpoſition, c'eſt-à-dire, la rétribution qui leur étoit due pour les copieux ſecours, en vivres, en habillemens,

mens, en bois de conſtruction, que les riches, les barons, le gouvernement lui-même s'empreſſoient à l'envi de faire embarquer pour la Calabre ruinée. Ils diſoient que tout devoir exigeoit qu'ils renonçaſſent au prix de leur travail dans ce moment de calamité, en faveur des habitans d'une riche province, qui par leurs nombreuſes commiſſions & envois à la capitale les avoient fait ſubſiſter pendant tant de ſiècles de proſpérité. C'eſt pourtant ces honnêtes gens que M. de la Lande ſe plaît à diffamer d'après les préjugés d'autres voyageurs tout auſſi mal informés que lui.

Page 428. Tout ce que M. de la Lande dit ſur la filiation de la maladie vénérienne, que M. de Voltaire avoit mal tracée dans ſon *Candide*, & dont M. l'abbé Pellicia a fixé la date à Naples, du temps de l'invaſion de Charles VIII, roi de France, en 1494, a été copié des notions aſſez copieuſes que M. Torcia avoit ſuivies aſſez exactement, ſoit dans ſes voyages, ſoit dans ſes lectures, & dont il a donné un extrait dans ſon ouvrage intitulé : *Apologia della Nazione*, ou appendice *allo Shozzo del commercio di Amſterdam.* M. de la Lande avoit reçu cet ouvrage ainſi que tous les autres de M. Torcia, il lui en a témoigné ſes remerciemens par lettre ; mais pour ne pas le citer, il n'en a pas fait mention dans ſon Voyage à la page 462. Il ſe contente à cette page d'y rappeler des brochures faites par amuſement : il ajoute que dans l'éloge de Métaſtaſe il y a des choſes hardies contre des gens célèbres ; mais en ſont-elles moins des vérités ? ou la célébrité des noms doit-elle enfouir les vérités ? Eſt-ce une propoſition à faire de la part de M. de la Lande ? Que repliqueroit-il, ſi on lui répondoit que la célébrité de Ptolomée, d'Albert le Grand, de S. Thomas, & de toute la horde monacale ne devoit jamais faire parler Tagliavia, Copernic & Gallilée, ſur le vrai ſyſtême du monde ? Où en ſeroit-il ſon excellent traité ſur l'aſtronomie, l'abrégé de ce traité, & tant de belles diſſertations & même découvertes, dont il a enrichi les *Mémoires de l'académie des ſciences de Paris* & d'ailleurs, & qui rendront à jamais chère à la poſtérité la mémoire du ſavoir profond de M. de la Lande ?

Page 436. M. de la Lande mal inſtruit avoit dit dans la première édition de ſon Voyage, que dans les conſervatoires de muſique de Naples *on y châtroit les jeunes gens pour leur former une voix.*

Digitized by Google

M. Torcia avoit fourni à M. de la Lande des démonſtrations qu'on ne châtroit pas dans les conſervatoires. Je ne dirai point qu'on ne châtre pas en Italie quelques enfans pauvres, en qui on découvre une belle voix ; mais je relève l'erreur de M. de la Lande, qui ſans s'en être informé veut abſolument qu'on châtre dans les conſervatoires de Naples. Non, M. de la Lande, on ne châtre pas chez nous ; mais on reçoit les châtrés des autres pays dans nos conſervatoires, lorſqu'ils y viennent pour ſe perfectionner dans la muſique. Au reſte, pourquoi vous effarouchez-vous ſi fort contre les châtrés ? Lorſqu'on ne veut pas un mélange d'hommes & de femmes pour avoir des *ſopranis* & des *conttaltis*, il faut des châtrés. D'ailleurs, pourquoi ſouffre-t-on une infinité de châtrés moraux qui déſolent la terre, & vous vous acharnez contre quelques châtrés phyſiques qui nous font paſſer tant de momens agréables ?

Page 445. La Balducci, qui étoit d'une très-bonne naiſſance de Gênes, a été honorablement épouſée par M. J. Brentano, banquier de la cour ; & elle n'a plus monté ſur les théâtres depuis. Les meilleures voix maintenant ſont La Bandi parmi les chanteuſes, & David parmi les tenores ; & ils ſont rivaux entr'eux. Tous les connoiſſeurs conviennent qu'il n'y en a pas de meilleurs au monde.

Page 449. *Les gens de lettres ſont en plus grand nombre à Naples qu'à Rome.* M. de la Lande nous fait bien de l'honneur dans ce parallèle. Si au moins il y avoit ajouté *à proportion* : car il ne ſeroit pas étonnant que dans une ville quatre fois plus peuplée qu'une autre il y eût plus de ſavans que dans la dernière ; mais il paroît que M. de la Lande prend pour ſavans ce troupeau de théologiens qui ſe repoſent à Rome ſur leurs lauriers théologiques, & qui ont été toujours le fléau le plus cruel du vrai ſavant. En effet, ôtez cette tourbe riſible de théologiens qui *dilatant philacteria ſua* dans les rues de Rome, que reſte-t-il dans cette ville de ſavans proprement dits ? car je ne parle pas des artiſtes. M. de la Lande a été à Naples trop peu de temps pour s'entretenir avec les principaux ſavans de Naples, comme il a fait avec M. Mazzocchi, pour porter un jugement vrai ſur la littérature de Naples.

Page 453. Il dit l'oppoſé de ce qu'il avoit dit ci-deſſus. *Les gens de lettres ne ſont pas, ce me ſemble, en auſſi grand nombre à Naples qu'à Rome*, &c.

Mais un homme auſſi grand que M. de la Lande a-t-il

pu faire imprimer une pareille abſurdité ? Si M. de la Lande avoit pu reſter aſſez long-temps à Naples, pour connoître & s'entretenir avec tous les ſavans proprement dit, il auroit été étonné d'en trouver un bien plus grand nombre qu'à Paris, & par conſéquent que dans toute la France, parce que tous ceux qui ſavent lire dans le royaume vont faire les ſavans à Paris. Il y a certainement à Paris de vrais ſavans, ſemblables à M. de la Lande, mais en fort petit nombre ; car ôtez du nombre des ſavans cette infinité de rimailleurs, qui tous enſemble ne font pas un poëte, cette quantité innombrable d'auteurs affamés, qui préſentent de pitoyables cahiers aux libraires pour en obtenir quelque écu, pour avoir de quoi fournir à leur repas, le nombre de ſavans eſtimables deviendra bien petit ; mais l'anecdote ſuivante donnera une juſte idée de la plupart des ſavans de Paris.

M. Mercier, auteur du *Tableau de Paris* & d'une infinité d'inepties pareilles, alla faire viſite à un de nos compatriotes. Ce dernier fut frappé d'entendre parler le ſavant de Paris ſur des matières dont il ne connoiſſoit pas les principes. Notre ſavant Napolitain le félicita de ce qu'il pouvoit parler ſi bien de matières qu'il ne connoiſſoit point, comme il s'en appercevoit bien par ſon diſcours. " Je puis parler & écrire, répondit le ſavant Pariſien, ſur toutes les matières. Je lis un livre ſur l'architecture que je ne connois point, je ſens en liſant ce qu'il faut préſenter au public, & j'écris. Lorſque je voulus publier les *Portraits des rois de France*, j'avois les principaux hiſtoriens ouverts ſur les chaiſes de ma chambre : je les liſois tous, & je combinois ce qui me paroiſſoit le plus vraiſemblable, & j'écrivois. Mais, reprit le profeſſeur de Naples, comment pouvez-vous ſentir, en liſant un livre, ce qu'il faut préſenter au public, ſans connoître les principes de la ſcience dont votre livre traite ? Le bon ſens, reprit M. Mercier, me guide, & je ne me trompe pas. Notre ſavant Napolitain étoit avec un autre auſſi diſtingué dans ſa chambre : ils ſe regardoient, & levoient les épaules ; mais notre profeſſeur ne connoiſſant pas l'art de diſſimuler ne put s'empêcher de lui dire : la réflexion que j'ai faite depuis long-temps eſt donc très-juſte, M. Mercier, que ſi la langue françoiſe venoit tout-à-coup à tomber, & la frivolité des lecteurs à paſſer, les trois-quarts des prétendus ſavans François ſe trouveroient bien nus. Le ſavant Fran-

Digitized by Google

çois fut tellement choqué de cette vérité, qu'il partit d'abord, & devint dès-lors le plus grand ennemi de notre profeſſeur. Que de ſavans à Paris qui ne valent pas même M. Mercier !

Deux cent journaux ſont prêts à faire retentir toute l'Europe de ces pitoyables productions, & font croire aux ſots que la France eſt la pépinière des ſavans & le pays des lettres, tandis qu'elle eſt bien éloignée de les cultiver autant que bien d'autres nations, qui avec modeſtie & ſans emphaſe y conſacrent leurs veilles & en reculent les bornes, la France l'ignorant même ; car par une police inconcevable elle défend l'entrée de toute production littéraire étrangère.

La cenſure de la chambre ſyndicale de Paris eſt auſſi rigide que riſible ; car nulle part on n'y en exerce une plus rigoureuſe, & il n'y a point de pays où les livres les plus ineptes, les plus indécens circulent avec autant d'effronterie qu'en France. On s'eſt moqué de l'index de Rome, & avec raiſon ; mais ſi l'on s'étoit donné la peine de donner un index des livres que la France a renvoyés de la chambre ſyndicale, on verroit un compoſé d'intrigues, d'ignorance & d'abſurdités, qui la couvriroit d'une honte éternelle.

M. de la Lande fait ſouvent des parallèles entre la France & l'Italie, à l'occaſion de certains objets qu'il rencontre dans ſon voyage, & qui ſe trouvent chez les deux nations. Je ne doute point que s'il avoit pu connoître mieux les ſavans de Naples, il ne leur eût rendu la juſtice qu'ils méritent.

Par exemple. Le petit nombre de découvertes qu'il a connu à Naples de l'immortel prince de S. Sévère auroit pourtant pu lui arracher cet aveu, qu'on n'a pas vu un pareil génie à Paris.

Il s'eſt entretenu avec M. Mazzocchi, & il paroît même lui rendre quelque juſtice. Mais pourquoi ne pas dire qu'un homme pareil n'exiſte point à Paris ?

Il auroit pu voir & s'entretenir avec M. Genovèſe : il auroit été en état de juger du génie & des connoiſſances profondes de ce grand homme dans la métaphyſique, le droit naturel, la politique, le commerce, &c. & avouer qu'il n'y a pas un homme pareil à Paris.

On écrivit beaucoup, il y a paſſé vingt ans, à Paris, ſur la liberté du commerce des grains : les économiſtes,

Digitized by Google

auteurs d'une ſcience nouvelle, prirent tous la plume, & inondèrent Paris de leurs écrits fanatiques; mais M. de la Lande n'ignore pas ſans doute, que celui qui écrivoit avec le plus de force & de vérité fut un illuſtre Napolitain, M. l'abbé Galliani, pour lors ſecrétaire d'ambaſſade pour le roi de Naples. Mais pourquoi donc ne pas avouer qu'il n'y avoit pas un ſi grand économiſte à Paris?

On lit avec indignation page 463, ce qui ſuit: *Franciſco Antonio Grimaldi, avocat, a donné des ouvrages d'érudition.* M. Grimaldi, d'une des plus illuſtres familles de Gênes & de Naples, n'a jamais donné des ouvrages d'érudition proprement dit; mais en 1766, il publia un ouvrage de juriſprudence, ſous le titre *de ſucceſſionibus legitimis in urbe Neapolitana*, deux vol. petit in-folio, vrai chef-d'œuvre de juriſprudence grecque & romaine. Il a publié, en 1780, un ouvrage en trois vol. in-8°., ſur l'*inégalité phyſique, morale & politique de l'homme*, en italien; ouvrage propre à répandre le plus grand jour ſur la morale, que nous ignorons encore. Qu'on liſe ce chef-d'œuvre pour s'en convaincre. A ſa mort, arrivée par les triſtes ſuites du déſaſtre de la Calabre, où ce grand homme perdit ſous ſes ruines les perſonnes les plus chères à ſon cœur, il laiſſa dix vol. in-4°. des Annales du royaume de Naples. On aura de la peine à trouver un hiſtorien philoſophe à lui comparer. Si donc M. de la Lande l'avoit connu, il auroit avoué qu'il n'y avoit point de juriſconſulte pareil à Paris, & qu'il n'y a jamais eu un métaphyſicien & un hiſtorien en France comparable à M. Grimaldi.

Don Gaëtano Filangièri, dit M. de la Lande, a donné un livre très-eſtimé ſur *la ſcience de la législation*, en quatre volumes, & on le compare à l'*Eſprit des lois*. Le chevalier Filangieri, d'une des plus illuſtres familles du royaume de Naples, a publié ſept volumes in-8°. ſur la ſcience de la législation; l'ouvrage en aura encore deux ou trois. *On le compare*, dit M. de la Lande, à *l'Eſprit des lois*, ce n'eſt pas aſſez; M. Filangieri a laiſſé de beaucoup en arrière M. de Monteſquieu, qui s'eſt contenté de mettre au jour quelques inconvéniens des lois romaines & du moyen âge. M. Filangieri les déterre tous, & y apporte les corrections à y faire avec tant de diſcernement, de prudence & de ſageſſe, qu'on croit lire les plus grands législateurs de la Grèce, occupés de ce grand objet juſ-

qu'à nos jours, & non un jeune homme de vingt & quelques annees, au moins lorſque les premiers volumes parurent. La liberté avec laquelle ce grand jeune homme écrit ſur le gouvernement du royaume, ſur l'anarchie féodale, ſur les eccléſiaſtiques, fait autant d'honneur au miniſtère de Naples qu'à l'illuſtre auteur de la ſcience de la législation, qui devroit faire le code & le manuel de tous les ſouverains. M. de la Lande peut lire cet ouvrage immortel, car enfin on le traduit actuellement à Paris, après l'avoir déjà été dans pluſieurs langues étrangères, & il ſe convaincra aiſément du tort qu'il a eu de ne pas s'informer mieux de ce célèbre écrivain, & d'avouer qu'il n'y en a point de pareil à Paris.

M. de la Lande a mis au-deſſus de tous les ſavans de Naples le père de la Torre, Sommaſque. Cependant les gens qui penſent & qui ſavent apprécier le vrai ſavoir, l'ont regardé toujours comme un vrai charlatan. M. de la Lande lui a trouvé l'eſprit de la nation : nous lui en faiſons préſent avec plaiſir.

Je ne parlerai pas de M. Ignara, de M. Cirillo, de M. Sabatelli, des Martini, de D. Blaſio, Bénédictin, qui vient de publier un ouvrage admirable ſur les antiquités du moyen âge, qui a pour titre : *Series principum qui Longobardorum ætate imperarunt*, &c. in-folio, & d'une infinité d'autres ſavans de Naples, dont Paris ne compte ſurement pas beaucoup ; mais je ne ſaurois en paſſer un ſous ſilence.

L'Encyclopédie de Paris fit retentir toute la terre ; les éditeurs MM. d'Alembert & Diderot profitèrent de la célébrité de l'ouvrage, & ſe rendirent célèbres au point qu'on les regardoit pour les princes & même pour les dictateurs des connoiſſances & du ſavoir humain. Cependant un de nos compatriotes, ci-devant profeſſeur dans notre univerſité, indigné de ce que plus il la conſultoit, & moins il en étoit content, prit la réſolution d'en faire une, & elle fut telle que c'eſt la ſeule qui mérite le nom d'Encyclopédie, & a laiſſé celle de Paris de pluſieurs ſiècles en arrière. M. de la Lande avouera cette vérité, parce qu'il a été un des principaux collaborateurs de l'Encyclopédie d'Yverdon. Mais pourquoi donc, lorſqu'il veut citer dans ſon Voyage l'Encyclopédie de Paris, ſe contente-t-il de dire, *voyez l'Encyclopédie* par excellence, article tel ou tel. Cette excellence convient-elle à l'Encyclopédie de

Digitized by Google

Paris, dès qu'il y en a une autre infiniment ſupérieure? Notre Napolitain, éditeur de l'Encyclopédie d'Yverdon, n'a-t-il pas refait un grand nombre d'articles de mathématiques, pour les ſubſtituer à ceux de M. d'Alembert réputé en France l'oracle des mathématiciens? Notre profeſſeur, dans un grand nombre d'autres, n'a-t-il pas fait voir que M. d'Alembert ne connoiſſoit pas plus les principes de métaphyſique qu'il ne connoiſſoit le texte de Tacite dont il a voulu traduire des morceaux? C'eſt de-là que vint la perſécution que ce prétendu dictateur de la république des lettres excita par lui-même & par ſes émiſſaires contre l'Encyclopédie d'Yverdon & ſon modeſte éditeur, qui eut le plaiſir de voir ſon Encyclopédie enlevée au milieu de la rage pariſienne, dans l'eſpace d'un an.

Nos ſavans Italiens n'ont pas cet excès de vanité dont ſont animés les compatriotes de M. de la Lande, qui bon-gré malgré qu'il en ait, ſera obligé d'avouer, que les ſavans Italiens, malgré leur modeſtie, ont toujours été & ſeront toujours les maîtres des François pour les ſciences proprement dites, & les arts; nous nous bornerons à leur céder le *goût*, que perſonnes ne ſauroit refuſer à la nation Françoiſe.

Page 463. Parmi les médecins, le meilleur, après Cotugno, eſt M. Antonio Sementino, ſon élève. L'empereur, qui voulut tout voir & connoître à Naples, en fut ſi enchanté qu'il l'invita à un établiſſement à Vienne; mais ce grand monarque a dû ſe contenter d'accepter la dédicace de ſes ouvrages. Parmi les poëtes, il faut compter MM. Tiberi del Vaſto, Gargallo, de Syracuſe, Antonio Bivora, de Palerme, déjà nommés; MM. Petroli, aide-de-chambre du roi, Mgr. le prince de Campo Franco, le duc Riario, Don Clémente Filomarino, le marquis Natali, le duc de l'Oratino, Antonio Jerogades, de Tropea, Paſcal Ferrara & Baſilio Alvani de Spinazzola. Parmi les naturaliſtes, Paſcal Manni, de Lecce, l'avocat Caulini, à Naples, Antonio Carelli, à Converſano, l'abbé Orlandi, à Trecaſe, l'abbé Gagliardi & l'archevêque Capecelatro, même à Tarente; les frères Caraccioli, à la Foſſa, près de Reggio, & ſurtout le chevalier Saverio Landolina, à Syracuſe, qui a, entr'autres découvertes, rétabli la fabrique du papyrus des anciens: il va publier un très-grand ouvrage ſur cet objet. Le nouveau prince de Biſcari, ſon couſin, vient d'établir une académie d'Etnei, ou ſociété patrio-

tique, comme celle de Milan, à Catane. M. le chevalier Gioeni s'y distingue par un cabinet d'histoire naturelle Sicilien, très-choisi.

Page 483. Parmi les découvertes, il faut compter celle du sismomètre, que M. de la Lande ne nomme pas, quoiqu'il décrit la machine d'après le rapport que lui envoya M. Torcia, & qu'il inséra dans le Journal des Savans de l'an 1783. M. Salvano, mécanicien des plus ingénieux, inventeur, a perfectionné ensuite cette machine, dont un certain Cavallo, Piémontois, au bout de deux ans, a voulu lui enlever la gloire. Parmi les écrivains sismographes, il faut donner la place la plus distinguée à M. l'abbé François Xavier Salfi, de Cosence; tout jeune qu'il est, il étonne par l'immense lecture judicieuse & l'esprit philosophique qu'il a fait éclater dans son *Saggio di fenomeni antropologici*, &c. *Napoli*, 1787.

Tome VI, page 7. Ici M. de la Lande a fait une de ses grosses bévues : il a osé mettre en balance l'autorité des écrivains les plus judicieux & le sens commun lui-même, avec les fantaisies de M. l'ingénieur Pigonati, tout aussi ignorant & imposteur que le médecin Sarcone. Le phénomène de la tarentule est une chimère, comme la *fata Morgana* du phare de Messine; cela est maintenant démontré. M. le docteur Cyrillo, dans les *Transactions philosophiques*, dans le Volume LX. page 233, au docteur Watson, & M. Manni, dans un nouvel exposé, y ont apposé le dernier sceau. (*Giornale Encyclopedico*, Tome IV. page 157). Au reste, il y a un certain docteur Cid, Espagnol, qui suivant la Gazette de Madrid du 15 Juin 1787, doit avoir transporté ce phénomène chimérique de la Pouille, où il a été déraciné, en Espagne, où il ne répandra pas beaucoup de racines, attendu les progrès rapides que ses compatriotes font dans toutes les branches du savoir humain, & surtout de l'histoire naturelle.

Page 10. Les buffles abondent en terre de Labour comme dans tout le royaume. MM. les princes de Mondragone, de Caramanico, le comte de l'Acerra & d'autres, en ont de nombreux troupeaux.

Page 55. Les temples de Venus, de Mercure & de Diane à Baies, ne sont rien moins que temples. D'après les observations les plus exactes, ce devoient être des salons de compagnie, à-peu-près comme ceux de Spa,

Digitized by Google

de Bath, de Barèges, de Piſe. M. Torcia a donné une lettre à M. le comte de Tries, de Vienne, ſur cet objet, & ſur le vrai uſage des prétendus temples de Pæſtum & de preſque toutes les deux Siciles. Cette lettre ſera bientôt imprimée.

Page 62. M. le chevalier Hamilton a porté une main ſacrilége ſur toutes les antiquités de ce canton, & de tous les deux royaumes. Il a fait entamer un pilier de la *Piſcine Mirabile* par une petite curioſité. Des morceaux des muſæum ont été trouvés chez lui.

Page 64. On a découvert à l'entrée du port de *Miſenum* des piliers de bâtiſſe de pouzolane & des briques, qui par leur figure parallélipipède, & par leur ſolidité & diſtribution, ont fait, & feroient encore de nouveau, beaucoup plus avantageuſement les fonctions auxquelles le gouvernement françois, aſſez éclairé, ſemble avoir deſtiné les cônes au nouveau port de Cherbourg. M. Seguro en prépare une deſcription.

Page 191. Cotrone moderne eſt une aſſez jolie ville, ſur un bout de l'ancienne, qui forme une péninſule en mer; elle n'a pas péri, comme Palerme, dans l'Encyclopédie de Paris. De l'ancienne, il exiſte le pourtour & une colonne d'ordre tyrrénien, bien différent du dorique, ſur pied, & quelques autres maſures, beaucoup d'autres veſtiges, colonnes, inſcriptions, & ſurtout les médailles. *Catanzaro* ne mérite pas le titre d'*ancienne*; c'eſt une ville moderne du huitième ſiècle, manufacturière en ſoieries, ſur une délicieuſe ſituation. Les relations des tremblemens de terre de MM. Hamilton & Dolomieu ſont très-hâtives, inexactes; la dernière contient des notions d'hiſtoire naturelle, aſſez bonnes. Les Calabrois ont beaucoup d'obligation à M. le chevalier Hamilton.

CHAPITRE XIII.

Route de Naples à Rome par le mont Caſſin.

QUAND on revient de Naples à Rome par le mont Caſſin, on paſſe d'abord à Capoue, qui en eſt à ſeize milles; à quatre milles plus loin, on tire

Digitized by Google

ſur la droite, pour prendre la route qui conduit à *Toricello*, mauvaiſe hôtellerie en plein champ, à dix milles de Capoue; le chemin eſt mauvais, & en hiver l'on y court grand riſque de s'embourber.

Cajanello Novo eſt une autre auberge dans le milieu des champs, à ſept milles de *Toricello*, à laquelle on arrive de même par un fort mauvais chemin. De-là on va à *S. Vittore*, qui n'eſt encore qu'une mauvaiſe auberge en pleine campagne, où l'on n'arrive qu'en paſſant une montagne fort roide & fort pierreuſe, qui eſt à neuf milles de *Cajanello*. S. Vittore n'eſt qu'à quinze milles de Saint-Germain, mais le chemin eſt encore fort mauvais.

S. GERMANO, petite ville d'environ cinq cent habitans, au pied du mont Caſſin, où eſt l'hoſpice de l'abbaye, & où le Père Abbé réſide ſouvent pendant l'hiver; elle eſt près du territoire de l'ancienne *Caſinum*, dont elle eſt ſéparée par la *Porta Poldi*, ou *Porta Paola*. Cette ville eſt ſituée ſur le bord de la petite rivière, appelée *Fiume Rapido*, à dix-huit lieues de Naples, à vingt-ſix lieues de Rome en ligne droite, & à quatre lieues des limites de l'Etat Eccléſiaſtique. Ce fut vers l'an 730 que la ville commença de ſe former, par le grand nombre de perſonnes qu'y attiroit le célèbre couvent des Bénédictins qui eſt ſur la cime de la montagne; comme il étoit petit & d'un accès difficile, il fallut en bâtir un autre dans la plaine; & vers l'an 800, on y bâtit une égliſe plus conſidérable, qui fut appelée S. Sauveur, & enſuite S. Germain; elle a ſubſiſté juſqu'en 1695.

Les ravages des Sarrazins, & ſurtout les cruautés qu'ils exercèrent au mont Caſſin en 884, engagèrent l'abbé S. Bertaire à fortifier le couvent du mont Caſſin, & à faire une enceinte autour de celui de S. Germain, & des maiſons qui s'étoient formées à l'entour vers l'an 866. (*Oſtienſe Chr. Caſſ.*

L. 1.) Mais cette ville ne fut achevée qu'en 1022, par l'abbé Altenuf; elle porta le nom de S. Germain, évêque de Capoue, peut-être à cauſe d'un doigt de ce ſaint, que l'empereur Louis II, fils de Lothaire, donna à cette égliſe vers l'an 874, tandis qu'il emportoit en France le reſte des reliques de ce ſaint.

Le monaſtère inférieur ayant été détruit de nouveau, il n'en reſta aucun veſtige, & l'hiſtoire n'en dit rien, paſſé le dixième ſiècle; mais on conjecture qu'il étoit à l'endroit où eſt aujourd'hui l'hoſpice de l'abbé. Lorſque le couvent eût été abandonné, l'égliſe fut cédée à des prêtres ſéculiers, & il s'y forma une égliſe collégiale, qui a été rebâtie dans un goût moderne, au commencement du ſiècle, & qui eſt fort ornée.

Il y a dans la ville de S. Germain quatre paroiſſes & quatre couvens: un de Cordeliers conventuels, un de Dominicains, un de Capucins, un de Bénédictines, & pluſieurs autres égliſes ou confréries.

On trouve auſſi des auberges dans la ville; mais l'hoſpitalité eſt exercée, de la part des religieux, avec tant d'honnêteté, qu'il n'y a guère d'étranger qui loge ailleurs que dans l'hoſpice de l'abbaye: quatre religieux officiers y habitent pour recevoir les voyageurs, & l'on y tient même des mules pour les porter au haut de la montagne, où eſt ſituée cette célèbre abbaye (1). Tous les voyageurs, depuis les princes juſques aux mendians, y ſont reçus; les pélerins logent toujours en haut; il y en a quelquefois trois à quatre cent. On prétend dans la maiſon que le total du revenu de l'abbaye n'eſt que de cinquante mille ducats, ou 214000 livres; mais il ſeroit difficile, avec ce revenu, d'exercer l'hoſpitalité d'une manière ſi étendue.

(1) Il y a plus de ſoixante-quinze mules employées au ſervice de la maiſon, & elles ſont ſi accoutumées à ce voyage, qu'elles le feroient même ſans conducteurs; il ne leur faut jamais qu'une heure pour monter à l'abbaye.

Digitized by Google

CASSINUM, ancienne ville, dont on ne voit que les ruines à *Caſino*, étoit ſituée ſur le penchant de la montagne, au ſud-eſt de l'endroit où eſt actuellement l'abbaye du mont Caſſin, dans le nouveau Latium, qui porte aujourd'hui le nom de *Campagna felice* ou *Terra di lavoro*; Strabon, L. V, dit que c'étoit une ville remarquable. Elle fut faite colonie romaine trois cent & treize ans avant Jéſus-Chriſt. Varron y avoit une maiſon de campagne très-grande & très-agréable, dans l'endroit appelé actuellement *Monticelli*, dont il nous donne lui-même la deſcription dans ſon ouvrage *de Re Ruſtica*, Liv. III. Chap. 5. Cicéron, qui fait un ſi bel éloge de ce grand homme, (L. I. *Acad. quæſt.*) reproche à Marc-Antoine d'avoir profané cette maiſon par ſa crapule & ſes débauches. Phil. 2. *Studiorum ſuorum M. Varro illud voluit diverſorium. Quæ in illa villa dicebantur! Quæ cogitabantur! Quæ litteris mandabantur! Jura populi Romani, monumenta majorum, omnis ſapientiæ ratio, omniſque doctrina.*

Caſſinum fut ruinée par Théodoric, roi des Goths; l'on n'en voit plus que des veſtiges: le plus remarquable eſt la chapelle appelée *il Crucifiſſo*; c'eſt un ancien temple en forme de croix grecque, de cinquante pieds de long, ſur trente-cinq de large, bien conſtruit & de la meilleure conſervation. Il eſt formé de gros blocs de pierre-de-taille, dont quelques-uns ont juſqu'à huit à neuf pieds, ſans chaux ni ciment.

La voûte eſt une eſpèce de coupole baſſe, percée à ſa partie ſupérieure de quatre petites fenêtres, par leſquelles il ne vient aucun jour actuellement, parce que le logement de l'hermite ou du chapelain eſt bâti au-deſſus; la ſtructure eſt d'ordre toſcan, ruſtique & ſolide; c'eſt ſans doute à ſa grande ſolidité & à ſa petiteſſe, qu'il a dû l'avantage de réſiſter pendant ſeize ou dix-huit ſiècles aux événemens qui ont cauſé la ruine de cette ville.

Digitized by Google

Près de-là eſt le reſte de l'ancien amphithéâtre, ſitué à côté du chemin par où l'on arrive de Rome ; il a environ huit cent & vingt pieds de circonférence, & le milieu ou l'arêne a deux cent pieds de longueur, ſans compter l'emplacement des anciens gradins, qui ſont preſqu'entièrement détruits ; la hauteur des murailles eſt de cinquante-ſept pieds. On y entroit par cinq grandes portes qui ont vingt-ſix pieds de hauteur ſur ſeize de largeur, & ſont faites de groſſes pierres-de-taille. On y voit encore des loges des bêtes qu'on deſtinoit aux combats, & les aqueducs qui apportoient de l'eau pour les naumachies ou combats ſur l'eau ; tous les murs extérieurs ſont revêtus de briques en loſanges, *opus reticulatum* ; ils ſont ſurmontés de grandes pierres en ſaillie, avec des trous, où il paroît qu'on plantoit les mâts deſtinés à ſoutenir les tentes ou toiles qui garantiſſoient du ſoleil ; on y a trouvé, en 1756, une inſcription antique, dont il a été parlé dans les nouvelles littéraires de Lami.

Le théâtre, dont les reſtes ſe voient encore un peu plus haut, eſt bien moins conſervé ; il n'en reſte que des débris : on y reconnoit pourtant ſa forme demi-circulaire, ou à-peu-près, ayant deux cent quatre-vingt trois pieds de diamètre ; les murs ſont auſſi revêtus d'ouvrages reticulaires.

Il y a encore aux environs quelques aqueducs ſouterrains, quelques reſtes d'anciens édifices, & un fragment de grand chemin, pavé comme la via Apia, de grands blocs de pierres en pentagones irréguliers. Voyez *Hiſtoria Abbatiæ Caſſinenſis D. Eraſmi Gattola Cajetani. Venetiis* 1734, 4 vol. in-folio.

Il y a quatre chemins pour aller de S. Germain à l'abbaye du mont Caſſin ; mais il y en a trois qui ſont ſi étroits, ſi eſcarpés, ſi difficiles, qu'ils ne ſont preſque pas pratiqués : le plus conſidérable eſt celui qui fut fait en 1720, ſous l'abbé Ruggi de Salerne ; il ſerpente pendant environ une lieue ſur la croupe

de la montagne, & il eſt pavé d'une manière commode pour les mulets.

On trouve ſur ce chemin la chapelle appelée *Sta. Crocella*, où l'on voit l'empreinte de la cuiſſe de S. Benoît; plus loin eſt une croix avec l'empreinte du genou de ce ſaint, appelée *il genocchio*; quand on eſt arrivé au haut de la montagne, on apperçoit dans ſon entier la face méridionale du couvent, qui a cinq cent vingt-cinq pieds de long, mais qui n'a rien de plus remarquable que l'air de grandeur que lui donne cette prodigieuſe étendue. On y entre par une ancienne voûte qui a quarante pieds de long, & que l'on a conſervée avec vénération, parce que, ſuivant la tradition, c'étoit une partie du bâtiment où S. Benoît habita; il y a cependant des auteurs qui croient que cette voûte n'eſt que la troiſième conſtruction du couvent.

L'abbaye du mont Caſſin, ſi célèbre dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, commença l'an 529 à l'arrivée de S. Benoît. Il y acquit en peu de temps une ſi grande réputation, que Totila, roi des Goths, alla le viſiter l'an 543, dans le temps qu'il entroit dans le royaume de Naples.

Ce couvent fut pillé & brûlé par les Lombards l'an 589. Les Sarrazins le ravagèrent encore l'an 884; mais les donations des ducs de Bénévent & de pluſieurs autres princes réparèrent toutes ſes pertes. Cette abbaye fut comblée des plus grands & des plus beaux priviléges, elle fut ſouvent un ſéminaire de papes & une retraite des rois; enfin elle devint un des endroits les plus fameux de l'Italie. Elle s'eſt diſtinguée, non-ſeulement dans la religion, mais encore plus dans les lettres; on lui dut la conſervation des études dans le royaume de Naples, & le goût même de la phyſique. Les Pères du mont Caſſin furent les premiers auteurs de l'école de Salerne, vers l'an 1060; du moins Moreau leur en fait honneur dans ſes notes publiées en 1672, ſur l'ouvrage

Digitized by Google

de cette fameuſe école : *De conſervanda bona valetudine, liber Scholæ Salernitanæ.* Cet ouvrage fut compoſé vers l'an 1100.

Dans le cloître ſupérieur qui conduit à l'égliſe, & qu'on appelle Paradiſo, l'on voit ſeize ſtatues de marbre, dont une eſt de Le Gros; elle repréſente le pape S. Grégoire II; elle eſt bien compoſée, la tête & les mains ſont ſurtout très-belles. On arrive aux portes de l'égliſe par un grand eſcalier de marbre; l'architecture du portail du milieu eſt d'ordre ionique, il eſt conſtruit en pierres du mont Caſſin. La porte, qui a dix pieds de haut, eſt revêtue de vingt-deux lames de bronze, avec des lettres en argent, que l'abbé Didier fit faire à Conſtantinople, l'an 1066, & de ſeize autres lames qui furent faites l'an 1124; elles repréſentent les châteaux & poſſeſſions de l'abbaye. Le bâtiment actuel fut commencé en 1649.

Le premier aſpect de cette égliſe eſt une des choſes les plus frappantes que j'aie vues, pour la richeſſe, la dorure & la multitude des ornemens. M. Groſley a raiſon de dire que ce brillant édifice a moins l'air d'un temple que d'une décoration théâtrale. L'égliſe a cent quatre-vingt pieds de longueur dans œuvre, & cinquante-neuf de large, ſans compter les chapelles, & environ cinquante-quatre de hauteur; la proportion en eſt belle. Elle eſt portée par de gros pilaſtres; les archivoltes des arcs doubleaux ſont ſoutenues par de belles colonnes doriques de granite oriental, de onze pieds de hauteur; l'abbé Didier les avoit fait venir du Levant, & elles furent retrouvées ſur les ruines après un tremblement de terre de 1349 qui avoit renverſé l'égliſe.

Le pavé eſt fait à grands deſſins de marbre, & on l'a refait ſans détruire l'ancien pavé en moſaïque, fait du temps de l'abbé Didier, & qui ſubſiſte encore par-deſſous; c'eſt ce qui eſt cauſe que le pavé actuel eſt incliné. L'égliſe eſt preſque toute incruſtée

Digitized by Google

de marbres fins, & de pierres dures en compartimens. On y a repréſenté en marbre les croix de pluſieurs ordres de chevalerie, établis ſous la règle de S. Benoît; à droite, ceux de Calatrava, d'Alcantara, de la Merci; à gauche, ceux de S. Jacques, de l'Epée, d'Avis, de Monteſa, du Chriſt en Portugal, & des Templiers. On peut voir à ce ſujet Arnaud Wion, *Lignum vitæ*, T. I. p. 107, édition de Veniſe, 1595.

Parmi les peintures qui ſont dans la nef du milieu, la plus grande repréſente la conſécration de l'égliſe, par Alexandre II, en 1071. Elle eſt de Giordano, qui s'y eſt peint lui-même devant un religieux. Ce tableau eſt au-deſſus de la porte: c'eſt une grande machine, d'une très-belle ordonnance; cependant l'effet en pourroit être plus piquant. La perſpective n'y eſt pas bien obſervée; les figures du ſecond & du troiſième plan étant trop grandes, & celles du premier plan trop petites; d'ailleurs, le peintre paroît avoir placé ſon point de vue trop haut.

Sur les côtés des croiſées & ſur le haut de la voûte, on voit divers miracles de S. Benoît; les portraits de vingt papes qui ont été bénédictins, & les ſymboles de vingt vertus; tout cela fut fait en 1677, dans moins d'un an, par Giordano.

Ces belles peintures ſont accompagnées d'ornemens très-riches, & de beaucoup de ſtucs dorés; mais la foudre qui tombe ſouvent au mont Caſſin, & qui ſe porte toujours vers ce qui eſt métallique, a beaucoup altéré les dorures.

Dans les nefs collatérales, il y a des peintures de différens maîtres, qui repréſentent encore des miracles & des viſions relatives à S. Benoît, toutes ces peintures, qui ont de la fraîcheur & de l'éclat, réunies avec des ſtucs dorés dont l'égliſe eſt remplie, forment un coup-d'œil admirable.

Les huit chapelles qui règnent le long de l'égliſe ont chacune dix-huit pieds de long; elles ſont toutes ornées de baluſtrades de marbre, de colonnes compoſites,

poſites, d'albâtre ou de marbres les plus précieux, & de ſtucs dorés. La chapelle à droite eſt celle où repoſe le corps de ſaint Carloman, fils aîné de Charle-Martel, & oncle de Charlemagne. Le tableau principal repréſente ce prince, qui reçoit l'habit de religieux de la main du pape S. Zacharie. Dans la voûte il eſt peint renonçant à ſes Etats d'Autriche & de Turingue; on y voit ſon frère Pepin, à qui il recommande ſes enfans; & l'aîné nommé Dragon, à qui il laiſſe la ſouveraineté de l'Autriche. A droite de l'autel, on le voit gardant les troupeaux du monaſtère, & dépouillé par des voleurs qui enlèvent auſſi les troupeaux; à gauche, on le voit paroître triſte & preſque nu devant le père abbé Pétronax, à qui il raconte le malheur qui lui eſt arrivé, malgré tous les efforts qu'il a faits pour défendre ſon troupeau. Ce ſaint religieux étant venu par la ſuite en France, par ordre de ſes ſupérieurs, pour négocier auprès du roi Pepin, ſon frère, la réconciliation du pape Etienne III avec Aſtulf, roi des Lombards, mourut à Vienne en Dauphiné, l'an 755.

Dans la troiſième chapelle à droite, il y a trois beaux tableaux de Giordano, qui repréſentent des miracles de S. Benoît.

Dans la quatrième chapelle, on voit le congrès qui ſe tint au mont Caſſin, entre le pape Adrien II, l'impératrice Engelberge, & Louis, roi de Lorraine, qui avoit été excommunié l'an 866, pour avoir répudié ſa femme, & épouſé Valdrade qu'il aimoit paſſionnément. Le martyre de S. Bertario, du cavalier Vanni, tableau d'une compoſition extravagante, mais qui gagne à l'examen; il eſt d'une couleur vigoureuſe, quoique tirant un peu ſur la brique.

Dans la première chapelle à gauche, Tobie à qui ſon fils frotte les yeux avec le fiel du poiſſon, par Paul de Matteis; tableau un peu froid, mais gracieuſement peint, & où il règne beaucoup de vérité.

Dans la ſeconde chapelle à gauche, le baptême

de Jéſus-Chriſt, par Solimène; la manière en eſt mâle, mais les ombres des jambes du Chriſt ſont trop noires.

Dans la troiſième chapelle, trois tableaux de Giordano: S. Apollinaire marchant ſur les eaux; S. Pierre & S. Benoît conduiſant une barque, pour exprimer que l'un & l'autre ont conduit l'égliſe; & S. Benoît qui apparoît à un religieux; ces trois tableaux ſont d'une manière un peu sèche. On voit encore dans cette chapelle l'hiſtoire de Radelchi, comte de Conſa, qui ayant fait aſſaſſiner le prince de Bénévent, l'an 817, vint faire pénitence au mont Caſſin, où il prit l'habit de religieux; ces peintures ſont auſſi de Giordano.

La quatrième chapelle à gauche eſt celle du pape S. Victor; on l'a repréſenté étant encore abbé du mont Caſſin, ſous le nom de Didier, & réſiſtant aux inſtances & aux prières des évêques, des cardinaux & des princes, qui le vouloient pour pape; il le fut cependant enſuite ſous le nom de Victor III, l'an 1086. Il y a auſſi pluſieurs révélations de ce ſaint. Toutes ces peintures ſont de Giordano; elles paroiſſent un peu faites de pratique.

Le ſanctuaire eſt environné de deux baluſtrades de marbres fins de différentes couleurs, ornées de dix génies en bronze, qui tiennent les ſymboles des différentes dignités qui ont illuſtré l'ordre de S. Benoît, & de ſes accroiſſemens ſucceſſifs. Il y en a un qui joue avec le corbeau; un qui tient une brebis, l'autre la palme du martyre; les autres tiennent des tiares, des couronnes ducales, impériales, &c. Ils ont été fondus en 1731.

Quatre gros pilaſtres, revêtus de marbres fins, ſoutiennent la coupole. Le grand-autel paſſe pour être du deſſin de Michel-Ange; mais il eſt ſurtout remarquable par la richeſſe des matières précieuſes dont il eſt formé. On y arrive par trois marches d'albâtre: le rétable eſt orné de verd antique, de lapis, d'amétyſtes, de brocatelle d'Eſpagne. C'eſt

Digitized by Google

au-dedans de cet autel qu'eſt le tombeau de S. Benoît & de Ste. Scholaſtique, autour duquel brûlent ſans ceſſe treize lampes, pour imiter les flambeaux entre leſquels on aſſura que l'ame de S. Benoît avoit été vue après ſa mort. Ces reliques furent déterrées & reconnues, ſuivant les mémoires du mont Caſſin, le 28 Mars 1066, le 18 Novembre 1486, le 13 Mars 1545, & enfin le 7 Août 1659, ſous l'abbé *Angiolo della Noce*, qui les fit voir à tous ſes religieux ; il s'en félicitoit lui-même dans ſa chronique du mont Caſſin, en ces termes : *Nunc dimittis ſervum tuum, Domine, in pace, quia viderunt oculi mei ſanctiſſimum Patriarcham Benedictum, Italiæ decus, Galliæ deſiderium.* Ces derniers mots ſe rapportent aux prétentions de la France, où l'on ſoutient que ces reliques ſont à l'abbaye de S. Benoît-ſur-Loire ; mais les pères du mont Caſſin nous oppoſent des procès-verbaux en bonne forme, qui ont été faits à chaque fois que ces reliques ont été retrouvées ou déterrées à l'occaſion de quelque reconſtruction. (Muratori, *Annales d'Italie*, Tome IV, pag. 154.)

Du côté de l'épitre, on voit un mauſolée élevé à *Vido Ferramoſca* qui mourut en 1532 ; il avoit laiſſé à l'abbaye des biens conſidérables, par un teſtament qui ne fut poiut exécuté par ſes héritiers : *commederunt ſacrificia mortuorum.*

A gauche eſt le mauſolée de Pierre de Médicis, frère de Léon X, fait ſur les deſſins de *San-Gallo* en 1552. Ce prince ſe noya dans le Garigliano ou Liris, en pourſuivant l'armée françoiſe.

La coupole & la voûte du ſanctuaire ſont auſſi ornées de peintures, qui repréſentent la vie, les miracles & la mort de S. Benoît & de Ste. Scholaſtique.

Le chœur eſt derrière le maître-autel ; il a 52 pieds de long, & 86 ſtalles d'un travail très-délicat. Tous les lambris en ſont ornés de bas-reliefs, qui

repréſentent les hommes illuſtres de l'ordre de S. Benoît.

On y voit quatre grands tableaux de Solimène : le premier à droite repréſente S. Ratchis, roi des Lombards, qui reçut l'habit de religion des mains du pape S. Zacharie, avec Taſia ſa femme & Ratrude ſa fille ; ils ſe retirèrent au mont Caſſin, où Ratchis fut employé à cultiver une vigne près du couvent : mais la reine & ſa fille allèrent former un monaſtère à Piumarola. Ce tableau eſt bien compoſé & d'une bonne couleur ; mais le peintre auroit dû éviter les noirs qui règnent dans les fonds. La draperie rouge du ſoldat qui eſt ſur le devant fait perdre l'accord au tableau, ainſi que l'ombre de la draperie bleue de la reine, qui eſt trop vigoureuſe.

Le ſecond repréſente S. Maur, qui étant envoyé en France, guérit ſur ſon chemin les eſtropiés & les malades qu'on lui apporte de toutes parts. A gauche, on voit le Patrice Tertule, qui vient viſiter S. Benoît avec d'autres perſonnes diſtinguées : c'eſt un des meilleurs tableaux de Solimène, il eſt harmonieux, la couleur en eſt vigoureuſe ; on y admire de très-beaux caractères de têtes, & ſpécialement une femme qui tient un enfant, ſur le devant du tableau.

Le troiſième eſt le martyre de S. Placide, de ſes frères Eutichius & Victorin, & de Ste. Flavie ſa ſœur, ſous le cruel Manuca, chef des Sarrazins. Les groupes y ſont bien agencés, mais la lumière papillotte ; l'action du bourreau qui va décoller le ſaint eſt fauſſe, & les ombres de ſes jambes ſont trop noires ; le grand bleu de ſa draperie détruit l'effet général du tableau. Le quatrième repréſente S. Maur & Ste. Placide, qui vont prendre l'habit ; ce tableau eſt noir & ſans effet.

La voûte du chœur eſt ornée de peintures, qui furent faites en 1637 par Charles Mellin de Nancy.

Digitized by Google

Il y a dans plusieurs endroits de l'église des figures *à commessо*, c'est-à-dire, en incrustation en pierres fines ; c'est une espèce de mosaïque à grands morceaux, ou pièces de rapport découpées suivant le contour des figures. Celle-ci est faite avec beaucoup d'art.

Le *Tugurio* ou confession, qui est sous le sanctuaire, est un souterrain creusé dans le roc en 1544, où il y a trois chapelles ornées de marbres & de peintures, dont la plupart représentent des miracles de S. Benoît. Près de-là est un autre chœur plus bas & plus étroit, où les religieux font l'office de nuit : on l'appelle *Coro della notte*.

La sacristie est remarquable par des peintures du cavalier Conca, par de beaux ornemens en stucs dorés, des reliquaires & des statues très-riches. On doit voir aussi le chapitre, la bibliothéque, le réfectoire, les archives, la tour de S. Benoît & les chambres appelées *Stanze di S. Benedetto*.

Une petite allée conduit à ces chambres de S. Benoît. La première n'étant point renfermée dans la tour, n'est qu'une espèce d'antichambre qui a vingt-un pieds sur dix-sept, pavée de marbre, ornée de soixante dix-sept tableaux, tant grands que petits, tous de bonne main ; il y a même un S. Pierre du Guerchin, un *Ecce-Homo* du Guide, &c. On y voit des inscriptions qui parlent des révélations de S. Benoît. De-là on passe à la seconde pièce, qui est une partie de l'habitation supérieure de S. Benoît, ou du moins bâtie à la même place, si la construction actuelle n'est que du temps de l'abbé Pétronax. On l'a ornée d'un autel de marbre, de beaucoup de reliques, d'argenterie & de grand nombre de tableaux de prix ; une Vierge, de Jules Romain ; le Silence, d'Annibal Carrache, copié par le Dominiquin ; un S. Benoît, de Solimène, &c. A droite de l'autel est la porte qui conduit à la troisième pièce ; on y voit cette inscription : *Pars superior*

antiquiſſimæ turris in qua S. P. Benedictus cæleſtibus viſionibus illuſtratus, dum viveret, habitabat, & in ea Angelorum concentus, odoris fragrantiam, ac lucis immenſitatem ab antiquis viris in præcipuis feſtivitatibus audiri & videri ſolitum fuit, à D. Gregorio papa dialogorum deſcripta, c. 35.

Cette pièce, qui eſt la partie la plus diſtinguée & la plus ornée de la demeure de S. Benoît, a dix-neuf pieds ſur treize ; la voûte eſt revêtue en ſtucs dorés, & dans le milieu le cavalier d'Arpino a repréſenté la formation d'Eve, tirée de la côte d'Adam. On y a placé les tableaux les plus précieux : une Vierge, de Raphaël, une du Guerchin ; un baptême de Jéſus-Chriſt, par le Guide ; une copie en petit de la Transfiguration de Raphaël, par André Mantegna, l'un de ſes diſciples.

Un tableau de Giordano, repréſentant S. Benoît qui ſe roule ſur les épines pour éloigner les tentations.

L'eſquiſſe de ſon tableau de la conſécration de l'égliſe, qui a bien autant de mérite que la peinture même.

Une Ste. Famille, d'Annibal Carrache, dans la manière de Raphaël.

La Vierge qui fait ſigne à S. Jean de ne pas réveiller l'enfant Jéſus, joli petit tableau du Dominiquin.

Un repos d'Egypte, du Dominiquin, d'une belle couleur & plein d'expreſſions naïves ; on y voit un ange qui apporte des fruits à l'enfant Jéſus.

Un beau petit tableau de Jacob Baſſan, repréſentant une cène.

Un très-beau deſſin du Joſepin, repréſentant Jéſus-Chriſt à la colonne.

On voit de la fenêtre les fondemens de l'ancienne tour, dont les murs ont près de dix pieds d'épaiſſeur ; c'eſt ce qui fait croire qu'ils ne ſubſiſtoient pas du temps de S. Benoît : car il eſt difficile de croire

Digitized by Google

que les commencemens de cette abbaye aient été ſi conſidérables.

Vis-à-vis de la fenêtre eſt un petit oratoire d'albâtre, orné de bas-reliefs dorés & de reliques, avec un crucifix de buis fait par Donatello.

Le bâtiment neuf qui a été commencé en 1704, eſt du côté de l'occident & du ſeptentrion; il contient le logement des dames & des étrangers de diſtinction, *Foreſteria de' nobili*; l'hoſpice pour les pélerins & leur réfectoire, ſur leſquels eſt écrit *Xenodochium Peregrinorum*. Les religieux vont les ſervir à table, quoiqu'il y ait un père qui, par ſa place, eſt chargé d'en avoir ſoin, & qu'on appelle *Vicario dell' Oſpizio*; en bas ſont les atteliers & les logemens des ouvriers.

L'ALBANETA eſt un petit couvent, qui eſt à un quart de lieue de celui du mont Caſſin; il fut bâti dans le dixième ſiècle par un religieux qui revenoit de la Terre-Sainte. On a fait rebâtir l'égliſe en 1729, & il y a pluſieurs logemens pour les religieux du mont Caſſin, qui y vont prendre l'air, ou paſſer le temps de leur convaleſcence. C'eſt-là qu'habita en 1538, pendant quarante jours, S. Ignace, fondateur des Jéſuites, lorſqu'il vint avec Pierre Ortiz y faire des exercices ſpirituels (1). Le père Gravina, Dominicain, dit que ce fut-là qu'il compoſa ſa règle: *Montem illum contemplationis aliquot menſibus inhabitavit, ibique velut alter Moyſes & Legislator ſecundas religioſorum legum tabulas fabricavit, primis non abſimiles.* En effet, il ne tarda pas à donner la dernière forme à cette célèbre compagnie, puiſque la première bulle du pape Farnèſe Paul III, eſt du 27 Septembre 1540, jour dont on célébroit l'anniverſaire chez les Jéſuites avant leur deſtruc-

(1) Il avoit commencé dès 1528 à Paris l'établiſſement de ſon ordre. Il mourut en 1556; il eut pour ſucceſſeurs Lainez, mort en 1565, Borgia en 1572, Mercurien en 1581, Aquaviva en 1615, Vitteleſchi en 1645, Caraffa en 1649, &c.

tion en 1773. Conſtantin Cajetan a fait à ce ſujet un ouvrage où il prétend prouver que les Jéſuites étoient une branche de l'ordre de S. Benoît ; il y avoit ſans doute bien des rapports de ſcience & de vertu ; mais il n'y en avoit guère dans le plan, ni dans l'exécution du projet de S. Ignace.

On a changé en un oratoire la chambre où il habita, & dans le tableau de la Vierge, qui eſt actuellement ſur l'autel, on l'a auſſi repréſenté. Voyez le père Maffeo, le père Bouhours dans les vies de S. Ignace, Orlandini, *hiſt. ſoc. Jeſu*, Ribadeneira, & Alegambe *de ſcript. ſoc. Jeſu*.

Je paſſe ſous ſilence, pour abréger, beaucoup de choſes remarquables, qu'on trouvera citées dans la *Deſcrizione Iſtorica di monte Caſino*, que Flavio Marra donna en 1751.

L'abbaye eſt compoſée d'environ trente-cinq religieux, & d'une grande quantité de domeſtiques ; il y a encore une trentaine de religieux qui ſont diſtribués ailleurs. L'abbé doit être pris parmi les profès de la maiſon ; il change tous les ſix ans, & il eſt élu par le chapitre général, compoſé de tous les abbés de la congrégation du mont Caſſin, qui comprend ſoixante-douze maiſons, & de tous ceux qui ont été abbés ; car ce titre eſt indélébile : *ſemel Abbas, ſemper Abbas*.

Le père Marino Migliarèſe étoit abbé en 1765 : on diſtinguoit alors Don Pietro Ottoboni Buoncompagno, neveu du prince de Piombino, le père Placide Federici, archiviſte, jeune homme plein d'eſprit & de ſavoir, le père Julio Catalette, lecteur de philoſophie, le père Correale, qui travailloit à un dictionnaire hébreu & caldaïque de la bible, & le père Ottavio Ruggi de Salerne, auteur de divers ouvrages de piété. (1)

(1) La Société Typographique de Bouillon a publié la Bibliothéque des Ecrivains de l'ordre de S. Benoît.

La ſituation élevée de cette abbaye fait qu'on y a des orages fréquens ; il ne ſe paſſe guères de mois que la foudre n'y tombe & n'y faſſe quelque dégât ; on y reſſent auſſi toutes les années de petites ſecouſſes de tremblement de terre. On me raconta qu'en 1752 ou 1753, le premier dimanche de carême, il y avoit eu juſqu'à quinze ſecouſſes.

La montagne de Cairo, qui eſt près de-là, eſt ſi haute, que quand on eſt au-deſſus, on peut voir les deux mers, comme des environs de Camaldoli, dont nous parlerons à l'article d'Arezzo.

A quatre lieues du mont Caſſin, vers l'orient, eſt *Venafro*, dont le territoire étoit célèbre chez les Romains par ſes bonnes huiles. *Hor. II. Od.* 4.

Aquino, patrie du docteur angélique S. Thomas d'Aquin, eſt à une lieue du mont Caſſin, du côté de l'occident.

En allant du mont Caſſin à Rome par Froſinone, on peut paſſer à Arpino, qui eſt trois lieues à la droite de Ceprano, & à cinq lieues de Froſinone, mais dans la terre de Labour, l'une des provinces du royaume de Naples.

La patrie de Cicéron eſt à une lieue d'Arpino ; c'eſt *Villa di San Domenico*, où eſt un couvent de Dominicains, ſitué dans une iſle que forme le Fibrino, avant que de tomber dans le Liris ou Garigliano. Cicéron y avoit une de ſes maiſons de campagne, & c'étoit celle où il alloit le plus volontiers ; Atticus, qui étoit ſon ami intime, y alloit auſſi de préférence. « J'aime l'iſle de Fibrinus auſſi-bien que vous, lui écrivoit Cicéron, c'eſt ma patrie & celle de mon frère ; tout m'y rappelle mes ancêtres : c'eſt mon père qui a rebâti la maiſon ; il y a paſſé preſque toute ſa vie dans l'étude, avec la tranquillité qui étoit néceſſaire à ſa ſanté. J'y vois un peuple vertueux, & des ſacrifices champêtres ; les beautés naturelles qu'on y trouve flattent plus que l'or, les marbres, les aqueducs & les palais. » *De legibus Dial.* 21. C. 1, 2, 3.

Digitized by Google

De S. Germano à Ceprano, il y a ſix lieues, c'eſt le premier village de l'État Eccléſiaſtique; de Ceprano à Froſinone, quatre lieues; de Froſinone à Ferentino, deux lieues; de Ferentino juſqu'au bas d'Anagni, deux lieues & demie: on s'arrête ordinairement à une auberge, qu'on appelle l'*Oſteria della fontana d'Anagni*, & qui tire ſon nom d'une fontaine qui en eſt proche. L'auberge fait partie d'un hameau qui eſt au milieu des champs.

ANAGNI eſt une ville de l'Etat Eccléſiaſtique à quatorze lieues de Rome, & à trente de Naples; elle étoit autrefois très-riche:

Hernica ſaxa colunt quos dives Anagnia paſcis.
Æn. VII. 684.

Si elle eſt dépeuplée actuellement, c'eſt par un effet de la dépopulation générale de l'Italie. Je n'ai pas ouï dire, quoique je m'en ſois informé, qu'il y eût plus de misère qu'ailleurs, comme l'a dit un écrivain moderne, qui l'attribue à la malédiction de Boniface VIII. Il me paroît même par l'hiſtoire, que cette ville ne mérita point d'être maudite par ce pape. Etant en guerre contre les Colonnes, il les excommunia en 1297, il excommunia enſuite Philipe-le-Bel en 1302, ce prince tint une aſſemblée à Paris, où le chevalier Guillaume Nogaret ſe porta accuſateur contre le pape, & propoſa de le faire arrêter; il ſe chargea lui-même de l'exécution; & le 7 Septembre 1303, il ſe trouva ſous Anagni, ſans y être attendu. Nogaret, aidé des Colonnes, ſurprit la ville; ce fut dans ce moment de déſordre, que Sciara Colonna ſe voyant maître de la perſonne du pape, s'emporta juſqu'à le frapper de ſon gantelet au viſage, ce qui a fait dire en Provence que Nogaret avoit donné un ſoufflet au pape; mais les habitans d'Anagni ne furent point la cauſe de cette ſurpriſe & de cet emportement; au contraire, ils prirent les armes le ſur-lendemain; & chaſsèrent les ennemis du pape;

Digitized by Google

cependant Boniface VIII, outré de cet événement, quitta ſon pays pour retourner à Rome, où il mourut le 11 Octobre, dans une eſpèce de démence produite, ſuivant quelques hiſtoriens, par le reſſentiment & la fureur, qui étoient les ſuites naturelles de ſon caractère violent.

D'Anagni à Valmontone, il y a quatre lieues & demie; Valmontone n'eſt qu'à une lieue & demie de Paleſtrine. Valmontone eſt une petite ville qui appartient au prince Doria, comme héritier de la maiſon Pamfile : elle eſt ſur le ſommet de la montagne; l'aſpect en eſt joli, & les environs pittoreſques. Dans l'égliſe & dans le château il y a quelques tableaux. De Valmontone à Colonna, il y a trois lieues; de Colonna à Torre nuova, trois lieues; de Torre nuova à la porte de Rome, deux lieues.

CHAPITRE XIV.

Route de Toſcane par Civita Caſtellana, Terni, & Spolette.

LORSQU'ON a paſſé le *Ponte molle*, qui eſt à une lieue au nord de Rome, on trouve deux chemins, dont l'un tire vers le nord-oueſt pour aller à Viterbo, c'eſt celui que nous avons ſuivi en venant à Rome; l'autre va directement au nord vers *Civita Caſtellana*, c'eſt celui que nous ſuivrons actuellement pour retourner à Florence; c'eſt auſſi le chemin de la Romagne, dont nous avons à parler.

On rencontre près de Regnano l'ancienne voie Flaminia, dont les pierres ſont très-larges & encore très-bien liées, mais fort gliſſantes pour les chevaux, qu'on eſt obligé d'y conduire avec beaucoup de circonſpection.

CIVITA CASTELLANA, ou *Citta Caſtellana*, eſt une

ville d'environ trois mille ames, ſituée dans la Sabine, à trente-quatre milles de Rome, près de la voie Flaminia, ſur une élévation ou rocher en forme de preſqu'isle, qui a la figure d'un quarré long: cette ville a deux milles de tour, preſqu'un mille de long, & un quart de mille, ou environ deux cent toiſes de largeur. Elle a quatre portes qui regardent vers les quatre parties du monde; mais elle ne tient à la montagne principale que par le côté de la citadelle; elle eſt environnée de trois côtés par de petites rivières, qui coulent dans des vallons très-profonds. Deux de ces torrens vont ſe jeter dans le troiſième, au-deſſous de la ville; ce dernier s'appelle *Treia*, & va ſe jeter à deux milles de-là dans le Tibre.

Le Père Mamachi & d'autres auteurs ont diſſerté beaucoup ſur l'ancien nom de cette ville. Un ſavant, qui y étoit né, écrivit ſurtout dans le dernier ſiècle, pour prouver que *Civita Caſtellana* eſt l'ancienne *Veies*, priſe par les Romains ſous la conduite de Camille, trois cent quatre-vingt-ſeize ans avant Jéſus-Chriſt, après un ſiége de dix ans. *Ovide*, *Faſt. II.* Cette ville avoit été pendant plus de trois cent cinquante ans l'écueil de toute la puiſſance romaine. Romulus avoit fait la guerre aux Veiens ſans ſuccès, & ils avoient vaincu les trois cent Fabius quatre cent ſoixante-dix-ſept ans avant Jéſus-Chriſt. Cluvier place la ville de Veies à Scrofano. Luc Holſtenius la met près du bourg d'Iſola; mais bien d'autres ſavans croient comme le Père Mamachi, la reconnoître dans la ſituation de *Civita Caſtellana*. Baronius, dans ſes Annales ſur l'année 1084, eſt du même avis: *Caſtellanum oppidum, dictum antiquitus Veios*; & les habitans de cette ville ſe ſont toujours glorifié de cette belle origine. Le pont qui eſt au pied de la ville s'appelle *ponte della Cremera*, & l'on y voit une inſcription qui aſſure que ce fut le lieu de la défaite des trois cent Fabius.

Digitized by Google

E di Cremera a l'acque,
Di ſangue, di ſudore bagnati e tinti;
Trecento Fabii in un ſol giorno eſtinti.
(*Metaſtaſio, nel Catone.*)

D'autres prétendent que Baccano étoit l'ancienne Veies, & que Civita Caſtellana étoit *Feſcennium* ou *Falerium* des anciens. Voyez le Père Hardouin ſur le mot *Faliſques*, Muratori, *Scrip. rer. Italic.* Tom. X, page 221; & ſurtout l'ouvrage qui a pour titre: *Veio difeſo, diſcorſo di Domenico Mazzochi dottore dell' una e l'altra legge, ove ſi moſtra l'antico Veio eſſere hoggi Civita Caſtellana. In Roma*, 1646, in-4°. *Supplimento à Civita Caſtellana circa la ſua diſtanza da Roma, diſcorſo di Domenico Mazzochi alquale ſi è aggiunto il ſintagma di Giuſeppe Caſtiglione in difeſa di Veio, in Roma*, 1663, in-4°. Ces deux ouvrages de Mazzochi ſont rares; mais je les ai vu chez M. Paglia, l'un des habitans les plus lettrés de Civita Caſtellana.

Je trouve que la poſition de cette ville eſt un des meilleurs argumens pour ceux qui diſent que c'eſt l'ancienne Veies; elle eſt inacceſſible de trois côtés, & le rocher taillé à pic, pour ainſi dire, étant défendu ſur ſon quatrième côté par une forteresſe, pouvoit très-bien ſoutenir un ſiége de dix ans.

Après que les Goths eurent ravagé la plupart des villes d'Italie, on rebâtit un château dans l'endroit dont nous parlons, & de-là vient probablement le nom de Civita Caſtellana; on voit dans un concile de l'an 853, *Rodericus Caſtellanæ Epiſcopus*. La citadelle qui y eſt actuellement, eſt d'une bonne architecture: les murs en ſont très-épais; ils ſont bâtis d'une eſpèce de tuf, qui eſt très-propre à réſiſter au canon, mais qui s'écaille à la gelée, ce qui le rend peu propre aux ornemens d'architecture. Les Eſpagnols, qui trouvèrent cette forteresſe à leur bienſéance lorſqu'ils y paſsèrent en

1744, s'y fortifièrent, avant & après l'affaire de Veletri. Depuis ce temps-là, le pape y entretient une garniſon de trente hommes; il y avoit auſſi en 1765 cinq à ſix priſonniers.

Du haut de la tour de cette citadelle on voit le château de *Caprarola*, qui en eſt à douze milles du côté du couchant, le mont S. Oreſte, *Candidum Soracte*, qui a trois cent cinquante-cinq toiſes de hauteur, & les côteaux de la Sabine, qui ſont très-agréables, très-fertiles & très-peuplés. Parmi les villes & villages dont ils ſont couverts, on diſtingue *Magliano*, ville où réſide le vicaire de l'évêque de la Sabine; près de-là eſt un banc d'huîtres foſſiles d'une aſſez grande étendue.

La montagne ſur laquelle eſt bâtie Civita Caſtellana, eſt un tuffau rougeâtre, dans lequel ſont renfermées des pierres-ponces noires & brûlées, les unes petites, les autres auſſi groſſes que le corps d'un homme; elles ſurnagent à l'eau. Ce même tuffau ſe revoit à *Santa Maria di Falari*, où quelques perſonnes placent l'ancienne Falerium; les murs qui ſubſiſtent encore ſont bâtis avec de gros blocs de cette matière, placés les uns ſur les autres ſans ciment; c'eſt à une lieue de Civita Caſtellana.

La ville de Civita Caſtellana a été jointe du côté du nord avec le reſte de la campagne par un très-beau pont, dont les piles ſont d'une hauteur extraordinaire. Cet ouvrage fut fait en 1712, par les ſoins du cardinal Impériali, qui étoit alors *Prefetto del Buon Governo*, c'eſt-à-dire, qui préſidoit à la congrégation chargée des détails relatifs à l'utilité publique; le torrent qui paſſe ſous ce pont s'appelle *Rio Maggiore*, ou *Remicci*.

En partant de Civita Caſtellana, on trouve d'abord, à trente-neuf milles de Rome, Borghetto, & enſuite un beau pont ſur le Tibre, appelé *Ponte Felice*, parce qu'il fut fait par Sixte-Quint, dont le nom étoit Felix. On paſſe enſuite dans les mon-

Digitized by Google

tagnes, & l'on arrive à *Otricoli* ; on a trouvé dans des fouilles près de la ville une ſuperbe moſaïque, dont le ſujet eſt tiré de l'Iliade, & qui ſervira de pavé pour la Rotonde du muſée au Vatican.

On remarque ici des collines formées de galets ou *breſcia*, c'eſt-à-dire, de ces petits cailloux arrondis, qui par leur forme indiquent aſſez qu'ils ont été roulés long-temps par les eaux; ils ne peuvent donc ſe trouver ainſi ſur les collines que par les ſuites d'un très-grand bouleverſement. Pareille choſe ſe trouve en beaucoup d'endroits. Voyez les Mémoires de M. Guétard.

Tout ce canton juſqu'à Viterbe, qui eſt à quelques lieues ſur la gauche, c'eſt-à-dire, au couchant, eſt indiqué par Virgile, lorſqu'il parle que l'invulnérable Meſſapus conduiſit au ſecours de Turnus.

At Meſſapus equum domitor, Neptunia proles,
Quem neque fas igni cuiquam nec ſternere ferro,
Jam pridem reſides populos deſuetaque bello,
Agmina in arma vocat ſubito, ferrumque retractat.
Hi Fescennias acies æquosque faliſcos (1),
Hi Soractis (2) *habent arces, Flaviniaque arva,*
Et Cimini (3) *cum monte Lacum, Lucosque Capenos.*
Æn. VII. 691.

Aux environs du mont S. Oreſte, la pierre eſt d'un bleu noir, parſemée de globules blancs, qui paroiſſent être du quartz, & qui reſſemblent preſque à du ſel; c'eſt avec cette pierre, qui eſt très-dure, qu'on a pavé la voie Flaminia, dont nous avons parlé.

NARNI eſt une petite ville de trois mille ames, à cinquante-cinq milles de Rome, bâtie en amphi-

(1) Falerium, que quelques-uns croient être Civita Caſtellana, étoit la capitale des Faliſques.
(2) Soracte, le mont S. Oreſte, près de Civita Caſtellana.
(3) *Lacus Cimini*, aujourd'hui *Lago di Vico*, ou lac de Viterbe.

Digitized by Google

théâtre ſur le penchant d'une colline agréable, au bas de laquelle coule la *Nera*; c'eſt cette rivière dont parle Virgile:

Contremuit nemus & ſylvæ intonuere profundæ,
Audiit & Triviæ longe Lacus, audiit amnis
Sulfurea Nar albus aqua fontesque Velini.
Æn. VII. 517.

Pline l'appelle *Narnia*; mais il dit qu'autrefois on l'appeloit *Nequinum*, peut-être étoit-ce *à nequitiâ*, à cauſe de la férocité de ſes habitans, qui aimèrent mieux égorger leurs enfans, que de les donner par compoſition, à des ennemis qui alloient prendre leur ville.

Narni a produit des hommes célèbres, entre autres *François Cardoli*, dont la mémoire étoit ſi prodigieuſe qu'il répétoit mot à mot deux pages entières, en rétrogradant du dernier mot juſqu'au premier, pour les avoir entendues une ſeule fois. Les familles *Cardoli*, *Cardoni*, *Scotti*, *Mangoni*, *Vipera*, diſtinguées en Italie, viennent de Narni. C'eſt la patrie de *Gattamelatta*, fameux général des Vénitiens, qui remporta pour eux différentes victoires, & à qui l'on a élevé une ſtatue de bronze à Padoue.

Dans le temps que Charles-Quint aſſiégeoit le pape Clément VII dans le château S. Ange, les troupes Vénitiennes, qui venoient joindre l'empereur, prirent Narni, brûlèrent & démolirent la plupart des maiſons & des édifices publics; ils égorgèrent juſqu'aux femmes & aux enfans. Ils la réduiſirent au point que Léandro Alberti, qui y paſſoit en 1530, ne put trouver un endroit pour y loger.

Il y a un aqueduc à Narni de quinze milles de long, qu'on a percé au travers des montagnes, & qui fournit de l'eau à beaucoup de fontaines.

Au bas de Narni, & un peu au-delà du pont qui

qui mène à Pérouſe, on voit les reſtes d'un pont magnifique, bâti par Auguſte, pour joindre les deux collines. On trouve dans des voyageurs que l'arc du milieu a cent ſoixante pieds; mais j'ai reconnu qu'il n'en avoit qu'environ quatre-vingt-trois; celui qui eſt entier, & ſous lequel paſſe le chemin, en a ſoixante, & les piliers ont vingt-huit pieds. On voit que le terrain a cédé; comme cela eſt arrivé en pluſieurs endroits de l'Italie, ſans quoi un ouvrage auſſi ſolide & auſſi bien fait eût ſubſiſté plus long-temps; ce qui en reſte annonce une très-grande manière. On trouve la deſcription & la figure de ce pont, & de pluſieurs autres, dans un petit ouvrage, qui a pour titre: *Deſcrizioni di diverſi ponti eſiſtenti ſopra li fiumi Nera e Tevere; Agoſtino Martinelli, Roma*, 1676, in-4°. (1). Il y a dans Martial une épigramme où il en fait mention:

Narnia ſulfureo quam gurgite candidus amnis
Circuit, antipiti vix adeunda jugo.
Quid tam ſæpe meum nobis adducere Quinctum
Te juvat, & lenta detinuiſſe mora?
Quid nomentani (2) cauſam mihi perdis agelli.
Propter vicinum qui pretioſus erat?
Sed jam parce mihi, nec abutere, Narnia, Quincto,
Perpetuo liceat ſic tipi Ponte frui.

Mart. VII. 93.

Le pont de Narni eſt bâti ſans ciment, de larges blocs d'une pierre blanche dont eſt formée la

(1) Voyez auſſi le *Latium Vetus*, du cardinal Corradini & du père Volpi: *Deſcrittione di tutta Italia di F. Leandro Alberti Bologneſe, in-4°. Blondi flavii Forlivenſis, Roma inſtaurata*, in-folio. Cet ouvrage ſe trouve auſſi en italien, ſous ce titre: *Roma riſtauratu & Italia illuſtrata, da Biondo da Forli, tradotte in buona lingua volgare per Lucio Fauno, in Vineggia* 1558. in-8.

(2) *Nomentanum*, quatre ou cinq lieues au nord de Rome, où étoit la maiſon de Martial; on croit que c'eſt *Lamentana* dans la Sabine.

montagne de cette ville ; cette pierre reſſemble au marbre blanc, ou n'en differe guère, ſinon que le grain en eſt un peu plus liſſe & n'a pas les points brillans qui ſe trouvent dans le beau marbre blanc, & ſurtout dans le *marmo Saglino* ; peut-être eſt-ce un commencement de marbre qui n'a pas été entièrement perfectionné, à-peu-près comme celui de l'amphithéâtre de Capoue.

Du haut de Narni, l'on voit au nord de la plaine la ville de Ceſi, ſituée au pied d'un rocher, qui depuis long-temps ſemble menacer ruine. On prétend qu'il eſt attaché avec des chaînes à la montagne voiſine ; du moins il y a une défenſe ſous peine de la vie, à qui que ce ſoit, de couper du bois ſur ce rocher. On a lieu de craindre un ſort pareil à celui de Pleurs & de Velleia, dont nous avons parlé dans les deux premiers volumes de notre Voyage.

Il y a dans la ville même de Ceſi des cavernes ou crevaſſes de la montagne qui donnent un vent réglé par pluſieurs iſſues, qu'on appelle Bouches d'Eole, *Bocche di vento*, ou *Grotte di vento* (1) ; ce vent qui eſt très-frais ſe conduit dans les maiſons par des tuyaux, pour rafraîchir le vin, les caves & les appartemens, il eſt quelquefois à quatre degrés au-deſſous du tempéré, même en été.

C'eſt au-deſſus de la montagne de Ceſi, & à trois milles de-là, qu'étoit la ville de Carſeoli, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire Romaine & dans Ovide, Faſt. IV. 683 ; mais les ruines de Carſeoli ſe réduiſent preſqu'à rien.

La vallée de Terni eſt une des plus belles que j'aie

(1) Nous avons en France un phénomène pareil à Nyons, près Vaureas en Dauphiné. Voyez Expilly, *Dictionnaire de la France*, en ſix vol. in-folio ; Richard, *Hiſtoire de l'air* ; Boule, *Hiſtoire du vent Pontias*. M. de Sauſſure a obſervé la même choſe dans l'isle d'Ischia, au pied du roc de S. Marin, & ſurtout au bord du lac de Lugano. *Journal de Phyſiq. Janv.* 1776.

Digitized by Google

vues en Italie ; la *Nera* ſerpente au milieu, & il y a de petits bois qui y ſont diſpoſés ſi heureuſement, qu'ils en font comme un parterre, terminé par les montagnes qui l'environnent. On traverſe cette vallée en allant à Terni, par un très-beau chemin qui a ſept milles de long. On voit ſur la droite, avant d'y arriver, le village de *Cillicipoli*, c'eſt-à-dire, *Collis Scipionis*, & ſur la hauteur *Torre Majore*. C'eſt-là que le Père Boſcovich avoit établi un des ſignaux de ſes triangles, dans la meſure qu'il fit des degrés de la terre entre Rome & Rimini ; les payſans des environs, qui penſoient que l'on vouloit faire des ſortiléges, détruiſirent ſes ſignaux, & lui firent éprouver pluſieurs fois les inconvéniens de l'ignorance qui règne encore dans ces campagnes.

On pratique dans ce canton-là une chaſſe ſingulière ; on élève & l'on apprivoiſe des pigeons, appelés *Mandarini*, qui vont au-devant des pigeons de paſſage, & les conduiſent dans la forêt & ſur les arbres mêmes où les chaſſeurs les attendent. J'en ai vu prendre, au commencement d'Octobre, cent cinquante en un jour, près de Terni, quelquefois on en prend juſqu'à cinq cent.

TERNI eſt une ville de ſept mille habitans, ſituée à ſoixante-deux milles de Rome ; elle eſt remarquable par la fameuſe caſcade qu'on y voit, mais elle eſt encore célèbre comme la patrie de Tacite, l'hiſtorien, & celle de l'empereur Tacite & de l'empereur Florien, frère de Tacite (1).

Quand on veut citer les anciens auteurs qui ont parlé de Terni, l'on eſt obligé de dire que Cicéron reproche à deux habitans qui avoient dépoſé en faveur de Piſon, d'avoir porté un faux témoignage. (Cic. in Pif.) Pline appelle les habitans de Terni *Interamnates Umbri*, *cognomine Nartes* ; il ajoute

(1) Voyez *Hiſtoria di Terni deſcritta da Francesco Angeloni. InRoma* 1646, in-4.

que la nation des Ombres étoit une des plus anciennes de l'Italie : *Umbrorum gens antiquiſſima Italiæ exiſtimatur, ut quos Umbrios à Græcis putent dictos quod inundatione terrarum imbribus ſuperfuiſſent, eorum oppida Thuſci debellaſſe reperiuntur.* L. III. Cap. 14.

On voit à Terni quelques reſtes d'antiquités : dans le jardin de l'évêché, il y a un morceau d'amphithéâtre, avec des ſouterrains, & l'on y voit encore la pierre qui étoit au-deſſus de la porte d'entrée. On trouve auſſi à l'égliſe de S. Salvadore quelques reſtes d'un temple du Soleil. A S. Siro & dans les caves du collége, les reſtes d'un temple d'Hercule. Dans le caſin de la maiſon Spada, les ſubſtructions qui ſervoient à d'anciens bains.

L'égliſe des Cordeliers, *Franſceſcani Conventuali*, eſt une de celles où S. François a été ; & elle lui eſt aujourd'hui dédiée.

Dans l'égliſe cathédrale, *il Duomo*, il y a un très-bel autel de marbre, & l'on y conſerve une relique bien rare ; c'eſt comme à Veniſe le ſang même de Jéſus-Chriſt.

Quelque petite que ſoit la ville de Terni, elle a treize mille écus romains, ou près de ſoixante-dix mille liv. de revenu ; elle eſt adminiſtrée ſous une forme preſque républicaine. Soixante-dix nobles, dont la nobleſſe eſt héréditaire, forment le conſeil général, & choiſiſſent douze députés ; ceux-ci choiſiſſent tous les deux ans ſix nobles, parmi leſquels on prend tous les deux mois, les trois *Priori* qui gouvernent la ville.

Parmi les familles remarquables de Terni, on trouve celle des comtes Spada, qui eſt des plus illuſtres de l'Italie ; le comte Alexandre Spada s'y diſtinguoit en 1765 par ſon goût pour les lettres ; & la jeune comteſſe Marie Eléonore Spada, par la beauté & par l'eſprit.

M. l'avocat Orlandi, habile antiquaire, chez

qui l'on voyoit une bibliothéque & un cabinet curieux, faiſoit honneur à cette ville.

LA CASCADE de Terni, appelée *Caduta delle Marmore*, eſt formée par le *Velino*, qui tombe de plus de deux cent pieds de haut dans la *Nera*: je crois qu'à l'exception du ſaut de Niagara, dans l'Amérique, il n'exiſte pas une auſſi belle chûte d'eau. *Curius Dentatus*, vers l'an 671 de Rome, & quatre-vingt-trois ans avant Jéſus-Chriſt, raſſembla les eaux diſperſées dans le territoire de Rieti, pour leur donner un écoulement par le Velino, & enſuite dans la Nera, ce qui forma probablement cette caſcade: *Lacus Velinus à M. Curio emiſſus interciſo monte in Nar deffluit, ex quo eſt villa ſiccata.* (*Cic. ad Atticum, L. IV. Ep.* 14.)

Rieti, qui eſt à quelques milles de-là, eſt ſur les confins du royaume de Naples; cette plaine de Rieti, dans laquelle coule le Velino, eſt celle que Cicéron, dans la même lettre, compare à la vallée de Tempé: *Reatini me ad ſua Tempe duxerunt.*

On y trouve partout une incruſtation ſingulière dont parle Pline, quand il dit: *In Ciconum flumine & in Picено lacu Velino lignum dejectum lapideo cortice obducitur*, Pline II. 103. Elle reſſemble à celle de la fontaine qui eſt près de Meaux, & dont les eaux ont formé une eſpèce de montagne d'incruſtation. En deſcendant de la plaine, on va ſe placer ſur le penchant de la montagne à mi-côte, & preſqu'en face de la caſcade, pour voir dans toute ſa beauté le ſpectacle extraordinaire de la chûte de ce fleuve. Cette caſcade de Terni a trois chûtes différentes: mais la principale, qu'on aſſure être d'environ deux cent pieds (1), eſt la plus ſingulière, lorſque dans le temps des pluies le Velino

(1) Le Nil a auſſi une cataracte de deux cent pieds, voyez la Martinière au mot *Nil*. Le fleuve S. Laurent, une de cent quarante, appelée le Saut de Niagara; Lettres édifiantes, Tome XXVI, page 32.

déborde & s'étend ſur toute la largeur de la montagne ; la caſcade devient alors immenſe. Quand le ſoleil y donne, elle eſt encore plus belle ; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ſe voient dans les gouttes d'eau diſperſées par le choc & la réſiſtance de l'air ; c'eſt probablement ce que vouloit dire Pline, en diſant : *in Italia Locris & in lacu Velino nullo non die apparere arcus*, L. II, chap. 62. Il eſt vrai que ce paſſage eſt ſous un titre qui ſembleroit annoncer que Pline n'a pas connu la cauſe de l'effet qu'il raconte, puiſqu'à la tête de ce chapitre il y a, *de proprietatibus cœlii in locis* ; or, certainement l'arc-en-ciel de la caſcade n'eſt point un météore, ni un effet du ciel. Le pape Pie VI a fait bâtir un petit belvedère ſur la montagne qui eſt vis-à-vis de la caſcade, & l'on y va pour en examiner ou deſſiner les effets. Lorſqu'on veut en voir toutes les variétés, l'on va auſſi ſe placer au-bas de la montagne ſur le bord de la Nera, d'où l'on voit en face tous les effets de l'eau qui tombe au travers des rochers : je ſuis perſuadé que c'eſt de la caſcade de Terni que parle Virgile, lorſqu'il dépeint l'endroit par où la furie Alecto rentra dans les enfers :

Eſt locus Italiæ in medio ſub montibus altis,
Nobilis & fama multis memoratus in oris,
Amſancti valles, denſis hinc frondibus antrum,
Urget utrumque latus nemoris, medioque fragoſus
Dat ſonitum ſaxis & torto vortice torrens.
His ſpecus horrendum & ſævi ſpiracula ditis,
Monſtrantur : ruptoque ingens Acheronte vorago,
Peſtiferas aperit fauces.

VII. 563.

Ce milieu de l'Italie, ce *torrens fragoſus*, c'eſt-à-dire, qui ſe précipite à grand bruit, ces *ſpiracula ditis*, qui ſemblent répondre aux eaux ſoufrées de la Nera, conviennent mieux à Terni qu'aux confins de la Campanie & de la Pouille, où quelques commentateurs les ont ſuppoſés.

Digitized by Google

Après être ſortis de Terni, nous prîmes la route de Spolette, qui en eſt à ſept lieues. On paſſe, avant d'y arriver, une montagne rude & eſcarpée, appelée *Somma*, qui eſt à deux lieues de Spolette.

Le *Clitumnus*, qui coule au bas de la ville, étoit célèbre autrefois par la blancheur des troupeaux qui paiſſoient ſur ſes bords; on croyoit que les eaux de la rivière contribuoient à cette blancheur; Pline fait du *Clitumnus* la plus jolie deſcription dans ſes lettres, L. VIII, Ep. 8.

CHAPITRE XV.

Deſcription de Spolette & de Foligno.

SPOLETI, *Spolette*, eſt une ville de ſept mille ames, ſituée dans l'Etat Eccleſiaſtique à quatre-vingt-huit milles de Rome, & au ſommet d'une montagne; c'eſt une ville très ancienne, au rapport même de Pline, car il compte les *Spolettini* parmi les Ombres, qu'il appelle *gens antiquiſſima Italiæ*; elle fut faite colonie romaine après la fin de la première guerre punique, deux cent quarante-deux ans avant Jéſus-Chriſt. Auguſte étoit à Spolette le premier jour où il fut ſalué comme maître de l'empire romain.

Les Spolettins ſe vantent ſurtout d'avoir repouſſé Annibal, dans le temps même où il venoit de défaire les Romains à la bataille de Traſimène (1); il y a une des anciennes portes, renfermée aujourd'hui dans l'intérieur de la ville; on l'appelle *porta fuga*, en mémoire de cet événement: on y

(1) Voyez l'ouvrage intitulé: *Delle hiſtorie di Spoleti, ſupplimento di quelle del regno d'Italia nella parte che tocca al Ducato Spoletino, a principi di eſſo, e alla città che ne fu Capo; di Bernardino de' Conti di Campello*, 2 vol. in-4. *In Spoleti*, 1672.

Digitized by Google

lit cette inſcription : *Annibal cæſis ad Traſymenum Romanis, urbem Romam infenſo agmine, petens, Spoleto magna ſuorum clade repulſus, inſigni fugâ portæ nomen fecit.*

La cathédrale eſt preſque toute de marbre ; on y voit une très-ancienne moſaïque, & une image de la Vierge, qui paſſe pour être de S. Luc ; pluſieurs peintures de Philippe Lippi, qui fut empoiſonné par jalouſie en 1438 ; il eſt enterré dans cette égliſe. Son tombeau fut fait par ordre de Laurent de Médicis, & l'épitaphe par Ange Politien.

Dans la croiſée à droite, on voit un tableau du Guerchin, repréſentant deux religieux & Ste. Cécile priant la Vierge dans la gloire ; ce tableau eſt aſſez vigoureux de couleur, mais la gloire n'eſt pas aſſez aërienne : il y a encore dans cette égliſe une Vierge d'Annibal Carrache.

L'égliſe de S. Philippe de Néri eſt bâtie dans le goût de S. André della Valle à Rome ; il y a ſur le maître-autel un S. Philippe de Néri, qui invoque la Ste. Vierge dans un nuage ; la manière tient du Lanfranc : la Vierge n'eſt pas belle, le ſaint eſt mieux ; la tête eſt un peu griſe ; la chaſuble en eſt aſſez bien traitée.

A la croiſée à gauche, il y a une Ste. Famille du cavalier Conca, où il y a des caractères de têtes aſſez gracieux ; il eſt un peu violet de couleur & foible d'ailleurs.

On va voir à Spolette l'égliſe de S. Pierre, hors de la porte romaine, où S. Pierre conſacra Saint-Brice, premier évêque de Spolette ; l'égliſe de S. Grégoire, où ſont les corps de dix mille martyrs ; celle de Notre-Dame de Lorette, hors de la porte du même nom ; celle de S. Salvador des Dominicains, où l'on révère un clou de la paſſion.

L'égliſe du Crucifix eſt ainſi appelée à cauſe d'un crucifix peint à freſque ſur le maître-autel. Le ſanctuaire de cette égliſe eſt pratiqué dans un

Digitized by Google

ancien temple de la concorde, dont il ſubſiſte encore ſix colonnes corinthiennes, trois de chaque côté, mais la friſe en eſt dorique; ce fragment eſt peu de choſe.

Les palais remarquables de la ville ſont ceux de Coligola, Ancaiani, Leti, Mauri, Pianciani, des ducs Benedetti & Firentillo, des Spada, Campelli, Alberini, &c.

Dans la chapelle du palais Ancaiani, il y a un tableau de Raphaël peint à gouache ſur toile.

On voit les reſtes d'un temple de Jupiter dans le couvent de S. André, & d'un temple de Mars au-delà de la rivière, là où eſt l'égliſe de S. Iſaac ou de S. Julien. Il y a auſſi des reſtes d'un château bâti par Théodoric.

Un aqueduc très-conſidérable, bâti par les Romains, amène l'eau de *monte Luco*, à ſix milles de Spolette, & de la *Caprareccia*, qui en eſt à trois milles; les conduites paſſent ſur un pont, aqueduc de ſix cent pieds de longueur, & de trois cent pieds de haut, qui joint les deux montagnes, & qu'on appelle *ponte delle Torri*; ces eaux paſſent auſſi ſur le *ponte Sanguinario*, qui joint le mont S. Ange avec *monte Luco*; ce pont eſt ainſi appelé à cauſe du grand nombre de martyrs qui furent précipités en ce lieu dans le temps des perſécutions.

Il y a près de la ville une congrégation très-eſtimée de gens libres qui vivent religieuſement, on les appelle *Romiti di monte Luco*; ils portent en effet un habit d'hermite, de couleur canelle, ils ſe raſſemblent tous les matins ſous les yeux de leur prieur: quoiqu'ils ſoient beaucoup moins gênés que les religieux, ils mènent une vie très-retirée & très-exemplaire.

La ville de Spolette eſt fort ſujette aux tremblemens de terre; il y en a eu près de cinquante en huit ou dix jours de temps dans le commencement d'Octobre 1765.

Digitized by Google

Parmi les hommes illuſtres que Spolette a produits, on compte un des meilleurs poëtes de l'Italie, l'abbé Vincent Leonio, qui vivoit au milieu du dernier ſiècle ; on cite le ſonnet ſuivant comme un des plus beaux qu'il y ait dans la poëſie italienne.

Non ride fior nel prato, onda non fugge,
Non ſcioglie il volo augel, non ſpira vento,
Cui piangendo io non dica ogni momento,
Quell' acerbo dolor, che il cor me ſugge.

Ma quando a lei che mi diletta e ſtrugge,
L'amoroſo diſio narrare io tento,
Appena articolato il primo accento,
Spaventata la voce al ſen rifugge.

Cosi amor ch' ogni ſtrazio ſta in me raccolto,
Ferimmi ; e la ferita a lei, che ſola,
Potria ſanarla, paleſar m'è tolto.

Ah che giammai non formerò parola,
Poichè l'Alma, in veder l'amato volto,
Il mio cor abbandona e a lei ſen volo (1).

Près de Spolette eſt la ville de Bevagna, en latin *Mevania*, à l'embouchure du Clitumno ; quelques-uns ont cru que c'étoit la patrie de Properce ; mais M. Orlandi croit la reconnoître mieux dans un petit endroit champêtre près de Bettona du côté de Pérouſe.

On trouve auſſi près de-là, & ſurtout à Amelia, les meilleurs raiſins de l'Italie, en particulier l'eſpèce appelée *Pizzutello*, *uva Cornetta*, dont le grain eſt alongé en pointe, ferme, & d'un goût excellent. Entre Narni & Terni, on trouve un raiſin ſans pepins, *uva paſſa* ou *paſſarina*.

A l'une des poſtes qui eſt entre Spolette & Foligno, appelée le *Vene*, & à neuf milles de Spolette, au ſortir de la porte *delle Vene*, on trouve à

(1) Voyez *Canzoni di Vincenzo Leonio da Spoleto, in occaſione dell' aſſedio e liberazione di Vienna, in Fiorenza, per Pietro Mutini* 1684, in-4. & le P. Quadrio, Tom. III. p. 123.

gauche ſur le chemin un temple qui eſt vers la ſource du Clitumno; cette rivière eſt formée par trois groſſes ſources qui ſe réuniſſent : elle traverſe le grand chemin, paſſe à Bevagna, & tombe dans le Topino. Ce temple, que quelques-uns nomment *Trevi*, & que les habitans appellent le temple de Clitumne, Dieu du fleuve, ne paroît pas d'une grande ancienneté, mais la vue en eſt pittoresque & jolie : ſon plan eſt un quarré long; il y a quatre colonnes & deux pilaſtres corinthiens, les murs ſont alongés juſqu'aux pilaſtres : il y avoit deux entrées ſur les côtés, qui ſont ruinées. Le plan de ce temple eſt bien, la décoration en eſt ſage & d'un beau ſtyle; les ornemens y ſont bien travaillés, particulièrement ceux qui ſont dans le tympan; les cannelures en ſpirales des colonnes du temple, & celles qui ſont en feuilles ou en écailles de poiſſons, le long du fût des deux autres colonnes du milieu, ſont légères & agréables, & elles peuvent paſſer dans cet édifice, à cauſe de ſa petiteſſe. Les chapiteaux des pilaſtres ſont différens de ceux des colonnes. Les entrées du temple étoient ſur les côtés, parce que le devant eſt ſur la pente eſcarpée qui va au Clitumne. Le temple eſt exhauſſé ſur un ſoubaſſement qui lui donne de la grace. Il y a dans l'intérieur un autel gothique où l'on dit la meſſe : on lit ſur la friſe, *Deus Angelorum qui fecit reſurrectionem.*

De-là juſqu'à Pérouſe on voyage par un très-beau chemin qui eſt comme un mail, abrité ſouvent d'arbres & de haies; & l'on traverſe un grand vignoble dont les vignes montent ſur les arbres, & forment une eſpèce de forêt plantée en quinconce; ces arbres ſont des mûriers blancs, des ſycomores & des ormes. A douze milles de Spolette, on trouve Foligno.

FOLIGNO eſt une ville de ſept mille ames, ſituée à cent milles de Rome. Elle fut bâtie dans le

ſixième ſiècle, par les habitans de la ville appelée *Forum Flaminii*, détruite par les Lombards; elle fut ruinée en 1281, par les habitans de Pérouſe; les Terzi s'en emparèrent enſuite, mais le cardinal Vitelleſchi fit mourir le dernier, & remit la ville de Foligno ſous la domination du S. Siége.

Antoine Bettini, évêque de Foligno, y établit un mont de piété, & ſon ouvrage intitulé, il *monte Santo di Deo*, imprimé à Florence en 1477, eſt le premier où l'on ait vu des gravures en taille-douce. (*Lettres de M. l'abbé de S. Léger, ſur différentes éditions rares du quinzième ſiècle.*)

Ce qu'il y a de mieux à voir dans cette ville, eſt le couvent des comteſſes de Foligno, où il y a un tableau de Raphaël, que fit faire *Sigiſmondo de Comitibus*, qui étoit ſecrétaire du pape, & dont la nièce étoit dans ce monaſtère. Ce tableau repréſente la Vierge dans la gloire, portée ſur un nuage qui poſe ſur un arc-en-ciel, tenant l'enfant Jéſus, & environnée d'un cercle de Chérubins en camayeux gris. Dans le bas eſt un S. Jean qui la montre avec le doigt, & un S. François à genoux qui l'invoque; de l'autre côté un S. Cardinal eſt à genoux, & S. Jérôme eſt debout derrière lui, tenant une main ſur ſa tête en ſigne d'admiration; au milieu il y a un petit ange debout, qui tient des deux mains une tablette longue, ſur laquelle il n'y a rien d'écrit; ce tableau eſt ſingulièrement compoſé, d'une manière ſymétrique, que l'on voit ſouvent dans le Pérugin, maître de Raphaël; l'enfant & la Vierge n'ont pas un beau mouvement; mais le caractère de tête de la Vierge eſt très-beau, ainſi que la figure de S. François, & ſurtout celle de S. Jérôme. Les trois ſaints ſont bien drapés; le S. Jean a l'air ignoble, & il eſt d'un caractère dur; la tête du petit ange d'en-bas eſt belle, mais cet enfant eſt trop fait pour ſon âge. Ce tableau eſt peint avec un peu de ſéchereſſe, cependant la

Digitized by Google

couleur en eſt très-vigoureuſe & aſſez vraie, c'eſt même un des mieux coloriés des tableaux de Raphaël; on ne ſait pourquoi il a mis contre toute vraiſemblance, une gloire de Chérubins en camayeux gris. Le fond du tableau n'eſt pas heureux, & le petit village qu'on y voit ne fait pas un trop bon effet; ce tableau eſt fort gâté.

L'égliſe cathédrale mérite d'être vue, à cauſe de ſon architecture; on y remarque une belle ſtatue en argent de S. Félix, évêque de Foligno; le baldaquin eſt une imitation en petit de celui qui eſt à S. Pierre de Rome; il eſt très-bien exécuté, & placé de même ſous la coupole de l'égliſe. Cette coupole eſt du Bramante, la forme en eſt belle; elle n'eſt point peinte.

L'égliſe de S. Auguſtin eſt la plus remarquable, après les deux que nous venons de citer.

Il règne dans pluſieurs maiſons de Foligno un bon ſtyle d'architecture; il faut voir ſurtout le palais Barnabo.

Parmi les citoyens de Foligno qui ſe ſont fait connoître, l'on cite M. Mengozzi; il a fait imprimer, en 1781, une diſſertation ſavante : *De' pleſtini Umbri, del loro lago, e della battaglia appreſſo di queſto ſeguita tra i Romani e i Cartagineſi.*

A Foligno on trouve trois routes différentes : au nord celle d'Urbino, par Nocera *Cagli* (1), *Foſſombrone;* à l'occident, ou du moins au nord-oueſt, celle de Florence, par *Aſſiſi*, *Perugia* & *Cortona*, il y a cent & vingt-deux milles, & l'on paie douze poſtes. A l'orient, celle de Lorette & d'Ancône. Je ne parlerai point de la première route, que je n'ai pas eu le temps de faire, & qui ne contient rien de bien intéreſſant.

(1) Le paſſage de la voie Flaminia à *Furlo*, qui eſt entre *Cagli* & *Foſſombrone*, eſt creuſé dans la montagne; il a été célèbre par pluſieurs batailles ou rencontres déciſives, dans le moyen âge.

Digitized by Google

On peut aller en moins de trois heures de Foligno à Aſſiſe, qui en eſt à ſept milles; on côtoie toujours la montagne, en ſuivant une plaine fort agréable.

CHAPITRE XVI.

Deſcription d'Aſſiſe.

ASSISE, en latin *Aſſiſium*, eſt une ville de trois à quatre mille ames, fort ancienne, & qui eſt remarquable, ſurtout comme la patrie de S. François; il étoit fils d'un négociant d'Aſſiſe, nommé Bernardoni; il naquit en 1182, & y mourut en 1226.

Il y a des voyageurs qui n'ont pas daigné parler d'Aſſiſe, pour moi j'ai vu avec plaiſir un endroit ſi célèbre dans la chrétienté; ce n'eſt pas parce que S. François prêchoit aux hirondelles, parce qu'il ſe faiſoit une femme de neige, & qu'il ſe rouloit ſur les buiſſons, que je parle de ſa patrie & de ſa vie: les fables dont ſa légende eſt remplie ne doivent pas lui être imputées; elles ſont proportionnées à la crédulité de ſes contemporains; mais celui qui a donné des lois à tant de millions d'hommes, eſt certainement un perſonnage remarquable. L'établiſſement d'un ordre ſi pauvre, ſi auſtère, formé par un jeune homme de vingt-cinq ans, eſt une choſe extraordinaire, aux yeux même d'un philoſophe; il annonce un génie élevé, une vertu exemplaire, une onction touchante, une éloquence perſuaſive, un zèle infatigable, une conſtance peu commune. Dix ans après ſon établiſſement, l'ordre de S. François, ſous le nom des Frères Mineurs, étoit ſi nombreux, que dans le premier chapitre général que S. François tint à

Rome en 1219, il ſe trouva plus de cinq mille religieux, ſans compter ceux qui étoient reſtés dans les couvens.

Quelque peu d'habitans qu'il y ait à Aſſiſe, cette ville contient vingt égliſes : ſavoir, huit paroiſſes, huit couvens de religieuſes, & quatre de religieux; cela n'eſt pas étonnant dans un endroit que la religion ſeule a rendue célèbre.

La première choſe que l'on va voir eſt le *Sagro Convento*. C'eſt-là qu'eſt l'égliſe patriarchale & le chef-lieu de tout l'ordre de S. François, & où l'on aſſure qu'il eſt enſeveli.

Ce fut le frère Elie, ſecond général de l'ordre, qui fit bâtir cette égliſe : *Lappo* ou Jacopo, architecte Allemand, père du célèbre Arnulf, ou Arnolfo Florentin, en jeta les fondemens deux ans avant la mort de S. François. Elle appartient aux Cordeliers de la Grand-Manche (1), appelés en Italie *Minori Conventuali*, pour les diſtinguer de ceux qu'on a réformés enſuite ſous d'autres noms, comme les Obſervantins & les Récollets ; les conventuels ont leur général à part, qui réſide à Rome au couvent des Saints-Apôtres ; ils ſont au nombre de quatre-vingt dans le couvent dont nous parlons. Leur égliſe fut déclarée par Grégoire IX, en 1230, exempte de toute autre juriſdiction que de celle du S. Siége ; elle a été décorée du titre & des priviléges d'égliſe patriarchale, & de chapelle papale : on y conſerve une côte de S. Jean-Baptiſte, & diverſes autres reliques.

Il y a trois égliſes bâties l'une ſur l'autre ; celle du milieu ſert pour l'ordinaire à l'office divin ; la

(1) Ces pères n'ont point de maiſon à Paris, & ils en ont même aſſez peu dans le royaume, depuis le cardinal d'Amboiſe qui en abolit pluſieurs ; comme il réuniſſoit l'autorité de premier miniſtre & celle de légat du S. Siége, rien ne s'oppoſoit à ſes volontés ; les Cordeliers s'en ſouviennent encore avec regret.

Digitized by Google

plus haute eſt moins fréquentée ; la plus baſſe eſt celle où l'on aſſure que repoſe le corps de S. François ; mais on n'y entre point.

Le couvent eſt vaſte & magnifique, ſoutenu par d'immenſes ſubſtructions ou terraſſes, on y jouit de la vue d'une très-vaſte & très-belle plaine. Toutes les murailles du cloître auſſi-bien que les égliſes dont je viens de parler, ont été peintes par Cimabué, Giotto, Pierre Cavallino Romain, Giottino, &c. qui furent les premiers reſtaurateurs de l'art : on admiroit ſurtout le pardon d'Aſſiſe, peint par Fréderic Barrocci, qui s'en occupa pendant ſept ans ; on m'aſſure qu'il n'y eſt plus.

Ce couvent fut bâti à l'endroit même du gibet : S. François voulut y être enterré comme les criminels, pour donner à ſes frères le dernier exemple d'humilité chrétienne. Ce fut par le même principe qu'il changea le nom de *pauvres Mineurs*, qu'il avoit d'abord donné à ſes religieux, en celui de Frères Mineurs, de peur qu'il n'y eût quelque gloire, même à annoncer la pauvreté.

L'égliſe appelée *Santa Maria di Minerva*, ou égliſe des *Filipini*, eſt le plus beau reſte d'antiquité qu'il y ait à Aſſiſe & dans les environs ; la façade eſt formée de ſix colonnes antiques cannelées, d'ordre corinthien, du meilleur goût & d'une belle conſervation ; c'étoit un temple de Minerve, comme le nom indique aſſez : elle a appartenu aux Pères du tiers-ordre de S. François, mais elle eſt deſſervie actuellement par la congrégation de l'Oratoire de S. Philippe de Neri ; l'égliſe eſt très-ornée & toute neuve, à l'exception de la façade.

Quoique les lettres de bronze, qui formoient une inſcription dans la friſe, aient été enlevées, on voit encore les trous où entroient les clous de chaque lettre, & cela ſuffit pour retrouver l'inſcription, comme M. Séguier a reſtitué celle de la

maiſon

maiſon quarrée de Niſmes, par de ſembables trous.

Chieſa nuova eſt une autre égliſe de Franciſcains, bâtie à l'endroit même où étoit la maiſon paternelle de S. François. On y montre la priſon où il fut enfermé par ſon père, qui contrediſoit ſa vocation; les chaînes dont il fut lié; la porte même qui fermoit l'écurie où ſa mère alla faire ſes couches par inſpiration céleſte, & qui eſt un peu plus loin. Cette égliſe eſt deſſervie par les Récolets. Ces Pères dont la réforme fut faite en Eſpagne en 1532, ſous le nom de Recogidos, ſont appelés en Italie *Padri riformati*, *Scalzetti di Spagna*; leur général eſt ſucceſſivement & pendant ſix ans, ou à Madrid, ou à Rome, dans le couvent d'*Araceli*, au Capitole, étant alternativement Italien & Eſpagnol: ce général eſt auſſi le chef des Cordeliers de l'Obſervance, appelés en Italie *Minori Oſſervanti*, dont la réforme avoit été faite par S. Bernardin vers l'an 1419; il a trois mille couvens ſous ſa juriſdiction, ſans compter les Conventuels qui ont un autre général, & les Capucins dont la réforme fut établie en 1528 (1).

Il y a encore une petite chapelle de S. François, qui eſt à quelque diſtance de-là, & qu'on appelle par diminutif *San Franceſcuccio*, c'eſt la petite écurie dont j'ai parlé plus haut; elle dépend du grand couvent de S. François.

L'égliſe de Ste. Claire à Aſſiſe eſt occupée par les religieuſes de ſon ordre; on y conſerve le corps de cette ſainte, auſſi-bien que celui de Ste. Agnès. On y montre un crucifix, peint ſur toile, dont on dit que Ste. Claire vit les yeux s'ouvrir miraculeuſement, dans le temps qu'elle étoit en prières.

Cette égliſe eſt dans un goût gothique, mais

(1) L'on donne quelquefois le nom de *Zoccolanti* aux Obſervantins, aux Récollets & aux pères du Tiers-Ordre; mais ce nom a quelque choſe de mépriſant dans l'opinion commune; d'ailleurs il ne déſigne point préciſément un des trois ordres.

léger ; elle eſt ancienne, & l'on a été obligé de la ſoutenir de tous côtés par des éperons. Sainte Claire mourut à Aſſiſe 12 Août 1253 ; elle étoit d'une famille diſtinguée de cette ville, & il y a encore à Aſſiſe des perſonnes de la même famille.

Dans la cathédrale d'Aſſiſe, on voit un bel autel de marbre, une chapelle du S. Sacrement qui eſt extrêmement ornée, un bas-relief antique derrière l'autel de S. Rufin, les fonts-baptiſmaux où S. François fut baptiſé.

Il faut voir encore l'égliſe de S. Antonio, qui eſt occupée par les Pères du tiers-ordre de Saint François, que nous appelons à Paris *Picpus*, parce que cette réforme s'établit en France pour la première fois vers l'an 1600, au village de Picpus près le fauxbourg S. Antoine, dans une maiſon que les Capucins & les Jéſuites avoient ſucceſſivement occupée.

L'égliſe de San Damiano qui eſt à un mille d'Aſſiſe, eſt celle où S. François établit lui-même les religieuſes de l'ordre de Ste. Claire ; auſſi appelle-t-on encore Damianiſtes celles qui ſuivent l'ancienne règle dans toute la rigueur de l'inſtitut, par oppoſition avec les Urbaniſtes, qui ont profité de la mitigation faite par le pape Urbain IV. Les Cordeliers Obſervantins, qui occupent aujourd'hui ce couvent, conſervent encore le bréviaire de Ste. Claire, & le crucifix qui, dit-on, parloit à cette ſainte.

On eſt étonné de voir douze maiſons de religieux mendians, qui ne doivent vivre que d'aumônes dans une ville preſque déſerte, où il n'y a aucun genre de commerce ni de richeſſe ; mais il eſt naturel de croire que les charités même ſont aſſurées par des fondations, ou par des dévotions générales & des uſages fixes, ſans leſquels les couvens ſeroient depuis long-temps dépeuplés ; d'ailleurs, le concile de Trente a per-

mis même aux mendians de recevoir & de poſſéder des biens-fonds.

On diſpute ſouvent en Italie, comme en France, pour ſavoir quel eſt le véritable habit, & le véritable ordre de S. François, parmi tous ceux qui ſuivent ſa règle; ce qui me paroît sûr, c'eſt que S. François portoit l'habit le plus commun, celui du plus bas peuple de ſon temps, fait de la laine la plus groſſière, dans la couleur naturelle de la bête, & qu'il ne s'étoit point aſſujetti à une forme ni à une couleur conſtante; ainſi aucun des habits religieux de notre temps ne peut être appelé celui de S. François. Il y a un portrait ancien de S. François au Vatican, l'habit eſt d'un gris tirant ſur l'ardoiſe, le capuchon un peu pointu, court, & collant au viſage; il n'y a point de manteau. Voici l'inſcription ſuivant M. l'abbé Richard: *Bonaventura Bullingeri me pinxit de Lucca anno M.CC.XXXV.* On a la même incertitude ſur le véritable ordre de S. François; ſes premiers diſciples dégénéroient même ſous ſes yeux: on les a réformés ſucceſſivement; mais aucun ne peut ſe vanter d'être revenu exactement à l'état primitif de l'ordre de S. François, ni d'y être demeuré invariablement attaché; le frère Elie diſoit lui-même au ſaint fondateur: Frère François, tes enfans ne veulent plus ſuivre ta règle; auſſi un plaiſant, parlant à un religieux de l'ordre le moins auſtère, lui prouvoit par ce paſſage qu'il étoit des véritables enfans de S. François, puiſqu'il étoit du nombre de ceux qui ne vouloient plus ſuivre la règle. Au reſte, les Conventuels ſont les ſeuls qui n'aient pas changé de nom par des réformes; mais comme ils ſont encore plus éloignés que les autres de la rigueur du premier établiſſement, ils n'ont pas plus de droit que les Obſervantins, les Récollets, les Picpus & les Capucins, de ſe dire les véritables religieux de l'ordre de S. François.

On montre dans la ville d'Assise quelques anciens vestiges d'antiquité : un reste d'aqueduc derrière l'église de S. Rufino, des anciens bains dont il reste plusieurs colonnes, *acqua di Massicci* ; ils sont dans l'endroit appelé *orto della volga*, enfin ce qu'on appelle le *Carceri*, à trois milles d'Assise.

Il y a aussi une eau minérale, appelée *Acqua di moiano*, qui sert à prendre des bains de santé, comme celle de Nocera, sans avoir de goût particulier.

On voit à Assise plusieurs palais remarquables, tels que ceux des Mattei, des Sperelli, des Vallemanni ; une belle fontaine sur la place, & même un théâtre à l'hôtel-de-ville. La foire de la Portinncule, *Fiera del Perdono*, qui commence à la fin de Juillet, & qui dure jusqu'au 19 du mois d'Août, y attire un monde prodigieux.

Il y a une citadelle, mais on n'y entretient plus de garnison ; un palais épiscopal, bâti à l'endroit où S. François prit l'habit de religieux : le gouverneur y habite.

En descendant d'Assise on passe à la Portiuncule, appelée ordinairement *la Madonna degli Angeli*, c'est une grande & belle église, avec un couvent de cent quarante Cordeliers Observantins ; il est bâti à l'endroit où mourut S. François le 4 Octobre 1226 ; les Bénédictins donnèrent cet emplacement aux Franciscains ; c'étoit alors la seule *portion* d'héritage que possédât l'ordre de S. François, de-là vint le nom de Portiuncule. Cet endroit fut si célèbre par les révélations, les indulgences, les pélerinages, qu'il occasionna une fête qui se célèbre encore le 2 Août de chaque année, sous le nom de la Portiuncule. Le plan de l'église est une croix latine ; la nef a cinq grandes arcades, décorées de pilastres doriques. A la cinquième chapelle à gauche, il y a une Annonciation du Baroche, médiocre. On voit dans le milieu de ce grand vais-

ſeau une petite maiſon iſolée, convertie en chapelle, comme la *Santa Caſa* de Lorette ; c'eſt-là, ſuivant S. Bonaventure, que S. François inſtitua ſon ordre par inſpiration divine ; cette chapelle a été reſtaurée en 1688.

Les religieux y montrent auſſi la grotte où S. François faiſoit ſes prières, & le jardin des épines ſur leſquelles il ſe rouloit, quand il avoit des tentations.

Il s'eſt fait long-temps un ſi grand concours de monde à la Portiuncule, le 2 Août, que les officiers d'Aſſiſe & de Pérouſe étoient obligés de faire monter la garde, pour prévenir les déſordres : on y a vu juſqu'à cent mille ames tout à la fois ; Côme de Médicis fit faire un aqueduc qui y porte l'eau d'une diſtance de deux milles, & y forme des fontaines très-néceſſaires aux pélerins.

CHAPITRE XVII.

Deſcription de Perouſe.

PERUGIA, Pérouſe, en latin, *Auguſta Peruſia*, capitale de l'Ombrie, eſt une ville de ſeize mille ames, ſituée dans l'Etat Eccléſiaſtique, à cent vingt-cinq milles de Rome, ſur une montagne élevée, où l'on n'arrive que par un chemin très-eſcarpé.

C'eſt une des villes les plus anciennes & les plus célèbres de l'Italie : les habitans prétendent qu'elle fut fondée deux mille ans avant Jéſus-Chriſt, par Janus, fils d'Apollon, le premier roi d'Italie dont l'hiſtoire faſſe mention. Les anciens diſent qu'il quitta le royaume d'Athènes pour en chercher un autre dans des pays inconnus, & qu'il aborda en Italie, avant même que Saturne y fût venu ; il en raſſembla les hommes encore diſperſés & féro-

ces, il leur donna une religion & des lois : il fut regardé comme la première divinité de l'Italie ; il étoit toujours invoqué le premier dans les ſacrifices (1) ; auſſi Virgile en parlant des premiers établiſſemens faits ſur le Janicule & ſur le Capitole, les attribue à Janus & à Saturne :

Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem.
Æn. VII. 357.

La ville de Pérouſe ne pouvoit cacher dans une belle fable l'ancienneté de ſon origine. Dans le temps même où les Romains commencèrent à tout envahir, elle ſe ſoutint long-temps : on voit qu'elle avoit été la plus forte ville de l'Etrurie, & qu'elle avoit étendu ſa domination depuis la mer de Toſcane juſqu'à la mer Adriatique, ſur un eſpace de quarante-cinq lieues. Voyez *Biondo*, *Italia illuſtrata* ; *Leonardo Aretino*, *hiſtoria Fiorentina*. Il paroît même qu'elle avoit fait une trève de trente ans avec les Romains : *Itaque à Peruſia Crotone & Aretio quæ ferme capita Hetruriæ populorum ea tempeſtate erant legati pacem fæduſque à Romanis petentes, inducias in tringinta annos impetraverunt.* Tite-Live, Dec. I. L. 5. C'étoit l'an 311 avant Jéſus-Chriſt, & les Etruſques ne furent affoiblis & hors d'état de nuire aux Romains que vers l'an 280 avant Jéſus-Chriſt.

Pérouſe étoit encore ſi conſidérable, deux cent ving-huit ans avant Jéſus-Chriſt, qu'Annibal même, après avoir gagné la bataille de Traſymène, n'oſa pas l'aſſiéger.

Rien n'eſt plus célèbre dans les guerres civiles que le ſiége de Pérouſe fait par Auguſte, dans le temps que Lucius, fils de Marc-Antoine, s'y étoit retiré : les habitans auſſi fidelles que fiers, quoi-

(1) M. Dupuis prouvera, comme je l'ai dit ci-devant, que Janus n'eſt que le ſymbole du temps : on lui donnoit pour femme Veſta, pour exprimer le mariage du ciel & de la terre.

Digitized by Google

qu'environnés d'un double retranchement avec quinze cent tours d'attaque, ſoutinrent un ſiége terrible & une famine affreuſe. Lorſque Lucain, par une indigne flatterie, dit à Néron, qu'avec toutes les horreurs de la guerre, l'univers n'avoit pas trop acheté le bonheur de vivre ſous ſon règne; il cite comme les fléaux les plus cruels la famine de Pérouſe, le ſiége de Modène fait par Antoine, & la bataille d'Actium, près du cap Leucas, en Epire :

Iis Cæſar Perusina fames, Mutinæque labores,
Accedant fatis, & quas premit aſpera claſſes.
Leucas.

L. I. v. 41.

Ce ſiége de Pérouſe finit de la manière la plus funeſte; il fallut céder à la fortune, & la ville fut détruite & brûlée; elle ſe rétablit cependant, & fut encore le théâtre de la guerre ſous les Goths, qui l'aſſiégèrent pendant ſept ans, & qui parvinrent enfin à s'en emparer. Elle fut repriſe par Narsès; elle ſe donna enſuite au pape, & fut compriſe dans la donation que Charlemagne & Pepin firent à l'Egliſe, & qui fut confirmée par Louis le Débonnaire vers l'an 818. En 1228, les Pérugins étoient encore fidelles au pape, mais dans les temps de troubles où chaque ville vouloit être indépendante, ils ſe gouvernèrent librement, & firent ſouvent la guerre à leurs voiſins; le pape les excommunia même, pour avoir pris & démantelé Foligno, vers l'an 1300.

En 1392, après avoir fait la guerre au pape, les Pérugiens ſe ſoumirent à lui; mais en 1416, ils prirent pour leur chef le fameux capitaine *Braccio*, ſurnommé *Forte Braccio*, qui l'année ſuivante marcha vers Rome avec une armée, & s'en rendit le maître : ce grand homme eſt celui dont la mémoire eſt la plus reſpectée à Pérouſe; non-ſeulement il mérita de gouverner ſa patrie, mais il

la ſoutint & l'embellit : ce fut lui qui fit faire les ſubſtructions immenſes ſur leſquelles eſt aſſiſe la grande place de Pérouſe, & qui fit le canal ou *emiſſario* du lac de Traſymène, pour garantir la plaine de ſes débordemens ; il mourut en 1424, d'une bleſſure à la tête, & en 1442, la ville ſe remit de nouveau ſous la puiſſance du pape, en l'invitant d'y venir habiter. Voyez *Campano*, *Iſtoria di Braccio.*

Pérouſe eut auſſi un capitaine célèbre vers l'an 1500, nommé *Aſtore Baglioni*, & ſa famille ſubſiſte encore à Pérouſe. Voyez le père Ciatti, M. Criſpolti & Pellini, dans leurs hiſtoires de Pérouſe.

On voit dans la place Grimana une ancienne porte, qu'on appelle l'arc d'Auguſte, & à la paroiſſe de S. Angelo, les reſtes d'un temple antique, avec une ancienne inſcription qui eſt derrière l'autel.

Le caractère indomptable des Pérugins détermina le pape Paul III à bâtir la citadelle que l'on y voit encore ; mais on aſſure qu'elle fut commencée ſous prétexte de bâtir un hôpital, & que ſi les habitans n'y euſſent été trompés, ils ne l'auroient jamais ſouffert ; auſſi voit-on dans la cour l'inſcription ſuivante : *Paulus III. Pont. max. Tyrannide ejecta, novo civitatis ſtatu conſtituto, bonorum quieti & improborum fræno, arcem à ſolo excitatam mirâ celeritate munivit, Pontif. ſui IX. Sal.* 1543. Cette citadelle eſt très-forte, on y tient une garniſon de quarante hommes, ſeulement pour contenir les habitans, qui parurent encore, en 1758, pendant le conclave, vouloir faire un retour vers leur ancienne liberté.

On y voit dix-huit canons de bronze, fondus en 1543 & 1558, qui pèſent chacun ſept mille neuf cent trente livres, & dont les boulets en pèſent quarante une liv. & demi, ſans compter beaucoup d'autres petits canons qui ſervent à ſaluer les cardinaux, les prélats de conſulte, lorſqu'il

Digitized by Google

en paſſe à Pérouſe ; ces canons ſont encore braqués du côté de la ville. Du haut de la citadelle, on découvre l'étendue de la ville ; elle n'eſt point ronde, mais formée de cinq grands rayons. Au nord-eſt, la porte de *Monte luce* ou *Porte ſole* ; vers le nord, la porte *S. Angelo*, & la porte *Sta. Suſanna* ou *Sanſanne* ; à l'occident, *Porta Borgna*, (ce nom vient du mot *Porta eburnea*) & au midi, *Porta S. Pietro*.

Pérouſe eſt le ſiége d'un très-ancien évêché, qui rapporte trois mille écus romains de rente. A côté d'une des portes latérales de la cathédrale ou de l'égliſe de S. Lorenzo, on voit deux ſtatues de bronze : la première eſt celle de Jules III aſſis, donnant ſa bénédiction, elle a été reſtaurée par Denti ; elle eſt ſur un piédeſtal : cette figure eſt lourde, le travail de la tête eſt ſec, & la chape en eſt trop tourmentée. La ſeconde figure, qui eſt auſſi à la porte de l'égliſe, à gauche dans une niche fort élevée, eſt celle de Paul II, donnant la bénédiction ; elle eſt d'un travail froid & gothique.

Sur la place, qui eſt devant cette porte latérale de l'égliſe, où ſont les ſtatues dont je viens de parler, il y a une grande fontaine, compoſée de deux grands baſſins de marbre, avec des petites figures gothiques, diſpoſées tout autour entre des piliers : il y a un baſſin de bronze au milieu ; cette fontaine eſt d'une compoſition très-mauvaiſe, & ne donne plus d'eau.

Dans la chapelle qui eſt à droite en entrant dans la cathédrale par la grande porte, on voit un grand tableau du Baroche, repréſentant une deſcente de croix, & la Vierge évanouïe, que les ſaintes femmes ſecourent ; ce tableau eſt bien compoſé ; il y a beaucoup d'expreſſion, & une aſſez bonne pâte de couleur, avec des caractères gracieux ; mais la Vierge paroît trop jeune, de même que les autres femmes, elles ont auſſi quelques

caractères de reſſemblance; la nature n'en eſt pas aſſez variée; il y a d'ailleurs beaucoup d'incorrections dans ce tableau, & il pêche par l'effet.

Dans la chapelle qui eſt à gauche, il y a encore un beau tableau; dans la chapelle de la croiſée à droite, deux tableaux à freſque du Scaramuccia: ils ſont ſans effet; la compoſition en eſt aſſez bonne, mais un peu confuſe: ils repréſentent l'un un diacre, à qui S. Pierre impoſe les mains; l'autre un diacre prêchant devant un pape. Un grand tableau à l'huile, du même peintre, repréſente quatre évêques en prières devant la Vierge: il eſt vigoureux de couleur, mais ſans intelligence de clair-obſcur, & la couleur en eſt outrée.

A la chapelle gauche, le mariage de la Vierge, de l'école du Pérugin; le profil de la Vierge eſt fin, le reſte eſt ſec & plus mal que le Pérugin n'auroit fait. On montre dans cette égliſe le *S. Anello della Madona*, c'eſt-à-dire, la bague de la Ste. Vierge.

Le chapitre a une bibliothéque, léguée en 1695 par *Ant. Domenici*, avec quarante ſcudis de revenu; on y voit pluſieurs manuſcrits curieux, entr'autres un bréviaire du neuvième ſiècle, un évangile que M. Garampi, préfet des archives apoſtoliques, a jugé être du huitième ſiècle: il s'y trouve des peintures groſſières; les homélies du vénérable Bede, &c. Dans la ſacriſtie, on conſerve un évangile de S. Luc, qui paſſe pour être du cinquième ſiècle; il eſt écrit ſur un parchemin extrêmement gâté, que l'on a pris pour du *papyrus* ancien.

Il y a dans Pérouſe vingt-quatre couvens de religieux & autant de religieuſes, dont pluſieurs contiennent des choſes dignes d'attention.

L'égliſe de S. Auguſtin eſt une des plus remarquables par les peintures du Pérugin. Preſque tous les tableaux de la ſacriſtie & du chœur ſont de ſa main. Ce grand peintre, *Pietro Perugino*, qui fut

le maître de Raphaël, naquit à Pérouſe en 1446; ſon extrême pauvreté le porta à s'appliquer de toutes ſes forces à la peinture, & ce fut à Florence qu'il ſe forma : il étoit contemporain de Michel-Ange, mais il étoit ſouvent en diſpute avec lui : l'envie qu'il avoit d'acquérir du bien lui fit entreprendre une multitude d'ouvrages, ſurtout à Pérouſe, où l'on peut l'étudier à loiſir. On voit dans la ſacriſtie de S. Auguſtin un billet de ſa main du 30 Mars 1517, écrit au prieur du couvent, pour le prier de faire donner à ſon domeſtique une ſomme de grain; mais il eſt ſi mal écrit, & tous les mots en ſont tellement eſtropiés, qu'on a écrit au bas : *Fu Reſtaurator de la Pittura, ma Guaſtator dell' arte di Scrittura.*

Le couvent de S. François eſt occupé par des Cordeliers conventuels; on y conſerve les os de *Braccio Forte Braccio*, renfermés dans une boîte qui eſt à la ſacriſtie, & dans l'égliſe ceux du célèbre *Bartole*, mort à Pérouſe où il étoit établi, quoiqu'il fût de Saſſoferrato.

Au troiſième autel à droite, eſt un tableau du Pérugin, repréſentant S. Jean qui prêche, & quatre ſaints qui l'écoutent. Les têtes des ſaints ont des caractères très-beaux & bien variés: le tout eſt d'ailleurs ſans compoſition & très-ſec. On y remarque deux ſoldats, qui ſont les portraits du Pérugin & de Raphaël à l'âge de dix-huit ans.

Dans une chapelle à gauche, un tableau de Raphaël, repréſentant le couronnement de la Vierge dans le ciel après ſon aſſomption, & en bas trois petits tableaux, dont le premier repréſente l'annonciation, le ſecond l'adoration des Mages, & le troiſième la circonciſion; ils ſont tous quatre peints ſur bois : on prétend que c'eſt le premier ouvrage de Raphaël, il le fit à l'âge de dix-huit ans : on y reconnoît partout la manière & le ſtyle de ſon maître, Pierre Pérugin. Il y a auſſi des

Digitized by Google

tableaux de Piſanello, dont le Pérugin étoit élève.

Enfin, on y voit une copie de la deſcente de croix de Raphaël qui fut volée, & qui eſt à Rome au palais Borghèſe.

Dans l'oratoire de *la Confraternità di S. Franceſco*, huit grands tableaux à l'huile, de Scaramucci, repréſentant des ſujets de la vie de Jéſus-Chriſt depuis ſa naiſſance ; ils ſont d'une couleur outrée, mais il y a aſſez de génie du côté de la compoſition ; on y voit auſſi le portrait de Braccio.

Chieſa nova de' Filippini, égliſe moderne, très-ornée ; dans la troiſième chapelle à droite, une aſſomption de la Vierge, du Guide ; la figure de la Vierge eſt ſagement compoſée : les deux petits anges qui aident à l'enlever ſont placés ſymétriquement & ſans génie ; ce tableau eſt aſſez harmonieux, mais d'un coloris foible.

Au maître-autel, la Vierge foudroyant le ſerpent, & le Père Eternel qui la reçoit dans la gloire en lui impoſant les mains, tableau de Pierre de Cortone, ſagement compoſé ; la Vierge eſt très-gracieuſe : le mouvement de la figure eſt ſimple & naïf ; mais le Père Eternel n'a pas un caractère noble, & ſa draperie eſt trop lourde ; ce tableau eſt en général un peu trop gris.

A la troiſième chapelle à gauche, la naiſſance de la Vierge, par Pierre de Cortone ; répétition ou copie du tableau qui eſt à Monte-Cavallo.

La coupole de cette égliſe eſt de Mancini ; elle eſt peinte à freſque, les tons en ſont cruds ; le jaune y domine partout, & il y a peu de génie dans la compoſition.

S. DOMENICO. A la troiſième chapelle à gauche, on voit un tableau du Pérugin, il eſt diviſé en deux parties : celle d'en-bas repréſente pluſieurs ſaintes debout, où l'on trouve de bons caractères de têtes, celle d'en-haut repréſente Jéſus-Chriſt dans la gloire, au milieu de la Vierge & de S.

Digitized by Google

Jean à genoux, & des anges qui jouent du violon ; ce tableau eſt peint d'une manière sèche, mais il y a de bonnes tournures de draperies.

S. PIETRO, égliſe qui eſt à l'extrêmité méridionale de la ville, occupée par les Bénédictins de la congrégation de S. Maur ; cette égliſe n'eſt pas belle ; mais il y a neuf belles colonnes ioniques de chaque côté de la nef, en marbre gris veiné.

A la ſeconde chapelle à gauche une aſcenſion du Pérugin, peinte ſur bois, mal compoſée, mais où il y a des têtes excellentes & très-bien peintes.

Auprès de la ſacriſtie, un autre tableau du Pérugin, repréſentant un Père Eternel & des anges.

Dans la ſacriſtie, une Ste. Famille, que l'on met au rang des premiers ouvrages que Raphaël fit ſous la direction du Pérugin : les têtes de la Vierge & de l'enfant Jéſus paroiſſent totalement dans la manière du Pérugin ; le reſte qui s'en écarte, eſt aſſez mauvais.

Au fond du réfectoire, trois tableaux de Vaſari. Le premier repréſente une multiplication miraculeuſe ; le ſecond, les noces de Cana ; le troiſième, S. Bénoît aſſis, ayant toute la communauté debout derrière lui : il reçoit un ange qui lui amène des mulets chargés de proviſions, qu'il avoit obtenues par ſes prières. Ces trois tableaux ſont les meilleurs de Vaſari, les mieux coloriés & les plus vigoureux ; ils ſont bien diſſinés, on y trouve de beaux caractères de têtes ; mais ils manquent d'effet, quoique le peintre y en ait mis plus qu'à ſon ordinaire : ils ſont peints ſur toile & à l'huile.

La flèche de cette égliſe eſt la plus haute de la ville, & ſe fait voir de très-loin à ceux qui viennent d'Aſſiſe. De-là on apperçoit la montagne de la Sibylle, ſi haute, que le 15 Octobre elle étoit déjà couverte de neige.

Dans la petite place, & ſur la porte *dello ſtudio de' Dottori*, eſt une ſtatue en bronze de Sixte-

Quint; il eſt repréſenté aſſis, donnant la bénédiction. La tête a de l'expreſſion, elle eſt aſſez bien touchée, la draperie de la chape eſt roide.

Au couvent des religieuſes de *Monteluce*, on conſerve une aſſomption de Raphaël, un des tableaux les plus précieux de la ville.

Dans celui des Olivétains, il y a un tableau très-eſtimé de Subleyras, peintre François.

Les religieuſes de *Santa Lucia* ſont très-connues en Italie par les *pignocate* & les *oſſa di morti*, eſpèces de pâtes ſucrées fort délicates; la dévotion a fait donner à ces dernières la figure d'os de morts.

Dans les palais Anzidei & Monaldi, il y a des tableaux précieux; dans le palais Donini, près de la citadelle, on voit une belle enfilade d'appartemens richement meublés. Le palais Antinori eſt d'une très-belle architecture: il eſt près d'une porte de ville, où l'on voit l'ancien nom *Auguſta Peruſia*.

Dans le palais public, *Palazzo del Magiſtrato*, il y a une chapelle dans laquelle ſe voit un tableau des plus eſtimés du Pérugin, & en même temps l'un des mieux conſervés.

IL CAMBIO, lieu où s'aſſemble la nobleſſe, renferme auſſi de belles peintures à freſque du Pérugin; mais elles ſont dans une petite chapelle baſſe & obſcure, où l'on a peine à les voir diſtinctement.

Le collége eſt ſitué ſur la petite place, *Piazza Zucca*; il eſt remarquable par l'immenſité des batimens & des ſubſtructions qui le ſoutiennent: d'abord au-deſſous de l'égliſe il y a des caveaux pour les ſépultures; plus bas la congrégation des artiſans; au-deſſous de celle-ci la congrégation des nobles; plus bas encore celle des payſans, *Contadini*: ces étages ſont tous fort élevés, ce qui forme une hauteur prodigieuſe. Sous le jardin même, il y a des voûtes pour une tannerie, & plus bas encore des magaſins qui ſont au niveau d'une des rues baſ-

Digitized by Google

ſes de la ville : c'eſt ainſi qu'on a cherché à gagner du terrain & à étendre, par des ouvrages immenſes, une ville, qui étant placée ſur le ſommet de la montagne, ne pouvoit s'accroître autrement. Il y avoit à la ſacriſtie du collége un tableau du Baroccio, dont le ſujet eſt la fuite en Egypte : on l'a tranſporté à Monte-Cavallo.

La Sapienza eſt une eſpèce d'univerſité, où il y a plus de ſoixante profeſſeurs, mais dont les gages ne vont en tout qu'à deux mille écus romains : il y a des machines de phyſique, avec leſquelles M. Pellicciari faiſoit des expériences publiques ; elles s'achètent aux dépens du collége.

Sur la place, appelée *Piazza grande*, eſt un monument en mémoire du célèbre capitaine Baglioni.

Le palais du gouverneur eſt auſſi ſur la même place. Monſignor Bolognini étoit gouverneur en 1765 ; c'eſt l'auteur du livre ſur les marais Pontins que j'ai cité.

Le peuple de Pérouſe, comme je l'ai dit ci-devant, eſt encore un peu ſauvage : il y a beaucoup de diviſions inteſtines, les jalouſies & les haines ſecrettes dont on voyoit autrefois des effets ſi funeſtes s'y retrouvent encore quelquefois ; la nobleſſe eſt fort délicate & fort ſenſible au point d'honneur, cependant depuis quelques années on m'aſſure que l'établiſſement des *Caſini* ou lieux d'aſſemblées publiques, où les dames ſe rendent tous les ſoirs, a contribué beaucoup à adoucir les mœurs, à rendre les ſociétés plus générales & plus vivantes, & les jeunes gens plus aimables. Je pourrois citer en particulier M. le comte de Baglioni ; il ſeroit difficile de trouver une perſonne plus empreſſée à faire les honneurs de ſon pays.

La ville de Pérouſe a été auſſi diſtinguée par les armes que par les lettres, comme le dit Pie II dans ſes commentaires : *Claruit jampridem & armis & litteris ; & potiſſimùm ſcientia juris, in qua Bartolus*

excelluit & poſt eum Baldus & Angelus. Biondo cite pluſieurs autres juriſconſultes célèbres de Pérouſe.

Cette ville, auſſi fertile en beaux eſprits que le reſte de l'Italie, a eu des académies dans les premiers temps de la renaiſſance des lettres : une des plus anciennes fut l'*Academia Scoſſa*, académie des ſecoués ; ſon emblême étoit un blutoir ou tamis à paſſer la farine, avec cette deviſe : *Excuſſa niteſcit.* Elle vouloit montrer par-là que les eſprits ont beſoin de ſecouſſe pour être perfectionnés & devenir utiles ; l'académie de la *Cruſca* à Florence, qui eſt devenue ſi célèbre par ſon dictionnaire univerſel de la langue italienne, fut établie long-temps après, & elle emprunta de l'académie de Pérouſe ſon emblême, qui eſt auſſi un blutoir, comme nous l'avons dit.

L'ACADEMIA INSENSATA fut établie à Pérouſe en 1561 ; le nom d'*Inſenſati* que prenoient ces académiciens, prêtoit à un double ſens : car on pouvoit entendre, non pas des inſenſés, mais des eſprits dégagés de l'entrave des ſens, & qui s'élèvent par la contemplation au-deſſus des choſes matérielles. Ils prirent pour emblême uue volée de grues, qui traverſent la mer ayant chacune une pierre au pied, avec cette deviſe : *Vel cum pondere*, même avec ce poids. Ils vouloient indiquer par-là, que comme la grue chargée d'un poids étranger ne laiſſe pas de voler, eux-mêmes s'élevoient à la contemplation de l'humanité, quoique chargés de la partie matérielle. L'*Academia Scoſſa* fut réunie à celle-ci, qui eut long-temps une très-grande réputation dans l'Europe.

L'*Academia excentrica* fut établie en 1567, elle prit pour deviſe l'orbe excentrique de la lune, c'eſt-à-dire, dont le centre n'eſt pas tout-à-fait d'accord avec le centre de la terre, & tel qu'on l'employoit alors pour expliquer les inégalités de la lune, qui va tantôt plus vîte, tantôt plus lentement.

tement. On y liſoit ces mots : *Retardat , non retrahit* , elle retarde, mais ne recule point; ces académiciens vouloient faire entendre par-là, que les exercices littéraires dont ils s'occupoient, pouvoient bien retarder un peu les exercices de leur état de juriſconſultes, d'eccléſiaſtiques, &c. mais non pas les leur faire abandonner. Les membres de cette académie s'appeloient *Excentrici*, c'eſt-à-dire, des perſonnes qui tournoient un peu hors du centre naturel des occupations principales de leur état. Le chef de ces academiciens s'appeloit *Eccentriarca* ; le pape Paul V l'étoit avant que de parvenir au pontificat. Il y eut encore à Pérouſe une académie appelée *De gli Atomi* ; une académie de juriſprudence, *Academia Inſipida* ; une de muſique, *Academia uniſona* , & une académie de deſſin.

Parmi les gens de lettres que j'ai vus à Pérouſe, M. le chanoine comte Meniçoni, qui a écrit ſur le droit canon, étoit un des plus connus.

On cite parmi les gens célèbres de Pérouſe, le chevalier Balthaſar Ferri, qui vivoit dans le dernier ſiècle; il avoit la voix la plus étendue, la plus flexible, la plus douce, la plus harmonieuſe qui peut-être ait jamais exiſté ; ce chanteur unique & prodigieux fut comblé de biens & d'honneurs durant ſa vie : les ſouverains ſe le diſputoient, & toutes les muſes d'Italie célébrèrent à l'envi ſes talens & ſa gloire après ſa mort. Tous les écrits faits à ſon occaſion reſpirent le raviſſement & l'enthouſiaſme qu'inſpiroient ſes talens : il avoit au plus haut degré tous les caractères de perfection dans tous les genres ; il étoit à volonté gai, fier, grave, tendre, ou d'un pathétique déchirant. Parmi les tours de force qu'il faiſoit avec ſa voix, on en cite un bien ſingulier : il montoit & redeſcendoit tout d'une haleine deux octaves pleines, par un trill continué, marqué ſur tous les degrés

chromatiques, avec tant de juſteſſe, quoique ſans accompagnement, que ſi l'on venoit à frapper ſur le clavecin l'accompagnement ſous la note où il ſe trouvoit, ſoit b mol, ſoit dièſe, on ſentoit l'accord avec une juſteſſe qui ſurprenoit les auditeurs. Jean-Jaques Rouſſeau, *Dictionnaire de muſique* p. 545.

La ville de Pérouſe étant ſur une montagne iſolée a été obligée de faire venir l'eau des montagnes voiſines plus élevées; mais elle y eſt parvenue à moins de frais que la plupart des autres villes d'Italie. Des tuyaux de plomb de vingt-une lignes de diamètre amènent l'eau du mont Pacciano juſqu'à la place de la ville ſur une longueur de deux mille cinq cent huit toiſes. Un fontainier très-intelligent, nommé Angelo Batocchi, eſt parvenu à faire deſcendre l'eau dans la vallée, & à la faire remonter à quatre cent pieds de hauteur, ſans le ſecours des grands ponts aqueducs; & il y a cinq fontaines dans la ville.

Il y avoit au-bas du vallon, dans l'endroit appelé *Piaggia di Carnovale*, un pont de douze arches; mais en 1752 les dix du milieu ſe détachèrent, & avancèrent d'environ trente pieds vers l'orient en ſuivant la direction du torrent, ſans ſe renverſer, juſqu'à ce qu'enfin les unes étant ſollicitées plus que les autres, elles ſe détachèrent & tombèrent; on avoit fait faire enſuite ſur le torrent une arche de trois pieds de diamètre, qui s'eſt avancée de même d'environ cinq pieds en peu de temps, quoiqu'elle fût bien fondée. Il n'eſt pas ſans exemple qu'il y ait des terrains mobiles, qui gliſſent ſur des bancs de glaiſe, ou ſur du ſable mouvant: on a vu des montagnes entières changer ainſi de place; de nos jours le grand pont de Moulins ſur l'Allier, bâti par le célèbre Manſard, a manqué, & il a fallu le conſtruire avec des ſoins extrêmes ſur un radier général, ou une charpente qui fixe, pour ainſi dire, la mobilité du terrain.

On peut voir très-bien le vallon & les aqueducs,

de même que la ville de Pérouſe, en allant au couvent des Cordeliers, qui ſont hors la porte S. Ange, *al monte de' Zoccolanti.*

De Pérouſe à Arezzo il y a une journée de dix-ſept lieues, que l'on compte pour trente milles dans le pays; mais l'on y va facilement en treize heures de temps, en changeant deux fois de chevaux, ce qu'on appelle *trapaſſatura*. On paſſe près de Cortone, qui eſt à huit lieues & demie de Pérouſe. La route de Pérouſe à Cortone eſt ſur le territoire de l'état eccléſiaſtique, à l'exception de deux lieues. De Pérouſe à Magione il y a trois lieues; on compte dix milles dans le pays; de Magione à Toricella une demi-lieue. De Toricella à Paſſignano une lieue; on compte cinq milles. De Paſſignano à Monte-Gualandro deux lieues; de Monte-Gualandro à Cortone deux lieues.

Le village de Paſſignano eſt ſur le bord du lac de Pérouſe, autrefois le lac de Traſymène; on eſt fâché de ne voir qu'un village auſſi étroit, auſſi mal bâti & auſſi pauvre dans un endroit ſi célèbre. Six milles plus loin on paſſe le pont appelé *Ponte Sanguinetto*, ſitué au-deſſous du village de même nom, qu'on croit avoir tiré ſon nom de l'horrible effuſion de ſang arrivée dans la bataille de Traſymène, où Annibal défit le conſul Flaminius l'an 217 avant Jéſus-Chriſt, & tua près de vingt mille Romains. Quatre milles plus loin on paſſe à la Spilonga, petit village ſur les confins de la Toſcane; & à trois milles de la Spilonga eſt le village d'Oſſaia, qui eſt, ſuivant le chevalier Guazzeſi, le véritable endroit de la bataille; l'on voit ſur une maiſon l'inſcription ſuivante :

Nomen habet locus hic Oſſaia ab oſſibus illis,
Quæ dolus Annibalis fudit & haſta ſimul.

Jo. Pancratius Pancratii redegit. A. D. 1728.

En effet on aſſure que dans tous les temps on a

trouvé dans les environs de ce village beaucoup d'ossemens, qui ont passé pour être encore des restes de la bataille de Trasymène. A trois milles de-là on trouve le petit village de Camotcia ; on voit sur la hauteur la ville de Cortone, surtout la citadelle & l'église de Ste. Marguerite, & des collines charmantes, embellies par une multitude de maisons de plaisance dans la plus agréable exposition.

CHAPITRE XVIII.

Description de Cortone.

CORTONE, *Cortona*, *Coritus*, ville de quatre mille ames, située en Toscane, dix-huit lieues au sud-est de Florence, à huit lieues de Pérouse, & à cinq lieues d'Arezzo.

Cette ville passe pour la plus ancienne de l'Italie. On rapporte sa fondation à un roi des Toscans ou des Umbres, nommé Corite ou Kurete, fils de Jupiter, qui épousa Electre fille d'Atlas, fils de Japhet. Corite fut père de Dardanus, fondateur de Troye. D'autres ont dit que Dardanus étoit fils de Jupiter & d'Electre. Voyez Larue sur l'Enéide, III. 167. Quoiqu'il en soit, il passoit pour être venu de Corytum.

Dardanus Idæas Phrigiæ penetravit ad urbes,
Threiciamque Samum quæ nunc Samothraciæ fertur,
Hinc illum Coryti Tyrrhena à sede profectum.

Æn. VII. 207.

Hæ nobis propriæ sedes, hinc Dardanus ortus:
Jasiusque pater, genus à quo principe nostrum.
Surge age & hæc lætus longævo dicta parenti,
Haud dubitanda refer: Corytum terrasque require
Ausonias.

Æn. L. III. v. 167.

Le nom de κορτων vient d'un mot hébreu qui ſignifioit *ville* ſuivant Mazzochi. Hérodote dit que lorſque les Arcadiens, les Aborigènes, les Pélasges paſsèrent dans le pays de Saturne, ils y trouvèrent Corytum, ville principale des Umbres, grande & floriſſante, environnée de fortes murailles. Les Pélaſges s'en emparèrent, & ils s'y maintinrent même contre Tarchon & Tyrrenus, qui fondèrent dans la ſuite les douze principales villes des Etruſques. Hérodote dit qu'on y parloit encore de ſon temps, 444 ans avant Jéſus-Chriſt, un langage qui tenoit de celui de l'Héleſpont, d'où les Pélaſges étoient venus.

On prétend qu'à l'arrivée d'Enée en Italie Cortone étoit comptée parmi les douze capitales Etruſques, & nous voyons dans Silius Italicus que Tarchon, qui étoit Lucumon ou chef de la ville, prit le parti d'Enée contre Turnus roi des Rutules, & contre Mézence ; ce fut alors qu'Acron qui étoit Grec vint au ſecours des Troyens :

Venerat antiquis Coryti de finibus Acron.
X. 719.

Cortona ſuperbi Tarcontis domus.
Sil. Ital.

Il ſemble qu'au temps de la guerre punique il y avoit à Cortone un Tarchon différent de celui qui avoit fondé les douze premières villes d'Etruric.

Tite-Live nous apprend que l'an 314 avant Jéſus-Chriſt, les Romains ayant défait les Etruriens dans la forêt Ciminia, accordèrent une trève de trente ans aux trois villes capitales d'Etrurie, Arezzo, Cortone & Pérouſe.

Dans la troiſième guerre punique la Toſcane devint l'alliée de Rome, & Cortone fut ſpécialement fidelle à la république.

Dans la conjuration de Catilina, Vulturnus qui étoit de Cortone fut un des principaux conjurés. On croit que ce fut ſous le règne d'Auguſte qu'elle de-

vint colonie romaine, d'autres croient qu'elle l'étoit dès le temps de Sylla.

Etienne de Bizance, dans ſon traité des villes, écrit vers le temps de l'empereur Honorius, après avoir parlé de la ville de Crotone en Calabre, qui avoit été fondée du temps de Numa, dit qu'il y en a une autre qui eſt la métropole de Tyrrénie.

On ne voit point du tout ce que devint Cortone pendant les irruptions des Barbares; mais dans le onzième ſiècle elle étoit riche, peuplée & commerçante; elle étoit forte & bien gardée.

L'an 1049, les habitans de Cortone réſiſtèrent à ceux de Pérouſe qui étoient puiſſans; mais en 1231 ils étoient unis avec eux contre la ville d'Arezzo. Vers ce temps-là ils envoyèrent aux croiſades; & l'on voit qu'il y avoit dans l'isle de Candie un port de Cortone.

L'empereur Fréderic II y vint pluſieurs fois, & y envoya des ambaſſadeurs l'an 1247. Cette ville ſe maintint libre. L'an 1258 elle prit le parti des Gibelins; les Guelfes d'Arezzo la ſurprirent, y firent un carnage horrible, & ruinèrent les antiques murailles des Etruſques; on les répara en 1264, & cette ville fut appelée *Nido de' Ghibellini*.

En 1312 l'empereur Henri VII y reçut le ſerment de fidélité du peuple, il reconnut la ville comme appartenant à la chambre impériale, & lui laiſſa la liberté dont elle jouiſſoit déjà.

En 1325 Ranieri Caſali fut élu par le peuple prince ou ſeigneur de la ville, & il eut pour ſucceſſeurs ſix de ſes deſcendans.

En 1406 Ladiſlas roi de Naples s'en empara, & la conſerva juſqu'en l'année 1411, qu'il la céda aux habitans de Florence dont elle a toujours ſuivi le ſort.

Il y avoit un évêque à Cortone dès l'an 1325; mais l'incendie des archives, arrivé en 1565, fait qu'on a peu de documens à ce ſujet.

Digitized by Google

Il y a deux chapitres : celui de la cathédrale qui eſt un chapitre noble, & celui de *Sta. Maria nuova*; huit couvens de religieux, & ſept de filles : pluſieurs ont des égliſes remarquables par leur architecture, qu'on prétend du Bramante, de San Gallo, de Vaſari & de Fontana. On voit auſſi dans quelques-unes des peintures eſtimées.

M. Cochin, M. Richard, M. Groſley n'ayant point parlé de Cortone, c'eſt une raiſon de plus pour inſiſter un peu ſur ce qui la concerne.

Dans la cathédrale on voit une Nativité, qu'on dit être de Pierre de Cortone, peintre célèbre, dont nous parlerons à l'occaſion des gens illuſtres de cette ville. On y voit un grand ſarcophage antique, où eſt la bataille des Lapithes & des Centaures en bas-reliefs. Les uns diſent que c'étoit le tombeau du roi Corytus, d'autres l'attribuent à Caracalla, ou au conſul Flaminius. Ce dernier ſentiment eſt le plus probable.

Dans l'égliſe collégiale de Ste. Marie la neuve, qui eſt hors des murs de la ville, il y a un Saint Charles, de Baccio Ciarpi, & une Nativité de la Vierge, par le Bronzin. (*Aleſſandro Allori.*)

A St. François, égliſe des Cordeliers conventuels, il y a un beau tableau de St. Antoine de Padoue, par Louis Cardi de Cigoli. On y remarque ſurtout une Annonciation, qu'on dit être de Pierre de Cortone.

St. Antoine abbé, égliſe des Servites, eſt auſſi une des belles égliſes de la ville.

A Ste. Marguerite, égliſe des Cordeliers obſervantins, on conſerve les reliques de Ste. Marguerite de Cortone, pénitente célèbre par ſes auſtérités.

A St. Dominique, égliſe des Jacobins, il y a un tableau du Roſaire, où ſont repréſentés pluſieurs ſaints, par Louis Cardi de Cigoli; un tableau de l'Aſſomption, avec St. Hyacinthe, du jeune Palma. Le tableau qui eſt au fond du chœur eſt d'ancienne

Digitized by Google

manière ; il repréſente le bienheureux Jean Angelic, Jacobin.

A St. Auguſtin, égliſe deſſervie par les pères du même nom, on voit un beau tableau de Pierre de Cortone, qui repréſente S. Jean-Baptiſte, S. Etienne, pape, & S. Jacques, protecteurs de trois grands ordres militaires.

A S. Benoît, égliſe des Scolopies, le tableau qui repréſente S. Joſeph Calaſantius, fondateur de l'ordre, eſt de Marc Tuſcher de Nuremberg.

S. Philippe, égliſe des Oratoriens, eſt remarquable par ſon architecture.

Dans l'égliſe des Comteſſes, qui ſont des religieuſes Benédictines tirées de la nobleſſe, le tableau du grand autel eſt une Aſſomption de Pierre Pérugin.

A S. Michel, égliſe des Bénédictines, le tableau du grand autel eſt une deſcente du S. Eſprit, excellent ouvrage d'André del Sarto.

A la Trinité, autre égliſe des Bénédictines, le tableau du grand autel repréſente la Trinité, avec les quatre docteurs de l'égliſe latine ; c'eſt un grand ouvrage de Luc Signorelli, peintre célèbre de Cortone, dont nous parlerons à l'occaſion des gens illuſtres de cette ville.

Ste. Claire, égliſe des religieuſes de l'ordre de S. François, fondée en 1224 du vivant même de ce S. patriarche. Dans la lunette qui eſt au-deſſus de la grille du grand autel il y a une Vierge avec St. François & Ste. Claire, de Pierre de Cortone.

Dans l'égliſe paroiſſiale de S. André il y a au grand autel un tableau qui repréſente la Vierge, avec S. André, S. Jean l'évangéliſte & S. Joſeph ; il eſt du Piazzeta. A l'autel de S. Cajetan il y a un autre tableau de la Vierge avec S. Joſeph & S. Cajetan ; il eſt de Louis Mazzanti d'Orviète.

Le bon Jéſus eſt une confrérie de Pénitens bleus, qui ſont tous gentilshommes ; les trois tableaux des autels ſont du Signorelli. Sur les tribunes qui ſont

Digitized by Google

aux deux côtés de l'autel il y a un tableau de la dernière cène de Jéſus-Chriſt, & un de ſa prière au jardin des oliviers; aux côtés de celui-ci il y a une Vierge & un ange Gabriel; le tout eſt d'André del Sarto.

A l'égliſe de Notre Dame des Allemands, ou Pénitens bleus, il y a dans l'oratoire ſupérieur une Aſſomption, qui eſt un ouvrage achevé d'André del Sarto.

A la confrérie des Pénitens verds du Sauveur le tableau du grand autel eſt d'André Commodo, & repréſente la dédicace de l'égliſe de Latran, faite par le pape S. Sylveſtre.

Dans l'égliſe des Pénitens rouges le tableau du grand autel eſt une deſcente du S. Eſprit, de la première manière de Michel-Ange. C'eſt un des plus beaux tableaux de la ville.

L'égliſe de Notre-Dame des Graces, ou du *Calcinaio*, eſt deſſervie par des Scolopies; elle appartenoit autrefois aux chanoines réguliers de la congrégation du Sauveur; elle eſt ſituée hors de la ville. On remarque au-deſſus de la lunette de la porte principale une Vierge avec S. Joſeph & S. Roch, peinture à freſque dans le goût de Raphaël.

S. Jean-Baptiſte eſt une belle égliſe des Camaldules, ſituée à une lieue hors de la ville, & unie à un monaſtère qui fut fondé par S. Romuald même, inſtituteur de l'ordre.

On compte encore la *Madonna dello Spirito Santo* parmi les belles égliſes de Cortone.

Il y a auſſi des tableaux de Pierre de Cortone & de Conca aux *poverelle monache*, & à *S. Chiara*; d'André Sacchi aux *Santuccie*; de Cigoli à *S. Andrea Commodo*, & d'André del Sarto au *Gesù*.

Je n'ai pas parlé ici de tous les tableaux précieux que l'on peut voir dans les égliſes de Cortone, ils ſont en très-grand nombre: on en pourroit citer encore plus de quarante qui méritent d'être vus.

Quoique la ville de Cortone ſoit très-petite, elle renferme environ ſoixante familles de la meilleure & de la plus ancienne nobleſſe, dont pluſieurs ont des hôtels dignes de curioſité.

Il faut mettre à la tête de ces édifices le palais du gouverneur, *Palazzo del Commiſſario, o del Governo*, qui étoit autrefois celui des Caſali, & dans lequel eſt la ſalle de l'académie avec le théâtre, que l'on a rebâti en 1766 tout à neuf; le palais public; le palais épiſcopal; le ſéminaire que l'évêque, M. Ippoliti, a fait rebâtir & aggrandir nouvellement; le palais des *Tommaſi*, où il y avoit une galerie de trois cent tableaux.

Il y avoit auſſi des collections de tableaux dans la maiſon *Laparelli*, & dans celle des héritiers d'un muſicien, nommé *Antoine Baldi*. On peut citer encore le palais de M. le chevalier *Mancini*; celui des marquis *del Monti*, celui de M. Philippe *Pancrazi*, ceux de MM. *Angellieri*, *Vagnucci*, *Palei*, *Alticozzi*, *Baldelli*, *Boni*; ceux de M. le chevalier *Galeatto Ridolfini*; de M. *Jean-Paul Sernini*, de M. *Velluti*, de MM. *Catani*, *Paſſerini*, *Panerari*, *Puntelli*, *Zeſſerini*, qui ſont tous des nobles de Cortone. Il y a pluſieurs de ces maiſons où l'on conſerve de beaux tableaux de Pierre de Cortone, de Signorelli, Gobbi, Luca, & autres peintres habiles. Il n'y a guère de ville où il y ait autant de familles nobles & anciennes que dans celle de Cortone: elles ont donné cent quatorze chevaliers à l'ordre de Saint Etienne, & trente-ſept à l'ordre de Malthe, ſans parler des autres ordres où l'on fait preuves de nobleſſe.

Les murs de Cortone ſont un reſte d'antiquité étruſque, dont Gori a donné la deſcription dans ſon *Muſeum Etruſcum*, & qui ſubſiſte encore dans quelques endroits; ils ſont bâtis avec de grands blocs de pierres, ſans chaux ni ciment, d'une manière qui marque l'ancienneté de leur conſtruction; il y

Digitized by Google

a des blocs de vingt-deux pieds de long ſur quatre & demi de hauteur ; c'eſt ſurtout du côté de la porte de S. Dominique où ils ſont le mieux conſervés.

On voit auſſi à cinq milles de Cortone les reſtes d'un temple magnifique de Bacchus avec de belles colonnes, dans l'endroit appelé *Farnetta* ; il y en a encore quelques-unes à *Catros*, maiſon de campagne des marquis Vénuti.

En 1730 on a découvert des reſtes de bains antiques, pavés en belles moſaïques, des tuyaux de plomb y apportoient l'eau.

Il y a dans la bibliothéque des Vénuti un ancien tombeau avec des caractères étruſques.

On voit près de l'égliſe de S. Etienne pluſieurs anciens reſtes de murs, & une grande conſerve d'eau antique. J'ai ouï citer trois tombeaux, compoſés chacun de cinq grands blocs de pierre, dont un eſt dans le faubourg S. Michel, à l'endroit que l'on appelle la grotte de Pithagore. On trouve encore des reſtes d'anciens murs en pluſieurs endroits de la ville & des environs. Lorſqu'on eſt obligé de faire des fouilles, on trouve fréquemment les reſtes des bâtimens antiques douze à quinze pieds au-deſſous du ſol actuel de la ville, qui a été élevé comme celui de Rome par les décombres & par les ruines.

L'ACADÉMIE DE CORTONE eſt ce qui a le plus contribué, dans ce ſiècle-ci, à la célébrité de cette ville ; on a jugé avec raiſon que l'ancienne métropole de l'Etrurie étant la plus intéreſſée à rappeler le ſouvenir des anciens Toſcans, il lui convenoit d'avoir une académie pour les antiquités du pays, & elle en a tiré ſon nom d'académie Etruſque. Ce fut en 1726 que l'on commença de s'en occuper ; les premiers inſtituteurs furent les trois Vénuti, c'eſt-à-dire, le marquis *Marcello Venuti*, le prélat *Filippo Venuti*, l'abbé *Ridolfino Venuti*, prévôt de Livourne, préſident des autiquités de Rome, dont nous avons parlé dans le troiſième volume. Il eſt mort en 1768.

Digitized by Google

L'abbé Onofrio Baldelli, qui étoit grand oncle maternel de MM. Venuti, donna à cette académie, en 1728, ſa bibliothéque, avec un cabinet d'antiques qu'il avoit formé pendant un long ſéjour à Rome, & qui étoit compoſé d'une multitude d'antiques, ſtatues, idoles, inſcriptions, urnes, vaſes, pierres gravées; des livres rares, manuſcrits anciens, minéraux, plantes marines, & inſtrumens de mathématiques. L'académie, après avoir beaucoup augmenté ce cabinet, l'a rendu public, ſous le nom de *Galleria del publico*; & y a fait placer, en 1734, une inſcription à l'honneur du citoyen zélé qui en étoit l'auteur. On y a joint ſucceſſivement des pièces d'hiſtoire naturelle; de phyſique, des pierres précieuſes, dès eſtampes, des médailles, & une bibliothéque, dans laquelle on faiſoit chaque mois un diſcours ſur quelque point de littérature. La deſcription de ce cabinet, & celle de pluſieurs pièces rares, appartenant à des particuliers de Cortone, fut donnée, en 1750, dans l'ouvrage connu ſous le nom de *Muſeum Cortonenſe* (1). On remarque ſurtout un beau vaſe étruſque, & une belle poliglotte.

Une partie de ces curioſités avoient été décrites & expliquées par Valeſio, Romain, au commencement du ſiècle, d'après le cabinet de Baldelli, auſſi-bien que par Gori, dans le ſavant

(1) *Muſeum Cortonenſe in quo vetera monumenta complectuntur, Anaglypha Thoreumata, gemmæ inſcalptæ, inſculptæque quæ in Academia Etruſca, ceteriſque nobilium virorum domibus aſſervantur, in plurimis tabulis æreis diſtributum, atque à Franciſco Valeſio Romano, Antonio Franciſco Gorio Florentino & Rodulphino Venuti Cortonenſe notis illuſtratum Romæ* 1750, in-folio, 125 pages & 85 planches en taille-douce. On y a mis pour épigraphe ce vers de Virgile:

Eſt locus Italiæ in medio. Æn. VII. 563.

comme s'il devoit ſe rapporter à Cortone; mais nous avons obſervé que ce paſſage conviendroit mieux à Terni.

Digitized by Google

ouvrage, *Muſeum Etruſcum*, *Florentiæ* 1737, trois vol. in-folio.

L'acquiſition précieuſe de ce cabinet donna au nouvel établiſſement de l'académie de Cortone, une très-grande activité; elle choiſit un lieu d'aſſemblée, & un chef qui fut appelé de l'ancien nom étruſque, *Lucumone*.

Cortone eſt dans une partie de la Toſcane où l'on trouve beaucoup d'antiquités étruſques, remarquables par la beauté du deſſin & des formes, par les cérémonies qu'elles repréſentent & le coſtume dont elles conſervent la mémoire, & qui ſont plus anciennes que la plupart des monumens que l'on a des Grecs & des Romains; c'étoit pour l'académie un objet fécond de recherches.

Quoique cette nation eût étendu ſa domination ſur une grande partie de l'Italie, ſon langage & ſon écriture ſont abſolument oubliés: M. Bourguet, de Neufchâtel, a haſardé quelques conjectures ſur ce ſujet, dans le premier volume des Eſſais de l'académie de Cortone (1).

L'académie de Cortone a déjà publié huit volumes de Mémoires: le premier parut en 1742, ſous le titre de *Saggi di diſſertazioni Academiche, publicamente lette nella nobile Academia Etruſca dell' antichiſſima città di Cortona, in Roma*, 1742, in-4°. 135 pages. Le huitième a paru en 1783; ils renferment des diſſertations curieuſes ſur les uſages des anciens, ſur leurs monumens, & ſur tout ce qui a rapport à l'antiquité; ces volumes ſont très-eſtimés des antiquaires.

Après avoir vu le cabinet de l'académie de Cortone, on doit voir auſſi celui de M. le cavalier,

(1) Voyez l'interprétation des tables de Gubbio, *Tavole Eugubine*, le ſeizième volume de la bibliothéque *Italique*; Annio de Viterbe, Bernardino Baldo, Marmocchini, les académiciens de Florence, & pluſieurs diſſertations qui ſont dans les ouvrages de l'académie de Cortone.

Galeotto Ridolfini Corazzi, qui eſt rempli de choſes rares & curieuſes. M. le marquis Maffei, qui avoit examiné tous les grands cabinets de l'Europe, convenoit qu'il avoit trouvé dans celui de M. Ridolfini des choſes qu'il n'avoit pas vues ailleurs.

M. le chanoine Sellari, bibliothécaire de l'académie, a formé un recueil de manuſcrits, de médailles, de ſtatues, de ſceaux, de monnoies & de médailles antiques, digne de curioſité.

M. le docteur Cotellini a un cabinet d'hiſtoire naturelle & autres raretés, avec une grande bibliothéque; ce ſavant mérite lui-même la curioſité & les hommages des voyageurs.

Il y a encore à Cortone des cabinets chez M. le cavalier Jean-Baptiſte Mancini, & chez MM. Sellari, Vagnacci, Alticozzi & Venuti.

Cortone fut la patrie de beaucoup de gens célèbres, parmi leſquels on cite d'abord les ſaints martyrs Marcellinus, Verianus & Secundianus, & beaucoup d'autres ſaints; un grand nombre d'évêques, des juriſconſultes connus, des politiques, des généraux: le Frère Elie, compagnon de S. François; on y montre la maiſon où il mourut, après avoir quitté ſon ordre, & avoir été excommunié; on voit ſon portrait ſur une poutre de l'égliſe qu'il avoit fait bâtir, & où il eſt enterré. On trouvera ſa vie à la fin du premier volume des vies des hommes & des femmes illuſtres d'Italie, publiées à Paris chez Vincent, en 1767.

Melio de Cortone, général des Vénitiens, fut très-utile à cette république.

Madaglio da Cortona, ſurnommé l'Ovide de Cortone, fut ami de Laurent Médicis, & de Léon X. On a imprimé ſes poéſies: il en eſt parlé dans Gori, *Horilegio delle notti Coritanei. In Fir.* 1751.

Cecco d'Angelliere Alticozzi, poëte, qui vivoit en 1318, étoit ami du Dante, il eſt cité dans Bocace; il fut un des douze électeurs du premier

Digitized by Google

Caſali, ſeigneur de Cortone, dont il épouſa une parente. On conſerve ſes poéſies manuſcrites à la bibliothéque du Vatican ; & Léon Allacci a publié quelques ſonnets de lui.

Gregorio Tiſernate, né en 1420, près de Cortone, quitta ſon pays, après que ſon père eût été mis à mort pour une conjuration en faveur du duc de Milan ; il alla en Grece ; il fit des traductions de Strabon, d'Ariſtote, de Dion ; il fut appelé en France ſous Charles VII, pour enſeigner le grec dans l'univerſité ; il mourut à Veniſe vers 1470, & ſes ouvrages y furent imprimés en 1498.

François Moneti, Cordelier, né en 1635, eſt connu par ſes poéſies ſatyriques & burleſques ; il étoit recherché à la cour du grand duc ; il mourut en 1712 à Aſſiſe : on a beaucoup de ſes poéſies à Cortone.

Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres écrivains dont il eſt parlé fort au long dans un *Atheneum Etruſcum*, du Père Oldovini, Jéſuite, que l'on conſerve en manuſcrit au collége de Pérouſe.

PIERRE DE CORTONE, *Pietro Berretini*, naquit à Cortone en 1596, il mourut à Rome en 1669. Ce fut un des plus grands peintres de l'Italie, ſurtout pour les tableaux d'une vaſte ordonnance & les machines d'une grande compoſition : nous avons eu occaſion de faire admirer ſes ouvrages à Florence, & aux palais Barberini & Sachetti, à Rome.

Luc Signorelli de Cortone, fut auſſi un peintre célèbre, il mourut en 1524 ; ce fut lui qui fit revivre dans la peinture la manière naturelle & délicate de la ſimple nature : il excella ſurtout dans le nud. On voit des beaux ouvrages de lui à Orviete, à Cortone & à Rome, dans la chapelle Sixtine.

La ville de Cortone révendique auſſi le Parmeſan, *François Mazzoli*, qui ne prit naiſſance dans la ville de Parme que par haſard, en 1540. Denys Mazzoli, ſon fils, & Annibal Mazzoli, ſon petit-

Digitized by Google

fils, furent de très-bons ingénieurs, vers l'an 1630. François, autre fils de Denys, fut un habile ſculpteur, & ce fut lui qui fit l'autel de la cathédrale de Cortone, en 1684; il y a eu pluſieurs autres artiſtes diſtingués dans la même famille.

Les gens de lettres que j'ai connus, ſont, M. *Jean Jérôme Sernini Cucciati*, très-verſé dans l'érudition, les antiquités & les langues; M. le chanoine *Philippe Angellieri Alticozzi*, également habile ſurtout dans ce qui a rapport à l'hiſtoire étruſque; M. le marquis *Benvenuti*; M. *Joſeph Venuti*, fils du feu marquis *Marcello Venuti*; M. le chanoine *Reginaldo Sellari*, bibliothécaire; M. le chanoine *Maccari*, grand-vicaire; M. *Nicolas Vagnucci*; M. *Rinaldo Angellieri Alticozzi*, gouverneur de S. Miniato, qui a fait imprimer à Lucques une bonne traduction de quatre comédies de Plaute, & ſon frère le cavalier *Valerio Alticozzi*, qui a du talent pour la poëſie, & qui étoit grand ami de *Metaſtaſio*.

M. *Ranieri Tommaſi* étoit prince de l'académie *de gli Uniti* (1); il a fait beaucoup de ſonnets qu'on eſtime pour la belle compoſition, la facilité, les penſées & la conduite.

M. *Philippe Pancrazi*, ſecrétaire de l'académie, a publié pluſieurs belles pièces de poëſie. M. *Jérôme Boni* eſt un amateur de philoſophie, de mathématique, d'architecture & de deſſin, auſſi-bien que M. *Jérôme Velluti*; M. le marquis *Ranieri di Petrella* eſt connu pour les machines & pour l'architecture; M. *Thomas Paſſerini* pour tout ce qui a rapport à la marine. J'ai ouï citer encore parmi les gens de lettres M. *J. B. Mancini*, M. *Galeotto Corazzi*, & M. le chanoine *Maccari*.

Cortone eſt bâtie ſur le penchant d'une aſſez haute montagne, ayant la vue ſur une vaſte plaine

(1) C'eſt aujourd'hui M. le cardinal de Bernis.

qui

qui eſt bordée par les rivages agréables du lac de Traſymène, & la plaine de la Spilonga ou Spelonca, qui s'étend juſqu'à Paſſignano, & dont j'ai parlé ci-deſſus. Elle a au ſeptentrion des montagnes célèbres, dont Polybe & Tite-Live ont donné la deſcription. Les environs de la ville ſont agréablement plantés de vignes & d'oliviers. On y voit des carrières, d'où l'on tire un très-beau marbre jaſpé de verd, de noir, & de couleur d'améthyſte.

On trouve dans les environs une eſpèce de papier, formé naturellement par la plante aquatique, appelée *Conferva*; il y a ſur cette matière une lettre de M. Stratige, écrite de Piſe le 14 Mars 1764, imprimée d'abord à Piſe, & inſérée dans le Tome XIII de la *Racolta d'opuſcoli ſcientifici, del P. Angelo Calogera.*

De Cortone à Arezzo il y a deux poſtes, ou quinze milles du pays; & l'on peut y aller en quatre heures de temps avec les voitures ordinaires. La poſte eſt à Camoccia, village qui eſt au-bas de la colline. On paſſe près de Caſtiglione Aretino, ville ancienne, mais très peu conſidérable, qui eſt ſur la hauteur, à huit milles d'Arezzo. Cette routre ſe fait à-peu-près le long de la Chiana, fleuve ſingulier, dont nous avons parlé. Enfin on paſſe à Puliciano, qui eſt à cinq milles d'Arezzo.

CHAPITRE XIX.

Deſcription d'Arezzo.

AREZZO eſt une ville de huit mille ames, ſituée à dix-huit lieues au ſud-eſt de Florence (1), dans

(1) On compte quarante-cinq milles du pays, ou trois poſtes doubles.

une belle plaine & ſur une petite éminence. Elle s'appeloit autrefois Aretium, & c'étoit une des douze villes principales de l'Etrurie : il en eſt parlé dans tous les anciens auteurs, dans Polybe, Caton, Strabon, Tite-Live, & Pline le naturaliſte.

Annius, dans ſes commentaires ſur les fragmens de Caton, dit que ſon nom vient de celui de Veſta, femme de Janus, qui étoit appelée Aretia, c'eſt-à-dire, *Terra*. Strabon dit que ſon nom vient d'un mot oriental *Aret*, qui ſignifie fleuve, à cauſe de ſa ſituation près de trois fleuve, la Chiana, l'Arno & le Cerſone. Voyez l'hiſtoire univerſelle, par une ſociété, &c. Tom. XI.

Elle étoit remarquée dès-lors par une muraille ancienne de briques, dont il eſt parlé dans Pline & dans Vitruve.

Dans le temps de la guerre ſociale, ou guerre des Marſes, les Etruſques ayant pris parti contre les Romains, & Sylla les ayant défaits, il voulut punir ſpécialement les villes de Fieſole & d'Arezzo; il chaſſa tous les habitans de celle-ci, & en tranſporta d'autres, qui furent appelés *Aruntini novi*, auſſi voit-on que Pline diſtingue trois peuples qui furent appelés *Aruntini*.

Tite-Live raconte, Liv. XXVII, que Varron, pour s'aſſurer des Etruſques, ſe fit donner pour ôtages cent & vingt des principaux habitans d'Arezzo; il dit auſſi, Liv. XXVIII, que cette ville donna de l'argent, des troupes, des armes, & des vivres pour l'équippement des quarante galères que Scipion devoit conduire en Afrique contre Carthage.

Martial célèbre les vaſes de terre qui ſe faiſoient à Arezzo, dès le temps de Porſenna & des anciens Toſcans.

Aretina nimis ne ſpernas vaſa Momenus,
Lautus erat Tuſcis Porſenna fictilibus.
L. XIV. Epig. 98.

Digitized by Google

Il en parle encore dans un autre endroit, lorſque reprochant à un poëte les vers qu'il lui avoit volés, il ſe ſert de la comparaiſon des vaſes de cryſtal, & de ceux de terre qui les déshonorent & les dégradent.

Sic Aretinæ violant cryſtallina teſtæ.
L. I. Ep. 54.

Arezzo fut priſe par Totila, & extrêmement maltraitée par les Goths & les Lombards; ceux-ci la ruinèrent, en ſorte qu'elle fut pendant deux ans ſans murailles; ce fut enſuite l'évêque *Guido di Pietramala* qui fit retablir les fortifications vers l'an 1321. Les Arétins furent ſouvent en guerre avec les Florentins, & ils eurent quelquefois l'avantage. Au temps de l'empereur Fréderic II, lorſque les factions des Guelfes & des Gibelins déchirèrent l'Italie, les *Tarlati* & les *Ubertini* qui étoient Gibelins, s'établirent à Arezzo; le peuple les chaſſa: mais enfin Guillaume Ubertini fut fait évêque d'Arezzo, par l'empereur Fréderic II, qui avoit d'abord chaſſé & fait tuer l'évêque Marcellino Albergotti. Ubertini parvint à ſe rendre maître de la ville, par le crédit de l'empereur; il y faiſoit battre monnioe, il fit long-temps la guerre aux Florentins; enfin il fut défait & tué en 1289, dans une affaire qu'il eut contre *Guido Feltrano*, qui commandoit les troupes de Florence: il y eut dans cette rencontre trois mille hommes de tués, & deux mille priſonniers faits ſur les Arétins.

Guido Tarlati de Pietramala ſuccéda à l'évêché d'Arezzo en 1311, & par une délibération de la ville, il reçut en 1321 toute l'autorité temporelle. Ce fut encore un prélat guerrier, & il fut auſſi défait par les Florentins, aidés du roi de Naples, qui cependant conſentit que l'évêque demeurât gouverneur d'Arezzo. Ce prélat eut la guerre contre les Ubertini & contre le pape Jean XXII, à qui

il prit pluſieurs villes; il couronna lui-même à Milan Louis de Bavière, qui étoit ennemi du pape: en retournant chez lui, il mourut près de Negromonte en 1327. Cet évêque également politique & conquérant, fut un des princes les plus célèbres de ſon temps: il fortifia beaucoup de villes; ce fut lui qui embellit Arezzo & en fit applanir les rues. Il eut pour ſucceſſeur dans l'évêché Boſo Ubertini & dans le gouvernement Pietro Saccone, frère de Guido, dont les guerres furent malheureuſes, & qui fut obligé de vendre Arezzo aux Florentins. On lui laiſſa ſeulement quelques châteaux; mais étant enſuite devenu ſuſpect aux Florentins, il fut dépouillé de ſes biens & renfermé dans une priſon. Gautier, duc d'Athènes, qui ſe rendit maître de Florence, le délivra & le rétablit. Cependant Arezzo reprit ſa liberté; on y fit élection de ſoixante magiſtrats qui la gouvernèrent en paix pendant quelque temps; mais les diviſions s'y étant rallumées, les Ubertini y rétablirent la faction des Gibelins; les Guelfes y rentrèrent à leur tour, & la ville fut ſaccagée. Les troupes de Louis d'Anjou avec les fils de Saccone la ravagèrent encore, & finirent par la vendre aux Florentins; elle paſſa, comme Florence, ſous la domination des Médicis.

Arezzo eſt pavée, comme Florence, de grandes dalles de pierre, qui ſont piquées pour la commodité des chevaux. La cathédrale eſt un aſſez beau bâtiment dans une belle expoſition. Elle fut bâtie en 1280, ſous l'évêque Guillaume Ubertini, par Lapo, père d'Arnolfe. La moitié de la voûte de la nef du milieu a été peinte par Guillaume de Marſeille, peintre & prêtre françois; l'autre moitié, du côté du maître-autel, par Caſtellucci, élève de Pierre de Cortone; le grand autel eſt en pierres dures & en moſaïques, avec des bas-reliefs; il fut fait par Jean de Piſe, que Guillaume, évêque d'Arezzo, fit venir en 1286, & il eſt ſingulier pour ce temps-là.

On y conſerve le corps de S. Donat, ſecond évêque & premier protecteur de la ville, martyriſé ſous Julien en 363.

Dans la chapelle du S. Sacrement, on voit le tombeau de Guido da Pietramala, grand ouvrage en marbre, qui fut exécuté ſur les deſſins de Giotto, par Auguſtin, ſculpteur de Sienne; les victoires de ce prélat y ſont repréſentées dans des bas-reliefs: dans la chapelle, qui eſt vis-à-vis, on remarque le tombeau de Grégoire X, fait par Marghentone en 1277.

Les vitraux ſont d'une belle couleur, ils furent faits par Guillaume de Marſeille en 1520.

Sur la place du dôme eſt une ſtatue en marbre de Ferdinand I, par Jean de Bologne.

Dans les archives de la cathédrale, on conſerve des titres fort anciens des empereurs du ſixième & du ſeptième ſiècle, cités par Muratori, *Antiq. med ævi.*

L'évêque d'Arezzo eſt prince de l'empire, & a quarante-cinq mille liv. de rente.

On voit ſur la place de la ville un grand & beau bâtiment public, de l'architecture de Georges Vaſari appelé *le Loggie*: le bureau de la douane & le théâtre y ſont placés, & il y a un portique de quatre cent pieds de long pour ſe promener à couvert.

On remarque auſſi à Arezzo un bel établiſſement, appelé la *Fraternità*: cette confrérie, qui remonte à l'an 1262, eſt adminiſtrée par les officiers municipaux; elle a près de cent mille liv. de rente, qu'elle emploie à marier des filles, à diſtribuer du pain aux pauvres, & à faire d'autres œuvres de charité.

L'égliſe de la *Pieve* eſt un bâtiment du onzième ſiècle, où l'on remarque un tableau de la Vierge, par Fréderic Barocci; c'eſt un de ſes meilleurs ouvrages: le maître-autel a été fait par Vaſari.

On va voir à l'abbaye un tableau de Vaſari,

c'eſt le repas d'Aſſuérus ; il a vingt-huit pieds de long ; & l'on y compte plus de ſoixante figures plus grandes que nature ; on montre auſſi à Saint Roch un *gonfalone*, ou une bannière pour la proceſſion, qui eſt de Vaſari ; elle repréſente S. Roch d'un côté, & une peſte de l'autre.

On peut voir à Arezzo, chez MM. Bacci, un cabinet d'antiques, où il y a beaucoup de figures étruſques & grecques, de vaſes, de médailles, & ſurtout un couteau de ſacrificateur, *Seceſpita*.

Il n'y a point dans la ville de monument ancien ; on n'y voit que des veſtiges de l'ancien amphithéâtre étruſque, ſur lequel on a une diſſertation du chevalier Guazzeſi ; ces veſtiges ſont au couvent des Bernardins : on y a trouvé les reſtes des conduites qui amenoient l'eau pour les naumachies. On voit hors de la ville, du côté du nord, un bel aqueduc moderne de ſoixante arches, qui amène dans la ville les eaux d'une montagne voiſine.

En ſortant par la porte du S. Eſprit, on va voir l'égliſe de Ste. Marie des Graces, qui fut bâtie en 1504 par les citoyens d'Arezzo, à l'inſtigation de S. Bernardin de Sienne ; l'eſcalier eſt de marbre, le portique eſt ſoutenu par des colonnes de pierre qui ſont chacune d'une ſeule pièce.

Il n'y a guère de petite ville en Italie qui ait eu plus de citoyens diſtingués que celle d'Arezzo : c'étoit la patrie de Mécène, comme on le voit dans Macrobe. S. Laurentin & S. Pergentin, frères, martyriſés l'an 250, étoient d'Arezzo. Pétrarque y naquit en 1304, dans le *Borgo del orto*. (1). Nous avons parlé de ce grand poëte à l'article de Florence, Tome II. C'eſt auſſi la patrie du célèbre Arétin, *Pietro Bacci Aretino*, ou Pierre d'Arezzo, né en 1492, & mort en 1557 : il eut

(1) On appelle ici *Borgo*, chacune des grandes rues, comme à Turin *Contrada*, à Milan *Corſo*, à Florence *Via*, à Rome *Strada*.

la gloire de faire trembler les princes par ſes ſatyres, & d'être ſurnommé divin ; ce titre lui eſt conſacré pour jamais dans le poëme de l'Arioſte, où l'auteur, en parlant de tous les grands perſonnages qu'il imagine voir ſe réjouir du ſuccès & de la fin de ſon ouvrage, s'écrie entr'autres :

. . . . . Ecce di flagello,
De' principi, il divin Pietro Aretino.
Can. 46. *Ottav.* 14.

Un des plus fameux ouvrages de l'Arétin, mais auſſi l'un des plus obſcènes, eſt celui qui a pour titre : *Capricioſi è piacevoli ragionamenti di M. Pietro Aretino il veritiere e il divino, cognominato il flagello de' Principi.* La première journée contient la vie des religieuſes, la ſeconde eſt la vie des femmes mariées ; la troiſième celle des p... Il y a auſſi des dialogues entre un moine & un m... la généalogie des courtiſannes de Rome, & autres objets ſemblables, qui en font un ouvrage d'autant plus recherché qu'il mérite moins d'être lu (1).

Arezzo fut auſſi la patrie d'un ſavant Bénédictin, nommé Gui l'Arétin, qui vers l'an 1024, imagina la manière commode qu'on emploie pour noter la muſique par des lignes parallèles qui en indiquent les tons, & qui donna des noms à chaque note. Voyez le dictionnaire de muſique de M. Broſſard, & celui de J. J. Rouſſeau de Genève.

Vers l'an 1200, il y avoit une univerſité, qui avoit les mêmes priviléges que les autres univerſités d'Italie.

Léonard Bruni, qui eſt connu ſous le nom d'*A.*

(1) Voyez la vie de l'Arétin, par le comte *Mazzucchelli*, qui a donné ſix volumes *in-folio*, des vies des auteurs Italiens, quoiqu'il n'ait épuiſé que les deux premières lettres de l'alphabet. Voyez auſſi les vies des hommes & des femmes illuſtres d'Italie, 1767, 2 vol. à Paris, chez Vincent. Et la vie de Pierre Arétin, par M. de Boiſpréaux, à la Haye, chez Jean Neaulme, 1750, *in*-12.

retino, étoit un ſecrétaire de la république de Florence, très-célèbre dans l'hiſtoire de ſon temps, & qui a lui-même écrit l'hiſtoire de Florence ; il mourut en 1444, & fut enterré à Florence dans l'égliſe de Ste. Croix.

Carlo Marſuppini fut ſecrétaire de la république de Florence, après la mort de Bruni ; il avoit du talent pour la politique & pour la poéſie ; il mourut en 1453, & fut enterré de même à Ste. Croix.

Céſalpin, célèbre médecin, mort en 1603, étoit d'Arezzo ; ce fut lui qui le premier eut une idée de la circulation du ſang ; il jeta, en 1583, les vrais & ſolides fondemens de la botanique, diviſant les plantes en pluſieurs claſſes, par le moyen de leur fructification : découverte dont Linnæus lui fait honneur en ces termes : (*Claſſes Plant.* 1747.)

Quisquis hic extiterit primos concedat honores,
Cæſalpine tibi, primaque ſerta dabit.

François Redi fut auſſi un célèbre médecin d'Arezzo, dont nous avons parlé dans le Tom. II ; il naquit en 1626, & mourut en 1697. Il fut médecin du grand duc de Toſcane : ſes ouvrages de médecine & de phyſique ont encore la plus grande réputation. Ses expériences ſur la génération des inſectes ont été le modèle des plus grands obſervateurs qu'il y ait eu après lui ; elles parurent en 1671. On a réimprimé à Naples, en 1740, la collection de ſes ouvrages : *Opere di Franceſco Redi, in Napoli*, 1740, 6 vol. in4°. Son éloge & ſon portrait gravé, ont été publiés à Florence, il y a quelques années, par Allegrini, qui donne la ſuite des hommes illuſtres de la Toſcane. M. Grégoire Redi, neveu de François Redi, eſt un poëte eſtimé.

La ville d'Arezzo compte encore parmi ſes citoyens le pape Jules III, de la maiſon Ciocchi, élu en 1550, & un de ſes neveux grand-maître de Malthe. Le cardinal Bonucci, théologien du con-

Digitized by Google

cile de Trente, général de l'ordre des Servites, qui étoit fils d'un maçon d'Arezzo; le cardinal Caſini, Capucin & prédicateur célèbre; François Albergotti, dont Bartole parle avec éloge: il étoit de la maiſon Albergotti, fort connue en France, & originaire d'Arezzo.

Le maréchal d'Ancre, Concino Concini, favori de Louis XIII & de Marie de Médicis, étoit auſſi des environs d'Arezzo; il fit commencer dans cette ville un bâtiment qui ſubſiſte encore, & qu'on appelle *Oſpizio di murello*, ou *Seminario Vecchio*, près la porte qui conduit à Florence, *Porta di S. Lorentino*: ce palais devoit être fort étendu, mais Concini n'eut pas la ſatisfaction de le finir, ni de le voir, ayant été tué au Louvre en 1617.

George Vaſari étoit encore d'Arezzo, de même que les deux Accolti, Lorenzo Guazzeſi, qui a écrit ſur le paſſage d'Annibal en Toſcane, ſur pluſieurs autres objets d'antiquité & ſur l'hiſtoire d'Italie. Il eſt mort en 1766; ſon éloge a été lu dans l'académie de' Forzati, par feu M. le chevalier Giudici, ſecrétaire de l'académie, qui étoit ſon ami, & compagnon de ſes travaux littéraires.

Le marquis Montauti, qui a traduit l'Arioſte en latin, eſt mort vers 1756, dans le temps que M. le marquis Barbolani en donnoit une traduction en vers latins à Arezzo.

On diſtingue actuellement M. Preſciani, médecin célèbre; M. l'avocat Poreti, ſavant dans la littérature; MM. Foſſombroni, père & fils, l'un pour l'hiſtoire, l'autre pour les mathématiques; M. Pignotti, profeſſeur de phyſique à Piſe, & poëte plein d'agrément; nous en avons parlé dans le Tome III, ainſi que de M. Perelli. L'éloge de ce dernier eſt dans le ſecond volume des mémoires de la ſociété italienne, publié en 1784.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Des environs d'Arezzo, & du Val d'Arno qui conduit à Florence.

LES moſettes de *Laterina* ſont une choſe remarquable qu'on trouve à trois lieues d'Arezzo, vers l'occident, ou du côté de Florence ; elles ſont dans un endroit appelé *Bagnaccio*. Vis-à-vis de *Laterina*, de l'autre côté de l'Arno, on reſpire des vapeurs ſulfureuſes, ſi pénétrantes, que les animaux y ſont ſouvent ſuffoqués en paſſant près de-là, au point que les payſans s'en ſervent pour faire la chaſſe, en forçant les bêtes fauves à s'y rendre. Il s'y trouve auſſi des eaux minérales qui paroiſſent très-limpides, qui ont un petit goût d'acidité, & qui dépoſent ſur les pierres une couleur ferrugineuſe.

Quand on eſt à Arezzo, on peut aller huit lieues plus au nord, voir le fameux hermitage de *Camaldoli* ou *Camandoli*, qui eſt vers les ſources de l'Arno, douze à quinze lieues à l'orient de Florence. C'eſt-là que S. Romuald inſtitua, en 1009, ſon ordre, dont les Pères ont encore le nom de Camaldules, à cauſe de leur première habitation, comme nous l'avons dit Tome I.

Il y a dans les environs de Camaldoli des montagnes de douze à treize cent toiſes, d'où l'on a la vue des deux mers.

Come Apennin ſcopre il mar ſchiavo e il Toſco,
Dal giogo onde a Camaldoli ſi viene.
IV. 11.

M. de la Condamine a entendu en effet des perſonnes du côté de Lorette, qui lui ont aſſuré, comme témoins oculaires, qu'il y a pluſieurs poin-

tes de l'Apennin ſur la frontière de l'Etat Eccléſiaſtique, de la Toſcane & du duché de Modène, d'où l'on apperçoit les deux mers qui bornent l'Italie au levant & au couchant : entr'autres, dit-il, d'un ſommet voiſin de *Borgo San Sepolcro ;* du couvent des Camaldules, entre Valombroſo & Bagno, ſur la frontière de l'Etat Eccléſiaſtique & de la Toſcane ; enfin, du mont Cimone, près de Seſtola. M. de la Condamine obſerve qu'en plaçant ſur l'un de ces ſommets un ſignal qui ſe verroit tout à la fois des montagnes de Gênes & de celles d'Iſtrie, on pourroit meſurer un arc de la terre de cinq degrés en longitude ; ce qui ſeroit une choſe très-intéreſſante pour mieux connoître la figure de la terre. *Mémoires de l'académie*, 1757.

Le chemin d'Arezzo à Florence, qui eſt de dix-huit lieues ou de quarante milles, ſuivant l'eſtime du pays, ſe fait le long des montagnes par une belle route neuve, taillée en forme de corniche, & ſoutenue par de la maçonnerie : ce chemin d'Arezzo à Florence a coûté ſoixante mille ſcudi, ou trois cent trente-ſix mille livres de notre monnoie, il a été fait aux dépens des ponts & chauſſées, qui ſont une partie du département qu'on appelle à Florence *uffizio della parte* : car les grands chemins ne ſe font point par corvées, comme dans quelques provinces de France, où les payſans ſont déſolés par le travail des grandes routes.

On paſſe à *Monte Varchi*, petite ville de trois mille ames, à onze lieues de Florence : on y voit une égliſe collégiale, appelée S. Laurent ; une inſcription placée à côté de l'autel, apprend que le grand-duc Côme III allant à Lorette, en 1695, avec ſon fils Jean Gaſton, s'arrêta pour rendre hommage à la relique qu'on y conſerve ; c'eſt du lait de la Ste. Vierge.

On paſſe auſſi à *S. Giovanni*, qui eſt ſur le bord de l'Arno, à vingt-deux milles ou neuf lieues de

Digitized by Google

Florence, à *Figline*, qui en eſt à ſeize milles, & à *Incifa*, qui en eſt à treize milles : ces bourgs ſont dans le *Val d'Arno di ſopra*.

LE VAL D'ARNO *di ſopra* eſt une plaine agréable, ou un vallon arroſé par l'Arno, qui n'a qu'une iſſue vers *Rignano*, où le fleuve ſemble s'être ouvert un chemin au travers de la montagne : on en trouve la deſcription dans le cinquième volume de M. Targioni. Il parle des mines de fer, dont on y apperçoit des indices, auſſi-bien que du vitriol, du ſoufre, du charbon foſſile, des os d'éléphant pétrifiés & non pétrifiés : pluſieurs auteurs en avoient parlé, & les avoient attribués aux éléphans qu'Annibal conduiſit en Italie. M. Targioni fait voir que cela ne peut pas être, & il montre par un grand nombre d'autres exemples, tirés de toutes les parties de l'Europe, qu'il faut ſuppoſer que la race des éléphans a exiſté autrefois dans nos pays. Ce n'eſt pas le premier indice que l'obſervation nous a fourni des changemens prodigieux arrivés ſur notre globe. M. de Buffon, dans ſes époques de la nature, fait voir que la terre paroît avoir été embraſée autrefois ; ſa chaleur a duré pendant un temps conſidérable, elle s'eſt refroidie ſucceſſivement, & peu-à-peu. Pendant que les régions ſeptentrionales ont conſervé quelque choſe de leur ancienne chaleur, les éléphans ont pu s'y multiplier : mais dans la ſuite, ils ont été forcés à ſe retirer en Aſie & en Afrique ; mais il en eſt reſté des indices dans le ſein de la terre.

Le célèbre Pierre-Antoine Micheli, botaniſte du grand-duc de Toſcane, fit un voyage en 1732, le long du Val d'Arno di ſopra juſqu'à Arezzo & à Cortone, ſur un eſpace de plus de vingt lieues, uniquement pour l'hiſtoire naturelle. M. Targioni, qui eut l'avantage de l'accompagner dans ce voyage, nous en donne la relation : il y décrit le territoire de *Figline*, de *Manſoglio*, de *Canoſſo*, de *Cortona*,

de *Mont' Uliveto*, les eaux de *Monzione*, & le territoire d'*Arezzo* & de *Levane* : & il termine ce volume par un mémoire très-ſavant ſur l'utilité que l'on pourroit retirer des mines de la Toſcane. Nous avons parlé dans le Tome II du prix des denrées dans le Val d'Arno.

CHAPITRE XXI.

Route de Foligno à Lorette, & deſcription de cette dernière ville.

APRÈS avoir décrit la route de Foligno à Florence par Pérouſe, Cortone & Arezzo, il eſt néceſſaire de reprendre la route la plus fréquentée, qui va vers l'orient, du côté de la mer Adriatique, c'eſt-à-dire, à Lorette & à Ancône.

La route de Rome à Ancône par Cività Caſtellana, Narni, Terni, Spoletto, Foligno, Tolentino, Macerata & Loretto, eſt de cent ſoixante-douze milles ; on paie vingt-deux poſtes & demie, huit paules pour deux chevaux de chaiſe, trois paules pour un bidet.

Nous avons déjà indiqué la route de Foligno ; voici les endroits où l'on paſſe en partant de cette ville : Colle, une demi lieue ; Ponte S. Lucia, une lieue ; Caſe nuove, une lieue, Colfiorito, une lieue & demie ; Serravallo, une lieue & demie ; Muccia, deux lieues ; Camerino, une lieue & demie. Le grand chemin ne paſſe pas à Camerino ; c'eſt une petite ville pour laquelle on peut ſe détourner. De Camerino à Valcimara, deux lieues ; Belforte, une lieue & demie ; Tolentino, une lieue & demie ; Macerata, quatre lieues ; ruines de Recina, une lieue ; Sambuchetto, une lieue ; Recanati, deux lieues ; Loretto, une lieue & demie.

Digitized by Google

TOLENTINO eſt ſituée ſur la rivière de Chiento : on y remarque un beau pont, bâti en 1268 ; un petit édifice, qui fut fait dans les premiers ſiècles pour ſervir de tombeau à Flavius Julius Catervus, martyr (1), patron de la ville. Il y a ſur la place une ſtatue antique bien conſervée, qui reſſemble un peu à une Agrippine.

La grande égliſe fut bâtie à l'honneur de S. Nicolas, religieux de l'ordre de S. Auguſtin, né à S. Angiolo in Pontano, à trois lieues de Tolentino ; il mourut dans cette ville en 1310, après avoir acquis par ſa ſainteté & ſes auſtérités la plus grande réputation. La légende des miracles qu'on lui attribue va de pair avec celles des plus grands ſaints.

C'eſt dans cette ville que vécut François Filelfe, philoſophe du quinzième ſiècle, dont la vie eſt dans le père Niceron & dans les mémoires de l'académie des belles-letttes, Tome XV. Son fils Marius ſe diſtingua auſſi par ſon érudition.

Nicolas de Tolentino fut célèbre dans les armes ; on lui éleva une ſtatue équeſtre de marbre à Florence. Lorſqu'on arrive à Tolentino, l'on a fini de paſſer l'Apennin qui commence à Narni ; mais la chaîne qui paſſe entre Narni & Tolentino n'eſt point auſſi rude que celle qui s'étend vers Florence. Les chemins en ſont fort beaux.

Quand on eſt à Tolentino, on laiſſe à dix lieues ſur la droite ou au midi, la ville d'Aſcoli. Ce fut autrefois la première qui prit les armes dans la guerre civile, ſous le conſulat de Pompée Strabon, père du grand Pompée. Ses édifices ſont la plupart du bas âge, mais dignes d'attention, ſurtout le pont appelé *di Cecco*, qui eſt d'un ſeul arc, quoique très-grand ; il y a un autre pont, for-

(1) On a beaucoup diſputé ſur le martyre de Catervus ; le père Mabillon, le père Mamacchi, le père Ferrari, Fabretti, ont écrit à ce ſujet.

Digitized by Google

mé de grandes pierres ſans chaux ni ciment. On trouve des tableaux remarquables dans les égliſes *della Scopa* & de *S. Emidio*, évêque & patron de la ville. On peut voir Tullio Lazzari, dans l'ouvrage intitulé : *Aſcoli in proſpettiva*, 1724, in-4°. Cette ville fut la patrie du pape Nicolas IV.

MONTECCHIO eſt une petite ville près de Tolentino, où il y a une académie géorgique ; c'eſt à-peu-près le lieu où étoit *Teia* ou *Trajana*, ville du Picenum, qui eſt citée dans Pline.

MACERATA eſt ſur une colline agréable, du haut de laquelle on découvre de loin la mer Adriatique, c'eſt la réſidence d'un gouverneur, dont la juriſdiction s'étend ſur une grande partie de la marche d'Ancône. Il y a dans cette ville une porte de briques, décorée de pilaſtres toſcans ; elle eſt en forme d'arc de triomphe, & fut bâtie par le cardinal Pie, dont le buſte eſt en bronze au-deſſus de l'arcade : cette porte décore l'entrée de la ville, mais l'arcade du milieu & les deux petites portes des côtés ſont trop ſerrées & trop élevées.

L'égliſe *delle Vergini* eſt du Bramante, ainſi que le palais public. Il y a aux Barnabites des peintures de Vaſari.

On imprime actuellement à Macerata un journal littéraire.

A deux milles & demi de Macerata, on trouve ſur le bord du chemin, au ſortir d'un pont de bois fort long & fort bas, qui eſt ſur la petite rivière de Potenza, les ruines de Recina, où l'on diſtingue un amphithéâtre : ce ſont de ſimples matonages, ou reſtes de pierres & de briques très-informes, & l'on ne peut pas bien juger de ce qu'étoit ce monument : plus loin on voit des reſtes de tombeaux.

La campagne, au ſortir de Macerata, eſt belle, riante & bien cultivée ; on y trouve beaucoup de mûriers blancs, ainſi que dans toutes les vallées des Apennins.

Digitized by Google

De Sanbuchetto à Lorette il y a beaucoup à monter & à deſcendre : le chemin d'ailleurs eſt très-beau ; en approchant de Lorette & dans tout le territoire, on eſt accablé de pauvres qui demandent l'aumône, en baiſant la terre d'une manière qui afflige l'humanité.

LORETTO eſt une ville agréable & bien peuplée, ſituée dans le Piceno, ſur les confins de la Marche d'Ancône, à quatre lieues d'Ancône, & à un demi mille de la mer Adriatique (1), ſur une petite montagne : cette ville fut, pour ainſi dire, formée par Sixte-Quint, elle eſt ſurtout remarquable par l'égliſe fameuſe où eſt la maiſon de la Ste. Vierge.

La place qui eſt devant l'égliſe n'eſt qu'à moitié faite ; ce fut le Bramante qui en donna les deſſins, de même que du palais apoſtolique ſitué ſur la même place, où habitent l'évêque, le gouverneur & les pénitenciers. La conſtruction fut continuée par San Sovino. Il y a deux ordres, dorique & corinthien, l'un ſur l'autre ; à la partie gauche de la place, il y a des arcades décorées de la même manière ; la partie droite n'eſt point finie.

La grande fontaine qui eſt au milieu de cette place eſt de Giacometti ; elle eſt ornée de marbres & de ſtatues de bronze : l'eau y eſt amenée par un aqueduc d'une lieue & demie. La grande tour iſolée a été bâtie ſur les deſſins de Vanvitelli en 1754.

L'égliſe eſt vaſte, elle eſt en forme de croix à trois nefs, ſurmontée d'une coupole octogone : le deſſus des nefs eſt occupé par des corridors où l'on fait la garde comme dans une fortereſſe, & qui ſont à l'épreuve de la bombe. L'architecture n'a rien de remarquable ; le portail fut fait ſous

(1) Auſſi croit-on que les cloches de Lorette ſervent à appaiſer les tempêtes ſur cette mer.

Grégoire

Grégoire XIII, en 1583 : ſur les degrés qui y conduiſent, il y a une figure en bronze de Sixte-Quint aſſis, faite par Calcagni de Recanati ; elle eſt fort mauvaiſe : cette figure eſt accompagnée de figures de vertus, qui portent ſur le même piédeſtal.

La porte du milieu eſt de bronze, avec des bas-reliefs, repréſentant la création du monde, la femme qui tente l'homme, Adam & Eve chaſſant Caïn qui a tué ſon frère, Caïn chaſſé par le Père Eternel ; tous ces bas-reliefs ſont très-beaux, ils ſont de Jérôme & Antoine de Recanati, fils de Jérôme Lombardi ; il y a encore deux portes latérales, ornées de bas-reliefs & de feſtons en bronze, par Antoine Calcagni de Recanati.

LA SANTISSIMA CASA eſt placée au milieu de cette égliſe ; c'eſt une chambre iſolée (1), qui a intérieurement vingt-neuf pieds & demi de long ſur treize de large (2) ; elle n'eſt élevée que juſqu'à la hauteur de treize pieds, telle enfin qu'elle fut apportée de Nazareth par les anges, en 1294, ſuivant une tradition (3) qui ſe lit ſur la muraille de l'égliſe, en grec, arabe, illyrien, polonois, allemand, anglois, gallois ou breton, françois & eſpagnol.

Les dehors de la *Santa Caſa* ſont revêtus de marbre ; le Bramante en avoit donné le projet ſous le pontificat de Jules II ; il fut exécuté par San Sovino, ſous Léon X : mais cette architecture eſt lourde & trop chargée d'ornemens. Les colonnes ſont corin-

(1) Elle eſt bâtie d'une eſpèce de pierre rougeâtre ou d'un grès fin, taillé en forme de briques ; on en voit de pareil employé à Peſaro, pour les croiſées, & M. de Sauſſure en a vu pluſieurs blocs ſur le chemin d'Ancône. *Journal de phyſique, Janvier* 1776.

(2) Il y a aux Madelonettes de la rue des Fontaines à Paris, une chapelle, bâtie ſur le modèle de la Santa Caſa ; elle a trente-trois pieds ſur quinze.

(3) Miſſon attribue l'invention de ce miracle au pape Boniface VIII, ſur lequel il fait à cette occaſion une ſortie de proteſtans.

thiennes, engagées & cannelées : il y a dans les entre-colonnes deux niches l'une ſur l'autre, & différens bas-reliefs. Dans les dix premières niches ſont des ſtatues de prophètes ; dans les ſecondes niches, dix Sibylles. Les bas-reliefs repréſentent différentes hiſtoires de la Vierge : toute cette ſculpture eſt lourde & médiocre, quoique de l'école de Michel-Ange ; cependant on compte cet édifice parmi les belles choſes de l'Italie.

La grande coupole qui couvre la *Santa Caſa*, bâtie d'après un deſſin du Bramante, a été reſtaurée & décorée par San Gallo, & peinte, ainſi que les pendentifs, par le Pomeranzio. (C. Roncalli).

Les murs de la *Santa Caſa* ne ſont pas gâtés ſenſiblement, malgré le concours des pélerins qui les grattent & qui les baiſent continuellement ; mais le marbre dont elle a été pavée s'uſe beaucoup, de même que celui d'alentour, à cauſe de l'uſage où ſont les pélerins d'en faire tout le tour à genoux, en ſe traînant ſur le pavé, & ſouvent même la bouche contre terre.

Les quatre portes ſont de bronze avec des bas-reliefs.

Il y a tout autour de cette chapelle une quantité prodigieuſe de lampes d'argent offertes à la Vierge ; dans le fond eſt un autel où l'on dit la meſſe. Mais il y a une certaine diſtance du mur à cet autel, ce qui forme derrière l'autel une eſpèce de ſanctuaire où eſt expoſée la ſtatue miraculeuſe de la Ste. Madonne, qui a trente-trois pouces de hauteur, elle eſt en bois de cèdre ; on l'apperçoit dans la chapelle même ſans entrer dans ce ſanctuaire, à la lueur des lampes, au travers d'une grande grille d'argent qui eſt ſur l'autel.

Les couronnes en diamans de la Vierge & de l'enfant Jéſus, ſont des vœux de Louis XIII, lorſqu'il demandoit un fils, de même que l'égliſe du Val-de-Grâce à Paris : ces couronnes contiennent

trois mille trois cent pierres précieuſes tant grandes que petites.

Le bandeau, le collier, les chaînes en or, en perles & en diamans, la ceinture, le globe d'or, les croix de diamans dont ces deux figures ſont chargées avec une profuſion ſans exemple, ſont les dons des empereurs, rois, princes, cardinaux, offerts à Notre-Dame de Lorette. Ceux qui n'ont pu atteindre à l'honneur de décorer les ſtatues ont chargé de diamans la baſe même où elle repoſe; la niche où eſt placée la ſainte image eſt formée de lames d'or du poids de dix-huit livres; elle eſt environnée d'ornemens en or & en lapis, & placée dans une grande niche d'argent dont les ornemens d'or pèſent ſoixante-une livres dix onces.

Parmi les ſoixante-deux lampes qui brûlent ſans ceſſe au-devant de la Vierge, il y a une lampe d'or de neuf livres, ſoutenue par trois anges d'or; vingt autres lampes d'or, dont une de trente-ſept livres préſentée par la république de Veniſe à l'occaſion d'une peſte, & quelques-unes ornées de pierres précieuſes; parmi les lampes d'argent il y en a une qui pèſe cinquante livres; il y a de plus beaucoup de lampes d'argent qui ſont hors de la chapelle dans le reſte de l'égliſe. On trouve dans un livre imprimé à Lorette le détail de toutes ces richeſſes & les noms des perſonnes qui les ont données. Il y a un ange d'or couvert de diamans, qui préſente aux pieds de la ſtatue un cœur enflammé, ſurmonté d'une lampe environnée de rubis, qui fut envoyé par la reine d'Angleterre Marie d'Eſt, à la naiſſance de Jacques III. De l'autre côté eſt un autre ange en adoration, qui fait une ſemblable offrande; c'eſt un préſent d'une ducheſſe de Modène. Un enfant d'or de douze livres, qui repréſente l'empereur Ferdinand IV; pluſieurs autres enfans, pluſieurs ſtatues, des têtes, des cœurs, des bas-reliefs en argent; des tables d'argent où ſont les litanies de la Vierge.

Digitized by Google

On y voit un grand ange d'argent pesant trois cent cinquante livres ; une figure de Louis XIII présentant son fils sur un coussin ; la figure de l'enfant est d'or, & pèse vingt-quatre livres ; c'étoit le poids juste de Louis XIV lorsqu'il vint au monde, du moins à ce qu'on prétend à Lorette.

Une figure à genoux, haute d'environ trois pieds, présente le grand Condé qui remercie la Vierge après être sorti de prison en 1651 ; elle est entièrement d'argent. Il y a aussi dans le trésor une représentation d'une tour, qu'on dit être celle du Havre, donnée par le grand Condé lors de sa délivrance. J'ai voulu constater ces deux faits par des recherches dans les archives de Lorette ; on m'écrit que la tour fut reçue en 1634, & dans les inventaires elle est appelée la bastille ; mais le grand Condé ne fut point à la bastille ; on le mit à Vincennes, puis à Marcoussi, & enfin au Havre ; c'est son père Henri II qui avoit été à la bastille. Pour la statue du prince, il en est parlé confusément dans les registres à l'an 1644 ; & à l'an 1690 il est dit expressément qu'elle fut envoyée par le prince de Conti, frère du grand Condé. On ne regarda pas celui-ci comme fort dévot, mais sa mère ou sa femme ont bien pu faire le vœu dont il s'agit.

Au bas de la figure de la Vierge est la cheminée de sa chambre, dans laquelle il y a un grand tronc. Dans une armoire où l'on dit qu'étoit la figure de la Madonne, lorsqu'elle a été apportée miraculeusement, on conserve différentes reliques & beaucoup de richesses. Dans une autre armoire est une cassette qui renferme la robe de la Ste. Vierge, où les insectes ne se mettent point, une tasse rompue qui est celle où la Vierge buvoit, elle est de terre vernissée & peinte ; les morceaux en sont arrêtés avec du mastic dans une sebille de bois ; elle répand une odeur très-agréable. On assure qu'elle ne s'use point, quoiqu'on la frotte continuellement par dévotion avec des chapelets, des médailles de la Vierge, des

ſonnettes pour chaſſer le tonnerre, des couſſinets, &c. On y conſerve auſſi du plâtre de la Santa Caſa; des morceaux du voile de la Ste. Vierge, &c. Tout le reſte de cette eſpèce de ſanctuaire eſt plein de petits enfans, d'anges en argent, de lampes d'or, tous ex-voto, ainſi que les lames d'argent gravées ou en bas-relief dont les murs ſont couverts. A l'oppoſite de cette Madonne, & dans la Santa Caſa contre le mur il y a un crucifix, dont on raconte qu'ayant été déplacé trois fois par ordre d'un pape, il eſt revenu trois fois à la même place; à côté eſt une image de S. Louis, qui eſt cachée derrière un ange d'argent: elle a auſſi des anecdotes, comme on le peut voir dans le petit ouvrage qui contient la deſcription de cette égliſe. Il a pour titre *Notizie della Santa Caſa*, 1764, 80 pages in-8°.

Dans l'égliſe on voit un grand baptiſtère de bronze avec des bas-reliefs; à la première chapelle derrière la croiſée à droite eſt une Annonciation du Baroche, que l'on admire beaucoup: ce tableau eſt en effet très-gracieux & l'un des meilleurs de ce peintre, ſemblable à ceux qui ſont à Peſaro & à la Madonna degli Angioli près d'Aſſiſe; cependant l'ange a l'air trop efféminé, & la Vierge ſemble être offenſée de ce qu'il lui dit: ce tableau eſt auſſi un peu maniéré.

A la ſixième chapelle de la nef à gauche une cène de Vouët, (qui eut pour élèves le Brun, Mignard, le Sueur, le Pouſſin.) Ce tableau eſt bien compoſé, la couleur en eſt vigoureuſe quoiqu'un peu jaune; il y a de beaux caractères de têtes, & paroît fait très-librement.

L'égliſe de Lorette eſt deſſervie par vingt chanoines, qui portent la ſoutane violette avec le camail pourpre, & vingt bénéficiers qui forment le bas-chœur; il y a auſſi vingt grands pénitenciers attachés à cette collégiale pour abſoudre les pélerins.

Dans la ſacriſtie eſt un tableau du Guide, & d'autres tableaux de prix.

LE TRÉSOR de Lorette eſt d'une richeſſe dont on n'a point d'idée : on eſt étonné autant qu'édifié. La liſte des principales pièces forme ſeule un volume : ſept grandes armoires à doubles battans & vingt-quatre petites renferment les principales richeſſes qui n'ont pu entrer dans la Santa Caſa, de gros diamans, des calices d'or & d'argent, oſtenſoirs, ciboires, croix, couronnes, &c. enrichis de diamans, de perles, de coraux ; des ſtatues & chandeliers d'argent, des vaſes de criſtal de roche, des plans de villes & de provinces ciſelés en argent.

Toutes les peintures de la voûte ſont du Poméranzio ; elles repréſentent les prophètes, les Sibylles & différens traits de la vie de la Vierge : ces peintures ſont médiocres, les figures en ſont cependant ſveltes & peintes avec légèreté.

Un tableau d'Annibal Carrache repréſentant la naiſſance de la Vierge : il eſt bien compoſé ; les femmes qui regardent la Vierge qu'on apporte ſont bien en colloque ; les caractères de têtes en ſont très-beaux & bien variés ; les coëffures admirables & les draperies bien jetées. Le peintre a riſqué d'habiller de rouge une femme qui eſt au fond, & qui indique du doigt la Vierge, ce qui ne détruit pas l'effet de ſon tableau ; il eſt parfaitement deſſiné. C'eſt un des mieux coloriés du Carrache & des plus vigoureux ; il n'y a cependant pas en général aſſez d'intelligence de clair-obſcur.

Un tableau que l'on dit être de Raphaël, repréſentant une Vierge & S. Joſeph, à qui l'enfant Jéſus couché ſur ſes langes tend les bras ; il eſt peint d'une manière très-sèche ; ce tableau n'eſt qu'une copie, ou c'eſt un des ouvrages les plus médiocres de ce maître.

On va voir encore à Lorette l'arſenal, les caves & l'apothicairerie ; l'arſenal eſt peu de choſe, on

Digitized by Google

y conſerve des cuiraſſes anciennes & d'autres armes priſes ſur les Turcs, il y a environ deux cent ans, dans une expédition où ils échouèrent ; la tradition porte qu'ils devinrent tous aveugles, quand ils vinrent pour piller le tréſor de Lorette.

Les caves ſont belles & ſpacieuſes, il y a environ cent quarante tonnes très-groſſes, l'une deſquelles donne trois ſortes de vin avec le même robinet.

A l'apothicairerie on conſerve environ trois cent vaſes de faïence, dont on dit que les peintures ſont faites ſur les deſſins de Raphaël & de Jules Romain. Les plus beaux & les plus grands ſont les cinq qui repréſentent les quatre évangéliſtes & S. Paul ; il y en a qui repréſentent des ſujets tirés de la fable & de l'hiſtoire. La compoſition en eſt bonne, mais l'exécution eſt mauvaiſe.

OSIMO à trois lieues au nord-oueſt de Lorette eſt une ville de l'Etat eccléſiaſtique, petite, mais ancienne. Céſar en avoit fait une place d'armes lors de la guerre de Pompée. On y voit beaucoup d'inſcriptions & de ſtatues antiques.

On y remarque l'architecture du palais épiſcopal, le grand baptiſtère de bronze, un tableau de l'Albane au dôme ; chez les Dominicains un tableau du Guerchin, la galerie du comte Galli par le Poméranzio, le palais Campana, la maiſon de ville.

La diſtance de Lorette à Ancône eſt de cinq lieues : ſavoir, de Lorette à Camurano deux lieues & demie, & autant de Camurano à Ancône ; cette route eſt agréable, coupée par le *Muſone* & l'*Aſſido*. On remarque ſur toute cette côte une très-grande quantité de ruiſſeaux & de rivières, qui deſcendent de la partie orientale de l'Apennin.

CHAPITRE XXII.

Description d'Ancône.

ANCÔNA (1) est une ville de vingt mille ames, située sur une côte agréable, dont la pente est tournée du côté de la mer. C'est une ville très-gaie & très-commerçante, avec le plus beau port de la côte d'Italie sur cette mer : on en peut juger par cette ancienne phrase : *Unus Petrus est in Roma, una turris in Cremona, unus portus in Ancona*, c'est-à-dire, qu'on ne trouve en Italie qu'une église de S. Pierre, une tour comme celle de Crémone, & un port comme celui d'Ancône. En effet il n'y en a pas d'autre sur la côte jusque par-delà le Pô.

Les papes n'ont rien négligé pour y attirer le commerce de la mer Adriatique : c'est un port franc & bien entretenu. On travaille encore à un nouveau môle ou *Braccio*, qui doit assurer le port du côté du nord, il a cent quatre-vingt toises de long ; on y a joint un petit fort & un fanal à l'extrémité du môle ; tout cela étoit près d'être fini dès 1783. Le port a cinq cent toises du nord au sud ; mais malgré tout cela, le commerce d'Ancône a peu d'activité. On voit avec plaisir, sur une arcade près de la grande place, cette profession de bonne foi & d'urbanité relative à la liberté qu'on y donne à toutes les na-

(1) Son nom vient du grec, parce qu'elle est située dans le coude d'un promontoire ; il y a une histoire d'Ancône qui remonte à l'antique & obscure origine de cette ville, & se termine à l'année 1674. *Notitie historiche della città d'Ancona, gia termine dell' antico regno d'Italia . . . di Giuliano Saracinè nobile Anconitano. In Roma*, 1675. Il y en a aussi plusieurs histoires manuscrites, surtout une de *Laudo Ferretti*. Le pape fit faire en 1784, un grand chemin le long de la mer, pour éviter une montée très-rude, par laquelle on arrivoit à Ancône en venant de Rome.

Digitized by Google

tions & à toutes les religions en faveur du commerce.

Alma fides, proceres, veſtram quæ condidit urbem,
Gaudet in hoc, ſociâ vivere pace, loco.

LA CATHÉDRALE d'Ancône, appelée S. Ciriaque, n'a rien de remarquable; elle eſt obſcure comme les anciennes égliſes, quoique placée ſur une éminence, d'où on a le coup-d'œil le plus agréable ſur la ville & ſur la côte : on y révère le corps de S. Ciriaque, dont la conſervation eſt ſingulière pour être des premiers ſiècles de l'égliſe. Dans le portique qui eſt au-devant de l'égliſe on voit deux colonnes remarquables avec deux gros lions de marbre.

A la loge des marchands il y a une grande façade chargée d'ornemens, & une halle très-vaſte, où ſont des peintures remarquables & des ſtatues, entr'autres la religion, la foi, l'eſpérance, la charité; tout eſt de Pellegrino Tibaldi de Bologne.

Devant l'égliſe de S. Dominique (1) on voit une ſtatue en marbre du pape Corſini, Clément XII. Elle eſt médiocre & d'un travail lourd; mais elle peut être très-reſſemblante. Il eſt repréſenté levant la main, dans une attitude aſſez indéciſe, comme s'il alloit donner la bénédiction ou prêcher.

J'ai vu dans cette égliſe de S. Dominique un tableau qu'on dit être du Titien, mais cela eſt douteux; il repréſente un Chriſt, la Vierge affligée, S. Jean & S. Dominique, qui embraſſent le pied de la croix. La Vierge a beaucoup d'expreſſion; la tête de S. Dominique eſt belle, le reſte ne vaut rien.

A l'égliſe de *San Franceſco della Scala*, que l'on rebâtit en 1783, on voyoit dans la chapelle du fond des bas-côtés à droite, un tableau du Porſini da Peſaro, repréſentant un S. François & un autre religieux priant dans le déſert; ce tableau eſt

(1) On démolit cette égliſe pour la rebâtir vers la grande place, ſur les deſſins de Marchioni, architecte de S. Pierre de Rome, chargé auſſi du nouveau môle que l'on conſtruit pour achever le port.

très-bien composé, & les expressions en sont vraies; il est assez bien empâté, mais d'une couleur un peu grise.

Au fond du chœur, une Vierge du Titien, qui tient l'enfant Jésus debout; elle est entre deux religieux de l'ordre de S. François: la tête de la Vierge est d'une manière large, les formes en sont grandes, mais on y trouve peu de noblesse; le tableau est d'ailleurs si mutilé qu'on a peine à en juger.

Santa Palatia, église de religieux de l'ordre de S. François: il y a sur le maître-autel un tableau du Guerchin, fait lorsqu'il cherchoit la manière du Guide: il représente Ste. Palatie qui encense la divinité, & un ange qui lui montre le ciel, pour lui faire voir que son offrande est reçue; le tour de la figure de la sainte est simple & très-bon; la tête en est gracieuse; les mains en sont trop fortes & mal dessinées; les draperies en sont bien entendues; l'ange est svelte; ce tableau est d'une assez bonne couleur, mais les chairs tirent un peu sur le pourpre.

A S. Augustin, le baptême de S. Jean, par Pellegrino Tibaldi, & S. François, par le Pomeranci.

A S. Nicolas, le tableau du grand autel est de Carle Maratte; il représente la Vierge, S. Nicolas, S. Ambroise & S. François de Sales.

Dans l'église des Observantins, près la porte de Capo di Monte, le tableau du grand autel est un S. François, du Titien.

Dans l'église du Conservatorio dell' Annunziata, on conserve un tableau du Titien, représentant la fuite en Egypte.

Les églises de S. Augustin & del Giesù sont de Vanvitelli; la dernière a surtout une façade élégante. L'église du Sacramento est de Garaffoni.

Enfin, il y a dans cette ville beaucoup d'autres choses dignes de l'attention des voyageurs, comme le *Palazzo della communità*, édifice public, où il y a une salle immense.

Ancône eſt bâtie de briques, & d'une pierre blanche, tirée de monte Conero, qu'on appelle auſſi monte d'Ancôna, à trois lieues de la ville du côté de Lorette; mais comme cette pierre eſt tendre & s'éclate à l'air, on fait venir auſſi une pierre de Dalmatie plus dure, qui reſſemble beaucoup au marbre, ſi ce n'eſt qu'elle n'en a pas le brillant. (Mémoires de M. Guétard, pag. 396.)

L'arc de triomphe qui ſe voit ſur la jetée du port ou à l'entrée du môle eſt un des mieux conſervés qu'il y ait en Italie: il eſt d'un beau marbre blanc; le ſénat le fit ériger l'an 115 à l'honneur de Trajan, de Plotine ſa femme & de Martiana ſa ſœur, en reconnoiſſance des améliorations que l'empereur avoit faites dans le port d'Ancône à ſes propres dépens; cet arc de triomphe eſt d'un ordre corinthien, de même que l'arc de Trajan à Bénévent, mais il eſt plus élégant & plus ſimple; il étoit orné de ſtatues de bronze, de trophées, de bas-reliefs & d'inſcriptions, en ſorte qu'il étoit d'une bien plus grande magnificence qu'il n'eſt actuellement. Il paroît que ce monument étoit fait avec plus de ſolidité que la plupart des autres monumens de cette eſpèce: le marbre dont il eſt bâti eſt de l'isle de Paros, & il eſt joint ſi exactement, qu'il ſemble ne faire qu'une ſeule pièce: il n'y a que les profils qui ont ſouffert. Cet arc eſt décoré de quatre colonnes corinthiennes, poſées ſur des piédeſtaux; il y a un attique au-deſſus, avec une inſcription très-bien conſervée, & deux têtes ſur les clefs de la porte. Il y a beaucoup de ſimplicité dans cette architecture, dont aucun des marbres n'eſt ſculpté; les profils n'en ſont pas excellens, ſuivant M. Gougenot; la proportion générale en eſt élancée, ainſi que celle de tous les membres; ce que l'architecte a fait pour que cet arc de triomphe ne parût pas écraſé, lorſqu'on le verroit de loin du côté de la mer, où eſt ſon

Digitized by Google

vrai point de vue. Il y en a de belles gravures en huit feuilles, par Nolli, graveur de Naples.

A quelque diſtance de-là, on voit un autre arc de triomphe moderne, *Arco Clémentino*, fait par Vanvitelli, ſous le règne de Clément XII, qui avoit commencé le môle & le lazaret. Cet arc eſt décoré d'un ordre dorique, M. Cochin en fait l'éloge.

On peut prendre à la deſcente de la jetée une barque, & ſe faire mener au lazaret, où tous les vaiſſeaux qui viennent du Levant font quarantaine. Ce lazaret eſt auſſi de l'architecture de Vanvitelli; il eſt impoſant & bien ordonné, d'un goût mâle, mais ſingulier; ſon plan eſt un pentagone. Au milieu de la cour, il y a une chapelle en pierre d'Iſtrie, qui eſt très-bien bâtie. Il y a ordinairement beaucoup de Grecs qui font quarantaine; leurs chambres & les magaſins, où l'on met les marchandiſes, ſont bien bâtis & très-commodes.

La citadelle fut bâtie ſous Clément VII, par San Gallo de Florence, après que la ville d'Ancône eût été ſoumiſe entièrement au S. Siége; elle fut terminée ſous Paul III, vers 1540; elle commande la ville & le port, ce qui eſt néceſſaire pour la ſureté d'une place auſſi importante dans l'Etat du pape. La ville eſt gardée par trois compagnies de cent hommes, chacune commandée par un officier qui a le titre de *Governatore dell' Armi*.

Il y a un prélat avec le titre de gouverneur; le corps municipal eſt formé par trois *Regolatori*, & ſix autres magiſtrats, que l'on tire au ſort.

On tolère à Ancône toutes les religions en faveur du commerce; mais ſans exercice public: il y a beaucoup de proteſtans, ils n'y ſont point inquiétés; les Juifs mêmes y ont un quartier qui leur eſt affecté, (*il Ghetto*) & pluſieurs ſynagogues, ſeulement ils ſont obligés de porter à leur chapeau un morceau de drap rouge, appelé *Sciamanno*, aſſerviſſement déſagréable pour eux, & qu'on n'exige point à Livourne.

Digitized by Google

Le commerce d'Ancône consiste surtout en bled & en chanvre, qu'on exporte au loin pour cordages & voiles de navires; en soufre des environs de Césène; en poissons & en faïence; *fictilibus famosa faventia vasi*; telles sont les productions surabondantes de la Romagne. (M. Rolland, Tom. V, page 491.)

On en tire encore de la cire, du coton, des bois de teinture, des bois de construction. L'on y construit des petites barques, l'on y fait du sucre, du savon, des bas de soie, de la cire.

Le commerce y attire quelques vaisseaux de Hollande, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Russie, d'Espagne, de Dalmatie & du Levant, & depuis quelques années la Marche d'Ancône a fourni beaucoup de bled à l'étranger.

Le commerce d'entrepôt est foible & plus encore celui de consommation, le pays se suffisant presqu'à lui-même; l'on y pêche d'excellens poissons, tels que le Rombo, le Sanpietro, le Calamaro; on estime beaucoup le *Ballero*, espèce de dail ou pholade, qui s'établit dans les pierres du rivage, on lui trouve un goût excellent; ce coquillage a une propriété phosphorique.

La livre d'Ancône est à celle de Paris comme mille sept cent vingt-huit est à deux mille cinq cent soixante-cinq, ou comme un est à un & quarante centièmes; car ma livre de Paris s'est trouvée en équilibre avec une livre cinq onces & six & demi huitièmes. La livre se divise en douze onces, l'once en huitièmes, le huitième en dix-huit carats, le carat en quatre grains. La même livre sert à peser toutes sortes de marchandises.

Les principales maisons de commerce en 1783 étoient celles de Tomaso Ricotti, Paolo della Casa, Andrea Candelari, Giuseppe Padronis; & parmi les Juifs, Coen, les deux Constantini, Morpurgo, Consolo, &c.

Digitized by Google

Les habitans d'Ancône, & ſurtout les femmes, paſſent pour être d'une plus jolie figure que dans le reſte de l'Italie; on diroit que c'eſt une race différente, & cela continue aux environs, ſur la côte, comme vers Sinigalia, Fano, Peſaro & Rimini: on fait en Allemagne la même diſtinction par rapport aux femmes de Leipſic, de Halle, de Dreſde, & on l'attribue au grand nombre de jeunes gens qui fréquentent les univerſités, & au cortége qui environne la cour de Saxe; il pourroit arriver auſſi que l'abondance des pélerins & des étrangers qui fréquentent Lorette, Ancône & les environs, contribuât par le croiſement des races à entretenir la force & la perfection de l'eſpèce, & par conſéquent la beauté des enfans qui y naiſſent; mais j'ai ouï dire au contraire qu'il y a beaucoup de mœurs & de retenue dans les femmes, & que dans les villes de la province, éloignées de la grande route, on remarque également un beau ſang; au reſte, ce ſeroit un foible dédommagement de la perte des mœurs, qui ſont le bien le plus précieux d'une nation, & le gage le plus sûr de ſa proſpérité.

Saſſo Ferrato eſt un petit bourg de la Marche, à quatorze lieues à l'occident d'Ancône: c'eſt l'endroit où naquirent *Bartole* en 1310, & *Perroti*, archevêque de Siponte, un des habiles grammairiens d'Italie.

CHAPITRE XXIII.

Route de Sinigaglia, Fano, Peſaro & Rimini.

A DEUX lieues & demie d'Ancône, on paſſe l'Eſino près de ſon embouchure, & l'on arrive au village de Caſe Brugiate, qui eſt à une demi-lieue

au-delà. Trois lieues plus loin on trouve la ville de Sinigaglia : toute cette route ſe fait ſur le bord de la mer.

SINIGAGLIA eſt une ville épiſcopale ancienne, mais petite ; ſon nom vient de Seno-Gallia, parce que, dit-on, elle fut bâtie par les Gaulois Senonnois. Elle eſt bien fortifiée, & il y a un petit port autour duquel on a conſtruit d'aſſez beaux édifices pour la commodité de la marine. Cette ville eſt renommée dans toute l'Italie par la grande foire qui s'y tient en été ; en 1765, un débordement de la rivière arrivé le 23 Juillet fit un grand ravage dans cette foire ; il y eut beaucoup de marchandiſes perdues, & de vaiſſeaux endommagés ; on ne ſe rappeloit pas d'avoir jamais éprouvé une ſemblable inondation.

M. Fagnani, qui eſt à Sinigaglia, paſſe pour un des meilleurs géomètres qu'il y ait en Italie.

De Sinigaglia juſqu'au paſſage de Ceſano, il y a une lieue & demie ; juſqu'à Marotta une lieue ; juſqu'au paſſage du Metro deux lieues, & de-là juſqu'à Fano une demi-lieue.

LE METRO, ou *Metaurum*, que l'on paſſe près de Fano, à cinq lieues de Sinigaglia, eſt célèbre par la victoire la plus importante, la plus complette & la plus ſingulière que les Romains aient jamais remportée ; ce fut deux cent huit ans avant Jéſus-Chriſt, dans la ſeconde guerre punique. Aſdrubal venoit de deſcendre des Alpes, & l'Italie étoit perdue s'il parvenoit à ſe joindre à ſon frère Annibal, qui étoit encore en quartier d'hiver dans le Brutium, à l'extrémité méridionale de l'Italie. Le conſul Claudius Nero, après avoir remporté une victoire ſur Annibal, laiſſe une petite partie de ſes troupes dans ſon camp, leur ordonne d'allumer ſouvent des feux, & de faire tout ce qui étoit néceſſaire pour perſuader à Annibal que le conſul, avec toute ſon armée, étoit encore dans

le camp ; cependant il part ſecrétement, il traverſe toute l'Italie en ſix jours, & va ſe mettre volontairement ſous les ordres du conſul Livius ſon collégue, qui étoit trop foible pour vaincre ſeul Aſdrubal ; celui-ci ſachant l'arrivée de Claudius Nero, ne douta pas qu'Annibal n'eut été vaincu ; le découragement, la fatigue, la mauvaiſe ſituation des lieux étoient contre Aſdrubal : il fut encore trompé par ſes guides : les deux conſuls le ſurprirent, & il fut forcé d'accepter la bataille ; il fut tué avec cinquante mille hommes de ſon armée. Claudius Nero repartit ſans perdre un inſtant pour retourner contre Annibal, & ayant fait jeter dans le camp ennemi la tête d'Aſdrubal, il donna aux Carthaginois la première nouvelle du malheur qui venoit de leur arriver. Ce fut alors qu'Annibal prévit le ſort inévitable de ſa patrie, & s'écria : Malheureuſe Carthage, qui pourroit réſiſter à la rigueur de tes deſtins ? C'eſt cette belle expédition de Claudius Nero qu'Horace célèbroit dans ſon ode à Druſus.

Quid debeas, ô Roma, Neronibus,
Teſtis Metaurum flumen, & Aſdrubal
Devictus, & pulcher fugatis
Ille dies latio tenebris,
Qui primus almâ riſit adoreâ.

L. IV. Od. 4.

En remontant le Metro de dix lieues, on trouve Cagli, qui a été preſque ruinée en 1781, par un tremblement de terre.

FANO, *Fanum Fortunæ*, eſt une ville d'environ quatre mille ames, fortifiée, mais d'ailleurs peu conſidérable ; elle eſt occupée principalement par la nobleſſe & les prêtres.

L'égliſe de *San Pietro de' Padri Filippini* eſt richement décorée : ſon architecture eſt en pilaſtres ioniques cannelés, mais un peu lourde. Les trois tableaux de la voûte de la nef, & les trois de

de la voûte du ſanctuaire, ſont de Viviani ; il y a un peu de couleur, mais ils ſont en général très-maniérés & incorrects.

Au maître-autel eſt un tableau du Guide, repréſentant Jéſus-Chriſt qui remet les clefs à St. Pierre ; il eſt très-froid & gris de couleur. Les deux tableaux des côtés du ſanctuaire ne ſont pas mauvais, ils ſont de Cantarini, Vénitien : celui de la droite paroît le meilleur.

Au ſecond autel de la nef à gauche, un S. Jean du Guerchin, figure roide, dure de deſſin & de couleur.

La bibliothéque eſt compoſée de deux chambres, où il y a treize mille volumes : on y montre un tableau repréſentant Jéſus-Chriſt, la Vierge & S. Jean, mal peint, en miniature, mais dont les draperies, les contours des figures, & des lacs d'amour en forme de cadre, ſont formés par les paſſions des quatre évangéliſtes, écrites en petits caractères, par Johan Micaël Schwerckardt, en 1676.

Le théâtre de Fano eſt remarquable par ſon architecture & par ſon étendue ; il a quatorze toiſes de profondeur. Les décorations ſont belles & en grand nombre, la perſpective en eſt ſingulière ; il y a ſeize couliſſes de chaque côté, ſans compter les petites, qui forment le fond & la perſpective ; il y a cinq rangs de vingt-une loges chacun, & un vaſte parterre ſans amphithéâtre. Dans les fêtes triomphales, ou les combats qu'on repréſentoit ſur ce théâtre, on y faiſoit monter des chevaux par un eſcalier fort commode, pratiqué pour cet effet. Ce théâtre, depuis plus de quarante ans, ne ſert à rien.

IL DUOMO, ou égliſe cathédrale ; il y a dans la quatrième chapelle à droite quatre tableaux à freſque du Dominiquin, repréſentant l'annonciation, la naiſſance de Jéſus-Chriſt & la circonciſion : ils ont tant ſouffert, qu'à peine les peut-on voir ;

celui de la viſitation paroît le meilleur : les caractères de têtes de la Vierge & de deux petites femmes qui ſont derrière, ſont très-jolis & extrêmement gracieux.

A la chapelle du fond des bas-côtés à gauche, un tableau du Dominiquin, repréſentant la manne donnée aux Iſraëlites ; il eſt d'une compoſition confuſe : la couleur eſt un peu jaune, mais il y a de grandes beautés de détail.

Fano fut la patrie de Gualteruzzi, dont les cent nouvelles ſervirent de modèle au Décameron de Boccace.

On voit en ſortant de cette ville la caſcade du port, formée par la chûte de plus de vingt pieds de haut, d'un bras du Métro, qui eſt reſſerré dans un canal étroit pour nettoyer le port : il coule avec tant de rapidité, quoique ſur un plan incliné, qu'il fait écumer les eaux d'un moulin à tabac, qui viennent s'y décharger. Le moulin à tabac eſt placé ſur une petite branche du Métro, qui fait mouvoir vingt foulons pour pulvériſer les feuilles, de même que les trémies où l'on paſſe le tabac.

On voit à Fano les reſtes de l'arc de triomphe de Conſtantin, qui ſe réduiſent à une porte de marbre blanc, à côté de laquelle il y en avoit deux petites, & une corniche au-deſſus. Il y avoit auſſi un édifice dont on voit encore des parties de colonnes, de chambranles & d'arcades qui reſtent au-deſſus de l'arc : le bas de cette porte eſt du temps d'Auguſte, & il eſt d'un très-bon ſtyle ; la corniche eſt belle & bien profilée, les membres de l'architrave ſont à rebours, c'eſt-à-dire, que les grandes faces ſont en bas. Le haut du monument fut bâti dans un ſiècle de mauvais goût. On fait voir contre le mur d'une petite égliſe, qui eſt à côté, le deſſin de cet arc, tel qu'il étoit autrefois, avec les cinq arcades du ſecond étage qui ſurmontoient la grande arcade, les deux petites portes

qui étoient à côté du premier & ſon inſcription.

En ſortant de Fano on paſſe la rivière appelée *Arzilla*, & à deux lieues & demie plus loin on arrive à Peſaro.

PESARO eſt une ville de douze mille ames, ſituée dans l'Etat eccléſiaſtique à quinze lieues d'Ancône, avec un port de mer; elle eſt entourée de murs, & flanquée de baſtions. Ces fortifications furent commencées par le duc François Marie I de la Rovère. La citadelle fut bâtie par Coſtance I Sforza; on y trouve de l'artillerie & un arſenal; mais la garniſon n'eſt compoſée que d'une douzaine de ſoldats.

La grande place eſt une des plus belles de l'Italie. On y voit une grande figure de marbre, repréſentant le pape Urbain VIII; elle eſt très-médiocre.

Il y a dans les égliſes de Peſaro beaucoup de tableaux précieux, & M. Lazzerini en a publié le catalogue en 1783.

A l'égliſe de S. Antoine abbé on voit un tableau de Paul Véronèſe, qui eſt au maître-autel: il repréſente la Vierge & l'enfant Jéſus dans la gloire au milieu d'un concert d'anges; en bas S. Pierre & S. Paul, apôtres; S. Antoine & S. Paul, premier hermite: la tête de la Vierge eſt belle, & paroît être un portrait; la compoſition de ce tableau, & particulièrement celle de la gloire, eſt confuſe & ſans repos; il eſt en général foible de couleur, & péche par l'effet: le S. Paul & le S. Antoine ſont cependant bien traités.

A l'égliſe du Nom de Jéſus il y a ſur le maître-autel un tableau du Baroche, repréſentant la circonciſion, bien compoſé; le champ du tableau eſt fort étendu, il a aſſez d'effet quoique les couleurs en ſoient tranchantes, & qu'on y voie ces draperies jaunes & bleues que le Baroche employoit partout: la Vierge eſt très-gracieuſe, ainſi que l'acolyte qui tient le cierge: les deux anges de la gloire ſont

compoſés & drapés d'une manière ridicule, les mains de la Vierge ſont trop fortes.

Dans l'égliſe de S. André on voit au maître-autel un autre tableau du Baroche, repréſentant la vocation de S. Pierre & de S. André : S. Pierre deſcend de la barque, & S. André vêtu de jaune eſt à genoux, le bonnet à la main devant Jéſus-Chriſt qui paroît lui dire : Je vous fait pêcheur d'hommes. La figure du Chriſt eſt courte & la tête ſans caractère ; le S. André eſt bien penſé, & il a aſſez d'expreſſion. La tête de S. André eſt une belle tête de vieillard, le S. Pierre paroît ſauter aſſez lourdement de la barque, le racourci n'en eſt pas beau.

Dans la cathédrale on voit à la cinquième chapelle à droite une Annonciation du Baroche, c'eſt une répétition de celui de Lorette, qui eſt préférable à celui-ci ; les têtes de la Vierge & de l'ange étant plus belles.

A la ſeconde chapelle à gauche, un tableau du Guide : S. Thomas & S. Jérôme méditent ſur leurs écrits : Jéſus-Chriſt & la Vierge paroiſſent dans la gloire ; ce tableau eſt d'une couleur un peu griſe : les deux ſaints ſont beaux & drapés d'une manière large, la tête de la Vierge eſt d'un aſſez beau caractère ; le bras & la main en ſont trop maigres, & l'enfant Jéſus eſt très-médiocre ; ce tableau a beaucoup noirci. Au haut de ce grand tableau il y en a un petit, repréſentant un buſte du Père Eternel, mieux conſervé, & dont la tête eſt fort belle.

Dans l'égliſe de *San Franceſco*, à la chapelle du fond des bas-côtés à droite, un tableau du Baroche repréſentant *Sta. Michellina* de Peſaro, religieuſe Franciſcaine ; elle eſt repréſentée à genoux dans un moment de raviſſement, où Dieu lui parle au travers d'une nuée : la tête de cette ſainte réunit les grâces & la beauté ; elle eſt peinte avec des tons fins & très-vrais, mais les plis de ſon habillement ſont trop tourmentés, & s'accordent mal avec le nud ; ils ont des tons qui ſe confondent auſſi trop.

Digitized by

On peut remarquer pour l'architecture l'égliſe de S. Jean *del Genga*, celles des Capucins, de S. Charles, de la Miſéricorde, de la Madelaine, de l'Hôpital.

Parmi les édifices profanes on remarque le palais Aptico, où habitoient les ducs de Peſaro; & pluſieurs autres palais de la nobleſſe, où il y a de la grandeur & du goût.

Le pavé eſt tout en briques, & donne un air agréable aux rues de Peſaro; auſſi l'a-t-on appelé le jardin de l'Italie.

Un ancien aqueduc des Romains, dont il eſt parlé même dans Tite-Live, conduit ſur la place & en pluſieurs autres endroits de la ville une grande abondance d'eau. Il y a encore un aqueduc qui conduit des eaux de la montagne de Saint-Bartolo au jardin de Miralfiore, & dans une partie de la ville.

Il n'y a pas de monumens antiques à Peſaro, parce que cette ville fut ruinée par les Goths; mais on trouve beaucoup d'inſcriptions & de moſaïques dans les fouilles qui parviennent juſqu'aux anciens édifices.

Le pont de Peſaro eſt bâti de la pierre blanche qu'on fait venir de l'Iſtrie par la mer Adriatique; elle ſe polit comme le marbre, & elle en a l'éclat. On en fait des colonnes dont le fût eſt d'une ſeule pièce.

On a beaucoup cultivé les lettres à Peſaro. On voit dans le palais public un cabinet d'hiſtoire naturelle, donné par le célèbre auditeur Paſſeri, & il y a un ouvrage important, intitulé : *Lucernæ fictiles Muſæi Paſſerii* 1739 *Piſauri*, 2 vol. in-folio, publié par l'académie de Peſaro. Il y a auſſi un ouvrage de Paſſeri, imprimé à Bologne, ſur les foſſiles des environs de Peſaro. Les perſonnes les plus connues qui y ſoient actuellement ſont M. le chevalier Olivieri, qui a écrit ſur l'antiquité, & qui a un cabinet précieux dont il ſe propoſe de faire préſent à la ville.

Il y a des tableaux à voir dans les deux maiſons Olivieri. On cite un architecte célèbre, nommé *Lazarini*, connu par des ouvrages de ſon art, & M. le marquis Moſca qui a fait un livre ſur le flux & le reflux de la mer; mais cet ouvrage n'eſt point bon. On publie à Peſaro une gazette qui eſt fort répandue.

M. Olivieri travaille à un ouvrage intitulé : *Biblioteca Peſareſe*, où l'on trouvera des détails ſur les hommes diſtingués que cette ville a produits.

Les officiers municipaux ſont le gonfalonier & les trois Priori, qui habitent dans le palais public.

On fabrique dans cette ville beaucoup de toiles; mais le principal commerce eſt celui de la ſoie, dont la filature y eſt conſidérable.

Autrefois les vaiſſeaux de Peſaro alloient dans toute la Méditerranée; actuellement ils ne vont que dans la mer Adriatique. On continue cependant les travaux du port, mais comme c'eſt aux dépens de la ville, on ne peut pas aller bien vîte.

Au ſortir de Peſaro on commence à s'éloigner de la mer, & l'on ſuit juſqu'à Rimini une belle route, garnie des mûriers blancs.

De Peſaro à Catolica il y a trois lieues & demie. Ce village a été appelé *Catolica* à cauſe de la retraite qu'y firent les évêques orthodoxes du temps du concile de Rimini, ſous l'empereur Conſtantin. On laiſſe à droite ſur le bord de la mer Fiorenzuola, Capo di Mezzo, le Gabicce, Torre della Catolica. Une lieue au-delà de la Catolica on paſſe la Conca.

Arcione eſt une lieue au-deià de la Conca. D'Arcione à S. Lorenzino il y a auſſi une lieue, & on paſſe l'Amarano en ſortant de S. Lorenzino. De-là à Rimini il y a une lieue & demie.

De Peſaro juſqu'à Rimini on ne trouve plus de veſtiges de la voie Flaminia, ſi ce n'eſt quelques pierres qui ſont d'un bleu tirant ſur le noir, parſemées de points blancs, & qu'on regarde comme

une ſorte de lave. Mémoires de M. Guétard, p. 397.

RIMINI ou *Rimino* eſt une ville de quatorze mille ames, ancienne & célèbre, où ſe terminoient les deux voies *Emilia* & *Flaminia*, elle eſt encore remarquable par un arc de triomphe & un pont des Romains. Cette ville eſt éloignée de la mer d'une demi lieue, & y communique par un canal qui eſt ſouvent à ſec. Rimini étoit déjà colonie romaine deux cent ſoixante-huit ans avant Jéſus-Chriſt. Elle forma dans la ſuite une république; les Malateſti, ſi célèbres en Italie dans le treizième & le quatorzième ſiècles, s'en rendirent maîtres en 1295.

Le palais des Malateſti étoit à l'endroit où l'on a bâti le collegio delle Celibate. Ils habitèrent auſſi au palais Zangari.

Cette ville eſt ſituée dans une plaine agréable, terminée au N. E. par la mer, & au midi par des collines qui vont, en s'élevant peu-à-peu, ſe réunir à quatre à cinq lieues de-là avec la grande chaîne de l'Apennin. Celle-ci côtoie la vaſte plaine de l'Italie depuis la Catolica, où elle tient à la mer cinq lieues au S. E. de Rimini juſques dans l'Etat de Veniſe.

En entrant à Rimini par le chemin de Peſaro on paſſe ſous l'arc de triomphe d'Auguſte, le plus ancien qui exiſte, le mieux conſervé, & le plus grand pour l'ouverture. Il fut élevé à l'honneur de ce prince dans le temps où l'on rétabliſſoit par ſes ordres les deux grandes routes; il a ſoixante pieds de haut, l'ouverture a trente-un pieds ſur vingt-ſept & demi de largeur; (celui de la porte S. Denys n'en a que vingt-quatre) il eſt en marbre, décoré de deux colonnes corinthiennes de trente-deux pieds. Sur l'ouverture il y a un fronton, ce qui ne ſe voit point ailleurs; on apperçoit un reſte d'inſcription du côté de la campagne. On peut voir la deſcription de ce monument, donnée par Temanza à Veniſe en 1740. Cet arc de triomphe, de même que le pont qu'Au-

guſte y fit faire, & dont nous parlerons ci-après, ſont de la pierre blanche des Apennins, qui eſt ſemblable à celle d'Iſtrie, & à laquelle on donne le nom de marbre dans le pays. Le ſtyle de ce monument n'eſt pas le même partout : il y a du bon & du ſingulier. La maſſe générale, à en juger par l'étendue de l'inſcription, devoit être grande & majeſtueuſe ; la porte eſt extrêmement large ; il n'y a point de larmier à la corniche ; un ſoubaſſement règne ſous la porte & les colonnes ; elles n'ont point de plinthe à leurs baſes, ainſi que les anciens édifices grecs. Il y a aux encoignures de l'arc, contre les chapitaux des colonnes au-deſſus de l'archivolte, des médaillons qui renferment des têtes de Jupiter, Mars, Neptune. C'étoit apparemment les divinités tutélaires de cette colonie, déſignées par des têtes de taureaux qui formoient un emblême conſacré à Auguſte.

La partie de ce monument, qui eſt du côté du levant, eſt la mieux conſervée ; c'eſt celle où eſt l'inſcription. Du côté de la ville on voit les répétitions des médaillons & de la tête de taureau, mais ſans inſcription. La grande rue qui conduit de cette porte au pont traverſe deux places, l'une eſt de forme ovale, & porte le nom de S. Antoine, à l'occaſion d'un miracle dont on conſerve la mémoire dans une chapelle voiſine. Sur cette place eſt le palais Garampi, où M. Boſcovich a fait les obſervations pour la meſure du degré de la terre en Italie. Sa latitude eſt de 44°. 3′. 43″, & ſa longitude 5′. 6″. à l'orient de Rome. L'horloge de la place montre les ſignes du zodiaque & les phaſes de la lune.

L'autre place appelée *de' Signori Conſoli* eſt rectangle ; on y voit une fontaine où il y a pluſieurs jets d'eau, une ſtatue de Paul V, bienfaiteur de Rimini ; le palais de la ville, celui du gouverneur, le théâtre, les magaſins, & une grande poiſſonnerie, la plus belle de l'Italie.

Digitized by Google

Cette ville eſt bien bâtie ; les rues ſont alignées ; il y a beaucoup d'égliſes & de palais en marbre d'Iſtrie ; on remarque celui de Gambalunga, où il y a une bibliothéque publique déjà nombreuſe, & que l'on augmente tous les jours.

S. FRANCESCO, égliſe des Cordeliers conventuels, que Sigiſmond Malateſta fit bâtir en 1450. Ce fut un des premiers édifices d'Italie, où l'on vit l'architecture gothique commencer à faire place à celle des Romains ; l'architecte fut J. B. Alberti. Le portail eſt décoré de trois arcades & de colonnes d'ordre ionique engagées ; elles ſont très-ornées, mais lourdes & de mauvais goût. Six tombeaux ſont placés dans ſix arcs, trois de chaque côté, ſur le ſoubaſſement général de l'égliſe ; ils ſont ornés de ſculpture & de colonnes corinthiennes ; cette diſpoſition eſt ſingulière, mais très-ſépulcrale, & fait fort bien ; tout cet édifice eſt de marbre. On trouve au-dedans de l'égliſe des bas-reliefs de Lucca della Robbia, & de Lorenzo Giberti, & le mauſolée de la famille des Malateſti.

L'oratoire de S. Jérôme a été peint par Motelli & Colonna ; on voit au maître-autel un S. Jérôme du Guerchin, repréſenté à l'inſtant où étant occupé à écrire il entend un ange qui ſonne de la trompette. Il y a de l'enthouſiaſme dans la compoſition, mais la figure du ſaint eſt roide & ſans nobleſſe ; il a l'air d'un forgeron ; l'ange eſt mieux ; le tout eſt un peu rouge de couleur. Cependant il y a des artiſtes qui regardent ce tableau comme un des meilleurs de ce maître.

Dans le petit oratoire de S. Jaques on remarque un tableau de Simon Cantarini de Peſaro.

On doit voir auſſi les égliſes des Servites, des Auguſtins, du Séminaire, qui étoit ci-devant l'égliſe des Jéſuites.

Il y a beaucoup de peintures eſtimées dont le catalogue a été donné par Coſta, habile peintre de Rimini.

Digitized by Google

Neuf arcades de briques ſervant à ſoutenir une partie des dépendances du couvent des Capucins ſont les reſtes d'un amphithéâtre fait par *Publius Sempronius* conſul. Ce couvent fut bâti en 1607 dans l'endroit où étoit l'ancien lazaret du port de l'Auſa, comme on le voit dans les regiſtres de la ville.

Sur la place des conſuls en face du palais il y a une ſtatue de bronze aſſiſe ſur un piédeſtal, repréſentant le pape Paul V, Borghèſe; il tient les clefs de l'égliſe d'une main, & l'autre eſt dans une attitude de déclamation. Cette figure eſt d'un travail ſec & meſquin.

La cathédrale eſt une grande égliſe à trois nefs, bâtie dans le dernier ſiècle.

Auprès de la cathédrale eſt la vieille citadelle, bâtie en 1446 ſous Sigiſmond Malateſta par Robert Vallurio, connu par ſon ouvrage *de Re Militari*, dans lequel il attribue à Malateſta l'invention des bombes & des canons. On a regardé Vallurio de Rimini comme un des reſtaurateurs de l'architecture militaire.

Le fameux pont S. Julien traverſe le torrent de la *Marecchia*, (*Ariminus*) qui forme le port, & il tient au mur de la ville du côté de Bologne. Il fut commencé par Auguſte, & fini par Tibère, comme on le voit par les deux inſcriptions antiques placées ſur les côtés du pont. Ce pont a deux cent vingt pieds de long. Il eſt d'une eſpèce de marbre, & compoſé de cinq arches, preſque d'égale grandeur, qui ont dix-ſept pieds de rayon, & à-peu-près autant de hauteur; celle du milieu eſt un peu plus grande. L'arche qui eſt du côté du fauxbourg paroît moderne, parce qu'elle a été réparée dans le dernier ſiècle. On travailla auſſi en 1739 à celle qui eſt du côté de la ville, ſous la direction de Temanza. Ce pont eſt gravé dans Palladio, & c'eſt un des plus beaux & des mieux conſervés de tous ceux qui reſtent des anciens. Le ſtyle

Digitized by Google

en eſt grand ; les bandeaux des arcs ſont fiers : il y a ſur les clefs des couronnes & des vaſes ſculptés : la corniche eſt belle & bien mâle ; il y a des niches dont les détails ſont grands & très-remarquables ; leur architrave eſt à rebours. Les deux grandes inſcriptions ſont bien placées & d'une bonne manière.

En comparant ce bel ouvrage avec les préceptes de Vitruve, auteur & architecte de ce temps-là, & qu'Auguſte employoit à de ſemblables ouvrages, on eſt tenté de croire qu'il donna lui-même les deſſins du pont de Rimini. On en peut voir la deſcription dans l'ouvrage de Temanza, publié à Veniſe en 1740.

Les atterriſſemens de la Marecchia, les cailloux & le ſable qu'elle porte ſans ceſſe à la mer, ont couvert une partie des piles ; il y a pluſieurs pieds en hauteur de moins qu'en 1570, temps où Palladio en faiſoit la deſcription.

Après avoir paſſé ce pont, l'on va au fauxbourg de S. Julien, & l'on voit dans l'égliſe du même nom, occupée par les Bénédictins, au maître-autel, un tableau de Paul Véronèſe, repréſentant le martyre de ce ſaint : la compoſition en eſt un peu confuſe, & il péche en général par l'effet, la lumière y étant trop interceptée ; la gloire n'eſt pas aſſez aërienne, & les draperies des figures y font des courbures trop tranchantes ; mais il contient des beautés de détail.

Depuis le pont juſqu'à la mer, il y a environ un mille : cette partie de la Marecchia forme le port de Rimini. La marée y eſt ſenſible juſqu'au pont, & M. Serafino Calindri, habile ingénieur, phyſicien de Rimini, m'a dit avoir obſervé des différences de trente-deux pouces dans la hauteur de l'eau. Ce port a toujours été fréquenté, ſurtout à cauſe de la pêche qui eſt très-abondante, car cette ville fournit du poiſſon à Bologne, à la Romagne,

& même à une partie de la Toſcane. Le fauxbourg de la Marina, & les magaſins qui bordent le canal, annoncent de l'activité dans le commerce. Il ne ſe fait néanmoins qu'avec des barques peu conſidérables, parce que les atterriſſemens du canal ont rendu le port impraticable, ſurtout depuis une trentaine d'années. Le canal étoit bordé par un beau parapet de marbre d'Iſtrie, qui alloit preſque juſqu'à la mer ; les crues extraordinaires, arrivées depuis 1760, en ont renverſé une grande partie, & l'embouchure du port eſt reſtée obſtruée par des bancs de galets, ou *ghiaia*. M. Boſcovich a donné un ouvrage à ce ſujet en 1765 ; on a conſulté auſſi le père Jacquier, le père le Seur, le père Lecchi, le chanoine Fantoni, le père Gaudio des Ecoles-Pies, qui après avoir examiné l'état des lieux, ont indiqué les moyens de ſe garantir pour l'avenir de ces atterriſſemens. Le recueil de ces mémoires a été imprimé à Rome en 1769 ; les obſervations exactes & ſuivies, faites pendant trois ans, par M. Calindri, ont ſervi de baſe à ce travail : il n'y a peut-être aucun port qui ait été examiné par tant de perſonnes habiles. La ville de Rimini n'a rien négligé à cet égard ; mais l'eſprit de parti & l'ignorance de la multitude ont empêché qu'on ne profitât de ce travail ; c'eſt ce que n'a pas ſu le célèbre géographe Buſching, dont les réflexions à ce ſujet ſont injuſtes, & prouvent qu'il a été mal inſtruit pour ſon article *Rimini*.

Cette ville compte pluſieurs citoyens connus dans les lettres : le plus diſtingué aujourd'hui eſt M. le cardinal Garampi, qui étoit nonce à Vienne en 1783, & qui s'eſt rendu recommandable par ſon ſavoir.

M. le comte François Garampi, frère du cardinal, eſt un mathématicien habile : il contribua beaucoup aux opérations de la meſure de la terre en 1752 ; comme on le voit dans le grand ouvrage de M. Boſcovich ſur cette matière ; ils obſervè-

Digitized by Google

rent enſemble le paſſage de mercure ſur le ſoleil en 1753. M. Boſcovich le cite encore avec éloge dans ſon beau poëme ſur les éclipſes.

M. Giovanni Bianchi, médecin célèbre, a écrit ſur l'hiſtoire naturelle & ſur divers ſujets d'antiquités & de littérature : il avoit un cabinet qui contenoit beaucoup d'antiquités ; & ſurtout d'inſcriptions dignes de curioſité, & même des pièces remarquables en hiſtoire naturelle, un beau gland de mer, qu'on a cru être un lepas ; une étoile de mer nommée la feuille, &c. C'eſt lui qui eſt l'auteur du livre intitulé : *Jani Planci Ariminenſis de Conchis minùs notis*, dans lequel il examine auſſi la cauſe du flux & du reflux, & celle de l'éloignement de la mer, qui ſemble s'être retirée des côtes depuis Veniſe juſqu'à Tarente ; mais il y fait différentes objections contre la théorie du flux & du reflux de la mer, auxquelles un mathématicien pourroit facilement répondre.

M. Serafino Calindri, que j'ai déjà cité, a fait beaucoup d'obſervations ſur le mouvement des eaux, principalement à l'embouchure des fleuves, & d'autres ouvrages dont il ſeroit à ſouhaiter qu'il fît part au public. Il a annoncé en 1784 une topographie du pays de Bologne, dans laquelle il fera connoître les antiquités & l'hiſtoire naturelle, même de la partie montagneuſe des environs.

M. l'abbé Jean Battarra eſt un naturaliſte diſtingué à Rimini.

M. le comte François Bonſi a donné des ouvrages ſur l'art vétérinaire, dont on fait beaucoup de cas.

Le père Giorgi, Auguſtin, autrefois profeſſeur de la ſapience à Rome, eſt célèbre par ſes connoiſſances dans la théologie & les langues étrangères.

M. l'abbé Chriſtophe Amaduzzi, profeſſeur de grec à la ſapience, eſt connu dans pluſieurs genres d'érudition.

M. Jérôme Ferri, profeſſeur de rhétorique à

Ferrare, eſt connu pour les belles-lettres latines. M. Paſſeri l'étoit comme antiquaire.

Le père Aurelio Bertolla, Olivetin, ci-devant profeſſeur de géographie à Naples, & pour qui l'empereur vient de créer une chaire d'hiſtoire à Pavie, eſt connu par des poëſies italiennes très-eſtimées.

M. le chevalier Nicolas Pacci eſt auſſi un poëte diſtingué à Rimini.

M. le chevalier Michel Roſa, ci-devant profeſſeur de médecine à Pavie, eſt actuellement directeur des études à Modène.

M. Borghèſi, un des plus habiles antiquaires d'Italie, demeure à Savignano près de Rimini, où il a une belle collection de médailles.

M. le docteur Paſquale Amati a donné divers ouvrages d'érudition; il eſt auteur de la bibliographie univerſelle d'Europe.

Le pied dont on ſe ſert à Rimini, contient deux cent quarante-trois lignes & un tiers du pied de Paris; ainſi il diffère peu du bras de Florence, qui eſt de deux cent quarante-quatre lignes.

Dix pieds font la canne qui ſert à la meſure des terres; la canne quarrée s'appelle tavola; il en faut cent pour faire la tornatura, qui eſt l'arpent de Rimini.

La livre de Rimini eſt plus peſante que celle de Rome d'un octave un denier & quinze grains, en ſuppoſant la livre de Rome diviſée en 12 onces, l'once en 8 octaves, l'octave en trois deniers, & le denier en vingt-quatre grains.

Le Sacco, meſure du blé, pèſe quatre cent livres de Rimini; il ſe diviſe en quatre caſelle, douze bernarde & trois cent quatre-vingt-quatre ſcodelle.

La Soma, meſure du vin, ſe diviſe en ſoixante-quatre bocali, & le bocale pèſe trois livres & demie, poids de Rimini.

Les filles de Rimini portent les cheveux treſſés,

Digitized by Google

avec des fleurs qu'elles mettent ſur l'oreille, ce qui fait une coëffure galante & pittoreſque. On y voit beaucoup de femmes qui portent l'écharpe dont nous avons parlé à l'occaſion de Bologne.

De Rimini on peut aller à Veniſe par Ravenne & Commacchio, on compte cent & vingt-deux milles, ou quinze poſtes; la diſtance en ligne droite eſt de trente-ſix lieues.

CHAPITRE XXIV.

De la république de S. Marin.

SAN MARINO eſt une ville ſituée dans la Romagne, quatre lieues au ſud-eſt de Rimini; c'eſt le ſiége d'une république d'environ cinq mille habitans, dont le territoire n'a que deux lieues de diamètre, & ſe réduit preſque à une montagne où la ville eſt bâtie: cette montagne a environ trois cent cinquante toiſes de haut; elle eſt d'un grès tendre ou pierre de ſable.

Le premier fondateur de cette ville fut S. Marin qui étoit un maçon de Dalmatie, mort en 257. Il travailla pendant trente ans aux réparations de Rimini, après quoi il ſe retira ſur le ſommet de cette montagne pour y vivre en hermite; les auſtérités qu'il y pratiquoit, la ſainteté de ſa vie, les miracles qu'on lui attribua, le rendirent ſi célèbre, qu'une princeſſe du pays lui donna la montagne en toute propriété, & qu'une foule de peuple vint y habiter ſous ſa conduite; on prétend que le ſaint y forma une eſpèce de république (1),

(1) Cependant il n'eſt point parlé de république dans la vie de S. Marin, écrite par Pierre de Natalibus, & rapportée dans les vies des Saints, du P. Giry, Paris 1703. Sa tête eſt le 4 Septembre, c'eſt-à-dire, le même jour que Ste. Roſalie, qui eſt célèbre à Palerme.

qui conſerva le nom de *S. Marino* : ſi cela eſt il n'y en a jamais eu dont l'origine ait été auſſi reſpectable. Celle de Rome avoit commencé par un aſile de brigands ; celle-ci fut formée par la piété & la religion. Il n'y en a pas non plus qui ait duré plus long-temps ; car elle compte déjà plus de quinze cent ans, tandis que tous les Etats de l'Europe ont éprouvé dans cet intervalle une multitude de révolutions. On trouve S. Marin compriſe, avec les autres villes de la Romagne, dans la donation que Pepin le Bref fit au pape Etienne III, l'an 755 ; mais il paroît que cela ne changea rien à l'état de cette république. On ne voit rien de remarquable dans l'hiſtoire de S. Marin, ſi ce n'eſt une guerre dans laquelle cette république ſecourut le pape Pie II contre Malateſta de Rimini, & deux acquiſitions qu'elle fit l'an 1100 & l'an 1170 de deux châteaux voiſins. Voltaire, en parlant de l'eſprit de conquête, dit qu'il gagna juſqu'à la petite république de S. Marin, qui attaqua & conquit un moulin, qu'elle rendit enſuite ; perſonne n'a entendu parler de ce fait à S. Marin, & même on ne voit pas où pouvoit être ce prétendu moulin. Le pape Pie II donna quatre autres châteaux à la république de S. Marin, en reconnoiſſance du ſecours qu'il en avoit reçu. Ce fut là l'époque la plus floriſſante de ce petit Etat, ſa domination s'étendoit alors juſqu'à la moitié de la montagne voiſine, mais actuellement elle eſt réduite à ſes anciennes limites. Il n'y a dans tout l'Etat que trois châteaux, trois couvens & cinq égliſes.

La ville eſt ſituée ſur une montagne eſcarpée, & où l'on eſt ſouvent dans la neige, lors même qu'il fait chaud dans les environs. On dit qu'il n'y a aucune fontaine dans l'Etat de S. Marin ; on reçoit dans des citernes la pluie & la neige qui tombent ſur la montagne. Le vin qui croît ſur ce rocher eſt excellent. Les caves y ſont d'une fraîcheur admirable ;

mirable ; on y pratique ordinairement des ouvertures qui répondent à l'intérieur du creux de la montagne, & d'où il ſort un air qui eſt ſi frais, qu'à peine peut-on le ſupporter en été.

Il n'y a qu'un chemin pour y arriver, & il eſt défendu ſous les plus grandes peines de chercher à entrer dans la ville par un autre côté : quoiqu'il n'y ait jamais de guerre, les ſujets de la république ſont tous aguerris, & on les exerce de très-bonne heure, pour qu'ils ſoient prêts à prendre les armes au premier ſignal. Cependant le cardinal Alberoni, légat à Ravenne, voulut profiter des diſſentions de quelques habitans en 1739, pour ſoumettre cette république au pape : il vint à S. Marin avec ſept à huit cent sbirres ; il changea la forme du gouvernement ; mais lorſqu'il failut prêter ſerment de fidélité au S. Siége, tous, à l'exception des factieux, jurèrent d'être fidèles à la république. Clément XII voyant cette réſiſtance, déſapprouva ſon légat, & remit les choſes dans l'état où elles étoient. Cet événement eſt conſacré par une inſcription miſe au bas du buſte de ce pape, érigé en 1740, & placé devant la maiſon-de-ville.

Le pouvoir ſouverain réſide dans un conſeil général, appelé *Arengo*, où chaque maiſon a un repréſentant ; mais comme ce conſeil général ſeroit trop nombreux pour les délibérations ordinaires, il y a un conſeil appelé le conſeil des ſoixante, quoiqu'il ſoit réduit actuellement à quarante perſonnes, qui exerce l'autorité de la république dans les affaires ordinaires. On n'aſſemble l'Arengo que dans les cas extraordinaires : alors ſi quelqu'un manquoit à s'y rendre, il ſeroit condamné à une amende.

Le petit conſeil eſt tiré moitié des familles nobles, & moitié des familles plébéiennes ; au contraire des trois autres républiques d'Italie, qui ſont purement ariſtocratiques : tout s'y règle par le ſcru-

tin, & le conſeil nomme les officiers de la république.

Aucun jugement ne paſſe, à moins qu'il n'y ait les deux tiers des voix; il n'y a jamais dans ce conſeil deux perſonnes de la même famille; on n'y eſt point admis avant vingt-cinq ans, & l'on n'y entre que par élection.

Le conſeil des ſoixante choiſit tous les ſix mois deux officiers, appelés *Capitani*, qui ſont à-peu-près comme étoient les conſuls de Rome; on ne les continue jamais deux fois de ſuite, mais ils peuvent être élus de nouveau quelque temps après qu'ils ſont ſortis de charge, & il y en a qui l'ont été ſix ou ſept fois.

Le troiſième officier de la république eſt le commiſſaire, qui juge les cauſes civiles & criminelles, conjointement avec les capitaines; il eſt toujours étranger: on a ſoin de prendre, pour remplir cette place, un homme d'une intégrité connue, & qui ſoit docteur en droit; on le fait venir de Rimini, ou de quelqu'autre ville voiſine. Addiſſon dit que ce commiſſaire eſt en place pendant trois ans; mais ſon élection ſe fait tous les ſix mois, & il peut être continué pendant trois ans.

La quatrième perſonne de l'état eſt le médecin, qui doit être auſſi un étranger, & qui eſt entretenu aux fraix de la république; il eſt obligé d'avoir un cheval pour faire ſes viſites; il doit avoir au moins trente-cinq ans, & être docteur en médecine. On le choiſit tous les trois ans, de peur que la république n'eût à ſouffrir trop long-temps par l'erreur d'un mauvais choix.

Le maître des écoles eſt encore une perſonne diſtinguée dans la répnblique, & Addiſſon aſſure qu'en général on lui avoit paru aſſez inſtruit dans ce pays-là.

Les lois de S. Marin forment un volume latin in-folio, imprimé à Rimini, qui a pour titre: *Sta-*

tuta illuſtriſſimæ Reipublicæ Sancti Marini. Dans le chapitre des miniſtres de la république, il eſt dit que quand elle ſera obligée d'envoyer quelqu'un en pays étranger, on lui paſſera vingt-quatre ſols par jour aux dépens de l'état.

Ce peuple paſſe pour être vertueux, très-attaché à la juſtice : il eſt plus heureux, dit Addiſſon, dans les rochers & les neiges de S. Marin, que les autres peuples dans les vallées fertiles & délicieuſes de l'Italie ; rien ne prouve mieux les avantages de la liberté, l'averſion naturelle des hommes pour le gouvernement arbitraire, que de voir cette montagne couverte d'habitans & la campagne de Rome dépeuplée. *Remarks on ſeveral parts of Italy in the years, 1701, 1702, 1703, by the late Right honourable Joſeph Addiſſon eſq. London*, 1745.

CHAPITRE XXV.

Deſcription de Ravenne.

LA route de Rimini à Ravenne eſt une des plus belles qu'on puiſſe faire. En ſortant de Rimini on paſſe la Marecchia, & une demi-lieue plus loin on trouve deux chemins, qui font un angle d'environ trente-cinq degrés : celui de la gauche eſt le chemin de Bologne, par Céſena, Forli, Faenza & Imola ; celui de la droite, qui ſuit les côtes de la mer, eſt le chemin de Veniſe par Cervia, Ravenna, Comacchio ; il y a dix-huit lieues de Rimini à Comacchio, & vingt lieues de Comacchio à Veniſe. Je vais parler d'abord de Ravenne, après quoi je reprendrai la route de Bologne dans le chapitre ſuivant.

De Rimini à Bordonchio, il y a deux lieues &

demie, & l'on paſſe près de Torre della Petriera, une demi-lieue avant Bordonchio.

Une demi-lieue après Bordonchio, on trouve la Torre di Bellaria.

A une demi-lieue de cette tour, on paſſe le Fiumeſino & le Piſatello, ſur deux ponts qui ne ſont pas loin du confluent ou de la réunion de ces rivières, qu'on appelle les deux bouches ; toutes deux perdent leur nom dans le petit eſpace de trois cent toiſes qu'il y a depuis cette réunion juſqu'à la mer.

Le Piſatello eſt celui qu'on croit être le Rubicon (1), petite rivière, célèbre par la défenſe que le ſénat avoit faite l'an 50 avant Jéſus-Chriſt aux généraux de ſes troupes d'approcher Rome de plus près, & de paſſer cette rivière.

. . . . *Ut ventum eſt parvi Rubiconis ad undas*
Ingens viſa duci patriæ trepidantis imago.
Lucain, L. I. v. 186.

Céſar s'arrêta un moment ſur les bords de cette rivière, qui ſervoit de bornes à ſa province ; la traverſer, c'étoit lever l'étendard de la guerre civile ; dans ce moment le ſort de l'univers fut mis en balance avec l'ambition de Céſar : celle-ci l'emporta, Céſar paſſa, dit Plutarque, ſemblable à un homme qui s'enveloppe la tête & les yeux pour ne pas voir l'abyme où il va ſe précipiter.

A une lieue & demie du Piſatello, on trouve Céſenatico, gros bourg ſur le bord de la mer, où il y a un petit port pour les barques, & un canal creuſé juſqu'à la mer.

De Céſenatico à Cervia, il y a deux lieues. Cervia fournit du ſel à preſque tout l'Etat eccléſiaſti-

(1) M. d'Anville dit que c'eſt le *Fiumicino ;* il faut lire *Fiumeſino* : ces deux petites rivières ſont aſſez voiſines, pour qu'on puiſſe choiſir l'une ou l'autre.

que, & les habitans des environs vivent de ce commerce, des ſels & de l'argent qu'il y répand.

Après avoir paſſé Cervia, l'on cotoie une forêt de pins, d'un demi-mille de longueur, & l'on paſſe le Savio ſur un pont de bois ; de Cervia à l'Oſteria del Savio, deux lieues ; de cette auberge à Claſſe, deux lieues, & de Claſſe à Ravenna, une lieue. On trouve à Claſſe l'égliſe des Camaldules, appelée *S. Apollinaire de Claſſe di fuora* : elle fut bâtie par l'empereur Juſtinien ; c'eſt le ſeul reſte d'une ville qui étoit encore importante du temps de Charlemagne, mais qui n'eſt pour ainſi dire aujourd'hui qu'un faubourg de Ravenne ; on y remarque les veſtiges d'un ancien port que la mer a abandonné. Mais on ne voit point à Claſſe, non plus qu'à Ravenne, les anneaux qui ſervoient à attacher les vaiſſeaux, quoiqu'on l'ait écrit pluſieurs fois.

L'égliſe eſt ſoutenue par vingt-quatre belles colonnes antiques de marbre gris veiné, & autres marbres ; elles furent apportées de Conſtantinople ; les chapiteaux ne ſont d'aucun ordre & reſſemblent à des feuilles de chardons ; autour de l'égliſe, on voit dix grands tombeaux de marbre, avec des ſculptures gothiques.

RAVENNE eſt une ville ancienne & célèbre, qui contient quatorze mille ames ; mais comme elle eſt grande, elle paroît déſerte. Cette ville eſt à ſoixante-trois lieues au nord de Rome, vingt-ſept lieues au midi de Veniſe, & à deux lieues & demie de la mer. C'eſt à Ravenne que réſide le cardinal légat de la Romagne, une des grandes provinces de l'Etat eccléſiaſtique.

Strabon nous dit que Ravenne fut fondée par les Theſſaliens, anciens peuples de Grèce, qui envoyèrent, comme beaucoup d'autres, des colonies ſur les côtes de la mer Adriatique, ainſi que ſur celles de la mer de Toſcane. Les Sabins l'occupè-

rent enſuite, comme le dit Pline en parlant de la huitième région de l'Italie. Les Gaulois Boïens, qui s'étoient anciennement établis ſur le Pô, ſix cent ans avant Jéſus-Chriſt, du côté de Parme & de Modène, pénétrèrent enſuite juſqu'à la mer, & ſe rendirent maîtres de Ravenne; mais ils furent défaits deux cent vingt-cinq ans avant Jéſus-Chriſt. Paul Emile gagna ſur eux une bataille où il y eut quarante mille Gaulois de tués: ce fut le ſalut de la république, car ils marchoient droit à Rome, & ils avoient fait vœu de ne quitter leurs baudriers que lorſqu'ils ſeroient ſur le capitole.

Ravenne étoit à l'embouchure d'un vaſte port, où l'empereur Auguſte avoit placé les flottes de la mer Adriatique. Les villes de Ceſarea & de Claſſis, qui en étoient tout proches, contribuoient auſſi à la ſureté du port & à la richeſſe de cette côte; mais les atterriſſemens qui ont comblé ce port, ont couvert les bâtimens ſuperbes qui y étoient, dont on trouve ſouvent encore, ſous terre, des veſtiges conſidérables. Tibère, Trajan, Théodoric s'occupèrent à fortifier & à embellir Ravenne. Odoacre, roi des Hérules, ſorti de la Hongrie & de la Pruſſe, ayant conquis preſque toute l'Italie l'an 476, fit d'abord ſa réſidence à Ravenne; mais il fut pris & tué par Théodoric, roi des Oſtrogots. Ce prince, qui aimoit les arts & qui les connoiſſoit, ſe plut à embellir Ravenne; il fit rebâtir, avec une magnificence royale, les aqueducs conſtruits autrefois par Trajan, & le tombeau de Théodoric eſt encore un des ornemens de Ravenne. C'eſt dans cette ville que mourut, l'an 448, S. Germain d'Auxerre, l'un des plus fameux évêques de France.

Sous le règne de Witigès, Béliſaire, général des troupes de Juſtinien, qui depuis l'an 535 avoit conquis preſque toute l'Italie, fit le ſiége de Ravenne, & y entra ſans y commettre aucun déſordre en 539. Le gouverneur, nommé Longin,

Digitized by Google

que l'empereur Juſtin II envoya pour commander en Italie, & ſuccéder à Narsès en 568, choiſit Ravenne plutôt que Rome pour le lieu de ſa réſidence ; il la fit fortifier, pour mieux s'oppoſer aux efforts des Lombards ; il prit le nom d'*Exarque*, & donna naiſſance à l'exarchat de Ravenne, appelé auſſi Décapole, qui comprenoit Ravenne, Claſſe, Céſarée, Cervia, Céſène, Imola, Frolimpopoli, Froli, Faenza, Bologne. La Pentapole, qui étoit une province voiſine, comprenoit Peſaro, Rimini, Fano, Ancône & Uniena. L'exarchat de Ravenne finit l'an 773, à l'arrivée de Charlemagne ; il donna cette ville au S. Siége. On prétend même que Luitprand, roi des Lombards, en 728, & Pepin, l'an 755, en avoient déjà fait la donation au pape.

Lorſque ſous les ſucceſſeurs de Charlemagne, l'empire ſe ſubdiviſa en une foule de républiques ou de principautés particulières, Ravenne jouit de ſa liberté. Elle fut ſoumiſe enſuite aux Bolognois. Les Traverſara, & enſuite les Polenta s'en rendirent maîtres. Les Vénitiens s'en emparèrent en 1440, mais la bataille d'Agnadel, que Louis XII gagna le 14 Mai 1509, à ſept lieues de Milan, procura au pape la reſtitution de Ravenne, qui eſt demeurée au S. Siége.

Cette ville eſt remarquable par la bataille de Ravenne, donnée le jour de Pâques 11 Avril 1512, où Gaſton de Foix, duc de Némours, défit les troupes des Eſpagnols, des Anglois & des Suiſſes, à l'âge de vingt-trois ans, mais où il fut tué. Bayard fut inconſolable, & regretta de n'avoir pas péri en vengeant ſon ami ſur les Eſpagnols, qu'il avoit vu paſſer ſans ſavoir que Gaſton venoit de périr par leurs mains.

C'eſt dans la forêt de Ravenne que Sixte-Quint empoiſonna les voleurs qui l'infeſtoient.

Voyez le livre intitulé *Hieronimi Rubei*, *Hiſt.*

Ravennatum, *Libri X. Venetiis*, 1589, *in-folio. Tomaso Tomai*; *Girolamo Fabbri*; *Memorie ſacre di Ravenna*, *Ravenna ricercata*; *Paſolini*, *luſtri Ravennati*; *Teſto dal Corno*, *Ravenna dominante*.

Ravenne qui dominoit autrefois ſur le plus beau port de la mer Adriatique, eſt actuellement à deux lieues & demie de la mer; mais on ne peut avoir aucun doute ſur la poſition de l'ancienne ville, que les monumens encore ſubſiſtans nous indiquent aſſez; on reconnoît la ſituation du phare deſtiné à éclairer la route des vaiſſeaux, & même de la belle porte de marbre, ou *porta aurea*, qu'on dit avoir été bâtie par Tibère, ou par Claude, mais qui a été détruite; on voit auſſi les reſtes de l'ancien palais de Théodoric (1).

Le canal qui va juſqu'à la mer pourroit être fort utile, s'il y avoit de l'induſtrie dans cette ville.

Ravenne eſt très-remarquable par la quantité de marbres antiques qu'on y voit, ſurtout du noir & du blanc, foible reſte de ſon ancienne magnificence.

La cathédrale de Ravenne a été rebâtie preſqu'en entier depuis 1736 juſqu'en 1774, par M. Farſetti, archevêque de Ravenne; l'on y voit quatre rangs de belles colonnes de marbre grec; des colonnes de granit rouge dans le porche; une ancienne chaiſe d'ivoire; un calendrier paſcal, ſur lequel le cardinal Norris a donné une grande diſſertation.

Un tableau du Guide, repréſentant les Iſraëlites qui ramaſſent la manne: ce tableau eſt bien compoſé; la figure de Moyſe eſt belle, bien drapée, & la tête eſt auſſi pleine d'expreſſion; il y a en général dans ce tableau beaucoup de bonnes têtes, & les caractères en ſont bien variés: il n'eſt point gris comme beaucoup de tableaux du

(1) Voyez l'ouvrage intitulé: *De gli antichi edifizi profani di Ravenna, libri due di Antonio Zirardini, in Faenza*, 1762, in-12. & *Ravenna ricercata de Fabbri.*

Digitized by Google

Guide, la couleur en eſt même vigoureuſe; c'eſt dommage que les ombres aient un peu pouſſé au noir.

Au bout de la croiſée à gauche eſt la chapelle Aldobrandini, que l'on a conſervée, & qui fut peinte par le Guide: on y voit Jéſus-Chriſt dans la gloire; il y a de très-jolis enfans, mais la compoſition n'eſt pas auſſi bien que dans le tableau précédent.

Dans la ſacriſtie, il y a un tableau du Guide, qui repréſente Samuël dormant; on y remarque auſſi deux belles colonnes de marbre de Paros. Le baptiſtère eſt élevé ſur des murs antiques.

L'archevêché de Ravenne eſt un des ſiéges les plus diſtingués de l'Italie, par l'autorité & le rang qu'ont eus autrefois ſes archevêques. On voit qu'en 666, l'archevêque Maur refuſoit de reconnoître le pape Vitalien pour ſon ſupérieur, & il traitoit avec lui comme s'il eût été ſon égal: il obtint même de l'empereur un diplôme qui exemptoit pour toujours les archevêques de Ravenne de la dépendance de tout ſupérieur eccléſiaſtique, & même de celle du patriarche de l'ancienne Rome; mais en 679, l'archevêque de Ravenne fut obligé de renoncer en plein concile à l'indépendance de ſon ſiége, & en 682, cette ſoumiſſion fut réïtérée. Cependant en 774, l'archevêque de Ravenne agiſſoit en ſouverain dans tout l'exarchat, même dans Bologne, juſqu'à ce que Charlemagne eût fait ceſſer ces diviſions inteſtines.

On remarque près de l'égliſe une tour ronde de briques, inclinée, qu'on appelle *Torre della Communità*; plus loin il y a une tour quarrée encore plus inclinée.

La place de Ravenne, qui eſt un quarré long, eſt décorée de deux ſtatues: l'une repréſente Clément XII aſſis; cette figure eſt en marbre, & ſculptée par Pietro Bacci; elle eſt aſſez bien compoſée, & les maſſes de ſes draperies ſont bonnes; il y a des vérités dans la tête, qui eſt un portrait fidellement rendu, mais les mains ne ſont pas bien.

Digitized by Google

Vis-à-vis eſt une figure de bronze, repréſentant Alexandre VII ; elle ne vaut rien du tout.

SAN VITALE, égliſe de Bénédictins, bâtie vers le ſixième ſiècle : elle offre encore des reſtes précieux de l'ancienne Ravenne : le plan eſt des plus ſinguliers ; c'eſt une eſpèce d'octogone ſoutenu par de belles colonnes de marbre grec, qui furent apportées ſans doute à Ravenne ſous les Exarques, qui étoient des ſouverains venus la plupart de Conſtantinople, alors le centre des richeſſes & des arts. Ces colonnes ont leur baſe dans un ſouterrain qui eſt ſouvent inondé ; leurs chapiteaux ne ſont d'aucun ordre, mais de formes extravagantes. L'égliſe eſt environnée de ſept grandes niches, autour deſquelles paſſent les bas-côtés, dont les colonnes ſoutiennent une tribune tournante.

Le baldaquin du grand autel étoit autrefois ſoutenu par des colonnes fort ſingulières, qui ſont encore dans la muraille voiſine ; elles ſemblent être factices, quoique d'une pierre naturelle, on les diroit compoſées de pierres précieuſes ; c'eſt une eſpèce de marbre ou de breche remplie de morceaux de porphyre, d'albâtre, de ſerpentine & de pluſieurs eſpèces de marbres : on le nomme *Plaſme* à Ravenne.

Parmi les marbres, les porphyres, les moſaïques, les bas-reliefs dont cette égliſe eſt ornée, on doit remarquer deux bas-reliefs en marbre, qui ont donné lieu en 1766 à une diſſertation du Père Belgrado ; elle a pour titre : *il Trono di Nettuno*. Ces deux marbres ont chacun quatre pieds de long, ſur deux pieds quatre pouces de hauteur, & ils paroiſſent d'un ſiècle plus reculé que le bâtiment de S. Vital ; l'élégance de l'architecture & l'expreſſion des figures annoncent un temps voiſin des premiers empereurs, c'eſt-à-dire, du ſiècle des arts & du goût. On y voit un trône avec trois génies, dont l'un porte le trident de Neptune, les deux

Digitized by Google

autres une grande coquille de buccin : un de ces génies eſt à droite du trône, les deux autres ſont à la gauche ; le trône eſt un grand fauteuil quarré ſans marche-pied. Au-deſſous du trône eſt un monſtre marin, qui paroît en avoir la garde, & le trône eſt couvert d'un voile. Ce voile préſente une idée de reſpect, de myſtère & d'élévation ; & on le retrouve dans pluſieurs anciens monumens. Le Père Montfaucon a fait graver un lit qui paroît ainſi couvert d'un voile : (Suppl. de l'Ant. expliquée, Tom. II.) nous voyons cet uſage très bien exprimé dans Homère. (Illiad. IX. v. 440.) Jupiter avoit indiqué l'aſſemblée de tous les Dieux ; ceux du ſecond ordre étoient déjà au lieu de l'aſſemblée, Neptune avoit dévancé Jupiter ; & dès qu'il le voit arriver, il va prendre ſon char, dételle les chevaux, ſe charge du couſſin de Jupiter, le place ſur un autel, & le couvre d'un voile fin & précieux. On voit au-deſſus de l'entablement pluſieurs tridens, des dauphins entrelacés, & des coquilles qui forment les attributs de Neptune.

Dans la ſacriſtie, un grand tableau du Baroche (1), repréſentant le martyre de S. Vital ; la compoſition en eſt fort embrouillée, & il eſt d'ailleurs ſans effet ; mais il y a beaucoup d'expreſſion dans le juge, & la tête d'une nourrice qui eſt ſur le devant eſt d'une très-grande beauté.

Dans une cour du couvent on voit une chapelle de S. Nazaire & S. Celſe, revêtue de marbre gris de lin, qui fut bâtie par l'impératrice Galla Placidia, fille de Théodoſe le Grand, pour ſervir de ſépulture à ſa famille : on y voit en effet trois grands tombeaux en marbre, celui de cette impératrice, ceux des empereurs Honorius ſon frère, & Valentinien III, ſon fils ; on croit auſſi que ſon mari Conſtance, aſſocié à l'empire, y fut enterré ; elle

(1) Ce peintre célèbre mourut à Urbin en 1612.

mourut à Ravenne vers l'an 449. Cette princeſſe étoit pleine d'eſprit, de courage & de piété ; elle eſſuya beaucoup de contradictions & d'adverſités, à l'invaſion d'Alaric en 409, & à la minorité de ſon fils. Le tombeau de l'impératrice, plus grand que les autres, renfermoit le corps de cette princeſſe, aſſis dans un fauteuil, & revêtu des ornemens impériaux, mais il n'en reſte rien depuis qu'on y a mis le feu, en y voulant introduire une lampe pour en examiner l'intérieur. La voûte eſt une mauvaiſe moſaïque, & les tombeaux ne ſont point beaux.

L'apothicairerie de la maiſon eſt une choſe curieuſe : on y voit un trémouſſoir ou machine d'équitation, compoſée par un des religieux, pour donner de l'exercice aux malades ; avec une collection de machines de phyſique, & d'inſtrumens de toute eſpèce, à l'uſage des chirurgiens & des malades, entr'autres les machines de M. Petit ; des pièces d'anatomie en cire, il y en a une qui repréſente un corps en putréfaction, dont on trouvera l'hiſtoire dans M. Grosley. (Voyage de deux Suédois, Tom I, page 325.) La deſcription de tous les inſtrumens devoit s'imprimer à Faenza, & former un vol. in-folio, avec beaucoup de figures, pour expliquer la conſtruction, le jeu & l'uſage de chaque inſtrument.

Les religieux de ce couvent dépendent du mont Caſſin, & doivent être nobles comme eux.

Dans l'égliſe de S. André, il y a de belles colonnes de marbre blanc & rouge, qui ſont dignes d'attention.

S. ROMOALDO, égliſe de Camaldules : dans la ſeconde chapelle à droite, il y a un tableau de Cignani, repréſentant S. Nicolas avec deux enfans à ſes pieds ; la tête du ſaint eſt belle, & les enfans ſont vigoureuſement coloriés ; mais ce tableau eſt d'ailleurs très-gâté, & a pouſſé au noir, ce qui fait qu'on n'en peut pas bien juger.

Digitized by

A la troiſième chapelle, une Annonciation qu'on dit être du Guide, peinte aſſez vigoureuſement, mais dont la compoſition n'eſt pas heureuſe, non plus que les caractères de têtes.

Dans le refectoire des Camaldules, Jéſus-Chriſt au tombeau, par Vaſari, tableau deſſiné d'une manière grande, & où il y a de beaux caractères de tête. Le Chriſt eſt un peu roide, & le tout pêche en général par l'effet.

La bibliothéque eſt aſſez jolie, de même que l'entrée à double rampe, qui ſans être de bon goût eſt ſingulière.

SANTA MARIA DI PORTO, eſt une égliſe décorée d'une grande façade. Dans la quatrième chapelle à gauche eſt un tableau du vieux Palme, très-vigoureux de couleur, où il y a des têtes fort belles & bien peintes, mais dont les ombres ſont un peu dures; il repréſente le martyre de S. Marc, qu'on traîne avec les cordes.

Dans la croiſée à droite, le martyre de S. Laurent, par Cigoli.

LA ROTONDA, ou l'égliſe de Ste. Marie de la Rotonde, qui eſt hors de la ville tout près des murs, eſt le monument le plus remarquable des environs de Ravenne; il fut érigé à la mémoire de Théodoric, par la célèbre Amalaſonte ſa fille, & nièce de Clovis (1).

Le monument dont nous parlons a deux étages, mais l'inférieur eſt à moitié comblé & rempli d'eau; les Bénédictins ont fait faire un eſcalier pour arriver à l'étage ſupérieur; celui-ci eſt couvert par un immenſe bloc de pierre d'Iſtrie, qui a environ trente-quatre pieds de diamètre, taillé en coupole, terminé par une corniche & des moulures, qui font un exhauſſement de neuf pieds dix pouces. M. le comte de Caylus, qui en parle dans un mé-

(1) C'eſt elle qui fut enſuite étranglée en 534, dans une iſle du lac de Bolsène, voyez le Tome III.

Digitized by Google

moire ſur quelques paſſages d'Hérodote, trouve que ce bloc de pierre, qu'on tranſporta de l'Iſtrie, & qu'on plaça à quarante pieds de hauteur, devoit peſer au moins neuf cent quarante mille livres; cet ouvrage des Goths eſt le dernier exemple des grands efforts de méchanique employés par les anciens dans tous les gens de tranſport & de poſe. Au-deſſus de cette coupole étoit placé le ſarcophage de porphyre qui contenoit les cendres de Théodoric; il ſe voit actuellement au couvent de S. Apollinaire (1), qui eſt dans la ville de Ravenne. Il a huit pieds de long ſur quatre de hauteur, & il a dû ſervir autrefois dans une ſalle de bains, comme d'autres tombeaux de porphyre qui ſont à Rome. Léandro Alberti dit que les François l'abattirent en 1512, à coups de canons, pour avoir le bronze dont cette urne étoit garnie; mais d'autres diſent que ce fut une bombe qui tomba deſſus; ce procédé digne des barbares, & que les Italiens nous reprochent à ce ſujet, pourroit bien n'être qu'une ſuite involontaire des malheurs de la guerre. Les ſtatues qui étoient ſur le pourtour de ce couronnement ont été enlevées par les Vénitiens, & ſont aujourd'hui dans l'égliſe de S. Marc.

Il y avoit encore à Ravenne deux ſtatues de Théodoric, dont l'une étoit une ſtatue équeſtre en bronze, que Charlemagne fit tranſporter à Aix-la-Chapelle. Théodoric n'eut rien de barbare que le nom; il mérita l'eſtime & l'attachement des étrangers & de ſes ſujets; il ſe rendoit médiateur pour les uns, & ne négligeoit rien de ce qui étoit utile aux autres; il ne ſavoit pas écrire, mais il avoit pour chancelier le célèbre Caſſiodore; il embellit Ravenne, Vérone, Pavie; enfin il donna des exemples de cette politeſſe de mœurs, & de cette douceur qu'il avoit acquiſe à Conſtantinople: nous avons

(1) L'égliſe eſt en forme de baſilique; c'étoit-là qu'étoit l'ancien palais des rois Goths, bâti par Théodoric.

parlé de ſes conſtructions au commencement de ce chapitre.

On revient de cette Rotonde par une très-belle promenade faite ſur les boulevards, qui eſt plantée d'arbres, & qui fait le tour de Ravenne.

Les maiſons ou palais les plus remarquables de Ravenne ſont ceux des Raſponi & des Spreti.

Ravenne ſe glorifie d'avoir le tombeau du Dante, ainſi que Rome d'avoir les cendres du Taſſe; Veniſe, celles de l'Arétin; Arqua, celles de Pétrarque; Ferrara, celles de l'Arioſte; Certaldo, celles de Boccace. Le célèbre Dante Alighieri étoit né à Florence en 1265, & ce grand poëte mourut en 1321 à Ravenne, comme nous l'avons dit dans le Tom. II. Son tombeau eſt dans une petite rue, tout près du cloître des Franciſcains, le cardinal Gonzaga, légat en 1784, l'a décoré d'un monument.

Cette ville a auſſi produit quelques gens de lettres; l'académie des *Informi* y a eu de la réputation. Voyez la Lettre de l'abbé Ginanni, *Sulla letterattura Ravennate*, imprimée en 1746. Un des hommes les plus diſtingués qu'on y ait vus, a été le comte François Ginanni, qui eſt mort le 8 Mars 1766, à l'âge de quarante neuf ans. Il a donné un ouvrage en 1759 ſur la maladie des grains, pluſieurs diſſertations dans le recueil du Père Calogera, & quinze planches d'hiſtoire naturelle, qui contiennent une partie de ſon cabinet, avec des explications; il a publié le traité des plantes marines & des teſtacées du comte Joſeph Ginanni ſon oncle, &c. Il forma, en 1752, une nouvelle académie, dont l'objet étoit de cultiver & d'éclaircir l'hiſtoire de Ravenne, & tout ce qui y avoit rapport, même l'hiſtoire naturelle du pays. On a imprimé à Ceſena, en 1765, le premier volume des diſſertations de cette académie, & l'on y trouve entre autres un mémoire du comte Ginanni ſur le *Scirpus* de Ravenne, eſpèce de plante aquatique. M.

Digitized by Google

Proſpero Ginanni, chanoine de Ravenne, ſon frère, héritier de ſes manuſcrits, eſt lui-même homme de lettres.

On citoit encore à Ravenne le Père Iſidore Bianchi, Camaldule.

On peut aller en poſte de Ravenne à Véniſe, en paſſant à Magnavacca, à Goro, à la Cavanella & à Chioza, où l'on s'embarque pour Veniſe.

Mais nous ne ſuivrons pas cette route, qui n'a rien de remarquable au-delà de Ravenne; nous allons reprendre la route de Bologne, où nous l'avons laiſſée en ſortant de Rimini, pour aller à Ceſena, Forli, Faenza, Imola & Bologne.

CHAPITRE XXVI.

Route de Rimini à Bologne.

Nous avons dit qu'à une demi-lieue de Rimini, l'on trouvoit deux chemins, dont l'un étoit le chemin de Bologne, & c'eſt celui dont il nous reſte à parler. De Rimini à Santa Giuſtina il y a deux lieues. On paſſe le Luſo à une demi-lieue plus loin. Savignano eſt un bourg à une demi-lieue de cette rivière; au ſortir de Savignano on paſſe le Fiumeſino; & une demi-lieue plus loin, la Rigoſa.

A une lieue & demie de la Rigoſa, on traverſe le Piſatello, qui paſſe pour être le fleuve célèbre du Rubicon, dont nous avons parlé ci-deſſus, & à une lieue du Piſatello, on arrive à Ceſena; de Rimini à Ceſena, il y a près de ſept lieues.

Cesena eſt une petite ville agréable, bâtie au pied d'une montagne; elle paſſe pour avoir été fondée par les Gaulois Sénonois, qui vinrent aſſiéger Rome, trois cent quatre-vingt-onze ans avant Jéſus-Chriſt: mais Léandro Alberti convient que l'on

l'on ignore ſon origine. Il en eſt parlé dans Strabon, Liv. V, dans Pline au chapitre de la huitième région, & dans la guerre des Goths de Procope, Liv. II & III. Cette ville ſe ſoumit aux Bolonois l'an 1256. Elle eut enſuite des ſeigneurs particuliers, tels que Maghinardo da Saſenana en 1293, les Ordelaffi & les Malateſti; le dernier fut Malaſteta Novello, qui la laiſſa au S. Siége, à qui elle demeura toujours fidelle. Alexandre VI la donna à ſon fils, Céſar de Borgia, après lequel elle revint à l'Egliſe.

Les vins de Ceſena étoient eſtimés dès le temps des Romains. (Pline, Liv. XLIV, Ch. 6.) Le territoire paſſe encore pour être fertile; les habitans y ſont d'une gaieté qui annonce la pureté du climat: Ceſena eſt la patrie du pape régnant, Pie VI. Il y a établi une univerſité qui fait tort à celle de Bologne. M. le comte Mazini a publié en 1759, un poëme didactique ſur le ſoufre avec des notes ſavantes.

De Ceſena à Forlimpopoli, il y a trois lieues; de Folimpopoli à Forli, une lieue & demie.

FORLI, *Forum Livii*, *Foro Julium*, ou *Forlivium*, eſt une ville de douze mille ames, ſituée à quarante-quatre degrés quatorze minutes de latitude, & vingt-neuf degrés trente-cinq minutes de longitude, à onze lieues de Rimini & quatorze de Bologne, & à cinq lieues de la mer Adriatique. Elle eſt ſur l'ancienne voie Emilienne, & entre deux rivières: l'une eſt le Ronco, autrefois *Viti* ou *Viri*, qui ſuivant Tite-Live, ſéparoit les Gaulois Boïens & Sénonois, & qui étoit navigable encore dans le dernier ſiècle. L'autre eſt le Montone, autrefois *Bidente* ou *Bedeſe*; ce deux rivières vont ſe réunir près de Ravenne.

Forli eſt ſituée dans une vallée agréable, à une lieue des collines qui en ſont les plus proches. On croit qu'elle fut fondée par Caius Livius Salinator,

cent quatre-vingt-huit avant Jéſus-Chriſt, ou par Marcus Livius Salinator, qui défit Asdrubal ſur les bords du Métaurum dans la *Gallia Togata*, l'an 207 avant Jéſus-Chriſt, comme nous l'avons dit plus haut. C'étoit aſſez l'uſage des proconſuls & des préteurs, de conſtruire un *forum* pour ſervir de monument de leur victoire, pour établir un commerce propre à la ſubſiſtance de leur armée, & pour juger les cauſes qui s'élevoient dans leur gouvernement. Les inſcriptions antiques qu'on y a déterrées, prouvent qu'il y avoit une baſilique, une légion, & des familles diſtinguées qui y étoient établies, enfin que c'étoit une colonie romaine: à la vérité, il n'en eſt pas parlé dans Strabon, mais il y a d'autres villes que cet auteur a paſſées ſous ſilence; cependant cette omiſſion a donné lieu de penſer qu'on ne devoit pas remonter plus haut que le temps de Livie, femme d'Auguſte: ce ſentiment a été réfuté par Morgagni, dans ſes Lettres Emiliennes. Quoiqu'il en ſoit, il eſt parlé de cette ville dans Pline, dans Valére-Maxime, & dans l'Itinéraire d'Antonin.

Forli fit partie de l'empire romain juſqu'au temps où il fut transféré à Conſtantinople. Elle commença pour lors à recouvrer ſa liberté comme beaucoup d'autres villes, les empereurs n'exigeant que quelques tributs annuels & quelques levées de ſoldats en temps de guerre.

Elle fut priſe par les Goths ſous Alaric; elle fut ſoumiſe d'abord aux exarques de Ravenne, enſuite aux Lombards, & fut compriſe dans la donation de la province Emilienne, qu'on dit avoir été faite au pape par Charlemagne.

En 889, après la mort de Charles-le-Gros roi de France, les habitans craignant moins le pape, reprirent leur liberté, & étendirent même leur domination ſur les environs; ils furent favoriſés par l'empereur Fréderic II, dont ils avoient pris le parti en

1243. Leur ville fut assiégée par les Vénitiens, & en 1275 par les Polonois, auxquels ils résistèrent courageusement. Le pape Martin IV eut beaucoup de peine à la soumettte malgré le secours des François, & il la fit démanteler.

Pendant le séjour des papes à Avignon, Forli fut en proie aux guerres intestines; & depuis l'an 1313 elle fut soumise aux Orgoglioſi, Ordelaffi, Calboli qui formoient les principales familles de la ville; les Ordelaffi furent chassés en 1359 par le pape Innocent VI; ils y rentrèrent en 1376 par le moyen du parti des Gibelins. Ce fut en 1372 que l'on y fit la fortereſſe de Ravaldino, une des premières qu'il y ait eu dans l'état du pape; mais elle tombe en ruine actuellement.

Sixte IV donna l'inveſtiture de Forli à Jérôme Riario, fils de sa sœur; il avoit épouſé Catherine Sforza, fille naturelle de Galeas duc de Milan, qui donna à sa fille la principauté d'Imola. Riario fut tué en 1468 dans une conſpiration de la maiſon Orſi, & ſon fils lui ſuccéda ſous la tutelle de Catherine Sforza, dont la vie a été imprimée dans un Journal qui ſe publioit à Forli.

En 1500 Céſar de Borgia, qu'on appela *le Valentino*, ſoutenu par le roi de France, s'empara de tous les biens des Riario. Il mena la princeſſe priſonnière à Rome; elle ſe retira enſuite en Toſcane, où elle mourut en 1509. Le Valentino reſta maître de toute la province Emilienne pendant la vie d'Alexandre VI. Alors obligé de ſe retirer dans le château S. Ange, il perdit le duché de la Romagne. Forli choiſit pour prince un Ordelaffi, mais Jules II la fit rentrer ſous la puiſſance du S. Siége. Il y eut cependant encore des guerres inteſtines entre les factions des *Moratini* & des *Numai*.

En 1540, par les ſoins du gouverneur Guidiccione, des citoyens zélés établirent un ttibunal de quatre-vingt-dix pacifiques, avec des troupes ſuffi-

ſantes pour repouſſer toutes les factions, & appaiſer toutes les querelles. Cet établiſſement ſage, joint à celui d'une académie, rétablit la tranquillité dans cette malheureuſe ville. Il y a un ouvrage intitulé : *Ordini, leggi, conceſſioni, e privileggi del magiſtrato de' novanta pacifici. Ceſena*, 1719. L'hiſtoire de Forli a été publiée par Bonoli en 1661, & par Marcheſi en 1678, & la deſcription de Forli avec le plan de la ville & la carte des environs ont été donnés par le père Coronelli en 1698. Les *Lettres Emiliennes* de Morgagni, écrites en latin, ſont auſſi un ouvrage intéreſſant pour l'hiſtoire de cette ville. L'enceinte de Forli eſt d'une lieue, elle a quatre portes qui regardent à l'orient, Forlimpopoli & Céſena ; à l'occident, Faenza ; au midi, Meldola & la Toſcane ; au nord, Ravenne. Il y a dans cette ville des rues belles & larges, & ſurtout une place, qui eſt une des plus grandes de l'Italie ; il y a auſſi de belles égliſes.

La cathédrale eſt remarquable ſurtout par une magnifique chapelle de la *Vergine del Fuoco*, dans laquelle on conſerve une image miraculeuſe qui, quoique ſur du papier, paſſe pour avoir demeuré intacte au milieu des flammes, le 4 Février 1426. La chapelle eſt ornée des plus beaux marbres, l'autel de pierres dures, & la coupole peinte par Cignani ; le tabernacle de l'autel du S. Sacrement eſt un bel ouvrage de Michel-Ange. Il y a un ouvrage de Bezzi ſur la tranſlation ſolemnelle de cette image en 1636.

S. MERCURIALE, abbaye des Bénédictins, eſt ainſi nommée du nom d'un ſaint évêque de Forli, dont les reliques s'y conſervent. Le couvent ſubſiſte depuis le neuvième ſiècle. Le bâtiment eſt beau. Le clocher eſt de l'an 1180. On tint un concile provincial dans cette égliſe en 1286. Dans les archives on conſerve de vieux titres qui remontent juſqu'au neuvième ſiècle ; ils ont échappé à l'incendie de 1173,

dans lequel on mit le feu à la plupart des égliſes. On a imprimé la chronologie des abbés de S. Mercuriale, qui va juſqu'en 1714, & où l'on trouve une partie de l'hiſtoire de Forli.

Dans l'égliſe des *Servites* il y a une belle chapelle de S. Pélegrino, & vis-à-vis de cette égliſe, un beau bâtiment de la *miſſion*.

Dans l'égliſe du *collége* on montre une petite Vierge, appelée *di Germania*, & qui fut donnée par Dorothée, ducheſſe de Brunſwick.

A S. *Antonio del Cagenacci* il y a des tableaux remarquables, entr'autres un S. Sébaſtien de l'Albane.

Aux *Filippini*, une Annonciation du Guerchin; un S. François de Sales de Carle Maratte; un S. Joſeph du Cignani.

Au grand autel des *Dominicains*, un S. Jacques de Pierre de Cortone, un S. Joſeph de l'Albane.

Chez les religieuſes de S. *Dominique*, une Ste. Roſe du Cignani.

A l'oratoire de S. *Joſeph*, le tableau du ſaint eſt de Cagnacci.

A S. *Jerôme*, une Conception du Guide.

Aux *Capucins*, un S. Jean-Baptiſte du Guerchin.

Aux *Carmes* on remarque un S. André fait par le Bondi dans le temps qu'il étoit devenu fou.

A la *Madonna de' Fiori* hors de la ville, un beau crucifix du Guerchin.

L'hôpital eſt bien bâti; & l'on y remarque un bel eſcalier.

Le palais public eſt ſur la grande place; on y voit les armes des Ordelaffi. Il y a dans la tour une horloge qui marque l'heure ſur ſept cadrans, dont un eſt à trois cent pieds de diſtance. Cette horloge eſt d'Antoine Praga de Monaco, qui eſt actuellement à Rome.

L'arc du pont des Moratini paroît fort ancien, & tient même des conſtructions romaines; il n'y a pas d'autres reſtes d'antiquités à Forli.

Digitized by Google

Les palais particuliers qui méritent quelqu'attention ſont ceux de Piazza, Torelli, Tartagni, Merlini, Moratini, Albicini.

Dans le cabinet du comte Mérenda on voit un Chriſt à la colona par Paul Véronèſe, une Charité Romaine & un S. Jérôme du Guerchin, Judas Maccabée par le Titien, & d'autres tableaux des plus grands maîtres, avec une collection de camées & de pierres gravées.

Dans la maiſon Piazza, un Chriſt de Rubens, un S. Jean du Guide, &c.

Chez M. Paéſi del Locatelli, des deſſins du Guerchin; un petit tableau de Solimène, &c.

Chez le comte d'Aſte, un Cignani.

Chez le comte Albizini, un Carle Maratte.

Chez le marquis Albicini, une Aurore de Cignani, & un appartement meublé ſuperbement. Les ſculptures, les broderies, les étoffes y ſont d'une richeſſe qu'on ne trouve point dans les petites villes.

Chez le docteur Giorgini, des médailles des hommes illuſtres & des antiques.

Chez M. François Baratta, des médailles & des antiques.

Les familles les plus diſtinguées de Forli ſont celles des Pauluzzi, Brandolini, Numaï, Alliotti, Téodoli; car les familles Orgoglioſi, Ordelaffi, Zampeſchi ſont éteintes, & les Riari ſont établis à Naples.

On compte parmi les hommes célèbres de Forli Cornélius Gallus & Sextus Rufus, du moins ſuivant Morgagni.

Louis Priranno cordelier, un des ſix théologiens choiſis par le concile de Florence.

Guido Bonati, aſtronome & aſtrologue célèbre de ſon temps, dont les traités d'aſtronomie compoſés en 1284 ont été imprimés en 1491.

Rainiero Arſendi juriſconſulte, qui fut maître de Bartole, & pluſieurs autres juriſconſultes très-connus.

Digitized by

Le célèbre Jean-Baptiſte Morgagni, qui étoit profeſſeur de médecine à Padoue, étoit né à Forli le 25 Février 1682. Il mourut le 5 Décembre 1771. Sa vie a été publiée à Naples en 1764 de ſon vivant par M. Moſca, avec une mauvaiſe diſſertation contre l'attraction ; & ſon éloge ſe trouve dans les Mémoires de l'académie des ſciences pour 1771.

Il y a eu pluſieurs autres médecins diſtingués de Forli ; on en compte juſqu'à vingt-cinq qui ont été profeſſeurs dans les univerſités de Bologne & de Piſe.

Pour l'hiſtoire, on cite Flavio Biondo qui eſt un des plus célèbres hiſtoriens de l'Italie, & de nos jours les PP. Riceputi & Mambelli, jéſuites.

Pour la poéſie, Ardellini qui fut couronné par Louis XII, & que l'on a cité comme un des reſtaurateurs des études en France.

Pour les arts, Organi qui vivoit en 1300, un des meilleurs diſciples de Giotto.

Melo Occio, le premier qui excella dans l'art de peindre des plafonds, comme on le voit dans une inſcription du palais Quirinal, il mourut en 1492. Livio Agreſti, dont il y a des peintures à l'Eſcurial.

Cignani étoit né à Bologne, mais il étoit établi à Forli, où il a peint la belle coupole de la Madonna del Fuoco ; Bondi ſon élève fit des ouvrages que l'on confond avec ceux du maître. Cignani en 1694 établit une académie de peinture à Forli, & le ſénat donna pour cet effet un appartement dans le palais public.

Marcolini, imprimeur, graveur & deſſinateur, eſt loué par Vaſari.

Les vies des hommes célèbres de Forli ont été écrites par Marcheſi.

Forli a eu des guerriers célèbres parmi les Ordelaffi, Brandolini, Zampeſchi, Romanelli ; ce fut Céſar Ercolani qui fit priſonnier François premier à la bataille de Pavie.

Digitized by Google

On y compte pluſieurs ſaints, douze cardinaux, & le pape Paſcal II, qui étoit né au château de Bieda, dépendant alors de la république de Forli.

Dès l'an 1370 Giac. Alegretti forma une académie des belles lettres; mais lorſqu'il quitta Forli pour aller à Rimini, l'établiſſement languit. En 1574 cette ſociété fut rétablie ſous le nom d'académie des *Filargiri*, & elle ſubſiſte encore. Marcheſi a donné l'hiſtoire de cette académie.

L'académie des Icneutici ſe raſſemble auſſi de temps en temps dans la maiſon Piazza, pour lire des poéſies & même des mémoires de ſcience & de littérature.

M. Jean Toderini, ci-devant jéſuite, profeſſeur à Vérone, & qui s'eſt enſuite retiré à Forli, a donné en 1771 un ouvrage ſur les conducteurs électriques propres à garantir du tonnerre; il travaille ſur la littérature des Turcs.

M. l'abbé Pellegrino Gaudenzi, excellent poëte, a donné en 1781 un poëme intitulé *la Naſcita di Criſto*, dans le goût de la meſſiade de Klopſtock; il eſt en trois chants, & a fait honneur à l'auteur.

Le territoire de Forli eſt abondant en bled, en vin & en huile, chanvres, lins, ſoie & beſtiaux. Ces productions ſont tout le commerce des habitans. Il y a auſſi des mines de ſoufre, & deux fabriques de cuirs & de peaux. La culture de la coriandre, du paſtel & du ſaffran y faiſoit un objet conſidérable. Elle ceſſa lors de l'interdit de Veniſe. La perte du commerce a fait diminuer le nombre des habitans qui montoit autrefois à trente milſe.

Il y a des fontaines ſalées à *Monte Maggiore*, & l'on pourroit y faire du ſel. A la Pieve dell' Aquedotto on montre une colonne de marbre avec une inſcription à l'honneur de l'empereur Conſtance.

A Salto il y a un cabinet de médailles & d'antiques chez M. Raineri.

Le père Toderini, Jéſuite, m'avoit fourni ſur

cette ville un mémoire plus détaillé, & j'ai eu du regret d'être forcé de l'abréger.

De Forli à Faenza il y a trois lieues.

FAENZA, en latin *Faventia*, eſt une ville ancienne, grande & bien bâtie, ſituée dans la Romagne ſur le Lamone, à trois lieues de Forli & à onze lieues de Bologne. Léandro Alberti dit qu'on ignore ſon origine. Tite-Live en parle L. LXXXVIII. La mère de l'empereur Commode y étoit née. Silius Italicus parle auſſi de cette ville quand il dit : *Arva coronatum nutrire Faventia pinum.* Cette ville fut ruinée pluſieurs fois. Elle fut ſoumiſe long-temps aux Manfredi, à qui le pape Alexandre VI l'ôta en 1500. Le lin qu'on y cultive étoit très-eſtimé du temps des Romains. Pline, L. XIX, Chap. 1. Mais dans ces derniers temps la ville de Faenza eſt devenue célèbre par le travail de la terre émaillée, qu'on appelle *maiolica* en italien, & que nous appelons la *fayance*. Un Italien qui étoit venu accompagner en France un duc de Nevers, ayant apperçu à Nevers une terre argilleuſe, ou du moins mêlée de glaiſe & de ſable, telle qu'on l'employoit à Faenza, occaſionna le premier établiſſement de fayance qu'il y ait eu dans le royaume.

La place de Faenza eſt décorée de portiques & de galeries, qui ſont très-commodes.

Cette ville eſt la patrie du célèbre Toricelli.

M. l'abbé Carreras, profeſſeur de mathématiques, y fait des horloges ſingulières.

De Faenza à Caſtello Bolognèſe il y a deux lieues ; de Caſtello Bolognèſe à Imola une lieue & demie.

IMOLA, en latin *Forum Cornelii*, eſt une petite ville de la Romagne, ſituée à ſept lieues de Bologne, ſur les bords du Santerno, dans une plaine riante, qui eſt le commencement de la plaine immenſe de Lombardie, dont nous avons parlé dans le tome I. Léandro Alberti croit que cette ville fut fondée par les Romains, & qu'elle prit ſon nom de quelqu'un

Digitized by Google

des Cornelius que le ſénat y avoit envoyé. Biondo dit que Clefi, devenu roi après la mort d'Alboin roi des Lombards, bâtit Imola dans l'endroit où avoit été *Forum Cornelii*, ville ruinée par Antiochus, capitaine des troupes de Narsès : il lui donna le nom d'Imola à l'occaſion des maſures qui étoient ſur une petite colline près du fleuve, & il y établit des quartiers pour tenir en reſpect les habitans de Faenza, de Forli & de Ravenne. Après l'expulſion des Lombards elle tomba ſous la puiſſance des Bolonois ; Imola eut cependant auſſi quelques ſeigneurs particuliers : tels que Pierre Pagnano en 1272, Alidoſto en 1292, Manfredi en 1446, Sforze en 1472. Voyez Léandro Alberti & Biondo, Hiſt. L. XXI. Enfin Céſar de Borgia s'en empara, & elle paſſa ſous la domination de l'égliſe du temps de Jules II.

Le chevalier Morelli, architecte, que le pape protége beaucoup, a bâti dans cette ville pluſieurs égliſes, un hôpital & un théâtre, qui ſont d'une bonne architecture.

Cette ville a produit pluſieurs hommes illuſtres, entr'autres, Jean d'Imola, célèbre profeſſeur de juriſprudence à Bologne ; & Tartagno ſon fils, qu'on appeloit le monarque de la loi.

L'académie d'Imola, qui fut établie en 1656, ſous le nom des *Induſtrioſi*, a produit des hommes célèbres, ſurtout ZAPPI, né en 1667, & mort à Rome en 1719 (1).

Voici deux ſonnets que l'on cite en Italie, qui ſont l'un & l'autre de Zappi ; le premier eſt ſur le triomphe de Judith.

Al fin col teschio d'atro ſangue intriſo
Tornò la gran Giuditta ; e ognun dicea
Viva l'Eroe. Nulla di Donna avea,
Fuorchè 'l teſſuto inganno, e'l vago viſo.

(1) Voyez *Rime dell' Avvocato Giovan-Battiſta Felice Zappi, e di Fauſtina Marratti ſua conſorte, in*-12. 1723 & 1731 ; & *Quadrio, della ſtoria e della Ragione d'Ogni Poeſia, in Milano* 1741. Tome I, page 73, & Tome II, page 344.

Corſer le verginelle al lieto avviſo;
Chi 'l piè, ch' il manto di baeciar godea.
La deſtra no, ch' ognun di lei temea
Per la memoria di quel moſtro ucciſo.

Cento Profeti alla gran Donna intorno
Andrà, dicean, chiara di te memoria
Finchè 'l ſol porti, e ovunque porti il giorno.

Forte ella fu nell' immortal vittoria;
Ma fu più forte allor che fe' ritorno:
Stavaſi tutta umile in tanta gloria.

Le ſecond ſonnet de Zappi eſt encore plus célèbre, mais dans un genre tout différent; ce ſont les grâces badines & naïves, l'expreſſion tendre, délicate & ingénieuſe, qui en font le mérite.

CENTO VEZZOZI pargoletti Amori
Stavano un di, ſcherzando in riſo, e in gioco,
Un di lor cominciò: ſi voli un poco,
Dove? un riſpoſe; ed egli: in volto a Clori.

Diſſe; e volron tutti al mio bel foco;
Qual nuvol d'Api al piu gentil de' fiori.
Chi'l crin, chi'l labbro tumidetto in fuori,
E chi queſto ſi preſe, e chi quel loco.

Bel vedere il mio ben d'Amori pieno!
Dui con le faci eran negli occhi, e dui
Sedean con l'arco in ſul ciglio ſereno.

Era tra queſti un Amorino, à cui
Mancò la gota, e'l labbro, e cadde in ſeno
Diſſe à gli altri: chi ſta meglio di nui?

C'eſt à Imola qu'habite le comte Camille Zampieri, connu par ſes poëſies italiennes & latines.

D'Imola à Caſtel S. Pietro il y a deux lieues; de Caſtel S. Pietro à la Poſta, une lieue; de la Poſta à Maggio, une lieue; de Maggio à S. Lazaro, deux lieues; de S. Lazaro à Bologne, une lieue.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

Deſcription de Ferrare.

LA route de Bologne à Ferrare ſe peut faire, 1°. par un canal de navigation, 2°. par la route de la poſte, 3°. par celle de Cento: voici la route de la poſte, qui eſt auſſi la grande route.

De Bologne à Corticella, une lieue; de Corticella à Bondanello, une lieue; de Bondanello à Funo, une demi-lieue; de Funo à Caſtello San Giorgio, une lieue; de Caſtello S. Giorgio à S. Pietro in Caſale, une lieue & demie; de S. Pietro in Caſale à S. Vincenzo, une lieue: de S. Vincenzo à Poggio, une lieue; de Poggio à Ferrara, trois lieues: en tout, il y a de Bologne à Ferrara dix lieues, on compte trente-deux milles ou cinq poſtes.

Lorſqu'on va par Cento, on fait de Bologne à S. Giorgio, une poſte & demie.

A Cento, une poſte.

A S. Carlo, une poſte.

A Ferrara, une poſte & demie.

On paie huit paules par couple de chevaux, & trois par bidet. On doit ſurtout prendre la route de Cento, quand on eſt curieux de peintures; il n'y a que quatre milles de plus; ou en tout trente-ſix milles, mais le chemin eſt ſouvent impraticable par les inondations. On paſſe le Reno à la Piève, qui eſt un gros bourg à un mille de Cento.

CENTO eſt une ville d'environ quatre mille habitans, ſituée à ſix lieues de Ferrare, où naquit en 1590, le célèbre peintre Jean-François Barbieri, ſurnommé *Guercino*, parce qu'il étoit borgne. Le Guerchin aimoit ſa patrie, & y habitoit volontiers; en 1616, il y établit une académie, où les jeunes

Digitized

peintres venoient de tout pays pour ſe former : il reçut trois cardinaux qui paſſoient à *Cento*, & les fit ſervir à table par douze de ſes élèves les mieux faits & les plus élégans : ce genre de magnificence prouve bien la réputation que ce grand peintre avoit acquiſe dès l'âge de vingt-ſix ans. Il ne voulut point quitter ſon pays pour être premier peintre du roi de France, ni du roi d'Angleterre : il mourut à Bologne en 1666, comblé de gloire, & avec une fortune conſidérable ; il n'y a aucun peintre qui ait plus travaillé que le Guerchin, & avec plus de facilité : on compte de lui plus de cent & ſix tableaux d'autels, & cent cinquante tableaux d'hiſtoire, ſans y comprendre les coupoles, les plafonds, les morceaux peints ſur les murs des égliſes, & les petits tableaux de chevalet : il en eſt pluſieurs à *Cento* dans différentes égliſes, & ils forment encore toute la réputation de cet endroit. Je vais les parcourir, en ſuivant l'ordre naturel des quartiers de cette petite ville.

Le collége étoit occupé par les Jéſuites : l'abbé Piombini légua tout ſon bien, qui montoit à quinze ou ſeize cent livres de rente, & l'on faiſoit bâtir, en 1766, une égliſe d'environ ſoixante pieds de longueur, fort bien décorée, qui devoit coûter plus de cinquante mille francs. C'eſt actuellement un ſéminaire. On conſerve dans la maiſon un S. Jérôme & une Vierge, qui allaite l'enfant Jéſus, par le Guerchin ; il défendit à ſes héritiers de les vendre, ou de les laiſſer copier à perſonne, ſous quelque prétexte que ce fût : le S. Jérôme a un ange derrière lui, ſur lequel il répand une ombre qui eſt diſtribuée avec beaucoup d'intelligence, mais le tableau eſt très-noir. On conſerve dans le même ſéminaire un vieillard du Guerchin, & quelques tableaux de Gennari ſon couſin, & le compagnon de ſes travaux : on remarque de celui-ci Eliſée reſſuſcitant le fils de la Sunamite; la douleur de la mère,

Digitized by Google

la nobleſſe du prophète, la figure cadavéreuſe de l'enfant, y ſont rendues d'une manière frappante; cependant on prétend que ce n'eſt qu'une copie.

Dans l'égliſe du Roſaire, on voit un Père Eternel, du Guerchin, un Chriſt, un S. Jérôme, un S. Jean-Baptiſte, un S. Thomas, un S. François, & dans la voûte une aſſomption, du même maître.

A l'égliſe de Ste. Madelaine, un tableau de cette ſainte, par Gennari; il a été un peu gâté par le ſcrupule d'un archevêque de Bologne, qui a voulu faire deſcendre les cheveux ſur la gorge de la trop belle pénitente.

NOME DI DIO, égliſe de confrérie: on y voit le plus fameux de tous les tableaux du Guerchin qu'il y ait à *Cento*, Jéſus-Chriſt reſſuſcité qui apparoît à ſa mère; il a été gravé en Angleterre.

IL DUOMO, égliſe cathédrale, ſous l'invocation de S. Biagio ou S. Blaiſe; on y voit une transfiguration de Gennaro, & une chaire de S. Pierre du Guerchin, c'eſt-à-dire, Jéſus-Chriſt conſignant les clefs à S. Pierre; celui-ci m'a paru un peu noir. Sous le portique de l'égliſe eſt un monument ou ſépulcre vuide, élevé à la mémoire du Guerchin: *Cenotaphium Jo. Franc. Barbieri vulgo il Guercino da Cento, Pictoris eximii, obiit* 24 *Déc.* 1666.

A S. Pierre, on conſerve un tableau de S. Benoît, & un de S. Pierre-aux-Liens, par le Guerchin: à S. Salvadore, un tableau de tous les ſaints; aux Servites, S. Charles avec un ange qui lui préſente une roſe; aux Capucins, qui ſont hors de la ville, les diſciples d'Emaüs, & une Vierge, pour laquelle le peintre avoit, dit-on, fait le portrait de ſa maîtreſſe.

Au palais de Ciarelli, on voit quelques freſques peintes par le Guerchin, & qui repréſentent des ſujets de l'Arioſte & du Taſſe; il y a auſſi une belle freſque, où l'on voit Vénus qui allaite l'Amour.

La ville de Cento dépend pour le temporel du

légat de Ferrare, & pour le ſpirituel, de l'archevêque de Bologne; le pape Lambertini s'y plaiſoit beaucoup, & il y venoit en villégiature quand il étoit archevêque de Bologne : il en fit une ville épiſcopale en 1755, cependant en laiſſant cet évêché uni à l'archevêché de Bologne. Le docteur Monſorti, curé de S. Roch, travailloit à une hiſtoire de *Cento*. La coutume ou le ſtatut du pays fut imprimé à Ferrare en 1609, en un volume in-folio, qui a pour titre : *Statuta terræ Centi nuper reformata, anno Domini* 1607.

En ſix heures de temps en été les voituriers vont de *Cento* à Ferrare, qui en eſt à huit lieues. On va en partie ſur les anciennes digues du Reno, & en partie dans le lit même où il couloit. Le chemin eſt mauvais dans cette province, & ſouvent on eſt une journée entière à faire une poſte, ou pluſieurs jours à attendre que les eaux ſoient retirées.

FERRARE eſt une ville de trente mille habitans, ſituée à dix lieues de Bologne & à vingt lieues de Veniſe, à une lieue d'une des branches du Pô, à douze lieues de ſon embouchure. L'invaſion d'Attila en Italie, l'an 452, & la ruine de l'ancienne ville d'Aquilée, fit déſerter quelques habitans du Frioul, qui remontèrent le Pô, & vinrent ſe mettre en ſureté parmi les marécages & les bois, à l'endroit où eſt Ferrare actuellement. Vers l'an 585, l'exarque de Ravenne Smaragde ou Smeralde, qui gouvernoit pour l'empereur de Conſtantinople, y fit bâtir des murailles. Le pape Vitalien, en 658, lui donna le titre de ville, & y transféra l'évêché de Voghanza. Ferrare fut comptée parmi les villes de la Romagne, à cauſe de ſa fidélité aux empereurs Romains; elle fut ſoumiſe enſuite aux exarques de Ravenne, aux rois Lombards, & enfin au S. Siége, ſoit lorſque Charlemagne donna au pape l'exarchat de Ravenne, ſoit au temps de la comteſſe Mathilde, en 1077 : le pape Jean XXII la donna

Digitized by Google

à Obizzo, marquis d'Eſt, dans le quatorzième ſiècle.

Après la mort d'Alphonſe II, que les papes regardent comme le dernier duc de la maiſon d'Eſt, Clément VIII fit valoir les prétentions du S. Siége ſur la ville de Ferrare : il envoya ſon neveu Aldobrandini, qui en fit la conquête en 1598, malgré les prétentions d'une branche de la même maiſon, qui eſt celle des ducs de Modène, reconnue pour légitime par les empereurs, mais non par les papes. Voyez Barufaldi, Hiſt. de Ferrare. *Priſciano antichità di Ferrara*, manuſcript de Modène; *Muratori*, *le Antichità Eſtenſi*.

On trouve dans l'Arioſte un brillant éloge de la ville de Ferrare, en forme de prophétie, dans la bouche du pilote qui conduiſoit Renaud, pour en venir à l'éloge des deux Hercules, ducs de Ferrare, qui regnèrent au commencement du ſeizième ſiècle.

O città bene aventuroſa, diſſe,
. . . . . .
Ch'anco la gloria tua ſalira tanto;
Ch'avrai di tutta Italia il pregio, e'l vanto
. . . . . .
Che v'havria con le gratie e con Cupido,
Venere ſtanza, e non più in Cipro, o in Gnido
E che ſarebbe tal per ſtudio, e cura,
Di chi al ſapere, & al poter' unita,
La voglia havendo, d'Argini e di mura,
Havria si ancor la ſua città munita,
Che contra tutto il mondo ſtar ſicura
Potria, ſenza chiamar di fuori aita,
E che d'Ercol figliuol, d'Ercol ſarebbe,
Padre il Signor, che queſto e quel far debbe.
Canto. XLIII. Ott. 55. 59.

Cette ville ſe préſente d'une manière avantageuſe : quand on vient de Bologne, en entrant par la porte S. Benoît, on voit la rue S. Benoît qui a près de mille toiſes de longueur, & qui eſt alignée juſqu'à la porte S. Jean; c'eſt une partie de la nouvelle

nouvelle ville, bâtie par Hercule II, qui avoit épouſé une fille de Louis XII, & qui fut célèbre par ſon goût pour les lettres, & par la protection qu'il accordoit aux ſavans. A l'égard de la longueur totale de la ville, elle a ſept cent perches de Ferrare, ou quatorze cent quarante quatre toiſes depuis la porte S. Benoît juſqu'à la porte S. George; la grande rue S. Benoît eſt traverſée à angles droits à l'endroit où eſt le palais *Villa*, & celui du maréchal *Pallavicini* par une autre rue, qui eſt encore d'une longueur conſidérable.

La citadelle, qui eſt à l'occident de la ville, eſt grande, forte & régulière, le pape y entretient trois cent hommes de garniſon, & un arſenal où il y a quatorze mille fuſils & beaucoup d'artillerie.

On va voir au château de belles peintures à freſque dans la ſalle du conſeil: ce château des anciens ducs de Ferrare eſt l'endroit où ils habitoient dans le temps que leur cour étoit la plus célèbre; c'eſt l'habitation ordinaire du légat; mais le cardinal Trajetto, qui eſt archevêque & légat tout à la fois, habite le palais archiépiſcopal, qui eſt plus beau. L'archevêché vaut ſeize mille écus romains, la légation en vaut dix, le tout revient à près de cent quarante mille livres de France. Il y a une partie de ce château qui appartient à l'empereur, comme dépendance des biens allodiaux dont il a hérité.

L'égliſe cathédrale occupe une partie de la grande place; on remarque le portail, le plafond du chœur, le tombeau d'Urbain VIII, de beaux tableaux du Carrache, un S. Laurent du Guerchin, qui eſt noir & gâté, un oſtenſoir qui étoit deſtiné au roi de Portugal, on y a placé la croix du cardinal Ruffi; une inſcription à l'honneur de Clément VIII, qui conquit Ferrare, & le tombeau de *Lilio Gregorio Giraldi*, célèbré par M. de Thou comme un des plus ſavans hommes de ſon ſiècle; ce fut ſur ſes

mémoires & ſur ceux de ſon frère, L. Antonio, que ſe fit la réformation grégorienne du calendrier, en 1562.

IL GESU, collége qui étoit occupé par les Jéſuites, qui l'eſt par les pères des Ecoles-Pies; on y conſerve deux tableaux de l'Eſpagnolet; S. Stanislas communié par les anges, & S. François Xavier reſſuſcitant un mort.

A *Santa Maria in vado*, un tableau de Paul Véronèſe, & d'autres tableaux très-eſtimés.

A la Chartreuſe, il y a une belle égliſe; on y remarque une Aſcenſion & un jugement dernier, de Baſtianino Filippi; dans le réfectoire, les noces de Cana, du Bononi, peintre de Ferrare; ce tableau eſt ſi eſtimé qu'on aſſure qu'on a voulu le couvrir d'or pour le payer. Dans la ſalle du chapitre, il y a auſſi un S. Bruno du même Bononi; dans le cloître, on voit le tombeau & l'épitaphe d'un prince dont la mémoire eſt chère à Ferrare: *Oſſa Borſii Eſtenſis Ferrariæ Ducis I. vita functi an.* 1471; ſon tombeau a été refait en 1613 & poſtérieurement encore en 1758.

L'égliſe de S. George, hors de la ville, étoit autrefois la cathédrale, elle eſt remarquable par le concile de 1438, que le pape Eugène IV y aſſembla, & qui fut enſuite transféré à Florence.

Dans l'égliſe de S. Auguſtin eſt le tombeau de *Laura Euſtochio*, appelée la *Berettara*, maîtreſſe d'Alphonſe II dernier duc de Ferrare, & dont les enfans furent exclus de la ſucceſſion de leur père par le pape Clément VIII.

En entrant dans l'égliſe de S. Benoît, la première chapelle à main droite eſt celle de Jean-Baptiſte; on y voit un tableau du Bononi, où Hérode & Hérodias ſont repréſentés ſous les traits du duc Alphonſe & de ſa maîtreſſe. Il y a auſſi une Ste. Famille du Doſſi, & un S. Marc du Crémoneſi.

Cette égliſe de S. Benoît eſt celle où l'Arioſte

eſt enterré ; on lui a élevé un mauſolée en marbre, à la droite du grand autel ; le buſte a beaucoup d'expreſſion ; voici l'épitaphe : *D. O. M. Ludovico Areoſto ter illi max. atque ore omnium celeber. vati à Carolo V. Cæſ. coronato, nobilitate generis atque animi claro in reb. pub. adminiſtran. in regen. populis, in graviſſ. ad ſumm. Pontif. legationibus prudentiâ, conſilio, eloquentiâ præſtantiſſ. Ludovicus Areoſtus pronepos, ne quid domeſticæ pietati ad tanti viri gloriam cumuland. defuiſſe videri poſſit magno patruo cujus oſſa hic verè poſita ſunt P. C. an. Sal.* 1612, *vixit an.* 59 *ob. an.* 1533. 8. *id. Junii.*

Notus & Heſperiis jacet hic Areoſtus & Indis,
Cui muſa æternum nomen Hetruſca dedit,
Seu ſatyram in vitio exacuit, ſeu comica luſit,
Seu cecinit grandi bella ducesque tuba,
Ter ſummus vates cui ſummi in vertice pindi,
Tergeminâ licuit cingere fronde comas.

Dans le veſtibule du réfectoire des Bénédictins, on voit un paradis de *Benvenuto da Caraſolo* ; ce peintre étoit ami de l'Arioſte, & il l'a repréſenté ſur la droite avec une barbe noire, entre Ste. Catherine & S. Sébaſtien ; le poëte lui diſoit en plaiſantant : Mettez-moi dans ce paradis-là, parce qu'il n'y a pas d'apparence que je ſois dans l'autre : *Dipingete me in queſto paradiſo perche nel altro io non ci vo.*

Dans la maiſon du docteur André Barotti, on peut voir un manuſcrit des ſatyres de l'Arioſte, & une chaiſe qui lui appartenoit, de même qu'on a conſervé à S. Onuphre de Rome, quelques mauvais meubles du Taſſe, comme une eſpèce de relique.

La mémoire du Taſſe fait qu'un étranger va voir l'hôpital Ste. Anne, où ce grand poëte fut enfermé ſous prétexte de folie, en 1579. Alphonſe, duc de Ferrare, dont la ſœur Eléonore étoit trop liée avec le Taſſe, retint pendant ſept ans dans cette triſte captivité celui dont il avoit reçu une couronne

immortelle, dans ce beau paſſage de la Jéruſalem délivrée : *Tu magnanimo Alfonſo*, &c. La ſanté de ce poëte, qui acheva de ſe déranger dans ſa priſon, lui fit traîner dès-lors une vie triſte & languiſſante, & il mourut en 1595, en arrivant à Rome, où le pape Clement VIII lui préparoit au Capitole un couronnement & un triomphe ſolemnel.

L'hôpital dont il s'agit a été rebâti depuis ce temps-là ; il eſt très-beau. Il contenoit cent vingt-cinq malades quand je l'ai vu.

C'eſt dans la maiſon *Gualengo* à Ferrare, qui appartenoit autrefois aux Guarini, que fut repréſenté pour la première fois le *Paſtor fido*, poëme qui jouit encore d'une ſi grande réputation ; cette maiſon étoit toute conſacrée aux lettres, comme on le voit ſur les pilaſtres qui en font l'encoignure du côté de la rue S. Benoît : *Herculis & Muſarum commercio*,... *favete linguis & animis.*

L'univerſité, *lo ſtudio*, eſt établie dans le *Palazzo del paradiſo*, de même que la bibliothéque publique : cette univerſité eſt ancienne, & a eu beaucoup de célébrité. Le pape Clément XIV l'a rétablie & dotée ; Pie VI y a fait de nouvelles augmentations. On en eſt ſurtout redevable au zèle du cardinal *Riminaldi*, qui chérit ſa patrie, & qui a donné lui-même beaucoup de choſes à l'univerſité de Ferrare, pour la bibliothéque, l'hiſtoire naturelle & les arts ; cette univerſité peut être comptée actuellement parmi les grandes univerſités d'Italie.

L'académie appelée *degli intrepidi*, eſt réduite, comme la plupart des autres académies d'Italie, à quelques aſſemblées chaque année, qui ſe tiennent dans le château.

Le palais *Bentivoglio* eſt le même où habitoit le célèbre cardinal de ce nom, dont nous avons un recueil de lettres, que l'on conſeille encore de lire comme un modèle dans la langue italienne ; il avoit été nonce à Paris en 1617, & il paroît dans ſes

lettres qu'il avoit beaucoup d'inclination pour la France.

Il n'y avoit rien de plus célèbre en Italie que la cour de Ferrare vers la fin du ſeizième ſiècle, ſurtout pour la littérature & l'eſprit. Il y a même encore actuellement des gens de lettres : le marquis Alfonſe Varano de Camerino eſt célèbre par ſa belle tragédie de *Démétrius*, qui paſſe pour une des meilleures qu'on ait en Italie. Il a fait beaucoup de ſonnets & de *vizioni* très-eſtimées.

M. Jean-François Malfatti de Trento, profeſſeur de mathématiques, a publié en 1781 un ouvrage intitulé *Della curva Caſſiniana*, imprimé à Pavie, & où il y a une propriété curieuſe de cette courbe du quatrième ordre, démontrée par la ſynthèſe. Il a fait auſſi des diſſertations ſur les combinaiſons & ſur les probabilités, dans le prodrome de l'encyclopédie italienne, imprimé à Sienne vers 1778, dans l'anthologie romaine, & dans le premier volume de la ſociété italienne.

M. le docteur Théodore Bonatti, autre mathématicien de la même ville, avoit déjà travaillé ſur la courbe caſſinoïde ; il a publié des mémoires de méchaniques.

M. le chanoine Minzoni, & le docteur Jacques Agnella, ſont très-connus par leurs poéſies.

M. Gaëtano Migliore, auditeur du cardinal légat, a écrit en vers & en proſe, en italien & en latin : il a fait de bonnes inſcriptions ; il eſt du royaume de Naples.

M. le docteur Antoine Teſta a donné un ouvrage ſur les morts apparentes ; & des diſſertations latines ſur la médecine & la chirurgie ; il a ſéjourné à Paris en 1784 : il eſt de plus poëte & même improviſateur. Ceux qui ſont morts depuis mon voyage, étoient Jean-André Barotti, connu par des ouvrages de poéſie & d'hiſtoire littéraire ; Jérôme Baruffaldi, qui a écrit ſur les antiquités ſacrées ; Vincent

Bellini, habile antiquaire, & l'abbé Jean-Baptiſte Paſſeri, connu par pluſieurs genres d'érudition ; il n'étoit pas de Ferrare, mais il étoit auditeur du cardinal légat. Le comte Criſpi, mort à Ferrare en 1782, avoit fourni au Père Tiraboſchi pluſieurs articles ſur les écrivains de Reggio, pour l'ouvrage dont nous avons parlé à l'article de Modène.

Madame Riccoboni, Hélène *Balletti*, qui a brillé à Paris ſur le théâtre italien, ſous le nom de Flaminia, étoit auſſi née à Ferrare en 1686. Voyez le Nécrologe de 1772. Son fils Antoine-François Riccoboni étoit né à Mantoue en 1707, il eſt mort à Paris en 1771. Voyez le Nécrologe de 1773 (1).

Quoique les ducs de Ferrare aient toujours été de fort petits ſouverains, à cauſe du peu d'étendue de leur domination, cependant il y en a eu pluſieurs qui ont tenu un rang diſtingué parmi les princes d'Italie ; le pays étoit alors très-peuplé, & très bien cultivé ; le revenu du prince étoit conſidérable, & ſuffiſoit pour ſoutenir une cour brillante : depuis que ce pays fait partie de l'Etat Eccléſiaſtique, il a été négligé, le pape n'en retire rien. Le commerce eſt très-borné, comme on le verra bientôt. Mais je commencerai ce détail par l'article des poids & des meſures de Ferrare, qui m'étoit néceſſaire pour completter un traité que j'avois entrepris ſur les poids & meſures de tous les pays (2).

Le pied de Ferrare répond à quatorze pouces dix lignes trois dixièmes de France ; il ſe diviſe en douze uncie & cent quarante-quatre minuti.

(1) Sa veuve Mde. Riccoboni, Marie-Jeanne de la Borras, de Paris, quitta le théâtre en 1760 : elle eſt célèbre par des romans, qui ſont au nombre des meilleurs qu'on ait fait en France ; Cateshy, en 1759, Amélie, Jenny, le marquis de Creſſy, Sancerre, Sophie de Vallière, Butler, 1757, Rivers.

(2) Cet ouvrage a été donné en 1780, ſous le titre de *Métrologie*, par M. Pauçton, à qui j'avois remis tous mes matériaux.

La perche qui eſt de dix pieds, vaut douze pieds quatre pouces ſept lignes de France. Le mille de Ferrare doit être le tiers de mille perches, ce qui revient à ſix cent quatre-vingt-huit toiſes, ou quatre-vingt trois pour un dégré. Cependant le P. Maire les comptoit de quatre-vingt-un & demi, mais M. Contaïni Coſtabili m'écrit que la première notion eſt juſte.

On emploie à Ferrare trois ſortes de livres: l'une dite *plateale*, *commune eſtenſe*, la ſeconde dite *argentaria*, la troiſième ſert uniquement à peſer le fil d'argent ou l'argent filé.

La première pèſe ſix mille ſept cent grains du ſequin de Veniſe.

La ſeconde ſix mille neuf cent douze des mêmes grains.

La troiſième cinq mille neuf cent trente-deux & ſept vingt-quatrièmes des mêmes grains.

La première eſt d'uſage dans le commerce ordinaire. La ſeconde chez les orfèvres, pour peſer les pièces d'argent maſſives & autres choſes précieuſes.

Chacune de ces trois livres ſe diviſe en douze onces, mais la diviſion de l'once varie. Communément l'once de la livre platéale ſe diviſe en huit huitièmes, *otto ottavi*.

Chez les droguiſtes & les apothicaires qui ſe ſervent de cette livre, l'once ſe diviſe en huit dragmes; la dragme en trois ſcrupules, le ſcrupule en vingt-quatre grains.

Chez les marchands de ſoie, qui ſe ſervent auſſi de la même livre, l'once eſt diviſée en ſeize parties, appelées *ſerlini*. L'once de la livre argentaria ſe diviſe chez les orfèvres en huit huitièmes, *otto ottavi*; chaque huitième en vingt carats, chaque carat en quatre grains; l'once de la livre pour l'argent filé ſe diviſe en ſeize ſerlins.

Ma livre de Paris s'eſt trouvée en équilibre avec neuf mille quatre cent quatre-vingt-un grains &

deux tiers du ſéquin de Veniſe ; par conſéquent elle eſt à la livre platéale de Ferrare comme cinq mille ſix cent quatre vingt neuf eſt à quatre mille & vingt, ou comme cent quarante-un centièmes eſt à un, à très peu près.

J'ai demandé pourquoi le poids de l'argent filé étoit inférieur à celui des deux autres ; on m'a répondu que cela venoit de ce qu'il y avoit beaucoup de peine à filer l'argent.

Le bled ſe vend par *moggio*, qui pèſe environ cinquante cinq *peſi*, chacun de vingt cinq livres. Il ſe diviſe en cinq *ſacchi*, le ſacco en quatre ſtara, le ſtaro en quatre quarte, la quarta en quatre minelli, ainſi il y a trois cent vingt minelli dans le moggio.

La meſure du vin s'appelle *maſtello*, & pèſe cent ſoixante livres de Ferrare ; ſi le raiſin eſt en grappe, on le meſure par *caſtellata*, qui eſt de vingt-quatre maſtelli. Le *bigoncio* eſt la moitié du maſtello, la *ſecchia* eſt la moitié du bigoncio, le *boccale* eſt la dixième partie de la ſecchia ; on appelle *mezzo* la moitié du boccale, & foglietta le quart du boccale. La foglietta pèſe une livre.

La meſure des terres eſt le *moggio*, qui ſe diviſe en vingt ſtaja ou ſtara, le ſtajo eſt un quarré dont le côté a huit perches un pied huit pouces, & la ſurface ſoixante-ſix perches quarrées, ſoixante-ſix pieds & huit pouces ; ainſi deux cent perches quarrées ſont trois ſtaja. Le ſtajo ſe diviſe en quatre *quarte*, & la quarte en quatre *mezzetta*.

Le bled du Ferrarois eſt de bonne qualité, il eſt connu à Marſeille & à Barcelone ſous le nom de bled de Goro. Après la culture du bled, la plus utile du pays eſt celle du chanvre, qui s'eſt étendu beaucoup depuis quelques années, & qui augmente encore ; cela fait qu'on cultive moins le maïs, (*fromentone*) on trouve que celui-ci appauvrit la terre, enſorte que l'année d'après, quand

Digitized by Google

on y met du froment, il y réuſſit mal, au lieu qu'après le chanvre, le bled vient en abondance.

Le vin du pays eſt foible, parce qu'il vient en plaine, & qu'il n'y a pas même de collines dans la province. Ce vin ne réſiſte pas à la mer, en ſorte qu'il eſt à très-bas prix, & qu'on ſe plaint de la trop grande quantité des vignes.

On y fait de la ſoie, mais en petite quantité, parce qu'il n'y a pas dans la campagne aſſez de cultivateurs qui puiſſent s'en occuper; on fauche & l'on travaille la terre pour le maïs, dans la ſaiſon où il faudroit s'occuper des vers à ſoie; & l'on trouve que la ſoie ſe vend trop peu pour dédommager du temps qu'elle exigeroit; d'ailleurs dans un pays plat & ſouvent fangeux, les mûriers ne réuſſiſſent pas parfaitement.

Il y a dans la campagne beaucoup de beſtiaux, mais ſoit que les pâturages ne ſoient pas bons, ſoit qu'on n'y prenne pas aſſez de ſoin, on ne mange pas de très-bonne viande à Ferrare; & on n'y recueille pas beaucoup de bonnes laines.

Le territoire eſt ſuſceptible de toutes ſortes de productions: on y cultive des fèves & autres menus-grains; on y fait du lin, quoiqu'on le regarde comme peu avantageux; on envoie des fruits juſqu'à Veniſe. Les campagnes étant ſujettes aux inondations, & les eaux ayant peu de pente & peu d'écoulement, les années pluvieuſes ſont toujours de mauvaiſes années pour le pays.

Mais par la même raiſon la pêche y eſt conſidérable: celle des eſturgeons ſe fait tout le long du Pô; & outre la conſommation du pays, on en envoie à Parme, à Modène, à Bologne, & même à Rome. La pêche des anguilles dans les vallées de Comacchio eſt très-abondante; les vallées qui appartiennent à la chambre apoſtolique ſont affermées ſoixante mille écus romains par an, & les Lepri, qui en étoient fermiers, y ont gagné des

Digitized by Google

millions ; les vallées qui ſont à la communauté rendent huit mille écus, celles de la Mezola en rendent douze mille environ ; les vallées de monte Vecchio & Bevilaqua ſont à des particuliers, mais celle-ci a été détruite par la mer, & exigeroit une dépenſe conſidérable pour être miſe en valeur. On ſe plaint de ce que la majeure partie du produit de la pêche eſt portée à Rome, & que le peuple eſt miſérable dans les vallées de Comacchio.

La population de Ferrare, qui étoit autrefois de cent mille habitans, n'eſt plus que de trente-trois mille, encore faut-il y comprendre trois mille Juifs. La population des campagnes diminue également : auſſi les eaux ſe ſont débordées, les canaux ſont engorgés, & le peu d'habitans ne ſuffiſant plus pour ces travaux, l'air y eſt devenu mal ſain (1).

Il en eſt de même du Poleſino, qui eſt un des bons cantons de l'Italie : la partie de cette province qui eſt poſſédée par les Vénitiens eſt très-bien peuplée, & bien cultivée. Auſſitôt qu'on a paſſé à Lagoſcuro le bras du Pô qui ſépare la partie du Poleſino appartenante à la république, de celle qui appartient au pape, on trouve une diminution frappante dans la culture & la population, les villages y ſont déſerts, & les campagnes en friche : les ſouverains de Rome ne règnent pas aſſez long-temps pour travailler efficacement au bien de leur pays.

(1) Voyez le discours ſur la nature, où M. de Buffon fait voir combien les hommes contribuent à la ſalubrité de l'air, & à la fécondité de la nature.

CHAPITRE XXVIII.

Des travaux faits pour l'écoulement des eaux, entre Bologne & Ferrare.

ON ne peut voyager dans cette partie de l'Italie, ſans entendre parler à tout inſtant des débordemens du Pô, des marécages de Bologne, de Ferrare & de la Romagne, & des remèdes qu'on ſe propoſe d'y apporter; le voyageur s'intéreſſe naturellement aux travaux qu'exige une telle calamité; c'eſt ce qui m'a fait joindre à mon livre une explication de ces travaux.

De Bologne il y a ſeize lieues vers l'orient juſqu'à Ravenne, & dix lieues vers le nord juſqu'à Ferrare; cette ſurface de cent ſoixante lieues quarrées eſt preſque toute déſolée par les eaux; mais les intérêts divers des pays voiſins ont été cauſe que l'on a diſputé pendant un ſiècle ſur la manière d'y remédier, tandis que la dépenſe & les difficultés de l'entrepriſe contribuoient à éloigner l'exécution.

Le Pô, qui de tous les temps a été redoutable par ſes debordemens & ſes ravages, paſſoit avant le douzième ſiècle près de Ferrare du côté du midi: il ſe forma, vers 1155, un nouveau lit au nord de Ferrare; dès-lors la branche droite s'appauvrit peu-à-peu, & devint continuellement plus petite. Les habitans de Ferrare craignirent vers l'an 1600, que le Panaro & le Reno continuant de couler par l'ancien lit, appelé *Po di Primaro*, & d'y former des atterriſſemens, il n'en réſultât des inondations dans le Poleſino de S. George & dans les vallées de Comacchio: ils recoururent au pape, & demandèrent que le Reno fût détourné, pour ne plus entrer dans le Pô de Ferrare; à l'égard du Panaro,

il s'étoit déjà fait une route pour ſe réunir aux eaux du Pô, dans un lit abandonné, qui étoit entre le Bondeno & la Stellata. Le pape voulut favoriſer ſes nouveaux ſujets, qui de leur côté, pour rendre leur demande plus favorable, paroiſſoient vouloir entreprendre l'excavation générale de l'ancien lit du Pô, & procurer le retour des eaux; il falloit pour cela que tous les fleuves d'eau trouble, depuis le Reno juſqu'à la mer, qui tomboient dans le Pô de Ferrare & dans la branche du Primaro, fuſſent détournés & ſe répandiſſent pour quelque temps dans les vallées. Le pape par un Bref du 12 Août 1604, l'ordonna ainſi par *interim*, pour faciliter les travaux projetés, qui cependant étoient viſiblement au-deſſus des forces de l'Etat de Ferrare, & qui d'ailleurs avec le temps ſeroient devenus inutiles.

Le Reno fut d'abord conduit dans les vallées de *Santa Martina*; mais comme il y avoit peu de fond, les ſables & les terres s'y répandirent & formèrent un terrain qui devint ſuſceptible de bonification; alors les Ferrarois firent tous leurs efforts pour écarter de leur territoire les eaux du Reno; les Bolonois furent forcés d'élever de plus en plus les digues, mais les accidens & les ruptures qui arrivoient de temps à autres rendoient les travaux inutiles : le Reno continua de ſe repandre dans les vallés, & de ſubmerger le terrain, ſans qu'on ait pu y apporter de remède.

La dernière rupture, arrivée en 1740, s'appelle *Rotta Panfili*; c'eſt par-là que ſortent actuellement toutes les eaux, qui ſe rendent enſuite dans les vallées de Poggio & de Malalbergo, entre Cento & Ferrare. A l'égard des autres fleuves qui furent auſſi détournés du Primaro en 1604, comme le Santerno & le Senio, ils y rentrèrent quelques années après : & le Lamone, qui tomboit dans le Primaro, fut conduit directement à la mer.

Digitized by

Les Bolonois comprirent les ſuites funeſtes du Bref de Clément VIII. Ils ſe plaignirent vivement de l'injuſtice qu'on leur faiſoit : pour les calmer, on ordonna en 1605 une viſite, à la ſuite de laquelle il fut décidé que le Reno ſeroit mené dans le Pô de Lombardie ; mais cette déciſion n'eut aucune ſuite, non plus que les Brefs de Grégoire XV & d'Urbain VIII, qui l'ordonnèrent également, & depuis long-temps les Bolonois n'oſent plus eſpérer ce remède.

Cependant on n'a point ceſſé de faire depuis ce temps-là des viſites, des projets & des mémoires : le célèbre Benoît Caſtelli fut choiſi pour la viſite des eaux de Bologne & de Ferrare, faite ſous Urbain VIII en 1623 ; Dominique Caſſini aſſiſta à une autre viſite faite ſous Alexandre VII en 1658. Il y en eut une des cardinaux d'Adda & Barberini, aſſiſtés par Guglielmini en 1693, c'eſt la plus célèbre de toutes : lorſque l'avis des cardinaux eut été dreſſé, le pape Innocent XII voulut encore avoir celui de Caſſini, qui étoit alors établi en France, mais qui ſe tranſporta en Italie en 1695, pour examiner l'état des lieux : ſon avis fut encore de rétablir le Reno dans le Pô de Lombardie ; mais on tint ce réſultat caché, & il n'eut point d'exécution.

Le remède le plus complet & le plus juſte de tous, ſeroit véritablement de faire rentrer le Reno dans le Pô, au-deſſus de Ferrare. Les Bolonois inſiſtoient encore à la fin du dernier ſiècle ſur ce moyen, ſans vouloir s'en départir ; mais les oppoſitions des Vénitiens & de la ville de Ferrare ont été ſi fortes, qu'on y a, pour ainſi dire, renoncé : lorſque le prince Lobkowitz, à la tête de ſon armée, offrit au Bolonois de faire exécuter ce projet par ſes troupes, moyenant une ſomme de quatre à cinq cent mille livres, ils n'osèrent l'accepter, de peur qu'une autre voie de fait ne vînt enſuite rendre cette dépenſe inutile.

Digitized by Google

Le pape Benoît XIV, qui désiroit beaucoup de soulager sa patrie, fit faire un canal qu'on appelle *Cavo Benedettino*, pour recevoir les eaux de l'Idice, que les ducs de Ferrare avoient détourné du Primaro dans le seizième siècle, en le conduisant dans les vallées de Marmorta, & qui depuis 1731 se répandoit dans les campagnes, & inondoit les vallées de Dugliolo. Benoît XIV espéroit de réunir dans le même canal toutes les eaux du Reno & de la Savena, & de les conduire par le Primaro jusqu'à la mer, malgré l'opposition des Ferrarois. C'est ce qu'on appelle la ligne du Primaro ; ce canal coûta plus d'un million, mais il n'eut pas tout le succès qu'on en espéroit : l'Idice, dont la pente étoit très-forte & les eaux très-limoneuses, combla une partie du Cavo Benedettino ; le Reno s'ouvrit une autre route, & le pape Benoît XIV fut découragé ; c'est cependant le parti auquel on revient actuellement.

Les habitans de Ferrare, qui se sont toujours opposés à l'introduction du Reno dans le Pô, ont proposé en divers temps jusqu'à sept routes ou sept lignes différentes pour le desséchement ; la ligne supérieure qui devoit être préférée à toutes les autres, selon l'avis de plusieurs mathématiciens, & spécialement du père Jacquier & du père le Seur, qui avoient donné un grand mémoire là-dessus.

M. Ximenez de Florence, également habile & célèbre en matière d'hydraulique, a fait plusieurs mémoires sur cette matière : son avis est que toutes les lignes proposées pour la conduite des eaux sont fondées sur des principes douteux, ou décidément faux, & qu'elles pourroient rendre la situation du pays pire qu'elle n'est actuellement ; il a jugé que la dépense de la ligne supérieure iroit à plus de quatre millions d'écus romains, ce qui rend l'exécution impossible ; mais il pense qu'on pourroit laisser le Reno tel qu'il est, & faire tomber les eaux du Bo-

lonois dans le Primaro par le *Cavo Benedettino*, ou par un autre canal qui aboutiroit également au Primaro ; les fleuves troubles & limoneux du Bolonois & de la Romagne ſerviroient à combler les vallons & les marécages voiſins, & les eaux clarifiées ſe rendroient dans le Primaro.

Mais un remède encore plus sûr, ſuivant le père Ximenez, ſeroit de conduire toutes ces eaux dans les vallées de *Comacchio* qui ſont au nord du Ravenne, & qui communiquent à la mer ; la dépenſe n'iroit pas ſelon lui à cent mille écus romains.

Le père Hippolyte Sivieri jéſuite, le plus habile ingénieur de Ferrare, vouloit auſſi que l'on fit déboucher toutes les eaux par les vallées de Comacchio, en tirant une ligne depuis Argenta juſqu'à la mer, vers l'embouchure du Primaro, au travers de ces marais : il m'aſſuroit qu'avec un million d'écus romains on gagneroit un eſpace de terrain qui a huit lieues de long ſur une de large au moins, tandis que la ligne ſupérieure coûteroit ſelon lui quatre millions d'écus. D'ailleurs il eſt perſuadé que dix-huit torrens & quarante-cinq ruiſſeaux, dont les directions & la qualité des eaux ſont très-différentes, ne pourront ſe réunir & ſe contenir pour aller enſemble dans un même lit ; il aſſure que le Reno qui a des eaux claires avec peu de pente, & l'Idice qui a des eaux troubles avec une pente extraordinaire de près de cinq pieds & demi ſur mille toiſes, n'ont pu s'allier enſemble dans le Cavo Benedettino, à plus forte raiſon tous les autres.

Mais il y a dans le projet de Comacchio un obſtacle invincible : c'eſt le grand intérêt de la *Camera*, à ne pas ſe priver du revenu conſidérable que produit la pêche de ces vallées. Ce revenu monte à plus de trois cent mille livres de France. Ces vallées ſont d'immenſes marécages, terminés par des étangs qui ont trois iſſues dans la mer ; on les ouvre le 2 Février ; le poiſſon y vient frayer

en abondance, & on les ferme au mois de Mars pour le retenir. Dans le mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, lorſque la lune commence à éclairer la nuit, que le vent vient de terre, & que la fraîcheur de la mer détermine le poiſſon à y aller, on ouvre les iſſues & l'on y place de grandes claies de roſeaux faites en forme de priſmes: tout le poiſſon s'y rend, & l'on fait une pêche immenſe en peu de temps. Auſſi la cour de Rome ne vouloit pas même qu'on proposât les projets qui tendoient à deſſécher le pays aux dépens des vallées de Comacchio. J'ai ouï dire d'ailleurs à M. Boſcovich, qui eſt un excellent juge dans ces matières, que ce remède ne dureroit pas longtemps, & que les canaux ſeroient bientôt remplis par les dépôts bourbeux & limoneux des torrens, qu'on ſeroit obligé d'y conduire.

Ainſi, la ligne ſupérieure ſeroit la plus certaine, mais elle eſt extrêmement coûteuſe; la route des vallées de Comacchio ôteroit à la cour de Rome un revenu trop conſidérable; le rétabliſſement du Reno dans le Pô ne convient ni à Veniſe, ni à Ferrare, ni aux autres pays intéreſſés; les autres moyens propoſés ſont peu certains: tel eſt le ſommaire des difficultés qui ont retenu long-temps ſous les eaux cette belle partie de l'Italie.

Enfin, la congrégation des eaux décida au mois de Mars 1765, qu'on n'exécuteroit aucune des lignes propoſées, & qu'on feroit encore examiner les choſes par des experts tirés de pays où il n'y auroit aucune relation d'intérêt qui pût les rendre ſuſpects: on choiſit le père Lecchi de Milan, M. Temanza de Veniſe & M. de Veracci de Florence, qui firent une nouvelle viſite au mois de Novembre 1766; après quoi le père Lecchi ayant été chargé de l'exécution des travaux, il y eut deux mille quatre cent travailleurs pendant l'été de 1768. La ligne ſupérieure paſſant à deux lieues

ſeulement

ſeulement de Bologne, avoit toujours été préférée (excepté par Manfredi vers 1760); mais le père Lecchi adopta la ligne du Primaro. Il reconnut dans cette viſite de 1766, que le Pô di Primaro avoit un lit ſuffiſant pour l'union du Reno, de la Savena, de l'Idice, du Santerno, du Senio & du Lamone; que cette réunion ſembloit même indiquée par la nature à l'aſpect des excavations & des courans qui s'étoient formés depuis quelques années ſans le ſecours de l'art, & il jugea qu'il ſeroit dangereux de tenter d'autres lignes. En conſéquence il ſe propoſa de conduire le Reno depuis la Rotta Panfili juſqu'à Poggio, de-là par le Cavo Benedettino juſqu'au Primaro; vers Morgone un peu au-deſſous du Targhetto, en faiſant rétablir ce canal, en y conſtruiſant des digues dans la vallée de Gandazolo pour le mieux contenir; ainſi la ligne du Primaro lui parut préférable à celle du Pô Grande, que les principaux mathématiciens du dernier ſiècle paroiſſoient avoir adoptée. Mais en expliquant ſes projets dans le livre qu'il publia en 1767 (1) il fit voir les exceptions que l'on devoit apporter à l'ancien projet; il ne penſoit pas que pluſieurs ruiſſeaux troubles, comme le Zena & le Fiumicello, duſſent être conduits en droiture dans le Cavo Benedettino, mais il vouloit les conduire dans des canaux ſéparés du Reno, & pour cela il propoſoit un nouveau canal, preſque parallèle au premier, qui recevroit le Scorſuro, une lieue à l'orient de Cento, & une demi-lieue au midi de Rotta Panfili; ce canal devoit ſe rendre dans celui della Beccara, une demi lieue au-deſſus d'Argenta, dans la vallée de Marmorta.

Le père Lecchi promit que dans ſix ans il termineroit ces travaux, en deſſéchant complètement

(1) *Relazione della viſita fatta dal P. Ant. Lecchi, &c. in Bologna*, 1767, *in-fol.*

les trois provinces de Bologne, de Ferrare & de la Romagne.

Il prit le Reno deux lieues au-deſſous de Cento, pour le porter dans le Cavo Benedettino, & de-là vers Argenta pour aller juſqu'à la mer, au midi des vallées de Comacchio avec le Primaro. Il commença par mettre le Reno dans l'ancien lit du Pô di Primaro, abandonné par le Pô Grande, avec des digues pour empêcher ſes débordemens, & l'obliger de creuſer ſon propre lit. Il fit creuſer le lit depuis Traghetto juſqu'au Cavo Benedettino, ſur une longueur de ſix milles, & il y conduiſit les canaux d'écoulement des vallées voiſines. Il conduiſit le Silaro dans le Primaro vers la Baſtia; il fit creuſer ſur pluſieurs milles le lit du Gardo & du Menata, pour deſſécher le vaſte territoire de Medicina.

L'Idice fut détourné vers les parties les plus baſſes de la vallée de Diolo, pour y dépoſer ſes ſables, afin que ſes eaux claires fuſſent portées dans le Cavo Benedettino.

En 1771, le Reno fut garni de digues ſur douze milles, à partir de la Rotta Panfili, & l'on travailloit à lui faciliter le chemin peu-à-peu, en faiſant les ouvertures néceſſaires pour donner à ſes eaux le moyen de ſe creuſer un lit. Le père Lecchi m'écrivoit alors que le deſſéchement des marais, qui pouvoient verſer leurs eaux dans le réſervoir commun du Primaro, s'étendoit déjà ſur quinze milles de longueur & ſix de largeur, & qu'il ſe propoſoit de continuer ainſi juſqu'à la Rotta Panfili, pour achever le deſſéchement des plaines de Bologne & de Ferrare.

En 1780, l'on reconnut qu'il y avoit quatre-vingt-quatre mille arpens rendus à la culture depuis 1772 (chaque arpent de neuf cent toiſes). En 1782, on en comptoit quatre mille cinq cent de plus.

Un voyageur m'aſſuroit en 1781, qu'il n'y avoit

pas la moitié du total de l'ouvrage de fait, quoiqu'on eût dépensé dix millions de France, tant au Cavo Benedettino, qu'au reste des travaux, & cette somme eût été suffisante peut-être pour la totalité de l'ouvrage de la ligne supérieure; alors le père Lecchi étoit mort, le Primaro & les autres rivières, qui dans cette partie ont peu de pente, continuoient à franchir les digues tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre, & les plaintes recommençoient comme auparavant, malgré tant de dépenses & tant de soins pour les faire cesser.

En 1783, on acheva les digues du Reno, mais il survint ensuite une crûe des plus extraordinaires, qui fit voir que ces digues n'étoient pas assez hautes en certains endroits. On se propose donc de les élever encore, & l'on espère qu'alors le Reno se portera sans aucun débordement jusques dans le Cavo Benedettino, qui n'est plus qu'un prolongement de cette rivière, comme le Primaro actuel est un prolongement du Cavo. On craignit en 1783 une rupture dans le Primaro, & pour préserver les vallées de Comacchio, on en fit une exprès sur la rive droite du Reno à sa partie supérieure, & l'on inonda une partie du Bolonois.

La Savena près de Bologne a été détournée de son ancien cours, pour être portée dans l'Idice, qui tombe dans le Primaro au-dessus du Cavo. On a redressé le Primaro qui faisoit de grandes sinuosités, & l'on a diminué par-là l'étendue de son cours, pour augmenter sa pente le long des vallées de Marmorta qui sont à sa droite; mais il est douteux que cette pente puisse suffire. Comme le fond est peu solide, on doute aussi qu'il puisse supporter des digues assez hautes pour suppléer aux dépôts & aux atterrissemens que ces eaux troubles produiront dans le lit du Primaro. On a déjà élevé les digues de vingt-un pieds de France en certains endroits, & les eaux troubles du Reno, de l'Idice,

&c. continuent d'en élever le fond. Il reſte à faire auſſi beaucoup de petits canaux qui doivent ſervir à l'écoulement des eaux de pluies qui inondent les campagnes.

Il y a toujours deux mille hommes, quelquefois quatre mille employés à ces travaux, ſous les ordres du cardinal Boncompagni, & ſous la direction de M. Attilio Arnolfini, dont j'ai parlé. Il a ſuccédé à M. Boldrini de Plaiſance, mort l'année dernière, & qui en avoit la direction depuis 1772. M. Canterzani m'aſſure que la dépenſe ne monte juſqu'ici qu'à douze cent mille écus romains, d'autres diſent deux milions, qui font 10670000 liv. de France. Cependant on ſe plaint à Rome de ce que l'Etat eſt ruiné par ces travaux, & par ceux des marais Pontins. Mais le pape a ceux-ci fort à cœur; le cardinal Boncompagni, qui eſt à la tête des premiers, a beaucoup de crédit à la cour de Rome, & il le mérite; ainſi l'on continuera peut-être encore long-temps ces dépenſes, malgré l'incertitude du ſuccès.

CHAPITRE XXIX.

Route de Ferrare à Veniſe (1).

ON va quelquefois par terre de Ferrare à Padoue, on paſſe le Reno au pont de Lagoſcuro, enſuite le Pô, enfin l'Adige. Sur l'état de Veniſe, les poſtes ſont fort chères, les deux chevaux d'une chaiſe coûtent quinze paules, ou huit livres, & un bidet ſept paules & demi par poſte, ſi ce n'eſt pour les nobles Vénitiens, qui paient un tiers de

(1) Il y a des voyageurs qui vont de Ferrare à Faenza; il y a quarante-ſept milles, & l'on paie cinq poſtes.

moins ; mais on peut obtenir un ordre à Veniſe pour ne payer que dix paules par couple & cinq par bidet. Le maître de poſte peut même délivrer le billet.

De Ferrare à Rovigo, deux poſtes & demie.
à Moncelſe, une poſte.
à Padoue, une poſte & demie.
à Dolo, une poſte & demie.
à Fuſina, une poſte & demie.

Mais on quitte ordinairement la poſte à Padoue, & l'on y laiſſe les voitures ; on prend une peote qui coûte deux ou trois ſequins juſqu'à Veniſe ; elle doit être tirée par deux chevaux juſqu'à Fuſina, où l'on entre en mer, alors la peote eſt tirée par une barque à quatre rameurs.

On peut auſſi s'embarquer à Ferrare ſur le *Canale Panfilio*, qui a quatre milles de long, & où l'on entre par une écluſe (1). L'on arrive en une heure & demie à *Ponte di Lagoſcuro*, où l'on débarque pour monter ſur les barques du Pô, qui portent les voyageurs juſqu'au canal appelé *Cavanella di Po*, à quarante milles de Ferrare, & à cinquante-cinq de Veniſe.

C'eſt à Ponte di Lagoſcuro que l'on débarque les marchandiſes de France & du Piémont, qui vont par le Pô, & qui ſont deſtinées pour la Romagne.

Il n'y a rien de ſi beau que la vue du Pô, tant par ſa grande étendue que par les canaux qui y aboutiſſent, les ſites qui l'environnent & les barques dont il eſt couvert ; elles vont à la voile, & ſont preſque toutes terminées en bec de corbin.

Mais le Pô eſt un fleuve terrible, dont les débor-

(1) Ce canal a le nom de Panfilio, dans la ville de Ferrare, & cette partie eſt très-ancienne, c'étoit autrefois le foſſé même de la ville ; mais depuis la porte S. Benoît juſqu'à Ponte di Lagoscuro, il s'appelle *Cavo del Ponte*, il fut fait l'an 1601, par les habitans de Ferrare, lorsque la partie du Pô, qui paſſoit près de la ville, ſe fut comblée & perdue.

demens ſont ſi dangereux, que dans toutes les provinces où il paſſe, on a ſans ceſſe les yeux ouverts ſur la hauteur de ſes eaux. Les cailloux, le ſable & le limon épais qu'il charrie & dépoſe continuellement, l'auroient fait changer de lit, & parcourir ſucceſſivement toute la largeur de la plaine, ſi l'on n'avoit pris le parti, fort anciennement, de le reſſerrer entre les digues; mais ce parti a entraîné d'autres inconvéniens: le lit qu'on lui avoit formé entre les digues ſe rempliſſant peu à-peu, il a fallu élever ſans ceſſe les digues; elles ſont ſi hautes actuellement, qu'en certains endroits le lit du Pô eſt de trente pieds au-deſſus du niveau de la campagne: l'inondation du commencement de Novembre 1755, obligea encore à élever de quelques pouces toutes les digues du Ferrarois.

Ainſi le Pô eſt comme un aqueduc immenſe qui domine & qui menace continuellement les villages & les campagnes d'une terrible inondation; auſſi prend-on des précautions extrêmes pour prévenir ce danger. Dès qu'il eſt à trois pieds huit pouces au-deſſus du niveau ordinaire des moyennes eaux, on le met *in guardia*, c'eſt-à-dire, qu'on aſſemble des habitans pour garder les chauſſées nuit & jour, les viſiter & remédier au moindre danger: quelquefois on eſt obligé de le mettre en garde deux ou trois fois l'année; quelquefois auſſi il ſe paſſe deux ou trois ans ſans qu'on l'y mette; cela dépend des pluies & des neiges qui viennent de toutes les montagnes du Piémont & de la Lombardie.

Les gardes s'établiſſent en vertu d'une commiſſion du cardinal légat, qui ordonne à tous les gouverneurs, podeſtats, juges, capitaines de milices à pied & à cheval, & à tous autres, quelque privilégiés qu'ils puiſſent être, ſous peine d'encourir ſon indignation, d'obéir au porteur de la commiſſion, comme député de M. le juge des ſages, &

de MM. de la congrégation des travailleurs pour préſider à la garde du Pô, dans une certaine étendue : les procureurs des maiſons religieuſes & les particuliers intéreſſés à la conſervation des héritages voiſins du Pô, ſont ordinairement chargés de ces ſortes de commiſſions.

A la fin d'Octobre 1765, j'ai été témoin d'une crue d'eau qui étoit de cinq pieds au-deſſus du terme ordinaire de la garde, & de onze pouces ſeulement au-deſſous de la crue extraordinaire de 1755 ; il y avoit alors trois mille perſonnes dans le Ferrarois, occupées à garder nuit & jour les chauſſées (*Argini*). On fait des cabanes ſur les digues du Pô, à droite & à gauche, à des diſtances de cent à cent-vingt toiſes ; il y a trois perſonnes dans chacune, avec des feux, munies de tous les inſtrumens néceſſaires pour porter de la terre, enfoncer des pieux, reboucher des ouvertures. Des ſoldats font la ronde pour examiner ſi perſonne n'abandonne ſon poſte, & pour empêcher qu'aucune barque ne navigue ſur le Pô pendant la nuit, & ne vienne heurter les digues. J'étois avec le courier de Veniſe, qui a ſeul droit de naviguer la nuit, & nous faiſions route ſur le Pô le premier jour où il étoit en garde ; on nous cria d'amener ; les matelots répondirent : c'eſt le courier ; mais ils ne pouvoient ſe faire entendre, nous fûmes bientôt ſalués de pluſieurs coups de fuſil, qui ne firent de mal à perſonne, mais qui obligèrent les mariniers d'aborder vers le capitaine de la garde, pour lui montrer leurs papiers, & y attendre qu'on eût envoyé l'ordre de nous laiſſer paſſer à tous les autres corps-de-garde.

Les crues du Pô ſont longues, le danger & la garde durent quelquefois quinze jours, parce qu'il a peu de pente ; on eſtime cette pente d'un ſur ſix mille, ou un pied ſur mille toiſes, de même que pour la Seine, cependant les eaux du Pô ſont plus

Digitized by Google

épaiſſes & plus troubles ; mais la grande quantité d'eau fait qu'il a beſoin de moins de pente.

Quand les chauſſées d'un fleuve ordinaire viennent par malheur à ſe rompre en quelqu'endroit, on rebouche promptement l'ouverture, *ſi ripiglia la rotta*, mais dans un fleuve tel que le Pô, cela ſeroit probablement ſans remède, puiſque dans le Reno, qui eſt beaucoup moindre, on n'a pas pu fermer la *Rotta Panfili*.

La Cavanella, dans laquelle on entre en quittant le Pô, n'a qu'un mille de long; de-là on va dans le Tartaro ou Caſtagnaro, appelé auſſi *canal Bianco*, ſur lequel on fait un mille; & l'on entre dans le canal de Loreo, qui a cinq milles de longueur juſqu'à l'Adige. Loreo eſt un gros village ſitué dans le milieu de l'intervalle ; on entre alors dans l'Adige, on fait trois milles ſur ce fleuve, & l'on prend la Cavanella dell'Adige, ſur laquelle on parcourt encore trois milles, & l'on entre dans une branche du Pô, où aboutit la Brenta noviſſima : on la deſcend & l'on arrive à Porto di Brondolo, on y trouve des écluſes par leſquelles on entre dans les lagunes, c'eſt-à dire, dans une eſpèce de lac, dont les eaux baſſes & tranquilles ne communiquent pas aſſez à la pleine mer pour en éprouver les agitations. Brondolo eſt à ſeize mille toiſes au midi de Veniſe.

Le ciel de ce pays eſt le plus beau du monde, d'un bleu tendre avec des nuages d'un gris léger, vaporeux & argentin, qui ſe marie admirablement avec le verd un peu céladon des eaux de la mer.

En entrant dans les lagunes, les commis de la douane de Veniſe font leur première viſite, ils en portent eux-mêmes à Veniſe les choſes qui ſont ſujettes à des droits; quand on n'eſt pas avec le courier, on eſt expoſé à pluſieurs viſites de la part des commis qui ont différens départemens, & cela eſt fort incommode pour les voyageurs.

Digitized

En moins d'une heure on va de Brondoio à Chiozza, ville aſſez agréable, ſituée ſur les lagunes à trois milles de Brondolo & à treize milles de Veniſe ; l'égliſe cathédrale en eſt belle, les rues larges avec des portiques commodes ; de-là on découvre les Alpes du côté de Padoue.

On ſuit dans les lagunes le *Lido di Peleſtrina* ; c'eſt une langue de terre qui ſépare les lagunes d'avec la pleine mer, elle eſt garnie d'un très-long & très-gros mur en pierre d'Iſtrie, fait par les Vénitiens, qui défend le canal de Lido contre le choc des vagues & les irruptions de la mer ; ce mur s'étend preſqu'à deux lieues ; c'eſt un ouvrage digne des Romains, & l'on ſe propoſe de le continuer encore dans l'eſpace de ſept à huit lieues.

A deux milles de Chiozza, on trouve Peleſtrina, gros village ſur le bord de la mer, dont tout le rivage ſur une longueur de près de ſept milles, eſt garni de maiſons qui font un effet très-agréable.

On voit à ſix milles de-là le port de Malamoco, dont le rivage eſt également peuplé, & enſuite la ville de Malamoco, qui eſt à cinq milles de Veniſe ; quand on y eſt, l'on commence à diſtinguer le clocher de S. Marc, & les principales tours de Veniſe. Lorſqu'on eſt vers San Spirito, couvent des Cordeliers, à trois milles de Veniſe, ou à S. Clément, qui en eſt un peu plus près, on commence à jouir du ſpectacle frappant de cette belle ville, dont la ſituation & la magnificence étonnent toujours ceux même qui ſont le plus en garde contre l'admiration. C'eſt par le canal de la Giudeca, & en face de la place S. Marc, que l'on arrive à Veniſe, & l'on entre dans le grand canal, qui fait encore un des plus beaux points de vue qu'il y ait dans l'univers.

CHAPITRE XXX.

Hiſtoire de Veniſe.

VENISE, que nous regardons comme la troiſième ville d'Italie, eſt la plus remarquable de toutes par ſa ſituation & ſon gouvernement : c'eſt une ville de cent cinquante mille ames (1), ſituée à quarante-cinq degrés vingt-cinq minutes de l'attitude, à quarante minutes de temps, ou dix degrés à l'orient de Paris, c'eſt-à-dire à trente degrés de longitude. Elle a deux mille toiſes, ou une petite lieue de longueur, depuis l'égliſe patriarchale de S. Pierre, qui eſt au ſud-eſt, juſqu'à l'extrémité du Canareggio, qui eſt du côté de S. Jérôme, au nord-oueſt ; elle a quinze cent toiſes dans ſa plus grande largeur, y compris le canal de la Giudeca, qui en a cent ſoixante de largeur.

L'hiſtoire ne parle pas, avant le commencement du cinquième ſiècle, des isles qui ont formé cette ville : on voit que les magiſtrats de Padoue peuplèrent l'isle de Rialto, & lui accordèrent des priviléges l'an 421 ; c'eſt l'année à laquelle on rapporte la première fondation de Veniſe. Mais ce fut principalement l'invaſion d'Alboin, roi des Lombards, l'an 568, qui occaſionna la grande population de ces isles. Au premier bruit de cette irruption, le patriarche d'Aquilée, avec une partie de ſes eccléſiaſtiques, & les principaux citoyens de la ville, ſe réfugièrent dans l'isle de Grado ; beaucoup d'autres abandonnèrent la Vénétie & la Ligurie, pour ſe réfugier dans les isles qui étoient au-delà de l'embouchure du Pô ; & la réunion de ces isles forma la ville, qui a pris enſuite le nom de Veniſe. (*Abrégé chronologique de l'hiſtoire de l'Italie, par*

(1) Ou cent ſoixante-dix, y compris les isles adjacentes.

M. de S. Marc.) La ſuite des cent & dix-neuf doges de Veniſe, que l'on compte juſqu'à préſent, commence à l'année 697, où Paolo Lucio Anafeſto fut élu par les ſoixante douze isles, qui font aujourd'hui les ſoixante-douze paroiſſes de la ville.

Suivant quelques auteurs françois, Pepin le Bref, roi de France, que le pape Etienne avoit attiré en Italie pour s'oppoſer aux progrès des Lombards, fut le premier qui remit aux Vénitiens le tribut qu'ils avoient coutume de payer; il donna une nouvelle conſiſtance à leur Etat naiſſant, & il fut le premier qui donna le nom de *Venetiæ*, à la réunion de Rialto & des isles voiſines, vers l'an 760; mais ce fait ne ſe trouve point dans les hiſtoriens de Veniſe.

Les empereurs d'occident & d'orient, Charlemagne & Nicéphore, ayant eu de longues conteſtations ſur les limites de leurs empires vers l'an 800, les Vénitiens, qui ſe trouvoient à-peu-près ſur les confins, en profitèrent pour maintenir leur liberté, & commencèrent à devenir plus indépendans que jamais (1). Leur ſituation au milieu des eaux les rendit eſſentiellement navigateurs & commerçans: tout le monde connoît la puiſſance étonnante à laquelle parvint la république de Veniſe par le commerce & par les armes, ſurtout au temps de la première croiſade, & avant que le commerce des Indes avec l'Europe fût ouvert par le cap de Bonne-Eſpérance (2). Les Vénitiens poſſédèrent le

(1) Cette indépendance a été attaquée dans un ouvrage qui fit du bruit : *Squitinio della libertà veneta;* il eſt de Marc Velſer, publiciſte d'Augsbourg. Voyez Bayle.

(2) Les Vénitiens furent même les premiers qui entreprirent d'étendre la navigation par des voyages de long cours, ſuivant M. Porto Leoni, jeune Parmeſan, qui a fait un mémoire à ce ſujet; on y trouve la copie d'une carte faite par Beorazius, beau-frère de Colomb, en 1478, carte qui ſervit à la découverte de l'Amérique, quatorze ans après; l'original eſt à la bibliothéque de Parme.

Digitized by Google

royaume de Chypre, la Morée, l'isle de Candie, une partie de l'Archipel ; ils furent même quelque temps les maîtres de Conſtantinople, (en 1206) de Naples, de la Sicile, & d'une grande partie de l'Italie : ils défirent ſouvent les Sarrazins, les Grecs, les Piſans, les Génois, les Anglois, les ducs de Milan, & les Turcs ; mais la diminution du commerce entraîna celle de la marine & de la puiſſance des Vénitiens. Les Turcs, dont les forces ne ceſsèrent d'augmenter attaquèrent cette république de toutes parts, & à tant de repriſes différentes, qu'ils lui enlevèrent enfin Candie en 1669, & la Morée en 1715. La paix de Paſſarowitz, qui fut faite en 1718, entre le ſultan Achmet, l'empire & la république de Veniſe, peu favorable aux Vénitiens, leur a du moins aſſuré la tranquillité dont ils ont joui depuis ce temps-là juſqu'à préſent.

Les époques les plus mémorables dans l'hiſtoire de Veniſe, ſont celle des années 1297, 1508 & 1618.

C'eſt à l'année 1297 qu'on rapporte l'établiſſement de l'ariſtocratie Vénitienne dans l'état où elle ſubſiſte actuellement ; du moins l'autorité du doge commença à diminuer, & fut reſtrainte par les correcteurs qu'on éliſoit à la mort de chaque doge ; enſuite l'entrée du grand conſeil fut donnée à un nombre de citoyens & à leurs deſcendans par l'excluſion à tous les autres, & la même forme de gouvernement s'eſt ſoutenue juſqu'à ce jour.

En 1310, on créa le conſeil des dix, qui d'abord ne fut que pour un temps, & qui vers 1330, devint perpétuel : ce conſeil fut d'abord établi pour les affaires criminelles, enſuite on y fit une addition, pour lui donner des fonctions législatives & politiques ; mais vers 1590, où l'on craignoit l'oligarchie, on ſupprima cette addition, & il reſta purement criminel, comme il l'eſt encore, étant chargé de décider, ſans appel, ſurtout ce qui peut troubler la tranquillité de l'Etat.

Digitized by

La ligue de Cambrai, formée en 1508, eſt l'époque des plus grands revers que cette république ait éprouvés : Jules II, qui en fut le principal auteur, avoit réſolu de recouvrer des villes qu'il regardoit comme étant de l'ancien patrimoine de l'Egliſe telles que Ravenne, Faenza, Cervia ; il ſuſcita l'empereur Maximilien qui vouloit avoir Padoue, Vérone, Vicenſe, Aquilée & le Frioul ; le roi de France qui prétendoit avoir Crémone, Breſſe & Bergame, comme dépendances du Milanez. Le roi de Naples redemandoit Brindes, Trano, Otrante, & d'autres villes de la Pouille : le duc de Savoie avoit des prétentions ſur le royaume de Chypre, & le duc de Ferrare ſur Mantoue ; tous ces princes fondirent à la fois ſur les Etats de la république. La bataille d'Agnadel ou de Ghiaradadda, qu'Alviano perdit en 1509, & enſuite celle de Vicenſe, fit perdre aux Vénitiens tous leurs Etats de terre-ferme, excepté Tréviſo. On crut voir la ruine entière de cette république ; mais les reſſources de ſa marine, de ſes richeſſes, & de la valeur de ſes habitans, & pluſieurs circonſtances heureuſes la ſauvèrent l'année ſuivante. *Hiſtoire de la ligue faite à Cambrai contre la république de Veniſe*, Paris, 1709, 2 vol. in-12.

L'année 1618 eſt fameuſe dans l'hiſtoire par la conjuration des Eſpagnols contre la république de Veniſe. Voici ce que raconte l'abbé de Saint-Réal. Le marquis de Bedmar étoit depuis 1607 ambaſſadeur d'Eſpagne à Veniſe. Les Eſpagnols étoient mécontens de l'accommodement de Paul V avec la république dans l'affaire de l'interdit. Le duc d'Oſſone, vice-roi de Naples, étoit entreprenant & ennemi des Vénitiens ; ils formèrent le projet de faire deſcendre à Veniſe l'armée navale d'Eſpagne, & d'occuper les poſtes principaux de la ville, comme la place S. Marc & l'arſenal, par le moyen des intelligences qu'ils avoient dans la ville : on devoit faire mettre le feu dans les endroits qu'il étoit le

Digitized by Google

plus important de ſecourir, s'emparer de toutes les barques qu'on trouveroit au pont de Rialto, pour aller chercher des troupes au lazaret. Il y avoit vingt-trois conjurés dans le ſecret, entr'autres un François réfugié, nommé Renaut, un capitaine Normand, qui avoit été engagé dans cette conſpiration par l'entremiſe d'une belle grecque, & Jaffier, Provençal; celui-ci fut ému de compaſſion le jour de l'Aſcenſion, & révéla le complot, ſous promeſſe de la vie pour ſes complices; mais on ne fit grâce qu'à lui, & même s'étant retiré, il fut pris enſuite en combattant parmi les Eſpagnols, & noyé comme les autres. L'abbé de S. Réal donna, en 1674, ſon hiſtoire de la conjuration de Veniſe, Otway y prit le ſujet de ſa tragédie de *Veniſe ſauvée* en 1685; M. de la Place a donné la ſienne en France en 1746.

Bien des perſonnes ont cru que cette conſpiration n'avoit rien de réel, & qu'elle avoit été ſuppoſée par des Vénitiens qui vouloient éloigner le comte de Bedmar; du moins M. le marquis de Paulmy a trouvé cette aſſertion formelle dans un manuſcrit de ſon biſaïeul paternel, qui étoit alors ambaſſadeur de France à Veniſe, & M. Grosley a entrepris de le prouver fort au long dans la ſeconde édition de ſes obſervations ſur l'Italie, imprimée en 1774.

L'hiſtoire de Veniſe a été écrite par de très-bons auteurs, & en grand nombre: Sabellico, Bembo, Paruta, Nani, Moroſini, Foſcarini, & en dernier lieu Pierre Garzoni, ont écrit ſucceſſivement les différentes parties de cette hiſtoire, ſous l'autorité du conſeil des Dix. Il y en a un très-bon abrégé, dont voici le titre: *Storia della republica, dalla ſua fondatione ſino al l'anno* 1747, *di Giacomo Diedo, Senatore*, 1751, 4 *vol. in* 4°. Enfin M. l'abbé Laugier en a compoſé une en françois, auſſi-bien écrite qu'elle eſt impartiale & complète; elle eſt en dix

ou douze vol. in-12. On eſt étonné à Veniſe qu'un étranger ait pu réunir tant de connoiſſances : cependant on lui reproche quelques omiſſions de circonſtances ou d'époques mémorables dans les révolutions de cette république.

On trouve dans le *Diario* ou almanach de Veniſe, la ſuite des cent & dix-neuf doges : les derniers ſont Alviſo Mocenigo, élu en 1700 ; Giovanni Cornaro, en 1709 ; Sebaſtiano Mocenigo, en 1722 ; Carlo Ruzzini, en 1732 ; Alviſe Piſani, en 1735 ; Pietro Grimani, en 1741, Franceſco Loradano, en 1752 ; Marco Foſcarini, en 1762 ; Alviſe Mocenigo, en 1763, & Paul Renier, élu en 1779, actuellement régnant.

La domination de la république de Veniſe s'étend d'orient en occident ſur un eſpace d'environ cent lieues, à compter depuis l'extrémité du Bergamaſc & les confins du Milanez, juſqu'à l'extrêmité de la mer Adriatique ; mais la largeur moyenne de l'Etat de Veniſe n'eſt guère que de vingt-cinq lieues du nord au ſud : on compte dans l'Etat de Veniſe plus de deux millions d'habitans.

Les Vénitiens ont encore l'isle de Corfou, à l'entrée du golfe Adriatique, dont elle eſt comme la clef, & dont elle fait la principale ſûreté contre les Turcs. Les parties de l'Etat de Veniſe, qui ſont les plus éloignées, ſont les isles de Zante, Cefalonie, Cerigo.

La république de Veniſe ſe regarde comme ſouveraine du golfe Adriatique, qui a deux cent lieues de long ſur cinquante lieues de large : lorſque ſes forces maritimes s'étendoient juſqu'à la Grèce, elle règnoit à plus forte raiſon dans une mer bordée par ſes Etats, actuellement elle continue de prendre le même titre : on aſſure même que le ſénat refuſa de permettre à un roi d'Eſpagne d'envoyer ſes flottes à Trieſte dont il étoit ſouverain ; cependant vers 1750, l'impératrice-reine a fait travail-

Digitized by Google

ler au port de Trieſte ; on a creuſé des baſſins, établi des chantiers, & l'on n'a rien oublié pour y établir un commerce conſidérable avec l'Etat Eccléſiaſtique par Ancône, & avec le royaume de Naples par Manfredonia, afin de procurer un débouché pour les fers & les bois de Styrie & Carinthie ; & ces trois Etats pourroient conteſter à la république la ſouveraineté de la mer Adriatique.

Les bornes de ce volume m'obligeant d'abréger beaucoup la deſcription de Veniſe, je vais donner la note des ouvrages que l'on peut conſulter pour la connoître plus en détail.

Venezia città nobiliſſima e ſingolare deſcritta gia in 14 *libri da M. Franceſco San Sovini*, *in*-4°. 1604. On y trouve auſſi le *Croneco Veneto*, ou abrégé chronologique de l'hiſtoire de Veniſe.

Magnificentiores, ſelectioreſque urbis Venetiarum proſpectus, quos olim Michael Marieſchi Venetus pictor & architectus in pleriſque tabulis depinxit, nunc verò ab ipſomet accuratè delineante incidente typiſque mandante iterum in 17 *æreis tabulis in lucem ceduntur. Venetiis*, 1741.

Foreſtier illuminato intorno le coſe piu rare e curioſe, antiche e moderne della città di Venezia e dell' iſole circonvicine, &c. in Venezia ; preſſo Giambatiſta Albrizzi. Il y a dans ce livre des figures qui donnent aſſez bien l'idée des principaux édifices & du plan de Veniſe.

Ritrato di Venezia, di Domenico Martinelli.

Pitture di Venezia, di Marco Boſchini.

Deſcrizione di tutte le publiche pitture della città di Venezia, 1733. Enfin il y a un ouvrage récent d'Antonio Zanetti ; *della pittura Veneziana*, dont j'ai ouï dire du bien.

Veniſe eſt ſituée dans les langunes, qui ſont une eſpèce de grand lac ſéparé de la mer par des bancs de ſable ; cette ville eſt formée de cent-cinquante isles très-proches les unes des autres, unies par plus de

de trois cent ponts, dont quelques-uns ſont très-beaux, & ſéparées par des canaux qui forment les rues de Veniſe.

Mais pluſieurs de ces ponts de Veniſe ſont ſans parapet; il eſt arrivé quelquefois, ſurtout à des étrangers, de ſe laiſſer tomber dans les canaux, & s'il y a des fers de gondoles près du pont, on court grand riſque de la vie.

Ces canaux ſont une facilité admirable pour le commerce & pour la ſociété des gens riches. Les Vénitiens vont dans leur gondole d'une manière ſi commode & ſi douce, qu'ils ne peuvent enſuite ſupporter les voitures de Paris & de Londres; mais cela diminue beaucoup la ſociété parmi ceux qui ne peuvent avoir de gondoles; d'ailleurs ces canaux ſont très-puans en été: on en eſt incommodé même au mois de Mai à l'heure de la baſſe mer, & je ſuis étonné qu'ils ne produiſent pas beaucoup de maladies à Veniſe. Ils ont beſoin d'être nettoyés: pour cela, on met à ſec les petits canaux, & dans les grands, l'on enlève ſouvent les immondices avec des dragues, ou une machine à curer, qui s'appelle *Cavaſango*. L'on tranſporte les matières ſur le Bondante qui eſt à ſept milles de Veniſe, pour ne pas infecter l'air; ſans ces précautions, les canaux ſe rempliroient avec le temps, & la ville de Veniſe ſe trouveroit à ſec: elle en eſt déjà menacée, comme on en juge dans les ſéchereſſes & dans les heures du reflux, où une partie de ces petits canaux manquent d'eau.

Les lagunes ſont auſſi expoſées à des crues d'eau extraordinaires, qui ſont de grands ravages à Veniſe; celles de 1444, 1445, 1517 & 1535, ſont les plus mémorables dont l'hiſtoire faſſe mention. On y remédie depuis quelques années par une immenſe conſtruction de murailles le long du rivage de Paleſtrina, comme je l'ai dit ci-deſſus.

La nuit du 11 au 12 de Mars 1783 il y eut un

ouragan qui commença en Sicile, & parcourut l'Italie; à Veniſe, les eaux montèrent à une hauteur dont on n'avoit pas mémoire; de groſſes barques furent portées ſur la place S. Marc, il y eut des maiſons renverſées, les digues du Lido furent rompues, & même en terre-ferme il y eut des maiſons & des clochers renverſés; le 18, on ſentit à Padoue une ſecouſſe de tremblement de terre.

On s'apperçoit à Veniſe du flux & du reflux de la mer deux fois le jour, à des heures qui varient ſans ceſſe, comme le paſſage de la lune au méridien. La haute mer eſt à dix heures & demie, le jour de nouvelle lune: la différence des baſſes eaux à celles de la pleine mer, va juſqu'à trois pieds & demi. Voyez le traité du flux & du reflux de la mer, 1781, pag. 147.

Les rues de Veniſe ſont pavées de laves de Padoue auſſi-bien que les quais, mais les uns & les autres ſont étroits & en petit nombre; ce ſont les canaux & ſurtout le grand canal qui préſentent le beau coup-d'œil, & forment les plus belles rues de la ville.

Les beaux édifices de Veniſe ſont preſque tous en pierre d'Iſtrie; il y en a beaucoup avec des revêtemens de marbre: les maiſons ſont en briques, mais les fondemens ſont de pierre d'Iſtrie; tous les eſcaliers ſont de la même matière, & par cette raiſon ſont très-gliſſans, ſingulièrement ceux des canaux & des ponts, quoiqu'on ait ſoin de piquer la pierre. Il y a le long des maiſons de grands pieux où l'on attache les gondoles.

Toute la ville eſt bâtie ſur pilotis, auſſi les plus beaux bâtimens de Veniſe paroiſſent avoir ſouffert: les pilotis cèdent un peu, on s'en apperçoit par des lezardes fréquentes.

La ville de Veniſe, dit M. Cochin, offre aux curieux quantité d'égliſes & de palais d'une très-belle architecture; mais le goût de la décoration

extérieure des palais eſt différent de celui qui règne à Rome, où elle conſiſte preſque uniquement dans des croiſées & des portes ornées; à Veniſe les bâtimens ſont enrichis de colonnes à chaque étage: ces ordres par conſéquent ſont petits, mais ce goût paroît fondé en raiſon: chaque plancher ſe trouve porté, d'une manière naturelle & ſenſible à l'œil, ces palais en ſont plus richement décorés, & ils préſentent un aſpect plus magnifique.

Ordinairement on pratique au milieu de chaque palais une galerie qui le coupe en travers, & qui communique aux autres appartemens. Cet uſage eſt dans le goût oriental, il a été imaginé pour l'agrément des femmes, qui ne ſortoient guère autrefois, en général pour faciliter la promenade dans la maiſon, ce qui eſt très-néceſſaire dans une ville où il n'y en a point au-dehors; autrefois ces galeries ſervoient de magaſins pour le commerce, car les nobles mêmes commerçoient.

Les appartemens ſont pavés d'une eſpèce de ſtuc ou de maſtic luiſant & très-dur, qui repréſente des marbres, des compartimens, ſouvent des deſſins très-recherchés, du moins dans les beaux appartemens; on l'appelle *Terrazzo*.

Cette manière de paver commence à s'introduire en France, il y en a ſurtout à Rouen; mais en France ce n'eſt que du plâtre gâché avec de la colle & de l'huile, ſur lequel on peint des compartimens & des deſſins comme à Veniſe; ſi le plancher n'eſt pas extrêmement ſolide, & que le ſtuc vienne à ſe fendre, ou s'il y a de l'humidité qui en altère le tiſſu, le ſtuc devient plus déſagréable que nos parquets & nos carreaux; il exige des voûtes pour être ſolide & durable; à Paris les maiſons ſont trop légères, & l'ébranlement des voitures trop conſidérable, pour qu'on puiſſe employer beaucoup ce genre de pavé.

En arrivant à Veniſe, le premier objet de ma

curioſité fut la place S. Marc, l'égliſe & le palais ducal, qui ſont à-peu-près vers le milieu de la ville, à deux cent cinquante toiſes du pont de Rialto, près duquel j'étois logé; c'eſt au palais & à la place S. Marc que réſide la majeſté de la république; l'on en parle beaucoup plus que d'aucune autre partie de la ville, dans nos hiſtoires & dans nos livres, & c'eſt par-là que je vais commencer ma deſcription.

CHAPITRE XXXI.

L'égliſe de St. Marc.

L'ÉGLISE ducale de S. Marc eſt devenue la principale égliſe de la ville, quoiqu'elle ne fût autrefois que celle du palais; l'égliſe patriarchale ou métropolitaine étant à l'extrêmité de la ville & au-delà de l'arſenal. Celle de S. Marc n'eſt pas la plus grande ni la plus belle de Veniſe; elle eſt d'un mauvais gothique, & elle a preſque l'air d'un fourneau, mais c'eſt la plus ornée, la plus riche, la plus célèbre de Veniſe. S. Marc, dont elle porte le nom, y eſt repréſenté ſous l'emblême d'un lion. S. Jérôme (*In Matth. proem. Ezech. I*, 10.) trouve cet emblême dans la viſion d'Ezéchiel, parce que ſon évangile commence par la prédication de S. Jean dans le déſert; c'eſt la voix de celui qui étonne les pécheurs, & qui ſemblable à un lion rugiſſant, les effraie en leur criant: *Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ſes ſentiers, faites pénitence, ou ſa juſtice va s'appéſantir ſur vous.* Telle eſt la raiſon qui a fait prendre le lion pour le ſymbole de S. Marc, & enſuite de la république de Veniſe, & c'eſt ce lion qu'on y retrouve par-

Digitized by Google

tout, & à chaque inſtant, ſurtout à la place S. Marc (1).

Lorſque les Sarrazins ravageoient l'Egypte dans le neuvième ſiècle, & que le corps de S. Marc, Evangéliſte, eût été tranſporté d'Alexandrie à Veniſe, on voulut bâtir une égliſe à ſon honneur, & on la commença l'an 828. Après l'incendie qui arriva l'an 976, on recommença le bâtiment, & c'eſt celui qui ſubſiſte aujourd'hui; il fut fait ſous le doge Orſeolo, qui ſe fit enſuite religieux, & qui a été canoniſé; on prétendit en quelque façon ſuivre le modèle de Ste. Sophie de Conſtantinople, mais il y a une prodigieuſe différence. Un ſiècle après & vers l'an 1071, le doge Selvo fit orner cette égliſe de marbres grecs, tirés du levant; il l'enrichit de moſaïques en pierres fines; elles furent faites par des Grecs venus de Conſtantinople, & c'eſt de-là que les Vénitiens datent le renouvellement de la peinture en Italie.

Le bâtiment de S. Marc eſt diſtribué comme les anciennes égliſes des chrétiens; on y entre par un veſtibule ou portique ſéparé de l'égliſe, & qui a deux cent pieds de long; l'endroit qui étoit réſervé pour les femmes eſt plus élevé que le reſte de l'égliſe, & l'on y monte par les deux petites portes intérieures qui ſont aux deux côtés de la grande: il y a deux aîles, à droite & à gauche de la nef: on monte au milieu de l'égliſe par quelques degrés; il y a deux chaires, l'une du côté de l'évangile, l'autre du côté de l'épitre; la première eſt d'une figure octogone portée par quinze colonnes de ſix pieds & demi de hauteur, elle eſt diviſée en deux étages, le plus bas ſert aux prédications

(1) Le bœuf de S. Luc, l'aigle de S. Jean, le lion de S. Marc, & l'animal à figure d'homme de S. Matthieu, à la place duquel on met quelquefois une eſpèce d'ange, ſont les quatre animaux myſtérieux de l'Apocalypſe, Ch. IV. Ils paroiſſent empruntés des quatre conſtellations qui annonçoient les ſaiſons.

des grandes fêtes ; l'étage ſupérieur ſert à lire l'évangile. La chaire ou tribune, qui eſt de l'autre côté, eſt ſoutenue par neuf colonnes de beaux marbres, elle eſt auſſi octogone, & on l'appelle *Bigonzo* ; c'eſt de-là que le doge ſe montre au peuple après ſon élection, & que l'on montre la relique du précieux ſang deux fois l'année, le Jeudi-Saint & la veille de l'Aſcenſion. La muſique de l'égliſe ſe place dans les tribunes, qui ſont au-deſſus des deux portes collatérales du chœur.

Le bénitier eſt de porphyre, placé ſur un piédeſtal de marbre avec des bas-reliefs. Le baptiſtère eſt un ouvrage de Sanſovin.

La partie intérieure ou le centre de l'égliſe, qu'on appeloit *Sancta Sanctorum*, étoit un lieu ſecret & myſtérieux ; le grand autel y eſt placé ſous un baldaquin de marbre ſerpentin, porté par quatre colonnes de marbre blanc, chargées de figures qui préſentent des hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſtament. Les ornemens qui ſont placés au-deſſus de l'autel ſont compoſés de lames épaiſſes, en or, avec des bas-reliefs à la grecque dont les figures ſont comme dans des eſpèces de niches entourées de diamans, de rubis, d'émeraudes, de perles. Ce bel ouvrage fut commencé à Conſtantinople en 976, mais il a été enrichi conſidérablement en 1345, ſous le doge André Dandolo.

Derrière ce grand autel, on en voit un autre où repoſe le S. Sacrement : il eſt environné de colonnes de huit pieds & demi, dont deux ſont du plus bel albâtre oriental, d'une extrême rareté, deux autres de marbre bleu & noir, & deux de ſerpentin ; la baluſtrade eſt de porphyre ; la petite porte de bronze du ſanctuaire eſt un ouvrage de Sanſovin.

La chapelle ducale, ou le chœur, eſt environnée d'une colonnade, dont l'entablement a trois pieds de large, il eſt ſoutenu par huit colonnes ;

Digitized by

le tout eſt de porphyre, de ſerpentin, ou autres marbres précieux; au-deſſus de la corniche eſt une croix d'argent maſſif, avec quatorze figures en marbre, de grandeur naturelle, qui repréſentent la Vierge, les douze apôtres & S. Marc. Les places du doge, du ſénat & des ambaſſadeurs, ſont dans les ſtalles du chœur; le prévôt de l'égliſe, *Primicerio*, & les chanoines ſe placent dans l'intérieur du ſanctuaire.

A gauche de l'autel du S. Sacrement, c'eſt-à-dire, du côté de l'évangile, eſt la porte de la ſacriſtie; cette porte eſt de bronze, ornée de bas-reliefs, de Sanſovin; il s'y eſt repréſenté lui-même, auſſi-bien que le Titien & l'Arétin qui étoient ſes amis; il y a dans cette ſacriſtie un plafond en moſaïque. Dans la croiſée de l'égliſe eſt un autel où l'on conſerve un tableau miraculeux de la Vierge, qui paſſe pour être de S. Luc; il a cela de commun avec beaucoup d'autres, mais celui-ci eſt un des plus célèbres; on aſſure que les empereurs de Conſtantinople le portoient comme tel dans leurs expéditions militaires, & ce fut en 1204, après que les François & les Vénitiens eurent pris Conſtantinople, que le doge Henri Dandolo le fit tranſporter à Veniſe.

De l'autre côté de l'égliſe, dans la partie qui regarde la cour du palais ducal & près de l'autel de S. Jacques, on voit une petite tête de marbre ſur un pilaſtre, devant laquelle il y a toujours une lampe allumée, en mémoire d'une apparition miraculeuſe de S. Marc au même lieu, qu'on rapporte à l'an 1094, & dont on célèbre encore la fête chaque année le 25 Juin.

Toute cette égliſe eſt remplie de moſaïques; on en voit dans les coupoles, les voûtes, les niches, ſur les murailles & ſous le portique. C'eſt une richeſſe qui étonne. Preſque toutes ſont accompagnées d'inſcriptions qui en expliquent les ſujets;

on peut voir la deſcription qu'en a donné Boſchini, & qu'on trouve encore dans d'autres livres. Mais en général ces moſaïques ſont mal exécutées ; quelques-unes cependant ſont faites d'après de bons tableaux, du Titien, du Tintoret, de Pordenone, de Salviati; il auroit été à déſirer qu'on ne ſe fût pas ſervi d'un fond doré, qui fait un mauvais effet. Le pavé de l'égliſe eſt preſque tout formé en compartimens, qui repréſentent des animaux, des arbres, des hiéroglyphes, en pierres de différentes couleurs, qui forment des moſaïques, remarquables ſurtout dans la nef à droite, par la beauté des matières qui y ſont employées.

Le tréſor de S. Marc eſt un des plus riches qu'il y ait en Italie, ſoit en reliques, ſoit en diamans & en or ; quant aux reliques, on y montre une ampoule ou fiole remplie du ſang de Jéſus-Chriſt, qui coula non pas ſur le calvaire, mais d'une image que des Juifs avoient crucifiée en 675 ; cela ſe trouve dans pluſieurs hiſtoriens. On y conſerve une partie de la vraie croix, un des cloux de la paſſion, une épine de la couronne, & même un tronçon de la colonne de la flagellation: des portions du manteau de la Sainte Vierge, du bras de S. Luc, du doigt de la Magdelaine, du crâne de S. Jean-Baptiſte ; l'évangile de S. Marc écrit de la main même de ce ſaint, & un Miſſel contenant des miniatures de Clovio, diſciple de Jules Romain, qui a fait celles du beau livre de Naples que nous avons cité. On dit que c'eſt le cardinal Domenico Grimani, qui l'a donné à la république.

A l'égard des richeſſes que renferme ce tréſor, on y voit des chandeliers & des vaſes en or ; douze couronnes & douze pectoraux d'or, ornés de pierres précieuſes d'une groſſeur extraordinaire ; douze rubis-balais qui pèſent chacun ſept onces, dont l'empereur Jean Cantacuzène fit préſent à la république en 1343 ; un ſaphir qui pèſe plus de neuf

onces poids de marc ; un ſceau de grenat de ſept pouces de haut & ſept de diamètre, avec des figures gravées autour, mais elles ſont mauvaiſes ; une perle d'un pouce de haut ſur neuf lignes de large, telle qu'on l'a tirée de la coquille ; ſa forme, qui a l'air d'une montagne, a été cauſe qu'on y a gravé une figure de Notre-Seigneur au jardin des Olives, avec les apôtres endormis.

Un lit d'or ſurmonté d'un gros diamant, avec ſon pied de vermeil, donné par Henri III, roi de France, au doge Louis Mocenigo (1) ; un plat d'une ſeule turquoiſe qui a ſix pouces de diamètre, ſur lequel on voit quatre lapins, mal gravés, & quelques caractères arabes que le Père Montfaucon explique par ces mots, *opifex Deus ;* les couronnes de Chypre & de Candie ; le bonnet ducal dont on couronne le doge lors de ſa création ; il eſt entouré d'une bordure de perles & de pierres précieuſes avec un gros rubis ſur le front & un beau diamant au-deſſus ; on en fait le plus grand cas. Je paſſe ſous ſilence une multitude d'autres richeſſes : on ne peut guère voir ailleurs des choſes plus rares & plus précieuſes que celles dont je viens de parler ; mais il eſt difficile de voir ce tréſor, à moins qu'on n'ait quelqu'accès auprès du procurateur qui en a l'intendance.

Les dehors de l'égliſe de S. Marc méritent d'être conſidérés ; la façade eſt gothique, originale & chargée d'un travail conſidérable ; on y voit cinq grands arcs, plein-cintre, ſoutenus chacun par deux ordres de petites colonnes, dont le nombre va à deux cent quatre-vingt-douze ; il y en a huit de porphyre & les autres de marbre ; au deſſus de ces arcs eſt une grande galerie qui règne ſur trois côtés

(1) Ce fut lui qui reçut ce prince en 1574, lorſqu'il revint de Pologne pour prendre poſſeſſion du royaume de France : cet événement fut conſacré par une inſcription placée ſur le grand eſcalier du palais. *Hector Joly, Traité de la Ch. des Comptes.*

Digitized by Google

de l'égliſe, avec une baluſtrade formée par trois cent ſoixante-quatre colonnes ; au-deſſus de cette galerie s'élève un ſecond ordre de cinq grands arcs, plein-cintre, ſoutenus par des colonnes de porphyre ; ces arcs ſont ornés de moſaïques & de ſculpture, en feuillage, ou guirlandes, avec des figures de prophètes, & chacun eſt ſurmonté par une grande ſtatue de marbre ; l'arc du milieu, qui ſurpaſſe tous les autres, porte la ſtatue de S. Marc, & au-deſſous eſt un grand lion de bronze doré, qui a ſept pieds & demi de long.

Au milieu de la galerie & au-deſſus de la grande porte de l'égliſe, ſont les quatre chevaux antiques de bronze doré, qu'on attribue à Lyſippe. On croit qu'ils furent autrefois ſur l'arc de triomphe d'Auguſte; Sébaſtien Erizzo a cru les reconnoître ſur une médaille de Néron, qui a pour revers un arc de triomphe ſurmonté de quatre chevaux. Ceux-ci furent placés enſuite ſur les arcs de Domitien, de Trajan, de Conſtantin ; ce dernier empereur les fit tranſporter à Conſtantinople avec le char du ſoleil, & les plaça dans l'hippodrome ou cirque des jeux publics; & à la priſe de Conſtantinople en 1206, les Vénitiens les firent tranſporter à Veniſe : ils ne paroiſſent pas plus grands que nature par la manière dont ils ſont placés. Pétrarque les a célébrés dans une de ſes lettres, en décrivant une fête de la place S. Marc, comme un des plus précieux reſtes d'antiquité qu'il y ait en Italie ; cependant ils ne ſont pas extrêmement beaux ; ils n'ont pas l'expreſſion & la vie qu'on s'attendoit à y trouver, d'après leur réputation.

Le peuple baiſe avec vénération un petit morceau de porphyre enchaſſé dans le pavé du portique de S. Marc ; c'eſt-là que l'empereur Fréderic Barberouſſe, proſterné aux pieds du pape Alexandre III, reçut en 1177 l'abſolution des cenſures qu'il avoit encourues. Les Italiens révoltés con-

tre cet empereur, qui avoit refuſé de faire grâce aux Milanois & aux Alexandrins, gagnèrent une bataille contre lui ; ſon fils fut pris par les Vénitiens, l'empereur fut contraint de ſe réconcilier avec le pape, & en même temps de lui rendre les allodiaux de la comteſſe Mathilde. Dans la grande ſalle du palais ducal, où cette hiſtoire eſt repréſentée, on voit l'empereur qui ſe proſterne, & le pape qui lui met le pied ſur la gorge ou du moins ſur l'épaule ; on aſſure que le pape affecta de réciter à ce moment le verſet, *Super aſpidem & baſilicum ambulabis* ; l'empereur voulut diminuer un peu de ſon humiliation, en lui diſant que c'étoit à S. Pierre & non à lui qu'il rendoit cet hommage, *non tibi ſed Petro* ; mais le pape lui répondit fièrement, *& mihi & Petro.* C'étoit le jour de l'Aſcenſion, voilà pourquoi les Vénitiens choiſirent cette fête pour célébrer à perpétuité la victoire qu'ils avoient remportée ſur les troupes de l'empereur pour la défenſe du pape ; ce fut auſſi le jour qu'on prit pour les épouſailles de la mer, par le doge Ziani, car ce fut alors que le pape accorda ce privilége à la république, pour montrer le droit qu'elle avoit ſur la mer Adriatique : *ut omnis poſteritas intelligat maris poſſeſſionem victoriæ jure veſtram fuiſſe.*

CHAPITRE XXXII.

Deſcription du palais ducal de S. Marc.

LE palais ducal où réſide le doge, & où ſe tiennent tous les conſeils, eſt un vaſte édifice gothique, où l'on entre par huit portes, dont quatre ſont ſur le canal, une ſur la grande place, une ſur la petite place & deux dans l'égliſe. La porte principale, qui fut commencée en 1439, conduit à une

Digitized by Google

grande cour, dans laquelle on voit pluſieurs ſtatues antiques de marbre, entr'autres Cicéron & Marc-Aurèle; Fréderic Contarini, mort en 1603, les laiſſa à la république, avec beaucoup d'autres qui ſont dans la bibliothéque de S. Marc. Il y a auſſi deux ſtatues d'Adam & d'Eve, par Antoine Riccio de Vérone.

Après avoir monté le grand eſcalier, appelé l'eſcalier des Géans, l'on trouve des corridors où ſont les bouches des dénonciateurs, *denunzie ſecrete*, l'une des choſes les plus redoutables du gouvernement de Veniſe, où chacun peut mettre des accuſations anonymes contre tout citoyen. L'on entre dans l'anti-chambre de la ſalle des quatre portes; on voit au milieu du plafond un tableau allégorique, où le *Tintoret* a exprimé la juſtice qui préſente une épée au doge Priuli; ce tableau eſt bien empâté de couleur, la tête de la juſtice eſt belle, elle eſt peinte largement, mais la compoſition du tableau eſt foible. Dans le veſtibule il y a quatre tableaux, dont trois ſont remarquables: 1°. Jéſus-Chriſt au jardin des Olives, par Paul Véronèſe; il eſt bien compoſé & les caractères en ſont beaux, mais il n'a pas cette belle couleur qui eſt ordinaire à Paul Véronèſe. 2°. S. Jean l'évangeliſte, de François Baſſan, bien compoſé & d'une aſſez bonne couleur; mais il a pouſſé au noir (1). 3°. L'annonciation des bergers, de Léandre Baſſan, foible de couleur & de compoſition.

Dans la ſalle des quatre portes, la Vierge avec quelques ſaints qui l'environnent, & un doge qui l'invoque; tableau donné à la république par le cardinal Contarini, peint d'une manière aſſez large. L'entrée de Henri III à Veniſe, grand tableau du Vicentino; il eſt bien compoſé, aſſez bien colo-

(1) En 1784, on a fait nettoyer & réparer tous les fameux tableaux de la république, par M. Edoas, peintre anglois, qui a réuſſi à leur rendre leur première fraîcheur.

rié, on y voit de belles têtes; mais il y a peu de nobleſſe, & le point de vue eſt trop haut.

Vis-à-vis eſt un grand tableau du Titien, repréſentant la Foi dans la gloire; elle tient une croix, S. Marc l'admire, & le doge, Antoine Grimani, l'invoque; la compoſition n'en eſt pas belle, mais la couleur générale en eſt bonne; la figure de la Foi eſt ſans nobleſſe, celle de S. Marc eſt belle, ainſi que celle du doge, les caractères en ſont vrais; il y a derrière le doge un beau groupe de ſoldats. Marc Vecelli, neveu du Titien, ajouta une figure de chaque côté, mais elles ne valent rien.

Le milieu du plafond eſt du Tintoret; c'eſt Jupiter qui conduit Veniſe dans la mer Adriatique, avec beaucoup de divinités; il eſt d'une belle couleur, mais il ne plafonne point, la tête de la figure qui repréſente Veniſe eſt belle, mais le Jupiter eſt ſans nobleſſe.

A côté de ce tableau il y en a deux autres allégoriques, du Tintoret, l'un repréſente Junon qui donne ſon Paon à la ville de Veniſe; la figure de Junon eſt lourde & le caractère en eſt manqué, mais ce tableau eſt brillant de lumière.

Le ſecond repréſente Veniſe qui tient des chaînes & qui terraſſe les vices; la figure de la ville eſt aſſez belle, ainſi que la couleur du tableau, mais la compoſition en eſt foible.

Dans la ſalle appelée *Anticollegio*, un plafond à freſque de Paul Véronèſe, repréſentant Veniſe ſur ſon trône; la tête de cette figure eſt gracieuſe; il y a dans ce morceau de grandes fineſſes de touche, mais le plafond a peu d'effet.

Quatre tableaux du Tintoret, repréſentant, 1°. Vulcain & les Cyclopes. 2°. Mercure apportant la pomme aux déeſſes. 3°. Ariane couronnée d'étoiles par Vénus en préſence de Bacchus. 4°. Pallas qui arrache Mars des bras de la volupté: on reconnoît peu le Tintoret dans ces tableaux, ils ſe reſ-

Digitized by Google

ſentent plus de la manière du Palma ; en voulant viſer à être précis dans ſon deſſin, il s'eſt refroidi ; les têtes de femmes y ſont cependant gracieuſes.

L'enlèvement d'Europe, il paſſe à Veniſe pour un des meilleurs ouvrages de Paul Véronèſe ; le ſujet eſt le même que dans l'une des chambres de l'académie de peinture à Rome, à quelques changemens près ; & du côté de la compoſition, la critique en doit être la même, ainſi que pour la triple action : Europe y eſt repréſentée, 1°. lorſqu'on l'enlève, 2°. paſſant la mer, 3°. après l'avoir paſſée. La couleur eſt fort belle, mais la figure d'Europe manque de nobleſſe ; le tableau eſt mal placé.

Un grand tableau de Jacob Baſſan, qui eſt à côté, repréſente le départ d'un villageois ; il eſt dans la baſſe-cour avec tous les attirails de campagne ; ce tableau eſt très-beau, vigoureux & vrai de couleur ; le point de vue en eſt plus bas que le Baſſan n'a coutume de faire, ce qui produit un très-bon effet. Au coin de la cheminée, un petit tableau ſur pierre, de Paul Véronèſe, repréſentant Moyſe ſauvé des eaux ; il eſt beau, quoique ce ne ſoit qu'une eſquiſſe.

COLLEGIO, eſt la ſalle où ſe raſſemble le collége, compoſé des vingt-cinq principaux magiſtrats, qui traitent du gouvernement interne & externe, des affaires économiques, militaires de l'Etat ; nous parlerons plus bas de ce tribunal. Les peintures de cette ſalle étonnent tous les voyageurs. On voit d'abord ſur la cheminée un tableau de Paul Véronèſe, dont on jouit mal, mais dont les figures paroiſſent gracieuſes.

Il y a au fond de la chambre un trône ſans dais, & dix places de chaque côté, ſéparées par des eſpèces de bras de fauteuils couverts de maroquin.

Au-deſſus du trône un tableau de Paul Véronèſe, repréſentant Jéſus-Chriſt, la Foi, la Juſtice, & en-bas le général Sébaſtien Veniero, victorieux des

Digitized by Google

Turcs, à genoux devant Notre-Seigneur. Ce tableau eſt aſſez bien compoſé, bien colorié; on y admire de beaux caractères de têtes, ſingulièrement celui de la Juſtice; la Religion & le général ſont drapés d'une manière vraie; la lumière eſt bien entendue & le tout eſt très-harmonieux.

Le plafond en général eſt beau, il eſt de Paul Véronèſe, & reparti en différens tableaux; les trois du milieu plafonnent ſurtout à merveille, principalement quand on les voit de la porte. Le premier, en commençant vers le trône, repréſente la ville de Veniſe, entre la Juſtice & la Paix; il eſt admirablement bien colorié, & l'effet en eſt clair & piquant; on y voit de beaux caractères de têtes. Celui du milieu repréſente la Foi dans le ciel, & au-bas un ſacrifice: la Foi n'eſt pas belle; ce tableau à néanmoins le mérite de la couleur & de la fraîcheur.

Le troiſième repréſente Mars & les attributs de la guerre; Neptune avec des amours tiennent des coquilles: on voit dans le fond la tour de la place S. Marc. Ces tableaux ſont bien coloriés, ils ſont ſi frais qu'ils ſemblent ſortir du pinceau: on voit que Paul Véronèſe a tenu les deux tableaux du fond plus clairs par degrés, afin que la couleur pût appeler également les yeux du ſpectateur en entrant.

Il y a huit autres tableaux de Paul Véronèſe, repréſentant les vertus morales perſonnifiées par des femmes avec des attributs; ils ſont diſtribués dans le plafond autour des trois dont je viens de parler; les figures en ſont bien compoſées & drapées avec légèreté, les caractères charmans; on y voit des têtes de demi-teinte, peintes avec une fineſſe de tons admirable, la couleur en eſt très-belle en général.

PREGADI, c'eſt le lieu où s'aſſemble le ſénat, compoſé d'environ deux cent & trente perſonnes, qui gouverne la république, & décide de la paix

& de la guerre ; cette ſalle eſt ornée de belles peintures.

Le premier tableau à gauche en entrant eſt du Tintoret ; il repréſente la Vierge qui envoie le rameau d'olivier par un ange, en ſigne de paix, à un doge qui eſt à genoux pour le recevoir ; dans le fond eſt la place S. Marc ; ce tableau eſt ſans effet ; la gloire en eſt très-confuſe & lourde, en total il eſt médiocre.

Le ſecond eſt de Jaques Palma ; il repréſente la ligue de Cambrai dont nous avons parlé ; le doge Loredan y paroit ſoutenu par la ville de Veniſe, qui tient une épée ; devant elle eſt le lion de S. Marc prêt à ſauter ſur l'Europe, qui eſt ſous la figure d'un guerrier monté ſur un taureau ; il tend ſon bouclier pour parer le coup que la ville veut lui porter ; ſur le bouclier ſont les armes des différentes puiſſances de l'Europe qui étoient liguées contre Veniſe. Il y a quelque choſe d'ingénieux dans cette allégorie, quoiqu'un peu compliquée : le tableau eſt bien compoſé ; la figure de la ville eſt charmante, ainſi que les autres figures qui ſont à côté ; mais la figure d'homme montée ſur le taureau, & qui repréſente l'Europe, eſt mauvaiſe : les deux grands anges qui couronnent le doge, ſont dans des attitudes outrées : la couleur de ce tableau eſt aſſez bonne.

Le troiſième tableau eſt auſſi de Jaques Palma ; il repréſente un doge à genoux ; & S. Marc derrière lui, qui le montre à Jéſus-Chriſt dans le ciel : au bas on voit la Religion d'un côté & de l'autre la Juſtice & la Paix qui s'embraſſent ; ſur le devant une figure de femme repréſentant l'isle de Candie, le labyrinthe eſt derrière elle : ce tableau eſt médiocrement compoſé, mais aſſez harmonieux de couleur ; les têtes de femmes ſont gracieuſes.

Le quatrième eſt encore de Jaques Palma ; il repréſente le doge François Veniero, préſentant à

la

la ville de Veniſe les différentes villes qui lui apportent des tributs ; les femmes en ſont très-gracieuſes : ce tableau eſt bien compoſé & bien peint, c'eſt le meilleur de tous.

Le cinquième, qui eſt ſur le tribunal, eſt du Tintoret ; il repréſente Jéſus-Chriſt ſoutenu par les anges, & accompagné de pluſieurs ſaints, avec deux doges qui l'invoquent ; il eſt dur de couleur, mal compoſé & ſans effet, mais il y a quelques têtes aſſez belles.

Le ſixième ſur la porte d'entrée, vis-à-vis le tribunal, eſt un tableau de Palma, repréſentant Jéſus-Chriſt dans la gloire, la Vierge & S. Marc, & deux doges qui l'invoquent, accompagnés de leurs patrons, S. Jérôme & S. Laurent ; la gloire eſt bien peinte, chaque figure priſe en particulier eſt aſſez bien compoſée, quoique la compoſition générale ſoit éparpillée & ne ſoit pas heureuſe ; ce que l'on peut attribuer à la forme ingrate du tableau, dont une partie eſt coupée par la porte.

Le tableau du milieu du plafond eſt du Titien ; il repréſente la ville de Veniſe, comme maîtreſſe de la mer, accompagnée des divinités du ciel & de la mer ; on n'y voit point de deſſin général : la compoſition en eſt confuſe, c'eſt un grand fatras de figures, qui cependant priſes en particulier, ſont aimables & bien coloriées.

CHIESETTA DEL COLLEGIO. Il y avoit un tableau du Titien qu'on a tranſporté dans l'antichambre de la ſecrétairerie ſecrette ; il repréſente les pélerins d'Emaüs, il eſt à-peu-près ſemblable à celui de la ſacriſtie de la chapelle à Verſailles, car il y a peu de changement dans la compoſition, mais il eſt inférieur en tout point.

Sur un petit eſcalier qui monte à cette chapelle, un S. Chriſtophe peint par le Titien, d'une belle couleur, mais d'un deſſin incorrect ; la tête de l'enfant Jéſus eſt admirable.

CONSIGLIO DI DIECI, ſalle où s'aſſemble ce conſeil redoutable, chargé de veiller à la ſureté de l'Etat, & qui a ſur tous les citoyens un pouvoir abſolu.

Au-deſſus du tribunal l'adoration des mages, d'Antonio Alienſe; grand tableau, confus & médiocre.

A gauche un grand tableau de Léandre Baſſan, repréſentant le doge Sébaſtien Ziani, qui revient triomphant de Fréderic Barberouſſe; le peintre s'y eſt repréſenté avec une fraiſe, portant un des bâtons du dais, derrière deux cardinaux de la ſuite du pape: ce tableau eſt ſagement compoſé, vigoureuſement colorié, les figures même ſont aſſez nobles; elles ont de beaux caractères.

A droite, un tableau du Titien le fils, où l'on voit le pape Clément VII, & l'empereur Charles V, avec pluſieurs cardinaux, à l'occaſion de la paix d'Italie qui ſe conclut à Bologne: il y a des caractères de têtes aſſez bons & aſſez bien peints.

Dans le plafond le tableau du milieu eſt de Paul Véronèſe, il repréſente Jupiter qui foudroie les vices; la compoſition eſt bien remuée; le tableau eſt parfaitement beau par la couleur, il eſt d'un bel accord, mais un peu mou de deſſin; cette allégorie convient parfaitement à la deſtination du conſeil des dix.

Junon, qui répand des tréſors ſur la ville de Veniſe, beau tableau de Paul Véronèſe, bien en plafond; la Junon eſt très-belle & bien deſſinée, & la tête de la ville bien en perſpective & fraîchement coloriée; c'eſt un très-beau raccourci.

Au-deſſus du tribunal, Veniſe ſur un globe, tableau de Zilotti, d'une jolie couleur, & bien drapé.

Dans un autre, ce peintre repréſente Veniſe avec les marques de la liberté, dans l'aſſemblée des dieux; ce tableau eſt dans le goût de Paul Véronèſe.

Un tableau ovale de Paul Véronèſe, repréſentant un vieillard, la tête appuyée ſur ſon coude, avec

nne jeune femme à côté de lui ; ce tableau eſt vigoureux de couleur, les têtes en ſont très-bien exprimées.

L'arche de Noé du Baſſan : c'eſt une vaſte compoſition où l'on voit une multitude immenſe d'animaux peints avec une vérité, une expreſſion, une délicateſſe extraordinaires ; le velouté des poils, la fineſſe des plumages, tout y eſt rendu d'une manière ſurprenante : on ne trouve de défectueux que le bœuf : la compoſition de ce tableau eſt un peu confuſe, mais cela peut s'excuſer en faveur du ſujet ; le point de vue y eſt trop grand.

SALA DELLA BUSSOLA : dans le milieu du plafond S. Marc couronnant les vertus théologales, tableau de Paul Véronèſe bien colorié.

CAPI DEL CONSIGLIO ; le plafond de cette ſalle eſt du Tintoret. On y voit trois deſſus de portes du Baſſan : la Madelaine & Notre-Seigneur en jardinier, de François Baſſan ; la circonciſion, de François Baſſan ; Jéſus allant au Calvaire, de Jacques Baſſan : celui-ci eſt un des plus chaudement coloriés : il y a de l'action & de l'expreſſion dans les figures.

SALE ARMATE DEL CONSIGLIO, petit arſenal compoſé de pluſieurs ſalles ; dans l'une il y a trois cent fuſils chargés chacun avec une cartouche de ſix coups ; au-deſſus ſont trois autres ſalles pleines de ſabres, cuiraſſes & autres armures.

Dans la troiſième ſalle il y a ſur la porte un tableau du vieux Palme, repréſentant la Vierge, l'enfant Jéſus & pluſieurs ſaints : il eſt très-froid.

Un deſſin à l'encre de la Chine, de ſix pouces de haut, repréſentant S. Marc aſſis, & où tout ſon évangile eſt écrit ; c'eſt un des meilleurs ouvrages en ce genre, & un de ceux dont le caractère eſt le plus fin. Deux petits tableaux de Jacques Baſſan : l'un eſt une adoration des Bergers, l'autre un Chriſt qu'on va mettre au tombeau ; ce dernier eſt fort beau.

Digitized by Google

Une ancienne pièce de velours, où il y a des perſonnages coloriés qui font le velours, elle eſt ſingulière par le travail : ce ſont les Perſes qui en firent préſent à la république.

Un petit cabinet d'ébène, ſur lequel il y a des camées incruſtés, dont quelques têtes ſont fort belles ; au haut un petit bas-relief en camée, repréſentant Apollon & Daphné changée en lauriers, pluſieurs nymphes de ſes compagnes effrayées, & des bachantes ; les figures ſont blanches, & le fond de la pierre gris.

Au fond de cette ſalle on montre la cuiraſſe de Henri IV qu'il donna à la république, avec l'armure entière qu'il avoit portée à la guerre ; au-deſſus eſt cette inſcription :

Henrici IV & Franciæ & Navarræ regis arma, in tot tantiſque & periculis & victoriis hoſtili ſanguine madefacta ; immortalis ejus gloriæ triumphus, ac veri & ſinceri amoris erga Rempublicam monumentum.

On conſerve dans ces mêmes ſalles une collection de médailles.

SALA DEL GRAN CONSIGLIO ; c'eſt le lieu où ſe tient l'aſſemblée générale des nobles, compoſée quelquefois de ſept à huit cent perſonnes ; c'eſt le corps de la république auquel ſeul appartient le droit de faire les lois générales qui intéreſſent la conſtitution, de changer la forme du gouvernement, de nommer les magiſtrats qui ne ſont pas du corps du ſénat, & même quelques-uns de ceux qui en ſont, enfin de choiſir le doge.

Cette ſalle a cent & vingt pieds de long & ſoixante de large ; elle eſt impoſante par ſa grandeur & par la beauté des peintures. Elle a été peinte en entier par les plus habiles maîtres ; & comme on y voit les plus beaux traits de l'hiſtoire de Veniſe, nous en parlerons avec quelque détail.

Le premier tableau à droite du côté du trône re-

Digitized by Google

préſente le pape Alexandre III, reconnu dans le couvent de la *Carità* par le doge Sébaſtien Ziani, accompagné de la ſeigneurie; dans le ſecond on voit la conférence du pape avec le doge, dans laquelle on décide d'envoyer des ambaſſadeurs à Fréderic Barberouſſe: ils ſont de Carletto & Gabriello Caliari.

Dans le troiſième qui eſt au-deſſus de la première fenêtre, le pape donne le cierge blanc au doge & à la ſeigneurie; ce tableau eſt de Léandro Baſſano; il eſt bien & d'une bonne couleur.

Dans le ſuivant qui eſt du Tintoret on voit les ambaſſadeurs en préſence de l'empereur Fréderic, à qui ils demandent la paix pour le pape Alexandre III au nom de la république; il eſt aſſez bien compoſé.

François Baſſan a peint enſuite le doge prêt à s'embarquer ſur le rivage de la place S. Marc, recevant du pape l'épée de commandement; ce tableau eſt heureuſement compoſé & bien colorié, la lumière y eſt répandue, & a beaucoup d'effet. Sur la ſeconde fenêtre, le départ du doge ſur ſes galères eſt repréſenté de la main de Paolo Fiammingo.

La bataille navale que le même doge gagna l'an 1176 à Pirano vers Capo d'Iſtria; l'on y voit Othon troiſième fils de l'empereur fait priſonnier & conduit devant le doge Ziani; tableau de Dominique Tintoret.

Sur la porte qui va dans la ſalle du ſcrutin, le doge préſentant au pape le fils de l'empereur; le pape pour récompenſer ces exploits donne au doge l'anneau avec lequel il épouſe la mer; ce tableau eſt d'Andrea Vicentino.

Le pape donnant la permiſſion à Othon d'aller rejoindre ſon père pour négocier la paix avec lui; ce tableau eſt du Palma, il y a de bonnes choſes, on y trouve de la couleur & quelques beautés de détail.

Digitized by Google

L'empereur Fréderic proſterné devant le pape & lui baiſant les pieds au devant de l'égliſe de S. Marc, tableau de Fréderic Zuccheri.

Sur la porte de la *Quarantia civil nova*, le pape, l'empereur & le doge arrivant à Ancône; les habitans viennent au-devant d'eux, & préſentent au pape & à l'empereur deux ombrelles, eſpèce de paraſols à la turque, ou évantails d'étoffes riches ou de plumes; le pape donne la ſienne au doge, en mémoire de quoi on la porte encore près de lui dans les ſolemnités; ce tableau eſt de *Girolamo Gambarato*.

Vers le coin de la ſalle & du côté de la place, le pape dans l'égliſe de S. Jean de Latran donnant au doge des étendards blancs, rouges & bleus, avec les trompettes d'or, & le fauteuil pour les porter dans les ſolemnités, par Julio del Moro.

En retournant par le côté gauche de la ſalle on voit le doge Henri Dandolo, la ſeigneurie & les croiſés qui s'uniſſent par ſerment pour le recouvrement de Conſtantinople & de Zara, par Jacques de Chère de Lorraine.

Entre la première & la ſeconde fenêtre, Zara aſſiégée par terre & par mer; tableau d'André Vicentin.

Au-deſſus de la ſeconde fenêtre, le peuple de Zara qui vient avec la croix remettre les clefs de la ville au doge, par Dominique Tintoret, fils de Jacques ou du grand Tintoret; c'eſt un des beaux tableaux & des mieux coloriés de ce maître.

Alexis fils de l'empereur Iſaac l'Ange Commène, échappé des mains d'Alexis ſon oncle qui avoit détrôné & empriſonné Iſaac, vient demander au doge du ſecours; ce tableau eſt de Vicentino. Le ſuivant repréſente l'aſſaut donné à Conſtantinople, & la reddition de cette ville aux croiſés & à Alexis; c'eſt un tableau du Palma; la compoſition en eſt confuſe, mais il eſt bien traité.

Digitized by

Entre les dernières fenêtres Dominique Tintoret a peint la ſeconde priſe de Conſtantinople, dont l'occaſion fut la mort du jeune Alexis l'Ange III, tué par ordre du tyran Alexis Ducas, auſſitôt après la mort de ſon père Iſaac l'Ange, le 8 Février 1204. Les hiſtoriens diſent que les croiſés mirent tout à feu & à ſang, dépouillèrent les égliſes, & n'épargnèrent rien pour ſatisfaire leur vengeance, leur cupidité & leur incontinence; mais le peintre n'eſt chargé de conſacrer que la vertu guerrière, trop ſouvent ennemie de tout autre genre de vertu; ce fut alors que les Vénitiens eurent dans leur part du butin l'image célèbre de la Vierge.

Dans l'angle voiſin, auprès de la première fenêtre qui eſt du côté de la place, le couronnement de Baudouin fait dans la place de Conſtantinople avoit été peint par François Baſſan; mais il a été refait par l'Alienſe : il eſt ſage de compoſition, & colorié dans la manière de Paul Véronèſe.

Entre les deux fenêtres de la façade oppoſée au tribunal, la victoire du doge André Contarini contre les Génois, peinte par Véronèſe.

Au-deſſus du trône eſt un tableau immenſe de Jacques Tintoret, qui repréſente le paradis; quoiqu'il l'ait fait dans ſa vieilleſſe, c'eſt un de ſes plus grands ouvrages pour la multitude des détails, & même à certains égards un des plus remarquables pour la perfection de l'art; cependant en total ce tableau n'eſt pas des plus eſtimés.

Dans le plancher il y a trois ordres de ſujets : en commençant par le premier rang du côté de la petite place on voit une figure qui repréſente la ville de Scutari en Albanie, défendue contre Mahomet, par Scanderberg (George Caſtriotto chef des Epirotes) & Antoine Loredan qui étoit gouverneur de la ville; il eſt très-beau, la figure de la ville eſt charmante. On y a mis cette inſcription : *Scodra bellico omni*

apparatu diu vehementer à Turcis oppugnata, acerrima propugnatione retinetur.

François Baſſan, fils du célèbre Jacques Baſſan, a repréſenté près de-là une déroute du duc de Ferrare, vaincu par Damiano Moro qui brûla les tours que le duc avoit élevées pour ſe défendre. Voici l'inſcription : *Duobus principis Ateſtini ligneis caſtellis incendio deletis, inſana tertii moles in urbem advehitur.* Ce tableau eſt fort beau, d'une belle couleur & d'un effet admirable. Jacques Tintoret a repréſenté la défaite du duc de Ferrare, vaincu la même année par Vittorio Soranzo : *Prælio & nobilitate & multitudine captivorum inſigne ad Argentam Ateſtinus princeps ſuperatur.*

Le Tintoret a peint dans le ſuivant la victoire de Jacques Marcello ſur les Arragonois : *Aragonia cum ſociis totius Italiæ armis interitur, Gallipolis admittitur.* Plus loin, François Baſſan a peint la victoire de Georges Cornaro & de Barthélemi Alviano ſur les Allemands : *Nec loci iniquitate neque inſuperabili pene nivium arcentur Veneti ab inferenda Germanis clade ;* il eſt d'une belle couleur, mais moins beau que celui de la victoire de Ferrare.

Le dernier tableau de cette première ſuite repréſente la priſe de Padoue par les provéditeurs André Gritti & François Diedo, au moyen du ſtratagême des chars de foin. *Graviſſimo ab univerſa Europa bello Reſpublica preſſa, Patavium dimiſſum, quadrageſima poſt die, uno aditu impetuque recuperatur.* Ce ſujet eſt du Palma, aſſez bien compoſé & d'une belle couleur.

En commençant par la porte qui eſt à la droite du trône on voit dans la partie la plus élevée la priſe de Smyrne par Pierre Mocenigo, peinte par Véronèſe : *Ad cæteras vaſtationes direptioneſque Aſiaticas, claſſis Veneta Smyrnam expugnat.* François Baſſan a peint le ſujet ſuivant, c'eſt une victoire des Vénitiens ſur Philippe Marie Viſconti : *Pedite in*

equos accepto tranat padum eques Venetus, atque insubres fundit. Le Tintoret a représenté la victoire d'Etienne Contarini sur le lac de Garda : *Insubrum in Benaco disjecta classis vertit in fugam duces, superioribus victoriis magnisque regibus captis exultantes.* La défense de Brescia par François Barbaro : *Calamitosissima ex obsidione, consilio in primis multimodaque præfecti arte Brixia servata.*

François Bassan a peint la victoire de François Carmagnole & de Victor Barbaro sur le duc de Milan : *Victi ad Maclodium insubres, ad cæteram vim captivorum ingentem, ipse etiam belli dux in potestatem adductus ;* ce tableau est vigoureusement colorié.

Le Palma dans la dernière partie de cette rangée a exprimé l'entrée de François Bembo dans le Pô, & la prise de Crémone : *Amplissimis cum spoliis fluviatilis ad Cremonam de insubre refertur victoria.* Ce tableau est plus chaud de composition & de couleur que ne le sont ceux du Palma.

Dans la rangée du milieu que nous avons reservée pour la dernière, Venise paroît élevée sur un trône sous un magnifique baldaquin, couronnée par la victoire, ayant sous ses pieds une proue de galère, environnée de trophées, de captifs, de symboles de villes prises & de provinces conquises. Ce sujet est encore du Palma ; la composition en est très-belle, mais il est un peu rouge de couleur & lourd de dessin.

Le grand tableau du milieu est du Tintoret ; la déesse de la mer Adriatique y paroît entre Cybèle & Thétis, qui marquent l'empire de la terre & de la mer, environnées de plusieurs autres divinités ; plus bas est le doge Nicolas *da Ponte* accompagné du sénat, à qui un lion aîlé apporte une couronne d'olivier ; autour de lui sont les députés qui présentent les tributs, ou les clefs des villes soumises à la république : ce tableau est noir, il ne plafonne point, mais on y trouve de belles têtes.

Digitized by Google

Le célèbre ovale de Véronèſe eſt près de-là. Veniſe eſt élevée ſur les nuages dans la poſture la plus majeſtueuſe, couronnée par la gloire, accompagnée de la renommée, & ayant autour d'elle l'honneur, la paix, l'abondance & les grâces; des peuples de tous les pays la contemplent avec admiration; des guerriers lui amènent de toute part des dépouilles & des trophées : l'idée générale de ce tableau eſt auſſi belle que l'exécution eſt admirable, & les détails ingénieux; il eſt d'une belle couleur & très-harmonieux : il y a dans la demi-teinte des têtes d'une très-grande beauté; on reconnoît ſa manière dans les détails de ce tableau; mais la couleur en eſt un peu noire, ce qui ne lui étoit pas ordinaire. Véronèſe l'a gravé lui-même.

Une eſpèce de friſe qui règne dans la partie ſupérieure de la muraille contient une partie des portraits des doges de Veniſe, faits la plupart de la main du Tintoret, parmi leſquels on a laiſſé vide la place du doge Marin Falier, qui fut décapité en 1355 pour montrer à tous les ambitieux qu'une conſpiration contre l'Etat peut conduire le prince même entre les colonnes de S. Marc; au lieu du portrait on y a écrit ſon hiſtoire; la ſuite de ces portraits eſt dans la ſalle ſuivante.

Il y a encore au-deſſus des fenêtres quelques ſymboles de vertus, & des peintures de quelques actions célèbres.

SALA DELLO SCRUTINIO eſt celle où le ſénat s'aſſemble pendant la tenue du grand conſeil, pour faire l'élection des ſujets qu'il faut propoſer pour les charges; cette ſalle renferme onze grands tableaux le long des murs; voici les principaux : Le premier tableau à gauche en entrant par la grande porte repréſente le combat naval des Dardanelles, donné en 1656, peint par le cavalier Liberi; la compoſition eſt aſſez heureuſe & ſe débrouille facilement; les figures ſont trop rouges & incorrectes,

mais on y diſtingue un eſclave tuant un Turc, fort connu ſous le nom de *Schiavo del Liberi*.

Le quatrième eſt du Tintoret, c'eſt le combat & la priſe de Zara ; il eſt bien compoſé & d'une couleur vigoureuſe, mais on n'y trouve pas un parti pris pour la lumière ; il embraſſe beaucoup de terrain ; le point de vue en eſt trop haut ; ſon principal mérite eſt le feu de la compoſition.

Le premier tableau à droite eſt le ſiége de Veniſe, par Pepin fils de Charlemagne ; il eſt de Vicentino, on y trouve de la couleur, mais il eſt mal deſſiné.

Le quatrième eſt la priſe de Tyr, d'Antoine Alliena ; il y a du mouvement dans la compoſition.

Au-deſſus du tribunal eſt un grand tableau du Palma, repréſentant le jugement univerſel ; il y a de beaux détails, il eſt généralement bien peint & des meilleurs de ce maître, mais il manque un peu d'effet.

Dans le plafond l'ovale au-deſſus du tribunal eſt de François Baſſan ; il repréſente la priſe de Padoue pendant la nuit ; l'effet en eſt bien rendu, & il eſt bien de plafond ; le ſujet n'étoit cependant guère propre pour la place où eſt ce tableau.

Dans l'ovale du milieu, la victoire remportée par Marco Gradenigo dans le port de Trapani en Sicile ; l'effet en eſt aſſez heureux ; il eſt de Camille Ballini. Le troiſième ovale eſt la défaite des Piſans dans le port de Rhodes, peinte par André Vicentini ; il eſt d'une aſſez bonne couleur.

Une partie du grand édifice que nous venons de décrire eſt couverte de cuivre ou de plomb en groſſes pièces ; & c'eſt entre les voûtes & les plombs que ſont les priſons terribles de l'Etat. La chaleur que contractent les plombs en été fait ſouvent mourir ou devenir foux ceux qui ont le malheur d'y reſter long-temps ; auſſi l'on ne connoît rien de

Digitized by Google

plus redoutable que d'être mis *Sotto i Piombi.* On parloit beaucoup à Veniſe, en 1765, d'un jeune Priuli qu'on y avoit renfermé, & qu'on croyoit y être pour ſa vie, après beaucoup de travers qui bleſſoient ſa famille & celle de ſa femme, c'eſt-à-dire, la maiſon Mocenigo; mais on m'aſſure qu'il n'y étoit que pour dix ans, qu'il eſt ſorti, & que les ſujets de ſa détention n'étoient pas auſſi graves qu'on l'avoit dit.

Il y a auſſi ſous le palais ducal d'autres priſons, également terribles par l'obſcurité, l'humidité, le manque d'air.

Mais ce ſont-là les priſons qui ſont *in pœnam*, plutôt que *in cuſtodiam*; il y en a d'autres pour les priſonniers ordinaires, qu'on appelle *Prigioni nove*, bâties en 1589; elles ne ſont ſéparées du palais que par un canal; le pont qui y conduit s'appelle *Ponte de' Soſpiri*, parce que c'eſt celui par où paſſent les criminels que l'on conduit devant les juges. Il y a auſſi dans le même bâtiment un tribunal criminel, compoſé de ſix magiſtrats qui jugent principalement les crimes de vols, & qu'on appelle *Collegio de' Signori di notte al criminale.* Nous parlerons de ce bâtiment dans un inſtant.

CHAPITRE XXXIII.

De la place S. Marc & des environs.

LA place S. Marc, la ſeule pour ainſi dire qu'il y ait à Véniſe, ou du moins la ſeule qui ſoit grande & ornée, eſt le centre des plaiſirs du carnaval, le lieu de la promenade, des cafés, des bateleurs, des fêtes, des jeux, le rendez-vous de la nobleſſe & de la bonne compagnie, des étrangers, des nouvelliſtes, des plaideurs: elle eſt environnée de

Digitized by

portiques ; & comme elle retourne à angles droits du côté de la mer, elle forme comme deux places différentes qui ſe joignent ; elles ont en tout ſens quatre-vingt toiſes de longueur ; la plus petite s'appelle *Piazetta*.

Les deux colonnes de granite qui terminent la petite place au midi du côté de la mer, furent apportées de Grèce l'an 1174 ; quoiqu'elles ne ſoient pas belles & que les chapiteaux ſoient gothiques, elles donnent un air très-noble à cette place ; l'une porte le lion de S. Marc, ſur l'autre eſt une ſtatue de S. Théodore, armé & monté ſur un crocodile. C'eſt entre ces colonnes que ſe font les exécutions des criminels (1) ; on les faiſoit autrefois dans la place de S. Jean Bragola, qui eſt à trois cent toiſes de-là du côté de l'arſenal ; & il me ſemble qu'on devroit écarter les ſpectacles honteux & révoltans pour l'humanité, des endroits que l'on deſtine au plaiſir. Au reſte, le coup-d'œil de cette place eſt admirable, ſurtout quand on arrive par le canal de la Giudeca en venant de Ferrare.

LE BROGLIO eſt la partie de cette petite place où les nobles ſe raſſemblent tous les matins pour parler de leurs affaires ; cela comprend le portique qui eſt ſous le palais de S. Marc & un tiers de la place du même côté ; mais s'ils y vont l'après midi, ils ſe placent de l'autre côté ſous le portique de la première aîle des procuraties neuves, & dans l'autre tiers de la place, pour être à l'abri du ſoleil couchant : l'uſage étoit autrefois que le peuple s'éloignoit du Broglio quand les nobles y étoient aſſemblés, & l'on avoit ſoin d'en prévenir les étran-

(1) On dit que l'architecte avoit demandé pour récompenſe la permiſſion de donner à jouer entre les deux colonnes ; il en réſulta tant d'abus, qu'on défendit le jeu ; & pour rendre cet endroit plus redoutable, on en fit le lieu des exécutions. Mais celles des nobles, quand il y en a eu, ſe ſont faites entre les deux petites colonnes, qui ſont devant la petite porte Saint-Marc ſur la Piazetta.

Digitized by Google

gers ; mais on ne faiſoit point retirer pour cela ceux qui y ſeroient demeurés quelque temps ſans indiſcrétion marquée. Il y a peu d'endroits où l'on montre autant de politeſſe qu'à Veniſe : les nobles de la première diſtinction ſont accoutumés à faire de profondes révérences, & à marquer beaucoup d'égards aux patriciens les moins importans, ſans quoi ils ne parviendroient point aux grandes places ; s'il y en a un qui paroiſſe un peu moins complimenteur, on dit qu'il eſt *duro di ſchina*, qu'il n'a pas encore les reins aſſez ſouples, & il court riſque d'attendre plus long-temps qu'il n'auroit fait ſans cela. Cette habitude donne aux Vénitiens un air très-poli, même pour les étrangers.

A l'extrémité méridionale de la petite place, on remarque la priſon dont j'ai parlé, qui eſt ſur le canal de la Giudeca à côté du palais du doge ; c'eſt un bâtiment de Sanſovino, compoſé d'un ſoubaſſement diviſé en ſept grandes arcades, dont ſeulement les pieds droits ſont trop maigres. Ce ſoubaſſement eſt couronné d'un entablement qui eſt d'un bon caractère ; l'étage au-deſſus, qui eſt en croiſées quarrées, décorées de chambranles, & de frontons alternativement ronds & triangulaires, eſt orné de colonnes doriques demi-engagées, élevées ſur des piédeſtaux, & couronnées d'un très-bel entablement, enrichi de conſoles. Ce bâtiment eſt d'une très-jolie maſſe & très-pur dans les détails ; mais il n'a point le caractère que ſemble exiger une priſon.

Une des faces gothiques du palais ducal règne le long de la petite place ; mais la face oppoſée de cette place eſt décoré d'un grand & beau bâtiment, de Sanſovino, dont une partie contient la bibliothéque. La décoration du bâtiment eſt fort bonne ; c'eſt un ordre de colonnes doriques ſurmonté d'un autre ordre de colonnes ioniques ; les galeries, qui ſont dans l'ordre dorique, y ſont très-

bien ; les arcades en ſont d'une belle proportion & enrichies de figures ſur les archivoltes ; l'entablement en eſt très-mâle & la diſtribution des triglyphes eſt la plus exacte qu'on puiſſe voir. Les croiſées du ſecond ordre ſont en arcades, ſoutenues par de petites colonnes ioniques cannelées ; les archivoltes ſont ornées comme dans l'ordre dorique, & l'entablement eſt d'une force extraordinaire pour un ordre auſſi léger ; il eût été à déſirer qu'on eût fait la friſe beaucoup moins haute : mais on peut dire en général que l'architecture de cet édifice eſt mâle, riche, & qu'elle a beaucoup de relief.

On monte à la bibliothéque par un eſcalier aſſez beau quoiqu'un peu ſombre, mais bien bâti & voûté. Elle eſt compoſée de trois chambres. La première, qui ſert d'anti-chambre, renferme une grande quantité d'antiques, de marbres, bronzes, ſtatues, vaſes, buſtes, reliefs. La ſeconde pièce eſt une grande galerie, où ſont les livres imprimés : elle eſt ornée de fort beaux plafonds. Il y a une autre chambre à côté où ſont encore quelques collections de livres rares & des manuſcrits. Il faut demander au bibliothécaire le livre des deſſins des antiques, fait par les ſoins du ſénateur Zanetti, & du procurateur Tiépolo, auquel on a joint un petit livre qui met au fait des différens antiques & de leur ſujet ; je parlerai encore de cette fameuſe bibliothéque dans le chapitre de la littérature.

La Zecca, ou la monnoie, eſt attenante à la bibliothéque ; la face ſur le grand canal eſt de Sanſovino, compoſée de trois ordres : on y voit un rez-de-chauſſée toſcan où il y a neuf arcades ; le premier étage eſt décoré d'un ordre dorique en colonnes, & le ſecond d'un ordre ionique : tout ce bâtiment eſt traité d'un goût ruſtique, à boſſage & refends ; il eſt d'une très-belle maſſe & d'une bonne proportion dans ſes différentes parties.

La grande place eſt fermée du côté du midi par

Digitized by Google

une aîle des procuraties neuves, qui règne juſqu'à l'égliſe de S. Géminien, & du côté du nord par les procuraties vieilles qui ont la même longueur, depuis S. Géminien juſqu'à l'horloge qui eſt en face de la *Piazetta;* du côté du levant la place eſt terminée par le portail de S. Marc.

Les procuraties vieilles ſont un bâtiment gothique, tout en arcades, ſoutenues ſur des pieds droits & des colonnes; mais les procuraties neuves, qui ſont vis-à-vis & de l'autre côté de la place, ſont très-belles; c'eſt une décoration de Sanſovino comme dans la petite place; Scamozzi a ajouté un troiſième ordre corinthien, où il a pratiqué des croiſées quarrées, bien proportionnées & richement décorées par de jolies colonnes qui ſoutiennent les frontons. La dégradation des entablemens de cette façade eſt très-belle, & on peut dire que c'eſt un bâtiment de la plus grande magnificence & du meilleur goût: ſous ces portiques il y a une multitude de cafés, où tout le monde ſe rend ſur le ſoir; dans pluſieurs il y a des ſalles ſur le derrière & un grand nombre de petites cellules; on s'y raſſemble deux à deux, ou quatre à quatre juſqu'à l'heure du ſpectacle ou du ſouper.

On peut voir dans les bâtimens appelés *Procuratia de ſopra*, *Procuratia de citra & de ultra* quelques portraits faits par le Tintoret, le Titien & autres peintres célèbres.

En face de l'égliſe S. Marc & à l'autre extrémité de la place on voit la petite égliſe de S. Géminiano, d'une aſſez bonne architecture; cette égliſe qui étoit beaucoup plus grande a été abbattue en partie pour rendre la place plus régulière, & la démolition donna lieu à l'interdit ſous Paul V en 1606, qui cauſa bien des troubles à Veniſe. On dit communément que le doge y vient une fois l'année en cérémonie, promettre au curé de lui faire bâtir une égliſe magnifique, mais ſans fixer le temps où cette promeſſe

meſſe s'accomplira. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que le doge donne un ſequin au curé ; peut-être comme un cens pour le terrain qui dépend de l'égliſe.

On voit dans la ſacriſtie le tombeau du fameux Law, contrôleur-général, ſur lequel eſt une pierre en loſange où l'on a mis ſes titres.

Le clocher de la place S. Marc eſt une tour quarrée, très-haute, dont l'extrémité finit comme dans nos clochers, & d'où l'on a une très-belle vue ; au lieu d'y monter par un eſcalier, on y monte par de petites terraſſes rampantes qui vont d'une face à l'autre, & ſont ſéparées chacune par une ou deux marches au tournant.

CHAPITRE XXXIV.

Quartier S. Marc.

La diviſion ordinaire de Veniſe eſt en ſix parties, qui ſont *Seſtier di S. Marco*, *Seſtier di Caſtello*, *Seſtier di Canareggio*, *di S. Polo*, *di S. Croce*, *di dorſo duro*. La marche que j'ai ſuivie pour parcourir Veniſe avec méthode n'eſt pas préciſément conforme à la diſtribution des quartiers, mais elle en approche un peu ; mon objet étant de faire le moins de chemin poſſible & de voir tout dans l'ordre direct ; pour cela je commence par la preſqu'isle de S. Marc qui eſt renfermée de trois côtés par le grand canal, & qui fait à-peu-près le *Seſtier di S. Marco*. A droite de S. Marc, c'eſt-à-dire, au levant, on trouve d'abord S. Zacharie ; près de cette égliſe eſt la Fuſta, qui eſt une galère toujours prête pour la défenſe du palais depuis la conjuration de Bajamonte Tiepolo. Elle eſt montée d'environ cent rameurs ; c'eſt le noviciat des galériens.

S. ZACCHARIA, belle égliſe des Bénédictines ;

les religieuſes y ſont toutes filles de patriciens. Dans une ariſtocratie, où la nobleſſe étant fort nombreuſe ne peut être toute riche, on a beſoin d'un aſile où elle puiſſe dépoſer honorablement les filles qu'on ne peut marier. La fondation de ce couvent remonte à l'année 817. L'empereur Léon l'Arménien y contribua, auſſi-bien que le duc Giuſtiniano Particípazio, & le doge va chaque année le jour de Pâques viſiter cette égliſe en grand cortége, & complimenter l'abbeſſe. La façade eſt en marbre, l'architecture eſt dans le goût de l'antique, & ornée d'une ſtatue de S. Zacharie par Alexandre Vittoria; le mauſolée de ce célèbre artiſte eſt dans l'égliſe; il eſt orné de trois figures qui repréſentent les trois arts où il a excellé, peinture, ſculpture, architecture, & au milieu ſon portrait ſculpté par lui-même.

Le grand autel eſt enrichi de porphyre, de marbre ſerpentin, & autres ornemens précieux. Au ſecond autel à gauche on voit une Vierge aſſiſe, tenant l'enfant Jéſus, & ayant à ſes pieds un ange qui joue du violon; d'un côté S. Pierre & Ste. Catherine, & de l'autre S. Jérôme & Ste. Agathe: ce tableau fut fait par Jean Belin en 1505; c'eſt ſon plus bel ouvrage; les têtes en ſont très-belles, les caractères bien variés; il eſt frais de couleur; il a de grandes fineſſes de tons; le deſſin eſt pur, mais un peu ſec pour le temps préſent; il eſt auſſi d'une compoſition trop ſymétrique. On eſt redevable à ce maître d'avoir fait le premier des progrès rapides du côté de la couleur, & d'avoir commencé à ſortir de la ſéchereſſe des peintres qui l'avoient précédé.

Dans la ſacriſtie eſt un fameux tableau de Paul Véronèſe qui repréſente la Vierge, l'enfant Jéſus & S. Joſeph; le petit S. Jean eſt ſur un piédeſtal & s'appuye ſur la main de S. François, qui montre ſes ſtigmates; on y voit encore Ste. Catherine & S. Jérôme; ce tableau eſt très-beau de couleur, &

Digitized by

les caractères ſont admirables; la Vierge eſt très-belle, mais poſée un peu haut dans le tableau; probablement parce que le ſujet avoit été donné: les draperies ſont belles, & il y a un bon caractère de deſſin, la partie baſſe du tableau eſt la plus heureuſement compoſée; on y admire la tête de S. Jérôme qui eſt parfaite, & le profil charmant de Ste. Catherine; elle eſt très-joliment coëffée avec les cheveux nattés à l'italienne, entrelacés d'une chaîne de perles; le petit Jéſus cependant n'eſt pas correctement deſſiné. Les religieuſes de ce couvent ſont les bonnets de cérémonie du doge, & le jour qu'il va les viſiter, il fait porter devant lui ſur un couſſin celui qui ſert au couronnement, & qui eſt enrichi de pierres précieuſes.

LA PIETA ſe trouve en deſcendant ſur le rivage voiſin, appelé *Riva de gli Schiavoni*, c'eſt une eſpèce d'hôpital pour les enfans-trouvés, adminiſtré par une compagnie de nobles & de négocians; le ſénat l'a pris ſous ſa protection, & y va faire la viſite le dimanche des Rameaux. Le grand autel eſt garni de pierres dures & d'ornemens d'un bon goût; on voit dans cette égliſe un plafond du Tiepolo; mais ce qu'il y a de plus remarquable c'eſt une excellente muſique, exécutée par les filles de la maiſon.

Il y a trois autres conſervatoires pareils, dont nous parlerons dans le chapitre des ſpectacles; on entretient environ cent filles dans chacun, & l'Etat donne à-peu-près cent livres pour chacune. Elles vont dans les concerts particuliers & viennent dans les campagnes. Il eſt permis de les voir dans la maiſon & de leur faire du bien; on y reçoit des penſionnaires qui ne paient pas plus de cent francs par an, mais qui ſont obligées de travailler auſſi pour la maiſon.

IL SEPOLCRO, égliſe de religieuſes, où eſt une eſpèce de montagne de marbre, ſous laquelle eſt

Digitized by Google

repréſenté un ſépulcre ſemblable à celui de Jéſus-Chriſt à Jéruſalem ; il fut conſtruit en 1484, treize ans après la priſe de Negrepont par les Turcs, en conſéquence du vœu que firent deux dames Vénitiennes de ſe conſacrer à Dieu ſi elles échappoient aux Turcs.

Près de cette égliſe, du côté de S. Marc, on voit la maiſon du confeſſeur des religieuſes, dans laquelle habita jadis le célèbre Pétrarque, lorſqu'il vint à Veniſe comme envoyé du duc de Milan ; mais ces deux objets ſont peu remarquables.

Revenons du côté de S. Marc pour viſiter le reſte du quartier, en ſuivant d'abord le grand canal.

PALAZZO CORNARO, *della Caſa grande*, ſitué ſur le grand canal, eſt de l'architecture de Sanſovino : ce bâtiment eſt d'une bonne maſſe ; il eſt compoſé d'un ſoubaſſement ſur lequel on a élevé deux ordres, ionique & corinthien ; le ſoubaſſement qui eſt tout en refends eſt percé dans ſon milieu de trois arcades un peu hautes, & de trois croiſées de chaque côté, qui ſont bien ajuſtées. Au-deſſus de ces croiſées, il y a des méſanines trop grandes par rapport à ces croiſées : la corniche du ſoubaſſement eſt très-belle ; toutes les croiſées du premier & du ſecond étage ſont en arcades ; il auroit été à déſirer qu'elles euſſent été toutes de la même largeur, mais les trois du milieu ſont de meilleure proportion étant les plus larges ; les ordres de ce bâtiment deviennent en général un peu petits, ce qui fait que l'entablement ſupérieur, qui couronne tout l'édifice, aſſomme le premier ordre corinthien ſur lequel il eſt poſé.

Le palais MOCENIGO eſt au tournant du canal, à l'endroit où communément les courſes de gondoles commencent & finiſſent ; près delà eſt le théâtre S. Samuel, ainſi nommé à cauſe du voiſinage de l'égliſe S. Samuel.

PALAZZO GRASSI, dans la contrada di S. Sa-

muel, contient une belle collection de tableaux; une Vénus du Titien ſemblable à celle de la tribune de Florence, belle & mieux conſervée; on dit qu'elle repréſentoit la maîtreſſe d'un duc de Ferrare: c'eſt un des chefs-d'œuvres du Titien.

L'enlèvement d'Europe, de Paul Véronèſe; la figure d'Europe eſt charmante; elle eſt appuyée d'une main ſur une de ſes ſuivantes, & de l'autre tient la corne du taureau; une autre ſuivante met une couronne de fleurs ſur la tête de l'animal; ce tableau eſt fin de tons, très-harmonieux & d'une couleur belle, mais il eſt en général un peu foible.

Diane & Actéon changé en cerf, tableau de Paul Véronèſe bien colorié.

La Piſcine miraculeuſe, du même, où il a pris un parti ſingulier en jetant ſa compoſition toute d'un côté, mais qui d'ailleurs eſt très-beau.

La naiſſance de Jéſus-Chriſt annoncée aux bergers, tableau de Jaques Baſſan, bien compoſé & vigoureuſement colorié.

La parabole de la poutre & de la paille, par le Feti, joliment colorié.

Deux vieillards de Vandick, dans ſes premiers temps, dont l'un a la barbe rouſſe; ils ont de très-beaux caractères; trois tableaux du Guerchin; la peinture, Samſon & Dalila, & une Ste. Cécile; ces trois tableaux ſont d'une couleur très-vigoureuſe, mais les plis des draperies ſont maniérés.

Une femme tenant un panier de fruits; tableau de l'école de Raphaël, où il y a de la vivacité de couleur, mais dont les mains ſont sèches.

Le repas du Phariſien, par Rubens, tableau bien compoſé; la Magdelaine y eſt bien peinte & fraîchement coloriée, mais le caractère en eſt bas; la jambe du Chriſt qu'elle baiſe eſt incorrecte, & les figures du dernier plan ſont trop vigoureuſes, ce qui empêche ce tableau de prendre tout l'enfoncement qu'il pourroit avoir.

Digitized by Google

Un petit amour du Guide, peint avec fraîcheur.

David qui apporte la tête de Goliath & les Iſraëlites qui vont au-devant de lui; tableau du Guerchin, vigoureuſement colorié, mais où il y a des incorrections & des maigreurs dans le deſſin.

Le triomphe de Galathée, du Schiavone; tableau long, dont la compoſition tient du bas-relief antique, il eſt ſans intelligence de clair-obſcur, mais les figures des femmes nues ſont bien coloriées; les ombres ont en général pouſſé au noir.

S. STEFANO, égliſe d'Auguſtins, ornée de pluſieurs beaux mauſolées; au-deſſus de la porte on voit celui de Dominique Contarini, dont la réputation lui mérita du roi de France la conceſſion des fleurs de lys dans ſes armes. C'eſt-là auſſi que fut enterré le doge André Contarini, ſous lequel les Vénitiens employèrent, pour la première fois en 1380, ſuivant quelques auteurs, l'artillerie qui avoit été imaginée en Allemagne quelques années auparavant.

Au milieu de l'égliſe ſont les trophées en bronze de François Moroſini, grand capitaine, qui conquit la Morée ſur les Turcs; il mourut en 1694.

Sur la porte qui eſt du côté de S. Vital, on voit la ſtatue en marbre de Barthélemi Alviano, mort en 1515, qui obtint par ſon courage la nobleſſe de Veniſe, & l'inféodation du château de Pordenone; ſon oraiſon funèbre fut faite par André Navagero, noble Vénitien, qui étoit un jeune homme très-éloquent.

Dans le cloître de l'égliſe, on voit des peintures à freſque du Pordenone; le tombeau de Novello da Carrara, dernier ſeigneur de Padoue, où il n'y a d'autre inſcription qu'une N, dans laquelle ſont placés un P & un T; on remarque auſſi le tombeau du cavalier Ridolfi, habile peintre, qui a écrit lui-même la vie des peintres célèbres, ceux de Viviano Viviani, grand médecin, & de quelques autres perſonnages diſtingués.

Digitized by Google

PALAZZO PISANI, remarquable par une belle collection de tableaux; le principal eſt la famille Darius à genoux devant Alexandre, grand & bel ouvrage de Paul Véronèſe, qu'il laiſſa roulé ſous ſon lit, en reconnoiſſance de ce qu'on lui avoit donné aſile dans une affaire qu'il avoit eue. On m'écrit que ce tableau a été vendu; cependant M. Blak m'aſſure l'avoir vu en 1784.

S. FANTINO, égliſe paroiſſiale qui paſſe pour être de l'architecture de Sanſovino; elle eſt bâtie à la romaine, en belles pierres quarrées; les incruſtations de beaux marbres, les pierres dures, les figures de bronze, les bas-reliefs qui ornent cette égliſe en font un objet de curioſité; il y a deux grands tableaux du Palma, un ſur la porte, & l'autre ſur un autel; celui-ci repréſente un Chriſt mort.

SCUOLA DI S. FANTINO, confrérie de S. Jérôme, dont le principal objet eſt d'aſſiſter les criminels condamnés à mort; l'égliſe en eſt très-ornée, il y en a un autel qui eſt tout en pierres de touche, orné de ſtatues de bronze, d'Alexandre Vittoria. Dans la chapelle ſupérieure, il y a ſur l'autel une Vierge & un S. Jérôme, ouvrage du Tintoret; il a été gravé par Auguſtin Carrache.

Le plafond eſt du Palma, & c'eſt un de ſes plus beaux ouvrages; ce plafond repréſente une aſſomption, avec les apôtres, S. Jérôme, & les portraits du Titien & de Vittoria; le Palma s'y eſt peint lui-même avec ſa femme, & pluſieurs muſiciens célèbres. Les huit ſujets de la vie de S. Jérôme qui ſont ſur la muraille ſont auſſi du Palma; il y a encore pluſieurs peintures du Zanchi. Voyez Boſchini, p. 181.

PALAZZO GRIMANI *a San Luca*, ſur le grand canal, eſt de l'architecture de *San Michele*; il eſt décoré de trois ordres corinthiens : le premier en pilaſtres cannelés, les deux autres en colonnes, les arcades du rez-de-chauſſée ſont un peu trop hau-

tes, & celles des deux ordres ſupérieurs, beaucoup trop larges ; on peut dire en général que ce bâtiment eſt trop percé ; les entablemens, quoique différens de proportion, ne ſont point mal & ſont profilés avec pureté. Il ſemble que le troiſième ordre ait été fait après coup.

S. LUCA, égliſe paroiſſiale, ſituée au centre de Veniſe : on y voit ſur le grand autel un tableau de Paul Véronèſe fort beau, mais qui eſt bien gâté ; il repréſente S. Luc, qui après avoir fait le portrait de la Vierge (placé dans le coin du tableau) l'admire dans la gloire ; il eſt appuyé ſur ſon bœuf : devant lui eſt un prêtre qui tient une croſſe ; ce tableau eſt un des mieux peints & des mieux touchés de Paul Véronèſe, les têtes de S. Luc & de la Vierge ſont fort belles. Des deux côtés ſont deux tableaux de Benefatto, neveu de Paul Véronèſe ; dans l'un des deux qui repréſente la cène de Jéſus-Chriſt, on voit un homme debout avec une barbe, c'eſt le portrait de l'Aretin, cet écrivain fameux dont nous avons parlé ci-deſſus. On dit qu'il eſt enterré dans cette égliſe ſous la chaire du prédicateur ; il y avoit dans l'ancien bâtiment une urne de marbre ſur ſon tombeau, qu'on a ôtée dans le temps de la reconſtruction. On montre près de l'égliſe une petite maiſon où il habitoit.

L'arbre qui eſt planté ſur la place de S. Luc, ſert à arborer l'étendard des peintres de Veniſe, dans certaines occaſions.

S. SALVADOR, égliſe de l'architecture de Tullio Lombardi, célèbre architecte dont on voit la figure en marbre dans le cloître. Cette égliſe eſt une des plus remarquables qu'il y ait à Veniſe ; ſur le fronton l'on voit Adam & Eve, belles figures nues. Il y a ſur le grand autel un tableau du Titien, c'eſt une transfiguration, mais la couleur en eſt perdue ; ſur un autre autel, on voit une annonciation du même maître, qui paſſe pour un de ſes meilleurs

ouvrages : on prétend qu'il en étoit lui-même ſi content, qu'il écrivit au bas *Titianus fecit* ; il a été gravé par Cornelio Corte ; ce tableau eſt en effet bien compoſé, la gloire en eſt bonne ; mais la tête de l'ange n'eſt pas belle, & celle de la Vierge a peu de nobleſſe, quoiqu'elle ne manque pas d'expreſſion. Ce tableau n'eſt pas mal empâté ; les draperies en ſont bien traitées ; cependant il y a des connoiſſeurs qui le mettent au nombre des derniers ouvrages de ce maître. Cette égliſe renferme des ſtatues de Sanſovino, de Vittoria, de Campagna, &c.

Le tombeau de Catherine Cornano, reine de Chypre, eſt devant la porte de la ſacriſtie.

Le mauſolée du doge François Venerio, qui mourut en 1556, eſt orné de deux figures de marbre, du Sanſovino ; celui des deux doges Priulli, qui ſuccédèrent à Venier, eſt remarquable par ſa ſtructure & la richeſſe de la matière ; on y voit des ornemens en pierres de touche & des chapiteaux de bronze qui font un effet très-riche.

C'eſt aux environs de cette égliſe & du pont de Rialto que logent la plupart des étrangers.

LE PONT DE RIALTO, eſt un des beaux ouvrages qu'il y ait à Veniſe ; il eſt très-fameux, & véritablement aſſez bon pour l'architecture ; il eſt formé d'une ſeule arche qui a quatre-vingt-neuf pieds d'ouverture, & compoſé de gros blocs de marbre, ou de pierre d'Iſtrie, qui reſſemble beaucoup à du marbre ; il eſt décoré d'une corniche, d'un bon profil, & d'une baluſtrade par-deſſus ; ſa largeur eſt de ſoixante-dix pieds ; elle eſt aſſez grande pour que les boutiques, placées des deux côtés, n'embarraſſent pas le paſſage public, pour lequel il y a trois rues auxquelles on monte par de beaux eſcaliers ; l'une des rues eſt au milieu, les deux autres ſont entre les boutiques & les parapets. Ces boutiques nuiſent à la beauté de ce pont ; les connoiſſeurs trouvent qu'elles ne reſſemblent à rien, quoiqu'elles ſoient bâties

Digitized by Google

en marbre. Sur le milieu du pont eſt un grand arc, orné de quatre ſtatues, de Campagna : la Vierge, l'ange Gabriel, S. Marc & S. Théodore, protecteurs de Veniſe ; on y voit auſſi les armes du doge Cicogna, ſous lequel le pont fut bâti entre 1588 & 1591.

CHAPITRE XXXV.

Partie orientale de Veniſe, entre Rialto & l'arſenal.

APRÈS avoir parcouru le quartier de S. Marc, nous paſſons à celui de l'arſenal, qui eſt à la partie orientale de la ville, & qu'on appelle *Seſtier di Caſtello* ; mais en partant du pont de Rialto, notre chemin fournit pluſieurs objets de curioſité, ſur leſquels nous nous arrêterons.

I MIRACOLI, égliſe de Ste. Claire, revêtue en-dedans & en-dehors de marbres fins, avec beaucoup de ſerpentin & de porphyre ; on voit au-deſſous de l'orgue quatre enfans dans deux bas-reliefs de marbre, qui furent tranſportés de Ravenne à Veniſe, & qu'on dit être de Praxitèle, ſculpteur Athénien, ſi célèbre dans l'antiquité.

Près de cette égliſe eſt la maiſon où habitoit le Titien, le plus grand peintre de l'école Vénitienne ; mais perſonne dans le quartier ne la connoît. Nous parlerons du Titien dans le *Chapitre des arts.*

Sur la place de S. Jean & de S. Paul on voit une ſtatue équeſtre en bronze, de Barthelemi Colleone de Bergame, général des troupes de la république ; c'eſt la ſeule ſtatue que l'on ait élevée dans cette ville : on dit qu'il inſtitua la république pour ſon héritière à cette condition. Il y eſt repréſenté plus grand que nature, de la main d'André Verocchio Florentin. Colleone mourut en 1475, & ſa vie a

été écrite par Pierre Spino ſon compatriote. On a mis ſur le piédeſtal des armes parlantes, malgré leur indécence, qui ne permet pas de les nommer, mais que le nom du héros rappelle aſſez : cette figure eſt ſur un piédeſtal orné de ſix colonnes compoſites, qui ſupportent un entablement, tout cet ouvrage eſt médiocre ; la figure ſurtout eſt mal à cheval.

SANTI GIOVANNI E PAOLO, égliſe de Dominicains, dont l'emplacement leur fut donné par le doge Jacques Tiepolo en 1234, treize ans après la mort de S. Dominique : c'eſt une égliſe gothique, dont la voûte eſt très-élevée. Le grand autel eſt des plus riches qu'il y ait à Veniſe, par les marbres précieux dont il eſt compoſé, le tabernacle eſt placé ſous un arc ſoutenu par dix grandes colonnes, avec deux anges qui portent chacun une petite châſſe dorée, où ſont les reliques des deux ſaints.

Dans la ſeconde chapelle à gauche, le martyre de S. Pierre, Bénédictin, par le Titien, le plus beau tableau de cet auteur qui ſoit à Veniſe, & ſurtout un des mieux deſſinés ; il eſt plein d'expreſſion & d'une belle couleur. La ſcène eſt dans une forêt, S. Pierre eſt renverſé, ſon compagnon s'enfuit & témoigne une vive douleur ; en haut, ſont des anges avec la couronne du martyre : ce tableau a été reſtauré en 1776.

Au-deſſus de la porte de la ſacriſtie eſt le mauſolée du Titien ; il y a trois buſtes enchaſſés dans un tableau où le Palma a peint deux renommées ſonnant de la trompette : le buſte du Titien eſt le plus élevé, les buſtes des deux Palma ſont au-deſſous ; ce mauſolée eſt mal éxécuté pour la ſculpture.

La chapelle du Roſaire, qui eſt à gauche, & preſque ſéparée de l'égliſe, contient auſſi un autel très-riche, avec une coupole ſoutenue par quatre belles colonnes, une autre ſtatue de la Vierge, & pluſieurs autres qui ſont de Vittoria & de Campagna, les quinze myſtères du Roſaire ſont en bas-relief autour

Digitized by Google

de la chapelle ; vis-à-vis de l'autel on voit un grand tableau du Tintoret, repréſentant Jéſus crucifié, la Vierge aux pieds de la croix avec S. Jean & d'autres ſaints : ce tableau eſt ſans effet, mais il y a de très-belles têtes; il eſt colorié avec beaucoup de chaleur.

Le tableau du milieu du plafond eſt encore du Tintoret, & repréſente la Vierge dans le ciel au milieu de pluſieurs ſaints & ſaintes ; il eſt aſſez bon.

Tous les autres tableaux du plafond, ainſi que les cinq tableaux du ſecond rang à gauche, ſont de Jacques Palma, & renferment de fort bonnes choſes ; c'eſt un des peintres de l'école vénitienne dont on doit faire le plus de cas après le Titien.

En rentrant dans l'égliſe, au ſortir de la chapelle du Roſaire, on trouve dans la ſeconde chapelle de la croiſée un tableau de Léandre Baſſan, repréſentant la Vierge, S. Dominique & pluſieurs ſaints aux pieds de la Ste. Trinité; il eſt mieux compoſé que ceux de Jacob Baſſan, mais colorié plus foiblement.

A la première chapelle après la croiſée à droite, qui eſt la cinquième des bas-côtés, un plafond de Piazetta, repréſentant S. Dominique reçu dans le ciel par des anges qui font un concert; la machine générale en eſt mal compoſée, la lumière papillote partout, & la couleur en eſt fauſſe ; mais il y a dans le bas un groupe de Dominicains fort beau, bien compoſé, & parfaitement de plafond, ſingulièrement les deux figures debout, qui étoient difficiles à mettre en perſpective, la voûte étant peu concave.

Dans la quatrième chapelle à droite, deux ſaints du même ordre, qui paſſent miraculeuſement la mer, en marchant ſur les ondes ; tableau de Léandre Baſſan : il s'y eſt peint de profil avec un bonnet & un petit manteau blanc ; c'eſt un des meilleurs tableaux de ce peintre. A la troiſième chapelle, un Chriſt en croix avec une gloire d'ange autour de lui ; la Madelaine & S. Louis aux pieds de la croix, par le cavalier Liberi ; ce tableau eſt d'une belle couleur,

Digitized by Google

d'une compoſition ingénieuſe, aſſez bien deſſiné, & de la meilleure manière de ce maître.

A la première chapelle, toujours à droite, un tableau de Jean Belin, peint ſur bois, repréſentant la Vierge & pluſieurs ſaints & ſaintes; il eſt bien deſſiné, on y voit un bon principe de couleur, mais il eſt peint ſéchement.

Il y a dans cette égliſe des chapelles revêtues de bas-reliefs; ceux de la dernière ſont en bronze.

Dix-ſept doges ont leurs ſépultures tant dans l'égliſe que dans le cloître; on remarque ſurtout dans le ſanctuaire le mauſolée de Léonard Loredano, élu en 1500, mort en 1521, & ſous lequel ſe fit la ligue de Cambrai; il eſt d'une belle architecture; ſa ſtatue eſt de la main de Campagna; l'on y voit deux figures allégoriques, qui expriment la puiſſance des armes de Veniſe, & la ligue de Cambrai; il y a encore deux autres ſtatues qui repréſentent l'abondance & la paix. Dans le temps où la république étoit réduite aux dernières extrémités par la ligue de Cambrai, le doge Loredan donna l'exemple à la nobleſſe de Veniſe, en envoyant ſes deux fils pour défendre Padoue; il fut imité par beaucoup d'autres, malgré le préjugé qui ſembloit détourner les nobles du ſervice de terre.

Le doge Bertuci Valieri, élu en 1656, a encore un beau mauſolée dans cette égliſe; ce fut ſous ſon règne, & onze jours après ſon élection, que l'armée navale de Veniſe remporta ſur les Turcs une victoire mémorable, le 26 Juin 1656, à l'entrée des Dardanelles; c'eſt en mémoire de cette journée, que le ſénat va chaque année à pareil jour, fête de S. Jean & S. Paul (1), viſiter cette égliſe qui leur eſt dédiée.

On voit dans cette égliſe pluſieurs ſtatues élevées à la mémoire des grands hommes qui ont ſervi la

(1) Ces deux ſaints furent martyriſés à Rome l'an 362 ou 363.

Digitized by Google

république ; par exemple, celle de Nicolas Orſino, comte de Petigliano, que les Vénitiens élurent pour leur capitaine-général, qui défendit Padoue contre l'empereur Maximilien, de manière à lui faire lever le ſiége : il mourut en 1509. On conſerve encore dans cette égliſe la peau de Marc-Antoine Bragadino, qui ſoutint long-temps contre les Turcs le ſiége de Famagouſte en 1571, & que Muſtafa fit écorcher vif après la priſe de la ville ; on y voit la figure de ce héros en marbre, avec une inſcription à ſon honneur.

Il y a auſſi des épitaphes & des tombeaux de pluſieurs autres perſonnages diſtingués, mais qui ſont peu connus parmi nous.

Dans le réfectoire, on admiroit un fameux tableau de Paul Véronèſe, mais il a été brûlé ; il repréſentoit le repas de Jéſus-Chriſt chez les Phariſiens ; il tenoit tout le fond du réfectoire, il étoit compoſé avec beaucoup de ſageſſe, & d'une manière plus claire que celui qui eſt à Verſailles dans le ſalon d'Hercule, mais dont le ſujet eſt traité différemment.

Il y a encore des marines & un tableau de S. Jean & S. Paul dans un autre réfectoire, où l'on ne mange que dans les grandes ſolemnités. On va voir auſſi la terraſſe, à laquelle conduit un bel eſcalier, dont la rampe de fer eſt digne de remarque.

C'eſt dans cette maiſon que la république a établi M. Edoas, peintre anglois, qu'elle penſionne comme directeur de l'académie inſtituée pour la reſtauration des belles peintures de Veniſe. Le décret du ſénat eſt de 1778.

SCUOLA DI SAN MARCO, eſt une confrérie dont l'égliſe, tout proche de la précédente, eſt célèbre par les belles peintures du Tintoret ; la façade extérieure, bâtie en 1490, eſt enrichie de marbres fins avec des ſtatues, par Bartolomeo Bergamaſco & Tullio Lombardo. Les revenus de cette confrérie ſont très-conſidérables : on en juge par l'argenterie qu'on y conſerve pour les proceſſions & les céré-

monies ſolemnelles. Au maître-autel, on voit un tableau du Palma, repréſentant le Chriſt dans la gloire; il envoie par de petits anges des palmes à S. Marc, qui eſt en bas au milieu de S. Pierre & S. Paul; ce tableau eſt médiocrement compoſé, mais bien colorié.

A gauche de l'autel, exhumation de S. Marc, qui fut faite furtivement; tableau du Tintoret, vigoureuſement peint.

La translation du corps de S. Marc, par le Tintoret: il y a dans ce tableau un effet de lumière ſingulier, dans la tempête qu'éprouve le vaiſſeau qui tranſporte le corps du ſaint; ce tableau eſt fort noir, les ombres ayant pouſſé, mais il y a de belles choſes pour la couleur.

Au fond de la chapelle de cette confrérie, un eſclave martyriſé par les Turcs, mais délivré par S. Marc qui deſcend du ciel; c'eſt le chef-d'œuvre du Tintoret pour la compoſition, la couleur & le deſſin: les têtes en ſont très-bien peintes & à la manière du Titien, mais plus fermes.

Dans l'Albergo, qui eſt le bureau de la confrérie, un tableau du Giorgion, repréſentant une tempête, avec des mariniers ſur le devant, qui conduiſent une barque; il eſt bien deſſiné & bien colorié, mais d'une manière très-rouge: il paroît que le peintre a pris ce parti, en le faiſant éclairer par la foudre, le fond eſt très-noir.

Il y a au fond de cette ſalle un grand tableau de Gentil Belin, maître du Titien, repréſentant S. Marc qui prêche à Alexandrie devant le temple de Ste. Euphémie; on y voit beaucoup de Turcs, hommes & femmes, qui l'écoutent à genoux: ce tableau eſt ſagement compoſé, deſſiné correctement, mais avec ſéchereſſe.

S. FRANCESCO DELLA VIGNA, égliſe des Recollets, fondée en 1254; la tradition porte que la petite chapelle de S. Marc, dans le jardin de ce couvent,

Digitized by Google

eſt à l'endroit même où S. Marc, allant d'Aquilée à Rome, s'arrêta & entendit de la part d'un ange ces paroles : *Pax tibi, Marce Evangeliſta meus*, qui ſont aujourd'hui la déviſe des Vénitiens.

La façade de cette égliſe eſt de Palladio ; elle eſt belle & majeſtueuſe, toute en pierres d'Iſtrie, & d'un ordre compoſite, mais où le ſeuil de la porte coupe le ſocle d'un pied ; elle eſt ornée de deux grandes ſtatues en bronze, de Titiano Aſpetti, ſculpteur de Padoue : dans l'intérieur, on voit beaucoup de ſtatues & bas-reliefs de Vittoria, & pluſieurs tableaux de Paul Véronèſe, du Tintoret, du Palma.

A la cinquième chapelle à gauche, une Ste. Famille avec Ste. Catherine & S. Antoine, de Paul Véronèſe ; la tête de la Vierge eſt très-belle, il y a auſſi un petit S. Jean bien deſſiné ; le tout eſt d'une belle couleur. Le tableau commence à ſouffrir : le ſel de la mer, dont l'atmoſphère eſt toujours imprégnée à Veniſe, le détruit beaucoup ; la figure de Sainte-Catherine eſt un peu lourde, mais la main en eſt fort belle.

Sous la chaire, on remarque un tableau à la gauche, & en miniature, de Santa Croce, repréſentant le martyre de S. Laurent : il y a de très-bonnes choſes, & des figures compoſées dans le goût de Raphaël ; mais il péche par l'effet.

A la quatrième chapelle à droite, une réſurrection de Paul Véronèſe, où il y a du feu dans la compoſition, ſans être des meilleurs tableaux de ce maître. Il a beaucoup ſouffert.

On voit dans cette égliſe les tombeaux de pluſieurs doges, & celui de Matthieu de Baſchi ou Baſſi, fondateur des Capucins, mort en 1552.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVI.

De l'arſenal de Veniſe & des environs.

L'ARSENAL de Veniſe eſt une enceinte fortifiée, d'environ trois cent toiſes de longueur, où l'on conſerve l'artillerie & les vaiſſeaux, où quelquefois deux mille cinq cent ouvriers (1) ſont occupés à la conſtruction, ou à d'autres ouvrages relatifs à la marine & au ſervice de l'Etat, à-peu-près comme dans l'arſenal de Toulon, qui a la même étendue que celui-ci. L'arſenal eſt ſitué à la partie orientale de Veniſe, & l'entrée eſt à quatre cent cinquante toiſes de la place S. Marc; c'eſt la partie la plus curieuſe de la ville, par la multitude d'objets différens qu'on y trouve raſſemblés: il fut conſidérablement agrandi en 1312: Galilée, en 1638, en parloit avec admiration au commencement de ſes dialogues ſur le mouvement. « Un eſprit ſpéculatif trouve, diſoit-» il, bien des occaſions d'exercer ſon attention » dans la multitude des ouvrages de toute eſpèce » qui ſe font continuellement dans le fameux arſe-» nal de Veniſe; » & ce fut-là peut-être qu'il fit ſes premières recherches ſur la force & la réſiſtance des bois, que perſonne avant lui n'avoit ſoumiſes au calcul & à l'expérience.

Les Vénitiens regardent cet arſenal comme le boulevard, non-ſeulement de Veniſe, mais de l'Italie, & même de l'Europe toute entière contre les Turcs; il forme comme une iſle ſéparée, environnée de hautes murailles & de pluſieurs tours,

(1) Ils gagnent depuis quatre ſols juſqu'à dix livres de Veniſe par jour; on donne du vin aux ouvriers: il y a un robinet pour l'eau & pour le vin. En 1784, il y avoit très-peu d'ouvriers.

qui ſont gardées avec ſoin : pluſieurs cloches qui ſe répondent à toutes les heures de la nuit avertiſſent les patrouilles de ce qui ſe paſſe, pour prévenir les dangers du feu, des ſurpriſes, des déſertions. Dans le milieu de l'arſenal eſt une haute tour dont les ſentinelles à toutes les heures de la nuit ſont obligées d'appeler les gardes des autres tours, pour ſavoir ſi elles veillent ; il y a auſſi des patrouilles qui rodent toute la nuit au-dehors de l'arſenal, pour empêcher qu'on n'en approche, & pour appeler les ſentinelles.

On laiſſe entrer dans l'arſenal toutes les perſonnes en qui il ne paroît aucune affectation ou curioſité ſuſpecte ; mais pour peu qu'un étranger voulût y aller trop ſouvent, il courroit risque de s'en voir interdire l'entrée : j'ai connu même un étranger qu'on pria de ſortir de ville, parce qu'il avoit accompagné trop ſouvent des étrangers à l'arſenal.

Il y a deux portes pour y entrer ; l'une eſt du côté de la terre, & ſert à tous ceux qui ont affaire dans l'arſenal ; l'autre du côté de la mer, eſt réſervée pour les vaiſſeaux. La porte de la mer eſt défendue par deux tours quarrées, entre leſquelles eſt un pont-levis, & par-deſſous un fort chaſſis de chêne qui ferme l'entrée de l'arſenal, & qu'on ne peut ouvrir, à moins que le pont ne ſoit levé ; on fait auſſi la garde ſur ce pont pendant la nuit, pour empêcher qu'aucun bâtiment n'en approche.

L'entrée de l'arſenal, par terre, eſt ſur une petite place, appelée *Campo dell' Arſenale*, près de laquelle eſt un pont de marbre, orné de huit ſtatues de marbre ; le portail fut fait, en 1475, par Jérôme Campagna, architecte de Vérone : on y voit une figure de Ste. Juſtine, le lion aîlé de S. Marc, & deux autres lions antiques que les Vénitiens apportèrent autrefois du Levant, comme on le voit par l'inſcription qui eſt au-deſſous : « Le lion aſſis » de marbre blanc, dit Winckelmann, plus grand

» que le naturel, le même qui étoit placé autrefois » au port du Pirée d'Athènes, & qui décore main- » tenant l'entrée de l'arſenal de Veniſe, eſt rangé » avec raiſon parmi les plus beaux monumens de » ce genre. *Hiſtoire de l'Art*, Tome II, pag. 158.

La première choſe que l'on fait voir dans l'arſenal eſt la corderie, appelée vulgairement *la Tana*, qui eſt un bâtiment très-long, ſéparé du reſte de l'arſenal; c'eſt ce qu'on peut voir de plus magnifique en ce genre. On va voir enſuite le travail des voiles, où il y a un grand nombre de femmes occupées; on les paie à raiſon de quatorze ſols de Veniſe, qui ſont ſept ſols quatre deniers par jour; elles ſont dans des ſalles où il n'y a point d'hommes, ſi ce n'eſt celui qui a l'inſpection de la voilure.

On paſſe enſuite à la fonderie des canons; elle eſt depuis long-temps entre les mains des Alberghetti, dont la famille a donné dans l'artillerie des perſonnes habiles, qui ont toujours très-bien ſervi l'Etat, & qui ont mérité de rendre cette commiſſion, pour ainſi dire, héréditaire dans leur famille, ils y ont établi une machine à forer les canons, dont la roue, qui a près de vingt pieds de diamètre, fait tourner l'alézoir, & en même temps avancer le canon à meſure qu'on le perce.

Il y a auſſi des forges pour tous les ouvrages en fer, qui ſont néceſſaires à la république: le fer ſe tire de Breſcia.

On montre enſuite divers magaſins de canons, de mortiers, de bombes, de boulets; quelques-uns de ces anciens canons ſont ſi gros, que l'on y voit ſouvent trois à quatre enfans cachés enſemble; mais comme ils ſont d'un ſervice très-embarraſſant, on les refond actuellement. On aſſure qu'il y a dans l'arſenal ſix mille pièces de canon, d'autres diſent douze mille, dont deux cent ſont de grandes pièces de bronze, qui ſont de vingt à trente livres de balle.

Au-deſſus des magaſins, il y a pluſieurs ſalles,

Digitized by Google

dont la plus grande ſert à traiter les princes étrangers qui viennent voir l'arſenal. Lorſqu'Henri III paſſa par Veniſe pour aller en France, on lui ſervit une grande collation; il y eut un concert : mais ce qui étoit bien plus extraordinaire, on conſtruiſit pendant ce temps-là une galère en entier, & elle fut lancée en ſa préſence après le repas.

On parloit encore, lorſque j'y fus, de la fête donnée au jeune duc d'York, frère du roi d'Angleterre, en 1764 : la république fit des dépenſes extraordinaires à ſon occaſion; on lança le Bucentaure en ſa préſence; on avoit fait ajuſter avec propreté toutes les ouvrières des voiles, dont on avoit multiplié le nombre beaucoup au-delà du beſoin journalier; on avoit préparé une belle gondole dorée, pour le conduire dans les différentes parties de l'arſenal : tous les atteliers étoient diſpoſés de la manière la plus amuſante & la plus propre à ſatisfaire la curioſité du prince; il témoigna de ſon côté toute la ſatisfaction qu'il en recevoit, & laiſſa près de cent guinées dans ces différens laboratoires. Il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de dépenſer beaucoup pour voir cet arſenal; l'uſage eſt de payer à toutes les portes, & ceux qui ont le plus d'économie, ne peuvent y laiſſer moins d'une quinzaine de francs, à chaque fois qu'ils veulent viſiter l'arſenal.

Le grand-duc de Ruſſie y alla le 21 Janvier 1782, & il y demeura pendant ſept heures; mais ce ne fut pas à l'arſenal qu'on lui donna les grandes fêtes dont la relation eſt imprimée.

Les ſalles d'armes ſont en très-bon ordre, garnies du haut en bas d'épées, de piſtolets, de fuſils, de cuiraſſes, pour une armée nombreuſe; on y compte ſoixante mille fuſils (1). On a placé dans les mêmes ſalles les armes de Bragadin, & les figures de plu-

(1) On eſtime ordinairement que pour maintenir trente mille hommes, il faut cent cinquante mille fuſils; c'eſt-à-dire, cinq fois plus, à cauſe des événemens de la guerre.

Digitized by Google

ſieurs grands capitaines, comme dans les ſalles de la tour de Londres. Il y a auſſi dans les tours de l'arſenal quelques autres monumens élevés à la gloire des héros qui ont ſervi la république ; tels ſont le comte de Konigsmarck, le maréchal Schulembourg & autres étrangers que la république a coutume d'employer pour commander ſes troupes de terre. Les nobles Vénitiens n'ayant de conſidération que pour le ſervice de mer, laiſſent toujours à des nobles de terre-ferme ou à des étrangers le ſoin de les défendre ſur terre. Il y a une ſalle où l'on conſerve de grands modèles de places & des plans en relief, ſurtout le plan de Corfou & de ſa citadelle, qui eſt la principale défenſe de la mer Adriatique contre les Turcs.

Les hangars ou remiſes ſous leſquels on conſtruit les vaiſſeaux & les galères s'appellent *ſqueri* en langage vénitien; il y en a dont les toits ſe hauſſent à meſure que l'ouvrage s'élève : ces remiſes ſont diſpoſées le long de deux canaux. Il y a pluſieurs vaiſſeaux ou galères qui ſont ainſi depuis long-temps ſur les chantiers (1), ſans courir riſque d'être gâtés par le ſoleil & par la pluie : cet uſage mériteroit bien d'être ſuivi dans nos ports, où les vaiſſeaux ne durent que huit à dix ans, expoſés aux injures de l'air. On compte dans cet arſenal vingt-quatre bâtimens qui ſont ou ſur les chantiers ou dans des baſſins, en conſtruction ou en radoub, ſans parler de huit vaiſſeaux & de vingt galères qui ſont ordinairement en mer, à ce qu'on m'a dit, pour garder l'Adriatique, ou tranſporter ce qui appartient à la république.

On conſerve auſſi dans l'arſenal les trois péottoni, ou grandes péotes dorées, qui ſervent pour le doge & pour ſon cortège, lorſqu'il va viſiter les égliſes de la ville, dans les jours de cérémonie.

(1) On dit à Veniſe qu'il y a vingt vaiſſeaux de quatre-vingt-huit pièces de canon, qu'on peut lancer en deux mois.

Parmi tous les bâtimens qu'on voit à l'arſenal, le plus remarquable eſt le Bucentaure, eſpèce de grande galère, ou galeaſſe, de cent ſept pieds de long ſur vingt-deux & demi de large, deſtinée à la grande cérémonie du jour de l'Aſcenſion; ſon nom, ſuivant Sanſovino, vient par corruption de *Ducentorum*, parce que le décret qui fut fait pour ſa première conſtruction, portoit *quod fabricetur navilium ducentorum hominum*. Ce bâtiment a été refait en 1728, & doit durer environ un ſiècle. On met ſur le premier pont, ou étage inférieur, cinquante-deux rames, vingt ſix de chaque côté, & ſur le ſecond pont une grande ſalle ornée de ſculptures, dorée d'un bout à l'autre, & fermée avec des glaces; le deſſus eſt garni de velours, comme l'impériale d'un carroſſe de parade; les ſculptures repréſentent les attributs des vertus & des ſaiſons; au fond de la ſalle eſt le ſiége du doge, en forme de trône doré, & environné des ſiéges des ſénateurs & des miniſtres étrangers Le Bucentaure ſort de l'arſenal la veille de l'Aſcenſion, & ſe met à l'ancre devant la place S. Marc, en attendant la cérémonie; il rentre dans l'arſenal huit ou dix jours après. On en a une deſcription en françois & une en italien : *La nuova Regia ſull' acque, nel Bucintoro, Lucchini*, 64 pag. avec fig. 1766.

Il y a encore une grande machine à mâter, & beaucoup de hangars ſous leſquels on met à couvert des bois de conſtruction; des mâts, les uns d'une ſeule pièce, les autres faits de pluſieurs pièces autour d'une mèche; des ancres ou des affûts, ſans parler des choſes qui ſont en magaſin, comme le ſalpêtre, la poudre, les voiles, les cables, le goudron, les outils; mais on épargne beaucoup de place en mettant dans l'eau les bois de conſtruction.

L'amiral conduit lui-même dans l'arſenal les étrangers de diſtinction.

On a coutume d'y manger des huitres, qui ſont très-larges & très-bonnes.

Digitized by

S. PIETRO, ou l'égliſe patriarchale de S. Pierre, eſt à la partie la plus orientale de Veniſe, à huit cent cinquante toiſes de S. Marc; c'eſt l'égliſe métropolitaine, qui fut fondée en 841. Le bâtiment actuel fut refait en 1596, il eſt d'une forme gracieuſe: cette égliſe fut pavée de marbre en 1725; le maître-autel eſt magnifique, & fut fait en 1649, aux dépens de l'Etat, en conſéquence d'un vœu ſolemnel fait dans la guerre de Candie contre les Turcs; il eſt tout en marbre fin, orné de huit ſtatues d'anges qui ſervent à ſupporter la châſſe de S. Laurent Giuſtiniani, premier patriarche de Veniſe, ſur laquelle il eſt repréſenté à genoux: les tableaux qui ſont aux côtés de l'autel repréſentent des miracles de ce ſaint.

Le tableau de S. Jean l'évangéliſte eſt un ouvrage de Paul Véronèſe dans ſes derniers temps.

Dans la chapelle de la croiſée à gauche eſt un tableau de Giordano repréſentant les ames du purgatoire qui invoquent la Ste. Vierge; il eſt aſſez bien compoſé, la figure de la Vierge eſt lourde, les petits anges qui la ſoutiennent ſont bien, & ils ont les grâces de l'enfance; la tête d'un vieillard & celle d'une jeune femme, qui invoquent la Vierge, ſont belles; le tableau eſt en général un peu violâtre de tons.

Dans la chapelle des fonts-baptiſmaux, appelée *Oratorio batteſimale di San Giovanni Battiſta*, vis-à-vis l'autel, eſt un tableau du Guide, repréſentant la Madelaine pénitente au milieu des anges; il eſt plein d'expreſſion, la tête de la Madelaine eſt très-belle, & les deux anges ſont jolis; il eſt d'une couleur un peu griſe.

Sur l'autel de tous les ſaints eſt un tableau en moſaïque, fait après un carton du Tintoret, par Erminio Zuccaro.

L'on fait voir ſur la droite de l'égliſe la chaire où l'on prétend que S. Pierre ſiégea à Antioche.

Digitized by Google

Le patriarche de Veniſe, ſans être cardinal, a le droit de porter la calotte rouge quand il eſt *in pontificalibus*.

LE VERGINI, couvent de religieuſes, réſervé pour la nobleſſe : il fut fondé par le doge Pierre Ziani en 1205 ; la famille eſt éteinte, mais le doge conſerve encore ſur cette maiſon le droit de patronage, il y fait la viſite le premier Mai de chaque année avec le ſénat & un évêque choiſi par le doge pour cet effet

Le grand autel eſt orné d'un tabernacle très-riche à quatre faces.

S. GIUSEPPE, S. Joſeph, égliſe ancienne & vaſte, où l'on remarque le mauſolée du doge Marino Grimani, avec des bas-reliefs, qui repréſentent ſon couronnement & celui de ſa femme Moroſina Moroſini, qui fut fait en 1597 ; cet ouvrage eſt de Jérôme Campagna.

Au maître-autel eſt un beau tableau de Paul Véronèſe, repréſentant l'adoration des Bergers & S. Jérôme à genoux ; la Vierge eſt charmante, la tête a le plus joli caractère, l'enfant Jéſus & le S. Jérôme ſont très-bien ; à l'égard du fond du tableau il eſt trop tourmenté, cela en détruit l'effet : la baluſtrade qui eſt au-deſſus fait fort mal.

A la troiſième chapelle à droite, la transfiguration de Paul Véronèſe, tableau bien inférieur au précédent, & fort gâté ; il y a auſſi un S. Michel du Tintoret.

CHAPITRE XXXVII.

Quartier de S. Paul.

APRÈS avoir viſité la partie orientale de Veniſe, nous reviendrons à la partie occidentale en traverſant le grand canal ſur le pont de Rialto, pour

voir le *Seſtier di S. Polo*, & le *Seſtier della Croce*; la première égliſe remarquable qu'on y trouve eſt celle de S. Caſſian: on y voit des tableaux du Tintoret, & un du Palma qui eſt très-eſtimé; il repréſente S. Jean-Baptiſte, S. Jérôme & pluſieurs autres ſaints.

S. GIACOMO DALL'ORIO, égliſe paroiſſiale, où l'on voit auſſi des peintures de Paul Véronèſe, du Tintoret, du Baſſan, du Palma; la ſacriſtie eſt peinte toute entière de la main de ce dernier; la chaire du prédicateur eſt un octogone du plus beau marbre, porté ſur un ſeul pied; on y voit une colonne de vert antique, des plus belles qu'il y ait en Europe.

I TOLENTINI, eſt une égliſe de Théatins, dont le bâtiment eſt moderne; le portail eſt en marbre, en forme de veſtibule ou de porche, ayant ſix colonnes corinthiennes de face, ſurmontées d'un fronton. Ce portail eſt en général fort bien conçu, mais d'une mauvaiſe exécution. L'intérieur de l'égliſe eſt compoſé d'une grande nef, d'un dôme, & d'un chœur derrière le dôme; toutes ces parties ſont bien proportionnées entr'elles, & ont un beau mouvement; cette égliſe eſt décorée de pilaſtres corinthiens, très-ſimples; il n'y a dans les chapitaux que la maſſe des feuilles, & les modillons de la corniche ne ſont que des eſpèces de mutules; l'ajuſtement des petits entre-pilaſtres eſt mauvais.

S. POLO, égliſe paroiſſiale, qui donne ſon nom à tout le quartier; elle fut érigée en 837, & rebâtie en 1600; on y voit des peintures du Tintoret, du Palma, & de Paul Piazza, qui ſe fit enſuite Capucin.

Au-deſſus de la porte du clocher, on remarque deux lions en marbre, d'une expreſſion ſingulière: l'un qui, en ſaiſiſſant un ſerpent, eſt mordu & donne une marque de ſouffrance; l'autre qui d'un air content montre une tête humaine dont il a fait ſa proie.

Digitized by Google

SCUOLA DI S. ROCCO, confrérie la plus riche, la plus ornée, la plus célèbre des ſix grandes confréries, ou *ſcuole grandi*, qu'il y a dans Veniſe; c'eſt une aſſemblée de plus de cent bourgeois, citadins, riches négocians; elle poſsède un revenu d'environ quarante mille écus; on l'emploie à faire des aumônes, à doter des filles, & à d'autres œuvres de piété, quelquefois même cette confrérie a prêté à la république des ſommes conſidérables.

Ce riche établiſſement fut occaſionné par la tranſlation du corps de S. Roch, qui fut apporté d'Allemagne à Veniſe, & dont le culte acquit une grande célébrité dans l'égliſe voiſine où il repoſe, ſurtout à la ceſſation de la peſte cruelle en 1576.

Le bâtiment de la confrérie eſt décoré de belles colonnes & de bas-reliefs eſtimés; mais ſes plus précieux ornemens ſont les peintures du premier étage, où il y a trois grandes pieces remplies de tableaux du Tintoret, qui repréſentent la vie de Jéſus-Chriſt, depuis l'Annonciation juſqu'à l'Aſcenſion.

Le Tintoret commença d'y travailler vers l'an 1560, ſon coup d'eſſai fut S. Roch, belle figure en pied, qu'il peignit dans la voûte de l'Albergo, lorſque les confrères, pour ſe déterminer ſur le choix d'un peintre, établirent un concours; cette figure du Tintoret lui mérita la préférence.

Dans la ſalle d'en bas, il y a huit tableaux du Tintoret: le premier à gauche eſt une annonciation, où l'ange entre par la fenêtre; l'effet du total eſt piquant; mais la Vierge n'eſt point belle. L'adoration des Mages n'eſt pas mieux. La fuite en Egypte eſt bien compoſée, & le payſage en eſt beau. Le maſſacre des Innocens eſt d'une compoſition bizarre, le point de vue eſt trop haut.

La circonciſion eſt belle, c'eſt un tableau chaud de couleur locale, bien conſervé, & mieux compoſé que les précédens, quoiqu'il y ait peu d'intelligence de clair-obſcur.

Digitized by

L'Aſſomption eſt compoſée avec beaucoup de feu.

On monte par un bel eſcalier à double rampe, qui eſt de Sanſovino. Au premier palier, on voit une Annonciation du Titien; les caractères de tête de l'ange & de la Vierge ſont très-beaux, mais la draperie de la Vierge a totalement changé.

De l'autre côté, la Viſitation, par le Tintoret, tableau où il y a beaucoup de mouvement, il eſt même un peu outré, mais d'une belle couleur.

Dans la chapelle d'en haut, dix grands tableaux du Tintoret.

1° La naiſſance de Jéſus-Chriſt, tableau traité comme une bambochade; l'effet en eſt ſingulier.

2°. Le Baptême de S. Jean; les plans n'en ſont pas heureux & la perſpective n'y eſt point entendue.

3°. La réſurrection: le corps du Chriſt eſt beau.

4°. Jéſus-Chriſt au jardin des Oliviers; ce tableau eſt fort noirci.

5°. Une Cène, compoſée d'une manière baſſe & comme une tabagie, mais bonne d'ailleurs.

Le tableau d'autel repréſente S. Roch qui prie Dieu pour les peſtiférés, & le cardinal Brilancio qui en fut préſervé par ſon interceſſion; il eſt très-médiocre.

6°. A droite, la multiplication des pains & des poiſſons: le fond en eſt très-bien compoſé, les figures d'en-bas ſont coloſſales.

7°. L'aveugle né, ſujet qui ne ſe débrouille pas bien.

8°. L'aſcenſion de Notre Seigneur: il monte au ciel ſur le dos des anges, dont les aîles produiſent un mauvais effet.

9°. La piſcine miraculeuſe, tableau compoſé avec extravagance & même indécence; une femme lève la chemiſe de ſa compagne, pour faire voir à Jéſus-Chriſt le mal qu'elle a au milieu de la cuiſſe.

10°. L'eſprit tentateur, qui montre à Jéſus-Chriſt

deux pains, après le jeûne de quarante jours dans le déſert ; ce tableau eſt mauvais, d'ailleurs la compoſition en eſt folle, le peintre a placé Jéſus-Chriſt ſur un arbre.

Le plafond eſt reparti en douze tableaux, qui ſont également du Tintoret, tous ſujets tirés de l'ancien Teſtament, où il y a de la couleur & une grande fécondité de génie, mais beaucoup de défauts : celui du milieu eſt le principal, il repréſente le ſerpent d'airain ; il n'eſt point de plafond.

Dans la ſalle de l'Albergo, où ſe traitent les affaires de la confrérie, eſt encore un grand tableau du Tintoret, qui tient tout le fond de la ſalle, admirablement compoſé, dont toutes les actions ſont bien vraies ; il contient un grand champ où toutes les figures & les groupes ſont bien diſtribués, liés enſemble, & bien coloriés : on admire l'intelligence du clair-obſcur ; ce tableau repréſente le crucifiement de Jéſus-Chriſt & des deux larrons : Jéſus-Chriſt eſt déja crucifié ; on élève un larron, & l'on cloue l'autre à terre ſur la croix.

Dans la même ſalle d'un côté de la porte, Jéſus devant Pilate, de l'autre Jéſus-Chriſt qui monte au Calvaire ; au-deſſus de la porte, Jéſus-Chriſt au prétoire : trois tableaux du Tintoret, où il y a encore beaucoup de mérite.

Le plafond de l'Albergo eſt reparti en vingt-un tableaux : celui du milieu repréſente S. Roch, que le Père éternel reçoit dans la gloire ; il eſt plus terminé, ainſi que les autres tableaux du plafond, que le Tintoret n'avoit coutume de faire, mais un peu plus froid de touche & de travail : c'eſt ce plafond que le Tintoret peignit lorſqu'il y eut un concours pour les peintures de cette confrérie ; il termina ſon ouvrage avant que les autres peintres euſſent achevé leurs deſſins, on le chargea de tout le reſte de l'entrepriſe.

On remarque encore dans cette confrérie la peſte

de Veniſe en 1630, un des plus beaux ouvrages d'Antoine Zanchi; on eſt frappé de la vérité horrible des morts & des mourans qui ſont repréſentés dans les rues & dans les barques. La guériſon de la peſte fait le ſujet d'une autre peinture de Pierre Negri ſur l'eſcalier.

Les portes du ſanctuaire ſont en bronze, & ont coûté ſoixante-ſix mille francs; les bas-reliefs en bois ſont de François Pianta: les uns repréſentent une bibliothéque de manière à tromper les ſpectateurs, d'autres des groteſques, & d'autres des hiérogliphes dont on voit l'explication entre les mains d'une ſtatue de Mercure, qui eſt à droite en entrant dans la ſalle.

I FRARI, egliſe des Cordeliers conventuels, l'une des plus grandes de la ville, eſt remarquable par l'architecture & les peintures, & même le pavé; elle fut bâtie vers 1400 par l'architecte Nicolas Piſano, le même qui bâtit celle de Saint-Antoine de Padoue, comme nous le dirons dans la ſuite: il y a ſeize autels dans cette égliſe, la plupart ſont ornés de peintures ou de ſculptures de bonnes mains; dans la chapelle de S. Jérôme, le tableau de l'autel eſt d'Alexandre Vittoria: l'autel voiſin eſt du Salviati, c'eſt celui où repoſe le corps de S. Théodore; il y a un S. Jean du Donatello ſur l'autel de la nation de Florence; ſur la porte de la ſacriſtie, on voit S. Jérôme & S. François, du Sanſovino: dans cette ſacriſtie, on montre du ſang de Jéſus-Chriſt, qu'on dit avoir été apporté de Conſtantinople. Sur le grand autel eſt l'aſſomption du Titien.

Dans le chœur en haut & à gauche, un tableau de Benedetto Cagliari, frère de Paul Véronèſe: il eſt très-ſagement compoſé & peint aſſez largement, mais ſans fineſſe de touche ni de demi-teinte.

Au-deſſus du ſecond autel de la nef à droite, un autre tableau de Benedetto Cagliari, repréſentant Jéſus-Chriſt devant Pilate, bien compoſé; il

y a de beaux groupes, & les effets ſont bons, ainſi que la couleur.

Le Titien eſt enterré dans cette égliſe aux pieds de l'autel du crucifix, mais ſans épitaphe : ce célèbre artiſte fut enlevé par la peſte de 1576, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans ; il fut enterré avec tous les honneurs que l'on rendoit à la nobleſſe, quoique dans ces temps de calamité on eût interdit les pompes funèbres (1) ; nous en avons parlé à l'occaſion de la maiſon qu'il habitoit.

Le tombeau qui eſt près du grand autel eſt celui du doge François Foſcari, élu en 1423 : il règna trente-quatre ans, & le temps de ſon règne fut un des plus heureux pour la république ; elle étendit ſa domination ſur les villes de Breſcia & Bergamo, & ſur une partie du territoire de Crémone & de Mantoue ; elle enleva au duc de Mantoue, Aſola, Lonato, Peſchiera : elle acquit Ravenne, Antivari dans l'Albanie, Salonique, Scutari, Dulcigno, & Patraſſo dans la Morée.

On voit encore dans cette égliſe les tombeaux de Nicolas Tron, de Chriſtophe Moro & de Jean Peſaro. Celui de Peſaro eſt immenſe, il y a vingt-quatre figures ; deux ſquelettes aîlés de bronze ſoutiennent les épitaphes.

La bibliothéque de ce couvent eſt très-conſidérable.

Le palais Foſcari n'eſt pas loin de-là : on y va en paſſant par le petit canal, appelé *Rio di Caſa Foſcari*.

PALAZZO BARBARIGO, que l'on trouve en retournant le long du grand canal, du côté du pont de Rialto, eſt à trois cent toiſes de ce pont ; on prétend que le Titien y avoit demeuré, & on l'appeloit *Scola del Titiano* ; on y voit encore un S. Jérôme de ce célèbre artiſte, c'eſt ſon premier tableau ; le payſage en eſt mauvais, & la manière

(1) Actuellement même le doge & le chancelier ſont les ſeuls pour leſquels on faſſe des enterremens pompeux.

Digitized by Google

en eſt dure ; un S. Sébaſtien du même, lourd, un peu rouge & même mauvais : c'eſt ſon dernier ouvrage, il le fit à quatre-vingt dix ans.

La multiplication des pains, de Jacob Baſſan, excellent tableau.

Une femme qui tient un panier de légumes, du Prete Genoveſe, traitée avec vérité, bien coloriée & dans le goût flamand.

Une circonciſion, de Jean Belin ; c'eſt le même qui eſt chez M. le duc d'Orléans ; la tête de la Vierge eſt jolie.

Dans la ſalle où le Titien peignoit, on voit onze tableaux de lui : le portrait du doge Auguſtin Barbarigo, fait en 1486, médiocre.

Une bacchante qui tire les cheveux à un ſatyre ; c'eſt une belle tête de femme, bien deſſinée ; celle du ſatyre a un caractère outré & n'eſt pas faite.

Prométhée dont le vautour dévore le foie, bien colorié, mais incorrectement deſſiné.

L'ange gardien qui conduit un jeune homme ; la tête de l'ange, & le profil du jeune homme eſt fin : mais les têtes ſont peintes trop également & du même ton.

Un Chriſt portant ſa croix : les ombres ont pouſſé au noir : le caractère du Chriſt eſt dur & la draperie mal faite ; il y a cependant une belle pâte de couleur dans les têtes.

Une belle Vénus, du Titien : elle eſt à ſa toilette, un amour lui apporte une couronne, & un autre lui tient ſon miroir ; elle eſt moitié nue, & tient une main ſur ſa gorge ; la tête eſt preſque de profil : cette figure eſt très-belle en tout point, le caractère en eſt très-beau, les chairs en ſont vraies, bien fraîches & ont beaucoup de rondeur, mais la main qui eſt la plus baſſe n'eſt pas belle : l'enfant qui tient le miroir eſt d'une nature trop formée.

Un *Ecce-Homo* entre deux figures ; il n'eſt pas de la plus grande beauté.

Vénus qui retient Adonis prêt à partir pour la chaſſe, très-beau tableau bien peint; il eſt plein d'expreſſion: la Vénus paroît très-preſſante, mais il y a une grande incorrection dans ſa jambe droite, qui n'appartient pas au corps; ce tableau eſt plus petit que ceux du palais royal, & du palais Colonne à Rome, qui ſont ſur le même ſujet.

Une Vierge tenant l'enfant Jéſus, à qui la Magdelaine préſente une boîte de parfums; fort beau tableau, colorié de la plus grande vérité; la tête de la Vierge cependant n'eſt pas noble, non plus que celle de l'enfant Jéſus: le profil de la Magdelaine eſt beau, & elle eſt bien coëffée.

Une belle Magdelaine, pénitente, pleine d'expreſſion & admirablement peinte.

Un Chriſt qui tient un globe ſur lequel eſt une croix; il eſt bien peint.

CHAPITRE XXXVIII.

Partie ſeptentrionale de Veniſe.

LA partie la plus ſeptentrionale contient principalement le *Seſtier di Canaregio*, ainſi appelé à cauſe d'un des canaux de Veniſe qui a quatre cent cinquante toiſes de long ſur vingt-cinq toiſes de large, & qu'on appelle *Canaretto* ou *Canaregio*, parce que c'eſt le plus grand de tous, après le canal grande, ou parce que c'étoit un vaſte marais plein de petits canaux. Nous partirons d'abord des environs du Rialto pour faire cette tournée, & nous commencerons par Ste. Sophie, qui n'eſt qu'à cent ſoixante-quinze toiſes du pont.

SANTA SOFIA, appelée auſſi la *Sapienza*, égliſe paroiſſiale, d'une ſtructure antique, mais dans laquelle

laquelle on voit des peintures du Tintoret, du Baſſan, & de Paul Véronèſe.

SANTA CATTERINA, eſt une ancienne égliſe de religieuſes de l'ordre de S. Auguſtin, où il y a auſſi des peintures du Tintoret, de Paul Véronèſe & du Palma; cette égliſe eſt une véritable galerie.

Au maître-autel, un tableau de Paul Véronèſe, repréſentant le mariage de Ste. Catherine; il y a des anges dans un coin auprès de la Vierge qui exécutent un concert; ce tableau eſt parfaitement bien compoſé; la tête de Ste. Catherine eſt très-belle, les caractères ſont beaux, les draperies vraies & bien jetées; il eſt très-harmonieux de couleur, la gloire eſt vague & aërienne, les anges ſveltes. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eſt que la Vierge n'eſt pas aſſez jeune, & que la Ste. Catherine, au lieu d'avoir un habit de damas & un manteau comme une chape d'officiant, pourroit avoir un habit plus noble; l'ange de profil, qui tient le livre de muſique, eſt bien beau, ce tableau en général n'eſt pas d'un ton vigoureux. L'abbeſſe de ce couvent étoit une nièce du pape Rezzonico.

I GESUITI, c'étoit le collége & la maiſon profeſſe des Jéſuites, qui avoit appartenu autrefois à l'ordre des Crucifères. Cette maiſon fut brûlée en 1513 en même temps que le quartier de Rialto preſqu'en entier : l'ordre des Crucifères ayant été ſupprimé par Alexandre VII, la république donna cette maiſon aux jéſuites en 1657, & ils firent rebâtir l'égliſe avec magnificence.

Les colonnes du ſanctuaire & les entre-pilaſtres de la nef & la friſe ſont de ſtuc à fleurs vertes, d'un goût gai & ſingulier, qui donne, pour ainſi dire, à cette égliſe l'air d'une ſalle à manger.

Dans la chapelle de la croiſée à gauche on voit une Aſſomption du Tintoret, bien compoſée & vigoureuſement coloriée, mais dont tout l'effet eſt détruit par les fonds qui ont changé.

Dans la première chapelle à gauche, le martyre de S. Laurent, du Titien, tableau très-renommé, mais très-noirci par le temps. Il a été gravé par Cornelio Corte.

Les marches du maître-autel paroiſſent être de loin un tapis, & ſont de marbre rapporté dont le fond eſt de verd de mer, les raies & les fleurs ſont de marbre jaune.

Il y a dans cette égliſe pluſieurs mauſolées, entre autres celui du doge Paſquale Cicogna qui régna depuis 1585 juſqu'en 1595. Son règne fut Remarquable par la conſtruction d'un grand nombre d'édifices conſidérables; le pont de Rialto, les priſons, les *Fondamenta nuove*, eſpèce de quai qui borde la partie orientale de la ville depuis le collége juſqu'à S. Francesco della Vigna. On termina ſous ſon règne les procuraties, on acheva l'égliſe du rédempteur, on orna de riches peintures le palais de la *Ragione* ou des audiences, & l'on plaça dans le veſtibule de la bibliothéque publique la collection de ſtatues antiques laiſſées à la république par Jean Grimani, patriarche d'Aquilée. La création de ce doge Cicogna eſt repréſentée de la main du Palma dans la chapelle d'un petit hôpital qui eſt vis-à-vis du collége; il a été conſidéré comme un ſaint, on lui attribue même des miracles; on lit ſur un côté de ſon mauſolée *velut alter Simeon manibus Chriſtum excepit*, parce qu'étant à la meſſe dans l'isle de Candie, on dit qu'au moment de l'élévation l'hoſtie abandonna les mains du prêtre pour venir ſe placer dans celles du doge.

Dans la ſacriſtie eſt une préſentation de Notre-Seigneur au temple, peint par le Tintoret, & bien compoſée; le point de vue eſt bas, ce qui ne lui arrivoit pas ſouvent, & produit un bon effet; ce tableau a beaucoup ſouffert.

Dans une chambre voiſine de la ſacriſtie, un tableau du Palma, repréſentant Hérodias avec ſa

ſuite : elle tend le baſſin pour recevoir la tête de S. Jean qu'on vient de décoller ; ce tableau eſt très-chaud de couleur.

J'ai vu dans cette maiſon le ſeul obſervatoire qu'il y eut à Veniſe, où l'aſtronomie eſt preſqu'inconnue, & où les mathématiques ne ſont point cultivées. Le père Panigaï jéſuite l'avoit formé, auſſi-bien qu'un cabinet de médailles. C'eſt à Padoue qu'eſt l'obſervatoire de la république.

I MENDICANTI, hôpital deſtiné à l'entretien de pauvres filles & de vieillards incapables de gagner leur vie ; la façade extérieure eſt toute en marbre & d'une bonne architecture : elle fut faite aux dépens de Jacques Galli, riche négociant, en 1673. Entre le veſtibule & l'égliſe ſont deux mauſolées de marbre : le plus remarquable eſt celui de Louis Mocenigo, qui commandoit l'armée navale des Vénitiens lors du ſiége de Candie : on y a repréſenté ſes exploits : deux ſtatues expriment la force & la prudence ; & en dedans de l'égliſe on voit la ſtatue en grand de ce héros.

C'eſt ici un des quatre conſervatoires dont j'ai parlé ci-deſſus, où l'on entend les jours de fêtes une muſique excellente.

LA MADONNA DELL'ORTO, que l'on trouve en remontant au nord de la ville, eſt une égliſe de chanoines réguliers de S. Ambroiſe, qui appartenoit autrefois à l'ordre des Humiliés. On y trouve des peintures du Tintoret & du Palma. Au premier autel à gauche, un tableau du vieux Palma, repréſentant S. Laurent, S. Grégoire pape, S. Laurent Juſtiniani, Ste. Hélène, & un autre ſaint ; il eſt vigoureux & d'une bonne couleur.

A la quatrième chapelle à gauche, un tableau du Tintoret, repréſentant Ste. Agnès qui prie pour les fils d'un préfet ; il eſt confus de compoſition, on y voit de beaux caractères de têtes, mais la Ste. Agnès n'eſt pas noble.

Digitized by Google

Au cinquième autel à gauche, un tableau du Pordenone, repréſentant S. Laurent Juſtiniani & d'autres ſaints ; il eſt de grande manière, d'un deſſin rond, d'une couleur vigoureuſe, mais un peu jaune.

Au côté droit du ſanctuaire, un tableau du Tintoret, repréſentant le jugement dernier ; il eſt plein d'imagination & de feu, mais d'une imitation déréglée : les régles de la compoſition n'y ſont point obſervées. Parmi tout ce déſordre & les incorrections dont les figures fourmillent, on en trouve cependant qui ont des tours ingénieux.

Au-deſſus du grand autel eſt une ſtatue coloſſale de S. Chriſtophe, faite en 1470 par Gaſpard Moranzone, habile ſculpteur ; il ſuivit la proportion d'un os que l'on conſerve parmi les reliques de cette égliſe, comme étant de S. Chriſtophe.

Dans la chapelle des Contarini on voit la ſtatue de Gaſpard Contarini, l'un des hiſtoriens de Veniſe ; elle eſt de la main d'Alexandre Vittoria.

SCUOLA DE' MERCATANTI, confrérie des marchands, où l'on voit pluſieurs peintures du Tintoret, de Paul Véronèſe & du Palma.

L'hôtel de l'ambaſſadeur de France eſt ſur le même canal ; ſes franchiſes s'étendent ſur quelques maiſons des environs, & ceux qui ſont ſur ſa liſte ne peuvent être arrêtés ſans ſa participation.

Au mois de Novembre 1770 la république de Veniſe ayant voulu abolir les franchiſes que l'ambaſſadeur de France avoit entre les deux ponts & tout autour de ſon hôtel, le miniſtre eut ordre de quitter ſans prendre congé : on vendit les meubles du roi, on remit l'hôtel à M. Moroſini, & les autres ambaſſadeurs menaçoient de faire la même choſe ; il ne reſta qu'un conſul pour le commerce ; mais cela s'accommoda.

I SERVI, le couvent des Servites ; c'eſt là où habitoit le théologien de la république, qu'on avoit coutume depuis long-temps de choiſir dans cet ordre ;

Digitized by

aujourd'hui c'eſt un prêtre ſéculier. On voit dans ce couvent pluſieurs peintures du Tintoret ; c'eſt dans le réfectoire qu'étoit autrefois le grand tableau de Paul Véronèſe, qu'on voit à Verſailles dans le ſalon d'Hercule, & dont la république fit préſent à Louis XIV ; c'eſt Jéſus-Chriſt chez le Phariſien, avec Ste. Madelaine à ſes pieds.

On y montre le lieu de la ſépulture de Fra-Paolo, auteur célèbre, qui étoit religieux de cette maiſon, & un couteau dont il fut frappé en diſant la meſſe ; il conſacra ce couteau au même autel en mémoire de ſa délivrance. Fra-Paolo fut théologien de la république de Veniſe ; il eſt connu par ſon hiſtoire du concile de Trente & par ſes écrits publiés contre le pape dans l'affaire de l'interdit de Veniſe en 1607. L'abbé de S. Réal dit qu'il fit paroître l'hiſtoire du Concile, pour embarraſſer la cour de Rome ; il auroit voulu répondre auſſi au Squitinio *della libertà veneta*, que le marquis de Bedmar avoit fait faire pour établir le droit des empereurs ſur Veniſe, & détruire les prétentions de cette république à l'empire de la mer ; mais cette matière étoit trop délicate & trop embarraſſante.

De-là on paſſe dans le Canaregio à la partie la plus ſeptentrionale de la ville pour voir l'égliſe de S. Job ; c'eſt le Job de l'écriture-ſainte, car les patriarches & les prophètes ont tous à Veniſe leur culte & leurs égliſes.

S. GIOBBE, égliſe de Cordeliers obſervantins, qui prétendent être en poſſeſſion du corps de S. Luc évangéliſte, comme cela eſt diſcuté fort au long dans les annales de l'ordre, par Luc Waddingo. On y voit le tombeau du doge Chriſtophe Mauro, mort en 1470, qui fut le fondateur du couvent, & celui de M. d'Argenſon, père du garde-des-ſceaux, qui mourut en 1651, étant ambaſſadeur de France à Veniſe. M. le marquis de Paulmy ſon arrière-petit-fils l'a été en 1768.

IL GHETTO, la Juiverie, a ſon entrée ſur le même canal : ce quartier eſt habité par les Juifs, qui depuis l'an 1416 ſont en très-grand nombre à Veniſe ; on y compte ſept ſynagogues : ils ſont aſſujettis à porter le chapeau rouge, mais d'ailleurs ils y ont toute liberté. Leur habitation avoit été autrefois dans une grande iſle au midi de Veniſe, qui porte encore le nom de Giudeca ; la nouvelle Juiverie a l'air plus propre & moins pauvre que celle de Rome.

CASA SAVORGNANI, beau palais qui eſt vis-à-vis du Ghetto.

I SCALZI, couvent de Carmes déchauſſés, dont l'égliſe eſt une des plus magnifiques de Veniſe, par la richeſſe des marbres & des ſtatues ; la façade, bâtie aux fraix du comte Cavazza, eſt toute en marbre de Carrare avec des colonnes, des ſtatues, des bas-reliefs, dont la profuſion eſt extraordinaire ; on y voit des peintures du Palma, du Paduanino, du Giorgion, du Tiepolo.

S. MARIA MATER DOMINI, égliſe paroiſſiale rebâtie en 1520 ſur les deſſins de Sanſovino : ſur le grand autel, dont la table eſt de vermeil, on voit la paſſion de Notre-Seigneur, repréſentée en demi-relief, & les ſtatues des douze apôtres en argent, à la droite du grand-autel ; il y en a un autre où ſont deux ſtatues en marbre que l'on fait remarquer.

Au fond de la croiſée à gauche, une cène du vieux Palme ; il eſt moins chaud de couleur que le jeune Palme, mais plus correct de deſſin ; on y remarque de beaux caractères de têtes.

A la croiſée à la droite, un Tintoret repréſentant l'invention de la croix, la Ste. Hélène eſt belle & les femmes de la ſuite d'un nature ſvelte ; il eſt en général bien compoſé, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de feu dans ſa compoſition ; on critique quelques figures trop longues, ſingulièrement celle de l'homme qui eſt à genoux.

Digitized by

Il ne nous reſte plus à décrire que la partie méridionale de Veniſe, qui comprend ſpécialement le *Seſtier di dorſo duro*, & la grande isle, appelée la Giudeca, ou vulgairement *la Zuecca*.

En revenant vers le midi, on rencontre le palais Rezzonico, qui eſt ſur le grand canal; c'eſt-là qu'habite le prince Rezzonico, neveu du pape Clément XIII; ce palais eſt beau & grand, la décoration en eſt riche, les deux premiers ordres dorique & ionique ſont de Sanſovino, le troiſième eſt d'un architecte moderne; le dorique du rez-de-chauſſée eſt à boſſages, & le veſtibule qui eſt ouvert en platte-bande eſt ſoutenu ſur des colonnes; l'entablement eſt d'une bonne force, & n'eſt compoſé que d'une corniche ſur une grande face; l'ordre ionique eſt décoré de grandes arcades d'une belle proportion, portées ſur des petites colonnes; l'entablement de cet ordre eſt d'une force convenable & d'un bon profil, le troiſième ordre corinthien qu'on a ajouté ſur cet ionique devient trop fort, ſurtout par ſon entablement.

LA CARITA, égliſe deſſervie par les Chanoines réguliers de la congrégation de Latran, célèbre par le ſéjour qu'y fit le pape Alexandre III, lorſqu'il fuyoit la perſécution de l'empereur Fréderic,

L'autel de S. Georges eſt remarquable par la table de marbre & les belles colonnes dont il eſt orné; auſſi bien que la chapelle de S. Salvatore, enrichie de marbre ſerpentin & de porphyre. Dans la première chapelle à droite eſt un beau tableau du Baſſan.

C'eſt dans cette égliſe qu'eſt enterré le doge Auguſtin Barbarigo, élu en 1486.

SCUOLA *grande della Carità*, confrérie où l'on va voir un fameux tableau du Titien, qui repréſente la Purification; on y diſtingue les portraits de quelques perſonnes de ce temps-là; une des bonnes figures de ce tableau eſt une vieille payſanne qui porte des œufs & des poulets.

CHAPITRE XXXIX.

Partie méridionale de Veniſe, qui contient l'isle Saint-George & la Zueca.

LA SALUTE, que l'on trouve preſqu'à la ſortie du grand canal, eſt une égliſe magnifique, deſſervie par les Somaſques : elle fut bâtie à l'occaſion du vœu que fit le ſénat dans la peſte de 1630 ; la première pierre fut miſe en 1631, le 25 Mars, qui eſt le jour qu'on eſtime avoir été celui de la fondation de Veniſe, voilà pourquoi on lit ſur le pavé de l'égliſe : *unde origo inde ſalus*, 1631 ; c'eſt en mémoire de ce vœu que le doge va chaque année en cérémonie viſiter cette égliſe le 21 Novembre avec tout le clergé, les religieux & les confréries de la ville.

Ce bâtiment eſt de l'architecture de Longuena ; il eſt grand & majeſtueux, orné en-dedans & en-dehors de colonnes, qui font un très-bel effet.

Au premier autel à droite eſt un tableau de Giordano, c'eſt la préſentation de la Vierge au temple, tableau bien compoſé & d'un pinceau flatteur, quoiqu'un peu rouge ; les plans en ſont bien entendus, mais la figure de la Vierge eſt un peu lourde, il y a trop de figures de profil.

A la ſeconde chapelle une Aſſomption de Giordano, tableau inférieur au premier ; les ombres ſont généralement trop dures, mais il y a de jolis enfans.

A la troiſième chapelle, la naiſſance de la Vierge, du même ; on y voit des caractères de têtes très-gracieux.

Dans la ſacriſtie, les noces de Cana, du Tintoret ; tableau bien compoſé, heureux pour la

lumière, & dont l'effet eſt agréable ; les caractères des têtes de femmes ſont gracieux ; il eſt fâcheux que les ombres du fond aient tant pouſſé au noir ; ce tableau eſt bien en perſpective & a beaucoup d'enfoncement, les attitudes en ſont excellentes.

Dans le plafond trois tableaux du Titien, Caïn qui tue Abel, le ſacrifice d'Abraham, David qui rend grâces à Dieu d'avoir tué Goliath.

Un autre tableau du Titien, dans ſa première manière, & fort bon, repréſentant S. Marc, S. Sébaſtien & pluſieurs autres ſaints.

A l'autel une Vierge d'Alexandre Varſtari, dit le Padouan, d'un pinceau très-moëlleux, mais incorrect de deſſin.

Les Somasques ont une grande & belle bibliothéque, enrichie par Nicolas Bergonzi, & par le père Caterino Zeno, frère du célèbre Apoſtolo Zeno, poëte & hiſtorien de l'empereur, qui s'eſt acquis par ſes ouvrages & ſon érudition une des premières places dans la littérature italienne. On y voit huit grands volumes de deſſins & de croquis originaux des maîtres les plus célèbres.

LA UMILTA, couvent de Bénédictines, qui appartenoit aux Jéſuites, lorſque ces pères furent obligés, en 1606, de quitter l'Etat de Veniſe, pour avoir obſervé l'interdit de Paul V contre les Vénitiens, qui avoient attaqué ſes prétentions dans trois occaſions différentes.

On voit dans cette égliſe pluſieurs peintures de Paul Véronèſe, du Tintoret & du Palma ; on y remarque ſurtout le tableau de S. Pierre & de S. Paul, du Baſſan, il le fit exprès pour répondre au reproche qu'on lui avoit fait de ne pas peindre des pieds, parce qu'il ne ſe croyoit pas en état de les rendre aſſez bien ; on y voit à nud & en grand des pieds qui ſont peints d'une façon digne de lui.

DOGANA *di Mare*, bâtiment ſitué ſur la pointe de terre, qui eſt preſqu'en face de S. Marc : il fut

fait en 1682; c'eſt de ce mot de Dogana que nous avons tiré celui de Douane, lorſque nous faiſions venir des Toſcans & des Lombards pour établir des fermes & inventer des impôts; ce mot vient de Doga, qui ſignifioit autrefois un tonneau, parce que la plupart des marchandiſes ſe mettoient dans des tonneaux.

Cette Douane préſente une belle colonnade en marbre, qui ſupporte une tour, au-deſſus de laquelle on voit un grand globe de bronze doré, ſoutenu par pluſieurs figures; ſur ce globe on a placé une figure de la fortune qui tourne en forme de girouette, idée naturelle dont l'application eſt heureuſe, à cauſe du haſard & des événemens du commerce.

S. GIORGIO MAGGIORE, égliſe des Bénédictins, ſituée preſqu'en face de la place Saint-Marc, à deux cent trente toiſes de diſtance des colonnes; elle eſt dans une isle ſéparée de la Giudeca par le canal de S. George; cette isle qui a cent ſoixante-quinze toiſes de long, eſt occupée en entier par l'égliſe & le couvent de Bénédictins du Mont-Caſſin, à qui le doge Memmo la donna en 982.

L'architecture de cette égliſe eſt de Palladio, la façade eſt toute en pierre d'Iſtrie, & fut commencée en 1556; c'eſt une des plus belles de Veniſe, en même temps qu'elle eſt la mieux ſituée pour le coup-d'œil de la ville; le portail en eſt grand & beau, décoré d'un grand ordre compoſite & d'un petit ordre corinthien, qui monte environ à la moitié du grand ordre; celui-ci eſt élevé ſur des piédeſtaux qui ſont d'une bonne proportion, & couronné d'un entablement dont la friſe, qui eſt bombée, eſt extrêmement baſſe; le tout eſt terminé par un fronton ſur lequel il y a trois figures. Les défauts de cette architecture ſont que l'entablement du petit ordre diſpute trop avec celui du grand; que la porte eſt étroite & trop haute de

proportion, & que les deux arrières-corps ſont couronnés de parties de fronton qui vont mourir contre les colonnes de l'avant-corps, ce qui produit un aſſez mauvais effet. Cette façade eſt ornée de ſept ſtatues en marbre faites par Albanèſe de Vicenſe, dont cinq ſont ſur les frontons, & deux dans les niches des entre-colonnes. On y voit auſſi les tombeaux de Tribuno Memmo, & de Sébaſtien Ziani, qui fut doge l'an 1173; ils ſont dans les entre-pilaſtres de l'arrière-corps, & élevés ſur des piédeſtaux qui ſont d'une hauteur extraordinaire, étant les mêmes que ceux du grand ordre : le portail auroit pu ſe paſſer de la décoration de ces petits tombeaux, qui eſt meſquine & hors de place.

A l'entrée de l'égliſe eſt un grand bénitier de porphyre.

L'égliſe eſt elle-même belle & grande, compoſée d'une nef qui eſt cependant un peu petite, d'une croiſée bien décorée, mais un peu longue, ainſi que le ſanctuaire, & d'un chœur par derrière, dont l'ouverture eſt en plates-bandes, ſoutenues par des colonnes corinthiennes cannelées; ce même ordre décore les bas-côtés de l'égliſe; la nef eſt portée par un ordre compoſite, élevé ſur des piédeſtaux & couronné d'un entablement un peu lourd, avec une friſe baſſe & bombée, ainſi que le pratiquoit ordinairement Palladio. Au milieu de cette égliſe eſt une coupole qui devient petite, les pieds droits qui portent les arcades de la nef ſont un peu maigres, & les arcades un peu hautes par rapport à leur largeur; il auroit été à déſirer que ſon entablement eût paſſé ſans aucun reſſaut d'une colonne à l'autre. La partie qui fait l'ouverture du chœur, dans laquelle ſe trouve l'ordre, eſt ſans goût, mais elle n'eſt pas de Palladio; le chœur eſt très-bien décoré; on y voit cinquante beaux bas-reliefs, qui repréſentent l'hiſtoire de S. Benoît; ils ſont d'Albert Brules, Flamand; ce chœur fut fait en

Digitized by Google

1554; les croiſées ſont bien ajuſtées. Il auroit été à déſirer que l'égliſe eût été entièrement de la couleur biſtre-clair, dont eſt toute la grande architecture, qui eſt un marbre piqué ruſtiquement, que l'on appelle *Marino Roſſo*, couleur aimable à la vue, & qui eſt gâtée par les blancs dont on a rechampi le nud des murs. La penſée du maître-autel eſt belle; ce ſont les quatre évangéliſtes qui portent un globe de cuivre jaune très-brillant, ſymbole du monde, ſur lequel eſt le Père éternel, le tout exécuté en bronze ſur les deſſins de Campagna. Il y a dans l'égliſe pluſieurs tableaux de prix; on y remarque encore le mauſolée du doge Michiele, élu en 1117, célèbre par ſes conquêtes.

Dans la ſacriſtie, un tableau de la préſentation par le Baſſan.

Dans le veſtibule du réfectoire, le martyre de S. Laurent, par Lazzarini.

Le réfectoire qui eſt grand & beau, eſt du Palladio; on y admire le tableau célèbre de Paul Véronèſe, repréſentant les noces de Cana, qui tient le fond du réfectoire, & où l'on diſtingue plus de cent vingt figures; c'eſt une grande machine & l'un des plus beaux ouvrages de ce peintre; ce fut le premier qu'il fit à Veniſe: on obſerve que parmi les muſiciens qu'il a repréſentés dans ce tableau, celui qui joue de la viole eſt ſon propre portrait; le ſecond qui tient un violon, eſt le portrait du Titien; le troiſième qui joue encore du violon, eſt le Tintoret; le quatrième tient une flûte, c'eſt le Baſſan. Le Chriſt & la Vierge ſont les figures les moins bonnes; celle de la mariée qui eſt au coin du tableau eſt très-belle, elle a un habit blanc à fleurs, la table retourne quarrément par les coins & remplit tout le lieu de la cène; au milieu il y a une petite table où ſont placés les muſiciens, qui jouent de différens inſtrumens; au haut de la ſalle il y a une grande baluſtrade où l'on voit différentes

Digitized by Google

figures dont quelques-unes regardent la fête, ce qui donne plus d'étendue au ſujet ; l'architecture, qui fait le fond de ce tableau, eſt très-belle & très-riche, ſans détruire l'effet principal de ce chef-d'œuvre.

Le ciel qui a été peint avec de bon outre-mer, n'a point changé, ce qui eſt aſſez rare dans les ouvrages de Paul Véronèſe, dont tous les fonds ont ſouffert : il y a dans ce tableau une grande quantité de belles têtes & d'une belle couleur. Quoique, pour l'effet général, le peintre n'ait pas fait jouer les plus grandes reſſources du clair-obſcur, il y en a néanmoins aſſez, & les plans ſont bien entendus : on trouve ſeulement que la compoſition de ce tableau eſt un peu confuſe, il y auroit fallu un peu plus de repos, ſingulièrement dans le groupe des muſiciens, qui ſe lie trop avec ceux qui ſervent la table, & forme trop de confuſion.

Il y a dans ce couvent deux cloîtres, l'un de Sanſovino, & l'autre de Palladio ; ce dernier eſt décoré de colonnes ioniques accouplées ſur leur épaiſſeur & ſurmontées d'un étage percé de croiſées, dont la décoration eſt fort ſage : le cloître eſt beau & grand, & bien proportionné dans ſa maſſe.

On monte dans les corridors par un très-joli eſcalier à deux rampes, qui eſt de Balthazar Longuena, architecte Vénitien.

La bibliothéque renferme beaucoup de livres provenus de Côme de Médicis, qui s'étoit retiré à Veniſe dans ſon exil ; le vaiſſeau, ſans être fort grand, eſt d'une bonne proportion ; les armoires, qui ſont décorées de petites colonnes ioniques, produiſent un très-bon effet, ainſi que les figures allégoriques qui couronnent toute cette menuiſerie & indiquent d'une manière ingénieuſe les matières renfermées dans chaque armoire.

La voûte eſt décorée de cinq tableaux peints par les frères Lucheſi, de l'école de Cortone, infé-

Digitized by Google

rieures à ce maître, mais ayant cependant les grâces de ſa compoſition.

La maiſon des religieux de S. George eſt en général belle & grande; le grand dortoir a environ trois cent cinquante pieds, il eſt terminé par un balcon d'où l'on a une très-belle vue ſur les lagunes; le jardin eſt grand & ouvert au public, mais pour les hommes ſeulement.

De l'isle S. George on paſſe dans l'isle appelée *la Zueca*, ou Giudeca, qui a mille toiſes de long, & qui eſt ſéparée du reſte de Veniſe par le canal de la Giudeca, qui a cent cinquante toiſes de largeur. Ce qu'elle contient de plus remarquable eſt l'égliſe du Rédempteur.

IL REDENTORE, égliſe des Capucins, qui fut bâtie en conſéquence du vœu fait par la république dans la peſte de 1576; cette égliſe eſt ſur les deſſins de Palladio; ſon éditeur dit: c'eſt le plus bel ouvrage de ce célèbre architecte, & même le plus pur & le plus beau qu'il y ait en Italie; la façade eſt toute en marbre, décorée d'un petit ordre corinthien dans un grand ordre compoſite; la maſſe générale eſt d'une bonne proportion, ainſi que l'avant-corps qui eſt couronné d'un fronton & ſurmonté d'un attique qui fait très-bien. On monte à ce portail par un perron de dix-ſept marches dans la hauteur du piédeſtal, ce qui produit un bon effet; les profils du portail ſont bons, peut être trop ſemblables; la porte eſt belle & grande, mais l'ajuſtement en eſt un peu trop conſidérable, eu égard au grand ordre qui décore ce portail; on trouve que l'architecte eût mieux fait de ſupprimer les parties de fronton qui couronnent les arrières-corps, & s'il eût été poſſible, de ne pas engager ſes colonnes.

L'intérieur de cette égliſe eſt beau & grand, le plan eſt d'un très-beau mouvement & extrêmement régulier; la nef eſt d'une belle proportion en elle-

Digitized by Google

même & par rapport à la coupole. Il y a dans cette égliſe quelques tableaux du Palme, du Tintoret & du Baſſan : le doge & les ſénateurs vont chaque année la viſiter le troiſième dimanche de Juillet, jour de la fête du Rédempteur.

En revenant de l'isle appelée *la Zueca*, on trouve l'égliſe des Dominicains, appelée encore *I Geſuati*, parce qu'elle appartenoit aux Jéſuates, dont l'ordre fut éteint en 1669 ; cette égliſe eſt majeſtueuſe & riche : on y voit des autels incruſtés de jaſpe de Sicile, & pluſieurs tableaux de prix. Au premier autel à droite, un tableau de Tiepolo, repréſentant la Vierge aſſiſe, & trois religieuſes, dont l'une careſſe le petit Jéſus, l'autre tient un crucifix, & la troiſième médite ; ce tableau eſt d'une couleur aimable & a des caractères gracieux, mais la Vierge eſt très-mal compoſée, les religieuſes le ſont mieux.

La bibliothéque de ce couvent eſt la plus riche de la ville, ſurtout depuis qu'on y a réuni celle d'Apoſtolo Zeno, qui eſt mort vers 1760 ; elle contient des livres imprimés ſur la littérature ancienne, les inſcriptions, les médailles, la critique, l'hiſtoire littéraire & la poëſie italienne.

S. BASTIAN, égliſe de Jéronimites, eſt un peu plus au nord que l'égliſe précédente ; elle eſt digne d'attention par les ouvrages & par le tombeau de Paul Véronèſe. Ce grand maître avoit peint la ſacriſtie dès l'âge de vingt-cinq ans ; il peignit enſuite la voûte de l'égliſe, l'orgue, la chaire, & les tableaux de pluſieurs chapelles ; enfin il y fut enterré en 1588, comme on le voit ſur la pierre qui couvre ſon tombeau ; à côté de l'orgue, on a placé ſa figure, faite par Matthieu Carneri, avec une inſcription à ſon honneur. *Paulo Calliario Veron. pictori naturæ æmulo, Artis miraculo, ſuperſtite fatis fama victuro.*

Dans le ſanctuaire de l'égliſe à gauche, eſt un

tableau de Paul Véronèſe, qui repréſente S. Marc & S. Marcelin deſcendant de l'eſcalier du préteur qui les a condamnés à mort, leur mère qui veut les exhorter à changer de foi, & S. Sébaſtien qui les engage à ne point changer; le ſujet eſt bien compoſé, la couleur eſt très-fraîche & bien conſervée.

Vis-à-vis eſt le martyre de S. Marcelin, & ſur l'autel un autre tableau repréſentant S. Sébaſtien attaché à la colonne & percé de flèches, tous deux encore de Paul Véroneſe; il y a de très-belles choſes & une grande harmonie de couleur.

Sur les volets en-dedans de l'orgue, deux beaux tableaux de Paul Véronèſe, repréſentant la piscine de l'évangile, bien compoſés & d'une bonne couleur.

Dans la première chapelle à droite, un tableau du Titien, repréſentant S. Nicolas, dont la tête eſt fort belle.

Dans la quatrième chapelle à droite, un Chriſt de Paul Véronèſe, la Vierge eſt évanouïe en-bas, & S. Jean debout; le Chriſt eſt un peu trop blanc de couleur, & la tête n'en eſt pas noble : le reſte eſt bien colorié; la tête de la Madelaine eſt belle.

Dans le plafond, trois tableaux de Paul Véronèſe, dont on jouit mal, mais le peu qu'on en découvre paroît fort beau.

Dans la tribune où eſt le chœur & où l'on chante l'office, le martyre de S. Sébaſtien, peint à fresque par Paul Véronèſe; il eſt bien compoſé, bien deſſiné, la couleur en eſt claire, mais il n'eſt pas auſſi vigoureux que les précédens; ce tableau a beaucoup ſouffert.

Au fond du réfectoire, un grand tableau de Paul Véronèſe, repréſentant le repas chez Simon & la Madelaine aux pieds de Notre-Seigneur; il y a dans ce tableau deux grandes tables, on y découvre

vre de belles têtes, mais en total on en jouit mal, il eſt preſqu'entièrement noirci.

A la ſacriſtie dans le plafond, la Vierge couronnée par le Père éternel & par Dieu le Fils; c'eſt un des premiers ouvrages de Paul Véronèſe. On y remarque auſſi les quatre évangéliſtes.

Après avoir vu cette égliſe, je tournai la pointe de Ste. Marthe, & je remontai vers le nord pour voir une égliſe que j'avois laiſſée dans ma courſe ſeptentrionale, parce qu'elle étoit trop éloignée des autres, c'eſt Ste. Marie Majeure.

S. MARIA MAGGIORE, eſt une égliſe de religieuſes Franciscaines, ornée de très-belles peintures; il y avoit au premier autel à droite l'arche de Noé, du Baſſan; ce tableau fut volé en 1781, le gouvernement parvint à le retrouver : on l'a porté au conſeil des Dix, ainſi que nous l'avons dit.

Dans la nef, les quatre ſaiſons, du Baſſan; ce ſont de beaux tableaux.

Au maître-autel, une Aſſomption, de Paul Veronèſe; la gloire ne paroît pas aſſez aërienne, les ombres ont beaucoup changé, il y a de belles têtes.

A la chapelle des bas-côtés, à droite, un Saint-Jean du Titien; bien peint & bien deſſiné; ce tableau a de la célébrité, quoique le caractère de la tête ſoit dur.

On voit dans les égliſes de Veniſe beaucoup de grandes madonnes ſur les autels, vêtues d'étoffes! des S. Joſeph en robe-de-chambre, des S. Dominique, des ſaintes religieuſes avec des viſages peints, & les habits de leur ordre; ils ſont grands comme nature; ces figures que nous ne ſommes pas accoutumés de voir, déplaiſent au premier coup-d'œil. On a coutume auſſi de tendre les égliſes dans les grandes fêtes, ainſi qu'à Rome, *in fiocco*, & d'y exécuter beaucoup de bonne muſique.

A S. Marc & dans quelques autres égliſes de Veniſe, on eſt en uſage de chanter la grand'meſſe

la veille de Noël, deux heures après le ſoleil couché, l'égliſe de S. Marc eſt illuminée, & la muſique exécutée par les meilleurs acteurs de l'opéra, à qui l'on donne quatre ſequins par tête ; le doge y aſſiſte, ayant à ſa droite le nonce du pape, & à ſa gauche l'ambaſſadeur de l'empereur, (l'ambaſſadeur d'Eſpagne n'aſſiſte à aucune fonction depuis la préſéance adjugée à celui de l'empire) ; au commencement de la meſſe, le doge & le nonce ou le primicier vont au-bas de l'autel, le nonce dit les premiers verſets de la meſſe, & le doge à genoux y répond. Il va à la grand'meſſe le jour de Noël à S. Marc, & aux vêpres de S. Giorgio Maggiore ; il y a beaucoup d'autres meſſes de cette eſpèce : le jour de la Purification, la ſeigneurie va à Santa Maria Formoſa honorer la fête des Bahutiers, en reconnoiſſance d'une belle action qu'ils firent autrefois, en délivrant des filles qu'on avoit enlevées dans un endroit où l'on amenoit les filles à marier. Ils mettent ce jour-là ſur une table au-bas de l'égliſe des chapeaux de paille, du pain & du vin. Il m'a paru que ces cérémonies de piété prenoient beaucoup de temps au prince de la république & aux ſénateurs dont il eſt toujours accompagné. On pourroit ajouter aux égliſes que j'ai décrites, *San Nicoletto*, *San Pantaleon*, *Ogni Santi*, *Corpus Domini*, *S. Coſmo alla Giudeca*, où il y a des tableaux remarquables, de même que dans les palais Moretta, Soranzo, Zanetti, Vidimani, Rezzonico, & chez le ſénateur Jaques Quirini ; celui-ci a auſſi raſſemblé divers objets de curioſité dans ſa maiſon de campagne près de Padoue ; enfin la galerie de M. Farſetti, où l'on trouve une collection unique de plâtres & de modèles, des ſtatues & des monumens antiques les plus célèbres.

Fin du Tome ſixième.

THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF NEW YORK SOCIETY LIBRARY

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Du climat de Naples ; des tarentules ; de l'agriculture.* . . . . . page 5

CHAP. II. *Deſcription de Pauſilipe, de la Solfatare, & de la route de Pouzol.* 18

CHAP. III. *Description de Pouzol & de Baies.* . 40

CHAP. IV. *Du château royal de Portici.* . . 71

CHAP. V. *Des découvertes faites à Herculanum.* 77

CHAP. VI. *Deſcription du cabinet de Portici.* . 92

CHAP. VII. *Des peintures antiques d'Herculanum.* 111

CHAP. VIII. *Du mont Véſuve.* 121

CHAP. IX. *De la nature des laves du mont Véſuve.* 150

CHAP. X. *Des ruines de Pompeii, de Stabia & de Pæſtum.* 164

CHAP. XI. *Deſcription du château & de l'aqueduc de Caſerte.* 177

CHAP. XII. *Du royaume de Naples & de la Sicile.* 190

CORRECTIONS & *additions pour la ville de Naples.* 196

CHAP. XIII. *Route de Naples à Rome par le mont Caſſin.* 217

CHAP. XVI. *Route de Toſcane par Civita Caſtellana, Terni & Spolette.* 235

CHAP. XV. *Deſcription de Spolette & de Foligno.* 247

CHAP. XVI. *Deſcription d'Aſſiſe.* 254

CHAP. XVII. *Deſcription de Perouſe.* 261

CHAP. XVIII. *Deſcription de Cortone.* . . . 276

CHAP. XIX. *Deſcription d'Arezzo.* 289

Digitized by Google

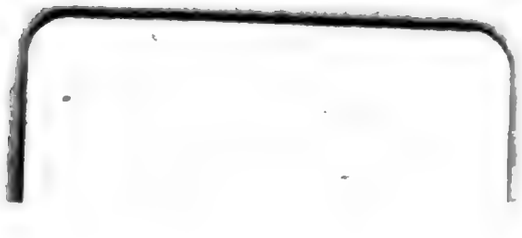
CHAP. XX. *Des environs d'Arezzo, & du Val d'Arno qui conduit à Florence.* 298
CHAP. XXI. *Route de Foligno à Lorette, & description de cette dernière ville.* 301
CHAP. XXII. *Description d'Ancône.* 312
CHAP XXIII. *Route de Sinigaglia, Fano, Pesaro & Rimini.* 318
CHAP. XXIV. *De la république de S. Marin.* 335
CHAP. XXV. *Description de Ravenne.* 339
CHAP. XXVI. *Route de Rimini à Bologne.* . 352
CHAP. XXVII. *Description de Ferrare.* . . . 364
CHAP. XXVIII. *Des travaux faits pour l'écoulement des eaux, entre Bologne & Ferrare.* . . 379
CHAP. XXIX. *Route de Ferrare à Venise.* . 388
CHAP. XXX. *Histoire de Venise.* 394
CHAP. XXXI. *L'église St. Marc.* 404
CHAP. XXXII. *Description du palais ducal de S. Marc.* 411
CHAP. XXXIII. *De la place S. Marc & des environs.* 428
CHAP. XXXIV. *Quartier S. Marc.* 433
CHAP. XXXV. *Partie orientale de Venise, entre le Rialto & l'arsenal.* 442
CHAP. XXXVI. *De l'arsenal de Venise & des environs.* 449
CHAP. XXXVII. *Quartier de S. Paul.* . . . 456
CHAP. XXXVIII. *Partie septentrionale de Venise.* 464
CHAP. XXXIX. *Partie méridionale de Venise, qui contient l'isle S. George & la Zueca.* 472

Fin de la Table.

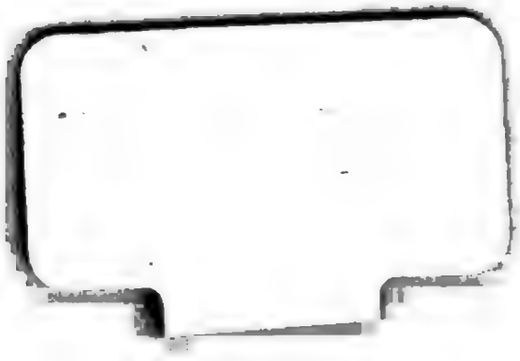
Digitized by Google

Digitized by Goog

MAR 3 1944



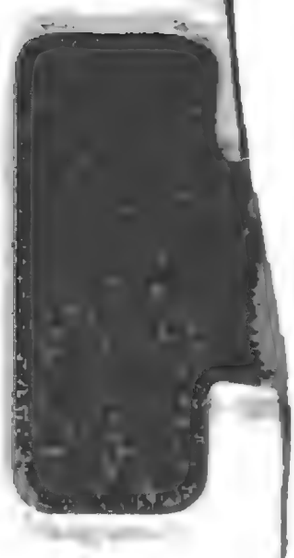
1944



Digitized by Google

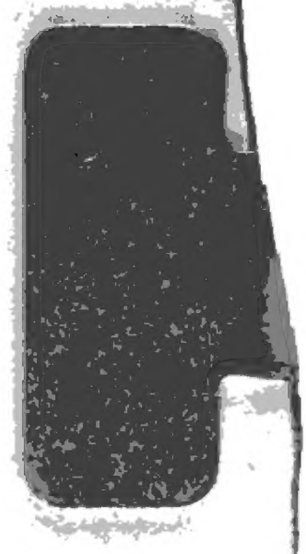
Digitized by Google

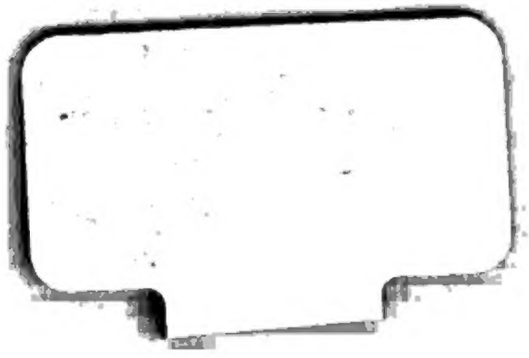
1944



Digitized by Google

MAR 3 1944

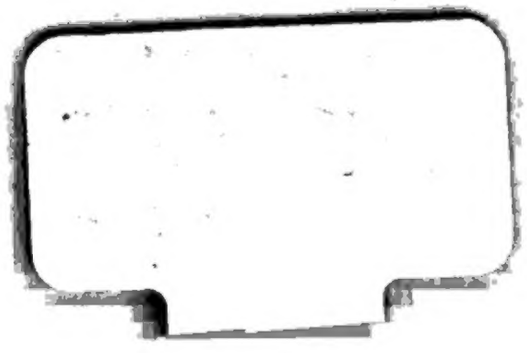




Digitized by Google

Digitized by Google

MAR 2 1944



Digitized by Google

Digitized by Google